

2-25-6062

~~Biblioteca Universitaria  
GRANADA~~

Sala C

Estante 41

Tabla

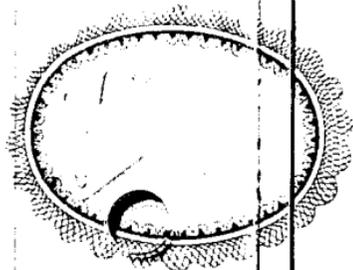
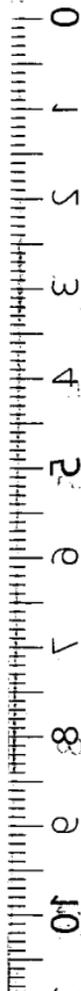
Número 117

**BIBLIOTECA HOSPITAL REAL  
GRANADA**

Sala: B

Estante: 2

Número: 646





LES  
MEMOIRES  
DE MESSIRE PHI-

LIPPE DE COMMINES  
Cheualier, seigneur d'Argenton:  
sur les faits & gestes de Loys on-  
ziesme, & de Charles huitiesme  
son fils, rois de France.

DE NOUVEAU REVEVS  
et corrigez pour la seconde fois, au-  
quel est adiouste une Epistre de Jean  
Sleidan; en la recommandation de  
L'Autheur.

Avec la vie de messire Angelo Cat-  
tho, archeuesque de Vienne. Au-  
quel ce present liurt est dedié.

A PARIS,  
Chez Claude Micard, au clos  
Bruncau, à l'enseigne  
de la Chaire.  
1576.

*De regis de la cour*



PROLOGVE DE  
L'AVTHEVR.

**M** Onseigneur l'archeuesque de Vienne, pour satisfaire à la requeste qu'il vous a pleu me faire, de vous escrire & mettre par memoire ce que i'ay sçeu & cogneu des faits du Roy Loys onziesme (à qui Dieu face pardon) nostre maistre & bien faicteur, & prince digne de tres-excellente memoire: ie l'ay fait le plus pres de la verité que i'ay peu & sçeu auoir souuenance. Du temps de sa ieunesse ne sçauray parler, sinon par ce que ie luy en ay ouï dire. Mais puis le temps que ie vins à son ser- Cause de la verité de ceste histoire. uice, iusques à l'heure de son trespas (ou i'estoye present) ay fait plus cōtinuelle residence avec luy, que nul autre de l'estat a quoy ie seruoye. Qui pour le moins ay tousiours esté des chambellams, ou occupé à ses grâds affaires. En luy & tous autres princes que i'ay cogneu & serui, ay La louange d'un prince consiste en vertus. cogneu du bié & du mal (car ils sont liōmes comme nous) à Dieu seul appartient la perfection. Mais quand vn prince en-

suit vertu & bonnes conditions, & s'uit les vices, il est digne de grande loüange: veu qu'ils s'ot plus enclins en toutes choses volontaires qu'autres hommes, pour la nourriture & pet' chastiment qu'ils ont eu en leurs ieunesses, & que venans à l'aage d'homme, la pluspart des gens taschent à leur complaire & à leurs completions & conditions. Et pource que ie ne voudrois point mentir, ce pourroit faire qu'en quelque endroit de cest escript se pourroit trouuer quelque chose qui du tout ne seroit à sa loüange: mais i'ay esperance que ceux qui le liront, cōsidereront les raisons dessusdites. Et tāt osay ie bien dire de luy en sa commédation & loüange, qu'il ne me semble pas que iamais i'aye cogneu nul prince, ou il y eust moins de vice qu'en luy, à regarder le tout. Si ay ie eu autāt de cognoissance des grāds princes, & autant de cōmunication avec eux, que nul homme qui ait esté en France de mon temps: tant de ceux qui ont regné en ce royaume, qu'en Bretagne, & es parties de Flandres, Allemaigne, Angleterre, Espagne, Portugal, & Italie, tant seigneurs spirituels que temporels, & de plusieurs dont ie n'ay eu la veü, mais cognoissance par communication de leurs

*Loüange  
du Rey  
Loys on-  
zieme.*

ambassa-

ambassades, par lettres, & par leurs instructions. Parquoy on peut assez auoir d'informations de leurs natures & conditions: touteffois ie ne pretends en rien en le loüant en cest endroit, diminuer l'honneur & bōne renommee des autres: mais vous enuoye ce dont promptement m'est souuenü, en esperant que vous le demandez pour mettre en quelque oeuvre, que vous auez intention de faire en langue Latine, dont vous estes bien v'ité. Par lequel oeuvre se pourra cognoistre la grandeur du prince dont vous parleray, & aussi de vostre entendement. Et là où ie faudrois, vous trouueriez monseigneur du Bouchage & autres, qui mieux vous scauroyent parler, & le coucher en meilleur langage que moy. Mais par obligation d'honneur & grandes priuantez & bien faits, sans iamais entre rompre iusques à la mort que l'un ou l'autre n'y fust, nul n'en deuroit auoir meilleure souuenance que luy & moy: Et aussi pour les pertes & douleurs que i'ay receües depuis son trespas, qui est bien pour estre reduites à ma memoire les graces que i'ay receües de luy: combien que c'est chose assez accoustumee qu'apres le decez de si grans & puissans princes, les mutations

sont grandes. Et ont les vns perte, & les autres gain: car les biens & honneurs ne se departent point à l'appetit de ceux qui les demandent. Et pour vous informer du temps dont i'ay eu cognoissance dudit seigneur (dont faites demande) m'est force de commencer premierement auant le temps que ie vins à son seruice. Et puis par ordre ie continueray mon propos, iusques à l'heure que ie deuis son seruiteur, & continueray iusques à son trespas.

C R O N I.



CRONIQVES DV ROY

LOYS ONZIESME PAR

Philippes de Commynes.

*Comment l'Auteur est amené au seruice du comte de Charolois, depuis duc de Bourgogne.*

CHAPITRE I.

**A**V faillir de mon enfance, & en l'aage de pouuoir mōter à cheval, ie hantay à l'Isle vers le duc Charles de Bourgogne, lors appelé le comte de Charolois, lequel me print en son seruice, & fut l'an mille quatre cēs soixante & quatre. Quelques trois iours apres arriuerent audit lieu de l'Isle les ambassadeurs du Roy, ou estoit le cōte d'Eu, le chancelier de France appelé Moruillier, & l'archeuesque de Narbone. Et en la presence du duc Philippe de Bourgogne & dudit comte de Charolois & tout leur conseil: à huys ouverts furent ouïs lesdits ambassadeurs, & parla ledit Moruillier fort arrogāmet, disant que ledit comte de Charolois auoit fait prédre

*L'ordi-  
son faite*

*par l'am  
bassa-  
deur au  
duc de  
Bourgō  
gne.* (luy estant en Hollande) vn petit nauire  
de guerre qui estoit parti de Dieppe, au-  
quel estoit vn bastard de Rubempré, &  
l'auoit fait emprisonner, luy donāt char-  
ge qu'il estoit là venu pour le prendre, &  
qu'ainsi l'auoit fait publier par tout, &  
par especial à Bruges (ou hantent toutes  
nations de gens estrangers) par vn cheua-  
lier de Bourgongne, appelé messire Oli-  
uier de la Marche. Pour lesquelles causes  
le Roy soy trouuant chargé de ce cas con-  
tre verité (cōme il disoit) requeroit audit  
duc Philippe, que ledit messire Oliuier de  
la Marche luy fust enuoyé prisonnier à  
Paris, pour en faire la punition telle que  
le cas requeroit. A ce point luy respon-  
dit le duc Philippe, que messire Oliuier de  
la Marche est né de la comté de Bour-  
gōgne, & son maistre d'hostel, & n'estoit  
en rien subiet à la couronne. Toutefois  
que sil auoit dit, ne fait chose qui fust  
contre l'honneur du Roy, & qu'ainsi le  
trouuaſt par informatiō, qu'il en feroit là  
punition telle qu'au cas appartiendroit.  
Et qu'au regard du bastard de Rubépré,  
il est vray qu'il estoit prins pour les signes  
& contenanceſ, qu'auoit ledit bastard  
& ſes gés à l'enuiron de la Haye en Hol-  
lande, ou pour lors estoit sondit ſils, le  
comte

*Reſponce  
du duc de  
Bourgō-  
gne.*

comte de Charolois. Et que si ledit com-  
te estoit ſouſpeçonneux, il ne le tenoit  
point de luy, car il ne le fut oncques. Mais  
le tenoit de ſa mere, qui auoit eſté la plus  
ſouſpeçonneuse dame; qu'il eut iamais  
cogueuë. Mais nonobſtant que luy (com-  
me dit eſt) ne fut iamais ſouſpeçonneux,  
& ſil ſe fuſt trouuë au lieu de ſon ſils, à  
l'heure que le bastard de Rubempré re-  
gnoit és enuironſ, il l'eufſt fait prendre  
cōme il auoit eſté. Et que si ledit bastard  
ne ſe trouuoit point chargé d'auoir vou-  
lu prendre ſon ſils (cōme lon diſoit) qu'in-  
continēt le feroit deliurer, & le renuoye-  
roit au Roy comme les ambassadeurs le  
requeroient. Apres recommença ledit  
Moruillier, en donnant grandes & deſ-  
honneſtes charges au duc de Bretagne,  
appelé François, diſant que ledit duc &  
le comte de Charolois là preſent, iceluy  
comte de Charolois eſtant à Tours de-  
uers le Roy (où il l'estoit venu veoir) ſe-  
ſtoient baillez ſéels par la main de meſſi-  
re Tāneguy du Chaſtel, qui depuis a eſté  
gouuerneur de Rouſſillon, & a eu autho-  
rité en ce royaume. Et faiſoit le deſſuſ-  
dit Moruillier le cas ſi enorme & ſi en-  
nuyeux, que nulle choſe qui ſe peut dire à  
ce propos, pour faire honte & vitupere à

*Repli-  
que du-  
dit Mor-  
uillier  
an duc  
de Bour-  
gongne.*

vn prince, ne fut qu'il ne dist. A quoy ledit comte de Charolois par plusieurs fois voulut respondre comme fort passionné de ceste iniure, qui se disoit son amy & alié : mais ledit Moruillier luy rompoit tousiours la parole, disant: monseigneur de Charolois, ie ne suis pas venu pour parler à vous, mais à monseigneur vostre pere. Ledit comte supplia par plusieurs fois à son pere, qu'il peust respondre. Lequel luy dist: I'ay respondu pour toy, comme il me semble que pere doit respondre pour son fils. Toutefois si tu en as si grande curie, pense y auiourd'huy, & demain dis ce que tu voudras. Et encores disoit ledit Moruillier qu'il ne pouuoit penser, qui pourroit auoir meu ledit comte de prendre ceste alliance avec ledit duc de Bretagne, sinon vne pension que le Roy luy auoit dōnee, avec le gouuernemēt de Normandie, qui depuis luy auoit esté osté.

*Comment le comte de Charolois parla au chancelier de Moruillier, en la presence du duc Philippe son pere.*

## CHAP. XI.

**L**E lendemain en l'assemblee, & en la compagnie des dessusdits, le comte de Charolois (le genoil à terre sus vn carreau de

de veloux) parla à son pere premier, & commença de ce bastart de Rubempré disant les causes estre iustes & raisonnables de sa prinse, & qu'il se monstreroit par le procez. Toutefois ie croy qu'il ne s'en trouua iamais rien, mais estoient les suspicions grandes: & les veis deliurer d'vne prison ou il auoit esté cinq ans. Apres ce propos commença à descharger le duc de Bretagne & luy aussi, disant qu'il estoit vray que ledit duc de Bretagne, & luy auoyent prins alliance & amitié ensemble, & qu'ils estoient faits freres d'armes: mais rien n'entēdoient faire par ceste alliāce au preiudice du Roine de son royaume, mais pour le seruir & soustenir si besoin en auoit: & que touchant la pension qui luy auoit esté ostee, que iamais n'en auoit eu qu'vn quartier, mōtant neuf mille francs, & que iamais n'auoit requis ladite pension, ne le gouuernement de Normandie, & que moyennant qu'il eut la grace de son pere, il se pourroit bien passer de tous autres bienfaits. Et croy bien que si n'eust esté la crainte de son dit pere, qui là estoit present, & auquel il addressoit sa parole, qu'il eust beaucoup plus asprement parlé. La conclusion dudit duc Philippe fut fort humble & sage, suppliāt

*Conclu-  
sio de la  
response  
du duc  
de Bour-  
gongne.*

au Roy ne vouloit legierement croire  
contre luy ne son fils, & l'auoir tousiours  
en sa bonne grace. Apres fut apporté le  
vin & les espices, & prindrent les ambassadeurs  
congé du pere & du fils. Et quand  
ce vint que le comte d'Eu & le chancelier  
eurent congé du comte de Charolois, qui  
estoit assez loin de son pere, il dit à l'archeuesque  
de Narbonne qui veit le dernier : recommandez moy  
treshumblement à la bonne grace du Roy, & luy dites  
qu'il m'a bien fait lauer ici par son chancelier,  
mais qu'auant qu'il soit vn an, il sen repentira.  
Ledit archeuesque de Narbonne feit ce message  
au Roy quand il fut de retour: comme vous entendrez  
ci apres. Ces paroles engendrerent grande haine  
dudit comte de Charolois au Roy, avec ce qu'il n'y  
auoit gueres que le Roy auoit racheté les villes  
de dessus la riuere de Somme: comme Amiens,  
Abbeuille, S. Quentin, & autres baillées par le Roy  
Charles septiesme, au duc Philippe de Bourgongne,  
par le traité qui fut fait à Arras, pour en iouir  
par luy & ses hoirs masles, au rachapt de quatre  
cens mille escus. Touttefois ledit duc estant en  
sa vieillesse, furent conduits tous ses affaires  
par plusieurs seigneurs de Croy & de Chimay  
freres

*Menaces  
du comte  
de Charo-  
lois au  
Roy de  
France.*

res, & autres de leur maison, qui reprint  
son argent du Roy, restitua lesdites terres,  
dont le comte son fils fut fort trouble: car  
c'estoyent les frontieres & limites de leurs  
seigneuries, & y perdirent beaucoup de  
bonnes gens pour la guerre. Il donnoit  
charge de ceste matiere à ceste maison de  
Croy. Et son pere venu à l'extresme  
vieillesse, dõt ià estoit pres il chassa hors  
du pays tous lesdits seigneurs de Croy,  
& leur osta toutes leurs places, & choses  
qu'ils tenoyent entre leurs mains.

*Commence-  
ment de  
guerre  
entre le  
Roy Loys  
onzième  
& le comte  
de Charo-  
lois.*

*De la guerre appelee le bien public, suscitée par  
les seigneurs de France.*

CHAP. III.

**B**ien peu de iours apres le partement  
des ambassadeurs desdits, vint à l'isle  
le duc de Bourbon Iean (dernier mort)  
seignant venir vers son oncle le duc  
Philippe de Bourgongne: lequel entre toutes  
les maisons du monde, aimoit ceste  
maison de Bourbon. Cedit duc de Bourbon  
estoit fils de la sœur dudit duc Philippe:  
laquelle estoit veue long temps auoit,  
& estoit là avec ledit duc son frere, & plusieurs  
de ses enfans, comme trois filles & vn  
fils. Touttefois l'occasion de la venue  
dudit

*Amitié  
du duc de  
Bourgo-  
gne en-  
uers le  
duc de  
Bourbon.*

duc de Bourbon estoit pour gaigner & conduire ledit duc de Bourgogne à mettre sus vne armee en son pays. Et que semblablement feroient tous les autres princes de France, pour remonstrer au Roy le mauuais ordre & iniustice qu'il faisoit en son royaume, & vouloyent estre forts pour le contraindre, sil ne se vouloit ren-ger. Et fut ceste guerre depuis appelee, Le bien Public: pource qu'elle se entrepre-  
noit sous couleur le dire que c'estoit pour le bien public du royaume. Ledit duc Philippe ( qui depuis sa mort à esté appelé le bon duc Philippe ) consentit estre mis sus de ses gens, mais le neu de ceste matiere ne luy fut iamais descouvert, ni ne s'attendoit point que les choses vissent iusques à la voye de fait. Incontinent se commencerent à mettre sus ses gens, & vint le comte de S. Paul ( depuis conestable de France ) deuers le comte de Charolois à Cambray, ou pour lors estoit le duc Philippe. Et luy venu audit lieu avec le mar-  
chal de Bourgogne ( qui estoit de la maison de Neuf chasteil ) le comte de Charolois fit vne grand' assemblee de gens de conseil, & autres des gens de son pere en l'hostel de l'euesque de Cambray, & l'à declara tous ceux de la maison de Croy,

enne-

ennemis mortels de son pere & de luy. Nonobstant que le comte de S. Paul eust donné sa fille en mariage au fils du seigneur de Croy, long temps auoit, & disoit y auoir dommage. En somme il fallut que tous s'enfuyssent des seigneuries du duc de Bourgogne, & perdirent beaucoup de meubles. De tout ceci despleut bien au duc Philippe: lequel auoit pour premier chambellam vn qui depuis s'est appelé monseigneur de Chimay, homme *L'inimicité du comte de Charolois*  
icune & tresbien conditionné, nepueu du seigneur de Croy: lequel s'en alla sans dire adieu à son maistre, pour la crainte de sa personne, autrement il eust esté tué ou prins. car ainsi luy auoit esté déclaré. *pour restitution des villes sur la Somme.*  
L'ancien aage du duc Philippe luy feit ce endurer patiemmet. Et toute ceste declaration qui se fait contre ses gens, fut cause de la restitution de ses seigneuries situees sur la riuiera de Sôme, que ledit duc Philippe auoit rendues au Roy Loys, pour la somme de quatre cés mille escus: & chargeoit le comte de Charolois les gens de ceste maison de Croy, d'auoir fait consentir au duc Philippe ceste restitution. Ledit comte de Charolois se radouba & rappaisa avec son pere le mieux qu'il peut. Et incontinent meit ses gens d'ar-

mes aux champs : & en sa compagnie le comte de S. Paul principal conducteur de ses affaires, & le plus grand chef de son armee & pouuoit bien auoir trois cens hommes d'armes, & quatre mille archiers sous sa charge. Et y auoit beaucoup de bons cheualiers & escuyers des pays d'Arthois, & de Hainaut, & de Flandres sous ledit comte, par le commandement du comte de Charolois. Semblable bande & aussi grosse auoyent monseigneur de Rauastain, frere du duc de Cleues & messire Anthoine, bastard de Bourgongne: lesquels auoyent esté ordonnez pour la conduite. D'autres chefs y auoit, que ie ne nommeray pas pour ceste heure pour bresueté. Et entre les autres y auoit deux cheualiers qui auoyent grand credit enuers ledit côte de Charolois. L'un estoit le seigneur de Haultbourdin, ancien cheualier, frere bastard dudit côte de S. Paul, nourri és anciennes guerres de France & d'Angleterre au temps que le Roy Henry cinquiesme Roy d'Angleterre de ce nom regnoit en France, & que le duc Philippe estoit ioint avec luy & son allié. L'autre auoit nom le seigneur de Côtay, qui semblablement estoit du temps de l'autre. Ces deux estoient tresuailans & sages che-

cheualiers: & auoyent la principale charge de l'armee. Des ieunes il y en auoit assez, & entre les autres vn fort bien renommé, appelé messire Philippe de Lailain, qui estoit d'une race, dont peu s'en est trouué qui n'ayent esté vaillans & courageux, & quasi tous morts en seruant leurs seigneurs en la guerre. L'armee pouuoit estre de 1400. hommes d'armes mal armez & mal adroits, car long temps auoyent esté ces seigneurs en paix. Et depuis le traité d'Arras auoyent peu veu de guerre, qui eust duré: & à mon aduis qu'ils auoyent esté en repos 36. ans, sauf quelques petites guerres contre eux de Gand, qui n'auoyent gueres duré. Les hommes d'armes estoient trefort bien montez & bien accompagnez: car peu en eussiez veu qui n'eussent cinq ou six grands cheuaux. D'archiers y en auoit bien huit ou neuf mille. Et quand la moustre fut faite, il y eut plus à faire à les entoyer qu'à les appeller: & furent choisis tous les meilleurs.

*Comment la maison de Bourgongne a esté long temps  
en grand renom sur toutes autres maisons,  
& depuis mise en decadence.*

**P**our lors estoient les subiets de ceste maison de Bourgongne en grand' richesse, à cause de la lo- gue paix qu'ils auoyent eu pour la bonté du prince sous qui ils viuoient: lequel peu tailloit ses subiets: & me semble que pour lors les terres se pouoyent mieux dire terres de promesse, que nul- les autres seigneuries qui fussent sus la terre. Ils estoient comblez de richesses & en grand repos: ce qu'ils ne furent onc- ques puis, & y peut auoir bié vingt & trois ans que ceci commença. Les despenses & habillemens d'hommes & de femmes, grands & superflus. Les conuis & ban- quets plus grands & plus prodigues qu'en nul autre lieu, dont i'aye eu cognoissance.

*Le bien qui vint de paix sous bon prince. Le mal de pro- sperité qui ne reco- gnait Dien.*

Les baignoires & autres festoyemés avec femmes, grands & desordonnez, & à peu de honte. Je parle des femmes de basse condition. En somme, ne sembloit pour lors aux subiets de ceste maison, que nul prince fust suffisant pour eux, au moins qu'il les sceust confondre: & en ce monde n'en cognoy auourd'huy vne siesolée: & doute que les pechez du temps de la prosperité leur face porter ceste aduersité Et principalement qu'ils ne cognoissent pas bien, q toutes ces graces procedoyent

de Dieu, qui les depart là où il luy plaist. Et ainsi ceste armee estant prestee, qui fut tout à vn instant (de toutes les choses dõt i'ay ici deuant parlé) se meist le comte de Charolois en chemin avec toute ceste ar- mee, qui estoient tous à cheual, sans ceux qui conduisoient son artillerie, qui estoit belle & grande selon le temps de lors, & fort grand nombre de charroy: & tant qu'ils cloyoyent la plus part de son ost, seulement ce qui estoit sien. Lors tira son chemin deuers Noyon, & assiegea vn petit chastel, où y auoit des gens de guer- re, appelé Nesle, lequel en peu de iours prindrent. Le mareschal Ioachin (mares- chal de France) estoit tousiours enuiron de luy, qui estoit parti de Peronne: mais il ne luy faisoit point de dommage, par ce qu'il auoit peu de gens: & se mit dedans Paris quand ledit comte en approcha. Tout au long du chemin ne faisoit ledit comte nulle guerre, ni ne prenoient riens ses gens sans payer. Aussi les villes de la riuier de Somme & toutes autres, lais- soient entrer ses gens en petit nombre, & leur bailloyent ce qu'ils vouloyent pour leur argent. Et sembloit bien qu'ils escou- tassent, qui seroit le plus fort, ou le Roy, ou les seigneurs, & chemina tant ledit

*L'entre- prise du comte de Charo- lois.*

*La promesse des seigneurs de France au comte de Charolois.*

*Les escarmouches du comte deuant Paris.*

comte, qu'il vint à S. Denis pres Paris, où se deuoyent trouuer tous les seigneurs du royaume ( comme ils auoyent promis, ) mais ils ne s'y trouuerent pas. Pour le duc de Bretagne, y auoit avecques ledit comte pour ambassadeur, le vice chancelier de Bretagne, qui auoit des blancs signez pour son maistre, & s'en aidoit de renouuelez & escrits comme le cas le requeroit. Il estoit Normand, & treshabile homme, & besoïn luy en fut pour le murmure des gens qui sourdit contre luy. Ledit comte s'en alla monstrier deuant Paris, & y eust tresgrande escarmouche: & iusques aux portes, au desuantage de ceux de dedans. Des gens d'armes il n'y auoit que ledit Ioachim & sa compagnie, & monseigneur de Nantoillet ( depuis grand maistre ) qui aussi bien seruoit le Roy en ceste armee, que ieune subiet seruit Roy de France en son besoïn. Et en la fin en fut mal recompensé pour la poursuite de ses ennemis, plus que par le defect du Roy. Mais les vns ne les autres ne s'en scauroyent de tous points excuser. Il y eut du menu peuple ( comme i'ay depuis sceu ) fort espouuanté ce iour, iusques à crier. Ils sont dedās. Ainsi le m'ont cōté plusieurs depuis, mais c'estoit sans propos.

pos. Toutefois monseigneur de Hautbourdin ( dont i'ay parlé ci deuant ) eut esté assez d'opinion qu'on l'eust assaillie, lequel y auoit esté nourri. Et n'estoit point si forte cōme elle est à present. Les gens d'armes l'eussent bien voulu, tous mesprisans le peuple: car iusques à la porte estoient les escarmouches. Toutefois il est vray semblable, qu'elle n'estoit point probable, ledit comte s'en retourna à S. Denys. Le lendemain au matin se tint conseil, scauoir si on iroit au deuant du duc de Berri, & du duc de Bretagne, qui estoient pres, comme disoit le vice chancelier de Bretagne, qui monstroit lettres d'eux: Mais il les auoit faites sur les blancs signez, & autre chose n'en scauoit. La conclusion fut que l'on passeroit la riuere de Seine: combien que plusieurs opinerent de retourner, puis que les autres auoyent failli à leur iour, & que ils auoyent passé la riuere de Somme & de Marne, c'estoit assez & suffisoit bien, sans passer celle de Seine, & y mettoient grandes doutes aucuns, veu qu'à leurs osts n'auoyent nulles places pour eux retirer, si besoïn en auoyét. Fors murmuroit tout l'ost sur le comte de S. Paul & sur ce vice chancelier. Toutefois ledit comte de

*Le comte de Charolois à tout un ost passa la riuere de Seine.*

Charolois s'en alla passer la riuere, & alla loger au pont S. Clou. Le lendemain dès ce qu'il fut arriué, luy viurent nouvelles d'une dame de ce royaume, qui luy escriuoit de sa main come le Roy partoit de Bourbonnois: & à grandes iournees alloit pour le trouver. Or faut vn peu parler comment le Roy estoit allé en Bourbonnois, cognoissant que tous les seigneurs du royaume se declaroyent contre luy, au moins contre son gouvernement: & se delibera de leur courre sus, le premier au duc de Bourbon, qui luy sembloit soy estre plus declaré que les autres princes: & que son pays estoit foible, & que tantost l'auroit affolé. Si luy print plusieurs places: & eust acheué le demeurant n'eust esté le secours qui vint de Bourgongne, que mena le seigneur de Couliches, le marquis de Rotelin, le seigneur de Montagu, & autres, & y estoit portant le harnois le chancelier de France (qui est auioird'huy homme bien estimé) appelé messire Guillaume de Rochefort. Ceste assemblee auoyent faite en Bourgongne le comte de Beauieu, le cardinal de Bourbon frere du duc Iean de Bourbon: & meirent les Bourguignons dedans Molins. D'autrepart vindrent à l'aide dudit duc,

*Les seigneurs de France au secours du duc de Bourgongne à saint Clou.*

duc, le duc de Nemours, & le comte d'Armignac, le seigneur d'Albret, avec grand nombre de gens, où il y auoit aucuns bons gens d'armes de leurs pays, qui auoyent laissé les ordonnances, & s'estoyent retirez à eux. Le grand nombre estoit assez mal empoint, car ils n'auoyent point de payement, & falloit qu'il veiquissent sur le peuple. Nonobstant tout ce nombre, le Roy leur donnoit beaucoup d'affaires. Si traiterent aucune forme de paix, & par especial le duc de Nemours: lequel feit sermēt au Roy, luy promettant tenir son parti. Toutefois depuis feit le contraire, dont le Roy conçeut ceste longue haine qu'il à cōtre luy, comme plusieurs fois il m'a dit. Or voyāt le Roy, que là ne pouuoit si tost auoir fait, & que le comte de Charoils s'approchoit de Paris, doutant qu'ils ne feissent ouuerture à luy & à son frere, & au duc de Bretaigne, à cause qu'il venoyēt du costé de Bretaigne, & que tous se coloroyent sur le bien public du royaume, & que ce qu'eust fait la ville de Paris, il doutoit que toutes les autres villes feissent le semblable, se delibera à grandes iournees de se venir mettre dedās Paris, & de garder que ces deux grosses armées ne fassēblastent, & ne venoit point en inten-

*La cause de la haine du Roy contre le duc de Nemours.*

tion de combattre comme par plusieurs fois, il m'a dit en parlant de ces matieres.

*Comment le comte de Charolois vint planter son camp deuant Montilbery, & de la bataille qui fut faite audit lieu entre le Roy de France & luy.*

## C H A P. V.

**C**omme i'ay dit ci dessus, quand le comte de Charolois sceut le departemēt du Roy, du pays de Bourbonnois, & qu'il venoit droit à luy (au moins il le cuidoit) se delibera aussi de marcher au deuant de luy: & dist alors le cōreū des lettres sans nommer le personnage qui les escriuit, qu'vn chacun se delibera de biē faire, car il deliberoit de tenter la fortune. Et s'en alla loger à vn village pres Paris, appelé Longiumeau, & le comte de S. Paul à tout son aduantage garde à Montilbery, qui est à deux lieuës outre. Et enuoyoyent espies & cheuaucheurs aux champs pour sçauoir la venuē du Roy, & quel chemin il tenoit. En la presence du comte de S. Paul fut choisi lieu & place pour combattre audit Longiumeau: & fut arresté entr'eux, que ledit comte de saint Paul se retireroit à Longiumeau, au cas que le Roy vint, & y es-

y estoient le seigneur de Haultbourdin, & le seigneur de Contay presens. Or faut entendre, que monseigneur du Maine estoit avec sept ou huit cens hommes d'armes au deuant des ducs de Berri & de Bretagne, qui auoyent en leur compagnie de sages & notables cheualiers que le Roy Loys auoit tous desappointez à l'heure qu'il vint à la couronne: nonobstāt qu'ils eussent biē serui son pere au recouurement & pacification du royaume. Et maintesfois apres s'en est repenti de les auoir ainsi traitez, en recognoissant son erreur. Entre les autres y estoit le comte de Dunois, fort estimé en toutes choses, le mareschal de Loheac, le côte de Dampmartin, le seigneur du Bueil, & plusieurs autres: & estoient partis des ordonnances du Roy biē cinq cens hōmes d'armes, qui tous s'estoyent retirez vers le duc de Bretagne, dont tous estoient subiects & nez de sō pays, qui estoÿt de ceste armee là. Comme i'ay dit, le comte du Maine voyant qu'il n'estoit pas assez fort pour les combattre, deslogoit tousiours deuant eux, en s'approchant du Roy. Et cherchoyent les ducs de Berri & Bretagne se ioindre aux Bourguignons. Aucuns ont voulu dire, que ledit côte du Maine auoit

*Traite-  
ment du  
Roy Loys  
à ses gēs-  
d'armes  
anciens.*

intelligence avec eux, mais je ne le sceu  
 onques, & ne le croy pas. Ledit comte de  
 Charolois estant logé à Longjumeau  
 (côme l'ay dit) & son auantgarde à Mont-  
 lhery, fut aduertit par vn prisonnier qu'on  
 luy amena, que le comte du Maine se-  
 stoit ioint avec le Roy: & y estoient tou-  
 tes les ordonnances du royaume, qui pou-  
 uoyent bien estre enuiron deux mille deux-  
 cens hommes d'armes, & l'arriere-ban du  
 Dauphiné à tout quarante ou cinquante  
 gentilshōmes de Sauoye, gens de bien.  
 Et alors le Roy eut conseil avec ledit cō-  
 te du Maine, & le grād seneschal de Nor-  
 mandie, qui s'appelloit de Brezey, l'admi-  
 ral de France, qui estoit de la maison de  
 Montauban, & autres. Et en conclusion  
 quelque chose qui luy fust dite & opinée,  
 il delibera de ne combattre point, mais  
 seulement se mettre dedans Paris, sans soy  
 approcher de là où les Bourguignons es-  
 toyent logez. Et à mon aduis que son opi-  
 nion estoit bonne. Il se souspeçonnoit de  
 ce grand seneschal de Normandie: & luy  
 demanda, & luy prioit qu'il luy dist, s'il  
 auoit baillé son scélé aux princes qui es-  
 toyent contre luy, ou non. A qui ledit  
 grand seneschal respondit, que ouï: mais  
 qu'il leur demouroit, & que le corps se-  
 roit

*L'armee  
 du Roy  
 contre le  
 comte de  
 Charo-  
 lois.*

roit sien, & le dist en gaudissant: car ainsi  
 estoit il accoustumé de parler: le Roy s'en  
 contenta, & luy bailla charge de conduire  
 son aduantgarde & aussi les guides, pour-  
 ce qu'il vouloit euiter ceste bataille, com-  
 me dit est. Ledit seneschal vsant de vo-  
 lonté, dit lors à quelqu'un de ses priuez:  
 Je les mettray auioird'huy si pres l'un de  
 l'autre, qu'il sera biē habile qui les pourra  
 desmesler. Et ainsi le fait. Et le premier hō-  
 me qui y mourut, se fut luy & ses gens. Et  
 ces paroles m'a comptees le Roy: car pour  
 lors j'estoy' avec le comte de Charolois.  
 Et en effet au vingt septiesme iour de Juil-  
 let, l'an 1465. ceste aduantgarde se vint  
 trouuer aupres de Montlhery. ou le comte  
 de saint Paul estoit logé. Ledit comte  
 de saint Paul à toute diligence signiffia  
 ceste venue au comte de Charolois, qui  
 estoit à deux lieus pres, & au lieu qui  
 auoit esté ordonné pour la bataille: luy  
 requerant qu'il le vint secourir à toute  
 diligence. Car ià s'estoyent mis à pied  
 hommes d'armes & archiers, & clos de  
 son charroy. Et que de se retirer à luy  
 (comme il luy auoit esté ordonné) ne luy  
 seroit possible. Car s'il se mettoit en che-  
 min, il sembleroit estre fuite: qui seroit  
 grand danger pour toute la compagnie.

*L'ande  
 la iour-  
 nee de  
 Mont-  
 lhery.  
 1465.*

*La venue  
du comte  
de Charo-  
lois à  
Mont-  
lbery.*

Ledit comte de Charolois enuoya ioin-  
dre avec luy le bastard de Bourgongne  
qui se nommoit Antoine, avec grand nom-  
bre de gens qu'il auoit sous sa charge, &  
à toute diligence. Et se debatoit à foy, mes-  
me s'il iroit ou non : & à la fin marcha a-  
pres les autres. Et y arriua enuiron sept  
heures du matin : & desia y auoit cinq ou  
six enseignes du Roy qui estoient arriuees  
au long d'un grand fossé qui estoit entre  
les deux bandes. Encores estoit en l'ost  
du comte de Charolois, le vice chancelier  
de Bretagne appelé Rouille, & vn vieil  
homme d'armes appelé Maderey (qui au-  
oit baillé le pont S. Maxence) lesquels  
eurent peur pour le murmure qui estoit  
contre eux, voyant qu'on estoit à la batail-  
le : & que les gens de quoy ils festoyent faits  
forts, n'y estoient point ioints. Si se mei-  
rent les dessusdits à la fuite, auant qu'on  
combattist, par le chemin ou ils pensoyent  
trouuer les Bretons. Ledit comte de Cha-  
rolois trouua le comte de S. Paul à pied,  
& tous les autres se mettoyent à fuire cō-  
me ils venoyent. Et trouuaismes tous les  
archiers deshoufz, chacun vn pal planté  
deuant eux : & y auoit plusieurs pipes de  
vin deffoncces, pour les faire boire. Et de  
ce petit que l'ay veu, ne veis iamais gens  
qui

qui eussent meilleur vouloir de cōbattre :  
qui me sembloit vn bien bon signe &  
grand reconfort. De prime face fut ad-  
uisé que tout se mettroit à pied, sans nul  
excepter : & depuis muèrent propos, car  
apres tous les hommes d'armes monte-  
rent à cheual. Plusieurs bons cheualiers  
à cheual & escuyers furent ordonnez à  
demourer à pied, dont monseigneur des  
Cordes & son frere estoient du nombre :  
messire Philippe de Lalain festoit mis à  
pied, car entre les Bourguignons lors es-  
toient les plus honorez ceux qui descen-  
doient avec les archiers, & tousiours s'en  
mettoit grande quantité de gens de bien :  
afin que le peuple en fut plus assureé &  
combattist mieux : & tenoyent cela des  
Anglois avec lesquels le duc Philippe au-  
oit fait la guerre en France durant sa  
ieunesse, qui auoit duré trente deux ans  
sans trefues. Mais le principal faix por-  
toient les Anglois, qui estoient riches  
& puiffans. Et en ce temps auoyent sa-  
ge Roy, le Roy Henry le Bel, & tres-  
uaillant, qui auoit sages hommes & vail-  
lans, & tresgrands capitaines, comme  
le comte de Salbery, Talbot & autres  
dont ie m'en tais, car ce n'est point de  
mon temps : combien que i'en ay veu

*La lōgue  
duree de  
guerre  
entre les  
Francois  
& An-  
glois.*

des reliques: car quand Dieu fut las de leur bien faire, ce sage Roy mourut au bois de Vincennes. Son fils insensé fut couronné Roy de France & d'Angleterre à Paris: & ainsi muèrent les autres de grez d'Angleterre, & diuision se mit entre eux, qui a duré iusques auioird'huy ou peu s'en faut. Alors vsurperent ceux de la maison de Dyorth ce royaume, ou leurent à bon tiltre ( ie ne sçais lequel ) car de telles choses le partage s'en est fait au ciel. Et retournant à ma matiere, de ce que les Bourguignons estoient mis à pied, & puis remontez à cheual, leur porta grande perte de temps & dommage. Et y mourut ce ieune & vaillant cheualier, messire Philippe de Lalain, pour estre mal armé. Les gens du Roy venoyent à file par la forêt de Torfou, & n'estoyent quatre cens hommes d'armes, quand nous les veismes, & qui eut marché incontinent, semble à beaucoup qu'il ne se fut point trouué de resistance: car ceux de derriere n'y pouoyent venir qu'à la file ( comme i'ay dit, ) toutesfois tousiours croissoit leur nombre. Voyant ceci, vint ce sage cheualier, monseigneur de Contay, dire à son maistre monseigneur de Charolois, q'il vouloit gagner ceste

teste bataille, il estoit temps qu'il marchast, disant les raisons pourquoy. Et que si plustost l'eust fait, que ià ses ennemis fussent desconfits: car il les auoit trouuez en petit nombre, lequel croissoit à veuë d'œil, & la verité estoit telle. Et lors se changea tout l'ordre & tout le conseil: car chacun se mettoit à en dire son aduis. Et ià estoit commencé vne grosse & forte escarmouche au bout du village de Montlhery, toute d'archiers d'un costé & d'autre. Ceux de la part du Roy conduisoit Poncet de Riuiere: & estoient tous archiers d'ordonnance orfaueriez, & bien en point. Ceux du costé des Bourguignons estoient sans ordre & sans commandement, comme bien volontaires. Si commencerent les escarmouches ou estoit à pied avec eux monseigneur Philippe de Lalain & Iaques du Mas, homme bien renommé, puis grand escuyer du duc Charles de Bourgogne. Le nombre des Bourguignóns estoit le plus grand & gaignerent vne maison, & prindrent deux ou trois huys & en seruirent de pa-uois. Si commencerent à entrer en la ruë, & meirent le feu en vne maison. Le vent les seruoit qui pouffoit le feu contre ceux du Roy: lesquels commencerent à

descemparer & monter à cheual & à fu  
 Et fut cebruit & cri & commença à mar  
 cher le comte de Charolois laissant (com  
 me i'ay dit) tout ordre parauant deuisé.  
 Il auoit esté dit que lon marcheroit  
 trois fois, pource que la distance de deux  
 batailles estoit longue. Ceux du Roy es  
 toient deuers le chasteau de Montlher  
 & auoyent vne grande haye & vn fosse  
 au deuant d'eux. Outre estoient les chaps  
 pleins de bleds & de febues & autres  
 grains trefforts: car le territoire estoit  
 bon. Tous les archiers dudit comte mar  
 choyent deuant luy en mauuais ordre:  
 combien que mon aduis est que la souue  
 raine chose du mode és batailles sont les  
 archiers, mais qu'ils soyent à milliers; car  
 en petit nombre ne valent rien. Et que  
 soyent gens mal montez, qui n'ayent  
 point de regret à perdre leurs cheuaux,  
 ou que du tout n'en ayent point: & val  
 lent mieux pour vray en ceste office, vn  
 jour ceux qui iamais ne veirent, que les  
 bien exercez. Et aussi telle opiniõ tien  
 nent les Anglois, qui sont la fleur des ar  
 chiers du monde. Il auoit esté dit que  
 lon se reposeroit deux fois en chemin  
 pour dõner haleine aux gés de pied, pour  
 ce que le chemin estoit log, & les fruits

*Ar-  
 chiers en  
 peu de  
 nombre  
 ne sont  
 utiles.*

de la

de la terre longs & forts, qui les empef  
 choyent d'aller. Tout estois tout le con  
 traite se feit, comme si on eust voulu pre  
 dre à son escient. Et en cela mōstra Dieu  
 que les batailles sont en sa main, & dis  
 pose la victoire à son plaisir. Et ne m'est  
 pas aduis que le sens d'un homme sçeuft  
 porter & donner ordre à vn si grand nō  
 bre de gens, ne que les choses tinssent  
 aux champs comme elles sont ordonnez  
 en chambre: & que celuy qui sestimeroit  
 iulques là, mesprendroit enuers Dieu, sil  
 estoit homme qui eust raison naturelle:  
 combiẽ qu'un chacun y doit faire ce qu'il  
 peut, & ce qu'il doit, & recognoistre que  
 c'est vn des accomplissemens des œures  
 que Dieu à commandé. Aucun estois par  
 petites mouuetes & occasion on donne  
 la victoire aucunesfois à l'autre. Et est  
 cecy mystere si grand, que les royaumes  
 & grandes seigneuries en prenent aucu  
 nesfois fins & desolations: & les autres  
 accroissement de regner.

*Dieu  
 dispose  
 des vi-  
 ctoires.*

Pour reuenir à la declaration de cest  
 article, ledit comte marcha tout d'une  
 boutee, sans donner haleine à ses archiers  
 & gens de pied. Ceux du Roy passerent  
 ceste haye par deux bouts, tous hommes  
 d'armes. Et comme ils furent si pres qu'ils

c

iettoyent les lances en arrest, les hontmes d'armes Bourguignons rompirent les archiers & passerent par dessus, sans leur donner loisir de tirer vn coup de fleche, qui estoit la fleur & esperance de leur armee. Car ie ne croy pas que de douze cens hommes d'armes ou enuiron qui y estoient, qu'il eny eust cinquante qui sceussent coucher vne lance en arrest. Il n'y en auoit pas vn seul seruiteur armé. Et tout cecy à cause de la longue paix: & qu'en ceste maison de Bourgogne ne tenoyent nulles gens de soulede, pour soulager le peuple des tailles. Et onques puis du iour ce quartier n'eut repos, iusques à ceste heure, qui est pis que iamais. Ainsi rompirent ceux mesmes la fleur de leur armee & esperance. Toute fois Dieu, qui ordonne de tel mistere, voulut, le costé ou se trouua, ledit comte ( qui estoit à main dextre vers le chasteau) vainquit sans trouuer nulle defense: & me trouua ce iour tousiours auç luy, ayant moins de crainte que ie n'euz iamais en lieu ou ie me trouuaße depuis pour la ieunesse en quoy. i'estois & que n'auois nulle cognoissance de peril. Mais i'estois esbahi comme nul fesoit defendre contre tel Prince à qui i'estois, est

*Desordre des Bourguignons.*

*Ieunesse en peril.*

mant

mant que ce fust le plus grand de tous les autres. Ainsi font gens qui n'ont point d'experience: dont vient qu'on soustient assez d'argus, mal fondez & à peu de raison. Parquoy fait bon vser de l'opinion de celuy qui dit que lon ne se repent iamais pour parler peu, mais bien souuent de trop parler. A la main fenestre estoit le seigneur de Rauastain, & messire Jaques de saint Paul, & plusieurs autres, à qu'il sembloit qu'ils n'auoyent pas assez de hommes d'armes pour soustenir ce qu'ils auoyent deuant eux. Mais deslors estoient si approchez, qu'il ne falloit plus parler d'ordre nouvelle. En effet ceux là furent tous rompus à platte cousture, & chassiez iusques au charroy: & la plupart s'enfuit iusques à la forest, qui estoit pres de demie lieue. Au charroy se r'allierent quelques gens de pied Bourguignons. Les principaux de ceste chaste estoient les nobles du Daulphiné & les Sauoyens, & beaucoup de gens d'armes aussi: & s'attendoient d'auoir gaigné la bataille: & de ce costé y eut vne grande fuite de Bourguignons, & de grans personages: & fuirent la plupart pour gaigner le pont saint Maxence, qu'ils cuidoient qu'il tint encore pour eux. En la

*Sagesse est peu parler.*

forest y en demeura beaucoup : & entre autres le comte de saint Pauls y estoit retiré, car il estoit assez pres de ladite forest. Et monstra bien depuis qu'il ne tenoit pas encores la chose pour perdue.

*Comment le duc de Bourgogne fut secouru & defendu par vn enfant de Paris.*

## CHAP. VI.

**L**E côte de Charolois chassa de son costé demie lieüe outre le Montlhery, & à bié peu de compagnie, toutefois nul ne se defendoit, & trouuoit gens à grâde quantité, & ià cuidoit auoir la victoire. Vn vieil gentilhōme de Luxembour, appelé Anthoine le Bretō, le vint querir, & luy dist que les François estoient r'alliez sur le chāp, & s'il chassoit plus gueres il se perdroit. Il ne s'arresta point pour luy, non obstant qu'il luy dist par deux ou trois fois. Incontinent arriua mōseigneur de Constatay ( dont cy dessus est parlé ) qui luy dist semblables paroles comme auoit fait le vieil gentilhomme, & si audacieusement qu'il estima sa parole & son sens : & retourna tout court, & croy que s'il fut passé outre deux traicts d'arc, qu'il eust esté prins, cōme aucuns autres qui chassoient deuant

deuant luy. Et en passant par le village, il trouua vne flotte de gens à pied qui fuyoyent : il les chassa, & si n'auoit pas cent cheuaux en tout. Il ne se retourna qu'un homme à pied, qui luy donna d'un vouge parmy l'estomac, & au soir s'en vint l'enseigne. La plupart des autres se sauuerent par les iardins, mais celuy là fut tué. Comme il passoit rasibus du chastel, veistes les archiers de la garde du Roy deuant la porte, qui ne bougerent. Il en fut fort esbahy : car il ne cuidoit point qu'il y eust plus ame de defense : tourna à costé pour gagner le camp, ou luy vindrent courre sus quinze ou seize hommes d'armes ou enuiron. Vne partie de gens se estoient ià separez de luy & d'autres tuèrent son escuyer trenchant qui portoit un guidon de ses armes, qui s'appelloit Philippes d'Orgues. Et ledit comte fut en tresgrand danger, & eut plusieurs coups : & entre les autres vn en la gorge, dont l'enseigne luy est demouree toute sa vie, par defaute de sa baniere qui luy estoit cheute, & auoit esté mal attachée dès le matin : & luy auois veu choir & furent mis les mains dessus en disant : Monseigneur rendez vous, ie vous cognois bien, ne vous faites pas tuer.

Touſiours ſe deſendoit : & ſur ce deba  
le fils d'un medecin de Paris nomme  
maître Iean Cadet ( qui eſtoit à luy  
gros & lourd & fort , monté ſus vn  
gros cheual, donna au trauers , & les de  
partit. Tous ceux du Roy ſe retirerent  
ſur le bort du foſſé, ou ils auoyent eſté  
le matin : car ils auoyent crainte d'au  
cés qu'ils voyoyent marcher, qui s'appro  
choyent. Et luy fort ſanglant , ſe retira  
eux comme au meilleur du camp & eſtoit  
l'enſeigne du baſtard de Bourgongne  
toute deſpeece : tellement qu'elle n'auoit  
pas vn pied de longueur. Et à l'enſeigne  
des archiers du comte il n'y auoit pas  
quarante hommes en tout : & nous y toi  
gnifmes (qui n'eſtions pas trente) en tres  
grande doubtte. Il changea incōtinent de  
cheual : & luy en bailla on vn, qui eſtoit  
ſon page, qui auoit nom Simon de Quin  
gy, qui depuis à eſté bien cogneu. Le dit  
comte ſe meit par le camp pour r'allier ſes  
gens : mais ie vey vne demie heure que  
nous eſtions demeurez , & n'auions l'œil  
qu'à fuir, ſ'il fuſt marché cēt hommes. Ils  
venoyēt à nous dix hommes, vingt hom  
mes tant de pied que de cheual. Les gens  
de pied bleſtez & laſtez, tant de l'outrage  
que leur auions fait le matin , que auſſi  
des

*La peur  
des gens  
du com-  
te.*

des ennemis : & vey l'heure qu'il n'y auoit  
pas cent hōmes, mais peu à peu en venoit.  
Les bleds eſtoyent grands, & la poudre la  
plus terrible du mōde, tout le cap ſemé de  
morts & de cheuaux : & ne ſe cognoifſoit  
nul homme mort pour la poudre. Incon  
tinēt veifmes faillir le côte de ſaint Paul,  
du bois, qui auoit bien quarante hommes  
d'armes avec luy : & marchoit droit à no<sup>s</sup>  
& croiſſoit de gens : mais il nous ſembloit  
biē loing. On luy enuoya trois ou quatre  
fois prier qu'il ſe haſtaſt , mais il ne ſe  
mua point & ne venoit que ſon pas. Et ſit  
prendre des lances à ſes gens, qui eſtoyent  
à terre : & venoit en ordre , qui donna  
grand reconfort à nos gens , & ſe ioigni  
rent enſemble avec grand nombre , &  
vindrent là où nous eſtions, & nous trou  
uaſmes bien huit cens hommes d'armes :  
de gens de pied, peu ou nuls, qui garderēt  
bien le comte qu'il n'eũt la victoire en  
tiere : car il y auoit vn foſſé & vne grande  
haye entre les deux batailles deſſus dites.  
De la part du Roy ſ'enfuyoit le comte du  
Maine, & pluſieurs autres, & bien huit cēs  
hommes d'armes, aucuns ont voulu dire,  
que le comte du Maine auoit intelligē  
ce avec les Bourguignons. Mais à la veri  
té dire , ie croy qu'il n'en fut onques rien.

*La ſuite  
de la par  
tie des*

*François & Bourguignons aussi.* Jamais plus grande fuite ne fut des deux costez : & par especial demourerent les deux princes au champ. Du costé du Roy fuit vn homme d'estat, qui s'enfuit iusques à Lusignem sans repaistre. Et du costé du comte, vn autre homme de bien, iusques au Quenoy le comte. Ces deux n'auoyent garde de se mordre l'un l'autre.

*Comment le Roy Loys apres la desconfiture faite au Montibery se retira à Corbeil.*

## C H A P. V I I.



Stant ainsi les deux batailles régees l'une deuant l'autre, se tirent plusieurs coups de canons, qui tuerēt des gens d'un costé & d'autre. Nul ne desiroit plus de combattre & estoit nostre bande plus grosse que celle du Roy. Toutesfois sa presence estoit grande chose, & la bonne parole qu'il tenoit aux gens d'armes. Et ie croy veritablement à ce que i'en ay sceu, que si n'eust esté luy seul, que tout s'en fust fuy. Aucuns de nostre costé desiroyent qu'on recommençast : & par especial monseigneur de Haultbourdin, qui disoit qu'il voyoit vn file ou flotte de gens qui s'enfuyoyent. Et qui eut peu trouuer archiers (le nombre de cent) pour tirer au trauers de ceste haye,

haye, tout fut marché de nostre costé. Estans sur ce propos, & sur ces pensées, & sans nulle escarmouche, suruint l'entree de la nuit & se retira le Roy à Corbeil, & nous cuidiōs qu'il se logeast & passast là la nuit. D'aenture se meit le feu en vn caque de pouldre, là ou le Roy auoit esté : & se print à aucunes charrettes & tout du long de la grand haye : & cuidoyent les François que ce fussent leurs feux. Le comte de saint Paul, qui bien sembloit chef de guerre, & mōseigneur de Haultbourdin encores plus, commanderent qu'on amenast le charroy au propre lieu, là ou nous estions, & qu'on nous cloyt, & ainsi fut fait. Comme nous estions là en bataille & r'alliez, reuindrent beaucoup de gens du Roy qui auoyent chassé, cuidās que tout fut gaigné pour eux, & furent contraints de passer parmi nous. Aucuns eschapperent, & les plus se perdirent. Des gens de nom de ceux du Roy, mourut messire Geoffroy de S. Belin, le grand senechal de Normandie, & Floquet capitaine : du parti des Bourguignōs mourut messire Philippe de Lalain & de gens de pied (moins gens) plus que de ceux du Roy : mais de gēs de cheual, en mourut plus de ceux du Roy. Des prisonniers, les gens du Roy en

*Retraire du Roy à Corbeil.*

*Les gens du Roy occis à la iournee de Montibery.*

*La presence du Roy est grand saict en guerre.*

eurent des meilleurs de ceux qui fuyoyent  
 Des deux parties il mourut deux mille  
 hommes du moins : & fut la chose bien  
 combatue. Et se trouua des deux costez  
 de gens de bien & bien lassez. Mais ce fut  
 grãde chose à mon aduis, de se rallier sur  
 le champ, & estre trois ou quatre heures  
 en cest estat l'un deuant l'autre, & deuoyent  
 bien estimer les princes tous deux  
 ceux qui leur tenoyent compagnie si bon-  
 ne à ce besoing : mais ils en feiret comme  
 hommes, & non point comme anges. Tel  
 perdoit ses offices & estats pour s'en estre  
 fuy, & furent donnez à autres, qui auoyent  
 fuy dix lieues plus loing. Vn de nostre  
 costé perdit autorité, & fut priué de la  
 presence de son maistre : vn mois apres  
 eut plus de credit que deuant. Quand  
 nous fusmes cloz de charroy, chacun se  
 logea le mieux qu'il peut : nous auions  
 grand nombre de blesez, & la pluspart  
 fort descouragez & espouuentez, crai-  
 gnans que ceux de Paris avec deux cens  
 hommes d'armes qu'il y auoit avec eux, &  
 le mareschal Ioachin lieutenant du Roy en  
 ladite cité, sortissent, & que lon eust affai-  
 re des deux costez. Comme la nuit fut  
 toute close, ou ordonne cinquante lances  
 pour voir ou le Roy estoit logé. Il y en alla

par-

parauēture vingt: il y pouoit auoir trois  
 iets d'arc de nostre camp iusques ou nous  
 cuidions le Roy. Cependant monseigneur  
 de Charolois beut & mangea vn peu, &  
 chacun endroit soy : & luy fut adoubee sa  
 playe qu'il auoit au col. Au lieu ou il man-  
 gea fallut oster quatre ou cinq hommes  
 morts pour luy faire place, & meit lon  
 deux boiteaux de paille ou il faiseit. En re-  
 muant vn de ces pauures gens nuds, il cō-  
 mença à demander à boire. On luy ietta  
 vn peu de tisanne en la bouche dequoy  
 ledit seigneur auoit beu, le cœur luy re-  
 uint, & fut cogneu & estoit vn archier du  
 corps dudit seigneur fort renomē appelé  
 Sauiaric, & fut pensē & guarý. Or eut on  
 conseil qu'il estoit de faire. Le premier qui  
 opina, fut le cōte de S. Paul, disant que lon  
 estoit en peril, & conseilloit tirer à l'aube  
 du iour le chemin de Bourgongne, &  
 qu'on bruslast vne partie du charroy, &  
 qu'on sauuaist seulement l'artillerie, & que  
 nul ne menast charrois sil n'auoit plus de  
 dix lances, & que de demourer là sans vi-  
 ures entre Paris & le Roy n'estoit possible.  
 Apres opina monseigneur de Haultbour-  
 din assez en ceste sentence, sans scauoir  
 auant que rapporteroyent ceux qui es-  
 toyent dehors, trois ou quatre autres

*Conseil  
 des Bour  
 guignons  
 sur leur  
 affaire.*

*Les prin-  
 ces sans  
 discretio  
 font leur  
 vouloir.*

semblablement. Le dernier monseigneur de Cōtay qui dist, que si tost que ce bruit seroit en l'ost tout se mettroit en fuyte, & qu'ils seroyent prins deuant qu'il seussent fait vingt lieues, & dist plusieurs bonnes raisons. Et que son aduis estoit, que chacun faisast au mieux qu'il pourroit ceste nuit, & que le matin à l'aube du iour, que on assaillist le Roy, & qu'il falloist là viure ou mourir, & trouuoit ce chemin plus seur que de prendre la fuite. A l'opinion dudit de Contay conclud monseigneur de Charolois, & dist que chacun s'en alast reposer deux heures, & que lon fut prest quand sa trompette sonneroit: & parla à plusieurs particuliers pour enuoyer reconforter les gens. Enuiron minuit reuindrēt ceux qui auoyent esté mis dehors: & pouuez penser qu'ils n'estoyēt point allez loing, & rapporterent que le Roy estoit logé à ces feux qu'ils auoyent veus. Incōtinent apres on se enuoya d'autres. Et vne heure apres se remettoit chacun en estat de combattre. La plus part auoyēt enuie de fuir. Comme vint le iour, ceux qu'on auoit mis hors du camp, rencontrerent vn chartier qui estoit à nous, & auoit esté prins le matin qui apportoit vne cruche de vin du village, & leur dist que

que tout s'en estoit allé. Ils enuoyerent iusques là, ils trouuerent ce qu'il disoit & le reuindrēt dire, dont la compagnie eut grande ioye. Et y auoit assez de gens qui disoyent lors qu'il falloist aller apres: & qu'ils faisoient bien maisgre chere. Vne heure deuant i'auoy vn cheual extremement las & vieil: il beut vn seau plein de vin par aucun cas d'adventure, il y meit le museau ie le laissay acheuer, iamais ne l'auois trouué si bon & si frais.

*Comment apres la bataille de Monilbery, la maison de Bourgogne n'a cessé de decliner, iusques à la mort du comte de Charolois.*

CHAP. VIII.



Vand il fut grād iour, tout mōta à cheual, & les batailles estoient bien esclarcies: toutesfois il reuenoit beaucoup de gens qui auoyent esté cachez és bois. Ledit seigneur de Charolois, fait venir vn cor delier, ordonné par luy à dire qu'il venoit de l'ost des Bretons, & que ce iour ils deuoient estre là, qui reconforta assez ceux de l'ost: mais chacun ne le creut pas. Mais incōtinent enuiron dix heures du matin arriua le chancelier de Bretaigne, appelé Rouuille, & Mardrey, avec luy, dont ay

*L'astuce  
Et cause  
telle du  
comte  
pour as-  
seurer  
ses gens.*

parlé ci dessus. Et amenerent deux archiers de la garde du duc de Bretagne portans ses hocquetons, qui reconforta tressfort la compagnie: & fut enquis & loiié de sa fuite, considerant le murmure qui estoit contre luy, & plus encores de son retour, luy feit chacun bonne chere.

*La gloire dom-  
maquée  
au comte  
de Charo-  
lois.*

Tout ce iour demoura encores monseigneur de Charolois sur le cháp fort ioyeux, estimant la gloire estre sienne, qui depuis luy à cousté bien cher: car onques depuis il n'vâ de conseil d'hommes, mais du sien propre. Et estoit tres inutile pour la guerre parauant ce iour, & n'aimoit nulle chose qui y appartient. Mais depuis furent muees & changees ses pensees: car il y a continué iusques à la mort, & par la fut finie sa vie & sa maison destruite: & si elle ne l'est du tout, si est elle bien desolée. Trois grands & sages princes predecesseurs l'auoyent esleue bien haut. Et il y a peu de rois (sauf celuy de France) plus puiffans que luy, pour guerres. Nul ne doit trop estimer de soy, par especial vn grand prince. Mais doit cognoistre que les graces & bonnes fortunes viennent de Dieu: Deux choses ie diray de luy. L'vne est que ie croy que iamais homme ne print plus de trauail que luy en tous endroits

*Exhortation  
aux prin-  
ces.*

*Les graces  
du  
comte de  
Charo-  
lois.*

droits ou il faut exercer la personne. L'autre qu'à mon aduis ie ne cognus oncques homme plus hardy. Ie ne luy ouy onque dire, qu'il fust las, ni ne luy vei iamais faire semblant d'auoir peur, & si ay esté sept annees de ranc en la guerre avec luy l'Esté pour le moins, en aucunes l'Hiuer & l'Esté. Ses pensees & conclusions estoient grandes. Mais nul homme ne les sçauoit mettre à fin, si Dieu n'y eust adiousté de sa puiffance.

*Comment le comte de Charolois se retira à Estampes apres la bataille de Montlhery, pour soy refreschir.*

C H A P. I X.

**L** Elendemain allasmes coucher au village de Montlhery qui estoit le tiers iour de la bataille: le peuple, partie s'en estoit fuy au clocher de l'eglise, & partie au chasteau. Il les feit reuenir, & ne perdirent pas vn denier vaillant: mais payoit chacun son escor, cōme s'il eust esté en Flandres. Le chasteau tint, & ne fut point assailli. Le tiers iour passé, partit ledit seigneur par le conseil dudit seigneur de Contay, pour aller gagner Estampes, qui est bon & grand logis, & en bon pays & fertile, ain d'y estre plus tost que les

Bretons, qui prenoyent ce chemin, afin de mettre les gens las & blesez à couuert, & les autres aux champs. Et fut cause ce bon logis & le seiour que lon y feit, de sauuer la vie à beaucoup de ses gens. Là arriuerent messire Charles de France, lors duc de Berry, seul frere du Roy, le duc de Bretagne, monseigneur de Dunois, monseigneur de Dampmartin, monseigneur de Bueil, monseigneur de Chaultmont, & messire Charles d'Amboise son fils, qui depuis a esté grand homme en ce royaume. Tous lesquels deuant nommez, le Roy auoit des appoinctez & deffairs de leurs estats quand il vint à la couronne. Nonobstant qu'ils eussent bien serui le Roy son pere & le royaume, és conquestes de Normandie, & en plusieurs autres guerres. Monseigneur de Charolois & tous les plus grans de sa compagnie, les recueillirent, & leur allerent au deuant, & amenerent leurs personnes loger en la ville d'Estampes, ou leur logis estoit fait. Et les gens d'armes demeurèrent aux champs. En leur compagnie auoit huit cens hommes de tresbonne estoife, dont il y en auoit treslargement de Bretons, qui nouuellement auoyent laissé les ordoonances (comme ici & ailleurs

*La venue des seigneurs de France par deuers le comte de Charolois.*

leurs j'ay dit) qui amendoient bien compagnie. Et tant archiers qu'autres hommes de guerre armez de bonnes brigandines, auoit en tresgrand nombre. Et pouoyent bien estre six mille hommes à cheual tresbien en point. Et sembloit bien a veoir la compagnie, que le duc de Bretagne fut vn tresgrand seigneur. Car toute ceste compagnie viuoit sur ces coffres. Le Roy qui s'estoit retiré à Corbeil (comme j'ay deuant dit) ne mettoit point en oubly ce qu'il auoit à faire. Il tira en Normandie pour assembler ses gens. Et de peur qu'il n'y eust quelque mutation au pays, meit partie de ses gens d'armes és enuirons de Paris, là ou il voyoit qu'il estoit necessaire. Le premier soir que furent arriuez tous ces seigneurs dessusdits à Estampes ils compterent des nouvelles l'un à l'autre. Les Bretons auoyent prins quelques prisonniers de ceux qui fuyoyent le party du Roy. Et quand ils eussent esté vn peu plus auant, ils eussent prins ou deconfit le tiers de l'armee. Ils auoyent bien tenu conseil pour enuoyer gens dehors, iugeans que les osts estoient pres: toutesfois aucuns les destournerent. Mais nonobstant messire Charles d'Amboise & quelques autres se meirēt plus auāt que leur armee

*Le voyage du Roy pour pourvoir à ses affaires contre le duc de Bourgogne.*

pour veoir s'ils rencontreroient rien : & prindrent plusieurs prisonniers ( comme i'ay dit ) & de l'artillerie : lesquels prisonniers disoyēt q̄ pour certain le Roy estoit mort : car ainsi le cuidoyent ils, par ce qu'il sen estoit fuy dés le commencement de la bataille. Les dessusdits rapporterent les nouvelles à l'ost des Bretons, qui en eurent tresgrande ioye, cuidans qu'ainsi fust, esperās les biens qui leur fussent aduenus, si ledit monseigneur Charles eust esté Roy. Et tindrēt conseil, comme il m'a esté dit depuis par vn hōme de bien qui estoit present) assauoir comme ils pourroyent chasser ces Bourguignons, & eux en despescher : & estoient quasi tous d'opinion qu'on les descōfit qui pourroit. Ceste ioye ne leur dura gueres : mais par cela vous pouuez voir & cognoistre quels sont les broüillis és royaumes aux mutatiōs. Pour reucnir à mon propos de ceste armee d'Estampes, comme tous eussent souppé, & qu'il y auoit largement gens qui se pourmenoyent par les ruēs, mōseigneur Charles de France & monseigneur de Charolois estoient à vne fenestre, & parloyent eux deux de tresgrande affection. En la compagnie des Bretons y auoit vn homme qui prenoit plaisir à ietter des fusées

en l'air, qui courent parmy les gens quand elles sont tombees : & rendent vn peu de flamme, & s'appelloit maistre Jean boute-feu, ou maistre Jean des serpens, ie ne sçay lequel. Et ietta deux ou trois fusées en l'air, qui coururent parmy les gens, & sortoyent de quelque maison en haut que nul ne l'apperceut. Vne vint donner, contre la croysée de la fenestre ou ces deux princes dessusdits auoyent les testes, & si pres l'vn de l'autre qu'il n'y auoit pas vn pied entre deux. Tous deux se dressierent & furent estbahis, & se regardoyent chacun l'vn l'autre. Si eurent suspicion que cela eust esté fait expressement pour leur mal faire. Le seigneur de Contay vint parler à monseigneur de Charolois son maistre : & de ce qu'il luy eust dit vn mot en l'oreille, il descēdit en bas, & alla faire armer tous les gens d'armes de sa maison, & les archiers de son corps & autres. Incontinent le seigneur de Charolois dit au duc de Berry, que semblablement il feist armer les archiers de son corps : & y eut incontinent deux ou trois cens hommes d'armes armez deuant la porte à pied, & grand nombre d'archiers : & cerchoit lon par tout dont pouuoit venir ce meffait. Ce pauure homme

*Lettr-  
multe  
qui se  
iourna.*

qui l'auoit fait, se vint ietter à genoux deuant eux, & leur dist que s'auoit esté luy: & en ietta trois ou quatre autres. Et en ce faisant il ietta beaucoup de gens hors de suspection, qu'on auoit les vns contre les autres, & s'en print lon à rire, & s'en alla chacun des'armer & coucher. Le lendemain au matin, fut tenu tresbeau conseil, ou se trouuerent tous les seigneurs & les principaux seruiteurs: & fut mis en deliberation ce qu'estoit de faire. Et comme ils estoient de plusieurs pieces, non pas obeyssans à vn seul seigneur, cōme il estoit requis à vne telle assemblee, aussi eurent ils diuers propos. Et entre les autres paroles qui furent bien recueillies & notees, ce furent celles de monseigneur de Berry, qui estoit ieune, & n'auoit iamais veu tels exploits. Car il sembla par ces paroles que ià en fust ennuyé: & allegua la grande quantité de gens blesez qu'il auoit veus de ceux de monseigneur de Charolois. Et en montrant par ces paroles en auoir pitié, il vsoit de ces mots, qu'il eut mieux aymé que les choses n'eussent iamais esté cōmencees, que de voir tant de maux venir par luy & par sa cause, ces choses despleurent à monseigneur de Charolois & à ses gens, comme

*Les dissuasions de la guerre par le duc de Berry.*

ie diray

ie diray cy apres. Toutesfois à ce conseil fut conclu, qu'on tireroit vers Paris, pour essayer si on pourroit reduire la ville à vouloir entendre au bien public du royaume, pour lequel disoyent tous estre assemblez: Et leur sembloit bien si ceux là leur prestoyent l'oreille, que toute la reste des villes de ce royaume feroient le semblable. Cōme i'ay dit les paroles dites par monseigneur Charles duc de Berry en ce conseil, meirent en telle doute monseigneur de Charolois & ses gēs, qu'ils vindrent à dire: Auez vous ouy parler c'est homme? Il se trouue esbahy pour sept ou huit cens hommes qu'il voit par la ville allans blesez, qui ne luy font rien, ne qu'il ne cognoist: il se bahyroit bien coy si le cas le touchoit de quelque chose, & seroit homme pour apointer bien legerement: & nous laisser en la fange. Et pour les anciennes guerres qui ont esté le temps passé entre le Roy Charles son pere & le duc de Bourgogne mon pere ayement toutes ces deux parties se conuertiroient cōtre nous: parquoy est necessaire de pouruoir d'amys. Et sur ceste seule imagination fut enuoyé Guillaume de Cluny, Prothenotaire (qui est mort depuis eueque de Poictiers) deuers le Roy Edoüard

*Les Bourguignons vindrent à suspecter le duc de Berry.*

d'Angleterre qui pour lors regnoit; auquel monseigneur de Charolois auoit tousiours eu amitié. Et portoit la maison de l'Anclastre contre luy dont il estoit yssu de par sa mere. Et pour l'instruction dudit Chuny, luy estoit ordonné d'entrer en pratique du mariage à la sœur du Roy d'Angleterre appelee Marguerite, mais non pas de conclurre le marché. Mais cognoissant que le Roy d'Angleterre l'auoit fort desiré, il sembloit bien que pour le moins il ne feroit riens contre luy, & que s'il auoit affaire, qu'il le gagneroit des siens. Et combien qu'il n'eust vn seul vouloir de conclurre ce marché, & que la chose du monde plus il haysoit en son cœur, c'estoit la maison Dyorth: Si toutesfois fut tant demenee ceste matiere, qu'apres plusieurs annees elle fut conclue. Et print d'auantage l'ordre de la Iartiere, & l'a porta toute sa vie. Et mainte telle œuure se fait en ce monde par imagination, comme celle que i'ay dessus declaree. Et par especial entre les grands princes, qui sont beaucoup plus soupçonneux qu'autres gens, pour les doutes & aduertissemens, qu'on leur fait; & tressouuent par flaterie, sans nul besoing qu'il en soit.

*Le comte de Charolois en uoye vers le Roy d'Angle terre pour auoir se cours.*

*Comment le comte de Charolois & ses allies printrent conseil d'aller vers Paris.*

CHAP. X.



INſi comme il auoit esté conclu, tous ces seigneurs se partirent d'Estampes apres y auoir sejourné quelque peu de iours, & tirent à S. Maturin de L'archant, & à Morret en Gatinois. Monseigneur Charles & les Bretons demeurèrent en deux petites villes. Et le côte de Charolois s'en alla logger en vne grande prairie sur le bort de la riuere de Seine: & auoit fait crier q̄ cha-eu portast crochers pour attacher ses cheuaux. Il faisoit mener sept ou huit petits basteaux sur charrois, & plusieurs pippes par pieces, en intentiõ de faire vn pont sur la riuere de Seine, pource q̄ ces seigneurs n'y auoyent point de passage. Mõseigneur de Dunois l'accompagna luy estât en vne litiere, car pour la goutte qu'il auoit, ne pouuoit monter à cheual, & portoit lon son enseigne apres luy. Dés ce qu'il vindrent à la riuere, ils y feirent mettre les basteaux qu'ils auoyent apportez, & gagnerent vne petite isle, qui estoit comme au milieu. Et descendirent des archies de l'autre part, qu'escarmoucherent avec quelques gens de cheual, qui defenloyẽt

le passage de l'autre part: & estoient illec le mareschal Ioachin & Sallezard. Le lieu estoit mal auantageux pour eux, par ce que ils estoient fort haut & en pays de vigne. Et du costé des Bourguignons y auoit largement artillerie conduite par vn canonnier fort renommé, qui auoit nom maistre Geraut, & autres, lequel auoit esté prins en ceste bataille de Montlhery, qui estoit du party du Roy. Fin de compte, il faut que les dessusdits abandonnassent le passage, & se retirerent à Paris. Ce soir fut fait vn pont en ceste isle: & incontinent fit le comte de Charolois tendre vn pauillon: & coucha la nuit dedans, & cinquante hommes d'armes de sa maison. A l'aube du iour fut mis grand nombre de tonneliers en besongne à faire pippes de mefrain qui auoit esté apporté: & auant qu'il fut midy le pont fut leué iusques à l'autre part de la riuere. Et incontinent passa ledit seigneur de Charolois de l'autre costé, & y fit tendre ses pauillons, dont il auoit grand nombre, & y fit passer toute son ost & tout son artillerie par dessus ledit pont. Et se logea en vn coustaut pendant deuers ladite riuere, & y faisoit tresbeau voir son ost, pour ceux qui estoient encores derriere.

*La subtilité d'un pont sur Seine.*

*Comment les Suisses commencerent à venir en France au service du comte de Charolois & n'estoyent que six cens.*

## CHAP. XI.

**T**out ce iour ne peurent passer que ses gens. Le lendemain à l'aube du iour passerent les ducs de Berry & de Bretagne & tout leur ost, qui trouuerent ce pont tresbeau & fait en grande diligence. Si passerent vn peu outre, & se logerent sus le haut pareillement. Incontinent que la nuit fut venuë, començassent à aperceuoir grand nombre de feux bien loing de nous autât que la veuë pouuoit porter. Aucuns cuidoÿt que ce fut le Roy: toutesfois auant qu'il fust minuit, on fust aduertÿ que c'estoit le duc Iean de Calabre, seul fils du Roy René de Cecille, & avec luy bien 900. homes d'armes de la duché & comté de Bourgongne, bien accompagné de gens de cheval, mais de gens de pied peu. Pour ce petit de gens qu'auoit ledit duc, ie ne veis iamais si belle compagnie, ne qui semblaissent mieux hommes exercez au fait de la guerre. Il pouuoit bien auoir quelque six vingts homes d'armes, tous Italiens, & autres nourris en ces guerres

*La venue du duc de Calabre avec les Bourguignons.*

*Le com-  
mencemēt  
du fait  
de guerre  
par les  
Suisses.*

d'Italie. Entre lesquels estoit Iaquez Gaillard, le comte de Campobache, & autres, le seigneur de Baudricourt, pour le present gouverneur de Bourgongne, & estoient les hommes d'armes bien fort adroits : & pour dire verité quasi la fleur de nostre ost, au moins tant pour tant. Il auoit quatre cens Cranequiniers, que luy auoit presté le comte Pallatin, gens fort bien montez, qui sembloient bien gens de guerre. Et auoit cinq cens Suisses à pied, qui furent les premiers qu'on veit en ce royaume, & ont esté ceux qui ont donné le bruit à ceux qui sont venus depuis : car ils se gouvernerent tresuaillement en tous les lieux ou ils se trouuerent : ceste compagnie que vous dis s'approcha le matin, & passa ce iour par dessus nostre pont, Et ainsi on eust peu dire, que toute la puissance du royaume de France s'estoit veüe passer par dessus ce pont, sauf ceux qui estoient avec le Roy. Et vous assurez que c'estoit vne tresgrande & belle compagnie & bien empoint, & eust esté bon que les amis & bien vueillans du royaume l'eussent veüe en si bel ordre & galant equipage, afin qu'ils eussent eu estimation telle qu'il appartient, & semblablement les ennemis : car iamais il n'eust esté

esté heure qu'ils n'eussent plus craint le Roy & le royaume. Le chef des Bourguignons estoit mōseigneur de Neufchastel, <sup>Capitai-  
nes de  
l'ost des  
Bourgui-  
gnons.</sup> mareschal de Bourgongne, ioint avec luy son frere, le seigneur de Montagu, le marquis de Rotelin, & grand nombre de chevaliers & escuyers, dont les aucuns auoyent esté en Bourbonnois, comme i'ay dit au commencement de ce propos. Le tout ensemble s'estoit ioint pour venir plus assurement avec mondit seigneur de Calabre (comme i'ay dit) lequel sembloit aussi bien prince & grand chef de guerre, comme nul autre que vriste en la compagnie, & s'engendroit grande amitié entre luy & le comte de Charolois. Quand toute ceste compagnie fut passée, que lon estimoit cent mille cheuaux, <sup>Capitai-  
nes des  
Bretons.</sup> tant bons que mauuais (ce que ie croy) se deliberent lesdits seigneurs de partir pour aller deuant Paris, & mirent toutes leurs auantgardes ensemble. Pour les Bourguignons les conduisoit le comte de saint Paul. Pour les ducs de Berry & de Bretagne, Oddet de Rue depuis de Comminges, & le mareschal de Lohéac, comme il me semble. Et ainsi s'acheminèrent, & tous les princes demourerent en la bataille. Ledit comte de Cha-

rolois & le duc de Calabre prenoyent grande peine de commander à faire tenir ordre à leurs batailles, & cheuaucheren biē armez: & sembloit bien qu'ils eussent bō vouloir de faire leurs offices. Les ducs de Berry & de Bretagne cheuaucheren sur petites hacquenees à leur ayse, armez de petites bringandines fort legieres. Encores disoyent aucuns qu'il n'y auoit que petits cloux dorez par dessus, afin de moins leur peser: toutesfois ie ne le sçay de vray. Et ainsi cheuaucherēt toutes ces compagnies iusques au pont de Charenton pres Paris à deux lieuës, qui tost fut gaigné sur peu de franc archiers qu'il y auoit dedans: & passa toute l'armee dessus ce pont de Charenton iusques en la maison de Conflans pres de là, au long de la riuiera, & ferma ledit comte vn grand pays de son charroy & de son artillerie; & mist tout son ost dedans, & avec luy se logea le duc de Calabre, & à saint Mort des fossez se logerent les ducs de Berry & Bretagne avec vn nombre de leur gens: & tout le demeurant enuoyerent loger à saint Denis, aussi à deux lieuës de Paris. Et là fut toute ceste compagnie onze sepmaines: & aduindrent des choses que ie diray ci apres.

*L'ost des seigneurs de France à Charenton contre le Roy.*

*Comment le comte de Charolois planta son camp pres Paris.*

CHAP. XII.



Le lendemain commencerent les escarmouches iusques aux portes de Paris, ou estoient monseigneur de Natoillet, grand maistre de France, qui bien y seruit (cōme i'ay dit ailleurs) le mareschal Ioachin. Le peuple le vid espouuāté, & d'aucuns autres estats eussent voulu les Bourguignons estre dedans Paris, iugeans à leur aduis ceste entreprise bonne & profitable pour le royaume. Autres y en auoit adherans ausdits Bourguignons, & se messans de leurs affaires, esperans que par leurs moyens ils pourroyent paruenir à quelques offices ou estats, qui sont plus desiréz en ceste cité là, qu'en nulle autre du monde: car ceux qui les ont, les font valoir ce qu'ils peuuent, & non pas ce que ils doyyent: & y a offices sans gages, qui se vendent bien huit cens escus. Depuis de iour en iour s'augmentent. D'autre ou il y a gages bien petits qui se vendēt plus que les gages ne sçauoyent valoir en quinze ans. Pourquoy aduient que souuent nul ne se desappointe, & soustient la court de parlement c'est article. C'est la

*La peur à Paris, pour l'ost des Bourguignons.*

*Parisiens appelans à offices & n'en font ou vsent cōme ils doyent.*

raison : mais aussi il touche quasi tous.  
 Entre les conseillers se trouvent tous  
 iours largement de bons & notables per-  
 sonnages, & aussi il en y a aucuns bien  
 mal conditionnez : ainsi est il en tous  
 estats. Il parle des offices, par ce qu'il  
 font à desirer en mutation, & non pas  
 seulement de nostre temps, mais quand  
 les guerres commencerent dès le temps  
 du Roy Charles sixiesme, qui continue-  
 rent iusques à la paix d'Arras, se meslerent  
 cependant les Anglois parmi ce royaume  
 & si auant qu'en traictant ladite paix  
 d'Arras, ou estoient de la partie du Roy  
 quatre ou cinq ducs ou comtes, cinq ou  
 six prelatz, & dix ou douze conseillers  
 de Parlement. De la part du duc Phi-  
 lippe grands personages à l'aduenant, &  
 en beaucoup plus grand nombre. Pour le  
 Pape deux cardinaux pour mediateurs, &  
 de grands personages pour les Anglois.  
 ce traité dura par l'espace de deux mois,  
 & desiroit fort le duc de Bourgogne  
 s'acquiescer enuers les Anglois auant que  
 soy departir d'avec eux, pour les alliances  
 & promesses qu'ils auoyent fait ensemble.  
 Et pour ces raisons fut offert au Roy  
 d'Angleterre pour luy & ses seigneurs,  
 les duchez de Normandie & de Guyenne  
 pour

La paix  
d'Arras

pourueu qu'il en fist hommage au Roy,  
 comme auoyent fait ses predecesseurs, &  
 qu'il rendist ce qu'il tenoit au royaume  
 hors lesdites duchez: ce qu'ils refuserent,  
 pourtant qu'ils ne voulurent faire ledit  
 hommage, & mal leur en print apres : car  
 abandonnez furent de ceste maison de  
 Bourgogne, & perdirent leur temps &  
 intelligences du royaume, & se prirent  
 à perdre & diminuer. Lors estoit regent  
 en France pour les Anglois le duc de  
 Bethfort, frere du Roy Héry cinqiesme,  
 marié avec la sœur dudit duc Philippe de  
 Bourgogne : & se tenoit à Paris, qui  
 pour le moindre estat qu'il eust iamais en  
 cest office, ce fut vingt mille escus par  
 mois. Ils perdirent Paris, & puis petit à  
 petit le demeurant du royaume. Apres  
 qu'ils furent retournez en Angleterre,  
 nul ne vouloit diminuer son estat, les  
 biens n'estoyent au royaume pour satis-  
 faire à tous, Guerre s'esmeut entr'eux  
 pour l'auctorité, qui a duré par longues  
 annes. Et fut mis le Roy Henry sixiesme  
 (qui auoit esté couronné Roy de France  
 & d'Angleterre à Paris) en prison au cha-  
 steau de Lōdres, & déclaré traistre & cri-  
 mineux de leze maiesté, ou il a vŕŕ la plus-  
 part de sa vie, & à la fin a esté tué. Le duc

Apres  
la paix  
d'Arras  
Bourgo-  
gne laif-  
ŕŕ les  
Anglois

Mute-  
tion en  
Angle-  
terre  
par trop  
grandes  
pompes.

Dyorth pere du duc Edoüard dernier mort, fintitula Roy. En peu de iours apres fut desconfit en bataille & mort: & tous morts eurent les testes tréchees, & le comte Waruic dernier mort, qui n'a eu de credit en Angleterre. Cestuy-là emmena le comte de la Marche ( puis appelé Roy Edoüard) par la mer à Calais avec quelque peu de gens fuyans de la bataille. Ledit comte de Waruic soustenoit la maison Dyorth, & le duc de Sombreffet la maison de Lanclastre. Tant ont duré ces guerres, que tous ceux de la maison de Waruic & de Sombreffet y ont eu les testes tranchees ou morts en bataille.

*Les infortunes & grosses calamitez qui suruindrent au royaume d'Angleterre par la diuision des princes dudit pays.*

## CHAP. XIII.

**L**E Roy Edoüard, fist mourir son frere le duc de Clarence, en vne pipe de maluoisie, pource qu'il se vouloit faire Roy, comme on disoit. Apres qu'Edoüard fut mort, son frere second duc d'Anclastre fit mourir les deux fils dudit Edoüard, & declara ses filles bastardes, & se fist couronner Roy.

Incon-

Incontinent apres passa en Angleterre le comte de Richemont, de present Roy (qui par longues annees auoit esté prisonnier en Bretaigne) qui desconfit ce cruel Roy Richard, qui peu auant auoit fait mourir ses nepueux. Et ainsi de ma souuenance, sont morts en ces diuisions d'Angleterre, bien quatre vingts hommes de la lignee royale d'Angleterre, dont vne partie i'ay cogneus. Des autres m'a esté conté par les Anglois demourans avec le duc de Bourgongne, tandis que i'y estoye. Ainsi ce n'est pas en Paris n'en France, qu'on sentrebat pour les biens & honneurs de ce monde. Et doyent bien craindre les princes ou ceux qui regnent aux grandes seigneuries, de laisser engendrer vne partialité en leur maison. Car quand les princes ou royaumes ont esté en grande prosperité ou richesses, & ils ont mesconnoissance dont procede telle grace, Dieu leur dresse vn eunemi ou eunemie, dont nul ne se douteroit, comme vous pourrez veoir par les rois nommez en la Bible, & par ce que puis peu de temps en ce pays d'Angleterre, & en ceste maison de Bourgongne, & autres lieux auez veu & voyez tous les iours.

*Debat pour les biens de ce monde.*

*Chesedigne de noter pour le temps.*

Comment maistre Guillaume Chartier fut delégué par ceux de Paris, pour parlementer avec les deleguez par le comte de Charolois.

## CHAP. XIII.

**L**'Ay esté long téps en ce propos & est temps que ie retourne a mien. Dés ce que ces seigneurs furent arriuez deuant Paris, ils commencerent tous à pratiquer gens, promettre offices & biens, & ce qui pouuoit seruir à la matiere. Au bout de trois iours feirent grand' assemblée en l'hostel de la ville de Paris. Et apres grâdes & longues paroles, & ouïes les requestes & remonstres que les seigneurs leur faisoient en public, & pour le grand bien du royaume (comme ils disoyent) fut conclu enuoyer deuers eux, & entreprendre la pacification. Ils viudrent en grand nombre de gens de bien vers les princes desluisant au lieu de S. Mor. Et porta la parole maistre Guillaume Chartier, lors euesque de Paris, fort renommé & tresgrand homme. Et de la part des seigneurs, parloit le comte de Dunois. Le duc de Berry fust du Roy, presidoit assis en chaire, & tous les autres seigneurs debout. De l'un des costez estoient les ducs de Bretagne & de Calabre.

L'estat des seigneurs qui se disoient le

Calabre. Et de l'autre le comte de Charolois, qui estoit armé de toutes pieces, sauf la teste, & les garde bras, & vne manteline fort riche sur la cuirasse, car il venoit de Conflans: & le bois de Vincennes tenoit pour le Roy, & y auoit beaucoup de gens, parquoy luy estoit besoin d'estre venu accompagné. Les requestes & fins des seigneurs estoient d'entrer dedans Paris, pour auoir conuerfation & amitié avec eux sur le fait de la reformation du royaume (lequel ils disoyent estre mal conduit) donnant plusieurs grâdes charges au Roy. Les responses estoient fort douces: toutefois ils prindrent quelque delay auant que respondre. Ainsi s'en retournerent demeurans en grande pratique: car chacun parla à eux en particulier, & croy bien qu'en secret fust accordé par aucuns, que les seigneurs en leur simple estat y enteroyent, & leurs gens y pourroyent passer outre (si bon leur sembloit) en petit nombre à la fois. Ceste communication n'eust point esté seulement ville gaignee, mais toutel'entreprinse: car aisément le peuple se fust tourné de leur part pour plusieurs raisons, & par consequent toutes celles du royaume à l'exemple de ceste là. Dieu donna sage conseil au Roy,

bien public.

Les paroles que les seigneurs de France tenoyent avec ceux de la ville de Paris

& il estoit ià bien aduertí de toutes choses.

*Comment le Roy Loys pendant le parlement desusdit arriva en la ville de Paris.*

## C H A P. XV.



Vant que ces seigneurs eussent fait leur rapport, le Roy arriva en la ville de Paris, en l'estat que on doit venir pour reconforter le peuple: car il vint en tresgrande compagnie. Et meist bien deux mille hommes d'armes en la ville, tous les nobles de Normandie, grande force d'archiers gens de sa maison péfionnaires, & autres gens de bié qui se trouoyent avec le Roy en semblables affaires: & ainsi fut ceste pratique rompue, & tout ce peuple bien mué. Depuis ne fut trouué homme de ceux qui auoyent esté deuers nous, qui plus eust osé parler de la marchandise, & aux aucuns en print mal. Toutesfois le Roy n'vsa de nulle cruauté en ceste matiere: mais aucuns perdirent leurs offices, les autres enuoya demeurer ailleurs, que ie luy repute à loüange de n'auoir vsé d'autre vengeance. Car si cela qui auoit esté commencé fust venu à effet, le meilleur qui luy pouuoit venir, c'estoit fuyr hors du royaume: car plusieurs fois il m'a dit que

fil

fil n'eust peu entrer dedans Paris, & qu'il eust trouué la ville muée, il se fust retiré vers les Suisses ou deuers le duc de Millan Francisque, qu'il reputoit son grand amy: Et bien luy monstra ledit Francisque par le secours qu'il luy enuoya, que conduisoit son fils aisné (appelé Galliache, depuis duc) qui estoit de cinq cens hommes d'armes, & trois mille hommes de pied. Et viurent iusques en Forest, & firent guerre à monseigneur de Bourbon: & à cause de la mort dudit Francisque, ils s'en retournerent. Et aussi par le conseil qu'il luy donna en tenant le traité, appelé le traité de Conflans, ou il luy manda qu'il ne refusast nulle chose qu'on luy demandast, pour separer ceste compagnie: mais que seulement ses gens luy demeurassent. A mon aduis, nous n'auions point esté plus de trois iours deuant Paris, quand le Roy y entra. Tantost nous commença la guerre tresforte, & par especial nos fourrages: car l'on estoit contraint d'aller loin en fourrage, & falloit beaucoup de gens à les garder. Et faut bien dire, qu'en ceste isle de France est bien assise ceste ville de Paris, de pouuoir fournir deux si puissans osts: car iamais nous n'eusmes faute de viures, & dedans Paris à grandes

*Le confort du Roy à ceux de Paris.*

*Le conseil que le duc Francisque bail la au roy*

*Le pays autour de Paris fort fertile.*

peines s'apperceuoient ils qu'il y eut iamais bien encheri que le pain, seulement d'un denier sur le pain: car nous n'occupions point les riuieres de au dessus, qui sont trois, (c'est assauoir) Marne, Yonne, & Seine, & plusieurs petites riuieres qui entrent en ceux la. A tout prendre, c'est la cité que iamais ie veisse enuironnee de meilleur pays & plantureux. Et est chose quasi incroyable que des biens qui y arriuent. I'ay esté depuis ce temps avec le Roy Loys demi au sans en bouger, logé és Tournelles, mangeant & couchant avec luy ordinairement. Et depuis son trespas vingt mois (malgré moy) ay esté tenu prisonnier en son palais, ou ie voyois de mes fenestres ce qui montoit contre mont la riuere de Seine du costé de Normandie. Et par dessus en vient sans comparaison plus que n'eusse iamais creu, ce que i'ay veu. Ainfi dōc tous les iours sailloit de Paris force gens, & y estoient les escarmouches grosses. Nostre guet estoit de cinquante lances, qui se tenoyent vers la grange aux merciers: & auoyent des cheuaucheurs le plus pres de Paris qu'ils pouuoient, qui tres souuent estoient ramenez iusques à eux: & bien souuent falloit qu'ils reuinssent sur queuë iusques à nostre

L'au-  
theur de  
ce liure  
prison-  
nier.

nostre chariot en se retirant le pas, & au-  
cunefois le trot. Et puis on leur enuoyoit  
des gens, qui aussi renuoyoyent les autres  
iusques bien pres les portes de Paris. Et  
ceci estoit à toutes heures: car en la ville  
y auoit plus de deux mille cinq cés hom-  
mes d'armes de bonnes estoiffes & bien  
logez, grande force de nobles de Nor-  
mandie franc archiers. Et puis voyoyent  
les dames tous les iours, qui leur don-  
noyent enuie de se monstrer. De nostre  
costé y auoit vn tresgrand nombre de  
gens: mais non point tāt de gens de che-  
ual, car il n'y auoit que les Bourguignōs  
(qui estoient enuiron quelque deux mil-  
le lances, que bons que mauuais) qui n'es-  
toyēt point si bien accoustrez, que ceux  
de dedans Paris, pour la longue paix que  
ils auoyent euë, cōme i'ay dit autrefois.  
Encore de ce nombre il y en auoit à Lai-  
gny bien deux cens hommes d'armes, &  
y estoit le duc de Calabre. Des gēs à pied  
nous en auions grād nombre, & de bons.  
L'armee des Bretons estoit à saint Denis,  
qui faisoient la guerre là ou ils pou-  
uoient: & les autres seigneurs espars  
pour les viures. Sur la fin vindrent le duc  
de Nemours, le comte d'Armignac, & le  
seigneur d'Albret. Leurs gens demeure-

*Escar-  
mouches  
deuant  
Paris.*

rent loin, pource qu'ils n'auoyent point de payement, & qu'ils eussent affamé nostre ost, s'ils eussent prins sans payer. Et sçay bien que le comte de Charolois leur donna de l'argent iusques à cinq ou six mille francs. Et fut aduisé que leurs gens ne viendroyent plus auant. Ils estoient bien six mille hommes de cheual, qui faisoient merueilleusement des maux.

*Comment l'artillerie du comte de Charolois & celle du Roy tirent l'une contre l'autre pres Charenton.*

CHAP. XVI.

**E**N retournant au faict de Paris, il ne faut doubter, que nul iour sans perte & gaigne ne se passast d'un costé que d'autre: mais de choses grosses il n'y auoit: car le Roy ne vouloit point souffrir que ses gens faillissent en grâdes bandes, ni ne vouloit rien mettre en hazard de bataille, & desiroit paix, & sagement departit ceste assemblee. Toutesfois vn iour bien matin vindrent loger droit vis à vis de l'hostel de Conflans au log de la riuere & sur le fin bord, quatre mille franc archiers, les nobles de Normandie, & quelque peu de gens d'armes d'ordonnance demeurerēt à vn quart de

de lieuë de là en vn village, & depuis leurs gens de pied iusques là n'y auoit qu'une belle plaine. La riuere de Seine estoit entre nous & eux, & commencerent ceux du Roy vne trenchee à l'endroit de Charenton, ou ils feirent vn bouleuert de bois & de terre iusques au bout de nostre ost: & passoit par deuant Conflans la riuere entre deux (comme dit est) & affuterent grand nombre d'artillerie, qui d'entree chassa tous les gens du duc de Calabre hors du village de Charenton. Et falloit qu'à grand' haste ils vissent loger avec nous, & y eut des gens & des cheuaux tuez. Et logea le duc Iean en vn petit corps d'hostel, tout droit au deuant de cely de monseigneur de Charolois à l'opposite de la riuere. Ceste artillerie commença premierement à tirer par nostre ost, & espouuanta fort la compagnie, car elle tua des gens d'entree, & tira deux coups par la chambre ou le seigneur de Charolois estoit logé, comme il disnoit. Et vint tuer vne trompette, en apportant vn plat de viande sur le degré. Apres le dîner ledit comte de Charolois descendit en l'estage bas, & se delibera n'en bouger. Et le matin vindrent les seigneurs tenir cōseil: & ne se tenoit poēt

*L'ennemy que l'artillerie du Roy faisoit aux Bouyguignons.*

le conseil ailleurs que chez le comte de Charolois : & toutesfois apres le conseil disnoyent ensemble, & se mettoyent les ducs de Berry & de Bretagne au banc, le comte de Charolois & le duc de Calabre au deuant. Et portoit ledit comte honneur à tous comme à l'affiette: aussi le deuoit bié faire à aucuns & à tous, puis que c'estoit chez luy. Il fut aduisé que toute l'artillerie de nostre ost fust assortie encontre celle du Roy. Ledit seigneur de Charolois en auoit largemét, & le duc de Calabre : & aussi auoit le duc de Bretagne. L'on feit de grâds trous és murailles qui sont au lög de la riuere derriere Cöflans, & y assortit on les meilleures pieces, & le demeurant ou elles pouoyent seruir. Ainsi y en eut du costé des seigneurs beaucoup plus que du costé du Roy. La trenchee que les gens du Roy auoyét faite, estoit fort longue tirant vers Paris, & tousiours la tiroyét auant, & iettoyent la terre de nostre costé pour soy taudir de l'artillerie, car tous estoient dedans le fossé, ne nul n'eust osé môstrer la teste. Ils estoient en lieu plain comme la main, & en belle prairie. Le n'ay iamais tât veu tirer pour peu de iours: car de nostre costé s'attendoyent de les chasser de

là à

là à force d'artillerie: aux autres en venoit de Paris tous les iours, qui faisoient bonne diligence de leur costé, & n'espargnoyent point la poudre. Grande quantité de ceux de nostre ost feirent des fosses en terre à l'endroit de leurs logis. Encores d'auantage y en auoit beaucoup pour ce que c'est lieu ou on a tiré de la pierre: ainsi se taudissoit chacun, & se passa trois ou quatre iours. La crainte fut plus grande que la perte des deux costez: car il ne se perdit nul homme de nom.

*Comment le comte de Charolois fit faire à diligence des basteaux pour passer la riuere de Seine.*

CHAP. XVII.

**Q**and ces seigneurs veirent que ceux du Roy ne s'esmouuoient point: il leur sembla honte & peril, & que ce seroit donner cœur à ceux de Paris. Car par quelques iours de trefues, il vint tant de peuple, qu'il sembloit que rien ne fust demeuré en la ville. Il fut conclu en vn conseil, que lon feroit vn fort grand pont sur des basteaux, & couper l'estroit du basteau, & ne s'asseroit le bois que sur le large: & au dernier couplet y auroit des grandes ancrs pour ietter en terre. Avec cela furent amenez

plusieurs grands basteaux de Seine, qui eussent peu passer la riuiere, & assaillir les gens du Roy. A maistre Girauld canonier fut donné la charge de cest ouurage, auquel il sembloit que pour les Bourguignons estoit grand aduantage, de ce que les autres auoyent ietté les terres de nostre costé. Pource que quand ils seroyent outre la riuiere, ceux du Roy trouueroyent leur tranchee beaucoup au dessous des assaillans: & qu'ils n'oseroyent saillir dudit fossé, pour crainte de l'artillerie. Ces raisons donnerent grand cœur aux nostres de passer, & fut le pont acheué & dressé. Sauf le dernier couplet qui tournoit de costé, prest à dresser, & 10<sup>o</sup> les basteaux arriuez. Incontinent qu'il fut dressé, vint vn officier d'armes du Roy, dire que c'estoit contre la trefue. Pource que ce iour & le iour precedent y auoit trefue, on venoit pour voir que c'estoit. A l'adventure il trouua monseig. de Boniller & plusieurs autres, à qui il parla. Ce soir passoit la trefue: il pouuoit bien passer trois hommes d'armes la lâce sur la cuisse de front: & y pouuoit bien auoir six grands basteaux, que chacun eut bien passé mille homes à la fois, & plusieurs petits à couler l'artillerie, pour les seruir à ce passage. Et furent fai-

tes les bandes & les roolles de ceux qui deuoyent passer. Et en estoient chefs le comte de saint Paul, & le seigneur de Haultbourdin. Apres que minuit fut passée, commencerent à s'armer ceux qui en estoient, & auant iour furent armez, & ouïrent les aucuns Messe en attendant le iour: & faisoient ce que bons chrestiens font en tel cas. Ceste nuit ie me trouua en vne grande tente, qui estoit au milieu de l'ost (ou on faisoit le guet) & estoit du guet ceste nuit, car nul n'en estoit excusé: & estoit chef de ce guet monseigneur de Chastelguyon, qui mourut à Granfon depuis: & s'attendoit l'heure de voir cest esbat. Soudainement nous ouïmes ceux qui estoient en ces trenchées, qui comencèrent à crier à haute voix: Adieu voisins, adieu. Et incontinent meïrent le feu en leurs logis, & retirerent leur artillerie. Le iour commença à venir. Les ordonnez à ceste entreprinse estoient ià sur la riuiere, au moins partie: & virent les autres ià bien loin, lesquels se retiroient à Paris. Ainsi donques chacun s'en alla desarmer, trefuoyeux de ce departement. Et à la verité ce que le Roy y auoit mis de gens, n'estoit que pour battre nostre ost d'artillerie, & non pas en intention de cōbatter

*L'entre-  
prise  
des Bour-  
guignons  
par un  
pont.*

Le Roy car il ne vouloit rien mettre en hazard. *Loys ne se vouloit mettre en hazard.* cōme i'ay dit ailleurs: nonobstant que sa puissance fust tresgrāde, pour tāt de princes qu'il y auoit ensemble. Mais son intention (cōme biē la mōstroit) estoit de traiter paix: & departir la compagnie sans mettre son estat (qui est si grād & si bon que d'estre Roy de ce grand & obeissant royaume de France) en peril de chose incertaine qu'vne bataille. Chacū iour le menoit de petits marchez pour soustraire gens l'vn à l'autre: & y eut plusieurs iours de trefues & assēblees d'vne part & d'autre pour traiter paix. Et se faisoit ladite assēblee à la grāge aux merciers, assez pres de nostre ost. De la part du Roy y venoit le cōte du Maine, & plusieurs autres. De la part des seigneurs, le comte de S. Paul, & plusieurs autres: ainsi de tous les seigneurs, assez de fois sans rien faire: & cependant duroit la trefue, & s'entreuoient beaucoup de gēs des deux armées, vn grand fossē entre deux, qui est comme mi chemin, les vns d'vn costē, les autres de l'autre, ou par la trefue nul ne pouuoit passer. Il ne passoit iour, qu'à cause de ces veuēs ne se vint rendre dix ou douze hommes du costē des seigneurs, & aucunefois plus; vn autre iour s'en alloēt autāt des

des nostres. Et pour ceste cause s'appela ce lieu depuis, le Marché: pour ce que telles marchandises s'y faisoient. Et pour la verité, telles assēblees sont biē dangereuses en telles façōs: & par especial pour celui qui est en grand' apparence de cheoir. Naturellement, la pluspart des gens ont l'œil ou à s'accroistre, ou à se sauuer, qui aisément les fait tirer des plus forts. Autres en y a si bons & si fermes, qu'ils n'ont nul de ses regards, mais peu. Et par especial est ce danger, quād ils ont prince qui cherche gaigner gens, qui est vne grande grace que Dieu fait au prince qui le sçait faire: & est signe qu'il n'est point entaché de ce fort vice & peché d'orgueil, qui procure haine en vertu de persone. Parquoy, comme i'ay dit, quand on viēt à tels marchez de traiter paix, il se doit faire par les gens & feables seruiteurs que les princes ont, & gens d'aage moyen: afin que leur foiblesse ne les conduise à faire quelque marché deshonneste, n'espouuante leur maistre à leur retour plus que de besoin, & plustost empescher ceux qui ont receu grace ou bien fait de luy, qu'autres: mais sur tous sages gens, car d'vn fol ne fait iamais homme son profit. Et deuroēt plustost conduire ces traitez loin, que pres.

*Le Marché.*

*Grace de prince, gaigner l'amour de plusieurs.*

Et quand les ambassadeurs retournēt, le  
ouïr seuls ou à peu de cōpagnie : afin que  
si leurs paroles sont pour espouuanter les  
gens, qu'ils leurs dient les lāgages dō il  
deurōt vsfer à ceux qui les enquerront: car  
chacun desire de sçauoir nouvelles d'  
ceux, quand ils viennent de tels traitez, &  
plusieurs dient: Tel ne me celcrariē. Si fe-  
ront fils font tels comme ie dis : & qu'ils  
cognoissent qu'ils ayent maistres sages.

*Comment le Roy Loys onziēme estoit humble en par-  
les & en habits, & mettoit peine de gagner un  
homme, qui luy pouuoit nuire ou seruir.*

## CHAP. XVIII.

*Sentence  
digne de  
memoi-  
re.*

**R**

me suis mis en ce propos par  
ce q' i'ay veu beaucoup de trō-  
perie de ce mōde, de beaucoup  
de seruiteurs enuers leurs mai-  
stres: & plus souuent trōper les princes &  
seigneurs orgueilleux, qui peu veulēt ouïr  
parler les gens, que les humbles, qui vo-  
lontiers escoutent. Et entre tous que i'ay  
iamais cogneu le plus sage pour soy reti-  
rer d'vn mauuais pas en temps d'aduer-  
sité, c'estoit le Roy Loys xj. nostre mai-  
stre, & le plus humble en paroles & en  
habits, qui plus trauailloit à gagner vn  
homme qui le pouuoit seruir, ou qui luy  
pouuoit nuire. Et ne se contentoit point  
estre

*Prudence  
audis  
Roy.*

estre refusé vne fois d'vn homme qu'il  
pratiqoit à gagner, mais il continuoit,  
en luy promettant & donnant par effet  
argent & estat, qu'il cognoissoit qui luy  
plaisoit. Et ceux qu'il auoit chassés & de-  
boutez en tēps de paix & de prosperité, il  
les rachetoit bien cher quand il en auoit  
besoing & s'en seruoit. Et ne les auoit en  
nulle haine pour les choses passees. Il es-  
toit naturellemēt amy de gens de moyen  
estat: & ennemy des grands qui se pou-  
uoient passer de luy. Nul hōme ne presta  
iamais tant l'oreille aux gens, ne s'enquist  
de tant de choses comme il faisoit, ne qui  
voulust iamais cognoistre tant de gens:  
car aussi veritablemēt il cognoissoit tou-  
tes gens d'autorité & de valeur qui es-  
toyēt en Angleterre, en Espagne, en Por-  
tugal, en Italie, & seigneuries du duc de  
Bourgōgne, & en Bretagne, cōme il fai-  
soit ses subiets. Et ses termes & façons  
qu'il tenoit dōt ay parlé ci dessus luy ont  
sauué la couronne, veu les ennemis qu'il  
auoit luy mesmes acquis à sō aduenemēt  
au royaume: mais sur tout luy a serui sa  
grand' largesse: car ainsi cōme sagemēt il  
conduisoit l'aduersité, à l'opposite, dès ce  
qu'il cuidoit estre a fleur, ou seulement en  
vne trefue, se mettoit à mesconter des

*Les  
mœurs  
du Roy,  
& sages.*

*La libe-  
ralité du  
roy Loys.*

gens par petits moyens qui peu luy ser-  
uoient, & à grande peine pouuoit endu-  
rer paix. Il estoit leger à parler de gens, &  
aussi tost en leur presence qu'en leur ab-  
sence (sauf de ceux qu'il craignoit,) car il  
estoit assez craintif de sa propre nature.  
Et quand pour parler il auoit receu quel-  
que dommage, ou en auoit suspicion il  
le vouloit reparer: il vsoit de ceste parole  
au personnage, propre: Je sçay bien que  
ma langue m'a porté grand dommage.  
Aussi elle m'a fait quelque fois du plaisir  
beaucoup, toutefois c'est raison que ie  
repare l'amende. Et n'vsoit point de ces  
priuees paroles, qu'il ne feist quelque bien  
au personnage à qui il parloit: & n'en fai-  
soit nuls petits. Encores fait Dieu grande  
grace à vn prince, quand il sçait bien &  
mal, & par especial quand le bien precede,  
comme du Roy nostre maistre dessusdit.  
Mais ie croy que le traual qu'il eut en sa  
jeunesse, quand il fut fugitif de son pere,  
& s'en fut par deuers le duc Philippe de  
Bourgonne, ou il fut six ans, luy valut  
beaucoup: car il fut contraint de complai-  
re à ceux dont il auoit besoing: & ce bien  
(qui n'est pas petit) luy apprint aduersité.  
Côme il se trouua grand & Roy couron-  
né, d'entree ne pensa qu'aux vengeancez,

mais.

mais tost luy en vint le dommage & grã-  
de repentance, & repara cest erreur en  
gaignant ceux à qu'il auoit fait tort, com-  
me vous entendrez ci apres. Et sil n'eust  
eu la nourriture autre que les seigneurs,  
que j'ay veu nourrir en ce royaume, ie ne  
croy pas que iamais se fust ressours, car ils  
ne les nourrirent seulement qu'à faire les  
sots en habillemēs & en paroles: de nul-  
les lettres ils n'ont cognoissance, vn seul  
sage homme on ne l'entremet à l'entour,  
ils ont des gouuerneurs à qui on parle de  
leurs affaires, & à eux rien: & ceux dispo-  
sent de leursdits affaires, & tels seigneurs  
y a, qui n'ont que treize liures de rente,  
qui se glorifient de dire, parlez à mes gens  
cuidans par ceste parole contrefaire les  
grands seigneurs. Aussi ay bien veu sou-  
uent leurs seruiteurs faire leur profit  
d'eux, leur donnant bien à cognoistre  
qu'ils estoient bestes, & si d'adventure  
quelqu'un s'en reuiet, & veut cognoistre  
ce qui luy appartient c'est si tard qu'il ne  
sert plus de guerres: car il faut noter que  
tous les hommes qui iamais ont esté  
grands & fait grandes choses, ont com-  
mencé fort ieunes: & cela gist à la nour-  
riture, ou de grace de Dieu.

*La mau-  
uaise  
nourri-  
ture des  
princes  
de pre-  
sent.*

*Digne  
de me-  
moire.*

*Comment les Bourguignons estans pres Paris atten-  
dans la bataille, cuidèrent des charbons, qu'ils  
veirent que ce fussent lances debout.*

CHAP. XIX.



R i'ay long temps tenu ce pro-  
pos: mais il est vray que ie n'en  
sors pas quand ie veux. Et pour  
reuenir à la guerre vous auez  
ouï comme ceux que le Roy auoit logez  
en ceste tréchee, au lōg de ceste riuiere de  
Seine, se deslogerent à l'heure que lon les  
deuoit assaillir. La trefue ne duroit iamais  
guere qu'vn iour ou deux. Autres iours se  
faisoit la guerre tāt aspre. Qu'il estoit pos-  
sible, & continuerēt les escarmouches de-  
puis le matin iusques au soir, grosses ban-  
des ne failloyent point de Paris. Toutef-  
fois souuēt nous remettoyēt nostre guer-  
& puis on le renforçoit. Ie ne veis iamais  
vne seule iournee, qu'il n'y eut escarmou-  
ché quelque petit que ce fust. Et croy biē  
que le Roy cust voulu qu'elle y eussent  
estē plus grosses. Mais il eut grāde suspec-  
tion & de beaucoup, qui estoit sans cau-  
se. Il m'a autrefois dit, qu'il trouua vne  
nuit la Bastille S. Antoine ouuerte par la  
porte des Champs, & luy donna grande  
suspectiō messire Charles de Meun, pour  
ce que son pere tenoit la place. Ie ne dis

autre

autre chose dudit messire Charles, que ce  
que i'ay dit. Mais meilleur seruiteur n'eut  
point le Roy pour ceste annee là. Vn iour  
fut mis en deliberation à Paris de nous  
venir combattre: & croy que le Roy n'en  
delibera riens, mais les capitaines: & de  
nous assaillir de trois costez. Les vns de-  
uers Paris, ou deuoit estre la compagnie:  
vne autre bande deuers le pont de Cha-  
renton. Et ceux là n'eussent gueres sçeu  
nuire. Et deux cens hommes d'armes, qui  
deuoÿēt venir par deuers le bois de Vin-  
cennes. De ceste conclusion fut aduerti  
l'ost enuiron la minuit par vn page, qui  
vint crier de l'autre part la riuiere: Car au-  
cuns bōs amis des seigneurs les aduertif-  
foÿēt de l'entreprinse qui estoit telle que  
auez ouï & en nōma aucuns, & puis in-  
continent s'en alla. Sur la fine pointe du  
iour vint messire Pōcet de Riuiere deuant  
ledit pont de Charēton: & monseigneur  
du Lau, d'autre part deuers le bois de Vin-  
cennes iusques à nostre artillerie, & tue-  
rent vn canonnier. L'alarme fut fort grā-  
de cuidāt que ce fut ce dōt le page auoit  
aduerti la nuit. Si se feit armer monsei-  
gneur de Charolois, mais encores pl<sup>9</sup> tost  
Iean duc de Calabre: car à tous alarmes  
festoit le premier homme armé de toutes

Les ver-  
tus du  
duc de  
Calabre.

pieces, & son cheual tousiours bardé. Il portoit vn habillemēt que ces cōducteurs portent en Italie & sembloit bien prince & chef de guerre: & tiroit tousiours droit aux barrières de nostre ost, pour garder les gens de faillir, & y auoit obeïssance autant que monseigneur de Charolois: & luy obeïffoit tout l'ost de meilleur cœur. Et à la verité il estoit digne d'estre honoré. Et en vn moment tout l'ost fust en armes, & à pied au long des charettes par le dedaंस, sauf quelques deux cens cheuaux qui estoient dehors au gnet.

Et excepté ce iour ie ne cogneus iamais qu'on eust esperance de combattre. Mais à ceste fois chacun si attendoit. Et sur ce point arriuerent les ducs de Berry, & de Bretagne, lesquels iamais ne veis armez que ce iour. Ils auoyent peu de gens, & se meirent vn peu au dehors, & aussi passerent par le champ, pour trouuer messeigneurs de Charolois & de Calabre, & là parloyent ensemble. Nostre artillerie auoit fort tiré, quād ceux de monseigneur du Lau s'en estoient approchez si pres. Le Roy auoit bonne artillerie sur la muraille de Paris, laquelle tira plusieurs coups iusques à nostre ost. Ce bruit d'artillerie faisoit croire de tous les deux costez quel-

que grand' entreprinse. Le temps estoit fort obscur & trouble, & nos cheuaucheurs qui festoyent approchez de Paris, vindrent plusieurs cheuaucheurs bien loing, outre eux voyās grāde quantité de lances debout, se leur sembloit: & iugerēt que c'estoyent les batailles du Roy, qui estoient aux chāps & tout le peuple de Paris. Et ceste imaginatiō leur dōnal' obscurité du tēps. Ils se reculerēt droit vers ces seigneurs, qui estoient hors de nostre chāp & leur signifirent ces nouvelles, & les affeurent de la bataille. Les cheuaucheurs faillis de Paris s'approchoyent tousiours: pource qu'ils voyent reculer les nostres, que encores les faisoit mieux croire. Lors vint le duc de Calabre là ou estoit l'estendard du cōte de Charolois, & la plus part des gens de biē de sa maison pour l'accōmpagner, & la banniere preste à desployer, & le guidō de ses armes, qui estoit luyfant & la nous dist à tous ledit duc Iean. Or ça nous sommes à ce que nous auons tousiours desiré: voyla le Roy & tout ce peuple faillir de la ville, & marchent comme dient nos cheuaucheurs: & pource q̄ chacun ait bon cœur. Tout ain si qu'ils faillēt de Paris, nous aulnerons l'aulne de la ville, qui est la grād' aulne. Ainsi aila recon-

Exhortatiō du duc de Calabre aux gēns d'armes.

Chardōs baillierēt effroy aux Bourguignōs.

fortât la compagnie : Nos cheuaucheurs auoyent vn petit prins de cœur, voyans q̄ les autres cheuaucheurs estoient foibles, & se rapprocherent de la ville trouuâs encores ses batailles ou ils les auoyét laissé: qui leur dōna nouueau pensēmēt, ils s'approcherēt le plus qu'ils peurent, & le iour estoit vn peu au cler & esclarci: ils trouuerent que s'estoyent grands chardons, & furent iusques aupres des portes, ils ne trouuerent rien dehors, & incontinent le mâderent à ces seigneurs qui s'en allerent oüir messe, & furēt hôteux ceux qui drēt ces nouuelles: mais le tēps les excusa, avec ce que le page auoit dit la nuit de deuant,

*Comment le Roy & le comte de Charolois parlerent ensemble pour cuider moyenner la paix.*

## C H A P X X.

**L**A pratique de paix continuoit tousiours plus estroit entre le Roy, & le comte de Charolois qu'ailleurs, pource que la force estoit en eux. Les demâdes des seigneurs estoient grandes, par especial pource que le duc de Berry demandoit Normandie pour sō partage: ce que le Roy ne vouloit accorder. Le comte de Charolois vouloit auoir les villes assises sur la riuiere de Sô-

me: cōme Amyens, Abbeuille, saint Quentin, Peronne, & autres lesquels le Roy auoit rachetees de quatre cens mille escus du duc Philippe, n'y auoit pas trois mois, lesquelles il auoit euës par la paix d'Arras du Roy Charles septiesme: Ledit comte de Charolois vouloit dire que de son viuant le Roy ne les deuoit racheter, luy ramenteuant combien il estoit tenu à sa maison, durât qu'il estoit fugitif de son pere, en laquelle maison il fut receu & nourri six ans, ayant deniers de luy pour viure, & puis fut amené par eux iusques à Paris à son sacre: ainsi auoit prins le cōte de Charolois en tresgrand despit le rachat des terres dessusdites. Tant fut demenee ceste pratique de paix, que le Roy vint vn matin par eauë iusques vis à vis de nostre ost, & largement de cheuaux sur le bort de la riuiere. En son bateau n'estoyent que quatre ou cinq personnes sans ceux qui tiroient: & y auoit monseigneur du Lau, monseigneur de Montauban, admiral de France pour lors: Monseigneur de Nantoillet, & autres. Les comtes de Charolois & de S. Paul estoÿt sus le bort de la riuiere, de leur costé attendant ledit seigneur. Le Roy demanda à monseigneur de Charolois ces mots:

*Et les Bourguignons.*

*Les demâdes des seigneurs pour accorder paix entre le roy*

Mon frere m'asseurez vous? Car autres fois, ledit cōte auoit espousé sa sœur. Ledit comte luy respondit: Ouy, cōme frere. Le Roy descendit à terre avec les dessusdits qui estoient venus avec luy. Les comtes dessusdits luy feirent grand honneur, comme de raison luy estoit deu, & luy qui n'en estoit chiche, commença la parole, disant. Mō frere ie cognois q̄ vous estes gētilhōme, & de la maison de France, Ledit cōte luy demāda pourquoy mō seigneur: Pource dist il, qu'alors q̄ i'auois enuoyé mes ambassadeurs à l'isle n'agueres deuers mon oncle vostre pere & vous, & que ce fol Moruillier parla si bié à vous: vous me mandastes par l'archeuesque de Narbonne qui est gentilhomme, (& il le mōstra bié car chacun se cōtenta de luy) que ie me repentirois des paroles que vōs auoit dit ledit Moruillier, auāt qu'il fust le bout de l'an, & luy dist en bon visage: vōs m'auz tenu promesse, & encores beaucoup plustost que le bout de l'an. Et le dist en riant, cognoissant la nature de celuy, à qui il parloit estre telle, qu'il prédroit plaixir ausdites paroles, & seurement elles luy pleurent en disant: Avec tels gens veulx ie auoir à besongner, qui tiennent ce qu'ils promettēt. Et desaduouā ledit Moruillier, disant.

disant, ne luy auoir point doné la charge d'aucunes paroles qu'il auoit dites. En effet long temps se pourmena le Roy au meillieu de ses deux comtes. Du costé dudit comte de Charolois auoit largement gens armez, qui les regardoyent assez de pres. Là fut demandee la duché de Normādie, & la riuere de Sōme, & plusieurs autres demādes pour chacun, & aucunes ouuertes iā pieça faites, pour le bien du royaume, mais c'estoit là le moins de la questiō, car le bien public estoit conuertit en bien particulier. De Normādie le Roy n'y vouloit entendre pour nulles choses: mais accorda audit comte de Charolois sa demande: & fait offre audit Comte de saint Paul de l'office de Cōnestable en faueur dudit comte de Charolois: & fut leur adieu tresgracieux. Et s'en reuint le Roy en son batteau & retourna à Paris, & les autres à Conflans.

*Comment le duc Charles de Bourgogne despraisit  
sont autre conseil que le sien: dont  
mal luy en print.*

## C H A P. XXI.

**A**insi se passerēt les iours, les vns en trauaux, les autres en guerre. Mais toutes paroles d'appointement s'estoyēt rompuës: i'entēs

au lieu ou les deputez d'un costé & d'autre s'estoyent accoustumez d'assembler, qui estoit à la grâce aux merciers, mais la pratique dessusdite s'entretenoit entre le Roy & ledit seigneur de Charolois & autres nonobstant qu'il fust guerre: & y alloit vn nommé Guillaume Biche, & vn autre appelé Guillot Diuse, estant au comte de Charolois. Tous deux toutesfois auoyent autresfois receu bien du Roy. Car le duc Philippe les auoit bannis, & le Roy les auoit recueillis à la requeste dudit seigneur de Charolois: ces allees ne plauroyent à tous: & commençoient à les seigneurs à se deffier l'un de l'autre, & à se laisser: & n'eust esté ce qui suruint peu de iours apres, ils s'en fussent tous allez honteusement. Le les ay veus tenir trois conciles en vne chambre ou ils estoient tous assemblez: & veis vn iour qu'il en deplut bien au comte de Charolois: car il estoit ià fait deux fois en sa presence, & luy sembloit bien que la plus grande chose & toute estoit que de parler en sa presence, & que sans l'appeler ne se deuoit point faire. Et en parla au seigneur de Contay bien fort sage homme, comme j'ay dit ailleurs, qui luy dist qu'il le portast patiemment: car si les courrouçoit, ils trouueroient

royent mieux leur appointment que luy: & que comme il estoit le plus fort, qu'il falloit qu'il fust le plus sage, & qu'il les gardast de deuiser, & de les entretenir de tout son pouuoir, & qu'il dissimulast toutes ses choses: mais qu'à la verité il s'en parloit assez, & mesmement chez luy dequoy si petits personnages comme les deux dessusdits s'empeschoyent de si grande matiere: & que c'estoit chose dangereuse, encores ayant affaire à Roy si liberal, comme est cestuy ci. Ledit de Contay haïssoit ledit Guillaume de Biche: toutesfois il disoit ce, que plusieurs autres disoyent comme luy, & croy que sa suspicion ne l'en faisoit point parler: mais seulement la necessité de la matiere. Audit seigneur de Charolois pleut ce conseil, & se meit plus de feste & ioyeux avec ses seigneurs que parauant, & avec meilleure chere, & eut plus de communication avec eux & leurs gens, qu'il n'auoit accoustumé: & à mon aduis qu'il en estoit grand besoin, & danger qu'ils ne se fussent separez. Vn sage homme sert bien en vne telle compagnie, mais qu'on le vueille croire: & ne se pourroit trop acheter. Mais iamais ie ne cogneu princedu qui ait seü cognoistre la difference

*Princes  
ont grand  
affaire  
de sages  
gens.*

entre les hommes, iufques à ce qu'il  
foit trouué en neceffité & en affaire, &  
s'ils le cognoiffoyent, fi l'ignorent ils, &  
departent leur autorité, à ceux qui plus  
leur fôt agreables, & pour l'aage qui les  
eft plus fortable, & pour estre compis  
en leurs opinions, ou aucunesfois fôt me  
nez, par ceux qui fçauent & conduifent  
leurs petits plaiſirs: mais ceux qui ont en  
tendement ſ'en reuiennent toſt, quand  
en eſt beſoin. Tel ay ie veu le Roy, ledit  
comte de Charolois pour le temps de  
lors, & le Roy Edoüard d'Angleterre, &  
autres pluſieurs: & à telle heure l'ay veu  
ces trois qu'il leurs en eſtoit bon beſoin,  
& qu'ils auoyent faute de ceux qu'ils  
uoyent meſpriſez: Et depuis que ledit  
côte de Charolois eut eſté duc de Bour  
gogne, & que la fortune l'eut mis plus  
haut, que ne ſeit iamaſ hôme de ſa ma  
iſon, & ſi grâd qu'il ne craignoit nul prin  
ce pareil de luy. Dieu le ſouffrit cheoir en  
ceſte gloire, & tant luy diminua du ſens,  
qu'il meſpriſoit tout autre conſeil du  
monde, ſauf le ſien ſeul: & auſſi toſt ſin  
ſa vie douloureuſement avec grand nom  
bre de gens, & de ſes ſubiets, & deſola ſa  
maïſon comme vous voyez.

*Digne  
de me  
moire.*

*Gloire  
perdit le  
duc de  
Bourgo  
gne.*

*Comment les Normans ont toujours deſiré  
d'auoir un duc en leur pays.*

## CHAP. XXII.

**P**ource qu'ici deſſus i'ay touſ  
iours parlé des dâgers qui ſont  
en ces traitez, & que les princes  
y doyuét eſtre bié ſages, & bien  
cognoître qu'elles gens les meuent: &  
par eſpecial celuy qui n'a le plus apparent  
du ieu: maintenant ſ'en eſdra qui m'a mieu  
de tenir ſi long compte de ceſte matiere.  
Cependant que ces traitez ſe menoyent  
par voyes d'aſſembles, & que lon pou  
uoit cômuniquer les vns avec les autres,  
en lieu de traiter paix, ſe traita par aucuns  
que la duché de Normâdie ſe mettoit en  
tre les mains du duc de Berry ſeulement,  
frere du Roy: & que là il prédroit ſon par  
tage, & laiſſeroit Berry au Roy, & telle  
fut conduite ceſte marchandſe: que ma  
dame la grande ſenechale de Normandie,  
& aucuns à ſon adueu, comme ſeruiteurs  
& parens, meirent Iean de Bourbon au  
chateau de Roüen, & par là en la ville.  
Laquelle ville ſe cōſentit à ceſte mutatiō,  
cōme trop deſirant d'auoir prince qui de  
mouraſt au pays de Normâdie: & ſembla  
blement firent toutes les villes & places  
de Normâdie, ou peu ſ'en faut. Et à touſ-

*Louange  
du pays  
de Nor-  
mandie.*

iours bien semblé aux Normans, & fail-  
encores, que si grande duché comme  
leur, requiert bien vn duc. Et à la venue  
dire, elle est de grâde estime, & s'y leue  
grâds deniers, i'en ay veu leuer neuf cent  
cinquante mille frâcs: aucuns dient plus

Après que la ville fut tournée, tous les  
habitans feirent le serment audit duc de  
Bourbon pour ledit duc de Berry, sault  
baillif, qui auoit esté nourri du Roy, son  
varlet de chambre luy estant en Flandres  
& bien priué de luy: & vn appelé maistr  
Guillaume Piquart, depuis general de  
Normandie. Et aussi le grand senechal de  
Normandie (qui est aujour d'huy) ne vou-  
lut faire le serment, mais retourna vers le  
Roy, cōtre le vouloir de sa mere, laquelle  
auoit conduit ceste reduction, comme  
dit est.

*Comment le Roy & le comte de Charolois parle-  
rent de rechef ensemble pres Conflans, pour  
traiter d'appointement.*

## CHAP. XXIII.

 Ela venu à la cognoissance du  
Roy, se delibera d'auoir paix  
voyant ne pouuoir dōner reme-  
de à ce que ià estoit aduenu. Le  
continent feit sçauoir à mondit seigneur

de Charolois, qui estoit à sō ost, qu'il vou-  
loit parler à luy, & luy nōma l'heure qu'il  
se rendoit aux chāps, aupres de Conflans:  
& faillit à l'heure d'illec, auēt enuiron cent  
cheuaux, dont la pluspart estoit des Esco-  
çois de sa garde, d'autres gens peu. Ledit  
comte de Charolois ne mena gueres de  
gens, & y alla sans ceremonie: touteffois  
il en suruint beaucoup, & tant qu'il en a-  
noit beaucoup plus qu'il n'en estoit failli  
auec le Roy, si les feit demourer vn petit  
loin, & se pourmenerent eux d'eux vne  
espace de temps, & luy dist le Roy que la  
paix estoit faite, & luy compta ce cas qui  
estoit aduenu à Roüen, disāt qu'en se cō-  
sentement n'eust iamais baillé ce partage  
à son frere: mais puis que d'eux mesmes  
les Normans en auoyent fait ceste nou-  
uelleté, qu'il en estoit content, qu'il passe-  
roit le traité en toutes telles formes, com-  
me il auoit esté aduisé, par plusieurs iour-  
nees precedentes, & peu d'autres choses  
auoyent accordé. Ledit seigneur de Cha-  
rolois en fut fort ioyeux, car son ost estoit  
en grande necessité de viures, & princi-  
palement d'argent. Et quand ceci n'eust  
esté fait, tout autāt qu'il y auoit là de sei-  
gneurs s'en fussent tous allez honteuse-  
ment. Touteffois audit comte arriua ce

iour, ou bien peu de iours apres, vn fen-  
 fort que son pere le duc de Bourgongne  
 luy enuoyoit, qu'amenoit monseigneur  
 de Saueufes, ou il y auoit six vingts hom-  
 mes d'armes, & quinze cens archiers, &  
 six vingts mille escus cōtant sur dix som-  
 miers, & grāde quātité d'arcs & de traits,  
 & ceci pourueut assez biē l'ost des Bour-  
 guignons, estans en defiance que le de-  
 meurant ne s'accordast sans eux. Ces pa-  
 roles d'appointement plaisoyent au Roy,  
 & audit comte de Charolois (comme  
 luy ay oüi compter depuis) & si affectueu-  
 sement parloyent d'acheuer le demeurā,  
 qu'ils ne regardoyēt point ou ils alloyēt,  
 & tirerent droit deuers Paris, & tant al-  
 lerent, qu'ils entrerēt dedans vn grand  
 bouleuert de terre & de bois, que le Roy  
 auoit fait faire assez loin hors de la vil-  
 le, au bout d'vne trenchee, & au long de  
 ladite tranchee on entroit dedans la vil-  
 le. Auec ledit comte estoyent quatre ou  
 six personnes seulement, & quand ils fu-  
 rent dedans, ils se trouuerēt tres esbahis.  
 Toutesfois ledit comte tint la meilleu-  
 re contenance qu'il peut. Il est à croire  
 que nul de ces deux seigneurs ne furent  
 errans de foy depuis ce temps-là, veu qu'à  
 l'vn ni a l'autre ne print mal. Et quand les

nou-

nouvelles vindrent à l'ost, que ledit sei-  
 gneur de Charolois estoit entré dedans  
 ledit bouleuert, il y eut tresgrand mur-  
 mure, & se meirent ensemble le comte de  
 saint Paul, le mareschal de Bourgongne,  
 le seigneur de Cōtay, le seignr de Haut-  
 bourdin, & plusieurs autres, dōnans grā-  
 de charge audit seigneur de Charolois  
 de ceste folie, & aux autres de sa compa-  
 gnie: & alleguoyent l'inconueniēt adue-  
 nu à son grand pere, à Montereau Faut-  
 Yonne, present le Roy Charles septiesme.  
 Incontinent feirent retirer dedans l'ost  
 ce qui estoit dehors, se pourmenant aux  
 champs, & vsā le mareschal de Bourgong-  
 ne (appelé Neufchastel par son surnom)  
 de ceste parole. Si ce ieune prince fol &  
 enragé s'est allé perdre, ne perdons pas sa  
 maison, ni le fait de son pere, ni le no-  
 stre. Et pource ie suis d'aduis que chacun  
 se retire en son logis, & se tienne prest,  
 sans soy esbahir de fortune qui aduiēne:  
 car nous sommes suffisans nous tenās en-  
 semble, de nous retirer iusques és mar-  
 ches de Hainaut, ou de Picardie, ou en  
 Bourgongne. Apres ces paroles monta à  
 cheual le comte de saint Paul, se pour-  
 menāt hors de l'ost, regardant s'il venoit  
 rien deuers Paris. Apres qu'il y eut esté:

vn espace de temps, il veit venir quarante ou cinquante cheuaux, & y estoient le comte de Charolois; & autres des gens du Roy qui le ramenoyent, tant archiers qu'autres. Et quâr il les veit approcher, il feit retourner ceux qui l'adcompagnoient, & adressa sa parole audit mareschal qui craignoit; car il vsoit de tres paroles, & estoit bõ & loyal cheualier pür son parti, & luy osoit bien dire. Je ne suis à vous que par emprunt, tât que vostre pere viura. Les paroles dudit comte furent telles: Ne me rançez point, car ie cognois bien ma grande folie: mais ie m'en suis apperçeu si tard, que i'estois pres du bou-leuert. Puis luy dit le mareschal, qu'il auoit fait cela en son absence. Ledit seigneur baissa la teste sans rien respondre, & sen reuint dedaus son ost, ou tous estoient ioyeux de le reuoir, & louâ chacun la foy du Roy. Touttefois ne retourna oncques puis ledit comte en sa paisance. Finalement toutes ces choses furent accordees. Et le lendemain feit faire le cõte de Charolois vne grãde monstre pour sçauoir quelles gens il y auoit, & ce qu'il pouuoit perdre: & sans dire guare iure- uint avec trente ou quarante cheuaux, & alla veoir toutes les compagnies l'vne apres

*Le comte de Charolois se repentit de s'estre aduenturé.*

apres l'autre, sauf celle de ce mareschal de Bourgongne, lequel n'aimoit pas le Roy: à cause que dés pieça en Lorraine, ledit seigneur luy auoit donné, & depuis osté vne ville pour la donner au duc Jean de Calabre, dont grand dommage en auoit eu ledit mareschal. Peu a peu reconci-<sup>Prudence</sup> lioit le Roy avec luy les bons & notables <sup>du Roy</sup> cheualiers, qui auoyent ferti le Roy son pere, lesquels il auoit desapointez à son aduenement à la couronne. Et pour ceste cause festoyent trouuez en ceste assemblee, & cognoissoit ledit seigneur son errement. Il fut dit que le lendemain se trouneroit le Roy au chasteau de Vincennes, & tous les seigneurs qui auoyent à luy faire hommage: & pour seurete de tous, baille- roit le Roy ledit chasteau de Vincennes au comte de Charolois.

*Comment le traité de la paix fut conclud au chasteau du bois de Vincennes entre le Roy & le comte de Charolois & ses allies.*

CHAP. XXXIII.

**L**e lendemain se trouua le Roy & tous les princes, sans en fail-  
 lir vn, & estoit le portail, & la  
 porte bien garnie de gens dudit  
 comte de Charolois en armes. Là fut Jeu

## CRONIQ. DV ROY LOYS XI.

le traité de la paix. Monseigneur Charles fait hommage de la duché de Normandie, & le comte de Charolois des terres de Picardie, dont il a esté parlé, & autres qu'il auoit à faire. Le comte saint Paul fait le serment de son office de conestable. Il n'y eut iamais de si bonnes nopces, qui n'y en eust de mal disneez. Les vns feirent ce qu'ils vouloyent, & les autres n'eurent rien. Les moyens & bons personnages en tira le Roy. Toutefois la plus grâde part demeurerent avec le duc de Bretagne, & le duc nouveau de Normandie, lesquels allerent à Roüen prendre leur possession. Au partir du chasteau du bois de Vincennes, prindrent tous congé l'un de l'autre, & se retira chacun en son logis. Et furent faites toutes lettres, pardons, & toutes autres choses necessaires seruans au fait de la paix. Tout en vn iour partirent le duc de Normandie, & le duc de Bretagne pour eux retirer audit pays de Normandie: & le duc de Bretagne pour se retirer en Bretagne: & le côte de Charolois pour se retirer en Flâdres. Et côme ledit comte fut en train, le Roy vint à luy, & le conduisit iusques à Villiers le Bel (qui est à quatre lieues de Paris) monstrant par effect au Roy vn grand desir de l'amitié dudit comte, &

TOUS

tous deux y logerét ce soir. Le Roy auoit peu de gens, mais il auoit fait venir deux cens hommes d'armes pour le conduire, dôt fut aduertit le comte de Charolois en se couchant, & entra en vne tresgrande souspeçon: & fait armer largemēt de gēs. Ainsi pouuez voir qu'il est impossible que deux grans seigneurs se puissent accorder pour les rapports & souspeçons qu'ils ont à chacune heure. Et deux grans princes qui se voudroyent bien entraimer ne se deuroyent iamais voir: mais enuoyer bones gēs sages, & vn vers l'autre, & iceux les entretiedroyét ou amēderoyét les fautes. Lendemain au matin les deux seigneurs dessusdits prindrent congé l'un de l'autre avec bones & sages paroles. Et retourna le Roy à Paris, en la cōpagnie de ceux qui l'estoyent venu querir. Et cela osta la souspeçon qu'on pouuoit auoir de luy, & de leur venuē. Et ledit comte de Charolois print le chemin de Cōpiegne & de Noyō & par tout luy fut fait ouuerture par le commandemēt du Roy. Et de là à Amyēs ou il recut les hōmages de la riuere de Somme & des terres de Picardie, qui luy estoyēt restituees par ceste paix, desquelles le Roy auoit payé quatre cens mille escus d'or, ni auoit pas neuf mois, comme

*Puissance est facilement à autre puissance suspecte.*

*La reduction de Picardie & Somme aux Bourguignons.*

i'ay dit ailleurs ci dessus. Et incontinent passa outre, & tira au pays du Liege, pour ce qu'ils auoyent desia fait la guerre par l'espace de cinq ou six mois à son pere, luy estant dehors au pays de Namur & Brabant. Et auoyét desia lesdits Liegeois fait vne destrouffie contre eux, touteffois à cause de l'Hiuer ils ne peurent pas faire grande chose, nonobstant y eut grande quantité de villages bruslez, de petites destrouffes furent faites sur les Liegeois, & feirent vne paix & s'obligerét lesdits Liegeois de la tenir sur peine de grâdes sommes de deniers, & s'en retourna ledit cōte en Brabant.

*Comment la duché de Normandie fut remise ès mains du Roy, nonobstant qu'il l'eust baillé à son frere par le traitté de la paix dessusdite.*

## CHAP. XXV.



N retournât dōcques aux ducs de Normandie & de Bretagne, qui estoient allez prédre la possession de la duché de Normandie, incontinent que leur entree fut faite à Rouën, ils commencerét à auoir diuision ensemble, quand ce fut à departir le butin: car encorés estoient avec eux les chevaliers que i'ay deuant nommez, lesquels auoyent accoustumé d'auoir grâds honneurs

& de grands estats du Roy Charles: & leur sembloit bien qu'ils estoient à la fin de leur entreprinse, & qu'au Roy ne se pouuoient fier & vouloit chacun en auoir du meilleur endroit soy. D'autrepart le duc de Bretagne en vouloit disposer en partie: car c'estoit celuy qui auoit porté la plus grâde mise, & les plus grâds fraiz en toutes choses. Tellement se porta leur discord, qu'il fallut que le duc de Bretagne pour crainte de sa personne se retirast au mont sainte Catherine pres Rouën, & furent prests à aller assaillir ledit duc iusques au lieu dessusdit. Et en effet fallut qu'il s'en retourna le droit chemin vers Bretagne. Et sur ceste diuision marcha le Roy pres du pays. Et pouuez penser qu'il pésoit bié à se cōduire en cest affaire: car il estoit maistre en ceste sciéce. Vne partie de ceux qui tenoyét les bōnes places, cōmencerent à les luy bailler, & faire leur appointemēt avec luy. Je ne sçay de ces choses q̄ ce qu'il m'en a dit & cōpté: car ie n'estois point sur les lieux. Il print vn parlement avec le duc de Bretagne, qui tenoit vne partie des places de la basse Normandie, esperant de luy faire abandoner son frere de tous points. Ils furent quelque peu de iours à Caen,

& feirent vn traité, par lequel la ville de Caen & autres demourerent és mains de monseigneur de Lescut, avec quelque nombre de gens payez. Mais ce traité estoit si trouble, que ie croy que l'un & l'autre ne l'entendit iamais bien. Et finalement alla le duc de Bretagne en son pays: & le Roy s'en retourna tirant le chemin vers son frere. Voyant ledit duc de Normandie qu'il ne pouuoit resister, & que le Roy auoit prins le pont de l'Arche & autres places sur luy, il se delibera de prendre la fuite & de tirer en Flandres. Le duc de Charolois estoit encores à Caen, en vne petite ville au pays du Ternois: lequel estoit assez empesché, & fut son armee toute rompue & deffaite, & au temps d'Hiuer partie empeschée contre les Liegeois. Et luy douloit bien de la diuision: car la chose du monde qu'il estoit le plus, c'estoit à voir vn duc de Normandie: car par ce moyen il luy sembloit le Roy estre affoibli de la tierce partie. Il faisoit amasser gens sur la Picardie pour mettre dedans Dieppe. Auant qu'ils fussent prêts, celuy qui tenoit ladite ville, en feit son appointment avec le Roy. Ainsi retourna au Roy toute la duché de Normandie, sauf les places qui demeurent

*Pour  
quoy de-  
froit le  
comte  
de Charo-  
lois vn  
duc en  
Norman-  
die.*

PAR PHILIP. DE COM. 51  
rent à monseigneur de Lescut, par l'ap-  
pointement fait à Caen.

*Comment le nouveau duc de Normandie se retira en  
Bretagne fort pouce & desolé de ce qu'il  
estoit frustré de son intention.*

## CHAP. XXVI.



Edit duc de Normandie (comme i'ay dit) estoit deliberé vn coup de s'esfuir en Flâdres: mais sur l'heure se reconcilierent le duc de Bretagne & luy, cognoissâs tous deux leurs erreurs, & q̄ par diuision se perdent toutes es bonnes choses du monde. Et si est quasi impossible que grands personnages ensemble & de semblable estat, se puissent longuement entretenir, sinon qu'il y ait chef par dessus tous. Et si seroit besoin que celuy là fust sage & bien estimé, pour auoir obeïssance de tous. I'ay veu beaucoup d'exemples de ceste matiere à l'œil: & ne parle pas par ouïr dire. Et sommes bien subiets à nous diuiser ainsi à nostre dommage, sans auoir grand regard à la consequence qu'il y aduient, & quasi i'ay veu aduenir par tout le monde, ou l'ay ouï dire. Et me semble qu'un sage personnage qui aura pouuoir de dix mille hommes, & façon de les entretenir, est

*Grande  
sagesse  
est ve-  
quise en  
vn chef.*

CRONIQ. DV ROY LOYS XI.  
 plus à craindre & estimer, que ne seroyent dix, qui en auoyent chacun six mille, tous alliez & confederez ensemble, pour demesler tant de choses, qui sont à demesler & accorder parmi eux: & là moitié du temps se perd auant qu'il y ait rien conclu n'accordé. Et ainsi se retira le duc de Normandie en Breitaigne pour se faire & deffaire, & abandonné de ses chevaliers qui auoyent esté au Roy Charles son pere: & auoyent fait leur appointment avec le Roy & mieux appointé de luy, que iamais n'auoyent esté de son pere. Ces ducs dessusdits estoient si orgueilleux apres le coup (comme l'on dit des Bretons) & se tenoyent en Breitaigne & ledit seigneur de Lescut principal de tous leurs seruiteurs: & y auoit maintes ambassades allans & venans au Roy & à eux. C'est à sçauoir deux au Roy, & deux au comte de Charolois, & de luy à eux. Du Roy audit duc de Bourgoigne & de luy au Roy. Les vns pour sçauoir de nouvelles, les autres pour soustraire gens & pour toutes mauuaises marchandises sous ombre de bonne foy. Aucuns y allerent par bonne intention, pour cuidoier pacifier les choses: mais c'est grande folie de ceux qui festiment si bons & si sages que

de penser que leur presence puisse pacifier si grands princes & si subtils, cōme estoient ceux ci, & tant entendans à leurs fins, & specialement que de l'un des costez ne de l'autre ne s'offroit à raison: mais il y a de bonnes gens qui ont ceste gloire, qu'il leur semble qu'ils vuideroient des choses, là où ils n'entendent rien: car aucunes fois leur maistre ne leur descouure point ses plus secretes pensees. A la compagnie de tels que ie dis, est que le plus souuent ne vont que pour parer la feste: & souuent à leurs despens: & va tousiours quelque humble, qui a tousiours quelque marché, au moins, l'ay ie veu ainsi par toutes ces sessions (dont ie parle) & de tous les costez. Et comme i'ay dit, que les princes doyent estre sages à regarder à quelles gens ils baillent leurs besongnes entre leurs mains: Aussi bien y deuroyent penser ceux qui vont dehors pour s'entremettre de telles matieres, & qui s'en pourroyent excuser & ne s'empescher point, sinon qu'on veist qu'eux mesmes y entendissent bien, & eussent affection à la matiere, & qu'ils fussent bien sages. Et ay cogneu beaucoup de gens de bien s'y trouuer bien empeschez & troublez. I'ay veu princes de deux natures. Les vns subtils & suspitionneux, qu'on

ne ſçauoit cōment viure avec eux, & ſembloit touſiours qu'on les trompoit. Les autres ſe floyent en leurs ſeruiteurs: mais ils eſtoient ſi lourds & ſi entendans à leurs beſongnes qu'ils ne pouuoient cognoiſtre qui leur faiſoit bien ou mal. Et ceux là ſont incontinent d'amour en haine, & de haine en amour. Et combien que de toutes les deux ſortes ſ'en trouuent bien peu de bons, ne laſſant il y ait grande fermeté ne grande ſeulemente, touteſſois i'aimerois touſiours mieur ſeruire ſous les ſages que ſous les ſols: car il y a plus de moyen de ſ'en pouuoir eſchapper que d'acquérir leurs graces: car aux ſols & aux ignorans ne ſçait on trouuer nul remède, pource qu'avec eux ne fait lon- gues eſperances: mais avec leurs ſeruiteurs faut auoir patience, deſquels pluſieurs eſchappent. Touteſſois il faut que chacun ſe ſerue & obeïſſe aux contrees là où il ſe trouuent: car on y eſt tenu & auſſi contraint: mais tout bien regardé noſtre ſeulemente eſperance doit eſtre en Dieu: car en ce monde il n'y a rien qui ſe ſoye ſeulemente ſtoy là giſt toute noſtre fermeté & toute bonté, qui en nulle choſe du monde ne pourroit trouuer: mais chacun de nous ſe cognoiſt tard, & apres ce que nous auons eu beſoin touteſſois vaut encore mieu

mieux tard que jamais. Ainſi ſe paſſerent pluſieurs années que le duc de Bourgogne auoit pluſieurs guerres avec les Liegeois, quand le Roy le voyoit empeſché, il eſſayoit à faire quelque nouuelleté contre les Bretons, en faiſant quelque peu de confort aux Liegeois, tantost le duc de Bourgogne ſe tournoit vers luy pour ſecourir ſes allies: ou eux meſmes faiſoyent quelque traité ou quelque trefue.

*Comment la ville de Dinant au Liege fut prinſe & pillée, & finalement raſée par le duc de Bourgogne.*

CHAP. XXVII.



L'An mille quatre cens ſoixante & ſix fut prins Dinant, au pays du Liege, ville trefortifiée pour ſa grandeur, & trefriche à cauſe d'une marchandſe qu'ils faiſoyent de ces ouvrages de cuyure, qu'on appelle Dinardrie, qui ſont en effet pots, & poiſſes, & choſes ſemblables. Le duc de Bourgogne Philippe (lequel trefpaſſa au mois de Iuin, l'an mille quatre cens ſoixante & ſept) ſy ſeit mener en ſa grande vieilleſſe en vne litiere, tant auoit de haine contre eux, pour les grandes cruantez, dont ils yſoyent contre ſes ſuiets en la cō-

*La prinſe de Dinant.*

*Princes de deux ſortes.*

*Noſtre eſpoir en Dieu doit eſtre*

té de Namur: & par especial en vne petite ville nommee Bouuines, assise à vn quart de lieuë dudit lieu de Dinant, & n'y auoit que la riuere entre deux: & n'y auoit gueres que lesdits de Dinant y auoyent tenu le siegel'espace de huit mois, & firent plusieurs cruautez és enuiron. Et tirerent des bombardes & autres pieces de grosse artillerie continuellement, durant ce temps, au trauers des maisons de ladite ville de Bouuines, & contraignoient les pources gens d'eux cacher en leurs caues & y demeurer. Il n'est quasi croyable la haine qu'auoyent ces deux villes l'vne contre l'autre, & si ne faisoient gueres de mariages de leurs enfans, sinon les vns aux autres: car ils estoient loin de toutes autres bonnes villes. L'an precedent de la destruction dudit Dinant, qui fut la raison que le comte de Charolois estoit venu deuant Paris, ou auoit esté avec les seigneurs de France, comme auez ouï, auoyent fait vn appointemēt & paix avec ledit seigneur, & luy donnerent certaine somme de deniers, & s'estoyent separez de la cité du Liege, & fait leur fait à part; qui est le vray signe de la destruction d'un pays, quand ceux qui se doyuent tenir ensemble, se separent & s'abandonnent.

dis aussi bien pour les princes & seigneurs alliez ensemble, comme ie fay pour les villes & cōmunautéz: mais pour ce qu'il me semble que chacun peut auoir veu & leu beaucoup de ces exēples, ie m'en tais. Mais le Roy Loys nostre bon maistre à mieux sçeu entendre cest art de separer les gens que nul autre prince que ie aye iamais cogneu: & n'espargnoit l'argent ni ses biens, ni sa peine, & non point seulement enuers les maistres, mais aussi bien enuers les seruiteurs. Aiosi ceux de Dinant se commencerent tost à repentir de cest appointement de l'usdit, & feirent cruellement mourir quatre de leurs bourgeois principaux, qui auoyent fait ledit traité, & recommencerent la guerre en ceste comté de Namur, tant pour ces raisons, que pour la sollicitation que faisoient ceux de Bouuines. Le siege y fut mis par le duc Philippe: mais la conduite de l'armee estoit à son fils, & y vint le comte de S. Paul, counestable de France, à leur secours, non pas par l'autorité du Roy, ni avec les gens d'armes: mais amena de ceux qu'il auoit amassez és marches de Picardie. Orgueilleusement feirent vne faille ceux de dedans, à leur grand domage, le huitiesme iour d'apres qu'il

*Signe de destruction  
Fian  
d'un  
pays, est  
ne con-  
siderer  
ensem-  
ble.*

*Indu-  
strie des  
Roy  
Loys.*

Exemple  
de cruau  
té.

auoyét esté fort battus: & n'auoyét leurs amis loisir de péser s'ils leurs aideroyent. Ladite ville fut prinse & rafée, & les prisonniers iusques à huit cens noyez deuant Bouuines. Je ne sçay si Dieu l'auoit ainsi permis pour leur grâde mauuaistie, mais la vengeance fut cruelle sur eux. Le lendemain que la ville fut prinse, arriuerent les Liegeois en grande compagnie, pour les secourir, contre leur promesse, car ils festoyét separez d'eux par appointment cõtre ceux de Dinât, & festoyent separez de la cité du Liege. Le duc Philippe se retira pour son ancié aage: & son fils & toute son armee se tira au deuant des Liegeois, & les rencõtrafmes plustot que ne pensions, car par cas d'adventure nostre aduantgarde s'esgara par faute de guides, & les rencõtrafmes avec la bataille, ou estoyent les principaux chefs de l'armee. Il estoit ià sur le tard, toutesfois on s'apprestoit de les assaillir. Sur celle heure vindrent gens deutez de par au comte de Charolois, qui requirerent en l'honneur de la vierge Marie (dont il estoit la veille) il voulist auoir pitié de ce peuple, en excusant leur faute au mieus qu'ils peurent. Lesdits Liegeois tenoyent contenance de gens qui desiroyét la bataille, &

le, & n'auoyent point la parole de leurs ambassadeurs. Toutesfois apres qu'ils furent allez & retournez deux ou trois fois, fut accordé par eux entretenir la paix de l'an precedent, & bailler certaine somme d'argent: & que pour seureté, pour tenir ceci mieus, qui estoit ainsi passé, ils promirent trois cens hostages, nommez en vn roolle par l'euesque du Liege & autres ses seruiteurs estâs en l'armee, & les bailler dèdans lendemain huit heures. Ceste nuit estoit l'ost des Bourguignons en grand trouble & doute, car il n'estoit rien clos ni fort. Et estoyent separez & en lieu propice pour les Liegeois, qui tous estoyent gés de pied, & cognoissoyent les pays mieus que nous. Aucuns eurent desir de nous assaillir, & mon aduis est, que ils en eussent eu le meilleur. Ceux qui auoyent traité l'accord, rompirent ceste entreprinse. Incontinent que le iour apparut, tout nostre ost s'assembla, & les batailles bien ordonnees, & le nõbre grand, comme de trois mille hommes d'armes que bons que mauuais, & douze ou quatorze mille archiers, & d'autres gens de pied beaucoup du pays voisin. On tira droit à eux pour recevoir les hostages, ou pour les combattre, s'ils auoit faute. Nous

les trouuafmes feparez, & ià departoyent par bandes & en defordre, comme peuple mal conduit. Il estoit ià pres heu-  
re de midi, & n'auoyent point baillé les  
hostages. Ce comte de Charolois deman-  
da au mareschal de Bourgogne qui estoit  
là, sil leur deuoit courre sus ou non.  
Ledit mareschal respondit qu'oüi, &  
qu'ils les pouuoient deffaire sans peril.  
A quoy ne deuoit diffimuler, veu que la  
faute venoit d'eux. Apres on demanda au  
seigneur de Contay (que plusieurs fois ay  
nommé) qui fut de ceste opinion, disant  
que iamais n'auoit si beau parti: & luy  
monstra ià separez par bandes comme  
ils s'en alloyent, & louä fort de ne tarder  
plus. Apres on demanda au conneftable,  
comte de saint Paul, qui fut d'opinion  
contraire, disant qu'il feroit contre son  
honneur & promesse d'ainfi le faire, di-  
fant que tant de gens ne peuuent estre si  
tost accordez en telle maniere, comme de  
bailler hostages & en si grand nombre.  
Il louoit de renuoyer deuers eux scauoir  
leur intention. L'argu de ces trois nom-  
mez avec ledit comte fut grand & long  
sur ce different. De l'vn costé il voyoit  
ses grands & anciens ennemis deffaits, &  
les voyoit sans nulle resistance. D'autre

costé

costé on l'argueroit de sa promesse. La  
fin fut, qu'on enuoyast vne tröpette vers  
eux, lequel rencontra les hostages qu'on  
luy amena. Ainfi passa la chose, & s'en re-  
tourna chacun en son lieu. Aux gens  
d'armes despleur fort le conseil qu'auoit  
donné ledit conneftable: car ils voy-  
oyent le beau butin deuant leurs yeux.  
On enuoya incontinent vn ambassade  
au Liege, pour confermer ceste paix. Le  
peuple (qui est inconstant) leur disoit à  
toute heure qu'on ne les auoit osé com-  
batre, & leur tirerent couleurines à la  
teste, & leur feirent plusieurs rudesses. Le  
comte de Charolois s'en retourna en  
Flandres. En ceste saison mourut son pe-  
re, auquel il feit tresgrand & solemnel  
obsequé à Bruges: & signifia la mort du  
dit seigneur au Roy. Tousiours se trai-  
toyent choses secretes & nouuelles en-  
tre ces princes. Le Roy estoit fort irrité  
contre le duc de Bretaigne: & auoyent  
lesdits ducs grande peine pour auoir  
nouuelles les vns des autres: car souuent  
leurs messagers auoyent empeschement,  
& en temps de guerre falloit qu'ils vins-  
sent par mer: & pour le moins falloit  
que de Bretaigne passassent en Angleter-  
re, & puis par terre iusques à Douures,

*L'incon-  
stance du  
peuple  
Liegeois.  
La mort  
du duc  
Philippe  
de  
Bourgo-  
gne.*

## CRONIQ. DV ROY LOYS XI.

& passer à Calais : & où ils venoyent par terre le droit chemin , y venoyent en grand peril : En toutes ces annees de differens , qui ont duré enuiron vingt annees ou plus , les vnes en guerre , les autres en trefues & dissimulations , & que chacun des princes cōprenoit par la trefue ses alliez : Dieu feit ce bien au royaume de France , que les guerres & diuisions d'Angleterre estoient encores en nature , les vns contre les autres , qui pouoyent este commences quinze ans deuant , ou y a eu de grandes & cruelles batailles , & maint homme de bien occis . Et tous disoyent qu'ils estoient trefutes , à cause qu'il y auoit deux maisons qui pretendoient à la couronne d'Angleterre : c'est à sçauoir la maison de Lenclastre , & la maison Dyort . Et ne faut pas douter que si les Anglois eussent este en l'estat qu'ils auoyent esté autrefois , que ce royaume de France eust eu beaucoup d'affaires . Touttefois taschoit le Roy venir afin de Bretagne : car il luy sembloit qu'elle estoit plus aisee à conquerir & de moindre defense , que n'estoit ceste maison de Bourgogne . Et aussi que c'estoyent ceux qui recueilloient tous les mal\_vueillans , comme son frere

&amp; au-

& autres qui auoyent intelligence dedans le royaume . Et pour ceste cause pratriquoit fort le duc de Bourgogne pour luy faire consentir par plusieurs offres & par plusieurs marchez , & qu'il les voulist abandonner : & par ce moyen aussi luy abandonneroit les Liegeois & autres ses mal\_vueillans : ce qui ne se peut accorder . Mais alla ledit duc de Bourgogne de nouueau sur les Liegeois qui luy auoyent rompu la paix , & print vne ville appelee Liny , & chassa les gens dehors , & pillà ladite ville : nonobstant les hostages qu'ils auoyent baillez l'an precedent en peine capitale , en cas qu'ils rompissent le traité , & aussi sur peine de grande somme d'argent . Il assembla son armee enuiron Louain , qui est au pays de Brabant , & sur les marches du Liege . Là arriua deuers luy le comte de S. Paul , connestable de France , qui pour lors s'estoit reduit au Roy , & se tenoit avec luy , & le cardinal Baluë & autres , lesquels significrent au duc de Bourgogne , comme les Liegeois estoient alliez du Roy , & compris en la trefue : & les aduertissoit qu'il les secoureroit , en cas que ledit duc de Bourgogne les assaillist . Touttefois ils offrirent que s'il vouloit consentir que le

*Le Roy  
de France  
pour les  
Liegeois.*

*Deux  
maisons  
en An  
gleterre  
pretendans la  
couronne.*

Roy peust faire la guerre en Bretagne, le dit seigneur le laisseroit faire avec les Liegeois. Leur audience fut courte & en public: & ne demurerent qu'un iour. Le dit duc de Bourgogne disoit pour excuse, que lesdits Liegeois l'auoyent failli, & que la rompure de la trefue venoit d'eux nō pas de luy, & que pour telle raison ne deuoit abandonner ses allies. Les dessusdits ambassadeurs furent despeschez. Et comme ils vouloyent monter à cheual (qui estoit le lendemain de leur venue) il leur dit tout haut, qu'il supplioit au Roy n'y vouloir rien entreprendre sur la paix de Bretagne. Ledit conneftable le pressa, en luy disant: Mō seigneur, vous ne choisiffez point car vous prenez tous nos amis, & nous tenir en repos sans oser courre sus à nos ennemis, cōme vous faites aux vostres, il ne se peut faire, le Roy ne le souffriroit point. Ledit duc print congé d'eux en leur disant: Les Liegeois sont assemblez, & m'attens d'auoir la bataille auant qu'il soit trois iours: si je la pers, ie croy bien que vous en ferez à vostre guise, mais aussi si ie la gaigne, vous laisserez seiourner les Bretons. Et apres monta à cheual: & lesdits ambassadeurs

allerent

allerent en leurs logis s'aprester pour eux en aller. Et luy parti dudit lieu de Louain en armes & tresgrosse compagnie, alla mettre le siege en vne ville appelee Saincton. Son armee estoit tresgrosse: car tout ce qui estoit peu venir de Bourgogne, s'estoit venu ioindre avec luy, & ne luy veis iamais tant de gens ensemble à beaucoup pres. Vn peu auant son partement auoit mis en deliberation sil seroit mourir ses hostages, ou qu'il en seroit. Aucuns opinerent qu'il les feist mourir tous, & par especial le seigneur de Contay (dont plusieurs fois i'ay parlé) & iamais ne l'ouïs parler si mal ne si cruellement, que ceste fois. Et pource est bien necessaire à vn prince d'auoir plusieurs gens à son conseil. Car les plus sages errent aucunesfois & tressouuent, ou pour estre passionnez aux matieres dequoy lon parle, ou par amour ou par haine, ou pour vouloir dire à l'opposite d'un autre, & aucunesfois par indisposition des personnes: car on ne doit tenir pour conseil ce qui se fait apres disner. Aucuns pourroyent dire, que gens faisans aucunes de ces fautes, ne deuroyent estre au conseil d'un prince. A quoy faut respondre, que nous sommes tous hommes, & qu'il les vou-

*Les causes qui sont au conseil errent les sages. L'heure de conseil.*

droit chercher tels, que iamais ne faillissent à parler sagement, ne que iamais s'esmeussent plus vne fois que l'autre. les faudroit chercher au ciel: car on ne trouueroit pas entre les hommes. Mais recompense aussi il y aura tel conseil qui plaira tressagement, & trop mieux qu'il n'aura accoustumé d'ainfi faire. souuent Et ainsi les vns adressent les autres.

*Comment le seigneur d'Hymercourt donna vne bonne & louable opinion touchant la deliurance des prisonniers.*

## CHAP. XXVIII.

**E**tournons à nos opinions. Deux ou trois furent de ce sens, estimans la grandeur du sens dudit de Contay: car tel conseil se trouue beaucoup de gens & y a assez qui ne parlent qu'apres les autres, sans guerres entendre aux matieres, & desirent à complaire: à quel qu'un qui aura parlé, qui sera homme estimé en autorité. Apres en fut demandé à monseigneur d'Hymercourt; natif d'apres Amyens, vn des plus sages & ualiers & entendus que ie cogneus iamais lequel dist que son opinion estoit, que pour mettre Dieu de sa part de tous costez & pour donner à cognoistre à tout le monde

monde qu'il n'estoit cruel ne vindicatif, qu'il deliurast tous les trois ces hostages, & veu encores qu'il si estoient mis en bonne intention, & esperant que la paix se tint. Mais qu'on leur dist au departir la grace que ledit duc leur faisoit, leur priant qu'ils taschassent à reduire ce peuple en bonne paix. Et qu'au cas qu'ils n'y voulussent entendre, qu'aux moins eux recognoissans la bonté qu'on leur faisoit, ils ne se trouueroient en guerres contre luy, ne leur euesque, qui estoit en sa compagnie. Ceste opinion fut tenue, & firent les promesses dessusdites lesdits hostages en les deliurant. Aussi leur fut dit, que si nul d'eux se declaroit en guerre & fussent prins, qu'il leur cousteroit la teste: & ainsi s'en allerent. Il me semble bon de dire, qu'apres que ledit seigneur de Contay eut donné ceste cruelle sentence contre ces pures hostages (comme auez ouï) dont vne partie d'eux s'estoyent mis par vraye bonté. Vn estant en ce conseil me dist en l'oreille. Voyez vous bien c'est homme, combien qu'il soit bien vieil, si est il de sa parole bien sain. Mais i'oserois bien mettre grande chose, qu'il ne sera point vif d'aujour'd'huy en vn an, & le dis pour ceste terrible opinion qu'il à ditte.

*Exemples  
de mer-  
ueilleux  
ingens.*

Et ainsi en aduint, car il ne vesquit guerres: mais auât qu'il mourust il seruit bien son maistre en vne bataille pour ce iour dont ie parleray ci apres.

*Comment les Liegeois en grand nombre furent desconfits par le duc de Bourgogne deuant Saincton.*

## CHAP. XIX.

**E**N retournant d'ocques à nostre propos, vous auez oïi comme au partir de Louain, ledit duc meit le siege deuant Saincton & là affuta son artillerie. Dedans la ville estoyent quelque trois mille Liegeois, & vn tresbon cheualier qui les conduisoit & estoit celuy qui auoit traité la paix quand nous les trouuâmes au deuant de nous. En la bataille l'an precedēt, le troisieme iour apres que le siege y fut mis, les Liegeois en tresgrand nombre de gens, comme de trente mille personnes & d'auantage, tant de bōs que mauuais gens de pied, sauf environ cinq cens cheuaux & grand nombre d'artillerie, vindrent pour leuer nostre siege, sur l'heure de dix heures du matin, & se trouuerent en vn village fort & clos de marais vne partie, lequel s'appelloit Bretan, à demie lieuë de nous, & en leur compaignie estoit Fran-

çois Royet baillif de Lyon, lors ambassadeur pour le Roy vers lesdits Liegeois: l'alarme vint tātost en nostre ost. Et faut dire vray qu'il auoit esté donné mauuais ordre, d'auoir mis les bons cheuaucheurs aux champs: car l'on n'en fut aduertie que par les fourrageurs qui fuyoyent. Je ne me trouuay oncques en lieu avec ledit duc de Bourgogne, ou ie veisse donner bon ordre de soy, excepté ce iour. Incontinent fait tirer toutes les batailles aux champs: Aucuns qu'il ordonna demourerent au siege: & entre les autres il y laissa cinq ou six cens Anglois. Il meit sur les deux costez du village bien douze cens hommes d'armes. Et luy il demoura vis à vis plus loin dudit village que les autres avec bien huit cens hommes. Et y auoit grand nombre de gens de bien à pied, avec les archiers. Et marcha monseigneur de Rauastain avec l'aduantgarde dudit duc, tous gens à pied, comme hōmes d'armes & archiers, & certaines pieces d'artillerie, iusques sur le bort de leurs fossez, qui estoyent grands & profonds & pleins d'eauë. Et à coups de flesches & de canōs furent reculez, & furent gaignez les fossez & leur artillerie. Quand le trait fut failli aux nostres, le cœur reuint ausdits

*L'ordō-  
nance  
du duc  
de Bour-  
gogne  
contre les  
Liegeois.*

Liegeois, qui auoyent leurs piques longues qui sont bastons aduantageux, & chargerent sur nos archiers, & ceux qui les conduisoient. Et en vne troupe furent quatre ou cinq cens hommes en vn moment: & branloyent toutes nos enseignes, comme gens quasi desconfits. Et sur ce pas feit le duc marcher les archiers de sa bataille, que conduisoit messire Philippe de Creuecueur, hōme sage & plusieurs autres gens de bien, qui d'ardent & grand courage assaillirent les dits Liegeois, lesquels en vn moment furent desconfits. Les gens de cheual (dont i'ay parlé) qui estoient sur les deux costez du village ne pouuoient mal faire aux Liegeois, n'aussi le duc de Bourgogne & là où il estoit, à cause des marais: mais seulement y estoient à l'adventure, si les dits Liegeois eussent rompu ceste aduantage, & passé les fossés iusques au pays plain de les pouuoir rencontrer. Ces Liegeois se meirent à la fuite tout au long de ces marais: & n'estoyēt chassés que de ses gens de pied. Des gens de cheual qui estoient avec le duc de Bourgogne, y en eurent vne partie pour donner la chasse, mais il falloit bien, qu'ils prissent bien plus de deux lieues de torse pour trouuer passage

& la nuit les surprint, qui sauua la vie à beaucoup de Liegeois. Autres renuoya deuant la ville, pource qu'il y ouït grand bruit & doubtoit leur saillie. A la verité ils saillirent trois fois: mais tousiours furent reboutez: & si gouvernerent bien les Liegeois qui y estoient demourez. Lesdits Liegeois apres qu'ils furent rompus se rallierent vn petit à l'entour de leur charroy, & y tindrent bien peu. Bien mourut quelque neuf mille hommes, qui semble beaucoup à toutes gens qui ne veulent point mentir, mais depuis que ie suis né, i'ay veu en beaucoup de lieux, ou on disoit pour vn homme qu'on en auoit tué cent, pour cuider complaire: & avec telles mensonges s'abusent bien aucunes fois les maistres. Et si n'eut esté la nuit, il en fut mort plus de quinze mille. Ceste besongne acheuee, & que ià il estoit fort tard, le duc de Bourgogne se retira en son ost, & toute l'armee, sauf mille ou douze cens cheuaux qui estoient allez passer deux lieues de là, pour chasser les fuyans: car autrement ne les eussent peu ioindre à cause d'vne petite riuere. Ils ne feirent pas grand exploit pour la nuit: toutefois aucuns tuèrent & prindrēt le demeu-

*Souuent  
de mens-  
songes  
aux non-  
brés des  
morts.*

rant, & la plus grande compagnie se fa-  
ua en la cité. Ce iour aida bien à donner  
l'ordre, le seigneur de Contay, lequel peu  
de iours apres mourut en la ville de Hurz.  
Et eut assez bonne fin, & auoit esté van-  
lant & sage: mais il dura peu apres ceste  
cruelle opinion qu'il auoit donnée con-  
tre les hostagiers, dont auez ouy parler  
ci dessus.

*La mort  
du seigneur  
de Contay.*

*Comment ceux de la cité du Liege se rendirent au  
duc de Bourgongne à son plaisir sans rien re-  
seruer, excepté le feu & le pillage.*

CHAP. XXIIX.



Antoist apres que le duc fut de  
armé, il appela vn sien secreta-  
re, & escriuit vne lettre au con-  
nestable, & autres qui estoient  
partis d'avec luy à Louain, & n'y auoit  
que quatre iours, ou ils estoient veu  
ambassadeurs, cōme dit est. Et leur signi-  
fia ceste victoire, priant qu'aux Bretōis  
fut rien demandé. Deux iours apres ceste  
bataille changea bien cest orgueil d'ice-  
fol peuple, & pour peu de perte: mais  
qui ce soit, est bien de craindre de meurtre  
son estat en hazard d'vne bataille qui se  
peut passer. Car pour vn petit nombre de  
gens que lon y pert, se muent & changent

*Causé  
pour la-  
quelle on  
doit crain-  
dre ha-  
gard.*

les courages des gens de celuy qui pert:  
qu'il n'est à craindre tant d'espouuante-  
ment de leurs ennemis, que le mespris de  
leur maistre & de ses priuez seruiteurs. Et  
entrent en murmure & machinations, en  
demandant plus hardiment que ne sou-  
loyent, & se courroucēt quand on leur re-  
fuse: vn escu leur seruoit plus parauāt que  
ne faisoient trois. Et si celuy qui a perdu  
estoit sage, il ne mettroit de ceste saison  
rien en hazard, ne ceux qui ont fuy: mais  
seulement se tiendroyent sur les gardes,  
& eslayeroyent de trouuer quelque chose  
de legier à vaincre ou ils peussent estre  
les maistres, pour leur faire reuenir le  
cœur, & oster la crainte. En toutes façons  
vne bataille perdue à tousiours grande  
quenē & mauuaise pour le perdant. Vray  
est que les conquerans les doyuent cer-  
cher, pour abbreger leur œuure, & ceux  
qui ont les bonnes gens de pied & meil-  
leurs que leurs voisins, cōme nous pour-  
rions auioird'huy dire Anglois, ou Suif-  
ses (ie ne dis pas pour despriser les autres  
nations) mais ceux la ont eu de grandes  
victoires, & leurs gēs ne sont point pour  
longuement tenir les champs sans estre  
exploitez, comme seroyent François ou  
Italiens, qui sont plus sages ou plus ai-

*Que  
doit fai-  
re celuy  
qui s'est  
aduen-  
turé.*

*Nations  
vaillātes  
à pied.*

sez à conduire. Au contraire celuy qui gaigne, deuiant en reputation & estime de ses gens plus grande que deuant. Son obeïssance accroist entre tous ses subiets: on luy accorde aisément ce qu'il demande, ses gens en sont plus courageux & plus hardis. Et lesdits princes en si grand orgueil, qu'il leur en meschoit par après: & de ceci ie parle de veuë: & vient telle grace de Dieu seulement. Voyans ceux qui estoient enfermez tout à l'environ, cuidans la desconfiture estre trop plus grande qu'elle n'auoit esté, rendirent la ville, & laisserent les armes, & baillerent dix hommes à volonté, tels que le duc de Bourgogne vouldroit eslire, lesquels il feist decapiter: & en auoit six de ce nombre des hostages, que peu de iours auant auoit deliurez avec les conditions qu'auetz entendues ci dessus. Il leua son ost, & tira à Thongre, qui attendirent le siege. Toutefois la ville ne valloit gueres, & aussi sans se laisser battre, feirent semblable composition, & baillerent dix hommes, entre lesquels se trouua encorez cinq ou six desdits hostages: tous dix moururent comme les autres.

De là tira ledit duc deuant la cité du Liege, lesquels estoient en grand mur-

mure: Les vns vouloyent tenir & defendre la cité, disans qu'ils estoient assez de peuple. Et par especial estoit de cest aduis vn cheualier appelé messire Raz de Laitre. D'autres au contraire qui voyoyent brusler & destruire tout le pays, voulurent paix, au dommage de ce que ce fut. Ainsi s'approchant ledit duc de la cité, quelque peu d'ouuerture de paix y auoit par menues gens, comme prisonniers: & tellement fut conduite ceste matiere par aucuns des dessusdits hostages, qui faisoient au contraire des premiers dont i'ay parlé, & recogneurent la grace qu'on leur auoit faite. Ils y menerent trois cens hommes des plus grands de la ville en chemise, les iambes nuës & la teste: lesquels apporterent au duc les clefs de la cité, & se rendirent à luy & à son plaisir, sans rien reseruer, sauf le feu & le pillage. Et ce iour sy trouua present pour ambassadeur monseigneur de Mouï, & vn secretaire appelé maistre Iean Preuoost, qui venoyent pour faire semblables requestes & comandemens qu'auoit fait le conestable peu de iours auoit au parauant.

*Comment ceux de la cité du Liege firent plusieurs  
assembles à l'hostel de la ville auant que  
vouloir liurer ledite cité au duc  
de Bourgogne.*

CHAP. XXXI.

**E**dit iour que la reduction fut  
faite cuidant ledit duc entrer en  
la cité, il enuoya monseigneur  
d'Himbercourt pour entrer le  
premier, pource qu'il auoit cognoissan-  
ce en la cité, à cause qu'il auoit eu ad-  
ministration par les années qu'ils auoyent  
eu paix. Toutefois l'entree luy fut refu-  
sée pour ce iour, & se logea en vne abbaye  
qui est aupres d'une des portes, & auoit  
avec luy environ cinquante hommes d'ar-  
mes: en tout pouuoit auoir quelque deux  
cens combatans, & i'y estois. Le duc de  
Bourgogne luy feit sçauoir qu'il ne partist  
point de la sil se sentoit estre seurement,  
& aussi celieu n'estoit fort, qu'il se reti-  
raست deuers luy, car le chemin estoit trop  
mal aisé pour le secourir, pource qu'en ce  
quartier là sont tous rochers. Ledit de  
Himbercourt se delibera de n'en partir  
point, car le lieu estoit tressort, & retint  
avec soy cinq ou six hommes de bien de  
la ville, de ceux qui estoient venus rendre  
les clefs de la cité, pour s'en aider comme  
vous

vous entendrez. Quand vindrent les neuf  
heures au soir, nous ouïmes sonner les  
cloches, au son desquelles ils s'assemble-  
rent: & doubta ledit d'Himbercourt que  
ce fust pour nous reuenir assaillir, car il  
estoit bien informé que messire Raz de  
Laitre, & plusieurs autres ne vouloyent  
consentir ceste paix: & sa suspension est-  
roit bonne & vraye: car en ce propos es-  
royent prests à faillir. Ledit seigneur de  
Himbercourt disoit: Si nous les pouuons  
amuser iusques à minuit, nous sommes  
eschappés: car ils seront las, & leur pren-  
dra enuie de dormir: & ceux qui seront  
mauuais contre nous, prendront des-  
lors la fuite, voyans qu'ils auront fail-  
li à leur entreprinse. Et pour paruenir  
à cest expedient, il despescha deux de ses  
bourgeois qu'il auoit retenus, comme ie  
vous ay dit: & leur bailla certains articles  
assez amiables par escrit. Il le faisoit seu-  
lement pour leur donner occasion de par-  
ler ensemble & de gagner temps: car ils  
auoyent & ont de coutume encores d'al-  
ler tout le peuple ensemble au palais de  
l'euesque, quand il suruenoit matieres nou-  
uelles: & y sont appelez au son d'une clo-  
che, qui est leans. Aussi nos deux bour-  
geois, qui auoyent esté des hostagers &

des bons, vindrent à la porte, car le chemin n'estoit pas long de deux iers d'ars. & trouuerent largement de peuple armé. Les vns vouloyent qu'on assaillist, les autres non. Ils disoyent au Maire de la cité tout haut, qu'ils apportoyent aucunes choses bonnes par écrit, de par le seigneur d'Himbercourt (lieutenant du duc de Bourgonne en celle marche) & qu'il seroit bon de les aller veoir au palais, & ainsi le feirent. Et incontinent ouïsmes sonner la cloche dudit palais: à quoy nous cogneusmes bien qu'ils estoient bien en besongnez. Nos deux bourgeois ne vindrent point, mais au bout d'une heure ouïsmes plus grand bruit à la porte, que parauant: & y vint beaucoup plus largement de gens, & crioient par dessus les murailles, & nous disoyent vilénies. Lon cogneut ledit seigneur d'Himbercourt, que le peril estoit plus grand pour nous que deuant, & despescha arriere ses quatre autres hostages qu'il auoit, portans par écrit, cōme luy estant gouverneur de la cité pour le duc de Bourgogne, il les auoit amiablement traitez: & que pour rien ne voudroit consentir à leur perte, car il n'y a guerres encores qu'il auoit esté de leur mestier, qui estoit des mareschaux,

& des

& des orfeures, & y en auoit porté robbe de liuree, parquoy mieus ils pouuoient adiouster foy à ce qu'il leur disoit. Et cōme fils vouloyent paruenir au bien de paix, & de sauuer leur pays, il falloit que ils feissent l'ouuerture de la ville, comme ils auoyent promis de choses cōtenues en certain memoire. Et instruisit bien ces quatre hommes qui allerent à la porte comme auoyent fait les autres, & la trouuerent toute ouuerture. Les vns les recueilleoyent avec grosses paroles, & menaces: les autres furent contents d'ouïr leur charge, & retournerent arriere au palais. Et tout incontinent ouïsmes sonner la cloche dudit palais, dont nous eusmes tresgrande ioye, & s'estaignit le bruit que nous auions ouï à la porte: & en effet furent longs temps en ce palais, iusques à bien deux heures apres minuit: & la concluerent qu'ils tiendroyent l'appointement qu'ils auoyent fait: & que le matin bailleroient vne des portes audit seigneur d'Himbercourt: & tout incontinent s'enfuit de la ville ledit messire Raz de Laitre, & toute sa sequelle. *Il n'eusse pas si long temps parlé de ce propos, veu que la matiere n'est gueres grande, si ce n'eust esté qu'aucunes fois avec* *Philis de bon conseil.*

rels expedients & habilitiez qui procedés de grand sens, sont euitez grands perils, dommages & pertes. Le lendemain au point du iour vindrent plusieurs des hostages, disans audit seigneur d'Himbercourt qu'ils luy prioient qu'il voulust venir au palais, ou tout le peuple estoit assemblé: & que là vousist iurer les deux points, dont le peuple estoit en doute, qui estoit le feu & le pillage: & qu'après ils luy bailleroient le portail. Il le manda au duc de Bourgogne, & y alla: & le serment fait, retourna à la porte. Et y firent descendre ceux qui estoient dessus, & y meit douze hommes, & des archiers, & vne banniere du duc de Bourgogne, sur ladite porte. Et puis alla à vne autre porte qui estoit muree, & la bailla entre les mains du bastard de Bourgogne, qui estoit logé en ce quartier, & vne autre au marschal de Bourgogne, & vne autre à des gentilshommes, qui estoient encores avec luy. Ainsi furent quatre portaux bien garnis de gés du duc de Bourgogne, & les bannieres dessus.

*Comment la cité du Liege fut vendue es mains du duc de Bourgogne par le moyen du seigneur d'Himbercourt.*

CHAP. XXXII.



R faut-il entendre qu'en ce tēps le Liege estoit vne des plus puissantes villes de la contree apres quatre ou cinq & des plus peuples: & y auoit grād peuple retiré du pays d'environ: parquoy n'y apparoissoit en rien de la perte de la bataille. Ils n'auoyent aucune necessité de nuls biens, & si estoit en fin cœur d'hyuer, & les plus grādes pluyes qu'il est possible de dire: & le pays de foy tant fangeux & mol qu'a merueilles: & si estoient en grāde necessité de viures & d'argēt, & l'armee cōme toute rompue: & si n'auoit ledit seigneur & duc de Bourgogne nulle volōté de les assieger, & aussi n'eust-il sçeu. Et quand il eurent attendu deux iours à eux rendre par ceste voye, il s'en fust retourné. Et pource ie veux conclurre que cest grande gloire & hōneur audit d'Himbercourt, qu'il receut en ce voyage, & luy proceda de la grace de Dieu seulement cōtre raison, & ne luy eust osé demander le bien qui luy aduint. Et au iugement des hommes receut tous ces honneurs & biē pour la grace & bonté dont il auoit vsé enuers les hostagers (dōt vous auez ouy parlé cy dessus) & le dis volontiers pource que les princes se plaignent aucunes fois comme

*L'ost des seigneur de Himbercourt.*

Bien fini-  
re est ver  
tu de  
prince.

par desconfort, quand ils ont fait bien ou plaisir à quelqu'un, disâs que cela leur procede de malheur, que le temps aduenir ne seroyent si legiers à pardonner, ou faire quelque liberalité, ou autre chose de grace: qui toutes sont choses appartenantes à leurs offices. A mon aduis c'est mal parlé, & procedé de lasche cœur à ceux qui ainsi le font: car vn prince ou vn autre homme qui ne fut iamais trompé, ne scauroit estre qu'une beste, ni auoir cognoissance du bien & du mal, ne quelle difference il y a. Et d'auantage, les gés ne sont pas tous d'une cõplexion, parquoy pour la mauuaistié d'un ou deux on ne doit laisser à faire plaisir à plusieurs, quand on a le tẽps & opportunité. Bien serois d'aduis qu'on eust bon iugement, qu'elles sont les personnes, car tous ne sont pas dignes de semblables merites. Et à moy est presque estrange qu'une personne sage sceut estre ingratitude de grand benefice, quand il l'a receu de quelqu'un: & là seigareroyent bien les princes, car l'accointance d'un, iamais ne profitera à la lõgue. Et me semble que l'un des plus grands sens que puisse monstrer vn seigneur, c'est de s'acointer, & approcher de luy gens vertueux & honnestes:

nestes: car il sera iugé à l'opinion des gés d'estre de la condition & nature de ceux qu'il tiendra les prochains de luy. Et pour conclure cest article, me semble que lon ne se doit iamais lasser de bien faire. Car vn seul, & le moindre de tous, à qui on n'aura iamais fait bien, fera à l'aduenture vn tel seruice, & aura telle recognoissance, qu'il recompensera toutes les laschetes & meschâcetes qu'auoyent fait tous les autres en c'est endroit. Et ainsi auez vous de ces hostages, comme il y en eut aucuns bons & recognoissans, & la pluspart mauuais & ingrats: cinq ou six seulement conduisoient cest œuure aux frais & intention du duc de Bourgogne. Lequel lendemain que les portes eurent esté baillees, entra en la cité en grand triomphe: & luy fut abbatu vingt brassées de mur, & vni le fossé du long de la grande bresche. A l'enuiron de luy entrèrent à pied bien deux mille hommes d'armes tous armez de toutes pieces, & deux mille archiers, & si demoura largement de gens en l'ost: luy estant à cheual, entra avec ses gens de sa maison, & les plus grands de l'ost, les mieux parez & mieux accoustrez que pourroyent estre, & ainsi alla descendre en la grand eglise.

L'entrée  
du duc  
de Bour-  
gogne  
au Lis-

se. Et pour le vous faire court, il se iourna aucuns iours en la cité, & y feit mourir six hommes de ceux qui auoyent estes ses hostages, & entre les autres le messager de la ville, lequel il auoit eu en grande haine. Il ordonna aucunes loix & costumes nouvelles. Il imposa grands deniers sur eux, lesquels il disoit luy estre deuz a cause de paix & appointemens depuis les ans precedens. Il emporta toute leur artillerie & armeures, & fait raser toutes les tours & murailles de la cité: & puis retourna en son pays, ou il fut recueilli à grande gloire, & grande obeissance: & par especial de ceux de Gand, qui par auant qu'il entrast au pays du Liege, estoient comme en rebellion, avec aucunes des autres villes. Mais ceste heure se recueillirent comme vainqueur: & furent apportees toutes les bannieres par les plus notables de la ville, au deuant de luy iusques à Bruxelles. Et ceux qui les apportoyent vindrēt à pied: & a cause qu'à l'heure du trespas de son pere il feit son entree à Gand, premier qu'en nulle autre ville de son pays, ayant ceste opinion que c'estoit la ville de son pays, ou il estoit le plus aimé: qu'à l'exēple de ceste là se rengeroyent les autres. Et il disoit vray: car lendemain qu'il

qu'il y feit son entree, ils se mirent en armes sur le marché, & y porterent vn saint qu'ils nomment saint Lieuin, & heurterent de la chaste dudit S. contre vne petite maison, appelee la maison de la cueillette, ou lon leuoit aucunes gabelles sur le blé, pour payer aucunes debtes de la ville, qu'ils auoyent faite pour payer le duc Philippe de Bourgogne, quand ils feirent paix de la guerre avec luy, car ils auoyent esté en guerre deux ans contre ledit duc. Et en effet ils disent que ledit saint vouloit passer par la maison sans se tordre, & en vn moment l'abbatirent. Ledit duc alla sur le marché, & monta en vne maison pour parler à eux. Grande partie de notables hommes tous armez l'attendirent: & en passant luy offrirent d'aller avec luy. Il les feit demourer deuant l'hostel de la ville: & qu'ils l'attendissent: mais peu a peu le menu peuple le contraignit d'aller sur le marché. Le duc estant illec, il leur comanda qu'ils leuassent ceste chaste: & qu'ils la rapportassent en l'eglise. Aucuns la leuoient pour luy obeir, & d'autres la remettroyent. Ils luy feirent des demandes contre aucuns particuliers de la ville touchant aucuns deniers ausquels promet faire iustice. Et quand

*Vne maison fut abbatue pour passer S. Lieuin.*

il veit qu'il ne les pouuoit departir, il se retourna en son logis, & eux demorerent sur le marché par l'espace de trois iours. Le lendemain luy apporterent articles, par lesquels ils luy demandoient toutes ce que le duc Philippe leur auoit osté par ceste guerre, & entre autres choses, que chacun mestier peust auoir sa banniere, comme ils auoyent accoustumé, qui sont septante & deux. Pour la doubte en quoy il se veit il fut contraint de leur accorder toutes leurs demâdes, & tels priuileges qu'ils vouloyent. Et incontinent qu'il eust dit le mot, apres plusieurs allees & venues, il planterent toutes les bannieres sur le marché, qui ià estoyent faites, parquoy ils monstrerent bien qu'il les eussent prises outre son vouloir, quand il ne les eust accordees. Il auoit trouué d'opinion de dire que les autres villes y prendroient exemple à son entree, qu'il auoit fait à Gand: car plusieurs y feirent rebellion, cōme de tuer officiers & autres excez. Et si il eust creu le prouerbe de son peuple, il n'eust ainsi esté deceu. Lequel disoit que ceux de Gand aimoyent bien le fils de leur prince, mais le prince nō iamais. Et à dire la verité, apres le peuple du Liege, il n'en est nul plus inconstant, que ceux de Gand.

*Prouerbe de ceux de Gand.*

Vne chose ont ils assez honneste (selon leur maunaiistié) car à la personne de leur prince ils ne toucherent iamais. Et les bourgeois & notables hommes sont tres-bonnes gens, & tresdesplaisans de la folie du peuple. Il auoit esté de necessité, que ledit duc eust dissimulé à toutes ces desobeïssances, afin de ne nuire gueres à ses subiets & aux Liegeois ensemble: mais il faisoit bien son compte que si luy prenoit bien au voyage qu'il faisoit, il les rameneroit bien à la raison: & ainsi aduint. Car comme l'ay desia dit, ils apporterent deuers luy toutes les bannieres à pied, iusques à Bruxelles: & tous les priuileges & les lettres qu'ils auoyent fait signer au partir qu'il feist de Gand. Et en vne grande assemblee qu'il feist en la grande salle de Bruxelles (ou il y auoit beaucoup d'ambassadeurs) luy presenterent lesdites bannieres, & semblablement tous leurs priuileges, pour en faire à son plaisir. Et lors les officiers d'armes par commandement osterent lesdites bannieres des lances, en quoy elles estoyent attachées & furent toutes enuoyées à Boulogne sur la mer, à huit lieues de Calais: & encores là estoyent celles qui leur furent oittees deuât le tēps de son pere le duc Phi-

lippe, apres les guerres qu'il auoit eues avec eux, ou il les auoit vaincus & subiuguez: & le chancelier dudit duc print tous leurs priuileges, & en cassa vn qu'ils auoyent, qui estoit touchât leur loy: car en toutes les autres villes de Flandres, le prince renouelle tous ceux de la loy chacun an: & fait ouïr leurs cōptes. Mais à Gand par ce priuilege il ne pouuoit creer que quatre hommes: & ceux là faisoient le demourant, qui sont vingt & deux, car en tout sont vingt & dix escheuins de la ville. Quand ceux qui sont de la Loy des villes sont bōs & pour le comte de Flandres, il est ceste annee là en paix, luy accordant volontiers ses requestes. Et au contraire quand lesdits de la loy ne sont bons, il luy suruiuent volontiers des nouuelletez. Outre ils payerent trente mille florins au duc, & six mille à ceux qui estoient à l'entour de luy, & bannirent aucuns de leur ville: tous leurs autres priuileges furent rendus. Toutes les villes se pacifierent pour argent: car ils n'auoyent en rien entreprins contre luy. Et a toutes ces choses on peut bien voir le bien qui aduient d'estre vainqueur, & aussi le domage d'estre vaincu. Pourquoy on doit bien craindre de se mettre en hazard d'une bataille,

*Loix de la ville de Gand.*

*Le bien de victoire.*

qui n'y est crantraint: & si force est qu'on y vienne, faut mettre auant le coup toutes les doutes dont on se peut aduifer. Car volontiers ceux qui sont les choses en crainte, y donnent les bonnes prouisions, & plus souuent gagnent, que ceux qui procedent avec grand orgueil. Combien que quand on y veut mettre la main rien n'y vaut. Et estoient ces Liegeois icy excommunicz cinq ans auoit, pour le different de leur euesque, dōt ne faisoient nulle estime, mais continuoient en leur folie & mauuaise opinion, sans ce qu'ils eussent sceu dire qui les mouuoit, fort trop de bien & grand orgueil: & vsoit le Roy Loys d'un mot à mon gré bien sage, ou il disoit, que quand orgueil cheuauche deuant, honte & domage le suyuent de biē pres, & de ce peché il n'estoit point empesché.

*Sentence notable du Roy Loys.*

*Comment le Roy print deliberation avec le duc de Bourgogne d'aller parler à luy à Peronne.  
& comment le Roy fut mis en arres.*

## CHAP. XXXIII.



Es choses ainsi faites se retira le dit duc à Gand, ou luy fut faite vne bien venue de grande despense, & y entra en armes, & luy

fut faite par ceux de la ville vne saillie aux châps, pour mettre hors de la ville ou de dans gens à son plaisir. Plusieurs ambassadeurs du Roy y vindrent, & de luy au Roy, semblablement luy en venoit de Bretagne & aussi y en enuoyoit. Ainsi se passa cest Hyuer, & taschoit tousiours le Roy de Frâce de faire consentir ledit duc, qu'il peust faire à son plaisir, de ce qui estoit en Bretagne, ou faire audit duc aucuns partits en recompense. Cela ne se pouoit accorder, tout desplaisoit au Roy, veu encores ce qu'estoit aduenu aux Liegeois ses alliez. Et finalement si tost que l'Esté fut venu, ne peust le Roy auoir plus de patience: & entra en Bretagne, ou ses gens pour luy, & print deux petits chasteaux l'vn appelé Chantossé, & l'autre Anceni. Incontinent vindrent ces nouvelles au duc de Bourgongne ( qui fut fort pressé & sollicité des ducs de Normandie & de Bretagne ) lequel à toute diligence feit son armee, & escriuit au Roy, luy suppliant qu'il se voulsist deporter de ceste entreprinse, veu qu'ils estoient comprins en la trefue, & ses alliez. Et le duc voyant qu'il n'auoit response à son plaisir, il se mit aux châps pres la ville de Peronne, avec grand nombre de gens. Le Roy estoit à Compiègne & son

*L'entre-  
prinse du  
Roy contre  
Bre-  
tagne.*

& son armee tousiours en Bretagne. Comme le duc eut seiourné là trois ou quatre iours, vint de par le Roy le cardinal de Baluë ambassadeur, qui peu y arreستا, & feit aucunes ouuertures, disant audit duc, que ceux qui estoient en Bretagne, pourroyent bien accorder sans luy: tousiours estoient les fins du Roy de les separer. Tost fut depeesché ledit cardinal, & luy fut fait honneur & bonne chere: & s'en retourna avec ces paroles, que ledit duc n'estoit point mis aux champs pour greuer le Roy n'y faire guerre, mais seulement pour secourir ses alliez: & n'y auoit que douces paroles d'vn costé & d'autre. Incontinent apres le partement dudit cardinal, arriua deuers ledit duc, vn heraut appelé Bretagne, & luy apporta lettres des ducs de Normandie & Bretagne, contenans comme ils auoyent fait paix avec le Roy, & renonça à toutes alliances, nommément à la sienne: & que pour tout partage ledit duc de Normandie deuoit auoir soixante mil liures de rente, & renoncer au partage de Normandie, qui n'agueres luy auoit esté baillé. De ceci n'estoit pour trop content ledit monseigneur Charles: mais il estoit forcé qu'il dissimulast. Bien fort fut esbahi

## CRONIQ. DV ROY LOYS XI.

le duc de Bourgongne de ces nouvelles veu qu'il ne felloit mis aux champs que pour secourir lesdits ducs, & fut en tresgrand danger le heraut & cuida pource qu'il estoit passé par le Roy, qu'il eut contrefait ces lettres, toutefois il eut semblables lettres par ailleurs. Il sembla lors au Roy qu'il estoit à la fin de son intention, & qu'aisément il gagneroit ledit duc, semblablement abandonner les ducs dessus nommez: & commencerent à aller messagiers secrets de l'un à l'autre. Et finalement donna le Roy audit duc de Bourgongne six vingts mille escus d'or, dont il en paya la moitié content auant de leuer du champ, pour les despens qu'il auoit faits à mettre sus l'armee. Ledit duc enuoya audit seigneur vn sien varlet de chambre, appelé Iean Vobrislet, homme fort priué de luy. Le Roy y print grande fiance, & eut voulu parler audit duc, esperant de le gagner de tous points à sa volonté, veu les mauuais tours que les deux ducs dessusdits luy auoyent faits, & vist aussi ceste grâde somme d'argent qu'il luy auoit donnee, & on madoit quelque chose audit duc par ledit Vobrislet. Et enuoya avec luy derechef ce cardinal Baluë, & messire Tanneguy du Chastel, gouuer-

*Les ducs de Normandie & de Bretagne ont été à l'alliance du duc de Bourgogne.*

neur de Rossillon, monstrans par leurs paroles que le Roy auoit tresgrand desir que ceste veuë se feist. Ils trouuerent ledit duc à Perone, lequel n'en auoit point trop d'enuie, pource qu'encores les Liegeois faisoient signes de soy vouloir rebeller, à cause des deux ambassadeurs que le Roy leur auoit enuoyez, pour les solliciter de ce faire auant ceste trefue qui estoit prinse pour peu de iours avec le duc & tous autres leurs alliez. A quoy respondirent lesdits ambassadeurs qu'ils ne l'oseroient faire, veu que ledit duc de Bourgongne les auoit destruits l'an passé, & abattu leur murailles: & quand ils veroient ceste appointment, si leur en passeroit leur vouloir s'aucun en auoyet. Ainsi fut conclu que le Roy viendroit à Perone: car tel estoit son plaisir. Et luy escriuiit ledit duc vne lettre de sa main, (portant seureté d'aller & retourner) bien ample. Ainsi partirent lesdits ambassadeurs, & allerent deuers le Roy qui estoit à Noyon. Ledit duc cuidoit donner ordre au fait du Liege, & enuoya l'uefque, pour lequel estoit ce debat audit pays, & se retira avec luy le seigneur de Himbercourt, lieutenant dudit duc audit pays, & plusieurs autres compaignies.

*Le parlement du Roy Loys auant le duc de Bourgogne.*

Vous auez entendu par quelle maniere auoit esté conclu que le Roy viendroic à Peronne, & ainsi le feit, & n'amena nulle garde : mais voulut venir de tous points à la garde & feureté dudit duc: & voulut que monseigneur des Cordes luy vint au deuant avec les archiers dudit duc, (à qui il estoit pour lors) pour le conduire, ainsi fut fait : peu de gens vindrent avec luy: toutefois il vint de grands personages, comme le duc de Bourbon son frere, le cardinal, le comte de saint Paul conestable de France qui en riens ne s'estoit meslé de ceste veuë : mais luy en desplaisoit. Car pour lors le cœur luy estoit creu & ne se trouuoit point humble enuers le dit duc comme autrefois. Et pour ceste cause ni auoit nul amour entre les deux. Aussi y vint le cardinal de Balué, le gouverneur de Roussillon, & plusieurs autres. Comme le Roy approcha de la ville de Peronne, ledit duc luy alla au deuant fort bien accompagné, & le mena en la ville, & le logea chez le receueur qui auoit belle maison, & pres du chasteau: car le logis du chasteau ne valoit riens: & y auoit petit logis. La guerre entre deux grands princes est bien aisee à commencer, mais tresmauuaise à appaiser,

pour

pour les choses qui y aduiennent, & qui en descendent. Car mainte diligence se fait de chacun costé pour greuer son ennemi qui est soudain mouuement, & ne se peut rappeler : comme auoyent fait ces deux princes, qui auoyent entrepris ceste veuë si soudainement, sans aduenir leurs gens qui estoient loin, lesquels de tous les costez accomplissoyent les charges que leurs maistres leurs auoyent baillees. Le duc de Bourgongne auoit mandé l'armee de Bourgongne (ou pour ce temps là auoit grande noblesse) & avec eux venoyent monseigneur de Bressel euesque de Geneue, le comte de Rosmont, tous freres & enfans de la maison de Sauoye. Car Sauoyens & Bourguignons de tous temps s'entraymoient, & aussi aucuns Allemans (qu'il cogneut tant en Sauoye qu'en Bourgongne) estoient en ceste bande. Et faut entendre que le Roy auoit autrefois tenu le seigneur de Bresse en prison, à cause de deux cheualiers qu'il auoit fait tuer en Sauoye, pourquoy n'y auoit point si grand amour. En ceste compagnie estoit encores monseigneur du Lac, que le Roy semblablement auoit tenu prisonnier, & auoit apres esté tres-

*Guerres  
ne sont  
faciles à  
appaiser.*

prochain de sa personne : & puis estoit eschappé de la prison , & retiré en Bourgongne. Et messire Poncer de riuere, & le seigneur Dursé ( depuis grand escuyer de France ) & toutes ceste bande dont i'ay parlé, arriua aupres de Peronne, comme le Roy y entroit. Et entra ledit de Bresse, & les trois dont i'ay parlé, en la ville de Peronne, portans la croix saint André, & euidoyent venir à temps, pour accompagner ledit duc de Bourgongne, quand il iroit au deuant du Roy, mais ils vindrent vn peu trop tard. Ils vindrent tout droit en la chambre du duc luy faire reuerence : & porta monseigneur de Bresse la parole, suppliât au duc que les trois dessus nommez vinsent là à seureté : Nonobstant la venue du Roy, ainsi comme il leur auoit esté accordé en Bourgongne, & promis à l'heure qu'ils y arriuerent, & aussi qu'ils estoient prests à le seruir enuers tous & contre tous. Laquelle requeste ledit duc leur octroya de bouche, & le remercia. Le mareschal de Bourgongne se logea aux champs cōme il fut ordonné. Ledit mareschal ne vouloit point moins mal au Roy que les autres dōt i'ay parlé, à cause de la ville de Pinal assise en Lorraine, qu'il auoit autre-

fois

fois dōnée audit mareschal, & puis la luy osta pour la donner au duc Jean de Calabre, duquel assez de fois a esté parlé en ce present memoire. Tost fust le Roy aduertty de l'arriuee de tous ces gens dessus nommez, & des habillemens enquoy estoient arriuez: si entra en grande peur, & enuoya prier au duc de Bourgongne, qu'il peust loger au chasteau, & que tous ceux qui estoient venus, estoient ses mal vucillans. Ledit duc en fut tresioyeux, & luy feit faire son logis, & l'assura fort de n'auoir nulle doute. C'est grand folie à vn prince de soy soubmettre à la puissance d'vn autre, par especial quand ils sont en guerre, où ils ont esté en tous endroits. C'est grand aduantage aux princes d'auoir veu histoires en leur ieunesse, esquelles voyent largement de telles assemblees & de grandes fraudes tromperies, & pariuemés, qu'aucuns anciens ont fait les vns vers les autres, & prins & tuez ceux qui en telles seuretez s'estoyēt fiez. Il n'est pas dit que tous en ayent vſé, mais l'exemple d'vn est assez pour en faire sages plusieurs leur donner vouloir de se garder. Et si me semble, à ce que i'ay veu plusieurs fois par experience de ce monde, où i'ay esté l'espace de dixhuit ans ou plus, ayant claire

*Grande folie à un prince de soy soubmettre à la puissance d'vn autre prince. Grand aduantage à un prince auoir veu histoires.*

*Exhortatiō de ceste vie presente.*

cognoissance de gens, grandes & secretes matieres, qui se sont traitees en ce royaume de France & seigneuries voisines, que ainsi que nous sommes diminuez d'aage, & que la vie des hommes n'est si longue comme elle souloit, ni les corps si puissans. Semblablement que nous sommes affoiblis de toute foy & loyauté les vns enuers les autres. Et ne sçauroy' dire par quel lieu on se puisse asseurer les vns des autres, & par especial des grands qui sont assez inclinés à leur volenté, sans regarder autre raison. Et qui pis vaut, sont les plus souuent enuironnez de gens, qui n'ont l'œil à autre chose, qu'à complaire à leurs maistres, & à leur louer toutes leurs œuvres, soyent bonnes ou mauuaises. Et si quelqu'un se trouue qui vueille mieux faire, tout se trouuera broüillé.

*Comment les gens de robe longue sont bien seans au tour d'un prince, quand ils sont bons, & bien dangereux quand ils sont mauuais.*

CHAP. XXXIIII.



Ncores ne me puis je tenir de blasmer les seigneurs ignorans. Enuiron tous seigneurs se trouuent volontiers quelques clercs ou gens de robes longues (comme raison est)

*Les clercs bien seans pres des*

est) & y sont bien seans quand ils sont bons, & bien dangereux quand ils sont mauuais. A tous propos ont vne histoire, & le meilleur qui se puisse trouuer, se troueroit bien de mauuais sens. Mais les sages, & qui auroyent leu, n'en seroyent iamais abusez, ni ne seroyēt les gens si hardis de leur faire entendre mensonges. Et croyez que Dieu n'a point establi l'office de Roy ne de prince, pour estre exercé par les bestes, ne par ceux qui par gloire diēt: Je ne suis pas clerc, ie me fie en eux: & puis sans assiguer autre raison, s'en vont à leurs estabats. S'ils auoyent esté bien nourris en la ieunesse, leurs raisons seroyent autres, & auroyent enuie qu'on estimast leurs personnes & leurs vertus. Je ne vueil point dire, que tous les princes se seruent de gens mal conditionnez: mais bien la plupart de ceux que i'ay cogneus n'en ont pas tousiours esté desgarnis en temps de necessité, que les aucuns sages se sont bien sçeu seruir des plus apparens, sans y rien plaindre. Et entre tous les princes dont i'ay eu cognoissance, le Roy nostre maistre sçauoit bien honorer & estimer les gens de bien & de valeur. Il estoit assez lettré. Il aimoit à demander & à en-

*princes s'ils sont bons. Dieu a establi le royaume pour les sages & clercs.*

*Le Roy Loys esti- moit les*

gens de  
bien.

tendre de toutes choses, & auoit le sens naturel parfaitement bon, lequel procede de toutes autres sciences, qu'on sçauroit apprendre en ce monde: & tous les liures qui en sont faits ne seruiroyent de rien, si n'estoit pour ramener les choses passees: & si plus on voyoit de choses en vn seul liure en trois mois, que n'en sçauoyent veoir à l'œil vingt hommes de rang, viuans l'vn apres l'autre. Ainsi pour concludre cest article, me semble que Dieu ne peut enuoyer plus grande playe en vn pays, que d'vn prince ignorant, car delà procedent tous autres maux. Premiere-ment en vient diuision & guerre, car il met tousiours son authorité en main de autre, qu'il deuroit plus vouloir garder que nulle autre chose. Et de ceste diuision procede la famine & mortalité, & les autres maux qui procedent de la guerre. Or regardez dôcques si les subiets d'vn prince ne se doyent point douloir, quand ils voyent ses enfans mal nourris, & entre mains de gens mal conditionnez.

*Comment l'euesque du Liege fut prins par les Liegeois, avec le seigneur d'Humbercourt dedans la ville de Thongre.*

C H A P. XXXV.



R vous auez ouï dire de ceste armee de Bourgongne, laquelle arriua à Peronne aussi tost q̄ le Roy: car ledit duc ne les eust sçeu contremâder à temps: car ià auant estoient en la chāpagne, quād la venuē du Roy se traitoit: & troublèrent la feste les souspeçons qui en aduindrent apres. Toutefois ces deux princes conuindrent de leurs gens à estre ensemble, & traiter de leurs affaires le plus amiablement q̄ faire se pourroit. Et cōme ils estoient bien auāt en besongne, & ià y auoyent esté par trois ou quatre iours, suruindrent de tresgrādes nouvelles du Liege, que ie vous diray. Le Roy en venant à Peronne, ne'estoit point aduisé qu'il auoit enuoyé deux ambassadeurs au Liege, pour les solliciter contre ledit duc. Lesquels ambassadeurs auoyēt si bien diligenté, qu'ils auoyent ià fait vn grand amas: & vindrent d'emblee les Liegeois prendre la ville de Thongre, où estoit l'euesque du Liege, & le seigneur d'Himbercourt bien accompagné iusques à deux mille hōmes & plus, & prindrent ledit euesque, & ledit d'Himbercourt: ou furent tuez peu de gens, & aucuns particuliers de l'euesque. Les autres s'enfui-

Or

CRONIQ. DV ROY LOYS XI.  
 rent, & laisserent tout ce qu'ils auoyent  
 comme gens desconfits: lesquels Liegeois  
 se mirent en champ assez pres de Thon-  
 gre, ville dessusdite. En chemin compola  
 ledit seigneur d'Himbercourt avec vn  
 cheualier, appelé messire Guillaume de  
 Ville, qui vaut à dire en François, le sau-  
 uage. Ledit seigneur sauua ledit d'Him-  
 bercourt, craignant, que ce fol peuple  
 ne le tuaist: & retint sa foy, qu'il ne gar-  
 da guerres, car peu apres il fut tué. Le  
 peuple estoit fort ioyeux de la prinse de  
 leur seigneur du Liege. Ils auoyent en  
 haine plusieurs chanoines qu'ils auoyent  
 prins ce iour, & en la premiere repeuë  
 en tuerent cinq ou six. Entre les autres  
 en auoit vn appelé maistre Robert fort  
 priuë dudit euesque, que plusieurs fois  
 i'auoye veu armé de toutes pieces, apres  
 son maistre: car telle est l'vlsance des pre-  
 lats d'Allemaigne. Ils tuerent ledit mai-  
 stre Robert, present ledit euesque, &  
 en feirent plusieurs pieces, qu'ils se ier-  
 toyent à la teste l'vn de l'autre par gran-  
 de derision. Auant qu'ils eussent fait sept  
 ou huit lieuës qu'ils auoyent à faire, ils  
 tuerent iusques à seize personnes chanoi-  
 nes ou autres gens de bien, quasi tous ser-  
 uiteurs dudit euesque. Faisans ces œu-  
 ures

*Consti-  
me des  
prelats  
d'Alle-  
maigne.*

*Crudeli-  
té des Lie-  
geois cõ-  
tre les  
gens d'e-  
glise.*

ures lascherent aucuns Bourguignons,  
 car ià sentoient le traité de paix encom-  
 mencé. Et eussent esté contraints de dire  
 que ce n'estoit que contre leur euesque,  
 lequel ils menoyent prisonnier en leur ci-  
 té. De ceux qui fuyoyent, dont i'ay parlé,  
 seffraya tout le quartier par où ils pas-  
 soyent, & vindrent tost ces nouvelles au  
 duc. Les vns disoyent q̄ tout estoit mort,  
 les autres le contraire. De telles matieres  
 ne vint point vn messager seul, mais en  
 vindrent aucuns qui auoyent ainsi veu  
 habiller ces chanoines, qui cuidoyent que  
 ledit euesque fust de ce nombre, & le-  
 dit seigneur d'Himbercourt, & que tout  
 le demeurant fust mort. Et certifioyent  
 auoir veu les ambassadeurs du Roy en  
 ceste cõpagnie, & les nommoient. Et fut  
 compté tout ceci audit duc, qui soudai-  
 nement y adiousta foy, & entra en vne  
 grãde colere, disant que le Roy estoit ve-  
 nu là pour le tromper: & soudainement  
 enuoya fermer les portes de la ville & du  
 chateau. Et fut semec vne assez mauuai-  
 se raison, c'estoit qu'on le faisoit pour vne  
 boete qui estoit perdue, ou il y auoit  
 de bonnes bagues, & de l'argent. Le Roy  
 qui se veid enfermé en ce chateau (qui  
 est petit) & force archiers à la porte, n'e-

*Le Roy  
enfermé  
à Peren-*

ne par  
le duc  
de Bour-  
gongne.

stoit sans doute, & se veid logé rāibus d'une grosse tour, ou vn côte de Vermandois fait mourir vn sien predecesseur Roy de France. Pour lors estoy, ie encores aues ledit duc, & le seruoie de Chambellant, & coucheoy en sa chambre quand ie vouloye: car tel estoit l'vsance de ceste maison. Ledit duc quand il veid les portes fermees, fait saillir les gens de sa chambre: & dit à aucuns que nous estions, que le Roy estoit venu là pour le trahir: & qu'il auoit dissimulé ladite venue de toute sa puissance, & qu'elle s'estoit faite cōtre son vouloir. Et va conter ces nouvelles du Liege, & comme le Roy l'auoit fait conduire par ses ambassadeurs. Et cōme tous ses gens auoyent esté tuez: & estoit terriblement esmeu cōtre le Roy, & le menaçoit fort: & croy véritablement, que si à ceste heure il n'eust trouué ceux à qu'il s'adressoit, à le reconforter ou conseiller, qu'il eust fait vne tres mauuaise compagnie au Roy, & pour le moins eust esté mis en ceste grosse tour. Auec moy n'y auoit à ces paroles que deux varlets de chābre: l'vn appelé Charles de Visin, natif de Dyion, homme honneste, & qui auoit credit auec son maistre. Nous n'agrisimes rien, mais adoucismes à nostre pouuoir.

pouuoir. Tost apres tint aucunes de ces paroles à plusieurs, & coururent par toute la ville, & iusques en la chambre ou estoit le Roy, lequel fut fort effrayé: si estoit generalement chacun (voyant grande apparence de mal) regardant quantes choses y a à cōduire pour pacifier vn différend (quand il est commencé) entre si grans princes: & les erreurs qu'ils feirent tous deux, de ne aduertir leurs seruiteurs qui estoient loin d'eux, empeschez en leurs affaires: & ce qui soudainement en cuida aduenir. Grande folie est à deux princes, quand ils sont esgāux en puissance de s'entreuoir, sinon qu'ils fussent en ieunesse, qui est le temps qu'ils n'ont autres penſees qu'à leurs plaisirs. Mais depuis le temps que l'enuie est venue les vns sur les autres, encores qu'il n'y eust nuls perils de personnes (ce qui est quasi impossible) si accroist leur malvueillance, & leur enuie: parquoy vaudroit mieux qu'ils pacifiassent leurs differens par sages & bons seruiteurs, comme i'ay dit ailleurs plus au long en ces memoires: mais quelque experience en vucil dire, que i'ay veu & sçeu de mon temps,

Folie à  
princes  
s'entre-  
uoir.

*Comment plusieurs rois & grans princes  
se font veuz l'un l'autre.*

## CHAP. XXXVI.

*Le Roy  
de Fran-  
ce & de  
Castille  
s'assem-  
blerent  
pour se  
voir l'un  
l'autre.*

**R**Eu d'annees apres que nostre Roy fut couronné, & auant le bien public, se feit vne veuë du Roy de France, & du Roy de Castille, qui sont les pl<sup>s</sup> alliez princes qui soyent en la Chrestienté: car ils sont alliez de Roy à Roy, & de royaume à royaume, & obligez sur grandes maledictiōs de les bië garder. A ceste veuë vint le Roy Hé-ri de Castille bien accompagné, iusques à Fontarabie, & le Roy estoit à saint Iean de Luz, qui est à quatre lieues, chacun estoit aux confins de son royaume. Ien'y estoye pas, mais le Roy m'en a conté, & monseigneur du Lau, aussi m'en a esté dit en Castille. Et y estoit le grād maistre de saint Iacques, l'Archeuesque de Tolledo, les plus grans de Castille pour lors. Aussi y estoit le comte de Lodefme son mignō, en grande triomphe: toute sa garde, qui estoient trois cens cheuaux, estoient demeurez dedans Grenade, ou il auoit plusieurs negoces. Vray est que le Roy Héry bailloit à prou de personnes, & donnoit tout son heritage, ou le laissoit oster à qui le vouloit ou pouuoit prédre. Nostre Roy estoit

estoit aussi fort accōpagné, comme auez veu, & qu'il auoit bien de coustume: & par especial sa garde estoit belle. A ceste veuë se trouua la royne d'Arragon, pour quelque different qu'elle auoit avec le Roy de Castille pour Estelle, & quelques autres places assises en Namur. De ce different fut le Roy iuge. Pour continuer ce propos, que la veuë des grās princes n'est point necessaire. Ces deux ici n'auoyent iamais eu different ne rien à departir, & se veirent vne fois ou deux seulement sur le bort de la riuere, qui depart les deux royaumes, à l'endroit d'un petit chasteau appelé Heurtebise, & passa le Roy de Castille du costé de deça. Ils n'arresterēt gueres, sinon autāt qu'il plaisoit à ce grād maistre de saint Iacques, & à cest archeuesque de Tolledo. Parquoy le Roy cercha leur accointance, & vindrent deuers luy à saint Iean de Luz, & print grande intelligence & amitié avec eux: la plupart des gens des deux rois estoient logez à Bayonne, qui d'entree se battirent tresbien, quelque alliance qu'il y eust. Le comte de Lodefme passa la riuere en vn basseau, dont la voile estoit de drap d'or: & auoit vns brodequins fort chargez de pierres, & vint vers le Roy. Il auoit

largement de biens : car depuis le veis duc d'Albourg, & tenir grande terre en Castille. Ainli se dresloyent mocqueries entre ces deux nations ci arriuees.

*La maniere des habits du Roy Loys.*

Le Roy de Castille estoit laid, & ses habillemens desplaisans aux François qui s'en mocquerent. Nostre Roy s'abilloit fort court, & si mal que pis ne pouuoit, & d'assez mauuais drap portoit aucunes fois: & portoit vn mauuais chapeau differrent des autres, & vne image de plomb dessus. Les Castillans s'en mocquoyét, & disoyent que c'estoit par chicheté. En esfet ainli s'est departie ceste assemblee de mocquerie & de pique, oncques puis ces deux rois ne s'entr'aimerent, & se dresfa de grans broüillemens entre les seruiteurs du Roy de Castille, qui ont duré iusques à sa mort, & long téps apres: & l'ay veu le plus poure Roy abandonné de ses seruiteurs, que ie vy iamais. La royné d'Arragon se doulut de la sentéce, que le Roy donna au profit du Roy de Castille: elle en eust grâde haine, & le Roy d'Arragon aussi: combien qu'un peu s'aiderent de luy contre ceux de Barcelonne, en leur necessité. Mais peu dura ceste amitié, & ya eudure guerre entré le Roy de France & le Roy d'Arragon plus de seize ans, & enco-

res

res dure ce different. Il faut parler d'autre chose. Le duc de Bourgogne Charles s'est depuis veu à sa grande requeste avec l'empereur Federic (qui encores est uiuant) & y feist merueilleuse despése, pour monstrier son triomphe, & traiterent de plusieurs choses à Treues, ou ceste veüe se feist. Entre autres choses, du mariage de leurs enfans, qui puis est aduenü. Comme ils eurent esté plusieurs iours ensemble, l'empereur s'en alla sans dire adieu, à la grande honte & folie dudit duc. Oncques puis ne s'entr'aimerent, ni eux ne leurs gés. Les Allemans mesprisoyent la pompe & parole dudit duc, l'attribuant à l'orgueil. Les Bourguignons mesprisoyent la petite compagnie de l'empereur, & les poures habillemens. Tant se demena la question, que la guerre en fut à Nuz. Je vey aussi ledit duc de Bourgogne, qui se veid à saint Paul en Artois avec le Roy Edouard d'Angleterre, dont il auoit espousé sa sœur, & estoient freres d'ordre. Ils furent deux iours ensemble, les seruiteurs du Roy estoient fort bandez. Les deux parties se plaignoyent audit duc. Il presta l'oreille aux vns plus qu'aux autres, dont leur haine s'accrut. Toutefois il aida audit Roy à

*L'empereur Federic ne tint conte du duc de Bourgogne.*

CRONIQ. DV ROY LOYS XI.

recouurer son royaume, & luy baillagés, argent, & nauires. Car il en estoit chassé par le comte d'Waruich. Et nonobstant ce seruice dont il recouura ledit royaume iamais depuis ils ne s'aimerent, ne dirent bien l'un de l'autre. Je vey venir ledit duc, le comte Palatin du Rhin, pour le voir. Il fut plusieurs iours à Brucelles fort festoyé, recueilli, & honoré, logé en châtre richemēt tendue. Les gens dudit duc disoyent, que ces Allemans estoient ords, & qu'ils iettoient leurs houeaur sur les lits richement parez, & qu'ils n'estoyent point honnestes comme nous, & les estimerēt moins qu'auant les cognoistre. Les Allemans comme enuieux de ceste grande pompe, en effet oncques puis ne s'aimerēt, ne firent seruice l'un à l'autre. Je vey aussi venir vers ledit duc, le duc Sigismond d'Austriche, qui luy vendit la comté de Ferrete, assise pres la comté de Bourgongne, cent mille florins d'or, pource qu'il ne la pouuoit defendre des Suiffes. Ces deux seigneurs ne pleurerent gueres l'un à l'autre. Et depuis se pacifia ce duc Sigismond avec les Suiffes, & osta audit duc ladite comté de Ferrete, & retint son argent. Et en aduint des maux infinis audit duc de Bourgongne.

gne. Et en ce temps propre y vint le comte de Waruich, qui oncques puis semblablement ne fut ami du duc de Bourgongne, ne ledit duc le sien. Je me trouuay present à l'assemblée, qui se fait au lieu de Picqueni (pres la ville d'Amiens) entre nostre Roy & le Roy Edoiard d'Angleterre, & en parleray plus au long où il seruirá. Il se tint bien peu de choses entr'eux qui y furent promises. Ils en dissimulerent, & n'eurent plus de guerre, aussi la mer estoit entre deux: mais parfaite amitié n'y eut iamais. Et pour conclusion, me semble que les grands princes ne se doyent iamais voir, s'ils veulent demeurer amis, comme j'ay dit, & voyci les occasions qui font les troubles. Les seruiteurs ne se peuuent tenir de parler des choses passées: les vns ou les autres le prennent en despit, il ne peut estre que les gens & le train de l'un ne soit mieux accoustré que celui de l'autre, dōt s'engendrēt mocqueries, qui sont choses qui desplaisent merueilleusement à ceux qui sont moquez. Et quand deux nations sont différentes, leurs langages & habillemēs sont differens: & ce qu'il plaist à l'un ne plaist pas à l'autre. Des deux princes il aduint souuent que l'un a le personnage

*Princes ne se doyent entrevoir, les cas-  
ser.*

plus honneste & plus agreable au gens que l'autre, dont il a gloire, & y préd plaisir, qu'on le loüe : & ne se fait point cela sans blasmer l'autre. Les premiers iours qu'ils se sont departis, tous ces bons cōtes se dient en l'oreille & bas : & apres par inaduertance s'en parle en disant, en frappant, & puis est rapporté des deux costez. Car peu de choses y a secretes en ce monde: par especial de celles qui sont dites ici: qui sont parties de mes raisons, que j'ay veuës & sçeuës touchant le propos de dessus.

*Comment le Roy se trouua fort esbahi & bien empesché dedans la ville de Peronne entre ses ennemis.*

## C H A P. XXXVII.

**L'**Ay beaucoup mis auant que retourner à mô propos de l'arrest, en quoy cstimoit le Roy estre à Peronne, dont j'ay parlé ci deuant. Et en suis failli pour dire mon aduis aux princes de telles assemblees. Ces portes ainsi fermées & gardées par ceux qui estoient cōmis, dura deux ou trois iours. Et cependant ledit duc de Bourgongne ne veid point le Roy, n'y n'entroit des gés du Roy au chasteau que peu, & par le

quichet de la porte, nuls des gens dudit seigneur ne furēt ostez d'aupres luy: mais peu ou nuls de ceux du duc alloient parler à luy, n'en sa chambre du moins de ceux qui auoyent autorité avec luy. Le premier iour ce fut tout effroy & murmure par la ville. Le secōd iour ledit duc fut veu vn peu refroidi. Il tint conseil la pluspart du iour & partie de la nuit. Le Roy faisoit parler à tous ceux qu'il pouuoit penser qui luy pourroyent aider: & ne falloit pas à promettre, & ordonna distribuer quinze mille escus. Mais celui qui en eut la charge, en retint vne partie, & s'en acquitta mal, cōme le Roy le sçeut depuis. Le Roy craignoit fort ceux qui autrefois l'auoyēt serui: lesquels estoÿēt venus avec ceste armée de Bourgongne (dōt j'ay parlé) qui ià deuisoyēt au duc de Normandie son frere. A ce conseil dont j'ay parlé, y eut plusieurs opinions: la pluspart louierent & furent d'aduis que la seureté qu'auoit le Roy fust gardée, veu qu'il accordoit assez la paix en la forme qu'elle auoit esté couchée par escrit. Autres vouloyent sa prinse rondement, sans ceremonie. Aucuns autres disoyent, qu'à diligēce on feist venir monseigneur de Normandie son frere, & qu'on feist

vne paix bien aduantageuse pour tous les  
 princes de France. Et sembloit bié à ceux  
 qui faisoient ceste ouuerture, que si elle  
 s'accordoit, que le Roy seroit restrainit,  
 & qu'on luy bailleroit gardes, & qu'un si  
 grand seigneur prins, ne se deliure iamais  
 ou à peine, quand on luy a fait si grande  
 offense. Et en vey vn homme houzé &  
 prest à partir, qui auoit plusieurs lettres  
 adressantes à monseigneur de Norman-  
 die estant en Bretaigne, & n'attendoit  
 que les lettres du duc, touteffois ceci  
 fut rompu. Le Roy feit faire des ouuertu-  
 res, & offrit de bailler en hostages le duc  
 de Bourbon & le cardinal son frere, le  
 conestable & plusieurs autres, & qua-  
 pres la paix concludé, il peust retourner  
 iusques à Compiègne, & qu'incontinent  
 il seroit que les Liegeois repareroient  
 tout, ou se declareroit contre eux. Ceux  
 que le Roy nommoit pour estre hosta-  
 ges, s'offrirent fort, au moins en public,  
 ie ne sçay s'ils disoyent ainsi à part, ie me  
 doute que non, & à la verité ie croy que  
 les y eut laissez, ils ne fussent pas reue-  
 nus. Ceste nuit qui fut la tierce, ledit  
 duc ne se despoüilla oncques, seulement  
 se coucha par deux ou trois fois sur son  
 lit, & puis se pourmenoit, car telle estoit

sa

la façon quand il estoit troublé. Le cou-  
 chay ceste nuit en sa chambre, & me pour-  
 menay avec luy plusieurs fois. Sur le ma-  
 tin se trouua en plus grande colere que ia-  
 mais, vñant de menaces, & prest à execu-  
 ter grande chose. Touteffois il se reduit en  
 sorte, que si le Roy iuroit la paix, & vou-  
 loit aller avec luy au Liege pour luy ai-  
 der à se venger, & monseigneur du Lie-  
 ge qui estoit son parent, qu'il se conten-  
 teroit. Et soudainement partit pour al-  
 ler en la chambre du Roy, & luy porter  
 ces paroles. Le Roy eut quelque ami qui  
 l'en aduertit, l'assurant de n'auoir nul  
 mal sil accordoit ces deux points : mais  
 sil faisoit le contraire, il se mettoit en  
 grãd peril, que nul plus grãd ne luy pour-  
 roit aduenir. Comme le duc arriua en sa  
 presence, la voix luy trembloit, tant il  
 estoit esmeu, & prest de se courroucer. Il  
 feit humble contenance de corps, mais sa  
 geste & parole estoit aspre. Et demanda  
 au Roy sil vouloit tenir le traité de paix  
 qui auoit esté escrit & accordé, & sil le  
 vouloit iurer. Lequel luy respondit que  
 ouï. A la verité il n'auoit rien esté renou-  
 uelé de ce qu'auoit esté fait deuant Paris  
 touchât le duc de Bourgogne, ou peu ou  
 moins. Et touchant le duc de Normandie

Le dan-  
 ger de la  
 personne  
 du Roy  
 à Perou-  
 ne.

luy estoit beaucoup amendé, car il estoit dit qu'il renderoit à la duché de Normandie, & auroit Châpaigne & Brye & autres places voisines pour son partage. Apres luy demande ledit duc fil vouloit point venir avec luy au Liege, pour aider à reuenger la trahison que les Liegeois luy auoyent faite, à cause de luy & de sa veuë, & aussi il luy dit la prochaineté du lignage, qui estoit entre le Roy & l'eueque du Liege, car il estoit de la maison de Bourbon. A ceste parole le Roy respondit qu'apres que la paix seroit iuree (ce qu'il desiroit) il estoit cōtent d'aller avec luy au Liege, & de mener des gens si petit ou grand nombre qu'il bon luy sembleroit. Ces paroles esioüirent fort le duc, & incōtinent fut apporté le traité de la paix. Et fut tiré des coffres du Roy la vraye croix de viuesonnees les cloches par la ville, & tout le monde fut fort esioüi. Autrefois à pleu au Roy me faire cest honneur de dire que j'auoy bien serui à ceste pacificatiō. Incōtinent escriuit ledit duc en Bretaigne, & fut enuoyé le double du traité, par lequel ne desioingnoit ne se deffioit d'eux, & si auoit ledit monseigneur Charles partagé, veu le traité qu'ils auoyent fait en Bre-

taigne, par lequel ne luy demouroit qu'une pension, comme auez ouï. Incontinent qu'ceste paix fut ainsi faite & cōclue, le lendemain partirēt le Roy & le duc, & vinrent vers Cābray, & de là au pays du Liege: & estoit à l'ētree d'Hiuer, & le tēps tresmauuais. Le Roy auoit avec luy les Escossois de sa garde, & gēs d'armes peu: mais il fist venir iusques à trois cens hōmes d'armes.

*Comment le duc de Bourgogne prepara son armee pour aller assaillir les Liegeois, & de la bataille qu'y fut faite.*

## CHAP. XXXVIII.



l'Armee dudit duc estoit en deux parties, l'une menoit monseigneur le mareschal de Bourgogne (dont vous auez ouï parler ci dessus) & avec eux grand nombre de gens de Hainaut, de Luzembourg, de Namur, & de Lambourc. L'autre partie estoit avec ledit duc. Et quand ils approcherent de la cité du Liege, on tint conseil present le duc, ou aucuns aduiserent qu'il seroit bon de réuoyer partie de l'armee, veu que ceste cité auoit les portes & murailles des l'an precedent abbatuës, & que de nul costé n'auoyent esperance de secours: & aussi que le Roy estoit là en personne con-

*Orgueil est auoir estimé trop grande sa puissance.*

tre eux, lequel couuroit aucuns partis pour eux, quasi tels qu'on demandoit. Ceste opinion ne pleust pas au duc (dont bien luy en print) car iamais homme ne fut si prest de perdre le tout. Et la suspection qu'il auoit de Roy, luy feit choisir ce sage parti: & estoit tresmal aduisé de ceux qui en parloyent, de penser estre trop forts. C'est vne grande espece d'orgueil & de folie, & maintes fois l'ay oüi de telles opinions, & se font aucunes fois les capitaines pour estre estimez de hardiesse où pour n'auoir assez cognoissance de ce qu'ils ont à faire: mais quand les princes sont sages, ils ne se arrestent point. C'est article entendoit bien le Roy n'estre maistre (à qui Dieu face pardon) car il estoit tardif à entendre. Mais à ce qu'il entreprenoit, il y pouruoit si bien qu'un grand peine eust il sceu faillir à estre le plus fort, & que la maistrise ne luy en fust demouree. Ainsi fust ordonné q̄ ledit mareschal de Bourgogne & tous ceux (dont i'ay parlé) qui estoient en sa compagnie iroient loger en la cité: & si on les refusait, ils entreroient par force s'ils pouuoient, car là y auoit gens en la cité allans & venans pour appointer, & vindrent les dessusdits à Namur, & le lendemain le Roy

&amp; le

& le duc y arriuerét. De la cité ce fol peuple faillit au deuant d'eux, & aisément fut desconfit, au moins vn bon nombre: le demourant se retira, & eschappa leur euesque & vint deuers nous. Il y auoit vn legat du pape, enuoyé pour pacifier & pour cognoistre du different de l'euesque & du peuple: car tousiours estoit en sentence d'excommuniement pour les offences & raisons deuant dites. Cedit legat excelsant sa puissance, & sur esperance de soy faire euesque de la cité, fauorisoit à ce peuple, & leur commanda prendre les armes & se defendre, & d'autres folies assez.

*Le mal de peursuasiors d'un legat au Liege.*

Ledit legat voyant le peril ou estoit ceste cité, faillit pour fuir. Il fut prins & tous ses gens qui estoient bien vingt cinq bien montez. Si tost que le duc le sceut, il feit dire à ceux qui l'auoyét, qu'ils le traïssent sans luy en rien dire, & qu'ils en feissent leur profit comme d'un marchand: car si publiquement ils venoyent en sa compagnie, il ne leur pourroit retenir, mais le feroit rendre pour l'honneur du siege apostolique. Ils ne le sceurent faire, mais en eurent debat, & publiquement à l'heure de disner luy en vindrent parler ceux qui y disoyent auoir part, & incontinent l'enuoya mettre en sa main & leur

osta, & luy feit rendre toutes choses & l'honora. Ce grand nombre de gens qui estoient en ceste aduantage, conduits par le mareschal de Bourgogne & le seigneur d'Himbercourt, tirerent droit en la cité estimans y entrer, meuz de grâde auarice aimoyent mieuz la piller que accepter l'appointement qui leur fut offert, & leur sembloit n'estre ià besoing d'attendre le Roy & le duc de Bourgogne qui estoient sept ou huit lieues derriere eux, & s'aduancerent tant qu'ils arriuerent dedans vn faux bourg à l'entree de la nuit : & entrerent à l'endroit de la porte qu'ils auoyent quelque peu reparee. En quelque parlement ils ne s'accorderent point. La nuit bien obscure les surprint : ils n'auoyent point fait de logis, n'auoyent point de lieu suffisant, & estoient en grande desordre. Les yns se pourmenoyent, les autres appelloyent leurs maistres, leurs compagnons & les noms de leur capitaines mesire Jean de Vilette, & autres des capitaines de ces Liegeois voyans ceste folie & ce mauuais ordre prindrent cœur, & leur seruit bien leur inconuenient. C'est à sçauoir la ruine de leurs murailles, car ils failloyent par ou ils vouloyent, & saillirent par les bre-

ches

ches de leurs murailles, & vindrent au premiers : mais par les vignes & petites montaignes couroyent sus au pages & varlets, qui estoient au bout des faux-bourgs, par ou ils estoient entrez, ou ils pourmenoyent grand nōbre de cheuaux : & en tuerent treslargement, & grand nōbre de gens se mirent en fuite : car la nuit n'a point de honte, & tant exploiterent qu'ils tuerent plus de huit cens hommes, dont y en eut cent hommes d'armes. Les hōmes de bien & vertueux de cest auant-garde, se tindrent ensemble : & estoient quasi tous hommes d'armes, & gens de bonne maison, & tirerent avec leur enseignes droit à la porte, de peur qu'ils ne faillissent par là. Les bouës y estoient grandes, pour la continuelle pluye qu'il faisoit : & y estoient les hommes d'armes iusques par dessus les cheuilles des pieds, & to<sup>9</sup> à pied. Et vn coup tout le demourant du peuple cuida faillir par la porte avec fallots & grâdes clartez. Les nostres qui en estoient lors pres, auoyent quatre bonnes pieces d'artillerie qu'ils tirerent deux ou trois beaux coups du long de la grande rue, & tuerent beaucoup de gens. Cela les feit retirer de ces faux bourgs, & fermer leurs portes. Toufours le debat duroit du long

*La nuit  
n'a point  
de hôte.*

& gaignerent ceux qui estoient saillis au-  
cûs chariots & s'estendiret: car ils estoiet  
pres de la ville, là où ils furent poussez af-  
sez mollement, car ils demourerent hors  
la ville depuis deux heures apres minuit  
iusques à six heures du matin. Toutefois  
quand le iour fut cler, & qu'on se veit l'un  
l'autre, ils furent reboutez, & y fut blessé  
ce messire Iean de Vilette, & mourut  
deux iours apres en la ville, & vn ou deux  
autres de leurs chefs.

*Comment le duc de Bourgogne arriva en personne  
deuant la cité du Liege, ville moult forte & si-  
tuee en pays fertile, & le Roy avec luy.*

CHAP. XXXIX.



Ombien qu'en aucunesfois les  
saillies soyent bié necessaires, si  
sont elles bien d'ageuses pour  
ceux de dedans vne place: car ce  
leur est plus de perte de dix hommes, qu'à  
ceux de dehors de cent: car leur nombre  
n'est point pareil & si n'en peuvent point  
recouurer quand ils veulent. Ce tresgrād  
effroy courut iusques au duc, qui estoit  
logé iusques à quatre ou cinq lieues de la  
ville, & de prime face luy fut dit que tout  
estoit desconfit, toutefois il monta à che-  
ual, & toute l'armee, & commanda qu'au  
Roy.

Roy n'en fut rien dit. En approchant de  
la cité en vn autre endroit de la ville luy  
vindrent nouvelles que tout se portoit  
bien: & qu'il n'y auoit point tāt de morts  
qu'on auoit bien pensé, & n'y estoit mort  
nul homme de nom qu'un cheualier de  
Flandres, appelé mōseigneur de Sergine.  
Mais que les gens de bien qui y estoiet si  
trouuerent en grande necessité & travail,  
car toute la nuit passée auoyent esté de-  
bour en la fange, rasibus de la porte de  
leurs ennemis. Toutefois qu'aucuns des  
fuyans estoient retournez (ie parle des  
gens de pied) mais estoiet si descouragez,  
qu'ils sembloient mal prests à faire gran-  
des armes. Et que pour Dieu ils se hastaf-  
sent de marcher, afin qu'une partie de  
ceux de la ville fussent cōtraints d'eux re-  
tirer à leurs defences chacun en son en-  
droit. Et aussi qu'il luy pleust leur enuoyer  
des viures: car ils n'en auoyent point vn  
seul morceau. Le duc à diligence feit par-  
tir deux ou trois cens hōmes, tāt que che-  
uaux les pouuoient porter pour les recō-  
forter, & donner cœur, & leur feit mener  
ce petit de viures qu'il peut finer. Il y auoit  
deux iours & presques vne nuit qu'ils ne  
auoyent mangé ne beu, sinon ceux qui  
auoyent porté quelques bouteilles, & si

auoyent le plus mauuaistéps du mōde, & de ce costé ne leur estoit possible d'entrer, si le duc ne les empeschait ailleurs. Ils auoyent largement gens blestéz: entre les autres le prince d'Orenge (que i'auois oublié à nommer) qui se montra homme de vertu, car onques ne se voulut bouger: monseigneur du Lau & Dursé se gouvernerent bié tous deux. Ils s'en estoyé t fuis ceste nuit precedéte plus de deux mil hommes. Ià estoit assez pres de la nuit quand ledit duc eut ceste nouvelle. Et apres auoir depesché les choses dessusdites, il alla là ou estoit son enseigne cōter le tout au Roy, lequel en fut tresioyeux, car le cōtraire luy eut peu porter dommage. Incōtinét on s'approcha du faux bourg & descendit largement de gés de bien, & hōmes d'armes avec les archiers pour aller gagner le faux bourg: & prindrēt les logis le bastard de Bourgōgne, lequel auoit force charge sous ledit duc: le seigneur de Raustain, le cōte de Rossi fils du conestable, plusieurs autres gés de bien. Aisément fut fait logis en ce faux bourg iusques rāsibus de la porte, laquelle ils auoyent rōpue comme l'autre: & se logea ledit duc au milieu du faux bourg, & le Roy demoura ceste nuit en vne grande cense, ou

me-

meftairie fort grande & bien maiffōnee, à vn quart de lieué de la ville, & gens largement logez à l'environ de luy, tant des siens que des nostres. La situatiō de la cité sont montaignes & valees, pays fort fertile, & y passe la riuier de Meuze au trauers: & peut bien estre de la grandeur de Roüen, & pour lors estoit vne cité merueilleusement peuplee. De la porte ou nous estiōs logez iusques à celle ou estoit nostre aduantage, il y auoit peu de chemin par dedās la ville. Mais par dehors y auoit bien trois lieués rāt y a de marescages & de mauuais chemins: aussi c'estoit au fin cœur d'Hiuer. Les murs estoient tous rālez, & pouoyent saillir par ou ils vouloyent, & y auoit seulement vn peu de douue, ne iamais n'y eut fōsiez, car le fōd est tres apre & tresdur. Ce premier soir que le duc de Bourgogne fut logé en leurs faux bourgs furent fort soulagez ceux qui estoient de nostre aduantage, par la puissance qui ià estoit departie en deux. Il nous vint enuiron minuit vne alarme bien aspre. Incontinét saillit le duc de Bourgogne en la rué, & peu apres y arriua le Roy & le conestable, qui feirēt vne grande diligence à venir de si loin. Les vns crioient, ils saillent par vne telle

*La situatiō de la cité du Liege.*

porte, d'autres disoyent autres paroles esfrayees. Et le tēps estoit si obscur & mauuais qu'il aidoit bien à espouuancer les gens, & le duc de Bourgongne n'auoit point faute de hardiesse: mais aucunesfois faute d'ordre. Et à la verité il ne tint point à l'heure que i'ay parlé si bonne contenance. que beaucoup de gens eussent bien voulu, pour ce que le Roy en estoit present, & print le Roy paroles & autorité de commander: & dist à mōseigneur le conestable: Tirez avec ce qu'auuez de gens en tel endroit: car ils doyuent venir, c'est leur chemin: & à ouïr sa parole & grandsens, & qu'autrefois se fust trouué en tel affaire: touteffois ce ne fut rien, & retourna le Roy en son logis, & le duc de Bourgongne au sica. Le lendemain au matin le Roy vint loger deuant les faux bourgs en vne petite maisonnette, rasibus de celle ou estoit logé le duc de Bourgongne, & auoit avec eux sa garde des Elcossois, & des gens d'armes logez assez près de luy en quelque village. Le duc de Bourgongne estoit en grande suspicion, ou que le Roy n'entraist dedans la cité, ou qu'ils ne s'enfuisst auant qu'il eust prinse la cité, ou qu'à luy mesmes ne feist quelque outrage estant si pres. Touteffois en-

tre les deux maisons y auoit vne grande grange, en laquelle il serra trois cens hommes d'armes, & y estoit toute la fleur de sa maison, & rompirent les parois de la grange pour plus seurement faillir, & ceux la auoyent l'œil sur la maison du Roy qui estoit rasibus. Ceste feste dura huit iours, car au huitiesme iour la ville fut prinse que nul ne se desarma, le dit duc n'autre. Le soir auant la prinse auoit esté deliberé les assaillir. Lendemain au matin qui estoit à vn iour de Dimenche, trentesixiesme d'Octobre, l'an mil quatre cens soixante & huit, fut prins & baillé enseigne avec eux de nostre aduantage: que quand ils orroyent tirer vn coup de bombarde & deux grosses serpentines, incōtinent apres sans autres coups ils assaillissent hardiment: car le dit duc assauroit de son costé sur les huit heures du matin la ville, comme ceci a esté conclud. Le duc de Bourgongne se desarma, ce qu'encores n'auoit fait: & feit desarmer tous ses gens pour eux refreschir, & par especial to<sup>r</sup> ceux qui estoient en ceste grange. Bien tost apres que ceux de la ville en furent aduertis, ils delibererent faire vne faillie de ce costé aussi bien qu'ils auoyent fait de l'autre. Or notez comme vn bien grand prince

*Le duc de Bourgongne auoit assez de hardiesse peu d'ordre comme deuant à dit l'antheur.*

& puiffant peut tressoudainement tomber en inconuenient & par bien peu d'ennemis : parquoy toutes entreprinſes ſe doyuent bien penſer & bien debatre auât que les mettre en effet. En celle cité n'y auoit vn ſeul homme de guerre, ſinon de leur territoire. Ils n'auoyent plus ne cheualiers ne gentilhommes avec eux : car ſi petit qu'ils auoyent au parauant deux ou trois iours, auoyent eſté tuez ou bleſſez. Ils n'auoyent portes ne murailles ne foſſez, ni vne ſeule piece d'artillerie qui rien ne valluſt, & n'y auoit que le peuple de la ville, & ſept ou huit cens hommes de pied qui ſont d'vne petite montaigne au derriere du Liege appellé le pays Franchemont: & à la verité ont toujours eſté trefrenomez ceux de ce quartier. Et ſe voyans deſeſperer de ſecours, veu que le Roy eſtoit là en perſonne contre eux, ſe delibérerent de faire vne groſſe ſaillie, & de mettre toutes choſes en aduenture, car auſſi bien ils ſçauoyent bien qu'ils eſtoyēt perdus.

*Comment les Liegeois feirent vne merueilleuſe ſaillie ſur les gens du duc de Bourgoyne là ou luy & le Roy furent en grand danger.*

CHAP. XL.

Leur

**L**eur conſclusion fut, que par les trous de leurs murailles qui eſtoyent ſur le derriere du logis du duc de Bourgogne, ils ſauldroyent tous les meilleurs, qui eſtoyēt ſix cens hommes du pays de Franchemôt, & auoyent pour guyde l'hoſte de la maiſon ou eſtoit logé le duc de Bourgogne. Et pouuoyēt venir par vn creux d'vn rocher aſſez pres de la maiſon de ces deux princes, auant qu'on les apperçeufſt, moyennât qu'ils ne feiſſent point de bruit. Et combien qu'il y euſt quelques eſcoutans au chemin ſi leur ſembloit il biē qui les tueroyent, ou qu'ils ſeroyent auſſi toſt au logis comme eux. Et faiſoyent leur compte, que ces deux hoſtes les meneroyent tout droit en leurs maiſons, ou ces deux princes eſtoyent logez, & qu'ils ne ſ'amuſeroyent point ailleurs, parquoy les ſurprendroyent de ſi pres q̄ ils les tueroyent, ou prendroyent auant que leurs gens fuſſent aſſemblez, & qu'ils n'auoyent point loin à ſe retirer, & qu'au fort ſil falloit qu'ils mouruſſent pour executer vne telle entreprinſe, qu'ils prendroyent la mort en grē, car auſſi bien ils ſe voyoyent de tous points deſtruits comme dit eſt. Ils ordonnerent outre que tout le peuple de

la ville faudroit par la porte, laquelle re-  
 pond du long de la grande ruë de nostre  
 faux bourg, avec vn grand hu, esperant  
 desconfire tout ce qui estoit logé en cedit  
 faux bourg. Et n'estoyent point hors de  
 esperance d'auoir vne si grande victoire,  
 ou à tout le moins, & au pis aller, vne bien  
 glorieuse fin. Quand ils eussent eu mille  
 hommes avec eux de bonne estoffe, si es-  
 toit leur entreprinse bien grande. Toutef-  
 fois il s'en fallut bien peu, qu'ils ne s'en  
 vinssent à leur intention. Et comme ils  
 auoyent conclu, faillirent ces six cens ho-  
 mes de Franchemont par les bresches de  
 leurs murailles, & croy qu'il n'estoit en-  
 cores dix heures du soir, & attraperent la  
 pluspart des escoutes & les tuerēt. En-  
 tre les autres y moururent trois gentils  
 hommes de la maison du duc de Bour-  
 gogne, & s'ils eussent tiré tout droit  
 sans eux faire oüir, iusques à ce qu'ils  
 eussent esté là ou ils vouloyent aller sans  
 nulle difficulté ils eussent tué ces deux  
 princes couchez sur leurs lits. Derriere  
 l'hostel du duc de Bourgogne y auoit  
 vn pavillon ou estoit logé le duc d'Ale-  
 çon, qui est auourd' huy, & monseigneur  
 de Cran avec luy. Ils s'arresterēt vn peu &  
 donnerent des coups de picques au tra-

*faillie  
 des Lie-  
 geois &  
 danger  
 du Roy  
 & de  
 duc de  
 Bourgo-  
 gne.*

uers, & tuerent quelque varlet. Il en sor-  
 tit bruit en l'armee, qui fut occasion que  
 quelque peu de gens s'armerent au moins  
 se merent debout. Ils laisserent ces pauvil-  
 lions, & vindrent tout droit aux deux  
 maisons du Roy & du duc de Bourgon-  
 gne. La grange (dont j'ay parlé) ou ledit  
 duc auoit mis trois cens hommes d'ar-  
 mes, estoit rasibus desdites deux mai-  
 sons, ou ils s'amuserent, & à grands coups  
 de picques donnerent par les trous qui  
 auoyent esté faits pour faillir. Tous ces  
 gentilshommes qui s'estoyent desarmez,  
 n'auoit pas deux heures (comme j'ay dit)  
 pour eux refreschir pour l'assaut du len-  
 demain: ainsi les trouuerent tous ou  
 peu s'en falloit desarmez: touteffois au-  
 cuns auoyent iettez leurs cuyrasses sur  
 eux, pour le bruit, qu'ils auoyent oüi  
 au pavillio de monseigneur d'Ale-  
 çon, combattoient iceux à ces trous &  
 à l'huy, qui fut totalement la sauue-  
 ré de ces deux grands princes. Car ce  
 delay donna espace de soy armer, & de  
 faillir en la ruë. I'estois couché en la  
 chambre du duc de Bourgogne qui es-  
 toit bien petite, & deux gentilshommes qui  
 estoient de sa chambre, & au dessus y a-  
 uoit douze archiers seulement, qui fai-

foient le guet, & estoient en habillem<sup>ts</sup>, & iouyoient aux dez: son grād guet estoit loin de luy, & vers la porte de la ville. En effet l'hoſte, de la maison attira vne bande de ces Liegeois, & vint assaillir sa maison, ou ledit duc estoit dedans. Et fut si soudain, qu'à grande peine peusmes mettre audit duc sa cuyrasse sur luy, & vne salade en la teste. Et incontinent descendis mes le degré pour cuyder faillir en la rue, nous trouuāmes nos archiers empeschez à defendre l'huy & les fenestres contre les Liegeois, & y auoit vn merueilleux cry en la rue. Les vns viue le Roy, les autres viue Bourgongne, & les autres viue le Roy & tuez: & nous feusmes l'espace de plus de deux patenostres auant que ses archiers peussent faillir de la maison, & nous avec eux. Nous ne sçauions en quel estat estoit le Roy, ne desquels il estoit, qui nous estoit vne grande doute. Et incontinent que nous feusmes hors de la maison avec deux ou trois torches, trouuāmes aucunes autres torches, & veismes gens qui se combattoient tous à l'environ de nous, mais peu dura: car il faillit gens de tous costez venans au logis du duc. Le premier homme de leurs gens qui fut tué, fut l'hoſte du duc, lequel ne

mourut

mourut pas si tost, & l'oüis parler. Ils furent tous morts ou bien peu s'en fallut. Aussi bien assaillirent la maison du Roy, & entra son hoſte dedans, & y fut tué par les Escossois, qui se monstrerent bien bonnes gens, ils ne bougerent du pied de leur maistre, & tirerent largement fleches, desquels ils blefferent plus de Bourgignons que de Liegeois. Ceux qui estoient ordonnez à faillir par la porte, faillirent: mais ils trouuerent gens au guet qui iā estoient assemblez, qui tost les retournerent, & ne se monstrerent pas si experts que les autres. Incontinent que ces gens furent ainsi reboutez, le Roy & ledit duc parlerent ensemble. Et pource qu'on voyoit beaucoup de gens morts, ils eurent doute que ce ne fussent de leurs morts: mais peu sy en trouua, mais de bleffez beaucoup. Et ne faut point doubter que s'ils ne se fussent amusez en ces deux lieux (dont i'ay parlé) & par special à la grange ou ils trouuerent resistance, & eussent suyui ces deux hoſtes qui estoient leurs guides, ils eussent tué le Roy & le duc de Bourgongne: & ie croy qu'ils eussent aussi desconfit le demourant de l'oſt. Chacun de ses deux seigneurs se retira en son logis, tres esbahis de ceste har-

*Proffesse  
des ar-  
chiers  
Escossois*

die entreprinse. Et tost se meirent au conseil à sçauoir qu'il seroit à faire le lendemain touchant cest assaut qui estoit deliberé, & entroit le Roy en grãde doute. Et en estoit la cause, qu'il auoit peur que si ledit duc failloit à prendre ceste cité d'assaut, que le mal en tomberoit sur luy, & qu'il seroit en danger d'estre arresté, ou prins de tous points. Car ledit duc auoit peur que s'il parloit, qu'il ne luy fait la guerre d'autre costé. Ici pouuez veoir la miserable cõdition des princes qui par nulle voye ne se sçauent aller faire la paix finale, n'y auoit pas quinze iours, & iuré si solemnellement de loyalement l'entretenir: touteffois la fiancense y pouuoit trouuer par nulle voye.

*Difficile chose que princes se fient l'un à l'autre.*

*Comment la cité du Liege fut assailie, prinse, & pillée, & les eglises aussi.*

CHAP. XLII.

**L**E Roy pour fõster de ces doutes, vne heure apres qu'il se fut tiré en son logis, & apres ceste faille dont ay parlé, manda aucuns des prochains seruiteurs dudit duc, & qui festoyent ià trouuez au cõseil, leur demanda de la conclusion. Ils luy dirent qu'il

qu'il estoit arresté dès le lendemain assailir la ville, & la forme & maniere qu'il auoit esté conclu. Le Roy leur feit de grãdes doubtes & tressages, & qui furent tressagreables au gens dudit duc, car chacun craignoit tressfort c'est assaut pour le grãd nombre du peuple qui estoit dedans la ville, & aussi pour la grãde hardiesse que ils leurs auoyent veu faire, n'auoit pas deux heures, & eussent esté tresscontens attendre encõres aucuns iours, ou les recevoir à quelque composition.

Et vindrent deuers le duc luy faire ce rapport, & y estois present. Et luy dirent routes les doubtes que le Roy faisoit & les leurs: mais tous disoyent venir du Roy, craignans qu'il ne leur print mal d'eux. A quoy respondit ledit duc, que le Roy le faisoit pour les sauuer, & le print en mauuais sens. Et que la chose n'iroit pas ainsi, veu qu'on ne pouuoit faire nulle batterie, & qu'il n'y auoit point de muraille, & que ce qu'ils auoyent réparé aux portes estoit ià abbatu, qu'il ne failloit ià plus attendre, & qu'il ne delaisseroit point l'assaut du matin, comme il auoit esté conclud. Mais que s'il plaisoit au Roy aller à Namur, iusques à ce que la ville fut prinse, qu'il estoit bien content; mais qu'il ne partiroit

*Suspitions que le duc auoit du Roy.*

point de là iusques à ce qu'on veist l'issue de ceste matiere, & qu'il en pourroit aduenir. Ceste responce ne pleust à nul qui fust present, car chacun auoit eu peur de ceste saillie. Du Roy fut faite la responce, non point creüe, mais la plus honnelle que on l'eust peu entendre & fagement: mais dist qu'il ne vouloit point aller à Namur, mais que le lendemain se trouueroit avec les autres. Mon aduis est, que si l'eust voulu s'en aller ceste nuit, il l'eust bien fait: car il auoit cent archiers de la garde, & aucuns gentilshommes de la maison, & pres de là, trois cens hommes d'armes. Mais sans nulle doubtte là ou il auoit de l'honneur il n'eust point voulu estre repris de coïardise. Chacun se reposa quelque peu, en attendant le iour tous armez, & disposerent les aucuns de leurs consciences: car l'entreprinse estoit bien dangereuse. Quand le iour fut cler, & que l'heure approcha, qui estoit de huit heures du matin, comme i'ay dit que lon deuoit assaillir, feit ledit duc tirer la bombarde & les deux coups de serpetine pour aduertir ceux de l'aduâtgarde qui estoient à l'autre porte bien loin de nous (comme i'ay dit) par dehors: mais par dedans la ville il n'y auoit point de grand

grand chemin. Ils estendirent l'enseigne, & incontinent se disposerent à l'assaut. Les trompettes du duc commencerent à sonner, & les enseignes d'approcher la muraille, accôpaignez de ceux qui les deuoient suyure. Le Roy estoit emmi la rue bien accompagné, car tous ses trois cens hommes d'armes y estoient, & la garde, & aucuns seigneurs & gentilshommes de sa maison. Comme lon vint pour cinder ioindre au point, on ne trouua vne seule defense, & n'y auoit que deux ou trois homes à leur guet, car tous estoient allez disner. Et estimoyent, pource qu'il estoit Dimenche, qu'on ne les assauroit point, & en chacune maison trouua mes la nappes mise. C'est peu de chose que de peuple si n'est conduit par quelques chefs qu'ils ayent en reuerence & en crainte, sauf qu'il est des heures & des temps, qu'en leur fureur sont bien à craindre. Là estoient les Liegeois fort mais parauant l'assaut, tât pour leurs gés qu'ils auoyent perdus à ces deux saillies, ou estoient morts tous leurs chefs, que aussi pour le grand trauail qu'ils auoyent porté par huit iournees, car il falloit que tout fust au guet, pource que de tous costez ils estoient defermez, comme auez ouï.

*Assaut de la vil le du Liege.*

*Quelle chose est peuple sans con- duitte.*

Amon aduis ils cuidoyent auoir ce iour de repos, pour la feste du Dimenche: mais le cōtraire leur aduint. Et comme i'ay dit ne se trouua nul à defendre la ville de leur costé, & moins encores du costé des Bourguignōs qui estoÿēt nostre aduantage avec les autres que i'ay nommez. Et y entrèrent iceux premiers que nous. Ils tuerent peu de gens, car tout le peuple s'enfuit outre le pont de Meuze tirant aux Ardenes, & là ou nous estions ie n'y veis que trois hommes morts & vne femme: & croy qu'il n'y mourut point deux cens personnes en tout, que tout le reste ne fuist ou se cachast aux eglises ou maisons. Le Roy marchoit à loisir, car il voyoit bien qu'il n'y auoit nul qui resistait. Toute l'armee entra dedās par deux bouts, & croy qu'il y auoit quarante mille hommes. Ledit duc estant plus auant en la cité, tourna tout court au deuant du Roy, & le conduisit iusques au palais. Et incontinent retourna le dit duc à la grande eglise de saint Lambert, ou ses gens vouloyent entrer par force, pour prendre des prisonniers & des biens. Et combien que ià il eust commis des gens de sa maison pour garder ladite eglise, si n'en pouoyent ils auoir la maistrise, & assail-

loyent

loyent les deux portes. Je sçay qu'à son arriuee il tua vn homme de sa maison & le veis. Tout se departit, & ne fut point ladite eglise pillée: mais bien en la fin furent prins les hommes qui estoÿent dedans, & tous leurs biens. D'autres eglises y auoit en grand nombre: car i'ay ouï dire à mōseigneur d'Himbercourt, qui co-

Il se di-  
soit au-  
tant de  
messes au  
Liege cō-  
me à Ro-  
me.

Excom-  
munic-  
tion con-  
tre les pil-  
leurs d'e-  
glises.

quoissoit bien la cité, qu'il sy disoit au- tant de messes par iour comme il faisoit à Rome. La pluspart furent pillées sous ombre & couleur de prendre des prison- niers. Je n'entray en nulle eglise qu'en la grande: mais ainsi me fut il dit, & en- uis les enseignes: & aussi long temps a- pres le pape prononça grandes censures contre tous ceux qui auoyent aucune chose appartenant aux eglises de la cité, s'ils ne le rendoyent. Et le dit duc deputa cōmissaires pour aller par tout son pays, pour faire executer le commandement du pape. Ainsi la cité prinse & pillée enuiron le midi, retourna le duc au pa- lais.

Le Roy auoit ià disné, lequel monstroit signe de grande ioye de ceste prinse. Et louoit fort le grand courage & hardiessé dudit duc, & entendoit bien qu'il luy se- roit rapporté, & n'auoit en son cœur au-

tre desir que s'en retourner en son royaume. Apres disner ledit duc & luy se virent en grande chere: & si le Roy auoit loüé ses œuures en derriere, encores le loüa mieux en sa personne, & y prenoit ledit duc plaisir. Il retourne vn peu à parler de ce peuple qui fuyoit de la cité, pour cōfermer quelques paroles que i'ay dittes au commencement des memoires, ou i'ay parlé des malheurs que i'ay veu suyure les gens, apres vne bataille perdue par vn Roy ou duc, ou autre personne beaucoup moindre. Ces miserables gens fuyoyent par le pays d'Ardenne, avec femmes & enfans. Vn cheualier demourât au pays, qui auoit tenu leur parti iusques à celle heure, en destroussa vne grãde bande. Et pour acquerir la grace du vainqueur, il escriuit au duc de Bourgongne, faisant encores le nombre des morts, vn peu plus grand qu'il n'estoit, toutefois il y en auoit largement: & par là feist son appointment. Autres furent à Mezieres sur Meuze, qui est au royaume. Deux ou trois de leurs chefs de bandes y furent prins, dont l'vn auoit nom Madoulet, & furent amenez audit duc, lesquels il feist mourir: aucuns de ce peuple moururēt de faim & de froit & de sommeil. Quatre ou cinq

*La grande misere du poure peuple du Liege.*

cing iours apres ceste prinse commença le Roy à embesogner ceux qu'il tenoit pour ses amis enuers ledit duc, pour s'en pouuoir aller, & aussi en parla au duc en sage sorte, disant que s'il auoit plus affaire de luy qu'il ne l'esparnast point: mais s'il ni auoit plus rien à faire, qu'il desiroit aller à Paris faire publier ses appointemens en la court de parlement, pource que c'est la coustume de France d'y publier tous accords, ou autrement ne seroyent de nulle valeur. Toutefois les rois y peuent tousiours beaucoup: & d'auantage prioit audit duc qu'à l'Esté prochain ils se deussent entreueoir en Bourgongne, & estre vn mois ensemble, faissant bonne chere.

*Ordonnance de France en publication d'accord entre ces.*

*Comment le Roy de France se partit d'avec le duc de Bourgongne de la cité du Liege, & des parties qui furent dites à son parlement.*

CHAP. XLII.



Inablement ledit duc s'y accorda, tousiours vn petit murmurant, & voulant que le traité de paix fust releu deuant que le Roy partist, pour sçauoir s'il y auoit rien dont il se repentist, offrit le mettre à son chois,

De par-  
senés du  
Roy &  
du duc  
de Bour-  
gogne.

de faire ou de laisser, & fait quelque peu d'excuse, de l'auoir amené là. Outre requist au Roy en faueur de monseigneur du Lau, Dursé & Poncet de riuere: & qu'il fust dit que leurs terres & estats leur seroyét rendus, comme ils auoyent auant la guerre. Ceste requeste despleut au Roy car ils n'estoyent point de son parti, parquoy ne deussent estre comprins en ceste paix, & aussi seruoient ils Charles son frere, & non point luy. Et à ceste requeste respondit le Roy estre content, pourueu qu'il luy en accordast autant pour monseigneur de Neuers & de Croy. Ainsi le dit duc se teut & sembla ceste response bien sage, car le dit duc auoit tant de haine aux autres, & les tenoit tât à cœur, que iamais ne s'y fut consenti. A tous les autres points respondit le Roy n'y vouloir rien diminuer, mais confermer tout ce qui auoit esté iuré à Peronne. Et ainsi fut accordé ce partement, & print congé le Roy dudit duc, lequel le conduist demielieü. Et au departement d'ensemble, luy feit le Roy ceste demande. Si d'auenture mon frere, qui est en Bretaigne, ne se contentoit du partage que ie luy baille pour l'amour de vo<sup>s</sup>, que voudriez

vous que ie feisse? Ledit duc luy respōdit soudainemēt sans y penser: sil ne le veut prendre, mais que vous faciez qu'il soit content, ie m'en rapporte à vous deux. De ceste demande & response, sortit depuis grande chose, comme vous orrez ci apres. Ainsi s'en alla le Roy à son plaisir & le conduist monseigneur des Cordes & des Murs, grād baillif de Hainaut, iusques hors des terres dudit duc. Ledit duc demoura en la cité. Il est vray qu'en tous endroits elle fut cruellement traitee: aussi elle auoit cruellement vlé de tous excez contre les subiets dudit duc: & dès le temps de son grand pere, sans rien tenir stable de promesse qu'ils feissent, ne de nul appointment qui fut fait entr'eux, & estoit ià la cinquiesme annee que le duc y estoit venu en sa personne, & tousiours fait paix, & rompue par eux l'an apres. Et ià auoyent esté excommuniez par lōgues annees, pour les choses cruelles qu'ils auoyent commises contre leur euesque: à tous lesquels commandemens de l'eglise, touchāt lesdits differens, n'eurent iamais reuerence n'obeissance. Incōtinent que le Roy fut parti, le dit duc avec peu de gens se delibera d'aller à Franchemont, qui est vn peu outre le Liege,

pays de montagnes tres aspres, pleines de bois: & de là venoyent les meilleurs combatans qu'ils eussent, & en estoient partis ceux qui auoyent fait les saillies dont i'ay parlé ci deuant. Auant qu'il partist de ladite cité furent noyez en grand nombre les poures gens prisonniers qui auoyent esté cachez és maisons, à l'heure que ceste cité fut prinse. Outre fut deliberé de faire brusler ladite cité, laquelle en ce temps estoit fort peuplee, & fut dit qu'on la brusleroit à trois fois: & furent ordonnez trois ou quatre mille hommes de pied, du pays de Luxembourg, qui estoient leurs voisins, & assez d'un habit, & d'un langage pour faire ceste desolatio, & pour deffendre les eglises. Premièrement fut abbatu vn grand pont qui estoit au trauers de la riuere de Meuze, & puis fut ordonné grand nombre de gens, pour deffendre les maisons des chanoines, à l'environ de la grande eglise, & afin qu'il peust demourer logis pour faire le diuin seruice. Semblablement en fut ordonné pour deffendre les autres eglises. Et cela fait, partit le duc pour aller audit pays de Franchemont, d'où i'ay parlé. Et incontinent qu'il fut dehors de la cité, il veit le feu en grand nombre de mai-

*Deliberation de brusler la cité du Liege.*

sons du costé de la riuere. Il alla loger à quatre lieuës, mais nous oyons le bruit, comme si nous eussions esté sur le lieu. Je ne sçay ou si le vent y seruoit, ou si c'estoit à cause que nous estions logez sur la riuere. Le lendemain le duc partit, & ceux qui estoient demorez en la ville, continuerent la desolation, comme il leur auoit esté commandé: mais toutes les eglises furent sauuees, ou peu s'en fallut, & plus de trois cens maisons pour loger les gens d'eglise: & cela a esté cause q' si tost a esté repeuplee, car grand peuple reuint avec les prestres: & à cause des grandes geles & froidures fut force que la pluspart des gens dudit duc allassent à pied audit pays de Franchemont, qui ne sont que villages, & n'y a point de villes fermees, & logea cinq ou six iours en vne petite valee, en vn village qui s'appelloit Pollence. Son armee estoit en deux bandes pour plustost destruire le

*Destruccion du pays de Franchemont.*

pays, & fait brusler toutes les maisons, & rōpre tous les moulins à fer, qui estoient au pays, qui est la plus grande façon de viure qu'ils ayent, & chercherent le peuple parmi les grandes forests ou ils estoient cachez avec leurs biens: & il y en eut beaucoup de morts & de prins, & y gaignerēt

les gens d'armes de l'argent. Je veis choses incroyables du froit. Il y eut vn gentil homme qui perdit vn pied, dont oncques depuis ne fada : & y eut vn page à qui il tomba des doigts de la main. Je veis vne femme morte, & son enfant dont elle estoit accouchee de nouveau. Par trois iours fut departi le vin qu'on donnoit chez le duc pour les gens de bien qui en demandoient, à coups de cognee: car il estoit gelé dedés les pippes, & falloit rompre le glasson qui estoit entier, & en faire des pieces que les gens mettoient en vn chapeau ou en vn panier ainsi qu'il vouloyent. I'en dirois assez estranges choses lōgues à escrire: mais la faim nous feit fuir à grād' haste, apres y auoit seiourné huit iours : & tiré ledit duc à Namur & de là en Brabant, ou il fut bien receu. Le Roy apres estre departi d'avec ledit duc à grande ioye, se retira en son royaume: & en rien ne se meut contre ledit duc, à cause des termes qui luy auoyent esté tenus à Peronne & au Liege, & sembloit que patiemment le portast. Et pource depuis suruint grande guerre entre eux, mais non pas si tost; & n'en fut point la cause, ce dont i'ay parlé ci deuant, combien qu'il y peust bien aider: car la

*Temps  
d'une  
merueilleuse  
gelle.*

paix

paix eust esté quasi telle qu'elle estoit quand le Roy l'eut faite à Paris, mais ledit duc par conseil voulut eslargir ses limites, & puis quelques habillitez furent faites pour y remettre la noise, dont ie parleray quand il fera temps. Mōseigneur Charles de France, seul frere du Roy & n'agueres duc de Normandie, lequel estoit informé de ce traité fait à Peronne, & du partage que par celuy deuoit auoir, enuoya incontinent deuers le Roy, luy supplier qu'il luy pleust accomplir ledit traité, & luy bailler ce qu'il auoit promis. Le Roy enuoya deuers luy sur ces matieres, & y eut plusieurs allees & venues. Aussi ledit duc de Bourgongne enuoya ses ambassadeurs vers ledit monseigneur Charles, luy prier ne vouloir accepter que celuy de Chāpagne & de Brie, lequel luy estoit accordé. Par ce moyen luy remonstrant l'amour qu'il luy auoit monstré là ou il auoit abandonné, & le duc encores n'auoit voulu faire le semblable, comme il auoit veu. Et si auoit mis ledit duc de Bretaigne en ladite paix, comme son allié. Outre luy faisoit dire comme l'assiette de Champagne & Brie luy estoit propice à tous deux: & que si le Roy d'aduēture le vouloit fouler, du iour

*Cause  
pour  
quoy le  
duc de  
Bourgō-  
gne ven-  
loit un  
prince en  
Chāpa-  
gne.*

au lendemain il pouuoit auoir secours de Bourgongne : car les deux pays ioignent ensemble : & si auoit son partage en bonne valeur, car il prenoit tailles & aides : & n'y auoit le Roy rien que son hommage & ressort.

*Comment le Roy feit tant par subtils moyens enuers son frere, qu'il print en partage la duché de Guyenne, & delaiissa Brie & Champagne : ee qui despleut au duc de Bourgongne.*

CHAP. XLIII.

**C**estuy monseigneur Charles estoit homme qui peu ou rien faisoit de luy : mais en toutes choses estoit manié & conduit par autrui, combien qu'il fust aagé de vingt ans ou plus. Ainsi se passa l'Hiuer, qui ià estoit aduancé quand le Roy partit de nous. Il y eut incessamment grés allans & venans sur ce partage : car le Roy pour rien ne deliberoit bailler celuy qu'il auoit promis à son frere. Car il ne vouloit point fonder son frere & le duc estre si pres ses voisins, & traitoit le Roy avec son dit frere de luy faire prendre Guyenne avec la Rochelle : qui estoit quasi toute Aquitaine, plustost que celuy de Brie & de Champagne. Ledit monseigneur Charles craignoit desplaire

desplaire audit duc de Bourgongne, & auoit peur aussi que s'il accorderoit & le Roy ne luy tint verité, il demerroit en mauuais parti. Le Roy qui estoit plus sage à conduire tels traitez, que nul autre prince qui ayent esté de mon tēps, voyant qu'il perdoit temps s'il ne gaignoit ceux qui auoyent le credit avec son frere, s'adressa à Oudet de Rie, seigneur de Lescut, & depuis comte de Comminges, lequel estoit né, & marié audit pays de Guyenne, luy priant qu'il tint la main que son maistre acceptast ce parti, lequel estoit trop plus grand que celuy qu'il demandoit, & qu'ils fussent bons amis, & vesquistent comme freres, & que luy & ses seruiteurs y auoyent profit, & spécialement luy. Et les asseuroit bien le Roy qu'il n'y auroit point de faute qu'il ne baillast la possession dudit pays. Et à ceste façon monseigneur Charles y fut gaigné : & print ledit partage de Guyenne, au grand desplaisir du duc de Bourgongne & de ses ambassadeurs qui estoient sur le lieu.

*Comment le Roy print vne occasion de faire la guerre au duc de Bourgongne pour recouurer les nouuelles de Picardie.*

CHAP. XLIIII.

*Le moyz que le Roy eut pour faire laisser la Champagne à son frere.*

*La cause  
se que le  
cardinal  
Baluë fut  
prins.*

**E**T la cause pourquoy le cardinal Baluë euesque d'Angiers, & l'euesque de Verdun furent prins, pource que le cardinal escriuoit à monseigneur de Guyenne, l'enhortant de ne prendre autre partage que celui que ledit duc de Bourgogne luy auoit procuré par la paix faite à Peronne, laquelle auoit esté promise & iuree entre ses mains: & luy faisoit remonstrances touchant ce cas qui luy sembloit necessaire, lesquelles estoient contre le vouloir & intention du Roy. Ainsy ledit monseigneur Charles deuint duc de Guyenne l'an mille quatre cés soixante & neuf, & en bonne possession du pays avec le gouvernement de la Rochelle, & se veirent le Roy & luy ensemble, & y furent longuement. L'an mil quatre cés septante, print vouloir au Roy de se reuenger du duc de Bourgogne, & luy sembloit qu'il en estoit heure, & secrettement traitoit & souffroit traiter que les villes seans sur la riuere de Somme, comme Amiens, saint Quentin, & Abbeuille, se tournassent contre ledit duc, & qu'ils appellassent ses gens d'armes, & les missent dedans. Car tousiours les grâds seigneurs au moins les fages, veulent chercher quel-

que

que bonne couleur & vn peu apparente. Et afin qu'on cognoisse les habillitez dequoy on vse en France, ie veux conter comme ceci fut guidé: car le Roy & ledit duc y furent deceus tous deux. Et en recommença la guerre, qui dura bien treize ou quatorze ans, qui depuis fut bien dure & aspre. Il est vray que le Roy desiroit fort que ces villes feissent nouuelleté: & print ses couleurs, disant, que le duc de Bourgogne estendoit ses limites plus auant que le traité ne portoit. Et sur ceste occasion alloient & venoient ambassadeurs de l'un à l'autre, & passoyent & repassoyent par ces villes, pratiquans ces marchez, lesquelles n'y auoit nulles garnisons, mais y auoit paix par tout le royaume, tant du costé du duc, comme du duc de Bretagne. Et estoit monseigneur de Guyenne en bonne amitié avec le Roy, comme il sembloit. Toutefois le Roy ne eut pas voulu recommencer la guerre pour prendre vne ou deux de ces villes seulement, mais taschoit de pouoir mettre vne grande rebellion par tout le pays du duc de Bourgogne, & esperoit de tous points en venir au dessus par ce moyen. Beaucoup de gens pour luy complaire se mirent de ces marchez, & luy rappor-

royent les choses beaucoup plus auant qu'ils ne trouuoient : & se vantoyent l'un d'une ville, & les autres disoyent, qu'ils luy soustrairoyēt l'autre, & de tout estoit vne partie. Mais quand le Roy n'eust pensé ce qui aduint, il n'eust pas rompu la paix ne recommencé la guerre, combien qu'il eust cause de se douloir des termes qui luy auoyent esté tenus à Peronne, car il auoit fait publier la paix à Paris trois mois apres qu'il fut de retour en son royaume. Et recommençoit ceste noise un peu à croistre, mais l'affectiō qu'il y auoit le fait tirer outre. Et voyant les habillemens qui furent tenus, le comte de saint Paul, connestable de France, homme tres sage, & autres seruiteurs du duc de Guyenne, & aucuns desiroyent plustost la guerre entre ces deux princes que paix, pour deux regards. Le premier, craignoient que ces tresgrāds estats qu'ils auoyent ne fussent diminuez si la paix continuoit: car ledit connestable auoit quatre cens hommes d'armes, ou quatre cens lances, gens d'armes payez à la monstre, & n'auoit point de contreroleur, & plus de trente mille frācs tous les ans outre les gages de son office, & les profits de plusieurs belles places qu'il tenoit. L'autre, ils vouloyent

*L'estat  
du comte  
de S.  
Paul en  
France  
connestable.*

loyent mettre sus au Roy sa condition estre telle, que s'il n'auoit debat par le dehors contre les grands, qu'il falloit qu'il l'eust avec ses seruiteurs domestiques & officiers : & que son esprit ne pouuoit estre en repos. Et par ces raisons alleguees, taschoyent fort de remettre le Roy en ceste guerre. Et offrit ledit connestable prendre saint Quentin tous les iours que on voudroit: car ses terres estoient à l'environ, & disoit encores auoir tresgrande intelligence en Flandres & en Brabant, & qu'il feroit rebeller plusieurs villes contre le duc. Le duc de Guyenne qui estoit sur le lieu, & tous ses principaux gouuerneurs, offroyent fort seruir le Roy en ceste querelle, & d'amener quatre ou cinq cens hommes, que ledit duc tenoit d'ordonnance, mais leur fin n'estoit pas celle que le Roy entendoit, mais tout à l'opposite comme verrez.

*Comment le Roy enuoya un huissier de parlement en la ville de Gand adiouurer le duc de Bourgogne.*

CHAP. XLV.

**L**E Roy vouloit tousiours proceder en grande solemnité, parquoy fait tenir les trois estats à Tours, les mois de Mars

& d'Auril mille quatre cens soixante & huit, ce que iamais n'auoit fait ne fait depuis: mais il n'y appela que gens nommez, & qu'il pensoit qui ne contrediroyent point à son vouloir. Et là fait remonstres plusieurs choses & entreprinſes, que ledit duc de Bourgongne faisoit contre la couronne: & y fait venir plaintif monſieur le comte d'Eu, lequel disoit que ledit duc luy empeschoit saint Vallent & autres terres, qu'il tenoit de luy à cause d'Abbeuille, & de la comté de Ponthieu, & n'en vouloit faire nulle raison audit comte d'Eu. Et le faisoit ledit duc, pource qu'un petit nauire de guerre de la ville d'Eu auoit prins vne autre nauire, marchant du pays de Flandres, dont ledit comte d'Eu offroit faire la reparation. Outre vouloit dire ledit duc contraindre ledit comte d'Eu de luy faire hommage enuers tous & contre tous, ce que pour riens ne vouldroit faire, car ce seroit contre l'autorité du Roy. A ceste assemblee y auoit plusieurs gens de iustice, tant de parlement que d'ailleurs & fut conclu selon l'intention du Roy que ledit duc seroit adiourné à comparoir en parlement à Paris. Bien ſçauoit le Roy qu'il respondoit orgueilleusement, ou

feroit

seroit quelque autre chose contre l'autorité de la court, parquoy son occasion de luy faire guerre seroit tousiours plus grande. Le duc fut adiourné par vn huissier de parlement en la ville de Gand, comme il alloit ouïr messe. Il en fut fort esbahy, & bien mal content. Incōtinent fait prédre ledit huissier, & fut plusieurs iours gardé, à la fin on le laissa courre. Or voyez les choses qui se dressoyent pour courre sus audit duc de Bourgongne, lequel en fut aduertí, & mist sus vn grand nombre de gens payez à gages; gens mesnagers. C'estoit quelque peu de chose qu'ils auoyent pour se tenir prests en leurs maisons. Toutefois ils faisoient monstres tous les mois sur les lieux, & receuoient argent. Ceci dura trois ou quatre mois, & l'ennuya de ceste mise, & rompit ceste assemblee, & fosta de ceste crainte, car souuent le Roy enuoyoit deuers luy: si sen alla le duc en Hollande. Il n'auoit nulles gens d'ordonnance qui fussent tousiours prests en garnison en ses villes de frontieres, dont mal luy en print, pource qu'on pratiquoit Amiens, Abbeuille, & saint Quentin, pour les remettre en la main du Roy. Luy estant en Hollande fut aduertí par le feu duc Iean de Bour-

*Le duc de Bourgongne adiourné à Paris.*

*Comment la ville d'Amiens fut rendue  
entre les mains du Roy.*

## CHAP. XLVI.

**D**Eux iours apres la fuite des ser-  
uiteurs qui s'en estoient allez,  
qui estoit au mois de Deccebre,  
l'an mil quatre cens, entra mon-  
seigneur le conestable dedans S. Quen-  
tin, & leur feit faire le serment pour le  
Roy. Lors cogneut le dit duc, que ses be-  
songnes alloient mal : car il n'auoit ame  
auec luy, mais auoit enuoyé ses seruiteurs  
pour mettre sus les gens de son pays.  
Toutefois auec si petit de gens qu'il peut  
amasser, il tira à Dourlans, auec quatre  
ou cinq cens cheuaux seulement, en inté-  
tion de garder Amiens de tourner, & là  
fut cinq ou six iours. Ceux d'Amiens mar-  
chandoyent : car l'armee du Roy estoit au-  
pres qui se presenta deuant la ville : & vn  
coup la refuserent, car vne partie de la  
ville tenoit pour ledit duc, lequel y en-  
uoya faire son logis, & s'il eust eu gens  
pour y oser entrer en personne, il ne l'eust  
iamais perdue, mais il n'osa entrer mal  
accompagné, combien qu'il en fust requis  
de plusieurs de la ville. Quand ceux qui  
estoyent contre luy, veirent la dissimula-  
tion, & n'estoit assez fort, ils executerent

CRONIQ. DV ROY LOYS XI.  
bon, que de brieu la guerre luy feroit com-  
mencee tant de Bourgongne qu'en la Pi-  
cardie, & que le Roy y auoit de grandes  
intelligences : & aussi en sa maison ledit  
duc se trouuoit despourueu de gens, car  
il auoit departi ceste assemblee, dont l'ay  
parlé n'agueres, & renuoyez tous chez  
eux. Il fut bien esbahi de ces nouvelles :  
parquoy incontinent passa la mer, & tira  
en Arthois, & tout droit à Hesdin. Là  
entra en aucune suspection, tant des sei-  
gneurs que des traitez qu'on menoit en  
ces villes, dont j'ay parlé & fut vn peu  
long à s'apprester, ne croyant point tout  
ce qu'on luy disoit : & enuoya querir à  
Amiens deux des principaux de la ville,  
lesquels il suspeconna de ce traité : ils  
s'excuserent tresbien & les laissa aller. In-  
continent partirent de la maison aucuns  
de ses seruiteurs, qui se tournerent au ser-  
uice du Roy, cōme le bastard Baudouin,  
& autres qui luy feirent peur, qu'il n'y  
eust plus grande queuē. Il feit crier que  
chacun se mist sus, & peu s'apprestoyent,  
car c'estoit au commencement de l'Hi-  
uer, & y auoit encores peu de iours qu'il  
estoit arriué de Hollande.

*Comment*

leurs entreprinſes, & meirēt ceux du Roy dedans. Ceux d'Abbeuille cuidoyent faire le ſemblable mais monſeigneur des Cordes y entra pour le duc, & y pouruent. D'Amiens à Dourlans n'y a que cinq petites lieuës: parquoy fut force audit duc de ſe retirer dès ce qu'il fut aduertit que les gens du Roy eſtoient entrez à Amiens, & alla à Arras en grande diligence de peur, craignant que beaucoup de choſes ſemblables ſe feiſſent, car il ſe voyoit enuironné en partie des parens & amis du conneſtable. D'autre part à cauſe du baſtard Baudouin qui ſ'en eſtoit allé, il ſouſpçonnoit le grand baſtard de Bourgongne ſon frere, touteſſois gens luy vindrēt peu à peu. Or ſembloit il bien au Roy eſtre au deſſus de ſes affaires, & ſe fioit en ce que le conneſtable & autres luy diſoyent, & ces intelligences qu'il auoit, & quand n'eust eſté ceſte eſperance, il eust voulu auoir à commencer.

*Comment le conneſtable aſchoit tousiours de mettre en guerre le Roy & le duc de Bourgongne, & la cauſe pourquoy il procuroit ceſt affaire.*

CHAP. XLVII.

**O**R eſt il temps que i'acheue de declarer qui mouuoit ledit conneſtable

ble & le duc de Guyenne, & de ſes principaux ſeruiteurs, de quelle enuie ils pouuoient auoir à mettre ces deux grands princes en guerre, qui eſtoient en repos en leurs ſeigneuries: i'en ay dit quelque choſe, pour maintenir plus ſeulement leurs eſtats & le Roy: afin que il ne ſe broüillast parmi eux, ſe tenoit en repos, mais cela n'eſtoit point encores la principale occaſion, mais eſtoit que le duc & eux auoyent fort deſiré le mariage de Guyenne avec la ſeule fille & heritiere du duc de Bourgongne, car il n'auoit point de fils. Et pluſieurs fois auoit eſté requis le duc de Bourgongne de ce mariage: & tousiours ſ'y eſtoit accordé, mais iamais ne voulut conclure, & en tenoit encores d'autres paroles. Or regardez quel tour ces gens prenoient pour cuidoer paruenir à leur intention, & contraindre ledit duc de bailler ſa fille: car incontinent que ces villes furēt prinſes, & le duc de Bourgongne retourné à Arras, où il amaſſoit gens tant qu'il pouuoit: le duc de Guyenne luy enuoya vn homme de ſecret, lequel luy apporta trois lignes de ſa main en vn loppin de papier & ployé bien menu contenant ces mots. Mettez peine de cōtenter vos ſubiets & ne vous ſouciez, car vous

*Reque-  
ste du  
duc de  
Bourgo-  
gne au  
conne-  
table.*

trouueriez des amis. Le duc de Bourgogne qui estoit en crainte tresgrande du commencement, enuoya vn homme deuers le connestable, luy prier de luy vouloir bien : & ne presser point asprement ceste guerre, qui luy estoit encommece sans l'auoir deffié, ne semons de rien. Ledit connestable fut fort aise des paroles, & luy sembla bien qu'il tenoit le duc en la sorte qu'il demandoit. C'estoit en grande doute, si luy manda par toute responce, qu'il voyoit son fait en bien grand peril, & qu'il n'y cognoissoit remede que vn pour eschapper: c'estoit qu'il donnoit sa fille en mariage au duc de Guyenne: & qu'en ce faisant il seroit secouru de grand nombre de gens: & declara le dit duc de Guyenne pour luy, & plusieurs autres seigneurs, & que lors luy rendroit saint Quentin, & qu'il se mettroit des leurs, mais que sans ce mariage, & veoir ceste declaration il ne sy oseroit mettre: car le Roy estoit trop puissant, & auoit son fait bien accoustré, & grandes intelligences des pays dudit duc, & toutes paroles semblables, de grand espouuentemens. Ie ne cogneuz onc bonne issué d'homme qui ait voulu espouuanter son maistre, & le tenir en suspection, ou vn grand prince de qui

*Sentence  
notable.*

qui on à affaire, comme vous entendrez de ce connestable: car combien que le Roy fust lors son maistre, si auoit il la pluspart de son vaillât & ses enfans sous ledit duc de Bourgogne: mais tousiours a vsé de ces termes, de les vouloir tenir en crainte tous deux l'un & l'autre, dont mal luy en est prins. Et combien que toute personne cherche à se mettre hors de subiection & crainte, & aucunefois ait hay ceux qui les y tiennent: si n'en y a nul qui en c'est article approche les princes, car ie n'en cogneuz oncques nul qui de mortelle haine ne hayst ceux qui les y ont voulu tenir. Apres que le duc de Bourgogne, il eut oiii la responce du connestable, il cogneur bien qu'en luy ne trouuoit nulle amitié & qu'il estoit principal conducteur de ceste guerre, & conceut vne tresmerueilleuse haine contre luy, qui iamais depuis ne luy partit du cœur: & principalement que pour telles doutes le vouloyent contraindre à marier sa fille. Ià luy estoit reuenu vn petit le cœur, & auoit recueilli beaucoup de gens. Vous entendez bien par ce que manda le duc de Guyenne, & puis le connestable, que c'estoit chose deliberee entre eux: car toutes semblables paroles ou-

*Haine  
du duc  
contre le  
conne-  
table.*

plus espouuâtables manda le duc de Bre-  
taigne apres, & laissa amener à monsei-  
gneur de Lescut cent hommes d'armes  
Bretons, au seruice du Roy. Ainsi conclu-  
rent que ceste guerre se faisoit pour con-  
traindre ledit duc à se consentir à ce ma-  
riage, & que lon abusoit le Roy, quand  
on luy conseilloit d'entreprendre ceste  
guerre, & que ces intelligences qu'on luy  
disoit auoit audit pays dudit duc n'estoit  
point vray, mais toute mensonge, ou peu  
s'en falloit. Toutefois tout ce voyage  
fut serui le Roy dudit connestable tres-  
bien & en grande haine contre ledit duc  
cognoissant que telle haine il auoit con-  
ceue contre luy. Semblablement seruit le  
duc de Guyenne en ceste guerre fort bien  
accompagné, & furent les choses fort pe-  
rilleuses pour le duc de Bourgogne, mais  
quand du commencement que ce differet  
commença (dont i'ay parlé) s'il eust voulu  
assurer dudit mariage le duc de Guyen-  
ne, & le connestable, & plusieurs autres  
eux & leurs sequelles se fussent tourne-  
des siens contre le Roy, & essayez à faire  
le Roy bien foible, s'il leur eust esté possi-  
ble: mais quelque chose que scauent faire  
les hommes en telles matieres, Dieu con-  
clud à son plaisir.

*Comment le duc de Bourgogne vint assaillir  
Piquegny, & le gaigna, & puis tira  
vers Amiens.*

## C H A P. XLVIII.

**V**ous deuez auoir entendu au  
long dõt se mouuoit ceste guer-  
re que ces deux princes encom-  
mencerēt, & qu'ils fussent aueu-  
glez, & leur pouuoit on biendire, que l'v-  
ne partie du monde ne scait point comme  
l'autre veit & se gouerne. Or toutes cho-  
ses dont i'ay parlé en tous ces articles pre-  
cedens, aduindrent en bien peu de temps.  
Car apres la prinse d'Amiens, en moins  
de quinze iours ledit duc se meit aux  
champs aupres d'Arras, car il ne se retira  
point plus loing, & puis se retira vers la  
riuiere de Somme, & droit à Piquegny.  
En chemin leur vint vn messager du duc  
de Bretagne, qui n'estoit qu'un homme à  
pied: & dit audit duc de par son maistre,  
comme le Roy luy auoit fait scauoir  
plusieurs choses. Entre les autres des in-  
telligences qu'il auoit en plusieurs au-  
tres villes. Et entre les autres nommoit  
Anuers, Bruges, & Brucelles. Aussi ad-  
uertissoit ledit duc, comme le Roy es-  
toit deliberé de l'assiéger en quelque  
ville qu'il le trouuaist, & fust ce dedans

Gand. Et croy que ledit duc de Bretagne mandoit tout ceci en faueur du duc de Guyenne, & pour mieux le faire ioin- dre à ce mariage: mais le duc de Bourgongne print tresmal en gré ces aduertissemens, que le duc de Bretagne luy faisoit & respondit au messager incontinet & sur l'heure que son maistre estoit mal aduerti, & que c'estoyent aucuns mauvais seruiteurs qu'il auoit, à luy vouloir donner ce courroux & ces craintes, afin qu'il ne feist son deuoir de le secourir, comme il estoit obligé par ses alliances, & qu'il estoit mal informé, quelles villes estoyét Gand, ne les villes ou il disoit que le Roy l'assiégeroit, & qu'elles estoyent trop grandes pour assieger. Mais qu'il dist à son maistre, la compagnie enquoy il le trouuoit: & que les choses estoyent autrement. Car de luy il deliberoit de passer la riuiere de Somme, & de combattre le Roy fil le trouuoit en son chemin pour l'engarder: & qu'il prie audit duc son maistre de par luy, qu'il se voulüst declarer en sa faueur contre le Roy, & luy estre tel comme le duc de Bourgongne auoit esté en faisant le traité de Peronne. Le lendemain s'approcha le duc de Bourgongne d'un lieu sur la riuiere de Somme, qui

*Difficile  
chose que  
prince se  
fiel'un à  
l'autre.*

qui s'appelle Piquegny, vne affiette tresforte: & là aupres deliberoit de faire vn pont dessus la riuiere pour passer. Mais par cas d'adventure y auoit dedans la ville de Piquegny logé quatre ou cinq cens francs archiers, & vn peu de nobles.

Ceux la, quand ils veirent passer le duc de Bourgongne, saillirent à l'escarmouche du log d'une chaussee, qui estoit longue, & se meirent si auant hors de leur place, qu'ils donnerent occasion aux gens du duc de les chasser, & les suyirent de si pres qu'ils en tuerent vne partie deuant qu'ils sceussent gagner la ville, & gaignerent le faux bourg de ceste chaussee, & puis on amena quatre ou cinq pieces d'artillerie, combien que par ce costé la ville fust imprenable, par ce qu'il y auoit riuiere entre deux: toutefois les francs archiers eurent peur (pource qu'on faisoit vn pont) qu'on ne les assiégeast de l'autre costé. Aussi ils desampererent la place, & s'enfuyrent. Le chasteau tint deux ou trois iours, & puis s'en allerent tous en pourpoint. Ce petit exploit donna quelque cœur au duc de Bourgongne, & se logea es enuirs d'Amiens, & y feit deux ou trois logis, disant qu'il tenoit les champs, pour veoir si le Roy

le vouloit venir combattre: à la fin s'ap-  
procha fort pres de la ville, & si pres que  
son artillerie à coup perdu tiroit par des-  
sus & dedans la ville: & là se tint bien  
six sepmaines. En la ville y auoit bien  
quatorze cens hommes d'armes de par  
le Roy, & quatre mille francs archiers.  
Et y estoient monseigneur le connesta-  
ble, & tous les grands chefs de ce roya-  
me, comme grand maistre, admiral, ma-  
reschal, seneschaux, & largement gens de  
bien. Le Roy fut cependant à Beauuais,  
où il feit cependant vne tresbien grande  
assemblee: & estoit avec luy le duc de  
Guyenne, & son frere, & le duc Nicolas de  
Calabre, fils aîné du duc de Calabre & de  
Lorraine, & seul heritier de la maison de  
Anjou. Avec le Roy estoient les nobles  
du royaume, assemblez par maniere d'ar-  
riere ban, & ne faut point doubter à ces  
ceux qui estoient avec le Roy, n'eussent  
grande & bonne volonté de cognoître la  
malice de ceste entreprinse, & voyoyent bien  
qu'ils n'auoyent point encores fait, mais  
estoyent en guarré plus que iamais. Ceux  
qui estoient en la ville d'Amiens, feirent  
vne entreprinse pour assaillir le duc de  
Bourgongne & son ost, pourueu que  
le Roy voulsist enuoyer ioindre avec eux  
l'armee

l'armee qu'il auoit avec luy à Beauuais.  
Le Roy aduertit de ceste entreprinse l'a-  
leur enuoya defendre, & de tous points  
la rompre: car combien qu'elle semblast  
aduantageuse pour le Roy, toutefois y  
auoit du hazard pour ceux qui failloyent  
de la ville par especial: car tous failloyent  
par deux portes, dont l'une estoit pres de  
l'ost dudit duc de Bourgongne: & s'ils  
eussent esté contrains deux retourner,  
veü que leur faillie eust esté à pied, ils  
eussent esté en danger de se perdre & de  
perdre la ville. En ces entrefaites enuoya  
le duc de Bourgongne vn page nommé *Lettres  
du duc  
de Bour-  
gongne  
au Roy.*  
Simon de Quinci, qui depuis a esté bail-  
lif de Troye, & escriuit au Roy six lignes  
de sa main, s'humiliant enuers luy, & se  
doutoit de quoy il y auoit ainsi couru sus  
à l'appetit d'autrui. Et qu'il croyoit que  
s'il eust esté bien informé de toutes cho-  
ses qu'il ne l'eust pas fait.

*Comment le Roy & le duc de Bourgongne feirent  
tresue ensemble d'un an, ce qui desplust  
au connestable.*

## CHAP. XLIX.



R l'armee que le Roy auoit en-  
uoyee en Bourgongne, descon-  
fit la puissance de Bourgongne,  
qui estoit faillie aux champs, &

print plusieurs prisonniers. Le nôbre des morts n'estoit pas grand, mais la desconfiture y estoit, & si auoyent desia assiegé des places & prins, qui esbahissoit vn peu ledit duc: touteffois il faisoit semer en s'ost tout le contraire, & que les siens auoyent du meilleur. Quand le Roy eust veu ces lettres que le duc de Bourgongne luy auoit escrites, il en fut tresioyeux pour la raison qu'auex ouïe ci dessus. Et aussi q̄ les choses l'ogues luy ennuyoyent: & luy fait responce, & enuoya pouuoir à aucuns qui estoient à Amiens, pour entrer en vne trefue, & si en fait deux ou trois de quatre ou de cinq iours, & à la fin finale, si en feist vne d'vn an, comme il me semble, dont le connestable comte de saint Paul, monstrois signe de desplaisir. Car sans nulle doubte, quelque chose que les gens ayent pensé, ou sceussent penser au contraire, ledit comte de saint Paul estoit lors ennemi capital du duc de Bourgongne, & eurent plusieurs paroles, & oncques puis n'y eust amitié de l'vn à l'autre, c'omme auex veu par l'issue: mais bien ont enuoyé les vns vers les autres, pour se pratiquer, & chacun pour s'aider de son cōpagnon: & ce que le duc en faisoit, c'estoit tousiours pour

*Le connestable estoit ennemi du duc de Bourgongne.*

cuidier

cuidier r'auoir saint Quentin. Semblablement quand le connestable auoit peur ou crainte du Roy, il luy promettoit rendre: & le faisoit venir deux ou trois lieues pres pour le mettre dedans. Et quand ce venoit à ioindre, ledit connestable se repentoit, & le contre-mandoit, dont en la fin mal luy en print. Car il cuidoit pour la situation ou il estoit, & le grand nombre de gens que le Roy luy payoit, les tenir tous deux en crainte, par le moyen du discord ou ils estoÿt, & il les entretenoit: mais son entreprinse estoit tresdangereuse, car ils estoient trop grands, trop forts, & trop habilles. Apres ces armées departies, le Roy s'en alla en Touraine, & le duc de Guyenne en son pays, & le duc de Bourgongne au sien, & demourerent vne espace de temps les choses en cest estat. Et là tint le duc de Bourgongne grande assemblee d'estats en son pays pour leur remonstrer le dommage qu'il auoit eu, de n'auoir des gens d'armes prests comme le Roy, & que s'il eust eul nombre de cinq cens hommes prests pour garder la frontiere, que iamais le Roy n'eust entrepris ceste guerre, & fussent demourer en paix: & leur mettoit au deuant les dommages qui

*Estats du pays de Bourgongne.*

estoyent prest de leur venir, & les pressoit fort qu'ils luy voussissent donner le payement de huit cens lances. Finablement ils luy donnerent six vingts mille escus, & outre & par le dessus ce que ils luy donnerent : & en ceci n'estoit pas comprinse Bourgongne : mais grande doute faisoient ses subiects, & pour plusieurs raisons de se mettre en ceste subiection, ou voyent le royaume de France à cause de ces gens d'armes. Et à la verité leur doute n'estoit pas sans cause : car quand il se trouua cinq ou six cens homes d'armes, la volenté luy vint d'en auoir plus, & de plus hardiment entreprendre contre ses voisins. Et les six vingt mille escus les feit monter iusques à cinq cens mille, & creut de gens d'armes en tresgrande quantité, & en ont ses subiects bien eu à souffrir. Et croy bien que les gens d'armes de soude sont bien employez sous l'authorité d'un sage Roy ou prince. Mais quand il est autre, ou qu'il laisse en sans petits, l'usage à quoy les employent, leur gouvernement n'est pas tousiours profitable, ne pour le Roy, ne pour les subiects. La haine ne diminueoit point entre le Roy & le duc de Guyenne, estant retourné en son pays renuoyoit souuent

*Appetit  
insatiable  
du  
duc de  
Bourgogne  
de  
dominer.*

vers

vers ledit duc de Bourgongne pour le mariage de sa fille, & continuoit ceste poursuite : & ledit duc de Bourgongne l'entretenoit, aussi faisoit-il tout homme qui la demâdoit : & croy qu'il n'eust point voulu veoir de fils, ne que iamais il eust marié sa fille tant qu'il eust vesçu. Mais tousiours gardé pour entretenir gés pour s'en seruir & aider : car il taschoit à tant de choses grandes, qu'il n'auoit point le temps à viure pour les mettre à fin : & estoient choses quasi impossibles. Car la moitié d'Europe ne l'eust sceu contenter. Il auoit assez de hardiesse pour entreprendre toutes choses, sa personne pouuoit assez porter de traual qui luy estoit necessaire. Il estoit assez puissant de gens & d'argent : mais il n'auoit point assez de sens & malice pour conduire ses entreprises, car avec les autres choses propres à faire conquests, si le tresgrand sens n'y est, tout le demourant n'est rien. Et croy qu'il faut que cela vienne de la grace de Dieu. Qui eust peu prendre partie des conditions du Roy nostre maistre, & partie des siénes, on en eust fait un prince parfait : car sans nulle doute le Roy en sens le passoit de trop, & la fin se monstre par ses ceuures.

p 2

*Comment un duc d'Angleterre qui s'estoit retiré en  
Flandres fut si poure qu'il demandoit sa  
vie de maison en maison.*

CHAP. L.



Me suis oublié parlant de ces  
matieres precedentes de parler  
du Roy Edouard d'Angleterre:  
car ces trois seigneurs ont vescu  
long temps grands. C'est à sçauoir nostre  
Roy, le Roy d'Angleterre, & le duc de  
Bourgonne. Je ne vous garderay point  
l'ordre d'écrire que font les historiens,  
ni ne nommeray les annees proprement,  
ni le temps que les choses sont aduenues,  
ni ne vous allegue rien des histoires pas-  
sees pour exemple: car vous en sçauetz as-  
sez, & seroit parler Latin deuant les Cor-  
deliers: mais seulement vous dy grosse-  
mēt ce que j'ay veu & sçeu, & oüi dire aux  
princes que ie vous nomme. Vous estes  
du temps que toutes ces choses sont ad-  
uenues: parquoy n'est ià besoin de si tres-  
succinctement vous dire les heures ni les  
saisons, cōme il me peut sembler: ailleurs  
ay parlé des occasions qui meurent le duc  
de Bourgōgne d'espouser la sœur du Roy  
Edouard, qui principalement estoit pour  
se fortifier contre le Roy: toutefois ne  
l'eust iamais fait pour la grand amour  
qu'il

*Parler  
Latin  
deuant  
les Cor-  
deliers.*

qu'il portoit à la maison de Lenclastre,  
dont il estoit prochain parent, à cause de  
sa mere, laquelle estoit fille de Portugal:  
mais la mere d'elle estoit fille du duc de  
Lenclastre & autant qu'il aimoit parfai-  
tement ceste dite maison de Lenclastre,  
il haysoit celle Dyorth. Or à l'heure de ce  
mariage celle de Lenclastre, estoit du tout  
destruite, & de celle Dyorth ne se parloit  
plus: car le Roy Edouard estoit Roy &  
duc Dyorth, & estoit tout pacifique. Et  
durant les guerres de ces deux maisons y  
auoit eu en Angleterre sept ou huit gros-  
ses batailles, & morts cruellēmēt soixan-  
te ou quatre vingts princes ou seigneurs  
des maisons royales: & ce qui n'estoit  
mort estoit fugitif. En la maison dudit  
duc j'ay veu aucuns de ces seigneurs ieu-  
nes: car leurs peres estoient morts en An-  
gleterre, & les auoit recueillis le duc de  
Bourgonne en sa maison, comme ses pa-  
rens de Lenclastre auant le mariage. Les-  
quels ie veis en si grande poureté auant  
que ledit duc eut cognoissance d'eux, que  
ceux qui demandent l'aumosne ne sont  
pas si poures. Car j'ay veu vn duc estre al-  
lé à pied sans chausses apres le train du-  
dit duc pourchassant sa vie de maison en  
maison. C'estoit le plus prochain de la li-

gnce de Lenclastre, & auoit espouſé la ſœur du Roy Edouïard, apres fut cogneu, & eut vne petite pension pour ſentretenir. Ceux de Sombrefſet & autres y estoient: tous ſont morts depuis en ces batailles. Leurs peres & leurs parens auoyét pillé & deſtruit le royaume de France, & poſſédé la pluſpart par maintes années. Tous ſentreteuerét, ceux estoient enuiez en Angleterre, & leurs enfans ſont finis, comme vous voyez. Et puis on dit, Dieu ne cognoïſt les gens comme il ſouloit du temps des enfans d'Israel, il enduroit les mauuais princes & mauuais gens. Je croy bien qu'il ne parle plus aux gens comme il ſouloit: Car il a laiſſé aſſez d'exemple en ce monde, pour eſtre creu. Mais vous pouuez voir en liſant ces choses avec ce que vous en ſçauéz d'auantage, que c'eſt de ces mauuais princes & autres ayans authorité en ce monde, & qu'en vſant cruellement & tyranniquement, que nul ou peu en demeuret impunis, mais ce n'eſt pas touſiours à iour nommé, n'a l'heure que ceux qui ſouffrent le deſirent. En reuenât à ce Roy Edouïard d'Angleterre, le principal hôme d'Angleterre qui euſt ſouſtenu la maiſon eſtoit le comte d'Waruic, & le duc Sombrefſet

Pour  
quoy  
Dieu ne  
parle  
plus aux  
hommes  
comme le  
temps  
paſſé.

brefſet contre celle de Lenclastre, & ce pouuoit ledit comte d'Waruic quaſi dire pere du Roy Edouïard, quant à ſeruices & nourritures. Et auſſi ſeſtoit fait fort grand: car outre ce qu'il eſtoit grand ſeigneur de ſoy, il tenoit grandes ſeigneuries par don de Roy, tant de la couronne que de conſiſcation, & puis capitaine de Calais, & autres groſſes offices: & ay ouï eſtmer quatre vingts mille eſcus l'an, ce qu'il tenoit en ces choses alleguees, ſans ſon patrimoine. Le comte d'Waruic entra en different avec ſon maïſtre, par aduenture vn an auant que le duc de Bourgongne vint deuant Amiens, & aida bien le duc: car il luy deſplaiſoit de ceſte grande authorité que le comte de Waruic auoit en Angleterre, & ne ſ'accordoit point bien: car ledit ſeigneur de Waruic ſentendoit touſiours avec le Roy. En eſſet i'ay veu en ce temps ou peu auant, le comte d'Waruic ſi fort, qu'il meit le Roy ſon maïſtre entre ſes mains, & feit mourir le ſeigneur de Calais pere de la royne, & deux de ſes enfans, & le tiers en grand danger. Leſquels perſonnages le Roy Edouïard aimoit fort, & feit mourir encores aucuns cheualiers d'Angleterre, & garda le Roy ſon maïſtre

La gran-  
de autho-  
rité du  
comte  
d'Waruic.

vne espace de temps hōnestement, & luy  
 meit nouueaux seruiteurs à l'entour pour  
 luy faire oublier les autres, & luy sem-  
 bloit que son maistre estoit vn peu sim-  
 ple. Le duc de Bourgogne eut grande  
 doute de ceste aduenture, & pratiquoit  
 secretement que le Roy Edouïard peust  
 eschapper, & qu'il eust moyen & façon de  
 parler à luy. Et tant allerent ces choses  
 que ledit Roy Edouïard eschappa & as-  
 sembla gens, & destroussa quelques ban-  
 des de ceux dudit comte d'Waruic. Il  
 esté biē fortuné en ses batailles. Car neuf  
 grosses batailles pour le moins a gai-  
 gnees, & tout à pied. Ledit comte d'War-  
 uic se trouua le plus foible, il aduertit  
 bien ses amis secrets de ce qu'ils auoyent  
 à faire, & se meit en la mer sur son beau-  
 loir avec le duc de Clarence, qui auoit es-  
 pouzé sa fille, & tenoit son parti, nonob-  
 stant qu'il fust frere du Roy Edouïard, &  
 meuerent femmes & enfans, & grand  
 nombre de gens, & se vint trouuer de-  
 uant Calais, & dedans estoit son lieute-  
 nant en ladite ville de Calais, appelé mō-  
 seigneur de Vaucler, & plusieurs de ses  
 seruiteurs domestiques, qui en lieu de les  
 recueillir luy tirerent de grands coups  
 de canon: & estant à l'Ance, là deuant ac-  
 coucha,

*Mutatio  
 de fertu-  
 re.*

coucha la duchesse de Clarence, fille du-  
 dit comte d'Waruic, d'vn fils. A grande  
 peine voulurent ils consentir, ne le sei-  
 gneur de Vaucler, qu'on luy portast deux  
 flascōs de vin. C'est grande rigueur d'vn  
 seruiteur enuers son maistre: car il est à  
 penser qu'il pensoit bien auoir pourueu  
 en ceste place, qui est le plus grand thre-  
 sor d'Angleterre, & la plus belle capitai-  
 nerie du monde à mon aduis, au moins  
 de la Chrestieté. Car y fus plusieurs fois  
 durant les differents: & pour certain me  
 fust dit par le maistre de l'estape Ditilles,  
 qu'il en seroit donner quinze mille escus  
 de ferme: car il prend tout le profit de ce  
 qu'ils ont deçà la mer, la pluspart de la  
 garnison à leur poste. Le Roy d'Angleter-  
 re fut fort cōtent dudit seigneur de Vau-  
 cler de ce refus qu'il auoit fait à son capi-  
 taine, & ne luy enuoya lettres pour tenir  
 l'office en chef: car il estoit sage cheua-  
 lier & ancien, & portoit l'ordre de la iar-  
 tiere. Monseigneur de Bourgogne fust  
 fort content de luy, aussi qui pour lors es-  
 toit à S. Homer, & m'enuoya deuers ledit  
 seigneur de Vaucler, & luy donna mille  
 escus de pension, luy priant vouloir cōti-  
 nuer en l'amour qu'il auoit monstree au  
 Roy d'Angleterre. Je le trouuay tresdéli-

beré de ce faire. Et feit serment en l'hostel de Lescale à Calais, entre mes mains, audit Roy d'Angleterre enuers & contre tous, & semblablement tous ceux de la garnison de la ville, & fut l'espace de deux mois allant & venant vers luy pour l'entretenir: & le duc de Bourgogne ne bougeoit de Boulongne, & feit vne grosse armee par mer contre le comte d'Waruic qui print plusieurs nauires de ses subiects au partir qu'il feit de deuant Calais, & aida bien ceste entreprinse à nous remettre en guerre, car ses gens en vendirent le butin en Normandie. A l'occasion de ce, le duc de Bourgogne print tous les marchans François venus à la foire de Anuers, pource qu'il est besoin d'estre informé aussi bien des trôperies & mauuaitiez de ce mode, comme du bien: non pour en vser, mais pour s'en garder. Je veux declarer vne tromperie ou habillité ainsi qu'on la voulu nommer, car elle fut sagement conduite. Et aussi veux qu'on entende les tromperies de nos voisins comme les nostres, & que par tout il y a du bien & du mal. Quand ce côté d'Waruic vint deuant Calais, esperant y entrer comme en son principal refuge, monseigneur de Vaucler, qui estoit tres sage, luy manda

manda que sil y entroit qu'il seroit perdu: car il auoit toute Angleterre contre luy, & le duc de Bourgogne: & que le peuple de la garnison, côme monseigneur de Duras, qui estoit mareschal pour le Roy, & plusieurs autres qui auoyent gens en la ville: & que le meilleur pour luy estoit qu'il se retirast en France, & que de la place de Calais il ne s'en souciast, & qu'il luy rendroit bon compte, quand il seroit temps, & seruit tres bien son capitaine luy donnant ce conseil, mais tres mal son Roy. Quand audit seigneur d'Waruic iamais homme ne tint plus grande desloyauté, veu que le Roy d'Angleterre l'auoit fait capitaine en chef, & avec ce que le duc de Bourgogne luy donnoit.

*Comment le duc de Bourgogne feit vne grosse armee par mer aussi bien que par terre, contre le Roy.*

## CHAP. LI.

**A**Ce conseil se tint le comte d'Waruic, & alla descendre en Normandie, ou il fut bien receuilli du Roy, & luy fournit de l'argent treslargement pour la despense de ses gens: & ordonna le bastard

Le comte de Bourbon admiral de France, bien accompagné pour aider à garder ces Anglois & leur nauire, contre l'armee de mer qu'auoit le duc de Bourgongne, qui estoit tresgrosse, & telle que nul ne se fust offrouuer en ceste mer deuant ceste nauire: & faisoit guerre aux subiets du Roy, & par mer & par terre se menaçoient. Tors cecy aduint la saison auant q̄ le Roy print S. Quentin & Amiens (comme i'ay dit) & fut ladite prinse de ces deux places la mille quatre cens septante. L'armee du duc de Bourgongne, estoit plus forte par mer, que celle du Roy & dudit comte ensemble. Car il auoit prins au port de Lescuse largemēt grosses nauires d'Espagne, & de Portugal des nauires de Genes, & plusieurs hurques d'Allemagne. Le Roy Edoiard n'estoit pas de grand ordre: mais fort beau, plus que nul prince que i'aye iamais veu en ce temps là, & tresuillant. Il ne se soucioit point tant de la descente dudit comte d'Waruic, comme faisoit le duc de Bourgongne, lequel faisoit des mouuemens par Angleterre en faueur dudit comte d'Waruic, & en aduertissoit souuent le Roy: Mais il n'auoit nulle crainte, qui me semble vne folie de craindre son ennemi, ne vouloir crain-

Folie est  
ne crain-  
dre son  
ennemi.

dre riens veu l'appareil qu'il auoit: car le Roy arma tout ce qu'il auoit peu finer de nauires, & meit largement gens dedans & fait faire parement aux Anglois. Il auoit fait le mariage du prince de Galles avec la seconde fille dudit comte d'Waruic. Ledit prince estoit seul fils du Roy Henri d'Angleterre, lequel estoit encores viif & prisonnier en la tour de Londres, & tout ce mesnage estoit prest à descendre en Angleterre: C'estoit estrange mariage auoir deffait & destruit le pere dudit prince, & luy faire espouser la fille: & puis vouloit entretenir le duc de Clarence frere du Roy opposite, qui bien deuoit craindre que ceste lignee de Lenclastre ne reuint sur ses pieds. Aussi les ourages ne scauoient passer sans dissimulation. Or i'estois à Calais pour entretenir monseigneur de Vauler, à l'heure de cest appareil. Et iusques lors n'entendis la dissimulation, qui auoit ià duré trois mois: car ie luy requis (veu ces nouvelles qu'il oyoit) qu'il voulist mettre hors de la ville vingt ou trente des seruiteurs domestiques dudit comte d'Waruic, & que i'estois assure que l'armee dudit Roy & dudit comte estoit prest à partir de Normandie, ou ià elle

Estat de  
prince  
diuerse-  
ment  
changé.

estoit. Et que si soudainement il prenoit terre en Angleterre, par aduerture viendroit mutation à Calais, à cause des seruiteurs dudit comte d'Waruic. Et qu'il n'en seroit à l'aduerture point le maistre: & luy priay fort que de ceste heure il les meit dehors. Tousiours le m'auoit accordé iusques à celle heure dont ie parle, qu'il me tira à part: & me dist qu'il demoureroit bien le maistre en la ville, mais qu'il me vouloit dire autre chose, pour aduertir monseigneur de Bourgongne. C'estoit qu'il luy conseilloit, s'il vouloit estre amy d'Angleterre, qu'il meit peine de mettre la paix non point la guerre, & se disoit pour ceste armee qui estoit contre monseigneur d'Waruic. Me dist d'auantage qu'il seroit aisé à appointer, car ce iour estoit passé vne damoiselle par Calais, qui alloit en France vers ma dame de Clarence, qui portoit ouuerture de paix de par le Roy Edouard; il disoit vray: mais comme il abusoit les autres, il fut deceu de ceste damoiselle: car elle alloit pour conduire vn grand marché, & le meit à fin au preiudice dudit comte d'Waruic, & de toute sa sequelle. De ces secrets d'habillitez ou tromperies se font faites en nos contrees de deça. Le secret

que

que portoit ceste femme estoit remontrer à monseigneur de Clarence, qu'il ne voulist point estre cause de destruire la lignee, pour aider à remettre celle de Leuclastre, & qu'il considerast leurs anciennes haines & offenses, qu'il pouuoit bien penser, puis que ledit comte auoit fait espouser sa fille au prince de Galles, qu'il rascheroit de le faire Roy d'Angleterre, & ià luy auoit fait hommage. Si bien exploicta ceste femme, qu'elle gaigna le seigneur de Clarence, qui promit se tourner de la part du Roy son frere: mais que il fust en Angleterre. Ceste femme n'estoit pas folle ne legiere de parler: elle eut loisir d'aller vers sa maistresse: & pour ceste cause elle y alla plustost qu'un homme, & quelque habille homme que fust monseigneur de Vaucler, ceste femme le trompa, & conduisoit ce mistere, dont fut deffait à mort le comte d'Waruic & toute sa sequelle. Et pour telles raisons n'est pas honte d'estre suspicionneux, & auoir l'œil sur ceux qui vont & viennent: mais c'est grand honte d'estre trompé, & de perdre par sa faute: mais les suspicions se doyent prendre par moyen. Car l'estre trop, n'est pas bon.

*Le fleur de Vaucler de sen par vne damoiselle.*

*Grande hôte perdre par sa faute.*

*Comment le Roy Edouard eut de grandes aduersitez, en sorte qu'il fust contraint s'enfuir de son royaume.*

## C H A P. L I I.

**L**E vous ay dit deuant comment ceste armee de moiseigneur d'Waruic, & ce que le Roy auoit appresté pour le cōduire, estoit presté à mōter, & celle de mōseigneur de Bourgongne presté à combattre, qui estoit au haurc au deuant d'eux. Dieu voulut ainsi disposer les choses, que ceste nuit s'ourdit vne grande tourmente, & telle qu'il fallut que l'armee dudit duc de Bourgongne fust, & coururent les vnes des nauires en Escosse, les autres en Hollande, & à peu d'heure apres se trouua vent bō pour le comte, lequel passa sans peril en Angleterre. Ledit duc de Bourgongne auoit bien aduertit le Roy Edouard du port, où ledit comte deuoit descendre, & tenoit gens expres avec luy pour le solliciter de son profit. Mais il ne luy en challoit, & ne faisoit que chasser, & n'auoit nulles gens si prochains de luy que l'archeuesque de Dyorth & le marquis de Montagu, frere dudit comte d'Waruic, que luy auoyent fait vn grand & solemnel

serment de le seruir contre leur frere & tous autres. Il si fioit. Apres que le comte d'Waruic fut descendu grand nombre de gens se ioignirent à luy, & se trouua le Roy Edouard fort esbahi. Incontinent qu'il sceut, il luy commença lors à penser à ses besongnes, qui estoit bien tard: & manda au duc de Bourgongne qu'il luy prioit qu'il cust tousiours son nauire prest en la mer, afin que le comte ne peust retourner en France, & d'Angleterre il en cheuiroit bien. Ces paroles ne plurent gueres là ou elles furent dites: car il sembloit qu'il eut mieux valu ne luy laisser prendre terre en Angleterre, que d'estre contraint de venir en vne bataille cinq ou six iours apres la descente dudit comte d'Waruic. Il se trouua trespuissant & fort, logé à trois lieues du Roy Edouard: lequel auoit encores plus largement gens: mais qu'ils eussent esté tous bons, & s'attendoit à combattre ledit comte. Il estoit bien logé en vn village fortifié, au moins en vn logis ou on ne pouuoit entrer que par pont comme luy mesmes propre m'a compté, dont bien luy en print, le demourant de ses gens estoient logez en d'autres villages prochains. Comme il disnoit on luy

vint dire soudainement que le marquis de Montagu, frere dudit comte, & quelques autres estoient montez à cheual, & auoyent fait crier. Viue le Roy Henry, à tous leurs gens. De prime face ne le crut pas, mais incontinent y enuoya plusieurs messagers & sarma, & meit des gens aux barrières de son logis pour le defendre. Il auoit là avec luy vn sage cheualier, appelé monseigneur de Hostingnes, grand chambellam d'Angleterre, le plus grand en autorité avec luy. Il auoit pour femme la sœur dudit comte, toutefois il estoit bon pour son maistre. Et auoit en ceste armee trois mil hommes à cheual, comme luy mesme m'a conté. Vn autre y auoit appelé monseigneur de Scalles, frere de la femme dudit Edoüard, & plusieurs bons cheualiers, & escuyers qui tous cogneurent que la besongne n'alloit pas bien : car les messagers rapportèrent que ce qui auoit esté rapporté & dit au Roy estoit veritable. Et s'assembloyent pour luy venir courir sus. Dieu voulut tant de bien à ce Roy Edoüard qui estoit logé pres de la mer, & y auoit quelque nauire & deux hurques de Hollande, nauires marchans. Il n'eut autre loisir que s'en aller fourrer dedans.

dans. Son chambellam demoura vn peu apres qui dist au chief de ses gens & plusieurs particuliers de cest ost, qu'ils allasent deuers les autres. Mais qu'il leur prioit que leur volonté fust de demourer bonne & loyale enuers le Roy & luy : & puis s'en alla mettre dedans la nauire avec les autres qui estoient prests à partir. Leur costume d'Angleterre est, que quand ils sont au dessus de la bataille, ils ne tuent rien : & par special du peuple, car ils cognoissent que chacun quiert leur complaire, par ce qu'ils sont les plus forts, & ne mettét nuls à finance, parquoy ses gens n'eurent nul mal : mais encores m'a conté le Roy Edoüard, qu'en toutes les batailles qu'il auoit gaignees, que dès ce qu'il venoit au dessus, il montoit à cheual, & croit qu'on sauuaist le peuple, & qu'on tuast les seigneurs : car de ceux n'eschappoit nul ou bien peu. Ainsi fuit le Roy Edoüard l'an mil quatre cens soixante & dix, avec ces deux hurques & vn petit nauire sien, & quelque sept ou huit cens personnes avec luy, qui n'auoyent autres habillemens que leurs habillemens de guerre, & si n'auoyent ne croix ne pille, n'y ne sçauoyent a grand peine ou ils alloient. Bien estoit estrange à ce poure Roy : car ainsi se pou-

*Constu-  
mes des  
Anglois  
en guer-  
re.*

*La suite  
du Roy  
Edouard  
l'an mil  
quatre  
cens soi-  
xante &  
dix.*

uoit il bien appeler d'ainſi ſ'enfuir, & eſtre perſecuté de ſes propres ſeruiteurs. Il auoit ià accouſtumé ſes aiſés & plaiſirs douze ou treize ans, plus que prince qui ait veſcu de ſon temps: car nul autre choſe il n'auoit en penſée qu'aux-dames, & trop plus que de raiſon, & aux chafſes & à bien traiter ſa perſonne. Quand il alloit à la faiſon à ſes chafſes, il faiſoit mener pluſieurs pauillons pour les dames. Et en effet il y auoit fait grande chere, & auſſi il auoit le perſonnage autant propice à ce faire, qu'homme que i mais ie veiffe: car il eſtoit ieune & beau autant que nul homme qui auoit veſcu en ſon temps ie diſ à l'heure de ceſte aduerſité, car depuis ſ'eſt fait fort gras. Or vous voyez comment ceſtuy-ci entra aux aduerſitez de ce monde, & fuit le droit chemin vers Hollande. Pour ce temps les Hoſtreclins eſtoyēt ennemis des Anglois, & auſſi des François, & auoyent pluſieurs nauires de guerre ſur la mer, & eſtoyent fort crains des Anglois, & non ſans cauſe: car ils ſont combatans, & leur auoyent porté grand dommage en ceſte annee là, & prins pluſieurs nauires. Or eſioiuit le Roy fuyant & commençant à luy donner la chafſe ſept ou huit nauires que

*Le Roy  
Edouard  
abandō  
né à vo-  
lupté des  
dames.*

ils eſtoyent: car il eſtoit loin deuant eux, & gaigna le coſté de Hollande ou encores plus bas. Car arriua en Frize pres d'une petite ville appelee Alquemare, & ancrerent ſon nauire, pource que la mer ſ'en eſtoit retirée, & ſi ne pouuoient entrer en haure, & ſe meirent au plus pres de la ville qu'ils peurent. Les Hoſtreclins vindrent ſemblablement ancrer aſſez pres de luy, en intention de le ioindre à la marée prochaine. Vn mal & peril ne vient iamais ſeul. La fortune de ce Roy eſtoit bien changée, & ſes penſées. Il n'y auoit que quinze iours qu'il euſt eſté bien eſbahi, qui luy eut dit le comte de Waruic vous chafſera d'Angleterre, & en onze iours en aura la domination: car non plus ne meit à en auoir l'obeiſſance. Et avec ce il ſe mocquoit du duc de Bourgongne, qui deſpendoit argent à vouloir defendre la mer, diſant que ià le voudroit en Angleterre: & quelle excuſe euſt peu trouuer d'auoir faite ceſte grande perte & par ſa faute, ſinon dire, ie ne penſoy que telle choſe aduint?

*Vn mal  
ne vient  
ſeul.*

*Comment un prince doit auoir en ſa compagnie  
un homme ſage, qui ait loy & authorité  
de dire verité.*

**B**ien deuroit songer vn prince  
 sil auoit aage de faire telle ex-  
 cuse, car elle n'a point de lieu.  
 Bel exemple est en cestuy ci pour  
 les princes qui iamais n'ont doubte ne  
 crainte de leurs ennemis, & le tiennent  
 à honte, & la plupart de leurs seruiteurs  
 soustiennent leurs opinions pour leur  
 complice, & leur semble qu'ils en seront  
 prizez & estimez, & qu'on dira qu'ils au-  
 ront courageusemēt parlé. Je ne sçay que  
 lon dira deuant eux: mais les sages tien-  
 dront telles paroles à grande folie, & est  
 honneur de craindre ce que lon doit, &  
 d'y bien pouuoir. C'est grande richesse à  
 vn prince d'auoir vn sage homme en sa  
 compagnie, & bien seur pour luy, & le  
 croire, & que cestuy la ait loy de dire ven-  
 té. D'aduēture mōseigneur de la Grutur-  
 re (gouuerneur pour lors du duc de Bour-  
 gogne en Hollande) estoit lors au lieu  
 où le Roy Edouard voulut descendre, le-  
 quel incōtinent fut aduertit, car ils meirēt  
 pied à terre. Et aussi du peril en quoy il es-  
 toit pour les Hostrelins: lequel enuoya  
 incōtinent defendre aux Hostrelins de  
 leur toucher. Et alla en la nef ou ledit  
 Roy estoit, & le recueillit à descendre en  
 terre, & bien quinze cens hommes avec  
 luy,

*Le Roy  
 Edouard  
 exemple  
 pour au-  
 tres prin-  
 ces.*

luy, & y estoit le duc de Clocestre son fre-  
 re, qui depuis fest fait appeler Roy Ri-  
 chard. Ledit Roy n'auoit ne croix ne pil-  
 le, & donna vne belle robbe fourree de  
 belles martres au maistre de la nauire,  
 luy promettant luy mieux faire le temps  
 aduenir. Si poure compagnie ne fust ia-  
 mais: mais ledit seigneur de la Grutur-  
 re feit honorablemēt, car il donna plusieurs  
 robes, & deffraya tout iusques à la haye  
 Hollande où il le mena, & puis aduertit  
 monseigneur de Bourgogne de ceste ad-  
 uenture, lequel fut merueilleusement es-  
 frayé de ces nouuelles. Et eut beaucoup  
 mieux aimé sa mort: car il estoit en grand  
 souci du comte d'Waruic, qui estoit son  
 ennemi, & auoit la maistrise en Angleter-  
 re. Lequel tost apres sa descente trouua  
 nombre de gens infini pour luy: car c'est  
 ost qu'auoit laissé le Roy Edouard par a-  
 mour & par crainte, se meit tout des siés,  
 & chacun iour luy en venoit, & ainsi s'en  
 alla à Londres. Grand nombre de grands  
 cheualiers & escuyers s'en allerent, & se  
 meirent és franchises qui sont à Londres,  
 qui depuis seruirent le Roy Edouard, &  
 aussi feit la royne sa femme, qui accoucha  
 d'un fils en grande poreté.

*Comment le comte d'Waruic tira hors de prison  
le Roy Henry d'Angleterre.*

CHAP. LIIII.

**Q** Vand ledit comte d'Waruic fut arriué en la ville de Londres, il alla en la tour (qui est le chasteau) & en tira le Roy Henry, auquel autrefois il y auoit long tēps crié deuant luy, qu'il estoit traistre & crimineux de leze maieſté: & à ceste heure l'appeloit Roy, & le mena en son palais à Westmontier, & le mit en son estat royal en la presence du duc de Clarence, à qui ce cas ne plaisoit pas. Et incontinent enuoya à Calais trois ou quatre cens hommes, qui coururent tout le pays de Bouenois: lesquels furent bien receus par leſſigneur de Vauler, dont i'ay tant parlé, & se peut lors cognoistre le bon vouloir que il auoit tousiours enuers son maistre le comte de Waruic. Le iour que le duc de Bourgogne eust les nouvelles que le Roy Edouard estoit arriué en Hollande, ie estois arriué deuers luy de Calais, & le trouuay à Boulongne, & ne ſçauois encores rien de ceci, ne de la fuite du Roy Edouard. Le duc de Bourgogne eust le premier nouvelles qu'il estoit mort, de ce la ne luy challoit gueres, car il aimoit mieur

mieux ceste lignee de Lenclastre, que celle Dyorth. Et puis il auoit en sa maison les ducs de Cloceſtre & de Sombreſſet, & plusieurs autres, du parti du Roy Henry, pourquoy luy sembloit bien qu'ils l'appointeroient bien avec ceste lignee: mais il craignoit fort le comte de Waruic, & si ne ſçauoit comēt il pourroit traiter celuy qui ſ'estoit retiré chez luy, dont il auoit espouſé la ſœur, & ſestoient faits freres d'ordre, car il portoit la toison; & ledit duc portoit la iartiere. Ledit duc me renuoya incontinent à Calais, & vn gentilhomme ou deux avec moy, qui estoient de ceste partialité nouvelle de Henry: & me commanda ce qu'il vouloit que ie feisse avec ce monde, & encores me pria bien fort d'y aller, disant qu'il auoit besoin d'estre serui en ceste matiere: & ie m'en allay iusques à Tourneham, qui est vn chasteau pres de Gayne: & n'osay passer outre, pource que ie trouuay le peuple fuyant pour les Anglois qui estoient sur les champs, & couroyent le pays. L'enuoyay incontinent à Calais demander vn sauf conduit à monſeigneur de Vauler: car i'estoye accoustumé d'y aller sans congé, & y estoye honorablement receu. Car

les Anglois sont fort honorables. Tout ceci m'estoit bien nouueau : car iamais ie n'auoye veu les mutations de ce monde, i'auoye encore aduertit ceste nuit le dur de la crainte que i'auoye de passer, sans luy mander que ie l'eusse enuoyé querir seureté : car ie me doubtois bien de la responce que i'eu : il m'enuoya vne verge qui portoit au doigt pour enseigne, & me mada q̄ ie passasse outre, & me deussét il prendre : car il me racheteroit. Il ne craignoit point fort à mettre en peril vn sien seruiteur, pour sen aider quand il en auoit besoing : mais i'auoye bien pouruen par le moyen de ceste seureté qui me fut par luy baillee. Laquelle i'eu avec gracieuses lettres de monseigneur de Vauccler, lequel me dist que ie pouuois aller cōme i'auois accoustumé. Je passay Guyanes, & trouuay le capitaine hors du chasteau, comme il auoit accoustumé, & me fit tresgrand honneur & bonne chere, & à ces gentilshommes qui estoient avec moy. I'allay à Calais, nul ne vint au deuant de moy, comme on auoit accoustumé : tout hōme portoit la liuree de monseigneur d'Waruic. A la porte de mon logis & de ma chambre, me firent plus de cent croix blanches, & des riches con-

tenans

tenans que le Roy de France, & le comte d'Waruic estoient vn. Je trouuay tout ceci bien estrange. I'auois d'auenture enuoyé à Grauelines, qui est à cinq lieues de Calais : & manday qu'on arrestast tous marchans & marchandises d'Angleterre, à cause de ce qu'ils auoyent ainsi couru. Ledit de Vauccler me manda à disner, qui estoit bien accompagné, & auoit le reuestre d'or sur le bonnet qui estoit vn baston noir, & tous les autres semblablement. Et qui ne le pouuoit auoir d'or, l'auoit de drap. Et me fut dit à ce disner, que incontinent que le messager fut arriué de Angleterre, qu'il leur auoit porté ceste nouvelle qu'en moius d'un quart d'heure chacun portoit la liuree, tant fut ceste mutation hastiue & soudaine : ce fut la premiere fois que i'eu iamais cognoissance que les choses de ce monde sont peu stables. Ledit de Vauccler ne me dist que *Les choses du monde ont peu de duree.* paroles honnestes, & quelque peu d'excuse, en la faueur du comte son capitaine, & les biens qu'il luy auoit faits : & les autres qui estoient avec luy, iamais ne furent si desbordez : car ceux que ie pensois des meilleurs pour le Roy, estoient ceux qui plus le menaçoient. Et croy bien qu'aucuns le faisoient pour crainte, &

d'autres à bon escient : ceux que i'auois voulu mettre hors de la ville le temps passé seruiteurs domestiques dudit comte, auoyent dès ceste heure la bon credit, & touffois ils n'auoyent iamais rien sçeu que i'eusse parlé d'eux audit Vaucler. Ieleur respondois à tous propos, que le Roy Edoüard estoit mort, & que i'en estois bien assure. Nonobstant que ie sçauois bien le contraire: & quand il ne le seroit, si estoient les alliances que monseigneur de Bourgogne auoit avec le Roy & le royaume d'Angleterre telles, qu'elles ne se pouuoient estandre, pource qu'estoit aduenü, & que celuy qu'ils prendroient pour le Roy, & nous aussi pour les mutations passées, & auoyent esté mis ces mors avec le Roy & le royaume, & nous estoient pleges les quatre principales villes d'Angleterre, pour l'entretènement de ces alliances. Les marchans voulurent fort que ie fusse arresté, pource qu'on auoit prins plusieurs de leurs biens à Grauelines, & par mon commandement (comme ils disoient) tellement fut appointé entre eux & moy, qu'ils payeroyent tout le bestail qu'ils auoyent prins, ou qu'ils se rendissent: car ils auoyent appointement avecques la maison de Bourgogne, de pou-

voir courir certains pasturages qui y estoient, & prendre bestail pour certain pris. lequel ils payerent. Et n'auoyent prins nuls prisonniers. Pourquoy fut accordé entr'eux, que les alliances demeureroient entieres, que nous auions faites avecques le Roy d'Angleterre, sauf que nous n'omions Henry au lieu d'Edoüard. Cest appointement fut bien agreable au duc de Bourgogne, car le comte d'Waruic enuoyoit quatre mille Anglois à Calais, pour luy faire la guerre à bon escient, & ne pouuoit on trouuer façon de l'adoucir. Toutefois les gros marchans de Londres, dont plusieurs y en auoit à Calais: pource que c'est l'estappe de leurs laines: & est chose incroyable pour cōbien d'argent il en vient deux fois l'an, & sont là attendans que marchans viennent. Et leur principale descharge est en Flandres & en Hollande. Et ainsi ces marchans aiderent bien à cōduire cest appointement, & faire demeurer ces gens que monseigneur d'Waruic auoit : ceci vint bien au propos du duc de Bourgogne, pource que c'estoit proprement à l'heure que le Roy auoit prins Amiens & S. Quentin, & si le duc eust eu encores guerre avec les deux royaumes, il estoit destruit:

*Grandes  
marchā-  
dis de  
laine  
deux  
fois l'an  
à Calais.*

& trauailloit d'adoucir monseigneur de Waruic tant qu'il pouuoit, disant qu'il ne vouloit rien faire contre le Roy Henry, & qu'il estoit de ceste lignee de Benclastre, & toutes telles paroles seruantes à sa matiere. Le Roy Edoüard vint deuit luy à saint Paul, & pressa fort de son aide pour sen pouuoir retourner, l'asseurant d'auoir grandes intelligences dedans le royaume d'Angleterre, & que pour Dieu il ne les voulist abandonner, venant qu'il auoit espoulé sa sœur, & qu'ils estoient freres d'ordre. Le duc de Sombreffet & de Clocestre pressoyent tout le contraire & pour le parti du Roy Henry, ledit duc ne scauoit auquel complaire, & enuers les deux parties craignoit à mesprendre, & auoit la guerre commencee bien asprement à son visage. Finalement meir bien en point ledit duc de Sombreffet, & les autres dessusdits, prenaus certaines promesses d'eux contre le comte d'Waruic, dont ils estoient anciens ennemis. Voyant ceci le Roy Edoüard qui estoit sur le lieu, n'estoit pas à son aise. Toutefois on luy donnoit les meilleures raisons qu'on pouuoit, disant qu'on faisoit ces dissimulations pour n'auoir point de guerre aux deux royaumes à vn coup.

car

car si ledit duc estoit destruit, il ne luy pourroit pas bien aider apres si bien à son aise. Toutefois ledit duc voyant qu'il ne pouuoit plus retenir le Roy Edoüard, qu'il ne s'en allast en Angleterre, & pour plusieurs raisons, ne l'osoit de tous points courroucer. Il faignoit en public de ne luy bailler nul secours: & fait criber que nul n'allast à son aide: mais soubz main & secrettement il luy fait bailler cinquante mille florins à la croix saint André, & luy faire quatre grosses nefes qu'il luy fait accoustrer au port de la Verë en Hollande, qui est vn port où vn chacun est receu. Et luy souldoya secrettement quatorze nauires d'Hostrelins bien armez, qui promettoyent le seruir iusques à ce qu'il fut passé en Angleterre, & quinze iours apres. Ce secours fut tresgrand selon le tēps. Le Roy Edoüard partit l'an mille quatre cens soixante & vn, ainsi comme le duc de Bourgogne alloit contre le Roy à Amiens, & sembloit bien audit duc que le fait d'Angleterre ne pourroit aller mal pour luy, & qu'il auoit amis aux deux costez. Incontinent que le Roy Edoüard fut arriué, il fut secouru de deux mille hommes tenans son parti, estās dans les franchises, dont il y auoit trois

*Le secours du duc de Bourgogne au Roy Edoüard*

ou quatre cens cheualiers & escuyers, qui luy fut grande faueur, car il ne descedoit pas à grands gens.

*Comment le Roy Edouard retourna en Angleterre, & y fut veu à grande ioye, malgré le comte d'Waruic, & de la bataille qui y fut faite.*

CHAP. LV.

**T**Antost apres que le côte d'Waruic, lequel estoit au North avec grande puissance, sentit ces nouvelles, il se hastâ de tourner vers Londres, esperant y arriuer le premier. Toutefois luy sembloit il bien que la ville tiendroit pour luy, mais autrement en aduint: car le Roy Edouard y fut receu le Lundi saint, à grande ioye de toute la ville, qui estoit cõtre l'opinion de la plupart des gens, car chacun le tenoit pour tout perdu. Et si luy eussent fermé les portes, en son fait n'y auoit nul remède, veu que le comte d'Waruic n'estoit qu'à vne iournee de luy, à ce qui m'a esté compté: trois choses furent cause que la ville se tourna des siens. La premiere, les gens qu'il auoit es franchises, & la royne sa femme qui auoit fait vn fils. La seconde, les grandes debtes qu'il deuoit en la ville, par-

parquoy les marchans à qui il deuoit tiendrent pour luy. La tierce, plusieurs femmes d'estat & riches bourgeois de la ville, dõt autrefois il auoit eu grande priuauté & grande accointance, luy gagnèrent leurs maris & parens. Il ne sejourna que deux iours dedãs la ville, car il partit la vigile de Pasques, avec ce qu'il peut amasser de gens, & tira au deuant du comte d'Waruic, lequel le rencontra le lendemain au matin, qui fut le iour de Pasques. Et comme ils se trouuerent l'un deuant l'autre: se tourna le duc de Clarence, frere dudit Edouard avec luy, avec bien douze mille hommes, qui fut grand esbahissement au comte d'Waruic, & grand reconfort audit Roy, lequel auoit peu de gens. Vous auez bien entendu par ci deuant, comme cesté marchandise du duc de Clarence auoit esté menee. Et nonobstant tout ce, si fut la bataille tres aspre & tres forte: tout estoit à pied, & d'vn costé & d'autre. L'aduant garde du Roy fut fort endommagée: & ioignit la bataille du comte d'Waruic, iusques à la sienné, & de si près, que le Roy d'Angleterre combattit en sa personne, autant ou plus que nul homme qui fut des deux costez. Leddit comte d'Waruic n'estoit iamais ac-

coustumé de descendre à pied, mais auoit de coustume quand il auoit mis ses gens en besongne de monter à cheual : & si la besongne alloit bien pour luy, il se trouuoit à la meslee : & si elle alloit mal, il se deslogoit de bonne heure. A ceste fois il fut contraint par son frere le marquis de Montagu, lequel estoit tresuaillant cheualier, de descendre à pied, & de renuoyer ses cheuaux. Tellemét se porta ceste iournee, que ledit comte y mourut, & son frere le marquis de Montagu, & grand nombre de gens de bien, & fut la desconfiture tresgrande : car la delibération du Roy Edouard estoit quand il partit de Flandres, qu'il n'vseroit plus de ceste sa-gesse de crier, qu'on sauuaft le peuple, & qu'on tuast les gens de bien, comme il auoit autrefois fait en ces batailles precedentes : car il auoit conceu vne tresgrande haine contre le peuple d'Angleterre, pour la faueur qu'il voyoit qu'il portoit au comte de Waruic, & aussi pour autres raisons : parquoy à ceste fois ils ne furent point espargnez. Du costé du Roy Edouard, mourut quinze cens hommes, & fut ceste bataille fort combattue. Au iour de ladite bataille, estoit le duc de Bourgongne deuant Amiens, & eut lettres de

*La mort  
du comte  
d'Waruic.*

la du-

la duchesse sa femme, que le Roy Edouard n'estoit pas content de luy, & que l'aide qui luy auoit esté faite, auoit esté faite en mauuaise sorte & grand regret, & qu'à peu tenir qu'il ne l'eust abandonné. Et pour dire la verité, l'amitié ne fut iamais grande depuis : touteffois il en fit son profit, & feit fort publier ceste nouvelle : i'ay oulié à dire comme le Roy Henry fut mené en ceste bataille. Le Roy Edouard le trouua à Londres. Ledit Roy Henry estoit hōme fort ignorant, & quasi insensé, & si n'en ay ouï mentir. Incontinent apres ceste bataille, le duc de Clarence, frere dudit Roy Edouard, lequel depuis a esté Roy Richard

*Exemple  
de grande  
cruanté.*

*Comment le Roy Edouard vainquit le prince de Galles, combien qu'il eust plus grosse armee que ledit Edouard.*

CHAP. LVI.

**L**E prince de Galles, dōt i'ay parlé : à l'heure de ceste bataille, estoit ià descēdu en Angleterre : & estoient ioints avec luy les ducs de Clocestre & de Sombrefier, &

plusieurs autres de sa lignee, & les anciens partisans. Et yestoyent plus de quarante mille personnes, comme m'ont dit ceux qui yestoyent. Et quand le comte d'Waruic l'eust voulu attendre; il y a grande apparence qu'ils fussent demorez les seigneurs & maistres. Mais la crainte qu'il auoit dudit Sombrefflet, dont il auoit fait mourir pere & frere, & aussi de la royne Marguerite, mere dudit prince, qu'il craignoit; fut cause de la faire combattre tout a part soy, sans les attendre. Regardez doncques combien durent ces anciennes

*Partialisitez, & combien elles sont à craindre, & les grands dommages qui en aduiennēt. Incōtinent que le Roy Edoiard eut gaigné ceste bataille, il tira au deuant*

dudit prince de Galles, & là y eut vne tresgrosse bataille: car ledit prince de Galles auoit plus de gens que le Roy. Tou-

*teffois en ledit Roy Edoiard en eut la victoire, & fut le prince de Galles tué sur le champ, & plusieurs autres grands seigneurs, & tresgrand nombre de peuple: & le duc de Sombrefflet prins, lequel eut le lendemain la teste trenchee. En onze iours gaigna le comte d'Waruic tout le royaume d'Angleterre, au moins le meisme en son obeissance. Le Roy Edoiard le gaigna*

gna en vingt iours, mais il y eut deux grosses batailles & apres. Ainsi voyez quelles sont les mutations d'Angleterre. Ledit roy Edoiard feit mourir beaucoup de peuple en plusieurs lieux, par especial de ceux qui auoyent fait les assemblees contre luy. De tous les peuples du monde celuy d'Angleterre est le plus enclin en ses batailles. Apres ceste iournee est demeuré le Roy Edoiard pacifique en Angleterre, iusques à sa mort: mais non pas sans grand trauail d'esprit & de grandes pensees. Je me vueil cesser de parler des faits d'Angleterre; iusques à ce qu'ils seruent à propos en quelque autre lieu. Le dernier endroit où ie me suis teu de nos affaires de par deça, a esté au departement du duc de Bourgongne deuant Amiens. Et aussi du Roy, qui de son costé se retira en Touraine, & le duc de Guyenne son frere, en Guyenne: lequel ne cessoit de continuer la poursuite du mariage, qu'il pretendoit avec la fille du duc de Bourgongne, comme i'ay dit ci deuant. Ledit duc de Bourgongne monstroit tousiours y vouloir entendre, mais iamais n'en eut le vouloir; mais en vouloit entretenir chacun comme i'ay dit: Et puis luy soustenoit des termes qu'on luy auoit tenu pour le

contraindre à faire ce mariage: & vouloit  
 tousiours ce comte de saint Paul, conne-  
 stable de France, estre moyennneur de ce  
 mariage. D'autre costé, le duc de Bretai-  
 gne vouloit que ce fust par le sié. Le Roy  
 estoit d'autre part pour le rôpre tres-embesongné, mais il n'en estoit point de beso-  
 in pour deux raisons que i'ay dites ail-  
 leurs, n'aussi le duc de Bourgongne n'eust  
 point voulu de si grād gendre: car il vou-  
 loit marchander de ce mariage par tout,  
 comme i'ay dit: & aussi le Roy perdoit la  
 peine, mais il ne pouuoit sçauoir les pen-  
 sées d'autruy, & n'estoit point de meruei-  
 les si le Roy en auoit crainte: car son frere  
 eust esté bien grād, si le mariage eust esté  
 fait: le duc de Bretagne ioint avec luy,  
 l'estat du Roy & de ses enfans eust esté en  
 peril. Et sur ce propos & entrefaites al-  
 loyét & venoyét maints ambassadeurs des  
 vns aux autres, tant secrets que publicqs,

*Comment on doit traiter les ambassadeurs des  
 estrangiers, & comment on doit  
 auoir l'œil sur eux.*

CHAP. LVII.

**E**n'est pas chose trop seure de  
 tant d'allees ne de venués d'am-  
 bassades: car bié souuent se trai-  
 tent de mauuaises choses. Tou-  
 tes fois

tessois il est necessaire d'enuoyer & d'en  
 recevoir. Et pourroyent demander ceux <sup>Moyen</sup>  
 qui liroyent cest article, les remedes que <sup>de soy</sup>  
 i'y ay veuz, qui en sçauoyent plus q moy: <sup>gouuer-</sup>  
 mais voyci que ie ferois. Ceux qui vien- <sup>ner en</sup>  
 nent de vrais amis, & ou il n'y a point de <sup>fait de</sup>  
 suspicion, ie ferois d'aduis qu'on leur <sup>ambassa-</sup>  
 feist bonne chere, & voir le prince assez <sup>de.</sup>  
 souuent, selon la qualité dont seroit la  
 personne. I'entend qu'il soit sage & hon-  
 neste: car quād il est au cōtraire, le moins  
 le monstret est le meilleur. Et quand il se  
 faut voir qu'il soit bien vestu, & bien in-  
 formé de ce qu'il doit faire, & s'en retirer  
 tost: car l'amitié qui est entre les princes  
 ne dure point tousiours. Si les ambassa-  
 deurs secrets ou publicqs viennent de  
 par prince, ou la haine soit telle que l'ay  
 veuë continuelle entre tous ces seigneurs  
 dont i'ay parlé ici deuant, lesquels i'ay co-  
 gueus & hantez en mô temps: il n'y a pas  
 grāde seureté, selō mô aduis. On les doit  
 bien traiter & honorablement recueillir,  
 comme enuoyer au deuant d'eux, &  
 les faire bien loger, & ordonner gens  
 seurs & sages pour les accompagner, qui  
 est chose seure & honneste: car par là on  
 sçait ceux qui vont vers eux, & garde-  
 on les gens legers & mal contens de

leur porter nouuelles : car en nulle maison tout n'est content : d'auantage, ie les voudrois tost oïr, & despeschier : car ce me semble tresmauuaise chose que tenir ses ennemis chez soy : & de les faire festoyer, deffrayer, faire presens, cela n'est qu'honneste. Encores me semble, que quand la guerre seroit ià commencee, si ne doit on rompre nulle pratique ni ouuerture qu'on face de paix : car on ne sçait l'heure qu'on a affaire : mais les entretenir toutes, & oïr tous messagers faisans les choses dessusdites, & faire si bon guet, quels gens iroyent à parler à eux, qui par vous seroyent enuoyez tant de iour que de nuit : mais le plus secretement que lon peut. Et pour vn message ou ambassadeur qu'ils m'enuoyoyent, ie leur en enuoyais deux. Et encores qu'ils s'en enuoyassent, & dissent qu'on n'y renuoyast plus : i'y voudrois enuoyer quand i'aurois opportunité & le moyen. Car vous ne sçauriez enuoyer espie si bonne ne si seure, ne qui eust si bien l'œil de voir & d'entendre, & si vos gens sont deux ou trois, il n'est possible qu'on se sçeuft si bien donner garde, que l'un ou l'autre n'ait quelque paroles qui sentemēt de quelqu'un. J'entends ceans

termes

termes honnestes comme on tient à ambassadeurs, & est de croire qu'un sage prince met tousiours peine d'auoir quelque amy ou amis avecques partie aduersē, & s'en garder comme il peut. Car en telles choses on ne fait point comme lon veut. On pourra dire que vostre ennemi en sera plus orgueilleux : il ne m'en chaut, aussi ie sçauray plus de ses nouuelles. Car à la fin du compte, i'en auray le profit & honneur. Et combien que les autres peuuent faire le semblable chez moy, & si ne laisseroy ie point à enuoyer. Et à ceste fin entendroit toutes pratiques sans en rompre nulles, pour trouuer toutes matieres. Et puis les vns ne sont point tousiours si habilles que les autres, ne si entendus, ni n'ont tant veu d'experiance de ces matieres, ni n'ont tāt de besoin. Et en ces cas ici les plus sages gaignēt tousiours. Je vous en vueil monstrer exemple manifeste. I'amaï ne se mena traité entre les François & Anglois, que le sens des François & leur habillité ne se monstrest par dessus celle des Anglois. Et ont les Anglois vn mot commun, qu'autrefois m'ont dit traitant avec eux. C'est qu'aux batailles qu'ils ont eues avec les François, tousiours ou le plus souuent ils ont

eu le gain. Mais en tous traitez qu'ils ont eu à conduire avecques eux, qu'ils ont eu perte & dommage. Et seurement à ce qu'il m'a tousiours semblé, i'ay cogneus en ce royaume aussi dignes de conduire vn grand accord, que nuls autres que i'aye cogneu en ce monde, & par especial de la nourriture de nostre Roy. I'ay esté vn peu long à parler de ces ambassadeurs, & cōme on y doit auoir l'œil, mais ce n'est point sans cause: i'ay veu & sçeu faire tant de tromperies & mauuaitiez, sous telles couleurs que ie veux taire, que ie ne m'en suis sçeu passer à moins. Tant fut demené le mariage (dont i'ay parlé ci dessus) du duc de Guyenne & de la fille du duc de Bourgongne, qu'il s'en feit quelques promesse de bouche, & encores quelques mots de lettres. Mais autant en ay veu faire avec le duc Nicolas de Calabre, dont a esté parlé ci deuât. Sēblablement s'en feit avec le duc de Saouye Philibert dernier mort, & puis avec le duc Maximilian d'Autriche, Roy des Romains aujourd'huy, & seul fils de l'empereur Federic. Cestuy là eut lettres escrites de la main de la fille par le commandement du pere, & vn dyamât. Toutes les promesses se feirent en moins de

*Le duc de Bourgongne promettoit sa fille à plusieurs.*

trois

trois ans de distance. Et suis bien seur qu'avecques luy nul ne l'eust accompli tāt qu'eust vescu, au moins de son consentement. Mais le duc Maximiliā, puis Roy des Romains, s'est aidé de ceste promesse, comme ie diray ci apres. Et ne compte pas ces choses pour donner charge à celuy ou à ceux dont i'ay parlé: mais seulement pour dire les choses comme ie les ay veuēs aduenir, & aussi ie fais mon compte, que bestes & simples gens ne s'amuseront point à lire ces memoires, mais princes ou autres gens de court y trouueront de bons aduertissements à mon aduis. Toutefois en parlant de ce mariage se parloit d'entreprinſes nouvelles contre le Roy, & estoient avec le duc de Bourgongne le seigneur Durſé, Poncet de Riuere, & plusieurs autres petits personnages, lesquels alloient & venoyent pour le duc de Guyenne. Et estoit l'abbé de Begard, puis euesque de Lyon, pour le duc de Bretagne & remonstroit audit duc de Bourgongne, que le Roy pratiquoit les seruiteurs dudit duc de Guyenne, & en vouloit retirer les vns par amours, les autres par force, & qu'il auoit fait abbatre vne place qui estoit à monseigneur d'Estillac seruiteur

du duc de Guyenne, & plusieurs autres voyes, de fait estoient ià commencees. Et auoit le Roy soustrait aucuns seruiteurs de la maison: pourquoy concluoyent qu'il vouloit recouurer Guyenne, comme il auoit fait Normandie autrefois, après qu'il l'eut baillee en partage, comme auz oïi. Le duc de Bourgogne enuoyoit souuent deuers le Roy pour ces matieres, le Roy respondoit: que c'estoit le duc de Guyenne son frere, qui vouloit eslargir ses limites, & qui commençoit toutes ces brigues, & qu'au partage de son frere ne vouloit point toucher. Or voyez vn peu comme les affaires ou broüillis de ce royaume sont grands ainsi que ils se peuvent bien apparoir par aucun temps, quand il est en discord. Et comme il soit quasi impossible & mal aisé à conduire & loing de fin quand ils sont commencez: car encores qu'ils ne soyent au commencement que deux ou trois princes ou moindres personnaiges: auant que ceste feste ait duré deux ans, tous les voisins y sont conuiez. Toutefois quand les choses commencent, chacun en pense voir la fin. Et sont bien à craindre pour les raisons que verrez, en continuant ce propos. A l'heure q vous parlez, le duc de Guyenne

ou

ou ses gens, & le duc de Bretagne prièrent au duc de Bourgogne qu'en rien il ne voulist aider des Anglois, qui estoient ennemis du royaume: car tout ce qu'ils faisoient, estoit pour le bien & soulagement du royaume. Et que quand il seroit prest, ils estoient assez forts, & que ils auoyent de tresgrandes intelligences, avecques plusieurs capitaines & autres. Vn coup me trouuay present, le seigneur de Dursé dist ces paroles audit duc, luy priant faire diligence, & mettre sus son armee. Et ledit duc m'appella à vne fenestre, & me dist: Voila le seigneur de Dursé qui me presse faire mon armee la plus grosse que ie pourray, & me dit, que nous ferons le grand bien du royaume. Vous semble il que quand ie y entrerois avecques la compagnie que ie meneray, que ie y sceisse guerres de bien? Il luy respondis en riant, qu'il me sembloit que non. Et il me dist ces mots: l'aimie mieux le bien du royaume de France, que mon seigneur Dursé ne pense: car pour vn Roy qu'il ya, i'y en voudrois six. En ceste saison dont nous parlôs le Roy Edouard de Angleterre qui cuidoit veritablemēt que ce mariage dont i'ay parlé, se deust traiter, & en estoit deceu, comme le Roy tra-

L'asse-  
sion du  
duc en-  
uers le  
royaume

uailloit fort avecques ledit duc de Bour-  
gongne pour le rompre, alleguant que le  
Roy n'auoit point de fils, & que sil mou-  
roit que ledit duc de Guyenne s'atten-  
doit à la couronne. Et par ainsi, si ce ma-  
riage se faisoit toute Angleterre seroit en  
grand peril d'estre destruite, veu tât de sei-  
gneuries iointes à la couronne, & prenoit  
merueilleusemēt ceste matiere à cœur, sās  
besoing qu'il en fust, & si faisoit tout le  
conseil d'Angleterre: ne pour excuse que  
sçeut faire le duc de Bourgongne les An-  
glois ne l'en vouloyent croire. Le duc de  
Bourgongne vouloit, nonobstant les re-  
questes que faisoient les gens du duc de  
Guyenne & de Bretagne, qu'il n'appel-  
last nuls estrangers, & que le Roy d'An-  
glettre feist la guerre par quelque bout,  
& il eust fait volontiers semblant de n'en  
sçauoir riē, & de ne s'en empescher point.  
Iamais les Anglois n'en eussent fait, plus  
tost eussent aidé au Roy pour ceste heure  
là, tant ils craignoyent que ceste maison  
de Bourgongne ne se ioignist à la cou-  
ronne de France par ce mariage. Vous  
voyez (selon mon propos) tous ses sei-  
gneurs ici bien empeschez, & auoyent  
de tous costez tant de sages gens, & qui  
voyoyent si loing, que leur vie n'estoit  
point

La peine  
que met-  
toyēt les

point suffisante à veoir la moitié des cho-  
ses qu'ils entreprenoyent, & bien y parust:  
car tous sont finis en ce trauail & misere,  
en bien peu de espace de temps, les vns  
apres les autres: chacun en a eu grande  
ioye de la mort de son compagnon, quād  
le cas est aduenu, comme chose tresdesi-  
rec. Et puis tous sont allez apres & ont  
laissé leurs successeurs bien empeschez,  
sauf nostre Roy qui regne de present: le-  
quel à trouué son royaume en paix, avec  
tous les voisins & subiets. Et luy auoit  
le Roy son pere fait mieux que iamais  
n'auoit voulu ou sçeu faire pour luy: car  
de mō tēps ne les veis iamais sans guerre,  
sauf bien peu de temps auant son trespas.  
En ce temps (dōt ie parle) estoit le duc de  
Guyenne vn peu malade. Les vns le di-  
soyent en grand dāger de mort, les autres  
disoyent que ce n'estoit riēs. Ses gēs pres-  
soyent le duc de Bourgongne de se met-  
tre aux champs: car la saison y estoit pro-  
pre. Car ils disoyent que le Roy auoit ar-  
mee aux champs, & estoient ses gens de-  
uant S. Iean d'Angely, ou à Xaintes, ou  
és enuirons. Tant feirent, que le duc de  
Bourgongne tira à Arras, & là amassoit  
l'armee, & puis passoit outre vers Peron-  
ne, Roie, Mōdidier, & estoit l'armee tres-

primees à  
soy de-  
faire l'vs  
l'autre.

*L'ordre  
des gens  
de guer-  
re du duc  
de Bour-  
gogne,*

puissante & plus belle que iamais eut: car il y auoit douze cens lances d'ordonnance, qui auoyent trois archiers pour hommes d'armes, & tous bien en point, & bien montez. Car il y auoit en chascune compagnie dix hommes d'armes d'auantage, sans le lieutenant. Les nobles de ces pays tresbien en point: car ils estoient bien payez: & conduits par notables chevaliers & escuyers, & estoient ces pays fort riches en ce temps.

**C**omme ledit duc estoit prest à partir d'Arras, luy suruint deux nouuelles. L'une fut que le duc Nicolas de Calabre & de Lorraine, heritier de la maison d'Anjou, fils du duc de Calabre vint à deuers luy touchant le mariage de ceste fille: & le recueillit ledit duc tresbien, & luy donna bonne esperance de la conclusion. Le lendemain, qui fut le quinzième jour de May, mil quatre cens septante & deux, à son arriuee ce me semble vindrent lettres de Simon de Quinci, lequel estoit deuers le Roy ambassadeur pour le duc de Bourgogne, contenans que le duc de Guyenne estoit trespassé, & que ia le Roy auoit prins vne grande partie des places. Incontinent en vindrent messagiers de divers lieux:

*La mort  
du duc de  
Guyenne*

lieux: & parloyét de ceste mort differement. Ledit duc fut fort desesperé de ceste mort, & luy euhorté par aucuns dolans de ceste mort, escriuit lettres à plusieurs villes à la charge du Roy, à quoy profita peu. Car rien ne s'en meut: mais croy bien que si le duc de Guyenne ne fust point mort, que le Roy eust eu beaucoup d'affaires. Car les Bretons estoient pres, & auoyent beaucoup d'intelligéces dedans le royaume, & plus que iamais n'auoyent eu: lesquelles failloyent toutes à cause de ceste mort. Sur ce courroux se meit aux chaps ledit duc, & print son chemin vers Neelle en Vermandois, & commença cest exploit de guerre ord & mauuais, & dont il n'auoit iamais vsé, c'estoit de faire mettre le feu par tout où il arriuoit. Son aduâtgarde alla mettre le siege deuant ledit Neelle, qui gueres ne valoit: & y auoit vn nombre de franc archiers. Ledit duc demoura à trois lieues pres de là. Ceux de dedans tuerent vn heraut en les allant sonner. Leur capitaine faillit dehors à seureté pour cuider composer, il ne peut accorder: & comme il entra dedans la place, ils estoient en trefue à cause de la faillie. Et estoient ceux de dedans tous descouuers sur la muraille, sans ce qu'on leur ti-

raft : touteffois ils tuerent encores deux hommes. Pour ceste cause fust desdite la trefue: & manda à ma dame de Neelle qui estoit dedans, qu'elle faillist, & ses seruiteurs domestiques avec ses biens. Ainsile fait, & incontinent fut la place assaillie & prinse, & la pluspart tuez. Ceux qui furent prins vifs, furent pendus, sauf aucuns que les gens d'armes laisserent courre par pitié. Vn nombre assez grand eurent les poings coupez. Il me desplaist à dire ceste cruauté: mais i'estois sur le lieu, & en faut dire quelque chose. Il faut dire que le duc estoit passionné de faire ce cruel acte, ou que grande cause le mouuoit. Il en alleguoit deux, l'vne il parloit apres autruy estrangement de ceste mort du duc de Guyenne. Outre auoit vn autre desplaisir (que vous auez vn peu entendu) qu'il auoit vn merueilleux desplaisir quand il perdit Amiens & saint Quentin, avec ce dont auez oïi parler. Et à ceste heure en faisant ceste armee (dōt i'ay parlé) vindrent deux ou trois fois deuers luy le seigneur de Cran, & le chancelier de France, appelé messire Pierre Doriolle: & y auoit esté auparauant cest exploit & ceste mort. Et secrettement se traita entre eux paix finale, que iamais ne se-

*Traité  
de paix  
entre le  
Roy &  
le duc  
de Bour-  
gogne.*

estoit

estoit peu traiter, pource que ledit duc vouloit r'auoir ces deux villes dessus nommees, & le Roy ne les vouloit pas rendre. Or maintenant si accorda, voyant cest appareil, & esperant venir aux fins que vous entendrez. Les conditions de ceste paix estoient, que le Roy rendroit audit duc, Amiens & saint Quentin, avec ce dont estoit question, & luy abandonnoit les comtes de Neuers & de S. Paul, connestable de France, & toutes leurs terres pour en faire à son plaisir, & les prendre comme siennes s'il pouuoit. Et ledit duc luy abandonnoit semblablement les ducs de Guyenne & ceux de Bretagne & leurs seigneuries pour faire ce qu'il pourroit. Ceste paix iura le duc de Bourgogne, & y estoye present. Et aussi la iurerent le seigneur de Cran & le chancelier de France pour le Roy, lesquels partirent d'avec ledit duc, & si luy conseillerent de ne rompre point son armee, mais l'aduancer: afin que le Roy leur maistre fust plus enclin de bailler promptement ladite possession des deux places dessus nommees: & amenerent avec eux aussi ledit Simon de Quinci, pour veoir iurer le Roy, & confermer ce que monstrentoyent les ambassadeurs. Le Roy de-

*Le Roy  
ne cōsen-  
tu au dit  
traité.*

l'aya aucuns iours: & suruint la mort def-  
fusdite. Pource renuoya ledit Simon auec  
tresmaigres paroles, sans rien vouloir iu-  
rer: dont ledit duc se tint fort moqué &  
mesprisé, & en eut tresgrand despit. Les  
gens du duc en faisant la guerre, tant pour  
ceste cause que pour autres ( que pouuez  
auoir assez entenduës ) disoyent paroles  
vilaines & incroyables du Roy, & ceux  
du Roy ne se feignoient de guerres. Il  
pourra sembler au temps aduenir, à ceux  
qui verront ceci, qu'en ces deux princes  
ni eut pas grande foy, ou que ie parle mal  
deux. De l'vn ne del'autre ne voudrois  
mal parler, & à nostre Roy suis tenu cōme  
chacun sçait, mais pour continuer ce que  
vous mōseigneur l'archeuesque de Vien-  
ne m'auetz requis, est force que ie die par-  
tie de ce que ie sçay, en quelque sorte qu'il  
soit adueni: mais quand on pensera aux  
autres princes, on trouuera ceux ci bien  
grands, & nobles & notables, & le nostre  
lequel à laissé son royaume, & a creu en  
paix auec tous ses ennemis. Or voyez dō-  
ques lequel de ces deux seigneurs vouloit  
tromper son compaignon, afin que si le  
temps aduenir ceci tomboit entre les  
mains de quelque ieune prince, qui eut à  
conduire semblables affaires, il eust mieux  
cognois-

cognoissance pour l'auoir veu & se gar-  
der d'estre trompé. Car combien que les  
ennemis ne les princes ne soyent point  
toufiours semblables, encores que les ma-  
tieres le fussent, si fait il bon d'estre infor-  
mé des choses passées. Pour dire la verité  
à mon aduis ie cuide estre certain que  
ces deux princes ici alloient tous deux en  
intention de tromper son compaignon: &  
que leurs fins estoient assez semblables,  
comme vous orrez. Tous deux auoyent  
leurs armées prestes aux champs. Le Roy  
auoit ià prins plusieurs places: & en trai-  
tant ceste paix, pressoit fort son frere. Là  
estoyent vers le Roy le seigneur de Con-  
tay, Patuz, Foucard, & plusieurs autres: &  
auoyent laissé le duc de Guyéne. L'armée  
du Roy estoit enuiron la Rochelle, & a-  
uoit grande intelligence dedans, & mar-  
chandoyent ceux de la ville, tant pour le  
bruit de paix, que pour la maladie qu'a-  
uoit ce duc. Et cuide l'intention du Roy  
estre telle, que s'il eust acheué son entre-  
prinse apres de là, & que son frere vint à  
mourir, qu'il ne iureroit point ceste paix.  
Mais aussi que s'il trouuoit forte partie,  
il l'a iureroit, & executeroit ses promes-  
ses pour l'oster de peril. Et composa fort  
bié son temps, & faisoit vne merueilleuse

*Le vou-  
loir du  
Roy en-  
uers le  
duc.*

diligence. Et auez bien entendu comme il dissimula à Simon de Quinci bien l'espace de huit iours, & que cependant aduint ceste mort. Or sçauoit il bien que ledit duc de Bourgongne desiroit tant la possessiō de ces deux villes, qu'il n'estoit courroucer, & qu'il faisoit couler doucement quinze ou vingt iours, comme il feist: & que cepēdant il verroit quelle œuure il feroit.

*Comment en quelle sorte le duc de Bourgongne proposa de tromper le Roy, nonobstant les compassions par eux faites.*

CHAP. LVIII.

**D** Vis que nous auons parlé du Roy, faut dire quelle estoit la pensee du duc enuers le Roy, & ce qu'il luy accordoit, si la mort dessusdite ne fust suruenue. Simon de Quinci auoit commission de luy ( & à la requeste du Roy ) d'aller en Bretagne, apres qu'il auroit veu iurer la paix, & receu les lettres de confirmation de ce que les ambassadeurs du Roy auoyent fait, & signifier audit duc de Bretagne le contenu de la paix. Et aussi les ambassadeurs du duc de Guyenne, qui estoient là pour en aduertir leur maistre, lequel estoit Bordeaux. Et le vouloit ainsi le prince

pour faire plus grand espouuamment aux Bretons de se voir ainsi abandonnez de celuy ou estoit leur principale esperance. En la cōpagnie dudit Simon de Quinci y auoit vn cheuauteur d'escuirie dudit duc, qui auoit nom Henry, natif de Paris, vn sage compagnon & bien entendu, lequel auoit vne lettre de creance adressante audit Simon, escrite de la main du dit duc: mais il auoit commission de ne la bailler point audit Simon, iusques à ce qu'il fust parti d'avec le Roy & arriué à Nantes, & à l'heure luy deuoit bailler ladite lettre, & dire sa creance qui estoit, qui d'eust dire au duc de Bretagne, qu'il n'eust nulle doubte ne crainte que son maistre abandonnast le duc de Guyenne ne luy, mais le secoureroit de corps & de biens: & ce qu'il auoit fait, c'estoit pensant euitter la guerre, & pour recouurer ces deux villes Amiens & saint Quentin, que le Roy luy auoit ostees en temps de paix, & contre sa promesse. Et luy deuoit dire ainsi, comme ledit duc son maistre enuoyeroit des notables ambassadeurs deuers le Roy incontinent que il seroit saisi de ce qu'il demandoit, ce qui eust esté sans difficulté, pour luy demander & supplier se vouloit

*Cantelle  
du duc  
de Bour-  
gongne.*

deporter de la guerre & entreprinse qu'il auoit cõtre ces deux ducs, & ne se vouloit arrester aux sermens qu'il auoit faits : car il n'estoit deliberé de les tenir, non plus qu'il y auoit tenu le traité qui auoit esté fait deuant Paris, qu'on appelle le traité de Conflans, ne celuy qui iura à Peronne, & que long temps apres il auoit confirmé : & qu'il scauoit bien qu'il auoit prins ces deux villes sur soy, & en temps de paix : parquoy deuoit auoir patience, qu'en semblable façon il les eust recouueres. Et en tant que touchoit les comtes de saint Paul, connestable de France, & de Neuers, que le Roy les luy auoit abandonnez. Il declaroit, que nonobstant qu'il les hayst & en eust bien cause, suouloit il remettre ces iniures, & les laisser en leur entier, suppliãt au Roy qu'il voulist faire le semblable de ces deux ducs, que le Roy luy auoit abandonnez : & qu'il luy pleust que chacun vesquist en paix & seureté, & en la maniere qu'il auoit esté iuré & promis à Conflans, ou tous esroyent assemblez en declarant qu'en cas qu'il ne voulist ainsi le faire, qu'il secoureroit ses allies, & deuroit estre desia logé au champ, à l'heure qu'il manderait ces paroles. Or autrement en aduint. Ainsi l'hom-

l'homme propose, & Dieu dispose : car la mort qui depart toutes choses, & change toutes conclusions, en fait venir autre ouurage, comme auez entendu & entendez : car le Roy ne bailla point ces deux villes, & si eust la duché de Guyenne par la mort de son frere, comme raison estoit.

*L'homme propose & Dieu dispose.*

*Comment le duc de Bourgogne se partit de Picardie, & alla planter son siege deuant Beauuais.*

CHAP. LIX.

**P**our retourner à la guerre, dont ci deuant ay parlé, & cõme furent traitez vn tas de poures francs archiers, qui auoyét esté prins dedãs Noelle. Au departir de là alla loger le duc deuant Roÿe, ou il y auoit quinze cens francs archiers, & vn nombre d'hommes d'armes d'arriere bã. Si belle armee n'eut iamais le duc de Bourgogne que lors. Le lendemain qu'il fut arriué, commencerét à auoir peur ces francs archiers, & se ietterent par les murailles. Le lendemain composerent, & laisserét cheuaux & harnois, sauf que les hommes d'armes en emmenerent chacun vn courtaut. Le duc laissa gens en la ville, & voulut faire desemparer Mondidier : mais pour l'affection qu'il yeit que le peuple de ces

chastellenies luy portoit, il l'a fait reparer, & y laissa gens. Partant fait son compte de tirer en Normandie, mais il passa près de Beauvais: & y alla courre deuant monseigneur des Cordes, lequel menoit son aduantage. D'entree ils prindrent ce faux bourg, qui est deuant l'uefché, & le print vn Bourguignō tres auaricieux, appelé messire Jaques de Montmartin, qui auoit cent lances, & trois cēsarchiers de l'ordonnāce dudit duc: monseigneur des Cordes assaillit vn autre costé, mais ses eschelles estoient courtes, & n'en auoit gueres. Il auoit deux canons qui tirerent au trauers de la porte, deux coups seulement, & y firent vn grād trou: & sil eust eu pieces pour continuer, il y fust entré sans doubte: mais il n'estoit point venu fourni pour tel exploit, parquoy estoit mal pourueu. Dedans n'y auoit que ceux de la ville au commencement, sans Loyset de Baligny, qui auoit quelque peu de gēs d'arriere bam, lequel estoit capitaine de la ville: mais cela ne pouuoit sauuer la ville, mais Dieu vouloit qu'elle ne se perdist pas ainsi, & en monstra tres grandes enseignes: car ceux de monseigneur des Cordes cōbattirent main à main par le trou qui auoit esté fait en la porte: & sur cela

manda

manda au duc de Bourgongne par plusieurs messages qu'il vint, & qu'il pouuoit estre seur que la ville estoit sienne. Cependant que ledit duc meit à venir quelqu'vn s'aduifa de ceux de dedans, & apporta des sagots allumez, pour ietter au visage de ceux qui s'efforceroient à rompre la porte. Tant y meirent, que le feu se print au portail, & qu'il fallut que les assaillās se retirassent iusques à ce que ce feu fust estaint. Ledit duc arriua, qui semblablement tenoit la ville prinse, pourueu que ce feu fust estaint, qui estoit tres grand, car tout le portail estoit en feu. Et quād ledit duc eust voulu loger vne partie de l'armee du costé de Paris, la ville n'eust peu eschapper de ses mains, car nul n'y eust peu entrer: mais Dieu vouloit qu'il feist doute là ou il n'y en auoit point, car pour vn petit ruisseau, qui estoit à passer, il feist ceste difficulté. Et puis qu'il y eust eu largemēt gens d'armes, il le voulut faire, qui eust esté mettre tout son ost en peril, & à grande peine l'en peust on desmouuoir: & fut le vingt & huitiesme iour de Iuin, l'an mil quatre cens septante deux. Ce feu dont i'ay parlé, dura tout le iour, & y entrèrent deuers le soir dix lances d'ordonnance seulement, comme

n'a esté compté, car i'estois encores avec le duc de Bourgongne: mais ils ne furent point veus, pource que chacun estoit empesché à se loger, & aussi n'y auoit nul à ce costé. A l'aube du iour commença à approcher l'artillerie dudit duc: & tost apres veismes entrer gens largement, au moins deux cens homes d'armes. Et croy que s'ils ne feussent venus, que la ville eut mis peu à soy composer. Mais en la cole-re ou estoit le duc de Bourgongne (comme avec peu entédre ci dessus) il desiroit à la prendre d'assaut. Et sans doubte il l'eust bruslée, si ainsi fut aduenu, qui eust esté tresgrand dommage: & me semble qu'elle fut preseruee par vray miracle, & non autrement. Depuis que ces gés y furent entrez l'artillerie dudit duc tira continuellement l'espace de quinze iours ou enuiron: & fut la place aussi bien battue que iamais place fut, & iusques en l'estat d'assaillir. Toutefois aux fosses y auoit de l'eauë, falloit faire deux ponts, l'un du costé de la porte bruslée, & de l'autre costé de ladite porte on pouoit ioindre iusques aux murs sans danger: sauf vne seule canoniere, qu'on ne sceut battre, pource qu'elle estoit fort basse.

Comme

Comment le duc de Bourgongne se deslogea de deuant Beaunais, & tira vers Rouen.

CHAP. LX.



Est bien grand peril & grande folie d'assaillir si grandes gens, & encores par dessus tous dedans estoit le conneftable (comme ie croy) ou logé pres de la ville, ie ne sçay lequel. Le mareschal Ioachin, & le mareschal de Loheac, monseigneur de Crussol, Guillaume de Velleu, Mery de Croy, Sallezard, Theuenot de Vignolles, tous anciens, cent lances pour le moins de l'ordonnâce, & largemét de gens de pied, & beaucoup de gens de bien, qui se trouuerent avec ces capitaines. Toutefois delibera le duc l'assaut, mais ce fut tout seul, car nul ne se trouua de ceste opinion que luy. Et le soir quand il se coucha sur son lit de camp, vestu comme il auoit accoustumé ou peu s'en falloit, il demâda à aucuns s'il leur sembloit bon qu'ils attendissent l'assaut. Il luy fut respondu qu'ouï, veu le grand nōbre de gens qui y estoÿt encores suffisans pour la defendre come haye. Il le print en mocquerie, & dist, vous n'y trouuerez demain personne. A l'aube du iour fut l'assaut tresbié assailli:

& encores mieux defendu. Grand nombre de gens passerent par dessus ce pont: & y fut estouffé monseigneur Despiris, vn vieil cheualier de Bourgongne, qui fut le plus homme de bien qui y mourut. De l'autre costé, y en eust qui monterent iusques dessus le mur, mais tous ne reuindrent pas. Ils combattirent main à main longuement, & fut l'assaut assez long. Autres bandes estoient ordonnées pour assaillir apres les premiers: mais voyans qu'ils perdoient leur temps, ledit duc les fait retirer. Ceux de dedans ne saillirent point: aussi ils pouoyent veoir largement gens prests à les recueillir, s'ils fussent saillis. A cest assaut moururent enuiron six vingts hommes. Le plus grand fait monseigneur Despiris: aucuns en cuident beaucoup plus, & y eut bien mille hommes de blesez. La nuit feirent ceux de dedas vne saillie, mais ils estoient peu de gens, & la plus part estoient à cheual, qui se meirent par le cordail des pavillons: ils ne feirent rien de leur profit, & perdirent deux ou trois gentilhommes: ils bleserent vn homme de bien, nommé messire Jacques d'Orson, maistré de l'artillerie dudit duc, qui peu de iours apres mourut de ladite blessure. Sept ou

huit

huit iours apres cest assaut, voulut le duc aller loger à la porte vers Paris, & departit son ost en deux. Il ne trouua nul de cest opinion, veu les gens qui estoient dedans. C'estoit au commencement qu'il le deuoit faire: car à ceste heure n'en estoit pas temps, voyant qu'il n'y auoit autre remede, il se leua, & en bel ordre. Il fattendoit bien que ceux de dedans saillissent asprement, & par ce moyen leur porter quelque dommage, toutefois ils ne saillirent point. Il print de là son chemin en Normandie, pource qu'il auoit promis au duc de Bretagne aller iusques deuant Roüen, lequel auoit promis de s'y trouuer: mais il changea propos, voyant que ledit duc de Guyenne estoit mort, & ne bougea de son pays. Ledit duc de Bourgongne vint deuant Heu, qui luy fut rendu, & saint Valeri, & fait mettre le feu par tout iusques aux portes de Dieppe. Il print le Neuf chasteil, & le fait brusler, & tout le pays de Caux, la pluspart iusques aux portes de Roüen, & tira en personne iusques deuant ladite ville de Roüen. Il perdoit souuent ses fourrageurs, & endura son ost tresgrande faim, puis se retira pour l'Hiuer estant venu. Dés ce qu'il eust le dos tourné, ceux du Roy prindrét

Heu & saint Valery, & eurent pour prisonniers sept ou huit qui estoient dedans par les compositions.

*Comment & en quelque sorte l'appointement fut fait entre le Roy & le duc de Bretagne, & de la machination que le Roy & le duc de Bourgogne prirent contre le comte de saint Paul, connestable de France.*

CHAP. LXI.



Nuiron ce temps ie vins au ser- uice du Roy, & fut l'an mille quatre cens septante & deux: le- quel auoit recueilli des serui- teurs de son frere, le duc de Guyenne, la plus grande part: & estoit au pont de Sec, là ou il estoit retiré contre le duc de Bre- taigne, & luy faisoit guerre. Et la vindrent deuers luy aucuns ambassadeurs de Bre- taigne, & aussi il y en alloit des siens. En- tre les autres y vint Philippe des Essars, seruiteur de monseigneur du Lescut: & Guillaume de Souplenuille, seruiteur du duc de Guyenne, lequel s'estoit retiré en Bretagne, quand il veit son maistre pres de la mort, & partit de Bordeaux, & se meit sur la mer craignant de tomber entre les mains du Roy. Parquoy partit de bonne heure, & emmena le confesseur du duc de Guyenne, & vn escuyer d'escu- rie,

*L'annee que l'as- theur vint au seruire du Roy.*

rie, ausquels on imputoit la mort du duc de Guyenne: lesquels ont esté prison- niers en Bretagne par longues annees, vn peu durerent ces alées & venues de Bretagne. Et à la fin se delibera le Roy d'appaier ce duc, & de tant donner audit seigneur de Lescut, qu'il le retireroit s'õ ser- uiteur, & luy osteroit l'enuie de luy pour- chasser mal, en tant qu'il n'y auoit ne sens ne vertu au duc de Bretagne, que ce qui procedoit de luy: mais qu'vn si puissant duc soit manié par vn homme, il estoit à craindre, & luy estant avec luy, les Bre- tons tascheroyent à venir en paix. Et à la verité la generalité du pays ne quiert ia- mais autre chose, car tousiours y en a en ce royaume de bien traitez & honorez, & ils ont bien serui le temps passé. Aussi ie trouue ce traité qui fut treslage, com- bien qu'aucuns le blasmeroyent, qui ne considereroyent point si auant qu'il y eut bon iugemēt de la personne du seigneur de Lescut, disant qu'il ne viendroir nul peril de soy mettre entre ses mains, & qu'il luy meist. Je l'estimois homme de grand honneur, & que iamais durant ces diuisions passees, il n'auoit voulu auoir intelligence avec les Anglois, ne consen- tir que les places de Normandie leur suf-

sent baillées, qui fut cause de tout le bien qu'il eut, car cela ne tint qu'à luy seul. Pour toutes ses raisons il dit au duc de Souplenuille, qu'il meist par escrit tout ce que son maistre demandoit, tant pour le duc que pour luy: ce qu'il feit, & tout luy accorda, & furent ses demandes quatre vingt mille francs de pensio pour le duc. Pour son maistre la moitié de Guyenne, les deux senechaussées de Vannes & Bordelois, la capitainerie de Blaye, les deux chasteaux de Bayonne & de Dax, & de saint Seuer, & vingt & quatre milz le escus d'or contant, & l'ordre du Roy, & la comté de Comminge. Tout fust accordé & accompli, saul la pensio du duc, dont ne se payoit que la moitié, & dura deux ans. D'auantage donna le Roy audit de Souplenuille six mille escus, cest argent cõtant, tant de luy que de son maistre, payé en quatre annees. Et ledit Souplenuille eut douze cens francs de pensio, maire de Bayonne, baillif de Montargis, & d'autres petits estats en Guyenne: le tout dura à son maistre & luy iusques au trespas du Roy. Philippe des Essars fut baillif de Meaux, maistre des caues & des forests de la France, douze cens francs de pensio, & quatre mille escus.

Traité  
du Roy  
avec mô  
seigneur  
de Lesclat

cus. Depuis ce temps iusques au trespas du Roy nostre maistre, leurs ont duré ces estats. Et ainsi môseigneur de Comminge luy est tousiours demouré bõ & loyal seruiteur. Apres que le Roy eut appaisé ce duc de Bretaigne, il se tira vers la Picardie. Tousiours auoyent de coustume le Roy & le duc de Bourgongne incontinent que l'Hiuer venoit de faire trespas pour six mois, ou pour vn an, ou plus. Ainsi ensuyuant leur coustume en feirent vne, & là vint faire le chancelier de Bourgongne, & autres en sa compaignie. Là fut monstré la paix finale, que le Roy auoit avec le duc de Bretaigne, par laquelle ledit duc renouoit l'alliance du duc de Bourgongne. Et pource vouloit le Roy que les ambassadeurs ne le nommassent point au nombre des alliez du duc de Bourgongne. A quoy ne voulurent entendre, & disoyent qu'il seroit à son choix de se declarer de la partie du Roy, ou de la sœur, dedans le temps accoustumé. Et disoyent qu'autreffois les auoit abandonnez par lettres, que par tant ne festoyent point departis de leur amitié. Ils tenoyent le duc de Bretaigne pour prince manié par autres sens que le sien, mais qu'il reuenoit tousiours à la fin à ce qui

*Les causes de haine du Roy & du duc contre le connestable.*

luy estoit necessaire, & fut l'an septante & trois. En menant ce traité on murmuroit des deux costez cõtre le comte de S. Paul connestable de France, & l'auoit le Roy prins à grãde haine, & les plus prochains de luy. Semblablement le duc de Bourgogne le haysoit encores plus, & auoit meillere cause ainsi que suis informé à la verité des deux costez, & n'auoit point oublié ledit duc que le connestable auoit esté occasion de la prinse d'Amiens & de S. Quentin, & qu'il sembloit qu'il estoit cause & vraye nourrice de ceste guerre, qui estoit entre le Roy & luy: car en tẽps de trefues luy tenoit les meilleures paroles du mode: mais dès que le debat commençoit, il luy estoit ennemi capital: & le comte le vouloit contraindre à marier sa fille, cõme auez veu ci deuant. Encores y auoit vne autre picque: car durant que ledit duc estoit deuant Amiens, ledit connestable fit vne course en Haanaut. Et entre les autres exploits qu'il fit, il brusla vn chasteau nommé Seure, qui estoit à vn cheualier nommé Baudouin de Laumay. Pour le tẽps de lors on n'auoit point accoustumé de mettre feu n'y d'vn costé ni d'autre, & print le duc son occasion de faire des feux qu'il mettoit, & qu'il auoit en ceste

*Le connestable fit mettre les feux deuant au duc, pour ce temps là.*

ste saison mis. Ainsi se commença à pratiquer la maniere de deffaire ledit connestable, & du costé du Roy en furent ouuerres quelques paroles par gens qui s'adresoyent à ceux qui estoient ennemis dudit connestable, estans au seruice dudit duc: & n'auoyent point moins de suspectiõ sur ledit connestable, que ledit duc, & chacun le disoit occasion de la guerre: & se commencerent à se descouuirir toutes paroles & tous traitez, menez par luy. tant d'vn costé que d'autre, & mettoyent auant sa destruction.

Quelqu'un pourra demander ci apres si le Roy ne l'eust sçeu faire seul. A quoy ie responds que non: car il estoit assis iustement entre le Roy & le duc. Il tenoit S. Quentin en Vermandois grosse ville & forte. Il auoit Han, & Bohain, & autres fortes places siennes toutes pres dudit saint Quentin, & y pouuoit mettre gens à toute heure, & de tel pays qu'il luy plaisoit. Il auoit du Roy quatre cens hommes d'armes bien payez, dont luy mesme estoit commissaire, & en faisoit la monstre. Sur quoy il pouuoit pratiquer grand argent, car il ne tenoit point le nombre. Outre, il auoit d'estat ordinaire bien qua-

rante cinq mille florins, & si prenoit vn escu pour pippe de vin qui passoit parmi ses limittes pour aller en Flandres ou en Hainaut: & si auoit tresgrandes seigneuries siennes, & grandes intelligences au royaume de France, & aussi au pays dudit duc, ou il estoit fort apparenté. Toute ceste annee que dura ceste trefue, s'entretenoit ceste marchandise: & s'adressoyent ceux du Roy à vn cheualier dudit duc, appelé mofaigneur d'Himbercourt (dôt ailleurs auez ouï parler en ce liure) lequel de long temps hayffoit trefort ledit connestable: & la haine estoit renouvellee n'auoit gueres, car ledit connestable vn assemblee qui s'estoit tenue à Roye, ou ledit connestable & autres estoient pour le Roy: le chancelier de Bourgongne, le seigneur d'Himbercourt & autres, pour ledit duc, en parlant de leurs matieres ensemble, le connestable dementit villainement ledit seigneur d'Himbercourt. A quoy ne fait autre responce, sinon qu'il n'attribuoit point ceste iniure à luy, mais au Roy, à la feureté duquel il estoit venu là pour ambassadeur, & aussi à son maistre de qui il representoit la personne: & qu'il luy en feroit rapport. Ceste seuleuennic & outrage bien tost dite, cousta depuis

*Cause de la mort du connestable.*

depuis la vie audit connestable, & ses biens perdus, comme vous oirez ci apres, & pource ceux qui sont aux grandes autoritez vers les princes, doyent beaucoup craindre de ne faire ne dire tels outrages, & regarder à qui ils les dient: car de tant qu'ils sont plus grands, ils portent les outrages à plus grand desplaisir & dueil: car il leur semble qu'ils en seront plus notez, pour la grandeur & autorité du personnage qui les outrage, & s'il est leur maistre ou leur seigneur ils en sont desesperez. d'auoir honneur ne bien de luy. Et plus de gens s'animent pour l'esperance des biens aduenir, que pour les biens qu'ils ont ià receus. Pour reuenir à mon propos, on s'adressoit tousiours audit seigneur d'Himbercourt & audit chancelier, pource qu'il auoit eu quelque part à ces paroles dites à Roye. Et aussi il estoit fort amy dudit seigneur d'Himbercourt: & tant se demena ceste matiere, qu'on tint vne iournee à Bouuines qui est pres de Namur, sur ce propos: & y estoient pour le Roy le seigneur de Courton gouverneur de Lymosin, & maistre Iean Heberge puis Euefque d'Eureux. Pour ledit duc de Bourgongne y estoient le chancelier dont i'ay parlé, &

*Dit no. table.*

ledit seigneur d'Himbercourt, & fut en l'an septante & quatre. Ledit conestable fut aduertit que lon y marchandoit à ses despens, & feit grande diligence d'enoyer vers ces deux princes, à chacun donnoit à cognoistre qu'il entendoit le roue & feit tant pour ceste fois, qu'il meit en suspicion au Roy, que ledit duc le vouloit tromper & tirer ledit conestable des siens. Et pour ce à grande diligencé enuoya le Roy deuers ses ambassadeurs estant à Bouuines, leur mandant ne conclurre rien contre ledit conestable pour les raisons qui leur diroit, mais qu'ils allongeassent la trefue selon leur instructiō, qui fut d'un an ou six mois, ic ne sçay lequel. Comme le mesfager arriua, il trouua que tout estoit à conclu, & les sceillez baillez dès le soir de deuant: mais les ambassadeurs s'entendoient si bien, & estoient si bons amis, qu'ils rendirent lesdits sceillez, qui contenoient que ledit conestable estoit pour les raisons qu'ils diroyent, déclaré ennemi & crimineux vers tous les deux princes: & promettoyent & iuroyēt l'un à l'autre, que le premier des deux qui luy pourroit mettre la main dessus, le feroit mourir dedans huit iours apres, où le

baille-

bailleroit à son compagnon pour en faire à son plaisir, & à son de trompe il seroit déclaré ennemi des deux princes & parties, & tous ceux qui le seruiroyent, & porteroient faueur n'aide. Et d'auantage promettoit le Roy bailler audit duc la ville de saint Quentin, dont assez à esté parlé, & luy donnoit tout l'argent & autres meubles qui se pourroyent trouuer dedans le royaume, auect toutes seigneuries tenans dudit duc, & entre les autres luy donna Han & Bohain, qui sont places trestortes. Et à vn iour nommé deuoient le Roy & le duc auoir leurs gens d'armes deuant Han, & assieger ledit conestable. Toutefois pour les raisons que ie vous ay dites, fut rompue ceste conclusion, & fut entreprinse vne iournee & lieu ou ledit conestable se deuoit trouuer pour pouuoir parler au Roy en bonne seurcté: car il doubtoit de sa personne, comme celuy qui sçauoit toute la conclusion qui auoit esté prinse à Bouuines. Le lieu fut à trois lieues de Noyon, tirant vers la Fere, sur vne petite riuiere: & auoyent du costé dudit conestable releué les guets. Sur vne chaussee qui y estoit, fut faite vne forte barriere. Ledit conestable y estoit le premier, & avec

luy tous ses gens d'armes, ou peu s'en faisoit: car il auoit trois cens gentilshommes d'armes passez, & auoit sa cuirasse sous vne robe desseinte. Auec le Roy y auoit bien six cens hommes d'armes, & entre les autres y estoit monseigneur de Dampmartin, grand maistre de France, lequel estoit ennemi capital dudit connestable. Le Roy enuoya deuant faire excuse audit connestable, dequoy il l'auoit tant fait attendre. Tost apres il vint, & parlerent ensemble, & estions cinq ou six presens de ceux du Roy. Ledit connestable se excusa dequoy il estoit venu en armes, disant l'auoir fait pour crainte dudit comte de Dampmartin. Il fust dit en effet, que toutes choses passees seroyent oubliees, & q̄ iamais ne s'en parleroit: & passa ledit connestable du costé du Roy. Et fut fait l'appointement du comte de Dampmartin & de luy, & vint au giste avecques le Roy à Noyon. Et puis le lendemain s'en retourna en saint Quentin bien reconcilié, comme il disoit. Quand le Roy eut bien pensé & ouï le murmure des gens, il luy sembla folie d'auoir esté parler à son seruiteur, & auoir ainsi trouué vne barriere fermee au deuant de luy, & accompagné de gens d'armes tous

ses

ses subiets, & payez à ses despens. Et si la haine y auoit esté parauant grande, elle l'estoit encores plus: & du costé du connestable, le cœur n'estoit point appetissé. A bien prendre le fait du Roy, il luy predoit le grand sens, ce qu'il en feist: car ie croy que ledit connestable eut esté receu dudit duc de Bourgogne, en luy baillant saint Quentin, quelque promesse qu'il y eust au contraire: mais pour vn si sage seigneur, comme estoit ce connestable, il prenoit mal son fait, ou Dieu luy estoit la cognoissance de ce qu'il auoit à faire, de se trouuer en telle sorte ainsi desguisé au deuant de son Roy & de son maistre, & à qui estoient tous ces gens d'armes dont il s'accompagnoit. Et aussi il sembloit bien à son visage qu'il en fust estonné & esbahi, quand il se trouua en sa personne, & qu'il n'y auoit qu'une petite barriere entre deux. Il ne tarda gueres qu'il ne feist ourrir, & passa du costé du Roy, Il fust ce iour en grand danger.

*Comment vn homme ayant grande auctorité auos son prince & son seigneur, il ne le doit iamais tenir en crainte, comme fust le connestable.*

**L**E fay mon compte que luy & aucuns de ses priuez estimoyēt ceste œuvre, & la tenoyent à loüange, dequoy le Roy les craignoit, & tenoyent le Roy pour homme craintif. Et estoit vray que par temps il l'estoit : mais il falloit bien qu'il y eust cause. Il f'estoit desmeslé de la guerre qu'il auoit eue contre les seigneurs de son royaume, par largement donner, & encores plus promettoit. Et cognoissoit lors qu'il auoit erré en beaucoup de passages. Il à semblé à beaucoup de gens, que peur & crainte luy faisoient faire ces choses : & s'en sont beaucoup trouuez trompez, ayās ceste imagination qui s'enhardissoient d'entreprendre les folies contre luy : que estoient seulement appuyez, comme le comte d'Armaignac, & autres, à qui il est mal prins : car il cognoissoit bien qu'il estoit temps de craindre ou non. Le luy ose bien porter ceste loüange, & ne sçay si ie l'ay dit ailleurs : & quand ie l'aurois dit, si vaut il bien estre dit deux fois, que iamais ie ne cogneu si sage homme en aduersité. Pour continuer mon propos de monseigneur le connestable, qui par aduerture desiroit que le Royle craignist, aumoins ie le cuide : car ie ne le voudrois

pas

pas charger, & n'en parler sinon pour aduertir ceux qui sont aux seruices des grands princes, qui n'entendent pas tout d'une sorte les affaires de ce monde. Le *Moyen* conseilerois à vn mien ami, si ie l'auois, *de sçauoir en-tretenir son maistre.* qu'il meist peine que son maistre l'aimast, mais non pas qu'il le craignist : car ie ne voy oncques homme ayant grande autorité avec son seigneur, par le moyen de le tenir en crainte, à qui il n'en mescheut, & du consentement de son maistre. Il s'en est veu assez de nostre temps, ou peu deuant en ce royaume, monseigneur de la Trimouille, & autres. Du pays d'Angleterre, le comte d'Waruic & toute sa sequelle. I'en nommerois en Espagne & ailleurs, mais ceux qui verront cest article, le sçauroyent par aduerture trop mieux q̄ moy. Et aduient treslouuent, que ceste audace vient d'auoir bien serui, & que il semble à ceux qui en vsent, que leurs merites sont tels, qu'on doit beaucoup endurer d'eux. Mais les princes au contraire, sont d'opinion, qu'on est tenu les bien seruir : & tiennent bien en leur dir, & ne desrent qu'à se depescher de ceux qui les gardent. Encores en ce pas me faut alleguer nostre maistre en deux choses, qu'une fois me dist, parlans de ceux qui

font grand seruire: & m'en allegua son  
 autheur de qui il tenoit, disant qu'auoir  
 trop bien serui, perd aucunes fois les gens:  
 & que le plus souuent les grands seruices  
 sont reconpensez par grande ingratitude:  
 mais qu'il peut aussi bien aduenir par  
 le defaut de ceux qui ont fait lesdits ser-  
 uices, qui trop arrogamment veulent vser  
 de leur bonne fortune, tant enuers leurs  
 maistres que leurs compagnons, comme  
 de la mescoissance du prince. Me dit  
 d'auantage, qu'à son aduis pour auoir  
 biens en court, que c'est le plus grand  
 heur à vn homme, quand le prince qu'il  
 sert luy a fait quelque grand bien à peu  
 de desfert, parquoy il luy demeure fort  
 obligé: que ce ne seroit s'il luy auoit fait si  
 grand seruire, que ledit prince luy en fust  
 tressfort obligé: & qu'il aime plus natu-  
 rellement ceux qui luy sont tenus, qu'il ne  
 fait ceux à qui il est tenu: ainsi en tous  
 estats il y a bien à faire à viure en cemou-  
 de. Et fait Dieu grande grace à ceux à qui  
 il donne bon sens naturel.

*Comment le duc de Gueldres commist vn tres-  
 horrible cas, & inhumainé en-  
 uers son propre pere.*



Este veü du Roy & de mōsei-  
 gneur le conestable, fut l'an  
 mil quatre cés septante & qua-  
 tre. Et me sēble qu'en ceste sai-  
 son le duc de Bourgogne estoit allé pré-  
 dre le pays de Gueldres, fondé sur vne  
 querelle qui est digne d'estre racontee,  
 pour voir les œuures & la puissance de  
 Dieu. Il y auoit vne ieune duc de Guel-  
 dres, appelé Adolf, lequel auoit pour fem-  
 me vne des filles de Bourbon, sœur de  
 monseigneur de Bourbon, pere, qui regne  
 auioird'huy: & l'auoit espousee en ceste  
 maison de Bourgogne, & pour ceste cau-  
 se en auoit quelques faueurs. Il auoit cō-  
 mis vn castreshorrible, car il auoit prins  
 son pere prisonnier à vn soir, comme il  
 vouloit aller coucher, & mené cinq lieues  
 d'Allemagne à pied, sans chausses, par vn  
 temps tressfroid, & le meit au fond d'vne  
 tour, où il n'y auoit nulle clarté que par  
 vne biē petite lucarne, & là le tint six mois  
 dont fut grande guerre entre le duc de  
 Cleues (dont ledit duc prisonnier auoit es-  
 poulé sa sœur) & ce ieune duc Adolf. Le  
 duc de Bourgogne plusieurs fois le vou-  
 lust appointer: mais il ne peut. Le pape  
 & l'empereur à la fin y meirent fort la  
 main. Et sur grandes peines fut commadé

audit duc de Bourgongne, de tirer ledit duc Arnoul hors de prison : ainsi le feit, car le ieune duc n'osa denier de luy bail-  
 ler, pource qu'il voyoit tant de gens de bien qui s'en empeschoyent, & si craignoit la force dudit duc. Le les vey tous deux en la chambre du duc de Bourgongne par plusieurs fois, & en grande assemblee de conseil, où ils plaidoyent leurs causes. Le vey le bon homme vieil presenter le gage à son fils. Le duc de Bourgongne desiroit les appointer, & fauorisoit le ieune, & luy offroit le tiltre de gouuerneur en Bourgongne. Le pays de Gueldres luy demeureroit avec tout le reuenu, sauf vne petite ville assise apres de Braban (qui a nom Graue) qui deuoit demeurer au pere, avec le reuenu de trois mille florins, & autant de pension. Ainsi le tout luy eut vallu six mille florins, avec le tiltre de duc comme raison estoit. Avec d'autres plus sages, ie fus commis à porter ceste parole à ce ieune duc : lequel feit responce, qu'il aimeroit mieux auoir ietté son pere la teste deuant en vn puits, & de s'estre ietté apres, que d'auoir fait cest appointment : & qu'il y auoit quarante & quatre ans, que son pere estoit duc, & qu'il estoit bien temps qu'il le fust : mais

*Respose  
indigne  
de fils  
au pere.*

tres vo-

tres volontiers il luy laisseroit trois mille florins par ans, par condition qu'il n'entreroit iamais dedans la duché : & assez d'autres paroles tresmal sages. Ceci aduint iustement comme le Roy print Amiens sur le duc de Bourgongne, lequel estoit avec ces deux (dōt ie parle) à Dourlans, où il se trouua tres empesché : & partit soudainement pour se retirer à Hedin, & oublia ceste matiere. Et ce ieune duc print vn habillement de François, & partit luy deuxiesme seulement, pour se retirer en son pays. Et passant vn port apres Namur, il paya vn florin pour son passage. Vn prestre le veid, qui en print suspicion, & en parla au passager, & regarda au visage celuy qui auoit payé ledit florin, & le cogneut, & là fut prins & amené à Namur, & y est demeuré prisonnier, iusques au trespas du duc de Bourgongne que les Gantois le meirent dehors. Et auoyent vouloir luy faire espouser celle qui depuis a esté duchesse par force : & le menerent avec eux deuant Tournay, où il fust tué meschamment, & mal accompagné : comme si Dieu n'eust pas esté saoul de venger cest outrage qu'il auoit fait à son pere. Le pere estoit mort auant le trespas du duc de Bourgongne. estant

encores son fils en prison : & à son tres-  
 pas laissa au duc de Bourgogne sa suc-  
 cession, à cause de l'ingratitude de son  
 fils : & sur ceste querelle conquist le duc  
 de Bourgogne au temps que ie dy, la  
 duché de Gueldres, où il trouua résisten-  
 ce : mais il estoit puissant, & eut trefue  
 avec le Roy, & l'a possédé iusques aujour-  
 d'huy : ce qui est descendu de luy, & tant  
 qu'il plaira à Dieu. Et comme i'ay dit au  
 commencement, ie n'ay monstré ceci, que  
 pour monstrier que telles cruautés & tous  
 maux, ne demeurent impunis. Le duc  
 de Bourgogne estoit retourné en son  
 pays, & auoit le cœur trefleué pour  
 ceste duché, qu'il auoit iointe à sa crosse,  
 & trouua goust en ces choses d'Allemai-  
 gne : pource que l'empereur estoit de tref-  
 petit cœur, & enduroit toutes choses  
 pour ne despendre rien. Et aussi de soy,  
 sans l'aide des seigneurs d'Allemagne,  
 ne pouuoit il pas grande chose. Par-  
 quoy ledit duc ralongea sa trefue avec le  
 Roy. Et sembla à aucuns des seruiteurs  
 du Roy, que ledit seigneur ne deuoit  
 point ralonger sa trefue, ne laisser ve-  
 nir ledit duc si grand. Bon sens leur  
 fait dire cela : mais par faute d'experience  
 est venu ceci. Ils n'entendoyent point ce-

*Maux  
 ne de-  
 meurent  
 impunis*

ste

ste matiere. Il y en eut quelque autre mi-  
 eux entendant ce cas qu'eux, & qui auoit  
 plus de cognoissance pour auoir esté sur  
 les lieux, qui luy dist que hardiment print  
 ceste trefue, & qu'il souffrist audit duc  
 sen aller heurter contre les Allemaignes,  
 qui est chose si grande & si puissante qu'il  
 est presque incroyable, disant quand ledit  
 duc aura prins vne place ou mené à fin  
 vne querelle, il en entreprendra vne autre.  
 Il n'est pas homme pour iamais se saouler  
 d'vne entreprinse. Et en cela est l'opposite  
 du Roy : car plus estoit embrouillé & plus  
 s'embrouilloit, & que mieux ne se pour-  
 roit venger de luy, que de le laisser faire : &  
 auant luy faire vn petit d'aide, & ne luy  
 donner nulle suspection de luy rompre  
 ceste trefue. Car à la grandeur d'Allemai-  
 gne & à la puissance qui y est, n'estoit pas  
 possible que tout ne se consommast, & ne  
 se perdist de tous points. Car les princes  
 de l'empire, encores que l'empereur fust  
 hôme de peu de vertu y donneroyent or-  
 dre : & à la fin finale audit seigneur en ad-  
 uint ainsi. A la querelle d'vn cueſq de Cou-  
 lōgne, où ils estoient deux pretédās au be-  
 nefice du côte Palatin dernier, il entreprit  
 de le mettre par force en ceste dignité

esperant en auoir quelques places, & meit le siege deuant Nuz, aupres Coulongue l'an mil quatre cens septante & quatre, il meit tant de choses en imagination & si grandes qu'il demeura sous le faix: car il vouloit en ceste saison propre faire passer le Roy Edoüard d'Angleterre, lequel auoit grande armee prestee à la poursuite dudit duc: & acheuer ceste entreprinse qui estoit s'il eust prins Nuz, la garnir bié, & vne autre place ou deux au dessus de Coulongne, pourquoy ladite cite diroit le mot. Et que partant il monteroit contre-mont le Rhin, iusques à la comté de Ferretre qu'il tenoit lors, & ainsi tout le Rhin seroit sien iusques en Hollande ou il fine, ou il y a plus de fortes villes & chasteaux qu'en nul royaume de la chrestienté, si ce n'est en France.

*Les grâ-  
des entre  
prinses  
du duc  
de Bour-  
gongne.*

*Comment le duc de Bourgongne à tout grosse  
armee alla mettre le siege deuant  
Nuz, là où peu profita.*

CHAP. LXIIII.



A trefue qu'il auoit avec le Roy auoit esté allongee de si mois, & desia la pluspart estoit passé. Le roy sollicitoit fort de l'allonger, & qu'il feist à son aise en Allemagne:

gne: ce que ledit duc ne vouloit faire, pour la promesse qu'il auoit faite aux Anglois. Je me passasse bien de parler de ce fait de Nuz, pource q' ce n'est pas le train de ma matiere, car ie n'y estois pas: mais ie suis forcé d'en parler pour les matieres qui en despèdent. Dedans la ville de Nuz, laquelle est tresforte, s'estoyét mis vn nommé le Vent grand, & plusieurs de ses parens & amis, iusques au nombre de dix-huit cens homes de cheual, comme il m'a esté dit de trefgens de bien: & aussi ils le monstrerent, & des gens de pied, ce qui leur en estoit besoin. Ledit Vent grand estoit frere de l'euesque qui auoit esté esleu, qui estoit la partie aduerse de celui que soustenoit le duc de Bourgongne. Et ainsi ledit duc de Bourgongne meit le siege deuant Nuz, l'an mil quatre cens septante & quatre. Il auoit la plus belle armee qu'il eut iamais, & specialemēt pour gés de cheual: car pour aucunes fins qu'il pretendoit es Italies, il auoit retiré quelque mille hommes d'armes Italiens, que bons que mauuais. Il auoit pour chef de entre eux, vn appelé le comte Campo-bache du royaume de Naples, partissant de la maison d'Anjou, home de tresmauuaise foy & tresperilleux. Il auoit aussi

*Campo-  
bache  
laques  
galliot  
capitai-  
nes du  
duc.*

Iaques Galliot, gentilhomme de Naples  
 treshomme de bien, & plusieurs autres  
 que ie passe pour briefueré. Semblable-  
 ment auoit bien le nombre de trois mil-  
 le Anglois tresgens de bien, & ses sub-  
 iets eu tresgrand nombre bien montez  
 & bien armez, & qui ià long téps auoyent  
 exercé le fait de la guerre, & vne tres-  
 grande & puissante artillerie. Et tout ceci  
 auoit il tenu prest, pour se ioindre avec  
 les Anglois à leur venuë: lesquels fai-  
 soyent toute diligence en Angleterre,  
 mais les choses y furent longues: car le  
 Roy ne peut entreprendre vne telle œu-  
 re, sans assembler son parlemēt, qui vaut  
 autant cōme les trois estats, qui est chose  
 iuste & sainte, & en sont les Rois plus  
 forts & micux seruis, quand ainsi le font  
 en semblables matieres: car l'issuë volon-  
 tiers n'en est pas brefue. Quand les estats  
 furent assemblez, en declarant son inten-  
 tion, il demanda aide sur ses subiets.  
 Car il ne se leue nul aide en Angleterre si  
 ce n'est pour passer en France, où aller en  
 Escosse, ou en frais semblables, & tresuo-  
 lontiers & biē liberalemēt ils les oūroyēt  
 & specialement pour passer en France. Et  
 est bien vne pratique que ces Rois d'An-  
 gleterre font, quand ils veulent amasser  
 argent,

Le Roy  
 d'Angle  
 terre ne  
 peut en-  
 trepren-  
 dre grād  
 œuvre  
 sans son  
 parle-  
 ment.

argent, que faire semblant d'aller en Es-  
 cosse, ou en France, & faire armées. Et  
 pour leuer grand argent ils font vn paye-  
 ment de trois mois, & puis rompent leur  
 armee, & s'en retournent à l'hostel, & ils  
 ont receu l'argent pour vn an. Et estoit ce  
 Roy Edoüard tout plein de ceste prati-  
 que, & souuent le fait.

Ceste armee d'Angleterre meit bien *Prati-*  
 vn an à estre prest. Il enuoya à mō- *que des*  
 seigneur de Bourgogne: & cōme il vint *vois de*  
 au cōmencemēt de l'Esté, le duc de Bour- *Angle-*  
 gogne alla iusques deuant Nuz, & luy *terre.*  
 sembla qu'en peu de iours il auroit mis sō  
 homme en possession, & qu'il y pourroit  
 demourer auecunes places, comme Nuz &  
 autres, pour paruenir aux fins que vous  
 ay dit. I'estime que ce vient de Dieu, qui  
 regarda en pitié ce royaume, car ayant  
 l'armee telle qu'il auoit, & desia estoient  
 accoustumez par plusieurs annees tenir  
 les champs par ce royaume: sans ce que  
 nul luy presentast bataille, ne se trouuast  
 aux champs en puissance contre luy, si ce  
 n'estoit en gardant les villes. Mais biē est  
 vray que cela procedoit du Roy, qui ne  
 vouloit rien mettre en hazard, & ne fai-  
 soit pas seulement pour la crainte du duc

de Bourgongne : mais pour doubtes des desobeïssances qui pourroyét aduenir en ce royaume, si il aduenoit qu'il perdist vne bataille. Car il n'estimoit n'estre pas bié de ses subiets, & par especial des grâds. Et si ofois tant dire, il m'a autrefois dit, qu'il cognoissoit ses subiets, & qu'il les trouueroit bien si ses besongnes se portoyent mal. Et pource quand le duc de Bourgongne entroit, il ne faisoit que fort bien garnir ses places au deuant de luy, & ainsi en peu de temps l'armee du duc de Bourgongne se deffaisoit d'elles mesmes, sans que le Roy meïst son estat en peril aucun, qui me sembloit proceder par grâd sens. Toutefois ayant le duc la puissance telle que vous ay dit, si l'armee du Roy de Angleterre fust venue à fin au commencement de la saison (côme elle eust deu faire sans nulle doubte) n'eust esté l'erreur du duc de Bourgongne de se mettré si obstinément deuant Nuz, il ne faut pas doubter que ce royaume eust porté de tresgrands affaires. Car iamais Roy d'Angleterre ne passa à si puissante armee pour vn coup, que fut ceste ci dont ie parle, ne si bien disposée pour cōbattre: car tous les grâds seigneurs d'Angleterre y estoient sans y faillir. Ils pouuoient bien estre quinze

*Les cau-  
ses pour  
quoy le  
Royne  
se trou-  
uoit en  
champ  
contre le  
duc.*

cens hommes d'armes, qui est grâde chose pour Anglois, tous fort bien en point & bien accompagnez, & quatorze mille archiers portâs arcs & flesches, & tous à cheual, & assez autres gens à pied seruans à leur ost. Et en toute l'armee il n'y auoit pas vn page. Et outre deuoit le Roy d'Angleterre enuoyer trois mille hommes descendre en Bretagne, pour se ioindre avec l'armee du duc. Et vey deux lettres escrites de la main de monseigneur Dursé, grand escuyer de France, qui pour lors estoit seruiteur du duc de Bretagne. L'une ne adressante au Roy d'Angleterre, & l'autre à monseigneur d'Hastringues, grâd chambellan d'Angleterre, qui entre autres paroles disoyent, que le duc de Bretagne feroit plus d'exploit en vn mois par intelligence, que l'armee des Anglois & celle du duc de Bourgongne ne feroiyét en six, quelque force qu'ils eussent: & croy qu'il disoit vray, si les choses se fussent tirees outre. Mais Dieu, qui tousiours à ay-mé ce royaume, conduisit les choses comme ie diray ci apres. Et les lettres dont i'ay parlé, furent acheptees d'un secretaire d'Angleterre, soixante marcs d'argent pour le Roy, à qui Dieu pardoint.

*Grandes  
entrepris-  
ses contre  
le royaume  
de  
France.*

*Comment ceux de la ville de Nuz furent secourue  
par les Allemans & par l'empereur sou-  
sire le duc de Bourgongne.*

CHAP. LXV.

**A**insi cōme ie vous ay dit, estoit le duc de Bourgongne ià bien empesché denāt. Nuz. & trouua les choses plus dures qu'il ne pensoit. Ceux de Coulōgne qui estoient quatre lieues plus haut sur le Rhin, frayerent chacun mois cent mille florins d'or, pour la crainte qu'ils auoyent du duc de Bourgongne. Et eux & les autres villes au dessus d'eux sur le Rhin, auoyent desia mis quinze ou seize mille hommes sur les champs: & estoÿēt logez sur le bord de la riuere du Rhin, avec grande artillerie du costé opposite du duc de Bourgongne: & tafchoÿēt à luy rompre ses viures, qui venoyent par eauē du pays de Gueldres cōtrement la riuere: & rompirent les bateaux à coups de canō. L'empereur & les princes electeurs de l'empire s'assemble- rēt sur ceste matiere, & delibererēt de faire armee. Le Roy les auoir ià enuoyez solliciter par plusieurs messagers. Aussi ren- uoyerent vers luy vn chanoine de Cou- longne de la maison de monseigneur de Bauiere, & vn autre ambassadeur avec luy:

luy: & apporterent au Roy par roole l'ar- mee que l'empereur auoit intention de faire: au cas que le Roy de son costé se voufist employer: ils ne faillirent point à auoir bōne responce & promesse de tout ce qu'ils demādoÿent. Et d'auantage, promettoit le Roy par seelez, tant à l'empereur qu'à plusieurs des princes & villes, qu'incontinent que l'empereur seroit à Coulongne & mis aux chāps, que le Roy enuoyeroit ioindre avec luy vingt mille hommes sous la conduite de monseigneur de Cran & de Sallezard. Et ainsi ceste armee d'Allemaigne, tant spirituels que temporels, & les euesques, y eurent gens, & les communautez, & en grand nombre. Il me fut dit que l'euesque ministre, qui n'est point des grands, y mena six mille hommes de pied, quatorze cens hommes de cheual, & douze cēs chariots, & tous vestus de verd. Il est vray que son euesché est pres de Nuz. L'empereur meist bien sept mois à faire l'armee, & au bout du terme se vint loger à demie lieuē pres du duc de Bourgongne. Et à ce que m'ont compté plusieurs gens dudit duc, l'armee du Roy d'Angleterre, ne celle du duc de Bourgongne ne montoÿent point plus du tiers, que celle dōt ie parle,

tant en gens, qu'en tentes & pauillons. Outre l'armee de l'empereur, estoit ceste armee de l'autre part de la riuere, vis à vis du duc de Bourgongne, qui donnoit grand trauail à son ost, & à ses viures. Incontinét que l'empereur fust deuant Nuz & les princes de l'empire, ils enuoyerent deuers le Roy vn docteur, qui estoit de grâde autorité avec eux, qui s'appeloit le docteur Hescuare, qui depuis a esté cardinal, lequel vint solliciter le Roy de tenir sa promesse, & d'enuoyer les vingts mille hommes, ainsi qu'il auoit promis: ou autrement que les Allemans appointeroient. Le Roy luy donna tresbonne esperance, & luy feit donner quatre cens escus, & enuoya quand & luy deuers l'empereur, vn appelé Iean Tiercelin seigneur de la Brosse. Toutesfois ledit docteur ne s'en alla pas content, & se conduisoient de merueilleux marchez durant ces sieges. Car le Roy traualloit de faire paix avec le duc de Bourgongne, & quoy que soit d'allôger la trefue, afin que les Anglois ne vinsent point. Le Roy de Angleterre d'autre costé, traualloit de toute puissance pour faire partir le duc de Bourgongne de deuant Nuz, & qu'il luy vint tenir promesse, & aider à faire la

guerre

guerre en ce royaume, disant que la faison se commençoit à perdre. Et fut ambassadeur par deux fois de ceste matiere le seigneur de Scalles, nepueu du conestable, vn tresgêtil cheualier, & plusieurs autres. Le duc de Bourgongne se trouua obstiné, & luy auoit Dieu troublé le sens & l'entendement: car toute sa vie il auoit trauallé pour faire passer les Anglois. Et à ceste heure qu'ils estoient prests, & toutes choses bien disposees pour eux, tant en Bretaigne qu'ailleurs, il demeuroit obstiné à vne chose impossible de prendre. Avec l'empereur auoit vn legat apostolique, qui chacun iour alloit de l'vn ost à l'autre, pour traiter paix. Et semblablement y estoit le Roy Danemarck, logé en vne petite ville pres des deux armées, qui traualloit pour ladite paix. Et ainsi le duc de Bourgongne eust bien peu prendre parti honorable pour se retirer vers le Roy d'Angleterre. Il ne le sceut faire, & s'excusoit vers les Anglois sur son honneur qu'il seroit foullé s'il se leuoit, & autres maifgres excuses. Car ce n'estoyent pas les Anglois qui auoyent regné du tēps de son pere, & aux anciennes guerres de Frâce: mais estoient ceux-ci tous neufs & ignorans quant aux cho-

ses de France: parquoy ledit duc proce-  
doit mal sagement sil s'en vouloit aider  
pour le temps aduenir. Car il eut esté be-  
soin qu'il les eust guidez pas à pas, pour  
la premiere faison. Le duc de Bourgon-  
gne estant en ceste obstination, luy four-  
dit guerre par deux ou trois bouts. L'vne  
fut que le duc de Lorraine, qui estoit en  
paix avec luy, & encores auoit prins quel-  
ques intelligences apres la mort du duc  
Nicolas de Calabre, l'éuoja deffier deuant  
Nuz, par le More de mōseigneur de Crā:  
lequel s'en vouloit aider pour le seruice  
du Roy, & ne faillit pas à luy promettre  
qu'on en feroit vn tresgrand homme. Et  
incontinent se meirent aux champs en-  
semble: & feirent grand dommage en  
la duché de Luxembourg, & raserent vne  
place appelee Pierre forte, assise à deux  
lieuës pres de Nancy, qui estoit de la du-  
ché de Luxembourg. D'auantage fut co-  
duit par le Roy, & aucuns de ses serui-  
teurs qu'il y commist, vne alliãce pour dix  
ans entre les Suyffes & les villes de des-  
sus le Rhin, comme Basle, Stralbourg, &  
autres, qui parauãt auoyent esté en inimi-  
tié. Encores fust faite vne paix entre le  
duc Sigismond d'Austriche, & les Suyf-  
fes, teudant à ceste fin, que ledit duc vou-

sist reprendre la côté de Ferretre: laquelle  
il auoit engagee au duc de Bourgongne,  
pour la somme de cent mille florins de  
Rhin. Il demeura vn different entre luy  
& les Suyffes, qui vouloyent auoir pas-  
sage par quatre villes de la comté de Fer-  
retre fors & foibles, quãd il leur plairoit.  
Ce point fut soubmis sur le Roy, qui le  
iugea à l'intention des Suyffes.

*Comment apres la prise du Tronquoy, les villes de  
Mondidier, Roze, & Corble, furent pillées  
& bruslées, & tira l'armee du  
Roy vers Arras.*

## CHAP. LXVI.

**T**Out ainsi comme ceci auoit esté  
conclud, il fut executé, car en  
vne belle nuit fut prins messire  
Pierre Arcambas, gouuerneur  
du pays de Ferretre, avec huit cens hom-  
mes de guerre qu'il auoit avec luy: & les-  
quels furent tous deliurez francs & quit-  
tes, excepté luy, qui fut mené à Basle, où  
ils luy feirent vn procez sur certain excez  
& violences qu'il auoit fait audit pays de  
Ferretre, & en fin de côte, luy trancherēt  
la teste. Or fut mis tout le pays de Ferre-  
tre en la main dudit duc Sigismōd d'Au-  
striche, & commencerent les Suyffes la  
guerre en Bourgongne, & prindrēt Blas-

mond, qui estoit au mareschal de Bourgongne, qui estoit de la maison de Neufchastel, & assiegerent le chasteau de Hericourt, qui estoit de ladite maison, où les Bourguignons allerent pour le secourir. Ils furent desconfits. Parauant vn bon nombre desdits Suyffes feirent vn grand dōmage au pays, & puis se retirerent pour ceste boutee. La trefue faillit entre le Roy & le duc de Bourgongne, parquoy le Roy eust tresgrand regret, car il eust mieux aimé vn allongement de trefue. Il alla mettre le siege deuant vn petit chasteau appelé Tronquoy, & estoit ià commencé l'an septante cinq, & estoit au plus beau, & au commencement de la saison. Il fut en peu d'heure prins d'assaut. Le lendemain le Roy m'enuoya parler à ceux qui estoient deuant Mondidier, lesquels s'en allerent leurs bagues sauues, & laisserent la place. L'endemain allay parler à ceux q' estoient dedans Roie, en la compagnie de monseigneur l'admiral, bastard de Bourbon; & semblablement me fut rendue la place, car ils n'esperoyent nuls secours, ils ne l'eussent pas rendue, si ledit duc eust esté au pays: toutefois contre nostre promesse, ces deux villes furent bruslees. De là s'en alla le Roy mettre le siege deuant

Corbie,

Corbie, & l'attendirent: & y furent faites de tresbelles approches, & y tira l'artillerie du Roy trois iours. Ils estoient dedans, monseigneur de Contay, & plusieurs autres qui la rendirent, & s'en allerent. Les deux iours d'après, la poure ville fut pillée, & meit on le feu dedans tout ainsi comme au deux autres. Lors le Roy cuida retirer son armee, & esperoit gagner le duc de Bourgogne en ceste trefue veu la necessité en quoy il estoit, mais vne femme que ie cognoy bien, & ne la nommeray point pource qu'elle est encores viuante, escriuit vnes lettres au Roy, qu'il feist trouuer ses gens à Arras, & és environs. Et le Roy y adiousta foy, car elle estoit femme d'estat. Je ne loüe point son œuure, pource qu'elle n'y estoit point tenue: mais le Roy y enuoya monseigneur l'Admiral, bastard de Bourbon, accompagné de bon nombre de gens, lesquels bruslerent grande quantité de leurs villes, commençans vers Abbeuille, iusques à Arras. Ceux de ladite ville d'Arras, qui de long temps n'auoyent eu nulle aduersité, & estoient pleins de grand orgueil, contrainquirent les gens de guerre (qui estoient en leur ville) de faillir. Le nôbre n'estoit pas suffisant pour les gés du Roy

& en façon qu'ils furent remis de si pres, que largement en y eut de tuez; & prins tous leurs chefs, qui furent messire Jaques de saint Paul, frere du conestable, le seigneur de Contay, le seigneur de Carency, & autres: dõt il s'en trouua des plus prochains de la dame qui auoit esté caule de faire cest exploit & eut ladite dame grande perte, mais le Roy en faueur d'elle, repara le tout par temps.

*Comment l'empereur raconta aux ambassadeurs du Roy l'exemple d'un ours fort ioyeux.*

## CHAP. LXVII.

**P**our lors auoit enuoyé le Roy deuers l'empereur Iean Tiercelin, seigneur de la Brosse, pour trauailler qu'il ne s'appointast avec le duc de Bourgongne, & pour faire excuse de ce qu'il n'auoit enuoyé ses gend'armes, cõme il auoit promis, assurant tousiours le faire. Les exploits & dommages qu'ils faisoient audit duc, estoient bien grands, tant au pays & marches de Bourgongne, que de Picardie. Et ouure luy ouurit vn parti nouueau, qui estoit, qu'ils assurassent bien l'vne l'autre. Et que l'empereur print toutes les seigneuries que ledit duc tenoit de l'empereur.

& par raison en deuoit estre tenu, & qu'il les feist declarer estre confisquées à luy. Et que le Roy prendroit celles qui estoit tenues de la couronne de France, comme Flâdres, Arthois, Bourgogne, & plusieurs autres. Cõbien que cest empereur ait esté toute sa vie homme de trespeu de vertu, si estoit il bien entendu. Et pour le long tẽps qu'il a vescu il a veu beaucoup d'experience: & puis ces parties entre nous & luy auoyent beaucoup duré: & il estoit las de la guerre, combien qu'elle ne luy coutast rien, car tous les seigneurs d'Allemagne y estoient à leurs despès: comme il est de coustume, quand il touche le fait de l'empire. Ledit empereur respondit aux ambassadeurs du Roy, qu'aupres d'vne ville d'Allemagne y auoit vn grand ours qui faisoit beaucoup de mal. Trois compaignons de ladite ville (qui hantoyent les tauernes) vindrent à vn tauerrier, qu'il leur accreust encores vn escot, & qu'auant deux iours le payeroyent du tout, car ils prendroyent cest ours qui faisoit tant de mal, dont la peau valoist beaucoup d'argent, sans les presens qui leur seroyent faits des bonnes gens. Ledit hoste accomplit leur demande. Et quand ils eurent d'isné, ils allerent au lieu ou hãtoit

*Coustume du pays d'Allemagne. Exemple ioyeux.*

cest ours, & comme ils approcherēt de la cauerne, ils le trouuerent plus pres d'eux qu'ils ne pensoyent. Ils eurent peur, si se meirent en fuite. L'vn gaigna vn arbre, l'autre fuit vers la ville. Le tiers, l'ours le print & le foula fort soubz luy, en luy approchant le museau fort pres de l'oreille, Le poure homme estoit couché tout plat contre terre, & faisoit le mort. Or ceste beste est de telle nature, que ce qu'elle rient, soit homme ou beste, quand il ne se remue plus, elle le laisse là, cuidant qu'il soit mort. Et ainsi ledit ours laissa le poure homme, sans luy auoir fait gueres de mal, & se retira en sa cauerne. Et quand le poure homme se veit deliuré, il se leua tirant vers la ville. Son compagnon qui estoit sur l'arbre descēdit, & courut apres & cria apres l'autre qui estoit deuant qu'il l'attendist, lequel se retourna, & l'attendit. Quād ils furent ioints, celuy qui estoit dessus l'arbre demāda à son compagnon par serment, ce que l'ours luy auoit dit en l'oreille, qui si long temps luy auoit tenu le museau contre l'oreille. A quoy son compagnon luy respōdit: Il me disoit que iamaïs ie ne marchandasse de la peau de l'ours, iusques à ce que la beste fut morte. Et avec ceste fable paya l'Empereur

stro

stre homme, sans faire autre responce, si non en conseil, comme fil vouloit dire: Venez icy comme vous auez promis, & tenons cest homme si nous pouuons, & puis departons les biens.

*Comment le conestable commença à entrer en suspicion, tant du costé du Roy que du Duc de Bourgogne.*

CHAP. LXVIII.

**V**Ous auez oüi comme messire Iaques de saint Paul & autres, auoyent esté prins deuant Arras. Laquelle prinse despleust fort au conestable, car ledit messire Iaques luy estoit bon frere. Ceste mal aduerture ne luy aduint pas seule: car tout en vn temps fut prins le comte de Roussy son fils, gouverneur de Bourgogne, pour ledit Duc. Et aussi mourut la femme dudit cōnestable dame de bien. Laquelle estoit sœur de la roine, qui luy estoit support & faueur: car tousiours l'entretenoit la marchandise encōmēcée contre luy (cōme auez oüi) laquelle tint peu à l'assemblée qui fut faite à Bouuines pour ceste matiere. Onques puis ne fust assureé ledit conestable, mais en suspicion des deux costez, & par especial en doubte du Roy: & luy sembloit bien que le Roy se repen-

toit d'auoir retiré son seel à Bouuines. Le comte de Dampmartin & autres estoÿt avec les gẽsd'armes, pres de saint Quentin. Ledit conneftable les craignoit comme ses ennemis, & se tenoit dedans saint Quentin, où il auoit mis quelque troiscens hommes de pied de ses terres. Pour ce que de tous points ne se fioit point de ses gensd'armes. Il viuoit en grand traual, car le Roy le sollicitoit par plusieurs messagers qu'il se meist aux champs, pour le seruir du costé de Hainaut. Et qu'il meist le siege deuant Auennes, à l'heure que monseigneur l'admiral & ceste autre bende, allerent brusler en Arthois (comme i'ay dit) ce qu'il feit en grande crainte, car il craignoit fort. Il fut deuant peu de iours, faisant faire grand guet sur sa personne, puis se retira en ses places, & le manda au Roy: & quand son homme fut ouï par le cõmandement du Roy, il dist qu'il festoit leué, par ce qu'il estoit certainement informé qu'il y auoit deux hommes en la compaignie qui auoyent prins charge du Roy de le retirer. Et dit tant d'enseignes apparentes, qu'il ne sen falloit gueres qu'il n'en fust creu: & que l'vn des deux ne fust suspicioné d'auoir dit au conneftable quelque chose qu'il deuoit

deuoit taire: Je ne veux nommer, ne plus auant parler de ceste matiere. Ledit conneftable enuoyoit souuent en l'ost du duc de Bourgongne, ie croy bien que la fin estoit de le retirer de ceste folie. Et quand ses gens estoient reuenus, il mandoit quelque chose au Roy, de quoy il pensoit luy complaire. Et aussi l'occasion pourquoy il auoit enuoyé, & pensoit entretenir le Roy par ce moyen. Aucunes fois aussi, mandoit audit seigneur, que les affaires dudit duc de Bourgongne se portoyent bien, pour luy donner quelque crainte: car il auoit tant de peur qu'on ne luy courust sus, qu'il requist audit duc qu'il luy enuoyast son frere messire Jacques de saint Paul, auant sa prinse, car il estoit deuant Nuz: & aussi ledit seigneur de Fiennes, & autres ses parens, qu'il peust mettre dedans saint Quentin avec leurs gens, sans porter la croix saint André. Et promettoit audit duc de tenir saint Quentin pour luy, & luy restituer quelque temps: & de ce faire luy bailleroit son seellé, quand ledit messire Jacques, le seigneur de Fiennes & autres ses parens, se trouuerent par deux fois à vne lieuë ou deux pres de la ville de saint Quentin, & prest à y en-

trer, il se trouua que la doubte luy estoit  
 passee, & se repentoit, & les renuoyoit: &  
 feit ceci par trois fois, tant desiroit de  
 meurer en cest estat, nageant entre les  
 deux, car tous le craignoient merueilleu-  
 sement. I'ay sçeu ces choses par plusieurs  
 lieux, & par especial par la bouche de mes-  
 sire Iaques de S. Paul, qui ainssi le conta  
 au Roy, quand il fut amené prisonnier,  
 où il n'y auoit que moy & luy: qui valut  
 beaucoup, dequoy il respondit franche-  
 ment des choses que le Roy luy deman-  
 doit. Ledit seigneur luy demanda, com-  
 bien il auoit de gens pour y entrer. Il res-  
 pondit que la troisiésime fois il auoit trois  
 mille hommes. Ledit seigneur luy deman-  
 da aussi, sil se fut trouué le plus fort, sil  
 eust tenu pour le Roy ou pour ledit  
 conestable: Ledit messire Iaques de  
 saint Paul respondit, que les deux pre-  
 miers voyages il ne venoit que pour con-  
 forter son frere: mais à la troisiésime, vey-  
 que ledit conestable auoit trompé son  
 maistre & luy, que sil se fut trouué le  
 plus fort, il eut gardé la place pour son  
 maistre, sans faire violence audit con-  
 nestable, ni à rien qui eut esté à son pré-  
 iudice, sinon qu'il n'en fut point sailli à  
 son commandement. Depuis, & peu de

temps apres, ledit seigneur deliura de  
 prison ledit messire Iaques de saint  
 Paul, & luy donna des gens d'armes, beau  
 & grand estat, & sen seruit iusques à la  
 mort. Et ses responses en furent cause.  
 Depuis que i'ay commencé à parler de  
 Nuz, ie suis entré en beaucoup de ma-  
 tiere l'vne sur l'autre, aussi suruindrent-  
 elles en ce temps, car ledit siege dura vn  
 an. Deux choses pressoyent extremement  
 ledit duc de Bourgongne de se leuer, c'e-  
 stoit la guerre que le Roy luy faisoit en  
 Picardie: il luy auoit bruslé trois belles  
 petites villes, & vn quartier de plat pays  
 d'Arthois & de Ponthieu. La seconde,  
 estoit la belle & grande armee que fai-  
 soit le Roy d'Angleterre à sa requeste &  
 poursuite: à quoy il auoit trauaillé toute  
 sa vie pour le faire passer deça, & iamais  
 n'en estoit peu venir à bout iusques à ce-  
 ste heure. Ledit Roy d'Angleterre, & tous  
 les seigneurs de son royaume, se mal con-  
 tenterent merueilleusement, dequoy le  
 duc de Bourgongne le faisoit si long, &  
 outre les prieres qu'ils luy faisoient, v-  
 soient de menaces, considerè leur gran-  
 de despense, & que la saison se passoit. Le-  
 dit duc tenoit à grãde gloire ceste gran-  
 de armee d'All-maigne, tant de princes

que de prelatz, que de communautéz, qui estoit la plus grande qui ait esté depuis memoire d'homme, ne de l'og temps parauant: & tous ensemble ne le scauoient leuer de là où il estoit: ceste gloire luy coustoit bien cher, car qui a le profit de la guerre, il en a l'honneur: toutefois ce legat dont i'ay parlé alloit & venoit de vn ost à l'autre, & finalement feit la paix entre l'empereur & ledit duc de Bourgogne: & fut mise ceste place de Nuz entre les mains dudit legat, pour en faire ce que par le siege apostolique en seroit ordonné. En quelle extremité se pouuoit trouuer ledit duc, de se veoir ainsi pressé par la guerre que luy faisoit le Roy, & pressé & menacé de son ami le Roy d'Angleterre. Et d'autre costé veoir la ville de Nuz en l'estat qu'en moins de quinze iours il les pouuoit auoir la corde au col, par famine. Et l'euteu en dix iours comme m'a conté vn des capitaines qui estoit dedans: lequel le Roy print à son seruice. Ainsi pour ces raisons se leua ledit duc de Bourgogne l'an septante & cinq.

*Comment le Roy d'Angleterre vint par desà  
sout grosse puissance, pour secourir le duc de  
Bourgogne, contre le Roy de France.*

CHAP. LXIX.



R faut parler du Roy d'Angleterre, lequel estoit son arnee vers Douures pour passer la mer à Calais, & estoit ceste arnee la plus grande, que passa onques avec ledit Roy d'Angleterre & tous gens de cheual: & la mieux en point, & les mieux armez qui vindrent iamais en France, & y estoient tous les seigneurs d'Angleterre, ou bien peu s'en falloit. Et y auoit quinze cens hommes d'armes bien montez, & la pluspart bardez & richement accoultrez à la guise de deça, qui auoyent beaucoup de cheuaux de suite. Ils estoient bié quinze mil archiers portans arcs & flesches, & tous à cheual: & largemét gens de pied en leur ost, & autres, tant pour tendre leurs tentes & pauillons qu'ils auoyent en grande quantité, qu'aussi pour seruir à leur artillerie & clorre leur camp. Et en toute l'armee n'y auoit vn seul page: & auoyent ordonné les Anglois trois mil hommes, pour enuoyer en Bretagne. I'ay ceci dit par ci deuant, il ne nuist point à ce propos. Si Dieu n'eust voulu troubler le sens audit duc de Bourgogne, & preseruer ce royaume (à qu'il il a fait plus de grace iusques ici, qu'à nul autre) il est de

croire que ledit duc ne se fust allé amuler  
obstinément deuant ceste forte place de  
Nuz ainsi deffenduë, veu que toute la  
vie n'auoit sçeu trouuer le royaume d'An-  
gleterre disposé à faire armée deça la  
mer : & encores qu'il cognoissoit claire-  
ment qu'ils n'estoyent comme stiles aux  
guerres de France : & si l'en eust voulu  
aider, il eust esté besoin que tout vne  
saison il eut perduë pour venir les aider  
à adresser, & loger, & conduire aux  
champs, & choses necessaires selon nos  
guerres de deça. Car il n'est rien plus sor-  
ne plus mal adroit, que quand ils passent  
premierement : mais en bien peu d'espa-  
ce, ils sont tresbonnes gens de guerre, sa-  
ges & hardis. Il fait tout le contraire, car  
entre les autres maux, il leur fait quasi  
perdre la saison : il auoit son armée si rom-  
puë, qu'il ne l'osoit monstrier deuant eux,  
car il auoit perdu deuant Nuz, quatre  
mille hommes prenans soldes : entre les-  
quels y mourut des meilleurs gens, qu'il  
eust, & ainsi verrez que Dieu disposa de  
tous points à faire contre la raison de  
ce que son affaire requeroit : & contredie  
qu'il sçauoit & entendoit mieux que nul  
autre dix ans auoit. Le Roy Edoüard  
estoit à Douures, & pour son passage luy  
enuoya

Les An-  
glais ne  
sont si-  
lex aux  
fortes  
guerres  
de par  
deça.

enuoya ledit duc de Bourgongne bien  
cinq cés basteaux d'Irlande & Zelande,  
qui sont plats & bas de bord, & bien pro-  
pices à porter cheuaux, & s'appellent Ser-  
tes. Et nonobstant ce grand nōbre, & tout  
ce que le Roy d'Angleterre sçeut faire, il  
meit plus de trois sepmaines à passer Dou-  
ures & Calais, & n'y a que sept lieues.

*Comment le Roy d'Angleterre enuoya au Roy lettres  
de defiance par un heraut, & de la responce  
que feit le Roy audit heraut.*

CHAP. LXX.



R regardez doncques à quelle  
difficulté vn Roy d'Angleterre  
peut passer en France, & quand  
le Roy nostre maistre eut en-  
tendu le fait de la mer aussi bien qu'il en-  
tendoit le fait de la terre, iamais le Roy  
Edoüard ne fut passé, aumoins de ceste  
saison, mais il ne l'entendoit point, ne ceux  
à qui il donnoit autorité d'y entendre.  
Sur le fait de la guerre, y entendoit enco-  
res moins le Roy d'Angleterre, lequel mit  
trois sepmaines à passer. Vn seul nauire  
d'Eu, print deux ou trois de ces petits pas-  
sagers. Auant que le Roy Edoüard mōstast  
ne partit de Douures, il enuoya deuers le  
Roy vn heraut appelé Iartiere, lequel

estoit natif de Normandie. Il apporta au Roy vne lettre de defiance de par le Roy d'Angleterre, en beau langage & en beau stile, & croy que iamais Anglois n'y auoit mis la main. Il requeroit au Roy, qu'il luy rendist le royaume de France qui luy appartenoit, afin qu'il peust remettre l'eglise, & les nobles, & le peuple, en leur liberte ancienne, & oster de grandes charges & traux en quoy ils estoient: & en cas de refus, il protestoit des maux qui ensuyuroient, en la forme & maniere qu'il est accoustumé de faire en tel cas. Le Roy leut la lettre seul, & puis se retira en vne garderobe tout seul, & fait appeler ce heraut, & luy dit, qu'il scauoit bien que le Roy d'Angleterre ne venoit point à sa requeste, mais il y estoit contraint tant par le duc de Bourgongne, que par le commun d'Angleterre, & qu'ils pouoyent bien venir, que ià la saison estoit passee, & que le duc de Bourgongne se reuenoit de Nuz, comme homme de son fit, pource en toutes choses. Et qu'au regard du conestable, il scauoit bien que il auoit prins quelques intelligences avec le Roy d'Angleterre, pource qu'il auoit espoulé sa niepce: mais qu'il le tromperoit. Et luy compta les biens qu'il auoit de

luy, disant, qu'il ne vouloit sinon viure en ses dissimulations, & entretenir chacun, & faire son profit: & dit audit heraut plusieurs autres raisons, pour admonester le Roy d'Angleterre de prendre appointment avec luy. Et donna audit heraut trois cens escus de sa main contant, & luy en promit mille, si l'appointment se faisoit: & en public luy feit bailler vne belle piece de velours cramoisi, contenant trente aulnes. Ledit heraut respondit, qu'il trauiilleroit en cest appointment, & qu'il croyoit que son maistre y trauiilleroit volontiers: mais qu'il ne falloit point parler iusques à ce que le Roy d'Angleterre fust deçà la mer. Mais quand il y seroit, qu'on enuoyast vn heraut pour demander vn sauf conduit: & d'enuoyer des ambassadeurs deuers luy, & qu'on s'adressast à monseigneur de Hauart, ou à monseigneur Descambi, & aussi à luy, pour aider à conduire le heraut. Il y auoit beaucoup de gens en la salle, cependant que le Roy parloit audit heraut, qui attendoyent, & auoyent grande enuie d'ouïr ce que le Roy disoit, ou quel visage il seroit quand il sortiroit de leans. Quand il eust acheué, il m'appella, *Prudent* & me dist que i'entretinsse tousiours bien *ce dieu*

*Roy à  
entrele-  
uir ses  
ambas-  
sadeurs  
ou he-  
raux.*

le heraut, iusques à ce qu'on luy eust bail-  
lé compaignie pour le conduire, afin que  
nul ne parlast à luy : & qu'à iceluy fust  
deliuré vne piece de velours cramoisi,  
contenant trente aulnes. Ainsi que feis, &  
le Roy se meit à parler à plusieurs, & com-  
pter de ces lettres de deffiance, & aussi en  
appela sept ou huit à part, & l'a feit lire,  
& monstra bon visage bien ailleuré, sans  
monstrer nulle crainte : car il estoit bien  
ioyeux de ce qu'il auoit trouué audit  
heraut.

*Comment le duc de Bourgogne, apres qu'il fut parti  
de deuant Niz, s'en alla au deuant du Roy de  
Angleterre, qui descendoit à Calais.*

## C H A P. L X X I.



**V**U ce passage faut encores dire  
vn mot de monseigneur le con-  
nestable, lequel estoit en si grã-  
de pensee du tour qu'il auoit  
fait au duc de Bourgogne touchant  
saint Quentin, & se tenoit desia comme  
deffié du Roy : car ses principaux serui-  
teurs l'auoyét laissé, comme monseigneur  
de Moüi, lesquels le Roy auoit desia re-  
cueuillis : combien que monseigneur de  
Moüi alloit & venoit encores deuers le  
Roy, & le pressoit fort ledit seigneur que  
il

il vint deuers luy. Et luy offroit certaines  
recompences qu'il demandoit pour la  
comté de Guyse, comme autrefois luy  
auoit promis. Ledit conestable estoit  
bien content de venir, pourueu que le  
Roy feist serment sur la croix saint Lou  
d'Angiers, de ne faire nul mal à sa per-  
sonne, ne consentir qu'autre le feist, & al-  
leguoit qu'aussi bien luy pourroit il faire  
ledit serment, comme il auoit fait autre-  
fois au seigneur de Lescut. Et à cela luy  
respondit le Roy, que iamais ne feroit ce  
serment à homme : mais toute autre cho-  
se que ledit conestable luy voudroit de-  
mander, qu'il estoit content de faire.  
Vous pouuez bien entendre, qu'en grand  
travail d'esprit estoit le Roy & aussi le-  
dit conestable, car il ne passoit vn seul  
iour pour vne espace de temps, qu'il n'al-  
last tousiours quelqu'vn de l'vn à l'autre,  
sur le fait de ce serment. Et qui bien y pen-  
feroit, c'est vne miserable vie que la no-  
stre, de tant prendre de peine, & de travail  
pour sabreger sa vie, en disant & escri-  
uant tant de choses, presque opposites à  
leurs pensees. Et si ces deux (dont i'ay par-  
lé) estoient en grãd travail, le Roy d'An-  
gleterre & le duc de Bourgogne, n'en  
auoyent pas moins de leur part. Ce fut

*Sentence  
digne de  
memoire*

tout en vn temps, ou peu sen fallut, que le passage du Roy d'Angleterre, lequel se trouua à Calais, & le departement du duc de Bourgongne deuant Nuz, lequel à grandes iournees se retira droit à Calais deuers le Roy d'Angleterre, en bien petite compagnie. Et enuoya son armee ainsi disposee (comme auez ouï) pour piller le pays de Barrois & aussi de Lorraine, & pour les faire viure & se refreschir. Et le feit à cause de ce que ledit duc de Lorraine luy commença la guerre, & l'auoit deffié luy estant deuant Nuz, qui estoit bien vne grande faute à luy, avec les autres qu'ils auoyent ià faits avec les Anglois, lesquels s'attendoient fort bien à le trouuer à leur descète, & pour le moins deux mil cinq cens hommes d'armes en point, & autre grand nombre de gens de cheual & de pied. Car ainsi leur auoit promis le duc de Bourgongne pour le faire venir, & qu'il auoit commencé la guerre en France trois mois auant leur descète, afin qu'ils treuassent le Roy plus las & plus foullé. Mais Dieu pourueut à tout comme auez ouï. Le Roy d'Angleterre partit de Calais, & ledit duc en la compagnie: & passerent par Boulongne & tirerent à Peronne, ou ledit duc recueillit les

les Anglois assez mal: car il faisoit garder les portes, & n'y entroyent finon en petit nombre. Et logerent aux champs, & le pouuoient bien faire: car ils estoient bien pourueus de ce qu'il leur falloit pour ce mestier.

*Comment le connestable enuoya lettres de creance au Roy d'Angleterre & au duc de Bourgongne.*

CHAP. LXXII.



Pres qu'il furent venus à Peronne le dit connestable enuoya deuers ledit duc de Bourgongne vn de ses gens, appelé Loys de saint Ville, pour s'excuser enuers le duc de Bourgongne, dequoy il ne luy auoit baillé saint Quentin, disant que s'ainfi l'eust fait, il ne luy eust plus de rien serui dedans le royaume de France. Car de tous points il eust perdu son credit & la communication des gens, mais qu'à ceste heure, veu qu'il voyoit le Roy d'Angleterre si pres, il feroit tout ce que ledit duc de Bourgongne voudroit. Et pour en estre plus certain, bailla audit duc vne lettre de creance adressant au Roy d'Angleterre, & mettoit ledit connestable la creance sur ledit duc de Bourgongne. Outre & d'auantage enuoya vn secl-

lé audit duc, par lequel il promettoit de le seruir & secourir, & tous ses amis & allies, tant le Roy d'Angleterre qu'autres, enuers tous & contre tous ceux qui pourroyent viure & mourir, sans nulen excepter. Ledit duc de Bourgongne bailla au Roy d'Angleterre sa lettre, & dist sa creâce, & la feit vn peu plus grassé qu'elle n'estoit, car il asséuroit le Roy d'Angleterre, que ledit conestablè le mettroit dedans saint Quentin, & dedans toutes ses autres places. Le Roy le creut assez tost, car il auoit espoué la niepce dudit conestablè. Et si luy sembloit en si grande crainte du Roy, qu'il n'oserôit faillir à ce qu'il promettoit audit duc de Bourgongne, & à luy. Semblablement le croyoit ledit duc de Bourgongne. Mais les pensees dudit conestablè, ne la peur qu'il auoit du Roy, ne le conduisoit pas encores iusques là: mais luy sembloit encores qu'il vieroit desdites simulations, comme il auoit accoustumé, pour les contenter: & qu'il leur mettroit si euidentes raisons en auant, qu'ils auroyent encores patience, sans le contraindre à se declarer. Le Roy Edoüard & ses gens n'auoyent fort pratiqué les faits de ce royaume, & alloient plus grossièrement en besongne: parquoy

parquoy ne peurent si tost entendre les dissimulations dont on vse deça & ailleurs: car naturellement les Anglois, qui ne sont iamais partis d'Angleterre, sont fort coleriques: si sont toutes ces nations de pays froid. La nostre (comme vous voyez) est situee entre les vns & les autres, & est enuironné. C'est à sçauoir de l'Italie & de l'Espagne, & Chasteloigne du costé de Leuant, & Angleterre, & ces parties de Flandre & de Hollande vers le Ponant: & encores nous vient ioindre Allemagne par tout vers la Champagne. Ainsi nous tenons de region chaude, & aussi de la froide. Parquoy nous auons gens de deux complexions. Mais mon aduis est qu'en tout le môde n'y a region mieux situee que celle de France. Le Roy d'Angleterre, qui auoit en grande ioye ces nouvelles de monseigneur le conestablè ( combien que delia parauant en pouuoit bien auoir eu quelque sentimét, mais non pas si ample) se partit de Peronne, & le duc de Bourgongne en sa compagnie, qui n'auoit nulles gens, car tous estoyent tirez en Barrois & Lorraine, comme ie vous ay dit: & s'approcherent de S. Quentin, & allerent courir vn grand tas d'Anglois, deuant lesquels (côme i'ay

*Nature des Anglois,*  
*La situation de France.*

ouï dire peu de iours apres) ils s'attendoient, qu'on sonnast les cloches à leur venue: & qu'on portast la croix & l'eau beniste au deuant. Et comme ils s'approcherent pres de la ville, l'artillerie commença à tirer, & saillit des escarmoncheurs à pied & à cheual. Et y eust deux ou trois Anglois tuez, & quelqu'vns prins. Ils eurent vn tresmauuais iour de pluye: & en c'est estat s'en retournerent en leur ost bien fort mal contens, murmurans contre le connestable, & l'appelloyent traistre. Le lendemain au matin le duc de Bourgongne voulut prédre cōgé du Roy d'Angleterre, qui estoit chose bien estrange, veu qu'il les auoit fait ainsi passer, & vouloit tirer vers son armee en Barrois, disant qu'il seroit beaucoup de choses en leur faueur. Les Anglois qui sont suspicieux, & qui estoient tous neufs par deça, & esbahis, ne se pouoyent contenter de son allee, ne croire qu'il eust nulles gens aux champs. Et si ne scauoit le duc de Bourgongne à doubter avec eux le fait du connestable, nonobstāt qu'il eust dist que tout ce qu'il en auoit fait estoit pour toutes bōnes fins, & si les esbahissoit l'Hiuer qui s'approchoit. Le cœur leur tira plus à la paix qu'à la guerre.

Comment

*Comment le Roy feit vestir un simple seruiteur d'une coite d'armes avec un esmail, & l'enuoya parler au Roy d'Angleterre en son ost, ou il eust tresbonne response.*

CHAP. LXXIII.

**S**ur ces propres paroles, & cōme ledit duc vouloit partir, fut prins vn varlet des Anglois d'un gētilhōme de la maison du Roy, appelé Iacques de Grassle. Et fut incōtinent amené deuant le Roy d'Angleterre & le duc de Bourgogne qui estoient ensemble, & puis fat mis en vne tente, apres qu'ils l'eurent interrogué. Ledit duc de Bourgogne print cōgé du Roy d'Angleterre, & se retira en Brabant pour aller à Maisons, ou il auoit partie de ses gens. Le Roy d'Angleterre cōmanda qu'on dōnast congé à ce varlet, veu que c'estoit leur premier prisonier, & de par monseigneur de Hauart & monseigneur Destrinlay luy donnerēt vn noble, & luy dirent: Recommandez nous à la bōne grace du Roy vostre maistre, si vous pouuez parler à luy. Ledit varlet vint à grande diligence deuers le Roy, qui estoit à Cōpiegne, & vint pour dire ces paroles. Le Roy entra en grande suspicion de luy, doubtant que ce ne fust vne espie, à cause que Gilbert de Grassle

frere du maistre dudit varlet, estoit pour lors en Bretagne fort bien traité du duc. Ledit varlet fut enfermé, & bien estroitement gardé ceste nuit. Toutefois beaucoup de gens parlerent à luy par commandement du Roy: & sembloit à leur rapport qu'il parlast bien asseurement, & que le Roy le deuoit ouïr. Le lendemain bien matin le Roy parla à luy. Apres qu'il l'eust ouï, il le feit defferrer: mais demoura en garde, & alla le Roy pour se mettre à table, ayât plusieurs imaginatiōs pour sçauoir s'il enuoyeroit vers les Anglois ou non: & auant que se seoir à table me dit quelques paroles. Comme vous sçaez, monseigneur de Vienne, nostre Roy parloit priuement, & souuent à ceux qui estoient plus prochains de luy (comme i'estois lors) & d'autres depuis, & aimoit à parler en l'oreille. Il luy vint en memoire les paroles que le heraut d'Angleterre luy auoit dites, qui furent qu'il ne faillist point à enuoyer deuers le Roy d'Angleterre des ce qu'il seroit passé la mer, & qu'on s'adressast aux dessusdits seigneurs de Hauart & Destrinlay, Incontinent qu'il fut assis à table, & vn peu imaginé, comme vous sçaez qu'il faisoit, qui estoit bien estrange à ceux qui

Façon  
du Roy  
Loys en  
maniere  
de familiarité.

ne le cognoissoyent: car sans cognoissance l'eussent iugé mal sage, mais les creures tesmoignent bien le contraire. Il me dist en l'oreille que ie me leuasse, & que i'allasse manger à ma chābre, & que i'enuoyasse querir vn varlet qui estoit à mon seigneur des Halles, fils de Merichon de la Rochelle: & que ie parlasse à luy sçauoir s'il oseroit entreprendre d'aller en l'ost du Roy d'Angleterre en habit de heraut. Je feis incontinent ce que m'auoit cōmandé, & fuz treselbahi, quand ie veis le dit seruiteur: car il ne me sembloit ni de taille ni de façon propice a vne telle œuvre. Toutefois il auoit bon sens (comme i'ay cogneu depuis) & la parole douce & amiable. Iamais le Roy n'auoit parlé à luy qu'vne fois. Ledit seruiteur fut treselbahi quand il m'ouït parler: & se ietta à deux genoux deuant moy, comme celui qui cuidoit desia estre mort. Je l'asseurai le mieux que ie peux: & luy promis vne election en l'Isle de Ré, & de l'argent. Et pour plus l'asseurer, luy dis, que ceci venoit des Anglois, & puis le feis manger avec moy, ou n'estions que nous deux & vn varlet: & petit à petit le mettois en ce qu'il auoit à faire. Je n'y euz gueres esté que le Roy m'enuoya querir.

La cōte-  
nāce du  
dit Roy.

& luy contay de nostre homme, & luy en nommay d'autres propres à mon entedement : mais il n'en voulut point d'autres & vint luy mesme parler à luy, & l'assura plus en vne parole que ie n'auois fait en cent. Auec ledit seigneur n'entra en ladite chambre que monseigneur de Villiers, lors grand escuyer, & maintenant baillif de Caen. Et quād il sembla au Roy que nostre homme fut en bon propos, il enuoya par le grand escuyer querir vne banniere de trompette pour luy faire vne cote d'armes : car ledit seigneur n'estroit point conuoiteux, ni accompagné de heraut ne de trompette, comme sont plusieurs princes. Et ainsi ledit grand escuyer, & vn de mes gens feirent ceste cote d'armes, le mieux qu'ils peurent. Et alla ledit grand escuyer querir vn esmail d'vn petit heraut, qui estoit à monseigneur l'admiral, appelé plein chemin : & fut attaché à nostre homme, & luy apporta on secrettement ses houeaux, & luy fut amené son cheual, & mis dessus, sans ce que personne en sceust rien, & luy meist on vne belle bougette à l'arson de sa selle pour mettre sa cote d'armes. Et bien instruit de ce qu'il auoit à dire, s'en alla tout droit à l'ost des Anglois. Apres  
que

que nostre homme fust arriué à l'ost des Anglois auec sa cote d'armes sur le dos, tantost fust arresté, & mené deuant la tente du Roy d'Angleterre, il luy fust demandé qu'il y venoit faire. Il dist qu'il venoit de par le Roy pour parler au Roy d'Angleterre, & qu'il auoit charge de s'adresser à mes seigneurs de Hauart & Desfrinlay. On le mena en vne tente pour disner, & luy feit on tresbone chere. Au leuer du disner du Roy d'Angleterre, qui disnoit à l'heure que le heraut arriua, on mena ledit heraut deuers luy & l'oüit. Sa creance estoit fondée sur le desir que le Roy auoit dés long temps, d'auoir bonne amitié auec luy, & que les deux royaumes peussent viure en paix, & que iamais depuis qu'il auoit esté Roy de France, il n'auoit fait guerre n'y entreprinse contre le Roy ne le royaume d'Angleterre, s'excusant de ce qu'autreffois auoit recueilli monseigneur d'Waruic : & disoit que ce n'auoit esté seulement que contre le duc de Bourgongne, & non point contre luy. Aussi luy faisoit remonstrer que ledit duc de Bourgongne ne l'auoit point appelé, sinon pour faire vn meilleur appointment auec le Roy sur l'occasion de sa venue : & si autres en auoit qui y

*La har-  
que du  
heraut  
du Roy.*

tinissent la main, que ce n'estoit sinou pour en améder leurs offenses, & tascher à leurs fins particulieres: & du fait du Roy d'Angleterre ne leur chaloit au demourant commét il en allast, mais qu'ils enfeissent leurs besongnes bonnes. Aussi luy faisoit remonstrer le temps, & que ià approchoit l'Hyuer, & qu'il sçauoit bien qu'il auoit fait grande despense, & qu'il y auoit plusieurs gens en Angleterre, qui desiroient la guerre par deça, tant nobles que marchans. Et quand ce viendroit que le Roy d'Angleterre se voudroit mettre en son deuoir d'entendre au traité, que ledit Roy sy mettroit tant de son costé, que luy & son royaume, deuroyent estre contens. Et afin que mieux fut informé de ces choses, sil vouloit donner vn saufconduit, pour le nôbre de cent cheuaux, que le Roy enuoyeroit deuers luy ambassadeurs bien informez de son vouloir. Où si le Roy d'Angleterre aimoit mieux que ce fust en quelque village à mi chemin des deux armées: & que les gens se trouuassent des deux costez, que le Roy en seroit trescontent, & enuoyeroit saufconduit de son costé. Le Roy d'Angleterre & vne partie de ses princes trouuerent ces ouuertures tresbonnes: & fut

*Ambas-  
sadeurs  
pour le  
Roy.*

baillé

baillé vn saufconduit à nostre homme, tel qu'il demâdoit: & luy fut donné quatre nobles: & vint avec luy vn heraut pour venir querir vn saufconduit du Roy pareil à celuy qu'il auoit donné. Et le lendemain en vn village aupres d'Amiens, se trouuerét les ambassadeurs ensemble. De la part du Roy y estoit le bastard de Bourbon admiral, mōseigneur de S. Pierre, l'euesque d'Eureux appellé Heberge. Le Roy d'Angleterre y enuoya monseigneur de Hauart, vn noimé Chalâgier, vn docteur appellé Mocton, qui auourd'huy est Chancelier d'Angleterre, & Archeuesque de Canturbie. Je croy qu'à plusieurs pourroit sembler que le Roy se humilioit trop: mais les sages pourront bien iuger par mes paroles precedentes, que ce royaume estoit en grand danger, si Dieu n'y eust mis la main, lequel disposa le sens de nostre Roy à eslire si sage parti, & troubla bien celuy du duc de Bourgongne qui feist tant d'erreurs comme vous auez veu en ceste matiere, que tât de fois auez desiree. Nous auions lors beaucoup de choses secretttes parmi nous, dont fussent venus de grâds maux en ce royaume & promptemét, si c'est appointement ne se fut trouué & bien tost, tant du costé

de Bretagne que d'ailleurs. Et croy véritablement, aux choses que j'ay veües en mon temps, que Dieu auoit & à ce royaume en especialle recommandation.

*Comment la paix fut traitée entre le Roy de France & d'Angleterre, moyennant grosse somme de deniers que le Roy promist. coudits Anglois.*

CHAP. LXXIIII.



omme vous auez ouï, nos ambassadeurs se trouuerēt ensemble dès le lendemain de la venue de nostre heraut. Car nous estions pres les vns des autres, comme de quatre lieüs ou moins. Nostre heraut fait bõne chere, & eust son office en l'isle de Ré (dont il estoit natif) & de l'argent. Plusieurs ouuertes furent faites entre nos ambassadeurs. Les Anglois demãderent (comme ils ont accoustumé) la courõne, pour le moins Normãdie & Guyenne. Bien assailli, bien defendu, dès ceste premiere iournee furent les choses bien approchez, car les deux parties en auoyēt grãde enuie. Les nostres reuindrēt, & les autres s'ē retournerēt en leur ost. Le Roy ouït leurs demandes & dernieres conclusions c'estoit septãte & deux mille escus totãt & auant que partir le mariage du Roy,

Roy, qui est auourd'huy avec la fille aïssée du Roy Edoüard, laquelle est auourd'huy royne d'Angleterre, & la duché de Guyēne pour la nourrir, ou cinquãte mille escus tous les ans rendus dedãs le chãteau de Lõdres, iusques au bout de neuf ans. Et au bout du terme deuoit le Roy qui est auourd'huy, & sa femme iouïr pacifiquement du reuenu de Guyenne. Et aussi nostre Roy deuoit demourer quitte de ce payement, enuers le Roy d'Angleterre. Plusieurs autres petits articles y auoit, touchant le fait des marchans dont ie ne fais point mention, & deuoit durer ceste paix neuf ans entre les deux royaumes, & y estoient compris tous les alliez d'un costé & d'autre: & nommément de la part du Roy d'Angleterre: les ducs de Bourgongne & de Bretagne, si compris y vouloyent estre. Offroit ledit Roy d'Angleterre (qui estoit chose bien estrange) de nommer aucuns personnages, qu'il disoit estre traistres au Roy & à la courõne, & de les mōstrer par escrit. Le Roy eut merueilleusement grãde ioye de ce que ses gēs luy rapporterent. Il tint conseil sur ceste matiere, & y estois present. Aucuns furent d'aduís que ce n'estoit qu'une tromperie &

*Conclusion des Anglois pour le traité de paix.*

dissimulation de la part des Anglois. Au Roy sembloit le contraire & allegua la disposition du temps & la saison, & qu'ils n'auoyent vne seule place qui fust à eux, & aussi les mauuais tours que le duc de Bourgogne leur auoit fait, lequel estoit ià parti d'avec eux. Et se tenoit comme seur, que le conestable bailleroit nulles places: car à chacune heure le Roy enuoyoit deners luy, pour l'entretenir, & pour l'adoucir, & le garder de mal faire. Aussi le Roy auoit bien cognoissance, de la personne du Roy d'Angleterre, lequel aimoit fort ses aises, & plaisirs.

Auquel sembloit qu'il parlast plus sagement que personne de la compagnie, & qu'il entendoit mieux ces matieres, de quoy on parloit. Et ont conclu: qu'à tresgrande diligence on cerchast cest argent, & feit aduiser la maniere de le trouuer, & qu'il falloit que chacun prestast quelque chose pour aider soudainement à fournir. Et conclut le Roy qu'il n'estoit chose au monde, qu'il ne feist pour ietter le Roy d'Angleterre dehors de ce royaume, excepté qu'il ne cōsentiroit pour rien qu'ils eussent terre, & auant qu'il le souffrist mettoit toutes choses en peril & hazard. Monseigneur le conestable comença

mença à s'apperceuoir de ces marchez, & auoit peur d'auoir offensé de tous points, & tousiours craignoit ceste marchandise, qui auoit cuidé estre conclue contre luy à Bouuines. Et à ceste cause il enuoyoit souuent deuers le Roy. Et sur l'heure dōt ie parle, vint deuers ledit seigneur vn gentilhomme, appelé Loys de Creuille, seruiteur du conestable, & vn sien secretaire, appelé maistre Jean Richer, qui tous deux viuent encores & dirent leur creance à monseigneur du Bouchage & à moy, premier qu'au Roy, car le plaisir dudit seigneur estoit tel. Le seigneur de Contay seruiteur du duc de Bourgogne, qui auoit esté prins n'agueres deuant Arras (comme auez ouï) alloit & venoit sur sa foy deuers le Roy, & luy promit le Roy donner sa finance & rençon, & vne tresgrande somme d'argent, sil pouuoit traiter la paix. D'auenture il estoit arriué deuers le Roy, ce iour qu'arriuerēt les deux dessus nommez, seruiteurs dudit conestable. Le Roy feit mettre ledit seigneur de Contay deuant vn grand, ostenant qui estoit dedans sa chambre, & moy avec luy, afin qu'il entendist & peust faire le rapport à son maistre, des paroles dont vfoit ledit conestable, & ses gens audit duc. Et le

Roy se vint seoir sur vn escabeau rasibus dudit osteuant, afin que nous peussions mieux entēdre les paroles que disoit Loys de Creuille, & son compagnon, qui commencerent lors, disant que leur maistre les auoit enuoyez deuers le duc de Bourgongne, & qu'il luy auoit fait plusieurs remonstrances pour le desinouuoir del'amitié des Anglois, & qu'ils l'auoyēt trouuē en telle colere cōtre le roy d'Angleterre, qu'à peu qu'ils ne l'auoyēt gaigné. Nō pas seulement à les laisser: mais aider à les destrousser en eux retourmāt. Et en disant ces paroles pour cuider cōplaire au Roy, ledit Loys de Creuille commença à contrefaire le duc de Bourgongne, & à frapper du pied cōtre terre, & à iurer S. George, & qu'il appelloit le Roy d'Angleterre blāc borgne, fils d'vn archier qui portoit son nom, & toutes les mocqueries qu'en ce mōde estoit possible de dire d'homme. Le Roy rioit fort, & disoit qu'il parlast haut, & qu'il commençoit à deuenir vn peu sourd, & qu'il le dist encores vne fois, l'autre ne faiguoit pas, & recommençoit encores de bō cœur. Monseigneur de Cōtay qui estoit avec moy en cest osteuant, estoit le plus esbahi du monde, & n'eust iamais creu pour chose qu'ō luy eust seu dire

dire les paroles qu'il oyoit: La conclusion des gens dudit conneftable estoit qu'ils conseilloyent au Roy que pour euitier tous ces grands périls qu'il voyoit appareiller contre luy qu'il priunt vne trefue, & que ledit conneftable se faisoit fort de la garder. Et que pour contenter ces Anglois qu'on leur baillast seulement vne petite ville ou deux pour les loger l'Hiuer, & qu'elles ne sçauoyent estre si meschantes, qu'ils ne s'en contentassent. Et sembloit sans rien nommer, qu'il voulsist dire Heu & saint Valleri. Et luy sembloit que par ce moyen les Anglois s'en contenteroyent de luy & du reffus qu'il auoit fait de ces places. Le Roy à quil suffisoit d'auoir ioüē son personnage, & faire entendre au seigneur de Contay les paroles dont vsoit & faisoit vser ce conneftable par ses gens, ne leur feit aucune malle responce, mais seulement leur dist: I'enuoyeray deuers mō frere, & luy feray sçauoir de mes nouvelles: & puis leur donna congé. L'vn feit le serment en la main du Roy, que s'il sçauoit rien qui touchast le Roy de le reueler. Il greua beaucoup au Roy, de dissimuler ceste parole, ou ils conseilloyēt de bailler terre aux Anglois: mais doubtant que ledit conneftable ne

*L'intention du conneftable sur le fait des Anglois.*

## CRONIQ. DV ROY LOYS XI.

feist pis, ne voulut point respondre en fa-  
çon qu'ils cogneussent qu'il l'eust mal  
pris: mais enuoya deuers luy. Le chemin  
estoit court & ne mettoit vn hōme gue-  
res à aller & retourner. Le seigneur de  
Contay & moy partismes de cest osteuāt,  
quand les autres s'en furent allez, & rioit  
le Roy en faisant bonne chere: mais le-  
dit de Contay estoit homme sans patien-  
ce d'auoir oūi telles sortes de gens ainfi  
se mocquer de son maistre: & veu les trai-  
tez qu'il menoit avec luy, & luy tarδοit  
qu'il ne fust iā à cheual pour l'aller dire à  
sondit maistre le duc de Bourgongne.  
Sur l'heure fut despesché ledit seigneur  
de Contay, & son intention escrite de sa  
main propre, & emporta vne lettre de  
creance de la main du Roy & se partit.

*Comment les rois de France & d'Angleterre pour  
conclurre la paix d'entr'eux deux, delibera-  
rent de parler ensemble: ce qu'ils fē-  
rent au lieu de Picqueny.*

## CHAP. LXXV.

**N**Ostre matiere d'Angleterre e-  
stoit iā accordée comme auez  
oūi: & se menoyēt ces marches  
en vn tēps, & en vn coup. Ceux  
qui

qui de par le Roy festoyent trouuez avec  
les Anglois auoyēt fait leur rapport com-  
me auz entendu. Et ceux du Roy d'An-  
gleterre retournez deuers luy, des deux  
costez fut accordé & delibéré par ceux  
qui allerent & vindrent, que les deux  
rois se verroyent, & qu'apres qu'ils se se-  
royent veuz, & iuré les traitez pour par-  
ler, que le Roy d'Angleterre, apres auoir  
receu les septante deux mille escus, qu'ils  
laisseroyent en hostage, monseigneur de  
Hauart, & son grand escuyer messire Jean  
Seue, iusques à ce qu'il fut passé la mer.  
Par apres furent promis seize mille escus  
de pension aux seruiteurs priuez du Roy  
d'Angleterre. A monseigneur de Hastin-  
gues deux mille escus. A monseigneur de  
Hauart, grand escuyer, Chalangier, mou-  
seigneur de Moulgoumery, & autres, le  
demourant. Et largement argent cōtant,  
& vaisselle fut donnée aux seruiteurs dudit  
Roy Edoüard: le duc de Bourgōgne sen-  
tant ces nouvelles, vint de deuers Luxem-  
bourg, où il estoit, à tresgrande haste de-  
uers le Roy d'Angleterre, & n'auoit que  
seize cheuaux quand il arriva deuers luy.  
Le roy d'Angleterre fut fort esbahi de ce-  
ste venue si soudaine, & luy demanda qui  
l'amenoit, & veid bien qu'il estoit cour-

roucé: ledit duc luy respondit, qu'il vou-  
loit parler à luy. Le Roy luy demanda s'il  
vouloit parler à luy à part, ou en public.  
Lors luy demada le duc s'il auoit la paix.  
Le Roy luy respondit qu'il auoit fait vne  
trefue pour neuf ans, en laquelle il estoit  
compris, & le duc de Bretaigne, & qu'il  
luy prioit qu'il sy accordast. Ledit duc se  
courrouça, & parla aux Anglois, car il  
sçauoit le lágage, & allegua aucuns beaux  
faits des rois d'Angleterre, qui estoient  
en France, & des peines qu'ils y auoyent  
prises pour y acquerir honneur: & blasma  
fort ceste trefue, disant qu'il n'auoit point  
cherché à faire passer les Anglois pour be-  
soin qu'il en eust, mais pour recouurer  
ce qui leur appartenoit. Et afin qu'ils cog-  
neussent qu'il n'auoit nul besoin de leur  
venue, qu'il ne prendroit trefue avec no-  
stre Roy, iusques à ce que le Roy d'Angle-  
terre eut esté trois mois delà la mer. Et a-  
pres ces paroles, part & s'en va de là ou il  
venoit. Le roy d'Angleterre print tresmal  
ces paroles, & ceux de son conseil. Autres  
qui n'estoyent point cõtens de ceste paix,  
loüierent ce que le duc auoit dit. Le Roy  
d'Angleterre pour conclurre ceste paix,  
vint loger à demie lieuë d'Amiens: & e-  
stoit le Roy à la porte qui de loin les

voyoit

voyoit arriuer. Pour ne mentir point, il  
sembloit bien qu'ils fussent neufs à ce  
mestier, de tenir les chäps, & cheuauchoy-  
ent en assez mauuais ordre. Le Roy en-  
uoya au Roy d'Angleterre trois cens cha-  
riots de vin, des meilleurs qu'il fut possi-  
ble de finer: & sembloient ces chariots  
quasi vn ost aussi gräd que celui du Roy  
d'Angleterre. Et pource qu'il estoit trefue,  
venoyent largement Anglois en la  
ville, & se möstroyent peu sages, & ayans  
peu de reuerence à leur Roy. Ils venoyët  
tous armez & en grande compagnie. Et  
quãd nostre Roy eut voulu aller à mau-  
uaise foy iamais si grande compagnie ne  
fut si aisee à desconfire: mais sa pensee  
n'estoit autre qu'à les bien festoyer, &  
se mettre en bõne paix avec eux pour son  
tëps. Il auoit ordõné à l'entree de la por-  
te de la ville, deux grandes tables à cha-  
cun costé vne chargee de toutes bonnes  
viandes (qui sont enuie de boire) & de  
toutes sortes: & les vins les meilleurs dõt  
peust aduifer: & les gens pour les seruir.  
D'eau n'estoit nouvelles. A ces tables a-  
uoit fait seoir cinq ou six hõmes de bon-  
ne maison fort gros & gras, pour mieux  
plaire à ceux qui auoyent enuie de boire.  
Et y estoient le seigneur de Cran, le sei-

*Le duc  
de Bour-  
gogne  
n'est cõ-  
tent de  
l'accord  
entre les  
François  
& An-  
glois.*

Comme  
le Roy  
feyoye  
les An-  
glois.

gneur de Bricquebec, le seigneur de Bresmes, le seigneur de Villiers, & autres. Et dès que les Anglois s'approchoyent de la porte, voyoyent ceste assiette & y auoit gens qui les prenoyent à la bride, & les amenoyent pres de la table: & estoient traitez pour ce passage, selon l'assiette, & en tresbonne sorte, & le prenoyent bien en gré. Comme ils estoient en la ville, quelque part qu'ils descendiissent, ils ne pyoyent rien, & estoient fournis de ce qui leur estoit necessaire, où ils alloient boire & manger, & demandoient ce qu'il leur plaisoit, & dura ceci trois ou quatre iours. Vous avez ouï comme ceste trefue desplaisoit au duc de Bourgogne, mais encores desplaisoit elle plus au connestable, qui se void mal de tous costez, & auoir failli. Et pource enuoya deuers le Roy d'Angleterre son confesseur, avec vne lettre de creance, qui estoit telle, que pour l'amour de Dieu, il n'adioustaist foy aux paroles ne promesses du Roy: mais que seulement il voulist prendre Heu & saint Valleri, & y loger pour partie de l'Hiuer. Car auant qu'il fust deux mois il en feroit en façon qu'il seroit bien logé sans luy bailler autre seureté: mais tresgrande esperance. Et afin qu'il n'eust cau-

se de

se de faire vn meschant appointment pour peu d'argent, si luy offroit apprester cinquante mille escus, & luy faisoit beaucoup d'autres belles ouuertes. Et desia luy auoit fait bailler le Roy ces deux places, dont il parloit, à cause que ledit connestable luy auoit cõseillé les bailler aux Anglois. Et le Roy d'Angleterre estoit aduertit, lequel feit responce audit connestable, que sa trefue estoit concludue, & que il ne changeroit rien en ceste matiere, & que sil luy eust tenu ce qu'il luy auoit promis, qu'il n'eust point fait cest appointment. Lors fut de tout points ledit connestable desesperé.

**O**R vous oyez comme ces Anglois se haraitoyent en ladite ville d'Amiens. Vn soir mouseigneur de Torci vint dire au Roy, qu'il y en auoit largement, & que c'estoit grand danger. Le Roy s'en courrouça à luy, ainsi chacun se teut. Le matin estoit le iour semblable, celle annee qu'auoit esté des Innocens, & à tel iour le Roy ne vouloit ouïr parler de nulle de ces matieres, & tenoit à grand malheur quand on luy en parloit: & se courrouçoit fort à ceux qui l'auoyent accoustumé de hanter, & cognoissent sa

Lettres  
du con-  
nestable  
au Roy  
d'Angle-  
terre.

condition. Toutefois ce matin dont ie parle, comme le Roy se leuoit, & disoit ses heures, quelqu'un me vint dire, qu'il y auoit bien neuf mille Anglois en la ville: Je me delibery prèdre l'aduèture de luy dire, & rentray en son retrait, & di: Sire nonobstant qu'il soit le iour des Innocens, si est il necessaire que ie vous die ce que lon m'a dit. Et luy compray au long le nombre qu'ils estoient, & tousiours en venoyent, & tous armez, & nul ne leur osoit refuser la porte, de peur de les mescontenter. Ledit seigneur ne fust point obstiné, mais laissa ses heures, & me dist qu'il ne falloit point tenir la ceremonie des Innocens ce iour, & que ie montasse à cheual, & que i'essayasse de parler au chef des Anglois, pour veoir sil les pourroit faire retirer, que ie disse à ces capitaines si aucuns en rencontroyét qu'ils vinssent parler à luy, & qu'il viendroit incontinent à la porte apres moy. Ainsi le feis, & parlay à trois ou quatre des chefs des Anglois que cognoissois: & leur di ce qui seruoit à ceste matiere: pour vn qu'ils réuoyoyent, il y en entroit vingt. Le Roy enuoya apres moy, mōseigneur de Gye, à ceste heure mareschal de France, pour ceste matiere. Nous entra-

mes

mes en vne tauerne, où ià auoyent esté faits cent & onze escots, & n'estoit pas encores neuf heures du matin. La maison estoit pleine: les vns chantoient, les autres dormoyent, & estoient yures. Quand ie cogneu cela, il me sembla bien qu'il n'y auoit point de peril, & le manday au Roy, lequel vint incontinent à la porte bien accompagné, & secrettement fait armer deux ou trois cens hommes d'armes és maisons de leurs capitaines, & aucuns en meit sur le portail par où ils entroient. Le Roy fait apporter son disner en la maison du portier, & fait venir plusieurs gens de bien des Anglois avec luy. Le Roy d'Angleterre fut aduertit de ce desordre & eust honte: & manda au Roy qu'il commandast qu'on ne laissast nul entrer. Le Roy fait responce que cela ne feroit il iamais, mais s'il plaisoit au Roy d'Angleterre qu'il enuoyast de ses archiers de la couronne, & qu'ils gardassent la porte & meissent dedans ceux que ils voudroyent & ainsi fut fait. Et beaucoup d'Anglois sen allerent de la ville par le commandement du Roy d'Angleterre. Il fut lors aduisé que pour mettre fin à tout, falloit aduiser le lieu où les deux rois se verroyent, & ordonner gens

*Ceremonie du Roy au iour des Innocens.*

à visiter la place. De la part du Roy y allasmes, monseigneur de Bouchage, & moy : pour le Roy d'Angleterre, monseigneur de Hauart & vn appelé Chalágier & vn heraut. Et apres auoir bien allé & visité la riuere, nous arrestasmes, quele plus beau lieu & le plus seur estoit Picqueni à trois lieuës d'Amiens, combien qu'il auoit esté pillé par le duc de Bourgongne. La ville est basse, & y passe la riuere de Somme, laquelle n'est point greuable & en ce lieu n'est point large : par là où venoit le Roy, le pays estoit beau & large. De l'autre costé par où venoit le Roy d'Angleterre, le pays estoit tresbeau, sauf que quand il venoit à approcher de la riuere, il y auoit vne chaussee bien de deux grands traits d'arc de long, qui auoit le marais d'vn costé & d'autre : & qui ne fust allé à la bonne foy, c'estoit vn tresdangereux chemin. Et sans point de doute (comme luy dit ailleurs) les Anglois ne sont pas si subtils en traitez & appointment comme sont les François. Et quelque chose que lon die, ils vont assez grossièrement en besongne : mais il faut auoir vn peu de patience & ne debatre point coleriquement avec eux. Apres que la conclusion de nostre lieu fut prinse, il fut

*Nature  
des An  
glois.*

fut ordonné d'y faire vn pont bié passant & assez large, & fournismes de charpenterie & les estoifes. Et au milieu de ce pôt fut fait vn fort treillis de bois, comme lon fait aux cages de ces lions : & n'estoyent point les trous entre les barreaux plus grands qu'à y bouter vn bras à son aise, le dessus estoit tout couuert d'air seulement pour la pluye, si auant qu'ils se pouuoient bien mettre dix ou douze personnes dessous de chacun costé : & comprenoit le treillis iusques sur le bord du pont, afin qu'on ne peust passer de l'vn à l'autre. En la riuere y auoit seulement vne sentine, où il y auoit deux hommes pour passer ceux qui vouldroyent aller d'vn costé à l'autre. Je veux dire l'occasion qui meust le Roy, que cest entre deux fut fait de telle façon, que lon ne peust aller de l'vn costé à l'autre, & pourroit par aduenture seruir le temps aduenir à quelqu'vn qui auroit à faire semblable cas. Du temps du Roy Charles septiesme estant en assez ieune aage, le Roy estoit fort persecuté des Anglois : & estoit le Roy Henry cinquiesme au siege deuant Rouën, & le tenoit fort à estroit, & la pluspart de ceux de dedans estoient subiects où partisans du duc Iean de Bour-

*L'artifice  
du pôt  
fait pour  
les lions  
1016.*

*Domage de partialité.*

Borgogne, qui pour lors regnoit. Entre ledit duc Iean de Bourgogne & le duc d'Orleans auoit ià eu grand different, & tout ce royaume ou la pluspart diuisé pour ces deux parties, dont le fait du Roy ne valloit pas mieux. Partialité ne commença iamais en paix, que la fin n'en fust dommageuse, & mal aisee à estaindre. Pour ceste question dont ie parle, auoit ià esté tué le duc d'Orleans à Paris, vn an auoit. Ledit duc Iean, auoit grande armee, & alloit & venoit en intention de leuer le siege qui estoit deuant Roüen: & pour mieux y pouuoir paruenir, & l'asseurer du Roy, auoit esté traité que le Roy & luy se verroyent à Montereau fault Yonne, & là fut fait vn pont, & vne barriere au milieu: mais au meillieu desdites barrieres, y auoit vn petit huisset, qui fermoit les deux costez: parquoy on pouuoit aller de l'vn costé à l'autre: mais que les deux parts le voufissent. Ainsi se trouuant le Roy de l'vn costé du pôt, ledit duc Iean de Bourgogne de l'autre, accompagnez de grand nombre de gens d'armes, & specialement le duc Iean: il se meirent à parlerement sur le pont: & à l'endroit où ils parloyent, n'y auoit avec ledit duc que trois ou quatre personnes.

*Parlement du Roy & du duc Iean de Bourgogne.*

sonnes. Leur parlement encommencé, fut le duc semond, tellement ou par enuie de soy humilier deuant le Roy, qui ouuroit de son costé, & on luy ouuroit de l'autre, & passa luy quatriesme, incontinent fut tué, & ceux qui estoient avec luy, dont est aduenu depuis assez de maux, comme chacun scait. Ceci n'est pas de ma matiere, parquoy ie n'en di plus auant: mais le Roy le me compta ne plus ne moins que ie le vous di. Si en ordonnant ceste venue dont i'ay parlé, on n'eust eu occasion de semondre ledit duc de passer: ce grand inconuenient ne fut point aduenu, dont principalement furent cause aucuns seruiteurs dudit duc d'Orleans, lequel auoit esté tué comme ie vous ay dit, & estoient en authorié avec le Roy Charles septiesme.

*Comment les deux rois arriuerent à Picqueni pont parlerement ensemble, avec grand nombre de gens bien en point.*

CHAP. LXXVI.



Os barrieres ainsi faites comme vous auez oüi, vindrent le lendemain les deux rois, & fut l'an mil quatre cens septante cinq, le vingt & neuuesme iour d'Aouust. Le roy

auoit enuiron huit cens hommes d'armes avec luy, & y arriua le premier. Du costé où estoit le Roy d'Angleterre, estoit toute son armee en bataille. Et combien que nous ne puissions veoir le tout, si voyons nous vn tresgrand nōbre de gens de cheual, & de pied ensemble. Ce que nous auons de nostre costé, n'apparoissoit riens auprès d'eux. Aussi la quarte partie de l'armee du Roy n'y estoit pas. Il estoit dit qu'avec chacun des rois y auoit douze hommes, qui estoient ià ordonnez pour estre aux barrieres, les plus grands & les plus prochains de nostre costé: auis quatre hōmes du Roy d'Angleterre, pour veoir ce qui se faisoit parmi nous, & autant en auoyent ils de leur costé, des nostres. Comme ie vous ay dit, le Roy estoit arriué le premier, & estoit ià aux barrieres, & estoient douze auprès de luy. Entre lesquels estoient, le feu Jean de Bourbon, & le cardinal son frere. Le plaisir du Roy auoit esté, que fust vestu pareil de luy ce iour. Il auoit accoustumé de long temps d'en auoir quelqu'un, qui s'habilloit pareil de luy souuent. Le Roy d'Angleterre vint du long de la chaulsee dont j'ay parlé, tresbien accompagné, & sembloit bien Roy. Avec luy estoit le duc

duc de Clarence son frere, le comte de Northobellande, & autres seigneurs: son chambellani, appelé monseigneur de Hastings, son chancelier, & autres. Et n'y en auoit que trois ou quatre habillez de drap d'or pareil du Roy: ledit Roy auoit vne barette de velours noir sur la teste, & y auoit vne grande fleur de Lis, de pierrerie par dessus. C'estoit vn tresbeau prince & grand, mais il commençoit à s'engresser, & l'auois veu autrefois plus beau: car ie n'ay point souuenance d'auoir iamais veu vn plus bel homme qu'il estoit, quand monseigneur d'Warwic le fit fuir d'Angleterre. Comme il approcha de la barriere à cinq pieds pres, il osta sa barette, & s'agenouilla comme à demi pied de terre. Le Roy luy fit aussi grande reuerence, lequel estoit ià appuyé contre la barriere, & à s'entr'embrasser par entre les tours: fit le Roy d'Angleterre encores vne plus grande reuerence. Le Roy commença la parole, & luy dit: Mon cousin, vous foyez le tresbien venu, il n'y a homme au monde que ie desirasse plus à veoir que vous, & loué soit Dieu, dequoy nous sommes ci assemblez à si bonne intention. Le Roy d'Angleterre respondit à ce propos, en assez

*Les paroles du Roy d'Angleterre.*

*Les Anglois en cains à croire par prophéties.* bon François. Lors commença à parler le chancelier d'Angleterre, appelé l'euefque de l'isle, & commença par vne prophetic, dont les Anglois ne sont iamais despourueus : laquelle disoit, qu'en ce lieu de Picqueni se deuroit faire vne grande paix entre France & Angleterre. Et apres furent desployees les lettres que le Roy auoit fait bailler audit Roy d'Angleterre, touchant le traité qui estoit fait: & demanda ledit chancelier au Roy, sil les auoit pas commandees telles, & sil les auoit pas agreables. A quoy le Roy respondit, que ouï, & aussi celles qui luy auoyent esté baillees de la part du Roy d'Angleterre. Et lors fut apporté le Messiel, & meirent les deux rois leur mains dessus, & les deux autres sur la sainte vraye croix, & iurerent tous deux tenir ce qui auoit esté promis entr'eux. C'est à sçauoir, la trefue de neuf ans accomplis, comprins les alliez d'un costé & d'autre, & d'accomplir le mariage de leurs enfans, ainsi qu'il estoit contenu audit traité. Apres le serment fait, nostre Roy, qui auoit bien la parole à commandement, commença à dire au Roy d'Angleterre en se riant, qu'il falloit qu'il vint à Paris, & qu'il le festoyerait avec  
les

les dames : & qu'il luy bailleroit monseigneur le cardinal de Bourbon pour confesseur, qui estoit celuy qui l'absoudroit tresvolontiers de ce peché, faucun y en auoit commis. Le Roy d'Angleterre le print à grand plaisir, & parloyent de bon visage, car il sçauoit bien que ledit cardinal estoit vn compaignon. Comme ce propos eust vn peu duré ou semblable, le Roy qui se monstroït auoir autorité en ceste compaignie, nous fait retirer ceux qui estoient avec luy, & nous dit qu'il vouloit parler au Roy d'Angleterre seul. Ceux du Roy d'Angleterre se retirerent semblablement, sans attendre qu'on leur dist. Comme ces deux rois eurent vn peu parlé, le Roy m'appella, & demanda au Roy d'Angleterre sil me cognoïssoit. Il luy respondit, que ouï, & dit les lieux où il m'auoit veu : & autrefois m'estois empesché pour le seruir à Calais, du temps que i'estois avec le duc de Bourgogne. Le Roy luy demanda, si le duc de Bourgogne ne vouloit point tenir la trefue, pource que si orgueilleusement auoit respondu, ce qu'il luy plairoit qu'il feïst. Le Roy d'Angleterre luy dit, qu'il l'a luy offrirait encores, & que sil ne la vouloit accepter, qu'il sen rapporteroit à eux

deux. Apres vint le Roy tomber sur le duc de Bretagne, qui estoit ce qu'il luy auoit fait ouuir ceste parole, & luy en fait semblable demande. Le Roy d'Angleterre luy respondit, qu'il luy prioit qu'il ne voulsit point faire la guerre au duc de Bretagne, & qu'en sa necessité il n'auoit iamais trouué si bon ami. Le Roy s'en teust à tant, & avec les amiables paroles qu'il peust, en rappelant la cōpagnie, print cōgé du Roy d'Angleterre, & dit quelque bon mot à chacun de ses gés. Et ain si tous deux en vn coup, ou bien peu s'en fallut, se retirèrent de la barriere, & monterent à cheual. Le Roy s'en alla à Amiens, & le Roy d'Angleterre à son ost, à qui on enuoyoit de la maison du Roy, tout ce qu'il luy faisoit de besoin, iusques aux torches & aux chādelles. A ce parlemēt ne se trouua point le duc de Clocestre frere du Roy d'Angleterre, & autres, comme mal contents de ceste trefue, mais depuis ils reuindrent: & vint depuis ledit duc de Clocestre vers le Roy iusques à Amiens, & luy feit le Roy de tresbeaux presens, comme de vaisselle & de cheuaux bien accoufrez. Quand le Roy se fut retiré de ceste veüé, il parla à moy au long du chemin sur deux points. Il trouua le Roy d'Angleterre

gleterre si prest de venir à Paris, que cela ne luy auoit point plu, & disoit: c'est vn tresbeau Roy, il aime fort les femmes: il pourroit trouuer quelque affetee à Paris, qui luy pourroit bien dire tant de belles paroles, qu'elle luy feroit enuie de reuenir, & que ses predecesseurs auoyent trop esté à Paris & en Normandie: & que la cōpagnie de l'autre ne valoit rien deçà la mer, mais que delà la mer, il le vouloit bien pour bon frere & amy. Encores se douloit le Roy, dequoy il l'auoit trouué vn peu dur, quand il auoit parlé du duc de Bretagne. Il l'eust fort volontiers gagné, qu'il se fut contenté qu'on eust fait la guerre en Bretagne. Et luy en feist encores sentir par monseigneur de Bouchage, & par monseigneur de saint Pierre: mais quād le Roy d'Angleterre s'en veid pressé, il dit, que qui feroit la guerre en Bretagne, il repasseroit vne autrefois pour la defendre. Laquelle responce ouie, on ne luy en parla plus. Cōme le Roy fut arriué à Amies, & comme il voulut soupper, vindrent trois ou quatre seruiteurs du Roy d'Angleterre soupper avec luy, qui auoyent aidé à traiter ceste paix. Et monseigneur de Hauart commença à dire au Roy en l'oreille, que sil vouloit, qu'il

*Prudence  
du Roy  
Loys.*

trouueroit luy moyen de faire venir le Roy son maistre iusques à Amiens, par aduventure iusques à Paris, à faire bonne chere avec luy. Le Roy, combié que ceste offre ne luy plaisoit guères, se print à lauer, sans trop respõdre à propos: mais me dit en l'oreille, que ce qu'il pouuoit pfer, luy estoit aduenü, c'estoit ceste offre. Encores en parlerent ils apres soupper, mais le plus sagement qu'on peut, on rompit ceste entreprinse, disant, qu'il falloit que le Roy partit à grande diligence pour aller contre le duc de Bourgogne. Combien que ces matieres estoient tresgrandes, & q̄ des deux costez on mettoit peine à sagement les conduire. Toutefois il aduint des choses plaisantes, qui ne sont pas à oublier. Et ne se doit personne esbahir à veoir les grands maux que les Anglois ont fait en ce royaume, & de fresche memoire & datte, si le Roy trauailloit, & dependoit à les mettre hors amiablement: & afin qu'il les peust encores tenir amis pour le temps à venir, au moins qu'ils ne luy feissent point de guerre.

*Comment vn pigeon blanc se trouua sur la tente du Roy d'Angleterre au lieu de Picqueny signi-  
ficateur de la paix qui y fut faite.*

**L**E lendemain de nostre veü, vindrent grande force d'Anglois à Amiens: & nous fut cõpté par aucuns q̄ le saint esprit auoit fait ceste paix. Et ce qui leur faisoit dire, c'estoit qu'un pigeon blanc s'estoit trouué sur la tête du Roy d'Angleterre le iour de la veü. Et pour quelque bruit que il y eust en l'ost, il ne s'estoit voulu bouger: mais à l'oppinion d'aucuns, il auoit vn peu pleu, & puis il vint vn grãd soleil, & ce pigeon se vint mettre sur ceste tête, qui estoit la plus haute pour s'esluyer. Et ceste raison dessusdite, m'allegua vn gentilhomme de Gascõgne, seruiteur du Roy d'Angleterre, appellé Loys de Bretailles, lequel estoit tresmal cõtent de ceste paix. Et pource qu'il me cognoissoit de long temps, parla à moy priuément, & disoit que nous nous mocquions fort du Roy d'Angleterre. Et luy demanday quantes batailles il auoit gaignees. Il me dit neuf, ou il y auoit esté en personne. Je luy demanday combien il y en auoit eu de perdues. Il me respondit qu'il en auoit perdu vne, & que c'estoit celle que luy auions fait perdre: & qu'il reputoit ceste honte plus grande de le renier, que l'honneur qu'il auoit eu à gaigner les autres neuf.

Le cōtay ceci au Roy, qui me dit, que c'estoit vn mauuais garçon, paillard, & qu'il le falloit garder. Il l'enuoya querir à son dîner avec luy, & luy offroit de tres-beaux & bons partis, fil eust voulu demeurer. Il luy donna mille escus constant, & luy promist faire des biens à ses freres qu'il auoit par deça, & ie luy dis quelque mot en l'oreille, afin qu'il meist peine d'entretenir ceste amour qui estoit commencee entre les deux Rois. Il n'estoit rien au monde dont le roy eust plus grande peur, qu'il ne luy eschappast quelque mot, parquoy les Anglois ne pensassent qu'il se mocquast d'eux. Et d'adventure le lendemain apres ceste veuë, comme il estoit en son retrait, que nous n'estions que trois ou quatre, il luy eschappa vn mot de risée, touchant les vins & les presens qu'il auoit enuoyez à l'ost des Anglois. Et en se retournant, il aperçeut vn marchand Gascon, qui demouroit en Angleterre, lequel luy estoit venu demander vn congé, pour tirer vne quantité de vins de Gascongne, sans en rien payer: & estoit chose qui pouuoit grandemēt profiter audit marchāt, fil luy eust esté accordé. Ledit seigneur fut tresesbahi quand il le veid, & comment il pouuoit estre entré.

Il luy

Il luy demanda de quelle ville il estoit en Guyenne, & fil estoit marchand & marié en Angleterre. Le marchand luy respōdit, que ouï, mais qu'il n'y auoit gueres vaillant. Incontinent le Roy luy bailla vn homme auant que partir de là, qui le conduisit à Bordeaux: & parlay à luy par le commandement du Roy, & eust tresbon office en la ville, dont il estoit né, & traite de vins qu'il demanda, & mille francs cōtant qu'il demanda, pour faire venir sa femme: & enuoya vn sien frere en Angleterre sans ce qu'il y allast, & ainsi se condamna le Roy en ceste amende, cognoissant qu'il auoit trop parlé.

*Comment le Roy d'Angleterre enuoya au Roy deux lettres de creance, que le conestable luy auoit enuoyees.*

## CHAP. LXXVIII.



E iour dont i'ay parlé, qui fut le lendemain de nostre venue, monseigneur le cōnestable enuoya vn sien seruiteur nommé Rapine, à qui le Roy feit depuis du bien, & estoit bon seruiteur de son maistre, lequel apporta lettres au Roy. Le seigneur voulut que monseigneur du Lude & moy, ouïssions la creance: & estoit ià venu monseigneur de Contay de la mar-

*L'asnee  
du Roy  
Loys à  
gaigner  
gens.*

*Adven-  
ture de  
vn mar-  
chant.*

chandise contre monseigneur le connestable, dont vous auez ouï parler ci dessus: & ne sçauoit plus le connestable à quel saint se voüer, & se tenoit comme pour perdu. Les paroles que nous dit Rapine, estoient tresumbles: & que son maistre sçauoit bié qu'on auoit fait beaucoup de rapports au Roy contre luy, mais qu'en cela il auoit bié peu cognoistre par experience, qu'il n'auoit point voulu faire de faute: & pour mieux asséurer le Roy de son vouloir, ils entrerent en quelque marché, de reduire môseigneur de Bourgogne en façon, qu'il aideroit en toutes sortes à destrousser le Roy d'Angleterre, & toute sa bande sil vouloit: & sembloit bien à leur façon de parler, qu'il estoit despourueu de toute esperance & moyen. Nous luy dismes, que nous auions bon accord avec les Anglois, & que nous n'y voudrions point de debat: & s'aduentura monseigneur du Lude, qui estoit avec moy, iusques à luy demander, sil ne sçauoit point ou estoit l'argent contant de son maistre. Il m'esbahi comme ceste parole luy eschappa, veu que cestuy la estoit tresbon seruiteur, & qu'il ne feist fuir ledit connestable, & entendre à son cas, & ce qu'on procuroit contre luy, & encores

veu

veu le peril en quoy il auoit esté n'auoit qu'un an: mais i'ay veu peu de gens en ma vie, qui sachent fuir à temps, n'y euter leurs malheurs, ne ici, ni ailleurs: car les vns n'ont point d'experience d'auoir veu à l'œil leurs pays voisins, qui est grande faute à tout hōme de bien: car auoir veu les choses par experience, cela donne grād sens & grand hardiment: les autres ont trop d'amour à leurs biens, à leurs femmes, & à leurs enfans. Et ces raisons ont esté cause de faire peur à beaucoup de gés de bien. Quand nous eusmes fait nostre rapport au Roy, il appela vn secretaire, & n'y auoit avec luy que monseigneur de Hauart, seruiteur du Roy d'Angleterre, qui ne sçauoit rien de ce qu'on gardoit audit connestable: & y estoit le seigneur de Contay, qui reuenoit d'avec le duc de Bourgogne, & nous deux qui auôs parlé audit Rapine. Le Roy nomma vne lettre audit connestable, & luy mandoit ce qui auoit esté fait le iour de deuant: & de ceste trefue, & qu'il estoit empesché en beaucoup de grāds affaires, & qu'il auoit bien à besongner d'une telle teste comme la sienne: & puis se retourna deuers les Anglois, & monseigneur de Contay, & leur dist: Il n'enten point que nous eus-

*Dit no-  
table.*

*Astucé  
du Roy  
Loys.*

## CRONIQ. DV ROY LOYS XI.

sions le corps, mais i'enten que nous euf-  
sions la teste, & que le corps fust demeuré  
là. Ceste lettre fut baillee à Rapine, qui la  
trouua tresbonne, & luy sembloit parole  
tresfamiable, que le Roy disoit, qu'il auoit  
bien à besongner d'une telle teste que cel-  
le de son maistre: & n'entendoit point la  
fin de ceste parole. Le Roy d'Angleterre  
enuoya au Roy les deux lettres de crean-  
ce, que ledit connectable luy auoit escri-  
tes, & manda toutes les paroles qu'il luy  
auoit iamais mandees: & ainsi pouuez  
veoir en quelestat il estoit mis entre ces  
trois grâds hommes, car chacun des trois  
luy vouloit sa mort.

*Lettres  
de crean-  
ce  
du con-  
nectable  
aux An-  
glois.*

*Comment le Roy d'Angleterre usa d'une bonne  
subilité enuers ses subiets, auant que descen-  
dre par deça à tout son armee.*

## CHAP. LXXIX.

**L**E Roy d'Angleterre apres auoir  
receu son argent, se meist à  
chemin droit à Calais, à bones  
iournees: car il doubtoit la hai-  
ne du duc de Bourgogne, & ceux du pays.  
Et à la verité quand ses gens s'esgaroyent  
quelqu'un y demeureroit tousiours par les  
buissons: & laissa ses hostages, comme il  
auoit promis à monseigneur de Hauart,  
& messire Jean Chefne, grand escuyer de  
Angle-

Angleterre, iusques à ce qu'il fust passé la  
mer. Vous auez oïi au commencement de  
ceste matiere d'Angleterre, cōme ce Roy  
n'auoit point fort la matiere à cœur. Car  
dès ce qu'ils estoient à Douures en An-  
gleterre, & auant que monter au nauire  
pour passer, il entra en pratique avec *Les con-*  
nous. Et ce qui le faisoit passer, n'estoit *ses pass-*  
que pour deux fins. L'une, que tout son *quoy le*  
royaume le desiroit, cōme ils ont accou- *Roy de*  
stumé le tēps passé, & la pressie que leur *Angle-*  
faisoit le duc de Bourgogne. L'autre rai- *terre*  
son estoit, pour reseruer vne bone grosse *passoit.*  
somme d'argent de celuy qu'il auoit lors  
en Angleterre leué pour faire ce passage:  
car cōme vous auez oïi, les rois d'Angle-  
terre ne leuent iamais riē q̄ leur domaine,  
si ce n'est pour ceste guerre de Frâce. Vne  
autre habillité auoit faite ledit Roy  
pour contenter ses subiets. Il auoit amené  
dix ou douze hommes, tant de Lōdres  
que d'autres villes d'Angleterre gros &  
gras, qui estoient entre les communs de  
Angleterre, & qui estoient ceux qui te-  
noyēt fort la main à ce passage, & à met-  
tre sus ceste puissante armee. Ledit Roy  
les faisoit loger en bonnes tentes: mais  
ce n'estoit point la vie qu'ils auoyent ac-  
coustume, & en furent tost las: & cui-

doient qu'au bout de trois iours, ils des-  
fent auoir vne bataille quand ils seroyent  
deça la mer: & le Roy d'Angleterre aidoit  
à faire ces doubttes, & aussi ces craintes, &  
à leur faire trouuer la paix bonne: afin  
qu'ils luy aidassent quand ils seroyent  
de retour en Angleterre, à estaindre les  
murmures qui pourroyent estre à cause  
de son retour. Car oncques Roy d'Angle-  
terre depuis le Roy Artus, n'ama tant  
de gros personnages pour vn coup deçà  
la mer: & sen retourna diligemment,  
comme vous auez ouï. Et luy demeura  
beaucoup d'argent de celuy qu'il auoit  
leué en Angleterre, pour le payement de  
ses gens d'armes. Ainsi paruint à la plus-  
part de ses intentions. Il n'estoit point  
complexionné pour porter le trauail, qui  
seroit necessaire à vn Roy d'Angleterre,  
qui voudroit faire conqueste en France.  
Et pource temps, le Roy auoit bien pour-  
ueu aux deffenses, combien que par tout  
n'eust sçeu bien pouruoir aux ennemis  
qu'il auoit: car il en auoit trop.

*Comment la deliberation fut concludue entre le Roy &  
le duc de Bourgogne, d'assiéger & prendre le  
comté de Flandres dans le chasteau de Hainaut,  
auquel il s'estoit retiré.*



N autre grád desir auoit le Roy  
d'Angleterre, c'estoit d'accom-  
plir le mariage du Roy Charles  
huitiesme, qui est au regne au-  
iourd'huy, avec sa fille: & ce mariage luy  
fait dissimuler beaucoup de choses, qui  
depuis tournerent au grand profit du  
Roy. Apres que les Anglois furent repas-  
sez en Angleterre, sauf les hostages qui  
estoyent avec le Roy, ledit seigneur se ti-  
ra vers Laon, en vne petite ville qui a nom  
Veruins, sur les marches de Hainaut: & à  
Auennes en Hainaut se trouua le chance-  
lier de Bourgogne, & autres ambassa-  
deurs, avec le seigneur de Contay, pour le  
duc de Bourgogne. Et desiroit le Roy à  
ceste fois pacifier à tout. Ce grand nom-  
bre d'Anglois luy auoit fait peur, & en  
son temps il auoit veu de leurs œuures en  
ce royaume, & ne vouloit point qu'ils re-  
tournaissent. Le Roy ouït nouvelles dudit  
chancelier, qu'il mettoit en auant, que le  
Roy enuoyast de ses gens en vn pont à  
mi chemin d'Auennes: combien qu'aucuns  
à qui le demanda, ne furent point de  
cest aduis, toutefois il y alla, & mena les  
hostages des Anglois avec luy: & furent  
presens quand le Roy receut les ambas-  
sadeurs, qui vindrent tresbien accompa-

gnez d'archiers, & d'autres gens de guerre. Pour ceste heure, ils n'eurent autres paroles avec le Roy, & les mena on disner. L'vn de ces Anglois se commença à repentir de cest appointment, & me dit à vne fenestre que s'ils eussent veu beaucoup de telles gens avec le duc de Bourgongne, par aduerture n'eussent ils pas fait la paix. Monseigneur de Narbonne, qui auourd'huy s'appelle monseigneur de Foüez ouït ceste parole, & luy dit : Estiez vous si simples, de penser que le duc de Bourgongne n'eust grand nombre de tels gens? Il les auoit seulement enuoyz rafraischir : mais vous auez si bon uoloir de retourner, que six cens pippes de vin, & vne pension que le Roy vous donne, vous ont renuoyé bien tost en Angleterre. L'Anglois se courrouça, & dit : C'est bien ce que chacun nous disoit, que vous vous moqueriez de nous. Appelez vous l'argent que le Roy nous donne pension? c'est tribut. Et par saint George vous en pourriez bien tant dire, que nous en retournerions. Je rompi la parole, & la conuerti en moquerie : mais l'Anglois n'en demoura point content, & en dit vn mot au Roy, qui merueilleusement s'en courrouça audit seigneur

gneur de Narbonne. Le Roy n'eust point grandes paroles, aux deslusdits chancelier & ambassadeur pour ceste fois : & fut appointé, qu'ils viendroyent à Veruins : & ainsi le feirent, & vindrent avec le Roy. Et quand ils furent arriuez à Veruins, le Roy commist messire Tanneguy du chastel, & messire Pierre Dariolle, chancelier de France, à besongner avec eux, & autres. De chacun costé entroyent en grandes remonstrances, & à soustenir chacun son parti. Les deslusdits vindrent faire au Roy leur rapport, disans, que les Bourguignons estoient fiers en leurs paroles, mais qu'ils leur auoyent bien riué le clou : dont le Roy ne fust point content, & leur dist, que toutes ces responses auoyent esté faites maintes fois, & qu'il n'estoit point question de paix finale, mais de trefue seulement. Et qu'il ne vouloit point qu'on leur vîst plus de ces paroles, & que luy mesme vouloit parler à eux ; & feist venir ledit chancelier & autres ambassadeurs en sa chambre, & n'y demeura avec luy que feu monseigneur l'admiral, bastard de Bourbon, monseigneur du Bouchage, & moy, & conclud la trefue pour neuf ans, marchandant & reuenât chacun au sien.

Mais lesdits ambassadeurs supplierent au Roy, qu'elle ne fust point encores crieë pour sauuer le serment du duc, qui auoit iurë ne le faire, que le Roy d'Angleterre ne fut dehors de ce royaume certain temps, afin qu'il ne semblast point qu'il eust accepté la sienne. Le Roy d'Angleterre auoit grand despit, de ce que ledit duc n'auoit voulu accepter la trefue : & estoit aduertit, que le Roy en traitoit vne autre avec ledit duc. Il enuoya messire Thomas de Moulgoumeri, vn cheualier fort priué de luy, deuers le Roy à Veruins, à l'heure que le Roy traitoit ceste trefue, dont i'ay parlé avec ceux du duc de Bourgongne. Ledit messire Thomas requist au Roy de par le Roy d'Angleterre, qu'il ne voulist point prendre d'autre trefue avec ledit duc, que celle qu'il auoit faite. Aussi luy prioit bien fort, ne vouloir point bailler saint Quentin audit duc. Et offroit au Roy que s'il vouloit continuer la guerre audit duc, qu'il seroit cõtent de repasser la mer pour luy, & en sa faueur, la saison prochaine: pourueu que le Roy le voulust recompenser du dommage qu'il auroit, à cause de la gabelle des laines à Calais, qui ne luy vaudroit rien. Ceste gabelle peut bien mon-

*Offre du  
Roy de  
Angle-  
terre au  
Roy de  
France.*

monter cinquante mille escus: & aussi que le Roy payast la moitié de son armee, & ledit Roy d'Angleterre payeroit l'autre moitié. Le Roy remercia fort le Roy de Angleterre, & donna de la vaisselle audit messire Thomas, & s'excusa disant, que la trefue estoit ià accordée: mais que c'estoit celle propre, qu'eux deux rois auoyent faite du propre terme: mais que ledit duc en vouloit lettres à part: & excusa la chose au mieux qu'il peust, pour contenter ledit ambassadeur, lequel s'en retourna, & ceux qui estoient demeurez en hostage. Aussi le Roy se merueilloit grandement des offres que ledit Roy de Angleterre luy auoit faites, & n'y eut que moy present à les ouïr: & sembla bien au Roy que c'eust esté chose grandement perilleuse, de faire repasser le Roy d'Angleterre, & qu'il y a peu à faire mettre debat entre les François & les Anglois quand ils se trouuent ensemble: & qu'aisément se fussent accordez de nouueau les Bourguignons & eux: & luy creust l'enuie de conclurre ceste trefue avec les Bourguignons. La trefue conclue, se remit auant la pratique du connestable: & pour n'en faire long procez, fut reprins ce qui fust fait à Bouuines, dont i'ay par-

*Les biens du connestable bailliez au duc de Bourgogne.*  
 le ci deuant. Et furent bailliez les sceillez de ceste matiere d'un costé & d'autre. Et par ce marché, fut promis audit duc saint Quentin, Han, & Bohain, & tout ce que ledit connestable tenoit sous le pouuoir dudit duc, & tous ses meubles, quelque part qu'ils fussent, & aduisé & conclu la forme de l'assieger dedans Han où il estoit: & celuy qui premier le pourroit prendre, en feroit la iustice dedans huit iours, ou le rendroit à son compaignon. Tantost chacun se commença à doubter de ceste marchandise, & les plus gens de bien que ledit connestable eust, le commencerent à laisser, comme monseigneur de Genli, & plusieurs de ses compaignons qu'il auoit. Ledit connestable qui scauoit bien comment le Roy d'Angleterre auoit baillé ses lettres, & descouuert ce qu'il auoit de luy, & que ses ennemis auoyent esté à faire la trefue, commença à auoir tresgrande peur, & enuoya deuers ledit duc de Bourgogne, pour luy supplier qu'il luy pleust luy enuoyer vne seureté, pour aller parler à luy des choses qui fort luy touchoyent. Ledit duc de prime face faignit à la bailler: mais à la parfin la bailla. Mainte pensée auoit ià eu ce puissant homme, ou il prendroit chemin
   
pour

pour fuir ven la doubte des sceillez qui auoyent esté bailliez contre luy à Bouuines. Vne fois s'adressa à aucuns seruiteurs qui estoient Lorrains: Auec ceux la delibera fuir en Allemaigne, & y porter grande somme d'argent, car le chemin estoit fort seur, & d'acheter vne place sur le Rhin, & se tenir là iusques à ce que il fust appointé de l'un des deux costez. Vne autrefois delibera tenir son bon chasteau de Han, qui tant luy auoit cousté & l'auoit fait pour se sauuer en vne telle necessité, & l'auoit pourueu de toutes choses autât que chasteau qui fust en nostre cognoissance. Encores ne trouua il gens à son gré pour demourer avec luy: car tous ses seruiteurs estoient nez des seigneuries de l'un prince ou de l'autre: & paraenture que sa crainte estoit si grande, qu'il ne s'osa suffisamment descouurer à eux, car ie croy qu'il en eust trouué, qui ne l'eussent pas abandonné, à bon nombre. Et n'estoit pas tant à craindre pour luy, d'estre assiégré des deux princes, que d'un seul: car c'estoit chose impossible, que les deux armées se fussent accordees. Son dernier partir ou propos estoit d'aller vers le duc de Bourgogne, sur ceste seureté, & ne print que quinze ou vingt

cheuaux, s'en retira à Mons en Hainaut, ou estoit le seigneur Desmeriez, grand baillif de Hainaut, le plus especial ami qu'il eust: & là y sejourna attendant nouvelles du duc de Bourgongne, qui auoit commencé la guerre contre le duc de Lorraine, à cause que luy auoit esté deffié, durant qu'il estoit au siege de Nuz, & aussi receut grand dommage en son pays de Luxembourg.

*Comment le Roy fut aduerti que le conestable estoit retiré vers le duc de Bourgongne en Hainaut pour se cuider sauuer.*

## CHAP. LXXI.

**N**côtinét que le Roy sceut l'allee dudit conestable, il aduisa d'y donner remede, & pouuoir que ledit conestable ne peust recouurer l'amitié du duc de Bourgogne & tira diligemment deuers S. Quentin, & y feit amasser sept ou huit cens hommes d'armes, & avec eux y alla bien informé de ce qui estoit dedans. Côme il vint pres de la ville, aucuns se vindrent au deuant presenter à luy. Ledit seigneur me commanda entrer dans la ville & faire departir les quartiers. Ainsi le fey, & y entrerent les gens d'armes, & apres entra le Roy, bien receu de ceux de la ville. Aucuns de ceux

du conestable se retirerent en Hainaut. Tost fut aduerti par le Roy propre, le duc de Bourgongne, de la prinse de S. Quentin, afin de luy oster l'esperance de la cuider recouurer par la main du conestable. Dés ce que ledit duc sceut ces nouvelles, il māda au seigneur Desmeriez, son grand baillif de Hainaut, qu'il feist garder la ville de Mons, en façon que le conestable n'en peust saillir: & à luy fut deffendu ne partir de son hostellerie. Ledit baillif n'osa refuser & le feist: toutes fois la garde n'estoit pas estroite pour vn tel homme, s'il eust eu vouloir de fuir. Que dirons nous ici de Fortune? C'est homme estant constitué aux confins de ces deux princes ennemis, ayant si forte place en ses mains, quatre cens hommes d'armes bien payez, dont il estoit commissaire, & y mettoit qui il vouloit. Il les auoit maniez douze ans passez. Il estoit sage, & vaillant cheualier, & qui auoit veu beaucoup, & auoit cueilli, & receu grand argent cōtant. Il faut bien dire que ceste trōperesse Fortune l'auoit regardé de son mauuais visage. Et faut respondre que Fortune n'est rien, fors seulement vne fiction poëtique, & qu'il falloit que Dieu l'eust abandonné à auoir toutes ces choses dessusdites, &

assez d'autres que ie n'ay point dites, & si il appartenoit à homme de iuger (ce que non, & par especial à moy) ie diroy que ce, qui raisonnablement deuroit auoir esté cause de sa punition, estoit que tousiours auoit traouillé de toute sa puïssance que la guerre durast entre le Roy & le duc de Bourgogne: car là estoit fondée sa grande autorité & son grand estat: & y auoit peu à faire à les entretenir en ce different: car naturellement leurs complexions estoient differentes. Il seroit bien ignorant, celui qui croiroit qu'il y eust fortune ne cas semblable, qui eust sçeu garder vn si sage homme; & se mettre mal de ces deux princes à vn coup qui en leur vie ne s'accorderent à rien qu'à ceci. Et encores plus fort le Roy d'Angleterre, qui auoit espoussé sa niepce, & qui merueilleusement aimoit tous les parens de sa femme. Et par especial ceux de ceste maison de S. Paul.

Il est vray semblable & chose certaine, qu'il estoit esloigné de la grace de Dieu, de soy estre mis ennemi de ces trois princes. Et n'auoit vn seul ami, qui l'eust osé loger pour vne seule nuit, & autre fortune n'y auoit mis la main. Et ainsi en est aduenü, & aduiedra à plusieurs qui après les grandes & longues prosperitez, tombent

ent en grandes aduersitez. Apres que le conneftable fust arresté en Hainaut par le duc de Bourgogne, le Roy enuoya deuers ledit duc pour en auoir la deliurance, ou qu'il accomplist le contenu de son seellé. Ledit duc dist qu'ainsi le feroit: & feist mener ledit conneftable à Peronne. Ledit duc de Bourgogne auoit ià prins plusieurs places en Lorraine & Barrois: & estoit au siege deuant Nanci, laquelle se deffendoit tresbien. Le Roy auoit largement gens d'armes en Champagne, qui donnoient crainte audit duc, car il n'estoit point dit par la trefue qu'il deust destruire le duc de Lorraine, lequel se estoit retiré deuers le Roy. Le seigneur de Bouchage & autres ambassadeurs pressoyent fort ledit duc de tenir son seellé. Tousiours disoit qu'ainsi le feroit, & passa le terme de huit iours, qu'il deuoit bailler le conneftable, ou en faire iustice. Se voyant ainsi pressé, & doubtant, que le Roy ne l'empeschast en son entreprise de Lorraine, qu'il desiroit fort à mener à fin, pour auoir le passage de Luxembourg en Bourgogne: & que toutes ses seigneuries ioignissent ensemble: car luy tenant ainsi ceste petite duché, il venoit de Hollande iusques auprès de

*Le seigneur de Nanci.*

Lyon sur luy : & pour ces raisons escri-  
uit à son chancelier, & au seigneur de  
Himbercourt (dont i'ay parlé) tous deux  
ennemis dudit conestable, qu'ils se re-  
tirassent à Peronne, & qu'un iour qu'il  
nomma, ils baillaissent ledit conestable  
à ceux que le Roy enuoyeroit. Car les  
deux dessus nommez auoyent tout pou-  
uoir pour luy en son absence: & manda  
audit seigneur de Desmeriez de le bail-  
ler. Cependant battoit fort la ville le duc  
de Bourgongne. Il y auoit de bonnes ges  
dedans qui la deffendoient bien, & un  
capitaine dudit duc appelé le comte de  
Campobache natif & banni du royaume  
de Naples, lequel Campobache auoit ià  
pris intelligence au duc de Lorraine;  
& promettoit faire durer ce siege: & que  
il se trouueroit des deffaux au choses des-  
susdites nécessaires pour la prise de la  
ville. Il le pouuoit bien faire: car il estoit  
pour lors le plus grand de l'armee, & ho-  
me tresmauuais pour son maistre comme  
ie diray ci apres. Mais ceci estoit comme  
un apprest des maux qui depuis aduin-  
drent audit duc de Bourgongne. Je croy  
que ledit duc s'attendoit auoir pris la  
ville auant que le iour fust venu, de bail-  
ler ledit conestable: & puis, ne le bail-  
ler

*Campobache  
banni de  
Naples.*

ler point. Et peut estre d'autre costé si le  
Roy l'eust eu, il eut fait plus de faueur au  
duc de Lorraine qu'il ne faisoit: car il n'e-  
stoit informé de la pratique qu'auoit le  
comte de Campobache: mais il ne sen  
mesloit point. Et si n'estoit point tenu de  
laisser faire ledit duc de Lorraine, si le  
eust voulu: pour plusieurs raisons, &  
auoir largement de gens pres ledit pays  
de Lorraine.

*Comment le conestable estant à Peronne fut deliuré  
aux gens du Roy par le commandement du duc  
de Bourgongne, & fut mené à Paris.*

CHAP. LXXXII.

**L**edit duc de Bourgongne, ne  
sçeut prendre Nanci auât le  
iour qu'il auoit baillé à ses  
gens pour deliurer ledit cō-  
nestable. Apres le iour passé  
qui leur auoit esté ordonné, executerent  
le commandement de leur maistre volon-  
tiers pour la grand' haine qu'ils auoyent  
audit conestable, & le baillerent à la por-  
te de Peronne entre les mains du bastard  
de Bourbon admiral de France, & de mô-  
seigneur de saint Pierre, qui le menerent à  
Paris. Aucuns m'ont dit que trois heures  
apres vindrent messagiers à diligence de

par le duc pour commander à ses gens ne le bailler point qu'il n'eust fait à Nancy: mais il estoit trop tard, à Paris fut commencé le procez dudit connestable: & bailla ledit duc tous les scelez qu'il auoit dudit connestable, & tout ce qui seruoit à son procez. Ledit Roy pressoit la cour: il y auoit gens pour la conduite du procez. Et ainsi veu que le Roy d'Angleterre auoit baillé contre luy, comme auez oüï ci dessus, & aussi ledit duc, tost fut condamné à mourir, & tous ses biens confisquez. Ceste diligence fut bien estrange, & ne le di pas pour excuser les fautes dudit connestable, ne pour donner charge au Roy & audit duc, car à tous deux il tenoit grand tort: mais n'estoit nul besoïn audit duc de de Bourgongne, qui estoit si grand prince, de maison si renommé & honorable, de luy donner vñ feureté pour le prendre, & à grande crainte le bailler, où il estoit certain de la mort, & pour auarice. Apres ceste grande honte que feit le duc de Bourgongne, il ne meit gueres à recevoir dommage. Et ainsi à veoir les choses que Dieu a faites de nostre temps, & fait chacun iour, semble qu'il ne vueille rien demourer impuni. Et peut on veoir euidentement que les

*La mort  
du con-  
estable.  
Le duc  
de Bour-  
gogne de-  
liura le  
conesta-  
ble cõtre  
sa fey.*

*Sentence  
fort loua-  
ble.*

les estranges ouurages viennent de luy, car ils sont hors des œures de nature, & sont les punitions soudaines, & par especial contre ceux qui vsent de violence & de cruauté qui communément ne peuvent estre petits peñonnages ou d'authorité de prince. Longues annees auoit fleuri ceste maison de Bourgongne, & depuis cent ans ou enuiron, qu'ont regné quatre de ceste maison, à esté autant estõnee que maison de la chrestienté: car les autres, plus grandes qu'elle auoyent eu des afflictions & aduersitez, & ceste ci, continuelle prosperité. Le premier grand de ceste maison fut Philippe le Hardi, frere de Charles le Quint, Roy de Frâce, qui espousa la fille de Flandres, contesse dudit pays d'Arthois, de Bourgongne, Ne-  
*Catala-  
que des  
ducs de  
Bourgo-  
gne.*

uers, & Rethel. Le second fut lean. Le tiers fut le bon duc Philippe, qui ioignit à sa maison les duchez de Braban, Luzembourg, Lambourg, Hollande, Zelande, Hainaut, & Namur. Le quart à esté le duc Charles, qui apres le trespas de son pere s'est trouué le plus riche & redoubté de la chrestienté: les plus grands meubles de bagues, & vaisselles, de tapisseries, liures, & linges, que l'on eust sçeu trouuer en trois des plus grandes mai-

sons. D'argent contant en ay bien veu en d'autres maisons plus largement, car ledit duc Philippe n'auoit de long temps point leu de railles. Toutefois il trouua plus de trois cés mil escus cõtant, & trouua paix avec ses voisins, qui peu luy dura: mais ie ne luy vueil point du tout imputer l'occasion de la guerre, car d'autres assez y eurent part. Ses subiets apres la mort de son pere luy accorderēt vne aide, & de bon cœur, & à peu de requeste, chacun pays à part: pour le temps de dix ans, qui se pouuoit bien monter trois cens cinquante mille escus l'an, sans comprendre Bourgongne. A l'heure qu'il bailla ledit conestable, il leuoit plus de trois cens mille d'auantage: & auoit plus de trois cens mille escus contant.

*Le meuble du cõ  
nestable.*

Et tout le meuble qu'il recueillit dudict conestable, ne valloit point quatre vingt mil escus: car en argent n'auoit que septante six mil escus. Ainsi celle occasion fut bien petite pour faire vne si grande faute. Il l'eust bõne, car Dieu luy prepara vn ennemi de bien petite force, en fort ieune aage, peu experimenté en toutes choses, & se meit en suspicion des subiets & bõs seruiteurs. Ne sõt ce pas ici de vrais preparatifs, que Dieu faisoit en l'ancien Te-

stament

stament à ceux desquels il vouloit muer la fortune de bien en mal, où de prosperité en aduersité: Son cœur ne s'amolist iamais iusques à la fin, à estimer toutes ses bonnes forrunes procedantes de son sens & de sa vertu. Et auant que mourir à esté plus grand que tous ses predecesseurs, & plus estimé par le monde.

*Comment le comte de Campobache conspira la  
trahison contre le duc de Bourgongne son maistre.*

CHAP. LXXXIII.



Arauant que bailler ledit conestable, il auoit ià prins grande desfiace de ces subiets, où les auoit à grand mespris. Car il auoit enuoyé querir mille lances d'Italiés & y en auoit eu deuant Nuz largement avec luy. Le comte allegué de Campobache en auoit quatre cens hommes d'armes & plus, & estoit sãs terre. Car à cause des guerres que la maison d'Anjou, auoit menées en ce royaume de Naples, de laquelle il estoit seruiteur il en estoit bāni & auoit perdu sa terre, & tousiours s'estoit tenu en Prouence ou en Lorraine avec le Roy René de Sicile, avec le duc Nicolas fils du duc Iean de Calabre apres la mort du-

quel le duc de Bourgongne auoit receuil  
li plusieurs de ses seruiteurs: & par espectral  
tous les Italiens comme ce comte Iar  
ques Galliot, tresuaillant, honorable, &  
loyal gentilhomme, & plusieurs autres. Ce  
dit comte de Campobache des lors qu'il  
alla faire ses guerres en Italic, il recut de  
duc quarante mille ducats d'imprestance  
pour mettre sus sa compagnie. En passant  
par Lyon, f'accointa d'un medecin, appelle  
maistre Simon de Pauc, par lequel il feit  
sçauoir au Roy que s'il luy vouloit faire  
certaines choses qu'il demandoit, il offroit  
à son retour luy bailler le duc de Bourgō  
gne entre ses mains. Autant en dist à mō  
seigneur de S. Pray, estant lors en Pied  
mōt ambassadeur pour le Roy. Apres que  
il fust retourné, & ses gens d'armes lo  
gez en la comté de Marle, il offroit enco  
res au Roy, que des qu'il seroit en champ  
avec son maistre, qu'il ne faudroit point  
de le tuer ou le mener prisonnier: & disoit  
la maniere. C'estoit que ledit duc alloit  
souuent à l'entour de son ost sur vn petit  
cheual avec peu de gens (& disoit vray,) &  
que là ne faudroit point de le tuer ou  
prendre. Ou si le Roy & ledit duc se ve  
noyent à trouuer au champ de bataille  
l'vn deuant l'autre, qu'il se tourneroit de  
son

*Trahi  
son de  
Campobache.*

son parti avec ses gens d'armes, moyennant  
certaines choses qu'il demandoit. Le Roy eust  
la mauuaistié de cest hōme en grand mespris,  
& voulust monstrer audit duc de Bourgongne  
de grandes franchises, & luy feit sçauoir tout  
ceci par le seigneur de Contay (dont à esté  
parlé) mais ledit duc n'y adiousta point de  
foy: mais estimoit que le Roy le faisoit  
à autres fins: & en aima beaucoup mieux  
ledit comte. Vous voyez que Dieu luy  
troubla le sens en cest endroit, aux clers  
enseignemens que le Roy luy mandoit. Autant  
que cestuy ci, dont ie parle, estoit mauuais  
& desloyal, autant estoit bon Iagues Galliot:  
& apres auoir longuemēt vescu, est mort en  
grand honneur & renommee. Or le duc de  
Bourgōgne ayant conquis toute la duché de  
Lorraine, & receu du Roy S. Quentin, Han,  
& Bohain, & le meuble du connestable, il  
estoit en paroles avec le Roy de sentrevoir.  
Et le Roy & luy se deuoient entrevoir sur  
vne riuere, & semblable pont, que celuy  
qui fut fait à Picqueni à la venue du Roy,  
& du Roy Edouiard d'Angleterre. Et sur  
ceste matiere alloient & venoyent gens,  
& vouloit laisser reposer son armee, qui  
estoit fort deffaite, tant à cause de Nuz,

que ce peu de guerre de Lorraine. Et le demeurant, il vouloit enuoyer en garnison en aucunes villes du comte de Romont, comme aupres des villes de Berne, & Fribourg: aufquelles il voulut faire la guerre, tant pource qu'il l'a luy auoyent faite estant deuant Nuz, & aussi pour luy auoir aidé à oster la côté de Ferretre (comme auez ouï) & auoyent osté audit comte de Romont, partie de sa terre. Le Roy le sollicitoit fors de ceste veüe: & qu'il laissast en paix les poures gens de Suysses, & qu'il reposast son armee. Lesdits Suysses le sentans si pres d'eux luy enuoyerēt leur ambassade, & offroyent rendre ce qu'ils auoyent prins dudit seigneur de Romont. Ledit comte de Romont le sollicitoit d'autre costé, de le venir secourir en personne. Ledit duc laissa le sage conseil, & celuy qui pouuoit estre le meilleur (comme il sembla à toute sorte de gens) veu la saison & l'estat en quoy estoit son armee, & delibera d'aller contre eux. Entre le Roy & luy fut appointment de bailler lettres, que pour le fait de Lorraine ils n'entrecroyent point en debat.

*Ambassade des Suysses au duc de Bourgogne.*

*Comment le duc de Bourgogne se delibera d'aller combattre contre les Suysses, dont mal luy en print.*

**L**E duc partit de Lorraine avec ceste armee desconfite, & entra en Bourgogne, ou lesdits ambassadeurs de ces vieilles ligues d'Allemagne, qu'on appelle Suysses, reuindrent deuers luy, luy faifans plus grandes offres que deuant. Et outre la restitution, luy offroyent laisser toutes les alliances, qui seroyēt contre son vouloir, & par especial celle du Roy, & de venir ses alliez & le seruir de six mille hommes armez à assez petit payement contre le Roy, toutes les fois qu'il les requerroit. A rien ne voulut ledit duc entendre, & la conduist son malheur, ceux qu'on appelle en ce quartier là les nouvelles alliances, ce sont les villes de Basle, & de Strasbourg, & autres villes Imperialles, qui sont sous le bout de ceste riuere du Rhin, lesquelles d'ancienneté auoyent esté ennemis desdits Suysses en faueur du duc Sigismond d'Autriche, duquel ils estoient alliez, par le temps qu'il auoit eu guerre avec lesdits Suysses. Toutes ces villes s'allierēt ensemble avec iceux Suysses, & fut faire alliance.

*Les vieilles ligues.*

*Les nouvelles alliances.*

*Comment*

ce pour dix ans avec ledit duc Sigismond. Et se feist ladite alliance par la cōduite du Roy & à son pourchas, & à ses despens, comme auez veu ailleurs. à l'heure que la comté de Ferrette fust ostee des mains du duc de Bourgogne, & qu'à Brisart feirent mourir messire Pierre d'Arcambant gouverneur dudit pays pour ledit duc, car tous ces autres maux en vindrent. Un prince doit bien auoir l'œil, quels gouverneurs il met en son pays nouvellement joint à sa seigneurie: car en lieu de les traiter en grande douceur & en bonne justice, & faire le mieux qu'ils n'ont eu le tēps passé, cestuy ci feist tout le contraire, car il les traita rudement, en grande violence & en grande rapine: & mal luy en print & à son maistre, & à maint homme de bien. Ceste alliance que le Roy conduisoit, dont j'ay parlé, tourna depuis à grand profit au Roy, & plus que la plupart des gens n'entendent: & troy que ce fut une des plus sages choses qu'il feit oncques en son temps, & plus au dommage de tous ses ennemis. Car le duc de Bourgogne, defait, oncques puis ne trouua le Roy de France, homme qui osast leuer la teste contre luy, ne cōtredire à son vouloir: i'enten de ceux qui estoient ses subiets & en son

*Digne de  
memoire*

royau-

royaume, car tous les autres ne gcoyent que sous le vent de cestuy. Voila pourquoy fut vne grande œuure d'allier le duc Sigismond d'Autriche en ceste nouvelle alliance avec les Suysses, dont si long temps auoyent esté ennemis, & ne se feist point sans despence: & sans faire main voyage.

*Comment le duc de Bourgogne fut honteusement  
à sa grande perte chassé des Suysses.*

CHAP. LXXXV.

**A** Pres que le duc de Bourgogne eust rompu aux Suysses l'esperance de pouuoir trouver aucun appointement avec luy, ils retournerent aduertir leurs gens, & s'ap-prester pour se deffendre, & luy approcha son armee du pays de Vaux en Sauoye, que lesdits Suysses auoyent prins sur monseigneur de Romont, comme dit est. Et prirent trois ou quatre places, qui estoient à monseigneur de Chasteauguyon, que lesdits Suysses tenoyent, & les deffendirent mal: & là alla mettre le siege deuant vne place appelee Granfon, laquelle estoit aussi audit seigneur de Chasteauguyon: & y auoit pour lesdits Suysses sept ou huit cens hommes bien choi-

sis, pource que c'estoit aupres d'eux, & la vouloyent bien defendre. Ledit duc auoit assez grande armee: car de Lombardie luy venoyent à toutes heures grand nôbre de gens, & les subiets de ceste maison de Sauoye. Et aimoit mieux les estrangers que ses subiets, dont il pouuoit finer assez, & de bons. Mais la mort du conestable luy aidoit bien à auoir defiance d'eux, avec d'autres imaginations. Son artillerie estoit tresgrande & bonne, & estoit en grande pompe en cest ost, pour se monstrier à ces ambassadeurs qui venoyent d'Italie & d'Allemaigne; & auoit toutes ses meilleures bagues & vaisselles, & largement autres paremens, & auoit de grandes fantasies en sa teste, sur le fait de ceste duché de Millan, où ils l'attendoit d'auoir des intelligences.

Quand le duc eust assiégué ladite place de Grâson, & qu'il eust fait tirer par aucuns iours, se rendirent à luy ceux de dedans, à sa volonté, lesquels il feist tous mourir.

Les Suysses estoient assemblez non point en grand nombre comme i'ay ouï parler à plusieurs d'entr'eux: car de leurs terres ne se tirent point les gens qu'on cuide, & encores lors moins que maintenant.

Car depuis ce temps là, la pluspart ont

laissé le labour pour se faire gens de guerre: & de leurs alliez en auoyent peu avec eux: car ils estoient contrains de se hastier pour secourir la place. Et comme ils furent aux champs, ils sçeuvent la mort de leurs gens. Le duc de Bourgogne cōtre l'opinion de ceux à qui il en demandoit conseil, delibera d'aller au deuant de eux à l'entret des montagnes, ou ils estoient encores: qui estoit bien son desauantage, car il estoit en lieu bien aduantageux pour les attēdre, & clos de son artillerie & partie du lac: n'y auoit nulle apparence qu'ils luy eussent sçeu porter dommage. Il auoit enuoyé cēt archiers garder certain pas à l'encontre de ceste montagne, & luy se meist en chemin, & rencontrer ces Suysses la pluspart de son armee, & luy encores en la pleine. Les premiers cuidoyent retourner: les menues gēs qui estoient derriere, cuidans que ceux là fuissent, se meirent à la fuite, & peu à peu se commença à retirer ceste armee vers le camp, faisans aucuns tresbien leur deuoir. Fin de compte, quand ils vindrent iusques à leur ost, ils ne foserent defendre, & tous se meirent à la fuite, & gaignerēt les Allemans son camp, & son artillerie, & toutes les tentes & pavillons

de luy & de ses gens, dont il y auoit grand nombre, & d'autres biens infinis, car rien ne se faua que les personnes: & furent perdues toutes les grandes richesses & bagues dudit duc, mais de gens pour ceste fois ne perdist que sept hommes d'armes, tout le demeurant fuit, & luy aussi. Il se deuoit mieux dire de luy, qu'il perdit honneur & cheuance ce iour, que lon ne feit du Roy de France, qui vaillamment fut prins à la bataille de Poictiers. Voici la premiere malle fortune que ce duc eust iamais en toute sa vie: de toutes ses autres entreprinſes, il en auoit eu l'honneur & le profit. Lequel dommage luy aduint ce iour, pour vsr de sa teste, & mespriser conseil. Quel dommage en receut sa maison, & en quel estat en est elle encore, & en l'adventure d'y estre d'ici a long temps? Quatre sortes de gens luy deuindrent ennemis, & se declarerent: qui le iour de deuat temporisoient avec luy, & se faisoient amis. Et la querelle, dont commença ceste guerre, fut pour vn chariot de peaux de mouton, que monseigneur de Romont print à vn Suyſſe, en passant par sa terre. Si Dieu n'eust delaiſſé ledit duc, il n'est pas apparent qu'il se fut mis en peril pour si peu de chose, veu les offres qui desja luy auoyent

*Le duc de Bour-  
gogne  
perdit  
honneur  
& che-  
uance.*

auoyent esté faites, & contre quelles gens il auoit affaire, on n'y pouuoit auoir acquest ne nulle gloire: Car pour lors les Suyſſes n'estoyent point estimez, cōme ils sont pour ceste heure, & n'estoit rien plus poure. Et ay oüi dire à vn cheualier des leurs, qui auoit esté des premiers ambassadeurs, qu'ils auoyent enuoyé deuers ledit duc, qui luy auoit dit en faisant leurs remonstrances, pour le pensant desmouuoir de ceste guerre, que cōtre iceux il ne pouuoit rien gagner, car le pays estoit tressterille & poure, & qu'ils n'auoyent nuls bons prisonniers, & qu'il ne croyoit pas que les esperons & mors des cheuaux de son ost ne vauſſent plus d'argent que leurs territoires ne ſçauroyent payer de finance s'ils estoient prins. Retournant à la bataille, le Roy fut bien tost aduertit de ce qui estoit aduenü: car il auoit maintes espies & messagiers par pays la pluspart depeschez par main, & en eust tresgrande ioye, & ne luy desplaiſoit que du petit nombre de gens qui auoyent esté perdus. Et se tenoit ledit seigneur pour ces matieres à Lyon, pour pouuoir plus souuent estre aduertit, & pour donner remede aux choses, que cest homme embrassoit: car le Roy, qui estoit sage, crai-

*Le Roy  
fut ioy-  
eux de  
la perte  
du duc  
de Bour-  
gogne.*

gnoit que par force ne ioignist ces Suyf. Les à luy: de la maison de Sauoye il en dispofoit comme du sien. Le duc de Millan estoit son allié. Le Roy René de Sicile, luy vouloit mettre son royaume entre les mains. Et si les choses fussent aduenues, il tenoit du pays depuis la mer de Ponant iusques à celle de Leuant en son obeissance: & n'eussent ceux de nostre royaume l'osé assaillir, sinon par mer, s'il eust voulu tenir Sauoye, Prouéce & Lorraine. Vers le Roy chacun enuoyoit. L'une estoit sa sœur madame de Sauoye, extreme pour ledit duc. L'autre estoit son oncle, le Roy René de Sicile. A grande peine escoutoit il ses messagers, & enuoya tout au duc. Le Roy enuoya vers les ligues de Allemagne, & à grande difficulté pour les chemins, & y falloit enuoyer mandiefs, pelerins, & semblables gens. Lesdites villes respondirent orgueilleusément, disans: Dires au Roy que s'il ne se declare, nous appointerons, & nous nous declarerons contre luy. Il craignoit qu'ainsi ne le feissent, de se declarer contre ledit duc: mais craignoit bien encores qu'il ne fust nouvelle de ces messagers qu'il enuoyoit par pays.

Or

OR faut veoir maintenant comme se changea le mode apres ceste bataille, & comme les paroles furent mises, & comme nostre Roy conduisit sagement tout, & sera bel exéple pour ces seigneurs ieunes, qui follement entreprennent sans cognoistre ce qui leur en peut aduenir: & aussi ne l'ont point veu par experience, & mesprisent le cōseil de ceux qu'ils deussent appeler. Premierement ledit duc propre, enuoya le seigneur de Cōtay au Roy, avec humbles & gracieuses paroles, qui estoit contre sa coustume & nature. Regardez dōcques comme en vne heure de temps se mua: il prioit au Roy luy vouloit loyaument tenir sa trefue, & s'excusoit de n'auoir esté à la veuë, qui se deuoit faire auprès d'Auxerre, & assuroit de sy trouuer de brief, là ou ailleurs, au bon plaisir du Roy, lequel luy fait fort bonne chere, & l'asseura de tout ce qu'il demandoit: car encores ne luy sembloit pas de faire le contraire: & cognoissoit le Roy la loyauté des subiets dudit duc, & que tost seroit ressiout, & vouloit veoir la fin de ceste aduanture, sans donner occasion à nulle des deux parties de s'accorder. Mais quelque bonne chere que le Roy feist audit seigneur de Contay, si auoit il ouï maintes

*Exempte pour ieunes princes.*

*Châsons  
contre le  
duc de  
Bourgo-  
gne.*

mocqueries par la ville: car les châsons se  
 disoyent publicquement à la louange des  
 vainqueurs, & au deshonneur du vaincu.  
 Quand le duc de Millan Gallias (qui pour  
 lors viuoit) sceust ceste aduenture, il en  
 eust fort grande ioye; nonobstant qu'il  
 fust allié dudit duc: car il auoit fait ceste  
 alliance à raison & pour la crainte de ce  
 qu'il voyoit audit duc de Bourgongne  
 auoir si grande faueur en Italic. Ledit  
 duc de Millan enuoya à grande haste vers  
 le Roy, vn homme de peu d'apparence,  
 bourgeois de Millan, & par vn media-  
 teur fut adressé à moy de m'apporter  
 lettres dudit duc. Je di au Roy sa ve-  
 nue, qui me commanda l'oüir, car il n'e-  
 stoit point content dudit duc de Millan,  
 qui auoit laissé son alliance, pour pren-  
 dre celle du duc de Bourgongne: & veu  
 encors q̄ sa femme estoit sœur de la roi-  
 ne. La creance dudit ambassadeur estoit  
 comme son maistre le duc de Millan es-  
 toit aduertit que le Roy & le duc de Bour-  
 gongne se deuoient entreuoir, & faire  
 vne tresgrande paix & alliance ensemble,  
 ce qui seroit au grand desplaisir du duc  
 son maistre: & donnoit des raisons pour-  
 quoy le Roy ne le deuoit faire, auquel-  
 les y auoit peu d'apparence. Mais disoit

*Lettres  
du duc  
de Mil-  
lan au  
Roy.*

à la fin de son propos, que si le Roy se  
 vouloit obliger de ne faire paix ne trefue  
 avec ledit duc de Bourgongne, que ledit  
 duc de Millan donneroit au Roy cent  
 mille ducats contant. Quand le Roy eust  
 ouï la substance de la charge de cest am-  
 bassadeur, il le feit venir en sa presence,  
 ou il n'y auoit que moy & luy, & luy dist  
 en brie: Voici monseigneur d'Argenton  
 qui me dit telle chose. Dites à vostre  
 maistre, que ie ne vueil point de son ar-  
 gēt, & que i'en leue vne fois l'an trois fois  
 plus que luy, & de la paix ou de la guer-  
 re i'en feray à mou vouloir: mais s'il se  
 repent d'auoir laissé mon alliance pour  
 prendre celle du duc de Bourgongne, ie  
 suis content de retourner comme nous  
 estions. Ledit ambassadeur remercia le  
 Roy tres humblement, & luy sembla bien  
 qu'il n'estoit point Roy auaricieux, & sup-  
 plia fort au Roy, qu'il voulist faire crier  
 lesdites alliances en la forme qu'elles au-  
 uoyent esté, & qu'il auoit pouuoir d'o-  
 bliger son maistre à les tenir. Le Roy luy  
 accorda, & apres disner furent crieés. Et  
 incontinent despescha vn ambassadeur  
 qui alla à Millan, où elles furent crieés à  
 grand solemnité. Ainsy voila desia vne des  
 heurtés de l'aduertité, & vn grand hom-

me mué, qui auoit enuoyé vne si grande & solennelle ambassade vers le duc de Bourgongne, faire son alliance n'y auoit que trois semaines.

*Comment le Roy René de Sicile se trouua avec le Roy à Lyon, & des paroles qu'ils eurent ensemble.*

CHAP. LXXXVI.



LE Roy René de Sicile tra-  
toit de faire le duc de Bour-  
gogne son heritier, & de luy  
mettre Prouence entre les  
mains & pour aller prendre  
possession dudit pays estoit allé monsei-  
gneur de Chasteau guyon, qui est de pre-  
sent en Piedmont, & autres pour le duc de  
Bourgongne, pour faire gens, & auoyent  
bien vingt mille escus contant. Inconti-  
nent que les nouvelles vindrent à grande  
peine se peurent ils sauuer, qu'ils ne fus-  
sent prins, & monseigneur de Bresse le  
trouua au pays qui print ledit argent. La  
duchesse de Sauoye, incontinent qu'elle  
sçeut les nouvelles de ceste baraille, le fit  
sçauoir au Roy René, excusant la chose, &  
le reconfortant de ceste perte. Les mes-  
sagers furent prins, qui estoient Pro-  
uençaux, & par là se descouurit ce traité  
du Roy de Sicile, avec le duc de Bourgo-  
gnc.

gne. Le Roy enuoya des gens d'armes pres  
de Prouence, & des ambassadeurs vers le  
Roy de Sicile pour le prier, en l'assurant  
de bonne chere, ou autrement qu'il y pour-  
uoirroit par force. Tant fut cōduit le Roy  
de Sicile, qu'il vint deuers le Roy à Lyon,  
& luy faisoit tresgrand honneur & bonne  
chere. Le me trouua present à leurs pre-  
mieres paroles à l'arriuee. Et dit leā Cos-  
se seneschal de Prouence homme de bien  
& de bonne maison du royaume de Na-  
ples, au Roy: Sire ne vous esmerueillez  
pas si le Roy mon maistre vostre oncle, a  
offert au duc de Bourgongne le faire son  
heritier, car il en a esté conseillé par ses  
seruiteurs & par moy, veu que vous estes  
fils de sa sœur, & son propre nepueu, luy  
auez fait de tours si grands, que luy auez  
surprins les chasteaux de Bar & d'An-  
giers, & mal traité en tous ses affaires:  
Nous auons bien voulu mettre en auant  
ce marché avec ledit duc, afin que vous  
en ouïssiez les nouvelles, pour vous don-  
ner enuie de nous faire la raison & co-  
gnoistre que le Roy mō maistre est vostre  
oncle. Mais nous n'eusmes iamais enuie  
de mener ce marché iusques au bout. Le  
Roy recueillit tresbien & tresagement  
ces paroles, que ledit Jean Cosse dit au

vray: car il conduisoit ceste matiere: & à peu de iours furent les differens bien accordez, & eust le Roy de Sicile de l'argét, & tous ses seruiteurs, & festoya le Roy de Sicile avec les dames, & le fait festoyer & traiter en toutes choses, selon sa nature, le plus pres qu'il peut, & furent bons amis: & ne fust plus de nouvelles du duc de Bourgongne. Mais fut abandonné du Roy René, & renoncé de toutes parts: voyla encores vn autre miracle de ceste petite aduersité. Madame de Sauoye, qui long temps auoit esté estimée estre contre le Roy son frere, enuoya vn messager secret apres le seigneur de Montaigni, lequel s'adressa à moy, pour le renoueller, & allegua les raisons pourquoy elle s'estoit separée du Roy sō frere, & disoit des doutes qu'elle auoit du Roy toutefois elle estoit tresfage, & vraye cœur du Roy nostre maistre, & ne faignit point franchement à se separer dudit duc, ne de son amitié. Et sembloit qu'elle voufist temporiser, & commencer à reprendre quelque chose avec le Roy de l'aduersure qu'il fust aduenu audit duc, c'est que le Roy luy fust plus gracieux. Le Roy luy feit faire par moy toutes bonnes responses: & pensoit qu'elle vint deuers luy, & luy fut renuoyé

renuoyé son homme.

*Comment les Suysses se monstrerent bien ignorans, quand ils eurent gaigné les riches ioyaux du duc de Bourgongne à Granfon.*

CHAP. LXXXVII.

**D**E tous costez en Allemaigne, se commencerent à declarer gens contre ledit duc, & toutes les villes Imperialles: comme Noremberg, Francfort, & plusieurs autres faillirent avec ses villes & nouvelles alliances contre ledit duc, & sembloit qu'il y eust tresgrand pardon, à luy mal faire. Les despoüilles de son ost enrichirent les poures gens de Suyssë, qui de prime face ne cogneurent les biens qu'ils eurent en leurs mains, & par especial des plus ignorans. Vn des plus beaux & riches pavillons du monde, fut departi en plusieurs pieces. Il y en eut qui vendirent grande quantité de plats & d'escuelles d'argent, pour deux grands blancs la piece, cuidans que ce fust estaing. Son gros diamant qui estoit vn des plus gros de la chrestienté ou pendoit vne grosse perle, fut leué, par vn Suyssë, & puis remis en son estuy, puis reietté sous vn chariot puis le reuint querir, & l'offrit à vn prestre pour vn florin. Cestuy là l'enuoya à leurs seigneurs,

qui luy en dōnerēt trois frācs. Ils gaignērent trois belles perles, appelez les trois freres, vn autre grād balay, appelé la horte, vne autre appelee la balle de Flandres, qui estoyent les plus grandes & les plus belles pierres que lon sçeust trouuer, & d'autres biens infinis, qui depuis leur ont bien dōné à cognoistre que l'argent vaut. Car les victoires & estimations en quoy le Roy les meit deslors, & les biens qu'il leur a faits, leur ont fait recouurer infini argēt. Chacun ambassadeur des leurs, qui vint vers le Roy au commencement eust grands dons de luy en argēt ou vaisselle: & par ce moyen les contentoit de ce qu'il ne seftoit declaré pour eux, & les renuoyoit les bourses pleines, & reueftus de drap de foye: & se print à leur promettre pension, qu'il paya bien depuis. Mais il vint la seconde bataille depuis, & leur promit quarante mille florins du Rhin tous les ans. Les vingt mille pour les villes, & les autres vingt mille pour les particuliers, qui eurent le gouuernement desdites villes. Et ne pensē point mentir de dire, que depuis la premiere bataille de Granson iusques au trespas du Roy nostre maistre, lesdites villes particulieres ont amendé de nostre Roy d'vn million de

de florins du Rhin. Et n'entend des villes que quatre, Berne, Lucerne, Fribourg, Surich. Leurs quantons, qui sont leurs monnaignes, Suyffe en est vn qui est vn village. L'en ay eu la veuë, estant ambassadeur avec autres en bien humble habille-ment, si en disoit il son opinion cōme les autres. Auis & Ouldreual s'appellent les autres quantons. Pour reuenir au duc de Bourgongne, il ramassoit ses gens de tous costez, & en trois sepmaines en trouua grand nombre. Le iour de la bataille il auoit seiourné à Lofane en Sauoye: où vous, monseigneur de Vienne, le seruistes de bon conseil en vne grande maladie qu'il eust, de douleur & tristesse de ceste honte qu'il auoit receuë. Et à bien dire la verité, ie croy que iamais depuis il n'eust l'entendement si bon, qu'il auoit eu au parauant ceste bataille, de ceste grande assemblee & nouuelle qu'il auoit faite: ie parle par le rapport de monseigneur le prince de Tharente, qui le conta au Roy en ma presēce. Ledit prince enuiron vn an auant, estoit venu vers le dit duc tresbien accompagné, esperant d'auoir sa fille & seule heritiere. Et sembloit bien fils de Roy, tant de personne, que de son accoustrement & compagnie. Et le

*La veue  
me du  
duc de  
Tharente  
vers le  
duc de  
Bour-  
gongne.*

Roy de Naples, son frere, monstroit bien n'y auoir rien espargné. Toutefois ledit duc auoit dissimulé ceste matiere, & entretenoit pour lors madame de Sauoye pour son fils, & autres. Ledit prince de Tharente, autrement appelé dom Federic d'Arragon, lequel fut mal content des delais: & aussi ceux de son cōseil, enuoyèrent deuers le Roy vn officier d'armes, bien entendu: lequel vint supplier au Roy, donner sauf conduit audit prince, pour passer par le royaume, & retourner vers le Roy son pere, lequel l'auoit mandé. Le Roy l'octroya tresuolontiers, & luy sembloit que c'estoit la diuision du credit & renommee dudit duc de Bourgogne. Toutefois auant que le messager fust de retour, estoient ià assemblees toutes les ligues d'Allemagne, & logées au pres dudit duc de Bourgogne. Ledit prince print congé dudit duc le soir deuant la bataille, en obeissant au mandement du Roy son pere. Car à la premiere bataille s'estoit trouué comme homme de bien. Aussi disent aucuns, qu'il vsa de vostre conseil, monseigneur de Viennes: car ie luy ay oüi dire & tesmoigner, quād il fut deuers le Roy arriué, & au duc d'Autolli, appelé le comte Iulie, & plusieurs

autres

autres, que de la premiere & seconde bataille vous en auez escrit en Italie, & dist ce qui en aduint, plusieurs iours auāt que elles fussent faites. Cōme i'ay dit, au parlement dudit prince, estoient logez toutes ses alliances assez pres dudit duc, & venoyent pour le combatre à l'heure du siege qu'il auoit deuant Morat, petite ville pres de Berne, qui appartenoit à monseigneur de Romont. Lesdits allicz, comme fut dit par ceux qui y estoient, pouoyent bien estre trente mille hōmes de pied, bien choisis, & bien armez, onze mille picques, dix mille halberdes, dix mille couleurines, & quatre mille hōmes à cheual. Lesdites alliances n'estoyent point encores assemblees, ne se trouua à la bataille que ceux dont ie parle. Et suffisoit bien à monseigneur de Lorraine à peu de gens, dont fort bien luy en print puis apres. Car ledit duc de Bourgogne tenoit lors toute sa terre. Au duc de Lorraine, print bien de ce qu'on s'amusoit de luy en nostre court, & croy bien qu'il ne sçeut iamais la verité. Mais vn homme grand quand il a tout perdu le sien, il enuoye le plus souuent vers ceux qui le soustienent. Le Roy luy auoit donné vn petit d'argent, & le feit conduire avec bon

nombre de gens d'armes à trauers du pays de Lorraine, lesquels se meirent en Allemagne, & puis retournerent. Ledit seigneur de Lorraine, n'auoit pas seulement perdu son pays de Lorraine, la comté de Vaudemont, & la pluspart de Barrois: car le demeurant le Roy le tenoit: ainsi ne luy estoit rié demouré. Et qui pis estoit, tous les subiets qu'il auoit, seruoient le duc de Bourgongne, & sans cōtrainte, & iusques aux seruiteurs de sa maison: parquoy sembloit qu'il y eust peu de recouffe à son fait. Toutefois Dieu demeura, tousiours le iuge, pour determiner de telles causes, quand il luy plaist.

*Comment l'armee du duc de Bourgongne fut deffuite deuant Morat, & de la fuite dudit duc de Bourgongne.*

CHAP. LXXXVIII.

**A** Pres que le duc de Lorraine fust passé, comme i'ay dit, & quand il eut cheuaché aucuns iours, il arriua vers lesdites alliances, peu d'heure auant la bataille, & avec peu de gens, & luy porta ce voyage grand honneur & grand profit: car si autrement en fust allé, il eust trouué peu de recueil. Sur l'heure

l'heure qu'il fust arriué, marchoyent les batailles d'un costé & d'autre, car cesdites alliances auoyent ià esté logees trois iours ou plus, aupres du duc de Bourgongne en lieu fort. A peu de deffense fut desconfit ledit duc, & mis en fuite: & neluy print point comme de la bataille precedente, où il n'auoit perdu que sept hommes d'armes. Et cela aduint, pource que lesdits Suysses n'auoyent point de gens de cheual. Mais à ceste heure, ci dont ie parle, qui fut pres Morat, y auoit de la part desdites alliances quatre mil hommes de cheual bien montez, qui chasserēt tresloin les gens dudit duc de Bourgongne: & si arriuerent leur bataille à pied avec les gens de pied dudit duc qui en auoit largemēt. Car sans ses subiets & aucuns Anglois qu'il auoit en grand nombre, il y estoit venu de nouveau beaucoup de gens du pays de Piedmōt, & autres des subiets du duc de Millan (comme i'ay dit) & me dit ledit prince de Tharente, quand il fut arriué deuers le Roy, que iamais ne auoit veu si belle armee, & qu'il auoit cōptee, & fait compter, en passant l'armee sur vn pont, & y auoit bien trouué vingt & trois mille hommes de soulde, sans le reste qui suyuoit l'armee, & qui estoient

pour le fait de l'artillerie. A moy me sem-  
 ble ce nombre tresgrand, combien que  
 beaucoup de gens parlent de milliers &  
 & font les armées plus grosses qu'elles ne  
 sont: & en parlent legierement. Le sei-  
 gneur de Contay qui arriua vers le Roy  
 tost apres la bataille, confessa au Roy,  
 moy present: qu'en ladite bataille estoÿt  
 morts huit mille hommes du parti dudit  
 duc prenans gages de luy, & autres gens  
 assez. Et croy que, à ce que i'en ay peu en-  
 tendre, il y auoit bien dixhuit mil person-  
 nes en tout, & estoit aisé à croire, tât pour  
 le grand nombre de gens de cheual qu'il  
 y auoit, qu'auoyent plusieurs seigneurs  
 d'Allemagne, qu'aussi pour ceux qui es-  
 toÿent encores au siege deuant ledit Mo-  
 rat. Le duc fuit iusques en Bourgongne  
 bien desolé, (comme raison estoit) & se  
 tint en vn lieu appelé la Riuiere, où il ras-  
 sembloit des gens tant qu'il pouuoit. Les  
 Allemâs ne chasserent que ce soir, & puis  
 se retirerent sans marcher apres luy.

*Ces qui  
 murmu-  
 rent à  
 Morat  
 pour le  
 duc de  
 Bourgo-  
 gne.*

*Comment la duchesse de Sauoye fut amenee vers le  
 duc de Bourgongne, & puis seruir a vers  
 le Roy au Plessis les Tours, par  
 subtils moyens.*

**E**ste aduanture desespera le duc  
 & luy sembla bien, que tous ses  
 amis l'abandonneroyent, aux  
 enseignes qu'il auoit veuës des-  
 ia à la premiere perte de Grançon, dont il  
 n'y auoit que trois sepmaines, iusques à  
 celle dont ie parle. Et pour ces doubtes,  
 par le conseil d'aucuns il feit amener par  
 force la duchesse de Sauoye en Bourgong-  
 ne, & vn de ses enfans, qui auourd'huy  
 est duc de Sauoye: l'aisné fut sauué par  
 aucuns seruiteurs de ceste maison de Sa-  
 uoye: car ceux qui feirēt ceste force, le fei-  
 rent en crainte, & furent contraints de se  
 haster. Ce que feit faire cest exploit audit  
 duc, fut de peur qu'elle ne se retirast de-  
 uers le Roy son frere, disant que pour se-  
 courir la maison de Sauoye, luy estoit ad-  
 uenu tout ce mal. Ledit duc la feit mener  
 au chasteau de Rouures pres Dyion, &  
 eut quelque peu de garde: toutefois il  
 l'alloit veoir qui vouloit. Et entre les au-  
 tres y alloit monseigneur de Chasteau-  
 guyon, & le marquis de Rotelin, qui sont  
 auourd'huy: desquels deux, ledit duc au-  
 uoit traité le mariage avec les deux filles  
 de ladite duchesse, combien que lors les-  
 dits deux mariages ne fussent point ac-  
 complis: mais ils ont esté depuis. Son fils

aisné appelé Phillebert, lors duc de Sa-  
 uoye, fut mené à Chamberi, par ceux qui  
 le sauuerent, auquel lieu se trouua l'eues-  
 que de Geneue, fils de la maison de Sa-  
 uoye, qui estoit homme tres volontaire,  
 & gouverné par vn cōmandeur de Rhod-  
 es. Le Roy feit traiter avec ledit euesque  
 & son gouverneur commâdeur de Rhod-  
 es: en maniere qu'ils meirent entre les  
 mains dudit seigneur, le duc de Sauoye, &  
 vn petit frere appelé le Prothenotaire a-  
 uec ledit chasteau de Chamberi, & celuy  
 de Mōtmelian: & luy garda vn autre cha-  
 steau, où estoient toutes les bagues de  
 madite dame de Sauoye. Au plustost que  
 ladite duchesse se trouua à Rouures (cō-  
 me i'ay dit) accōpagnée de toutes ses fem-  
 mes, & largement seruiteurs, & qu'elle  
 veid le duc bien empesché à rassembler  
 gens, & que ceux qui la gardoyent, n'auo-  
 yent point la crainte de leur maistre qu'ils  
 souloyēt, & auoyēt accoustumé d'auoir:  
 elle se delibera d'enuoyer vers le Roy son  
 frere pour traiter appointment, & pour  
 supplier qu'il la retirast: touteffois elle es-  
 toit en grande doubte de tomber sous sa  
 main, n'eust esté le lieu où elle se voyoit,  
 car la haine auoit esté moult grande  
 entre ledit seigneur & elle. Il vint de  
 par

par ladite dame, vn gentilhomme de Pied-  
 mont, appelé Riuerol, son maistre d'ho-  
 stel, lequel par quelque vn fut adressé à  
 moy, apres l'auoir ouï, ie di au Roy ce qu'il  
 m'auoit dit. Ledit seigneur l'ouït: & apres  
 l'auoir ouï, luy dist, qu'à tel besoin ne  
 voudroit auoir failli à sa sœur, nonob-  
 stant leurs differens passez, & que si elle  
 se vouloit fier à luy, qu'il la feroit enuoyer  
 querir par le gouverneur de Champagne,  
 pour lors messire Charles d'Amboise, sei-  
 gneur de Chaumont. Ledit Riuerol print  
 congé du Roy, & alla vers sa maistresse  
 à tresgrande haste. Elle fust ioyeuse de  
 ceste nouuelle: touteffois elle renuoya en-  
 cores vn homme, incontinent qu'elle eust  
 ouï le premier, qui luy donna seureté,  
 qu'il l'a laisseroit aller en Sauoye: & qu'il  
 luy rendroit le duc son fils, & l'autre pe-  
 tit, & aussi les places: & qu'il l'aideroit à  
 maintenir en son autorité en Sauoye:  
 & de sa part qu'elle estoit contente à re-  
 noncer à toutes alliances, & prendre la  
 sienne. Ledit seigneur luy bailla tout ce  
 qu'elle demandoit: & incontinent enuoya  
 vn homme expres, vers ledit seigneur de  
 Chaumont pour faire l'entreprinse, la-  
 quelle fut bien faite & bien executee: &  
 alla ledit seigneur de Chaumont, avec

*Mon-  
sieur de  
Chau-  
mont  
amena  
madame  
de Sa-  
uoye par  
deuers  
le Roy.*

bon nombre de gens iusques à Rouures,  
sans porter dommage au pays : & amena  
madame de Sauoye & tout son train en  
la plus prochaine place, en l'obeissance  
du Roy. Quand ledit seigneur depe-  
cha le dernier de ladite dame, il estoit  
parti de Lyon, où il estoit tenu par l'es-  
pace de six mois, pour sagement desmesler  
les entreprinse du duc de Bourgongne,  
sans rompre la trefue. Mais à bien cognoi-  
stre la condition dudit duc, le Roy luy  
faisoit beaucoup plus de guerre en le lais-  
sant faire, & luy sollicitant ennemis en se-  
cret, que s'il se fust déclaré contre luy: car  
apres ce que ledit duc eust veu la decla-  
ration, il se fust retiré de son entreprisé,  
& tout ce qu'il luy aduint, ne luy fust  
point aduenü.

*Comment le Roy se partit de Lyon, & s'en vint  
à Tours pour receuoir sa sœur la  
duchesse de Sauoye.*

CHAP. XC.



LE Roy incontinent en con-  
tinuant son chemin au par-  
tir de Lyon, se meit sur la ri-  
uiere de Loire à Rouuene,  
& s'en vint à Tours, dès ce  
qu'il

qu'il fut assés de la deliurée de sa sœur,  
dont il fust tresioyeux. Et manda diligem-  
ment qu'elle vint deuers luy, & ordonna  
de sa despence qu'elle pourroit faire en  
chemin. Quand elle arriua, il enuoya lar-  
gement gens au deuant d'elle, & luy mes-  
mes l'alla recueillir à la porte du Plessis du  
parc, & luy feit tresbon visage, en luy di-  
sant, madame de Bourgongne, vous foyez  
la tresbien venue. Elle cogneust bien à son  
visage, qu'il ne se faisoit que iouer, & re-  
pondit bien sagement, qu'elle estoit bon-  
ne Françoisse, & prestte d'obeir au Roy en  
ce qu'il luy plairoit commander. Ledit sei-  
gneur l'amena en sa chambre, & la feit bié  
traiter. Vray est qu'il auoit grande enuie  
d'en estre depeché. Elle estoit tres sage, &  
s'entrecognoissoient bien tous deux : &  
desiroit encores plus son partement. I'eu  
la charge du Roy, de ce qui estoit à faire  
en ceste matiere. Premierement, de trou-  
uer argent pour son deffroy pour s'en re-  
tourner, & des draps de soye : & de faire  
mettre par escrit leur alliance, en forme  
de viure, pour le temps aduenir. Le  
Roy la vouloit desinouoir du mariage  
(dont i'ay parlé) de ses deux filles : mais  
elle s'en excusoit sur les filles, lesquelles  
y estoient oblinees. Et à la verité elles

n'y estoient point mal. Quand ledit seigneur cogneust leur vouloir, il sy consentit. Et apres que ladite dame eust esté audit lieu du Pleffis sept ou huit iours: le Roy & elle feirent serment ensemble d'estre bons amis pour le temps aduenir, & en furent baillées lettres d'un costé & d'autre. Et print congé ladite dame du Roy, qui l'a feit bien conduire chez elle, & luy feit rendre ses enfans, & toutes ses places, & bagues, & tout ce qui luy appartenoit. Tous deux furent bien ioyeux de departir l'un de l'autre, & sont demouré bon frere & bonne sœur, iusques à la mort. Pour continuer mon propos lequel l'auois delaisié, pour dire comment madame de Sauoye fut amenee en France; faut parler du duc de Bourgongne, lequel apres la fuite de ceste bataille de Morat; s'estoit retiré à l'entour de Bourgongne, en un lieu appelé la Riuere; & fut ladite bataille l'an mil quatre cens septante & six. Auquel lieu il seiourna plus de six semaines, ayant encorés eueut de rassembler gens. Toutefois il besongnoit peu & se tenoit comme solitaire, & sembloit plus qu'il se faisoit par obstination qu'autrement, comme vous entendrez: car la douleur qu'il eust de la premiere

miere bataille de Granfon fut si grande; & luy troubla tant les esprits, qu'il en tomba en grande maladie: & fut telle que sa colere & chaleur naturelle estoit si grande, qu'il ne beuuoit point de vin: mais le matin beuuoit de la tisane, & mangeoit de la conferue de roses pour le rafraichir. Ladite tristesse mua tant sa complexion, qu'il luy falloit boire le vin bien fort sans eau, & pour luy faire retirer le sang au cœur mettre des estoupes ardentés dedans ventouses, & les luy passoyent en ceste chaleur à l'endroit du cœur. Et de ce propos vous monseigneur de Vienne en sçauéz mieux que moy, comme celuy qui luy aida à passer ceste maladie. Et luy feistes faire la barbe qu'il laissoit venir. Et à mon aduis oncques puis ladite maladie, ne fut si sage qu'au parauant, mais beaucoup diminué de son sens. Et telles sont les passions de ceux qui iamais à maladies ne sçauoyent trouuer nuls remedes, & par especial les princes qui sont orgueilleux: car en ce cas & en semblables le premier refuge est retourner à Dieu, & penser si en rien on l'a offensé, & s'humilier deuant luy, & cognoistre les meffaits: car c'est luy qui determine de tels procez, sans ce qu'on luy puist proposer nul

*Maladie du duc pour la perte qu'il auoit faite.*

*En aduersité on doit retourner à Dieu.*

erreur. Apres cela, fait grand bien de parler à quelque ami si pouuez & hardiment plaindre ses douleurs, & n'auoir point de honte de montrer sa douleur deuant l'especial ami, car cela allege le cœur & recoufferte: & les esprits reuiennent en leur vertu pour parler en vn conseil ou prendre autre labeur. Car il est force, puis que nous sommes hōmes, que telles douleurs passent avec passion grande ou en public ou en particulier: & non point prendre le chemin que print ledit duc de se cacher, ou se tenir solitaire. Et puis pource qu'il estoit terrible à ses gens nul ne fesoit auancer de luy donner nul confort ou conseil: mais le laissoyent faire à son plaisir, craignant que si aucune chose luy eussent remonstré, qu'il ne leur en fust mal prins. Pendant ces six semaines ou environ, qu'il seiozna avec peu de gens qui n'estoit point de merueilles, apres auoir perdu deux si grosses batailles comme vous auez oūi, & plusieurs nouueaux ennemis refroidis, & les subiers rōpus & deffaits, & commençoient à entrer en murmure, & à auoir leur maistre en mespris, comme est bien de coustume. Comme i'ay dit, apres telles aduersitez plusieurs places furent deffaites, & prises

sur

sur luy en ceste Lorraine, comme Vaudemont, qui ià estoit prins, & puis Espinal, & autres apres. Et de tous costez se commencerent à esueilleir gens pour luy courre sus: & les plus meschans estoient hardis. Et sur ce bruit le duc de Lorraine assemblea quelque peu de gens, & du peuple, & s'en vint loger deuant Nanci.

*Le duc de Lorraine re-gaignoit son pays sur le duc de Bourgogne.*

Des petites places d'environ, il en tenoit la pluspart. Toutefois le duc de Bourgogne tenoit encores le pont Amanson, à quatre lieues dudit Nanci ou enuiron.

Ceux qui estoient dedās assiegez, estoient vn de la maison de Croix, appelé monseigneur de Beures, cheualier honneste, il auoit gés de pieces: entre les autres vn Anglois appelé Cohin, tresuaillāt homme de petite lignee, & l'amenay avec autres de la garnison de Guynes, au seruice du duc. Ledit Cohin auoit enuiron trois cens Anglois sous luy en ladite place. Et combien qu'ils ne fussent point pressez de barterie ne d'approches; si leur ennuyoit il adonc dudit duc de Bourgogne, tant mettoit à les secourir. Et à la verité il auoit grand tort qu'il ne s'approchoit, car là où il estoit c'estoit loing du pays de Lorraine, & n'y pouuoit plus de rien seruir, car il auoit mieux besoin de defendre ce qu'il pos-

E

sedoit, que de courre sus aux Suysses, pour se cuider venger de son dommage, de ce qu'il ne prenoit conseil que de luy: car quelque diligence qu'on feist de le folliciter, & de secourir ceste place, il sejourna sans nul besoin audit lieu de la Riviere six sepmaines ou enuiron: & sil eust fait autrement, il eust aisément secouru ladite place: car ledit duc de Lorraine n'auoit point de gens deuant: & en gardant le pays de Lorraine, il auoit tousiours son passage pour venir de ses autres seigneuries passer par Luxembourg, & par Lorraine, pour aller en Bourgongne. Parquoy si la raison eust esté (comme elle auoit esté autrefois) il y deuoit faire autre diligence. Cependant que ceux qui estoient dedans Nanci attendoyent le secours: ledit Cohin, dont i'ay parlé, qui estoit chef de ceste bande d'Anglois, qui estoient dedans, fut tué d'un canon, qui fust grand dommage audit duc de Bourgongne: car la personne d'un seul homme est aucunesfois cause de preseruer son maistre en un grand inconuenient, encores qu'il ne soit de maison, ne delignee grande: mais que seulement le sens & la vertu y soyent. Et en cest article fut cogneu du Roy nostre sire le grand sens, car

*Il ne sen-  
le person-  
ne aucun-  
nessois  
est tres-  
utile.*

iamais

PAR PHILIP. DE COM. 215  
iamais prince n'eust plus grande crainte de perdre ses gens que luy.

*Comment la ville de Nanci fust rendue au duc de Lorraine, & de la trahison du comte de Campobache contre son maistre, le duc de Bourgongne.*

CHAP. XCI.

**L** Ncontinét que ledit Cohin fut mort, les Anglois, qui estoient sous luy, commencerét à murmurer, & à se desesperer de secours: & ne cognoissoyent point bien la petite force du duc de Lorraine, & les grands moyens qu'auoit le duc de Bourgongne de recouurer gens: mais par le long temps qui estoit que les Anglois n'auoyent eu guerres hors du royaume, ils n'entendoyent point bien le fort des sieges. Et en effet se meirent à vouloir parler, & dire audit seigneur de Beures qui estoit chef de la ville, que sil n'appointoit, qu'ils appointeroyét sans luy (lequel combien qu'il fust bon cheualier) si auoit il peu de vertu, & vsa de grandes prieres, & de grandes remonstrances. Et croy que si plus audacieusement il eust parlé, qu'il luy en fust mieux prins, sinon que Dieu

CRONIQ. DV ROY LOYS XI.  
en eust ainsi ordonné. Car il ne falloit que  
tenir encores trois iours, qu'ils n'eussent  
eu du secours: mais pour abreger, il com-  
pleust: & se consentit aux dessusdits An-  
glois, & rendit la place au duc de Lorrain-  
ne, sauf leurs personnes & biens. Le len-  
demain au plus tard, deux iours apres la  
dite place rendue, le duc de Bourgongne  
arriua apres, bien accompagné selon le  
cas: car il luy estoient venus quelques  
gens du quartier de Luxembourg, qui ve-  
noient de deuers ses autres seigneuries:  
& se trouuerent ledit duc de Lorraine &  
luy. Toutefois il n'y eust rien d'importan-  
ce, par ce que ledit duc n'estoit assez fort.  
Ledit duc de Bourgongne se meist en-  
cores apres son esteuf, & à remettre le  
siege deuant Nanci: & luy eust mieux va-  
lu n'estre ià obstiné en sa demouree: mais  
Dieu prepare tels vouloirs extraordina-  
res aux princes, quand il luy plaist mu-  
ler leur fortune. Si ledit seigneur eust vou-  
lu vser de conseil, & bien garnir les peti-  
tes villes d'entour, il eust en peu de temps  
recouuert sa place, car elle estoit tresmal  
pourueüe de viures: & y auoit assez &  
trop de gens pour la tenir à destroit, &  
eust peu rafraichir son armée & la re-  
faire: mais il le print par autre bout. Ce-  
pendant

pendant que tenoit le siege mal heureux  
pour luy & pour tous ses subiets, & pour  
assez d'autres, à qui la querelle ne tou-  
choit en rien, commencerent plusieurs  
des siens à pratiquer, & ià (comme i'ay  
dit) là estoient sourds ennemis de tous  
costez. Et entre les autres, le comte de  
Câpobache du royaume de Naples, dont  
il estoit chassé par la maison d'Anjou. Et  
l'auoit retiré le duc apres le trespas du  
duc Nicolas de Calabre, à qui il estoit ser-  
uiteur, & plusieurs autres seruiteurs du-  
dit duc. Ce comte estoit trespoure &  
(comme i'ay dit ailleurs) de meuble &  
d'heritage. Le duc de Bourgongne luy  
bailla d'entree quarante mille ducats de  
imprestance pour aller faire sa charge en  
Italie, qui estoit de quatre cens hommes  
qu'il payoit par sa main. Et dès lors com-  
mença à machiner la mort de son maistre,  
comme i'ay dit: & continua iusques à  
celle heure dont ie parle. Et de nouveau  
voyant son maistre bas, commença à pra-  
tiquer tant avec monseigneur de Lorrain-  
ne, qu'aucuns capitaines & seruiteurs  
que le Roy auoit en Champagne pres de  
l'armée dudit duc. Audit duc de Lorraine  
promettoit tenir la main, que ce siege ne  
s'auanceroit point: & qu'il seroit trou-

uer des deffaux és choses plus necessaires pour le siege, & pour la batterie. Et il le pouuoit bien faire, car il en auoit la principale charge & l'authorité, avec ledit duc de Bourgongne. Aux autres pratiquoit plus au vis car toujours presentoit de tuer ou prendre son maistre : & demandoit le payement de ces quatre cens lances, vingt mille escus contant, & vne bone comté. Durant qu'il conduisoit ces marchez, vindrēt aucuns gentilshommes du duché de Lorraine, pour entrer en la place. Aucuns y entrerent, autres furent prins : dont l'vn fut vn gentilhomme de Prouence, appelé Cifron, lequel conduisoit tous les marchez dudit comte avec ledit duc de Lorraine. Le duc de Bourgongne commanda que ledit Cifron fust incontinent pendu, disant que depuis que vn prince a posé son siege, & fait tirer son artillerie deuant vne place, que si aucuns y viennent pour y entrer & la reconforter contre luy, ils sont dignes de mort, par les droits de la guerre. Toutefois il ne s'en vse point en nos guerres, qui assez sont plus cruelles que la guerre d'Italie & Espagne, là-ou on vse de ceste custume. Toutefois ledit duc vouloit que ce gentilhomme mourust, lequel quand il

veit

veit qu'en son fait n'y auoit nul remede, & qu'on le vouloit mener mourir, manda audit duc de Bourgongne, qu'il luy pleust l'oïir, & qu'il luy diroit chose qui touchoit à sa personne. Aucuns gentilshommes, à qui il dist ces paroles, partirent de là, & vindrent pour le dire au duc. Et d'adventure le comte de Campobache se trouua deuant que iceux vindrent parler au duc, & sçachant la prinse dudit Cifron, il sy voulut bien trouuer, doubtāt qu'il ne dist de luy ce qu'il sçauoit, touchant le demeine dudit comte, tant d'vn costé que d'autre : car tout s'estoit communiqué, & estoit ce qu'il vouloit dire. Ledit duc respondit à ceux qui luy vindrent faire le rapport, qu'il ne le faisoit que pour sauuer sa vie : & qu'il leur dist que c'estoit. Ledit comte le reconforta de parole, & n'y auoit avec ledit duc, que ce comte & quelque secretaire qui escriuoit, car ledit comte auoit toute la charge de ceste armee. Le prisonnier dit, qu'il ne le diroit qu'audit duc de Bourgongne. Derechef commanda ledit duc qu'on le menast pendre, ce qui fust incontinent fait. Et en le menant, ledit Cifron requist à plusieurs qu'ils priaissent à leur maistre pour luy, & qu'il luy diroit chose, qu'il ne vouldroit

*Traïson  
de Cam-  
pobache.*

pour vne duché qu'il ne sceust. Plusieurs qui le cognoissoyent, en auoyent pitié, & vindrent parler à leur maistre pour faire ceste requeste, qu'il luy pleust de l'oüir: mais ce mauuais comte estoit à l'huis de la chambre de bois, en quoy logeoit ledit duc, & gardoit que nulle personne n'y entrast, & refusa l'huis à ceux la disant: Monseigneur veut qu'on sauance de le pendre, & par messagers hastoit le preuost. Et finalement ledit Cifron fut pendu, qui fut au grand dommage & preiudice du duc de Bourgongne. Et luy eust mieux valu n'auoir esté si cruel, & humainement oüir ce gentilhomme. Et par aduéture que si l'eust fait, qu'il fust encôres en vie, & sa maison entiere & de beaucoup accrenü: veu les choses suruenues en ce royaume depuis. Mais il est à croire que Dieu en auoit autrement disposé. Depuis ce desloyal tour, que ledit duc auoit fait, peu de temps parauant, au comte de saint Paul conestable de France, lequel auez entendu ailleurs en ces memoires, comme de l'auoir prins sur la secreté baillee au Roy pour le faire mourir, & d'auantage baillé tous les sceillez & lettres qu'il auoit dudit conestable pour seruir à son procez. Et combien, que ledit duc

duc eust trouué & eust iuste cause de hayr ledit conestable iusques à la mort, & de l'a luy procurer ce qu'à bon droit luy estoit deu, pour beaucoup de raisons qui seroyent longues à escrire, moyennant qu'il l'eust peu faire sans luy dōner la foy: toutefois toutes les raisons que sçaurois alleguer en ceste matiere, ne sçauroyent couvrir la faute de foy & d'honneur, que le duc commist en baillant bon & loyal faul conduit audit conestable: & puis le prendre & vendre par auarice, non point pour la ville de saint Quentin, & des places, heritages, & meubles dudit conestable: mais pour doubte de faillir de prendre la ville de Nanci, qu'il auoit assiegee la premiere fois. Et apres plusieurs dissimulations, il bailla ledit conestable, doubtrāt que l'armee du Roy qui estoit en Chāpagne, ne luy empeschast son entreprinse: car le Roy menassoit par ses ambassadeurs: pour ce que par appointment le premier des deux qui tiendroit le conestable, il le deuoit rendre dedans huit iours à son compaignon, ou le faire mourir. Et ledit duc auoit beaucoup passé de ce terme. Et ceste seule crainte & auarice de Nanci luy feist bailler ledit conestable, ainsi qu'auez oüi, comme en ce pro-

*Le duc de Boiſſongne vendit le conestable.*

pre lieu de Nanci, il auoit commis ce crime iustement, car il feit mourir ledit Cifron, lequel il ne voulut oüir parler: & comme homme qui auoit ià l'oüie bouchee, & l'entendement troublé, fust en ceste propre place deceü & trahi, par ce luy auquel plus se fioit, ou par aduenture iustement payé de sa desertte, pour le cas qu'il auoit commis dudit conneſtable, & par auarice de ladite ville de Nanci, Mais ce iugement appartient à Dieu, & ne le dis que pour esclarcir mon propos, & donner à entendre combien vn bon prince doit fuir à consentir vn tel villain tour & desloyauté, quelque conseil encores qu'on luy en sçache dōner: & assez de fois aduient, que ceux qui les conseillent, le font pour cōplaire, ou pour ne les oser contredire: à qui il desplait bien quand le cas est aduenü, cognoissant la punitiō, qui en peut aduenir, tant de Dieu que du monde. Toutefois tels conseillers vaudroyent mieü bien loin du prince, que pres. Vous auez oüi comme Dieu en ce mōde establit ce comte de Campobache, commissaire à faire la vengeance du cas du conneſtable, & au propre lieu, & en la propre maniere, & encores plus cruellement. Car il trahissoit celuy qui l'auoit

recueilli

recueilli vieil & poure & sans nul parti, & qui l'auoit soudoyé à cent mille ducats l'an, dont il payoit ses gens d'armes par sa main, & d'autres grāds aduantages que il auoit. Et quand il commença ceste presente marchandise, il s'en alloit en Italie à tour quarante mille ducats contant, qu'il auoit receus pour impreſtāce (cōme dit est) qui vaut à dire, pour mettre sus ces gens d'armes, & s'en adressa en deux lieux. Le premier à vn medecin demourant à Lyon, appelé maistre Simon de Pauic, & à vn autre de Sauoye, dont l'ay parlé, & à son retour furent logez ses gens d'armes, en certaines places de la comté de Marle, qui est en Lannois: & là reprint sa pratique, offrant bailler toutes les places qu'il tenoit: ou si le Roy se trouuoit en bataille contre son maistre, qu'il y aueroit certain signe entre le Roy & luy, qu'en luy faisant, il se tourneroit contre son maistre, & du parti du Roy, avec toute sa bande. Ce secōd parti ne pleust point fort au Roy. Il offroit encores que la premiere fois q̄ son maistre logeroit en chāp qu'il le prendroit ou tueroit, en allant visiter son ost. Et à la verité dire, il n'eust point failli à ceste tierce ouuerture: car ledit duc auoit vne coustume, qu'incon-

*Les moyens de la trahison de Campobache.*

*Exhortation pour princes.*

vinent qu'il estoit descendu de cheual, au lieu où il venoit pour loger, il ostoit le menu harnois, & retenoit le corps de la cuirasse, & montoit sur vn petit cheual, huit ou dix archiers à pied avec luy seulement : aucunefois le suyuoient deux ou trois gentilshommes de sa chambre, & alloit tout à l'entour de son ost par le dehors, voir sil estoit bien clos, & ainsi ledit comte eust faite ceste execution avec dix cheuaux, sans nulle difficulté. Apres que le Roy eust veu la continuelle poursuite que faisoit c'est homme pour trahir son maistre, & que ceste demenee fut à l'heure d'vne trefue, & qu'il ne scauoit point de tous points à quelle fin il faisoit ces ouuertures, il delibera môstrer vne grande franchise au duc de Bourgogne, & luy manda par le seigneur de Contay ( qui plusieurs fois a esté nommé en ces memoires ) tout au long le demené de ce comte, & estois present, & suis bien seur que ledit seigneur de Contay s'en acquita loyaument enuers son maistre : lequel le print tout au rebours, disant que sil eust esté vray, que le Roy ne luy eust point fait scauoir, & fut ceci long temps auant qu'il vint à Nanci. Et croy bien que ledit duc n'en dist rien audit comte, car il ne chan-

gea

PAR PHILIP. DE COM. 215  
gea iamais de propos.

*Comment le Roy de Portugal vint en France vers le Roy, pour auoir de luy secours contre le Roy de Castille.*

CHAP. XCII.



R faut retourner à nostre matiere principale, & à ce siege que ledit duc tenoit deuant Nanci, qui estoit au cœur d'Hiver, avec peu de gens mal armez, mal payez, & beaucoup de malades, & des plus grands qui pratiquoyent comme luy ( comme vous voyez ) & tous murmuroyent & mesprisoyent toutes ses œeuures, comme est bien de coustume en temps d'aduersité ( comme i'ay bien dit au long ici deuant ) mais nul ne pratiquoit contre sa personne, son estat ; que ce comte de Campobache, & en ses subiets ne trouua nulle desloyauté. Estant ce poure appareil, le duc de Lorraine traita vers ces veilles alliances, que i'ay nommees ici deuant, d'auoir gens pour combatre ledit duc de Bourgogne, qui estoit deuant Nanci. Toutes ces villes y furent trefenclines : ne restoit que trouuer argent. Le Roy le reconforta d'ambassadeurs,

*La fa-  
ueur en  
argent  
du Roy  
pour Lor-  
raine.*

qu'il auoit enuoyez vers les Suysses: & aussi luy fournit quarante mille francs, pour aider à payer les Allemans. Et si auoit monseigneur de Cran, qui estoit son lieutenant en Champagne, logé en Barrois avec sept ou huit cens lances, & de francs archiers bien accompagné, & bon chef. Tant feit le duc de Lorraine avec la faueur & argent du Roy, qu'il tira grand nombre d'Allemans tant de pied que de cheual: car outre ce qu'il paya, en fournirent à leurs despens. Aussi auoit avec luy largemét gentilshommes de ce royaume, & puis ceste armee du Roy estoit logee en Barrois ( comme i'ay dit ) laquelle ne faisoit nulle guerre, mais voyoit qui auroit du meilleur. Et vint ledit duc de Lorraine loger à saint Nicolas pres Nanci, avec ces Allemans dessus-dits. Le Roy de Portugal estoit en ce royaume, neuf ans auoit, ou enuiron, auquel le Roy s'estoit allié contre le Roy d'Espaigne, qui est auourd'huy. Lequel Roy de Portugal estoit venu, cuidant que le Roy luy baillast grande armee pour faire la guerre en Castille, par le costé de Biscaye ou de Nauarre: car il tenoit largement places en Castille, en la frontiere de Portugal, & en tenoit encores voi-

sines de nous: côme le chasteau de Bourges, & plusieurs autres. Et croy bien que si le Roy eust aidé, comme quelques fois il en eust le vouloir, que le Roy de Portugal fust venu au dessus de son entreprinse. Mais ce vouloir passa au Roy, & fust longuement le Roy de Portugal entreteu en esperance, comme d'un an ou plus.

*Comment le Roy de Portugal se partit de France, luy  
troisiesme en habit dissimulé, pour aller à  
Rome se renare en quelque religion.*

CHAP. XCIII.

**D**urant ce temps s'empiroyent les betôgnes dudit roy de Portugal en Castille, car à l'heure qu'il vint, presque tous les seigneurs du royaume tenoyent son parti, mais le voyant tant demourer, peu à peu muerēt ce propos, & s'appointerent avec le Roy Alphonse, & la roine Isabel, qui regnent auourd'huy. Le Roy s'excusoit de ceste aide qu'il auoit promis & accordé, sur ceste guerre qui estoit en Lorraine, monstrāt auoir crainte, que si le duc de Bourgongne se deffendoit, qu'apres ne luy vint courre sus. Ce poure Roy de Portu-

gal, qui estoit tresbon & iuste, meit à son imagination, qu'il iroit deuers le duc de Bourgogne, qui estoit son cousin germain, & qu'il pacifieroit tout ce different du Roy & de luy, afin que le Roy luy peust aider: car il auoit honte de retourner en Castille n'y en Portugal avecceste deffaute, & de n'auoir rien fait deça. Car legierement il auoit esté meü d'y venir, & outre l'opinion de plusieurs de son cõseil. Ainsi se meit à chemin le Roy de Portugal en fin cœur d'Hiuer & alla trouuer le duc de Bourgogne son cousin deuant Nanci: & luy commença à remonstrer ce que le Roy luy auoit dit, pour venir à ceste vnion: il trouua que ce se royent choses bien mal aisees, que de les accorder, & qu'en tout estoient differens. Ainsi n'y arresta que deux iours qu'il ne print congé dudit duc de Bourgogne son cousin, pour sen retourner à Paris, dont il estoit parti. Ledit duc de Bourgogne luy pria attendre encores, & que il voulist aller au pont Amançon, qui est assez pres de Nanci, pour garder ce passage, car là scauoit ledit duc l'armee des Allemans, qui estoient logez à saint Nicolas. Le Roy de Portugal s'excusa, disant n'estre point en armes, n'accompagné pour tel exploit &

sen

sen retourna à Paris, là où il feit long sejour. La fin dedit Roy de Portugal fust qu'il entra en suspection que le Roy le vouloit faire prendre, & bailler à son ennemi le Roy de Castille. Et pource se desguisa luy troisieme, & delibera sen aller à Rome, & se mettre en vne religion apres. En allant en cest habit dissimulé, il fust prins par vn appelé Robinet le beauf, qui estoit de Normandie. Le Roy nostre maistre fut marié, & eust quelque honte de ce cas, & luy feit armer plusieurs nauires de ceste ceste de Normandie, dont messire George Legier eust la charge, qu'il le meneroit en Portugal, ce qu'il entreprint de faire. L'occasion de la guerre contre le Roy de Castille, estoit pour sa niepce, fille de sa sœur, laquelle estoit femme du Roy Héry de Castille, dernier mort: laquelle estoit vne tresbelle fille, & est encores auourd'huuy demourant en Portugal, sans estre mariee, laquelle fille la roine Isabel, sœur dudit Roy Henry, deboutoit de la succession de Castille, disant, que la mere l'auoit conceüe en adultere. Assez de gens ont esté de ceste opinion: disant que ledit Roy Henry n'eust sçu engendrer pour aucune raison que ne laisse. Comment qu'il en soit

F

allé, & nonobstant que ladite fille fust  
nee sous le manteau de mariage: toutef-  
fois est demouree la couronne de Castille  
à la roine Isabel, & à son mari le Roy de  
Arragon & de Sicile, regnât auiourd'huy.  
Et tafehoit ledit Roy de Portugal, dont  
i'ay parlé de faire le mariage de l'adite fil-  
le & de nostre Roy Charles de present,  
huitiesime de ce nom. Et estoit la cause  
pour laquelle ledit Roy de Portugal es-  
toit venu en France, laquelle chose luy  
fust à tresgrād preiudice & desplaisir, car  
tost apres son retour en Portugal, il mou-  
rut. Et pource (comme i'ay dit enuiron le  
commencement de ces memoires) vn  
prince doit bien regarder, quels ambassa-  
deurs il enuoye par pays: car si ceux cy  
qui vindrent faire l'alliance du Roy de  
Portugal de par deça, à laquelle me trou-  
uay present & l'vn des deutez pour le  
Roy, eussent esté bien sages, ils se fussent  
mieux informez des choses de deça, auant  
que conseiller à leur maistre ceste venue,  
qui tant luy apporta de dommage.

*Comment le duc de Lorraine avec son armee se  
partit de saint Nicolas pour aller as-  
saillir le duc de Bourgongne.*

**L**E me fusse biē passé de ce pro-  
pos, si n'eust esté pour môstrer,  
que biē tard vn prince se doit  
mettre sous la main d'vn au-  
tre, ni aller chercher son secours en perfon-  
ne. Et ainsi pour retourner à ma princi-  
pale matiere, le Roy de Portugal n'eust  
point fait vne iournee au departir, qu'il  
feist avec le duc de Bourgongne: que le  
duc de Lorraine, & les Allemans qui es-  
toient en sa compagnie, ne delogassent  
de saint Nicolas, pour aller combattre le-  
dit duc de Bourgongne. Et ce propre iour  
vint au deuant d'eux le comte de Campo-  
bache acheuer son entreprinse, & se ren-  
dit des leurs avec huit vingts hommes  
d'armes: & luy desplaisoit bien, que pis  
n'auoit peu faire à son maistre. Ceux de  
dedans Nanci estoient bien aduertis des  
traitez dudit comte, qui leur aidoit bien à  
donner cœur de tenir. Avec cela entra vn  
homme qui se ietta aux fosses, qui les as-  
seura de secours, car autrement estoient  
sur le point de se rendre: & si n'eust esté  
la dissimulation dudit comte, ils n'eus-  
sent point tenu iusques lors, mais Dieu  
voulut acheuer ce mystere. Le duc de  
Bourgongne aduerti de ceste venue, tint  
quelque peu de conseil, ce qu'il n'auoit

point fort accoustumé : mais vsoit communément de son propre sens : & fut l'opinion de plusieurs qu'il se retirast au pôt Amanfon, pres de là, & laissast de ses gens és places qu'il tenoit enuiron Nanci : disant que si tost que les Allemans auoyét auitaillé Nanci, ils s'en iroyent, & seroit l'argent failli au duc de Lorraine, qui de long temps ne rassembleroit tant de gens & l'auitaillemét ne scauroit estre si grand qu'auant que la moitié de l'Hiuer soit passé, qu'ils ne fussent aussi à destruire comme ils estoient lors, & que cependant ledit duc rassembleroit gens : car i'ay entendu par ceux qui le pensoyent scauoir, qu'ils n'auoyét point en l'ost quatre mille hommes, dont il n'y en auoit que douze cens en estat pour combattre : d'argent auoit assez ledit duc : car il auoit au chasteau de Luxembourg (qui estoit pres de là) bien quatre cens cinquâc mille escus, & de gens eust il assez recouert : mais Dieu ne luy vouloit confirmer ceste grace que de receuoir se sage conseil, ne cognoistre tant d'ennemis logez de tous costez enuiron de luy, & choisir le pire parti. Et aux paroles d'hommes insensés delibera d'attendre la fortune, non obstant toutes les remonstrances qu'on luy auoit

*Le conseil que tenoit le duc de Bourgogne contre sa confiance.*

auoit faites du grand nombre des Allemans, qui estoit avec ledit duc de Lorraine, & aussi l'armée du Roy logee pres de luy, & conclud la bataille avec de petit nombre de gens espouuenté, qu'il auoit. A l'arriuce du comte de Campobache vers le duc de Lorraine, les Allemans luy firent dire qu'il se retirast, & qu'ils ne vouloyent nuls traistres avec eux, & ainsi se retira à Condé, vn chasteau & vn passage pres de là, qu'il repara de charrettes, & autres choses le mieux qu'il peult, esperant que fuyant le duc de Bourgogne & ses gés, il en tomberoit en sa part, comme il feit assez. Ce n'estoit pas le principal traité qu'eust ledit comte de Campobache, que celui du duc de Lorraine, avec lequel il parla peu à son parlement, & avec ceux là concludt, pource qu'il ne voyoit point qu'il peust mettre la main sur le duc de Bourgogne, qu'il se tourneroit de l'autre part quand viendroit à l'heure de la bataille : car plustost ne vouloit partir, afin de donner plus grand espouuancement à tout l'ost dudit duc : mais il asseuroit bien que si le duc de Bourgogne fuyoit, qu'il n'en eschapperoit iamais vif, & qu'il asseuroit de treize ou quatorze personnes qui luy seroyent surs, les uns

pour commencer la fuite, dès ce qu'ils verroyent marcher les Allemans, les autres qui auroyent l'œil sur ledit duc, s'il fuyoit, pour le tuer en fuyant. Et en cela n'y auoit point de doubte & faute, Et en ay cogneu deux ou trois de ceux qui demourerent pour tuer ledit duc. Apres que ces grandes trahisons furent conclues, il se retira dedans l'ost, & puis se retourna contre son maistre quand il veid arriuer avec lesdits Allemans, qui ne le voulurent en leur compagnie: & alla, comme dit est, en ce lieu de Condé. Lesdits Allemans marcherent, & avec eux estoit grand nombre de gens de cheual, de deça qu'on laissa aller. Beaucoup d'autres se meirent aux embusches pres du lieu, pour veoir si le duc seroit desconfit, pour happer quelque prisonnier ou autre butin. Et ainsi pouuez veoir en quel estat se meit ce pource duc de Bourgongne, par faute de croire conseil.

*Comment le duc de Bourgongne fist desconfire pres de Nanci par le duc de Lorraine.*

CHAP. XCV.

**A** Pres que les deux armées furent assemblees, la siéne qui auoit esté desconfite

confite par vn peu de gens, & que estoÿt peu de gens & mal empoint, furét incontinent tournez à la fuite: largement se sauuerent, le demourant y fut mort ou prins: & entre autres y mourut sur le champ ledit duc de Bourgongne: & ne vueil point parler de la maniere, pourtant que ie n'y estois point: mais m'a esté compté de la mort dudit duc, par ceux qui le veirent porter par terre, & ne le peurent secourir, par ce qu'ils estoient prisonniers: mais à leur veüe ne fust point tué, mais par vne grande flotte de gens qui y suruindrent, qui le tuerent & despoüillerent en la grande troupe, sans le cognoistre & fust ladite bataille le cinqiesme iour de Ianuier en l'an mil quatre cens septante & six, veille des Rois. L'ay depuis veu vn signet à Millan, que mainteffois auois veu pendu à son pourpoint, qui estoit vn anneau, & y auoit vn fuzil entaillé en vn Camayeu, ou estoient ses armes, lequel fut vendu pour ducats au lieu de Millan. Celuy qui luy osta, fut mauuais varlet de chambre. Le l'ay veu mainteffois l'habiller & deshabiller en grande reuerence: & à ceste derniere heure luy estoient passez ses honneurs, & perit luy & sa maison, comme l'ay dit, au lieu où il auoit

*La mort du duc de Bourgongne.*

consenti par auarice de bailler le con-  
stable, & peu de tēps apres. Dieu luy vueil  
le pardonner ses pechez. Ie l'ay veu grand  
& honorable prince, & autant estimé  
& requis de ses voisins, vn temps à esté,  
que nul prince qui fust en la chrestienté,  
ou par aduerture plus. Ie n'ay veu aulle  
occasion pourquoy plustost il deult auoir  
encouru l'ire de Dieu, que de ce, que tou-  
tes les graces & honneurs qu'il auoit ré-  
ceues en ce monde, il les estimoit toutes  
proceder de son sens, & de sa vertu, sans  
les attribuer à Dieu, comme il deuoit. Et  
à la verité il auoit de bonnes œuures &  
vertueuses en luy. Nul prince ne le passa  
iamais de desirer nourrir grands gens, &  
les tenir bien reiglez. Ses bienfaits n'es-  
toyēt point fort grands, pource qu'il vou-  
loit que chacun s'en sentist. Iamais nul  
plus liberalement ne donna audience à ses  
seruiteurs & subiets. Pour le tēps que ie  
l'ay cogneu, il n'estoit point cruel, mais il  
le deuint à sa mort, qui estoit fort pont-  
guc, de longue duree: & estoit fort pont-  
peux en habillemens, & en toutes autres  
choses, & vn peu trop. Il portoit fort grand  
honneur aux ambassadeurs & gens estrā-  
ges: Ils estoient bien fort festoyez & re-  
cueillis chez luy. Il desiroit grande gloire  
qui

*L'autho-  
rité du  
duc de  
Bourgō-  
gne en  
son tēps.*

qui estoit ce qui plus le mettoit en ces  
guerres que nulle autre chose: & eust biē  
voulu ressembler à ces anciens princes,  
dont il a esté tant parlé apres leur mort:  
hardi autant comme homme qui ait re-  
gné de son temps. Or sont finées toutes  
ses pensees, & le tout tourné à son prei-  
dice & honte: car ceux qui gaignent, ont  
tousiours l'honneur. Ie ne scaurois dire  
vers qui nostre Seigneur s'est moustré  
plus courroucé, ou vers luy, qui mourust  
soudainement, & en ce camp, sans gue-  
res languir, ou vers ses subiets, qui onc-  
ques puis n'eurent bien ne repos: mais  
continuellement guerre, contre laquelle  
ils n'estoyēt suffisans de resister, aux trou-  
bles qu'ils auoyent les vns contre les au-  
tres, & guerre cruelle & mortelle, qui a e-  
sté pl<sup>9</sup> forte à porter: car ceux qui les des-  
fendoient estoient gens estrāges, qui n'a-  
gueres auoyent esté leurs ennemis, c'e-  
stoyent les Allemans. Et en effet depuis  
ladite mort, n'eurent iamais homme qui  
bien leur voulist, de quelque gens qu'ils  
se soyent aidez. Et a semblé à veoir leurs  
œuures qu'ils eussent les sens aussi trou-  
blez, comme leur prince, vn peu auant sa  
mort: car tout bon conseil ils ont deietté  
& cherché toutes voyes qui leur estoient

nuisibles : & sont en chemin que ce trou  
ne leur faudra de grād' piece, ou au moins  
la crainte d'y cheoir.

*Comment la grande felicité de la maison de Bour-  
gogne à duré pres de six vingts ans, & jus-  
ques au regne du duc de Charles.*

CHAP. XCVI.

**L**E serois assez de l'opinion de  
quelque autheur que i'ay veu,  
que Dieu donne le prince selon  
qu'il vent punir ou chastier les  
subiets, ou leurs courages disposer enuers  
luy, selon qu'il les veut esleuer ou abbaif-  
ser. Et ainsi en aduint à ceste maison de  
Bourgogne: car apres leur longue felici-  
té & grandes richesses, & trois grands  
princes bons & sages, precedens cestuy  
ci qui auoyét duré six vingts ans ou plus  
en bon sens & vertu, il leur donna ce duc  
Charles, qui continuellement les tint en  
grāde guerre, trauail & despense, & quasi  
au temps d'Hiuer, là où beaucoup de gens  
riches & aisez, furent morts & destruits,  
par prison en ces guerres. Les grādes per-  
tes commencerent deuant Nuz, qui con-  
tinuerent par trois ou quatre batailles  
iufques à l'heure de sa mort, & tellement  
que

*Commēt  
Dieu dō-  
ne les  
princes  
bons ou  
mau-  
uais.*

que pour ceste heure estoit consummee la  
force de son pays, & morts, ou destruits,  
ou prins toutes gens qui eussent sceu, ou  
voulu deffendre l'estat & l'honneur de sa  
maison. Et ainsi, comme i'ay dit, semble  
que ceste perte ait esté esgale au temps  
qu'ils ont esté en felicité. Car cōme ie dy,  
ie l'auois veu grand, riche, & honoré: en-  
cores puis ie dire y auoir veu tout cela en  
ses subiets: car ie cuide auoir veu & cogneu  
la meilleure part d'Europe touteffois ie  
n'ay cogneu nulle seigneurie tant pour  
tant, ni de beaucoup plus grande esten-  
due: ne qui fust tant abondante en riches-  
ses, en meubles, & en edifices, & aussi en  
routes prodigalitez, despenses, festoyemēs,  
& cheres, comme ie les ay veuz pour le  
temps que i'y estois. Et s'il semble à quel-  
qu'un que ie n'y aye point esté par le  
temps que ie di, il s'en trouuera assez d'au-  
tres, qui y estoient comme moy, qui tes-  
moigneront cela, & par aduventure diront  
que i'en di bien peu. Or nostre Seigneur  
tout à vn coup fait cheoir si grād & som-  
ptueux edifice, de ceste puissante maison,  
qui a tant soustenu de gens de bien &  
nourri, & tant esté honoré & pres &  
loin, & par tant de victoires & de gloi-  
res, que nulle autre à l'environ n'en re-

*L'antico-  
rité ou à  
esté la  
Bourgō-  
gne.*

ceut en son temps. Et luy à duré ceste bõ-  
ne fortune & grace de Dieu l'espace de  
six vingts ans, que tous les voisins ont  
souffert, comme France, Angleterre, Es-  
paigne, & tous à quelque fois la sont ve-  
nus requerir, comme l'auetz veu par expé-  
rience du Roy nostre maistre, qui en sa  
ieunesse, & viuant le Roy Charles sep-  
tiesme son pere s'y vint retirer six ans, au  
temps du bon duc Philippe, qui amiable-  
ment le receut. D'Angleterre y en ay veu  
les deux freres du Roy Edoiard le duc de  
Clarence, & le duc de Cloestre, qui de-  
puis fest fait appeler Roy Richard. Et de  
l'autre parti du Roy Henry, qui estoit de  
la maison de l'Enclastre, y ay veu toute  
ceste lignee, ou peu s'en falloit. De tous  
costez ay veu ceste maison honoree, &  
puis tout en vn coup cheoir s'en dessus  
dessoubz: & la plus desolée & deffaite mi-  
son, tant en prince qu'en subiets, que nuls  
voisins qu'ils eussent. Et telles & sembla-  
bles œuures à faire nostre Seigneur, mes-  
mes auant que fussions nez, & fera enco-  
res apres que nous serons morts: car il  
faut tenir pour seur, que la grande pros-  
perité des princes, ou leurs grandes ad-  
uersitez, procedent de sa diuine ordon-  
nance.

*Les grâs  
princes  
sont ve-  
nus de la  
maison  
de Bour-  
gongne.*

*Comment le Roy durant le siege de Nanci, ordonna  
les postes en ce royaume, qui iamais n'auoyent  
esté ordonnez au parauant.*



Our tousiours continuer ma-  
matiere, le Roy, qui auoit à or-  
donné postes en ce royaume, &  
parauant n'y en auoit point eu  
iamais: fust bien tost aduerti de ceste des-  
confiture du duc de Bourgongne, & en  
chacune heure en attendoit les nouvel-  
les par les aduertissemens qu'il auoit eu  
parauant de Lorraine, des Allemans, & de  
& y auoit beaucoup de gens qui auoyent  
les oreilles bien ouuertes pour les oïir le  
premier, pour luy aller dire: car il donnoit  
volontiers quelque chose à celuy qui pre-  
mier apportoit quelques grandes nouuel-  
les, sans oublier le message, & si prenoit  
plaisir à en parler auant qu'elles fussent  
venues, disant: Le donneray largement à  
celuy qui m'apportera des nouuelles. Mō  
seigneur du Bouchage & moy, cūmes  
estans ensemble le premier message de la  
bataille de Morat, & ensemble le dismes  
au Roy, lequel nous dōna à chacun, deux  
cens mares d'argent. Mōseigneur du Lu-  
de, qui couchoit hors du Plessis, sceut le

*La condi-  
tion de  
roy Loys.*

*Libera-  
lié du  
roy Loys.*

premier l'arriuee du cheuauteur, qui apporta les lettres de ceste bataille de Nanci, dōt i'ay parlé. Il demāda au cheuauteur ses lettres, qui ne les luy osa refuser pour ce qu'il estoit en autorité avec le Roy. Le dit seigneur du Lude vint fort matin (& estoit à grand' peine iour) heurter aux huis plus prochains du roy, on luy ouurist & bailla lesdites lettres qu'escriuoit monseigneur de Cran, & autres, mais nul n'acertenoit par les premieres de la mort: mais aucuns disoyent, qu'on l'auoit veu fuir, & qu'il estoit sauué. Le Roy de prime face fust tant surprins de la ioye qu'il eust de ceste nouvelle, qu'à grāde peine sceut il quelle cōtenāce tenir. D'vn costé doutant, que s'il estoit prins des Allemans, qu'ils ne l'accordassent à luy pour grande somme d'argent, qu'aisément leur pourroit donner. D'autre costé estoit en souci, s'il estoit eschappé, & aussi desconfit. La tierce fois, s'il prendroit les seigneuries de Bourgongne ou non: & luy sembloit que aisément il les pourroit prendre, veu que tous les gens de bien du pays estoient morts presque en ces trois batailles. Tous en feirent signe de grande ioye: & sembloit à ceux qui regardoyent les choses de bien pres, qu'il y en auoit assez qui

*Esroy  
fust le  
Roy de  
la mort  
du duc  
de Bour-  
gongne.*

sy efforçoient: & nonobstant leurs gestes, ils eussent mieux aimé que le fait dudit duc fust allé autrement. La cause pourroit estre que le Roy estoit craintif: & ils doutoyent, que s'il se trouuoit tant au deliure d'ennemis, qu'il ne voulsist muer plusieurs choses, & par especial, estats & offices: car il y en auoit en la compagnie, lesquels en la question du bien public, & autres du duc de Guyenne son frere, se estoient tourneez contre luy. Apres auoir vn peu parlé aux dessusdits, il ouït la messe, & puis fait mettre la table en la chambre, & les feist tous disner avec luy: & y estoit son chancelier, & aucunes gens de conseil: & en disnant parla tousiours de ces matieres, & sçay bien que moy & d'autres, nous regardasmes cōme ils dineroient, & de quel appetit ceux qui estoient en ceste table: mais à la verité ie ne sçay si c'estoit de ioye ou de tristesse, vn seul par semblant ne mangea qu'à la moitié de son saoul, & si n'estoyent ils point honteux de manger avec le Roy: car il n'y auoit celuy d'entr'eux qui bien souuent n'y eust mangé. Au leuer de table, le Roy se tira à part, & donna à aucuns des terres qu'auoit possedees le duc de Bourgongne, si ainsi estoit qu'il fust

mort, & despescha le bastard de Bourbon  
 admiral de France, & moy, & nous bail-  
 la pouuoirs nécessaires pour mettre en  
 son obeissance tous ceux qui sy vou-  
 droient mettre: & nous commanda par-  
 tir incontinent, & que nous ouurissions  
 toutes lettres de postes & messagers, que  
 nous rencontrerions en allant, afin que  
 fussions aduertis si ledit duc estoit mort  
 ou viu. Nous partismes, & feismes gran-  
 de diligence, nonobstant qu'il faisoit le  
 plus froid que i'aye veu de mon temps.  
 Nous n'eusmes point fait vne demie jour-  
 nee, que nous rencontraismes vn messa-  
 ger à qui nous feismes bailler ses lettres,  
 qui contenoient que ledit duc auoit  
 esté trouué entre les morts, & speciale-  
 ment par vn page, & par vn medecin ap-  
 pelé maistre Louppe, natif de Portugal,  
 qui certifioit à monseigneur de Cran,  
 que c'estoit le duc son maistre, lequel in-  
 continent en aduertit le Roy.

*Comment le Roy apres la mort du duc de Bourgogne,  
 auoya à diligence vers ceux d'Abbenille &  
 d'Arras, & autres villes pour eux  
 reduire en son obeissance.*

CHAP. XC VIII.

Comme



omme nous eusmes seu toutes  
 lesdites choses, nous tirasmes  
 iusques aux faux bourgs d'Ab-  
 beuille: & fusmes les premiers,  
 par qui en ce quartier là, ceux du parti du  
 duc de Bourgogne en furent aduertis.  
 Nous trouuasmes que le peuple de la ville  
 estoit desia en traité avec môseigneur de  
 Torci, lequel de long temps ils aimoyent  
 tressfort. Les gens de guerre, & ceux qui  
 auoyét esté officiers dudit duc, traitoyent  
 avec nous, par vn messager qu'auions en-  
 uoyé deuant: & sur nostre esperance, fei-  
 rêt partir quatre cens laces qu'ils auoyét.  
 Mais incontinent que le peuple veid ceux  
 là dehors, ils ouurirent les portes à mon-  
 seigneur de Torci, qui fust le grand dom-  
 image des capitaines, & autres officiers  
 de ladite ville: car ils estoient sept ou  
 huit, à qui tous auions promis des euseus,  
 & aucunes pensions: car nous auions ce  
 pouuoir du Roy, dont ils n'eurent rien,  
 pource que les places ne furent point ren-  
 dues par eux. La ville d'Abbeuille estoit  
 des terres baillées par le Roy Charles se-  
 ptiesme à la paix d'Arras: lesquelles terres,  
 deuoyét retourner en defaut d'hoir male,  
 parquoy n'est merueilles si legierement  
 elle nous ouuroit. De là, nous tirasmes à

*Le moyé  
 du trai-  
 té de la  
 paix de  
 Arras.*

Dourlens, & entouyafmes sommer Arras, chef d'Arthois, ancien patrimoine des comtes de Flandres: & qui de tout temps auoit accoustumé aller à fille, comme à fils. Mōseigneur de Rauastain, & monseigneur des Cordes, qui estoient en ladite ville d'Arras, entreprirent de venir parler à nous au mont saint Eloy, vne abbaye pres dudit Arras, & avec eux ceux de la ville. Il fut aduisé que i'irois, & aucuns avec moy: car on doutoit bien qu'ils ne seroyent point tout ce que nous voudrions, & pource n'y alla point ledit admiral. Apres que ie fuz venu audit lieu arriuerent tantost apres les dessusdits seigneurs de Rauastain & des Cordes, & plusieurs gens de bien avec eux, & aussi aucuns de la ville d'Arras. Et entre les autres estoit pour ladite ville, leur pensionnaire, & qui parloit pour eux, maistre Iean de la Vacquerie, premier president en parlement pour ceste heure là. Leur fust requis l'ouuerture pour le Roy, qu'il nous receussent en la ville, disant, que le Roy la pretendoit sienne, par le moyen de confiscation, & le pays: & que fils faisoient le contraire, ils estoient en grand danger d'estre prins par force, veu la defection de leur seigneur: & que

tout

tout le pays estoit despourueu de gens de defense, à cause de ces trois batailles perdues. Les seigneurs dessusdits nous firent dire par ledit maistre Iean de la Vacquerie, que ceste comté d'Arthois appartenoit à ma damoiselle de Bourgogne fille du duc Charles, & luy venoit de vraye lignee, à cause de la comtesse Marguerite de Flandres: qui estoit comtesse de Flandres, d'Arthois, de Bourgogne, de Neuers, & de Rethel. Laquelle comtesse fut mariee au duc Philippe, lequel fut fils du Roy Iean, & frere du Roy Charles le Quint: & humblement supplia au Roy qu'il luy pleust entretenir la trefue qui estoit entre luy & le feu duc Charles. Paroles ne furent point longues, car nous attendions bien auoir ceste response. Mais la principale occasion pour

*Les diligences du Roy pour desire Bourgogne.*

m'en aller ausdits lieux, estoit pour parler à aucuns particuliers de ceux qui estoient là, pour les conuertir pour le Roy. On parla à aucuns, qui incontinent apres furent bons seruiteurs du Roy. Je retourne nay vers mōseigneur l'admiral, faire mon rapport: & là trouuay nouuelles, que le Roy venoit: lequel s'estoit mis en chemin tost apres, & auoit fait escrire plusieurs lettres, tant en son nom que de ses serui-

teurs, pour faire venir gens deuers luy, par le moyen desquels il esperoit reduire ces seigneuries dont l'ay parlé, en son obeissance.

*Comment le Roy par la mort du duc de Bourgogne, fut au dessus de tous ses ennemis.*

## CHAP. XCIX.

**L**A ioye fust tresgrande au Roy, de se veoir au dessus de ceux qu'il haïssoit, & principalement de ses ennemis. Des vas estoit vengé, comme du connestable de France, du duc de Nemours, & plusieurs autres. Le duc de Guyenne son frere estoit mort, dont il auoit la succession. Toute la maison d'Anjou estoit morte, comme le Roy René de Sicile, les ducs Iean & Nicolas de Calabre, & puis leur cousin le comte du Maine, depuis comte de Prouence, le comte d'Armagnac, qui auoit esté tué à Lestore: & de tous ceux ci auoit ledit seigneur recueilli les successions, & les meubles: mais de tant que ceste maison estoit plus grande que les autres & plus puissante, & qui auoit eu ià pieça grosse guerre avec le Roy Charles septiesme son pere, entre deux ans sans trefue, avec l'ai-

de des Anglois: & qui auoyent leurs seigneuries aillies és lieux cōfins, & subiets proposez pour faire la guerre à luy & à son royaume, de tant luy fut plaisir tresgrand, & plus que tous les autres ensemble. Et luy sembloit bien qu'en la vie ne trouueroit aucun cōtredit en son royaume, ni és entirons pres de luy: il estoit en paix auec les Anglois, comme auez entendu, & desiroit trauailler de toute sa puissance, comme ladite paix sentretendoit. Parquoy estât hors de toute crainte, Dieu ne luy permit pas prendre ceste matiere, qui estoit si grande, par le bout qui luy estoit necessaire. Et cōbien que Dieu monstra, & ait bien monstré depuis, que rigoureusement il vouloit persecuter ceste maison de Bourgogne, tāt en la personne du seigneur que des subiets, & y auans leurs biés: toutefois semble que pour ce, le Roy nostre maistre ne print les choses par le bout qu'il les deuoit prendre, pour en venir au dessus, & pour ioindre toutes ces grandes seigneuries à sa couronne, ou par bon tiltre, ou par mariage: par quoy pour ioindre les seigneuries, où il ne pouuoit prendre nul droit à luy, par vraye & bonne amitié: aillément il le pouuoit faire, veu le grand desconfort, po-

ureté, & debilitation en quoy ces seigneuries estoient. Parquoy eust bien enforci son royaume, & enrichi par longue paix, en quoy il l'eust peu maintenir: parquoy l'eust peu soulager en plusieurs façons. Et par especial du passage des gens d'armes, qui incessamment, & le temps passé, & le temps present, cheuauchent d'un des bouts du royaume à l'autre, & bien souuent sans grand besoin qu'il en fust. Quand le duc de Bourgongne estoit encores viuant, plusieurs fois me parla le Roy de ce qu'il feroit, si ledit duc venoit à mourir: & parloit en grande raison lors, disant, qu'il tascheroit à faire le mariage de son fils, qui est nostre Roy à present, & de la fille dudit duc, qui depuis a esté duchesse d'Autriche. Et si elle n'y vouloit entendre, pource que monseigneur le Daulphin estoit beaucoup plus ieune qu'elle, il essayeroit à luy faire espouser quelque ieune seigneur du royaume, pour tenir elle & ses subiets en amitié, & recouurer sans debat ce qu'il pretendoit estre sien. Et encores estoit ledit seigneur en ce propos huit iours, deuant qu'il sceust la mort dudit duc. Ce sage propos, dont ie vous parle, luy commença à vn peu à changer, le iour qu'il sceust

*L'intention du Roy au regard du mariage de la fille de Bourgongne.*

la mort dudit duc de Bourgongne, & l'heure qu'il nous depescha monseigneur l'admiral & moy: toutefois il en parla peu, mais à aucuns, fait aucunes promesses de terres & seigneuries. Quand le Roy se trouua en chemin deliberant venir apres nous, luy vindrent nouuelles plaisantes de tous costez. Le chasteau de Han luy fut baillé, & Bohain. Ceux de saint Quentin se prendrent eux mesmes, & mirent dedans monseigneur de Moüi, qui estoit leur prochain voisin. Le Roy estoit bien acertené de la ville de Peronne, que tenoit messire Guillaume Bische, & auoit esperance par nous & par autres, que monseigneur des Cordes feroit des siens. Il auoit enuoyé à Gád son barbier, appelé maistre Oliuier, natif d'un village aupres de ladite ville de Gád, & en auoit enuoyé plusieurs autres en plusieurs lieux, dont de tout auoit grande esperance. Mais plusieurs le seruoient plus de paroles que de fait.

*Comment le Roy tira vers Peronne, & enuoya son barbier maistre Oliuier, vers ceux de Gand, pour essayer de les gaigner.*

## C H A P. C.

Quand le Roy fut aupres de Peronne, ie me vins trouuer au deuant de luy.

Et là vint apporter messire Guillaume Bische, & aucuns autres, l'obeïssance de la ville de Peronne, d'oïl fut fort ioyeux. Ledit seigneur y seiourna ceïour: ie disnay auec luy comme i'auois accoustumé. Car son plaisir estoit, que tousiours mangeoyent sept ou huit personnes à sa table pour le moins, & aucunesfois beaucoup plus largement. Apres qu'il eust disné, se retira à part, & ne fut pas content du petit exploit que ledit monseigneur l'admiral & moy auions fait, disant, qu'il auoit enuoyé maistre Oliuier son barbier à Gand, qui luy mettroit ceste ville en son obeïssance. Et Robinet Dodenfort, à saint Omer, lequel y auoit des amis, & qu'ils estoient gens pour prendre les clefs de la ville, & mettre les gens dedans: & d'autres qu'il nommoit en d'autres grandes villes, & me faisoit combattre de ce propos par monseigneur du Lude, & par d'autres. Il ne m'appartenoit pas d'arguer ni parler contre son plaisir: mais luy dis, que ie doutois que maistre Oliuier & les autres qu'il auoit nommez, ne feroient point si aisément de ces grandes villes, comme ils pensoient. Ce qui me faisoit dire à nostre Roy ces mots, c'estoit pour ce qu'il estoit changé de volenté, & que ceste

*Maniere de viure du Roy Loys.*

*Le propos du Roy Loys pour de partir Bourgogne.*

ceste bonne fortune qu'il auoit au commencement, luy donnoit esperance, que tout se rendroit à luy de tous costez, & s'en retournoit conseillé par aucuns. Et il estoit ainsi enclin de tous points, de desfaire & destruire ceste maison, & en departir les seigneuries en plusieurs mains, & nommoit ceux à qui il entendoit donner les comtez, comme Namur, & Hainaut, qui sont situees pres de luy. Les autres grandes pieces, comme Brabant, Hollande, en aider à auoir aucuns seigneurs d'Allemagne, qui seroyent ses amis, & qui luy aideroyent à executer son vouloir. Son plaisir estoit bien me dire toutes ces choses, pource qu'autrefois luy auois parlé & conseillé l'autre chemin icy escrit: & vouloit que i'entendisse ses raisons parquoy il m'oyoit, & que ceste voye estoit plus vtile pour son royaume, qui beaucoup auoit souffert, à cause de ceste maison de Bourgogne, & des grandes seigneuries qu'elles possedoit. Quand au monde, il y auoit bien grande apparence en ce que ledit seigneur disoit: mais quant à la conscience me sembloit le contraire: toutefois le sens de nostre Roy estoit si merueilleusement grand, que ni moy autre qui fut en la compagnie,

n'eussions sçeu voir si cler en ses affaires, comme luy mesme faisoit. Car sans nulle doubte il estoit vn des plus sages hommes, & des plus subtils qui ait regné en son temps. Mais en ces grandes matieres, Dieu dispose les mœurs des rois & des grands princes, lesquels tient en la main, à prendre les voyes selon les œures qu'ils veulent conduire apres. Car sans nulle difficulté, si son plaisir eust esté que nostre Roy eust continué le propos qu'il auoit de luy mesme aduisé, deuant la mort du duc de Bourgongne, les guerres qui ont esté depuis & qui sont, ne fussent aduenüs. Mais nos œures enuers luy ne d'vn costé ne d'autre, n'estoyent point dignes de recevoir ceste longue paix, qui nous estoit appareillee. Et de là procede l'erreur que feit nostre Roy, & non point de la faute de son sens, car il estoit bien grand, comme i'ay dit. Je di ces choses au long, pour monstrer qu'au commencement, quand on veut entreprendre vne si grande chose, qu'on la doit bien conseiller, & debattre, afin de pouuoir choisir le meilleur parti, & par especial s'en recommander à Dieu, & luy prier qu'il luy plaise adresser le meilleur chemin, car de la vient

*Agade  
entrepris  
se est be-  
soin de  
grand  
conseil.*

tout

tout: & se void tout cela par escrit & par experience. Je n'enten point blasmer nostre Roy, pour dire qu'il eust failli en ceste matiere: car par aduerture autres qui sçauoyent & qui cognoissoyent plus que moy, seroyent & estoient lors de l'aduis qu'il estoit, combien que rien n'y fust debattu, ne là n'y ailleurs, touchant ladite matiere. Les Croniques n'escrivent point les choses à la loüange de ceux qui parlent & laissent plusieurs choses, ou ne les sçauent pas aucunesfois à la verité. Et ie me delibere de ne parler de chose qui ne soit vraye, & que ie n'aye veüe ou sçeuë de grands personages qui le disoyent, & estoient dignes de croire, sans auoir regard aux loüanges. Car il est bon à penser, qu'il n'est nul prince si sage, qui ne faille bien aucunesfois, & bien souuent s'il a longue vie, & ainsi se trouueroit de leurs faits, s'il en estoit tousiours dit à la verité. Les plus grands senats & consuls qui ayent iamais esté, ne qui sont, ont bien erré, & errent bien, comme il est veu & void on chacun iour. Apres le seiour qu'eust le Roy en ce village pres de Peronne, se delibera le lendemain pour y aller faire son entree. Laquelle ville luy estoit baillee comme i'ay

*L'intention de  
cest Au-  
theur.*

dit. Ledit seigneur me tira à part, comme il voulut partir, & m'enuoya en Poirou, & sur les frontieres de Bretagne. Et me dit en l'oreille, que si l'entreprinse de maistre Oliuier faillloit, & que monseigneur des Cordes ne se trouuast des siens, il seroit brusler le pays d'Arthois, & vn endroit du long de la riuere de Lys, qui l'appelloit la Leuce: & puis qu'il n'estoit en son retourneroit en Touraine. Le luy recomanday aucuns, lesquels festoyent tourneiz de son parti par moyen, parquoy leur auois proumis pension & bienfaits: il en print de moy les noms par escrit, & leur tint ledit seigneur ce que leur auois promis & ainsi partis de luy pour ce coup. Cômte ie vouldu monter à cheual, monseigneur du Lude, qui estoit homme fort agreable au Roy en aucunes choses, & qui estoit amoit son profit particulier, il ne craignoit iamais à abuser ni à tromper personne: aussi legierement croyoit, & estoit trompé bien souuent. Il auoit esté nourri avec le Roy en sa ieunesse: il luy seruoit fort bien complaire, estoit homme tresplaisant. Il me vint dire ces mots comme par moquerie, sagement dits: Or vous vous en allez à l'heure que vous de-

*Quel  
estoit le  
seigneur  
du Lude*

uez faire vos besongnes ou iamais: veu les grandes choses qui tombent entre les mains du Roy, dont il peut agrandir ceux qu'il aime. Et au regard de moy, ie m'attens d'estre gouverneur de Flâdres, & m'y faire tout d'or, & rioit fort en ce disant: mais ie n'eu aucune enuie de rire, pource que ie doutois qu'il ne procedast du Roy. Et luy respondis, que ie serois bien ioyeux sil aduenoit ainsi, & que i'auois esperance qu'il ne m'oublieroit point. Vn cheualier de Hainaut estoit arriué là deuers moy, n'y auoit pas demie heure: & m'apportoit nouvelles de plusieurs autres à qui i'auois escrit, en les priant de se vouloir reduire au seruaice du Roy. Ledit cheualier & moy sommes parens, & veit encores, parquoy ne le vüeil nommer. Ceux de qui il m'apportoit nouvelles, m'auoyent fait ouerture en deux mots, de bailler les principales villes & places de Hainaut. Et au partir que ie fey du Roy, ie luy en di deux mots, & incontinent l'enuoya querir: & me dit de luy & d'autres, qu'ils n'estoyent telsgens qu'il luy falloit. L'un luy desplaisoit d'un cas, l'autre de l'autre: & luy sembloit que leur offre estoit nulle, & qu'il l'auroit bien tost sans eux, & ainsi

me parti de luy. Et il feist parler ledit cheualier à monseigneur du Lude, dont il se trouua esbahi, & se departit bien tost sans entrer en grande marchandise. Car ledit seigneur du Lude & luy, ne se fussent iamais entendus : Car il estoit venu pour faider & faire son profit, & senrichir : & ledit seigneur du Lude luy demanda d'entree, quelles choses les villes luy donneroyent en conduisant leur affaire. Encore i'estime ce refus que le Roy feist de ces cheualiers estre venu de Dieu, car ie l'ay veu depuis, qu'il eust bien estimé si l'eu eust peu finer : mais par aduerture que nostre Seigneur ne luy vouloit point de tous points accomplir son desir, pour les raisons que j'ay dites: ou qu'il ne vouloit point qu'il vsurpast sur ce pays de Hainaut, qui est tenu de l'empire, tant pource qu'il n'y auoit aucun tiltre, qu'aussi pour les anciennes alliances & sermens qui sont entre les empereurs & les rois de France. Et monstra bien ledit seigneur n'auoir cognoissance: car il tenoit Cambrai, le Quesnoy, & Boissi en Hainaut. Il rendit ce Boissi en Hainaut, & remeit Cambrai en neutralité, laquelle est ville Imperiale. Et combien que ie n'aye demouré sur le lieu, si fu ie infor-

informé comme les affaires se passoyent: & pouuez bien aisément entendre pour la cognoissance & nourriture que i'auois eue de l'un costé & de l'autre : & depuis l'ay sceu de bouche par ceux qui les conduisoient, tant d'un costé que d'autre.

*Comment maistre Oliuier barbier du Roy ne feist pas bien son profit de ceux de la ville de Gand, parquoy s'en partit, & alla à Tournay.*

## C H A P. C I.

**M**Aistre Oliuier, cōme auez oüi, estoit allé à Gand, lequel portoit lettres de creance à ma damoiselle de Bourgogne fille du duc Charles, & auoit commission de luy faire aucunes remonstrances à part, afin qu'elle se voulist mettre entre les mains du Roy. Cela n'estoit point sa principale charge, car il doubtoit bien, qu'à grand peine il pourroit parler seul à elle, & que si luy parloit, si ne la sçauoit il guider à ce qu'il desiroit. Mais il auoit intention qu'il feroit faire à ceste ville de Gand quelque grāde mutation, cognoissant que de tous temps elle y estoit encline. Et que sous les ducs Philippe & Charles, elle auoit

esté tenue en grande crainte, & leur auoyent esté ostez aucuns priuileges par la guerre qu'ils eurent avec le duc Philippe en faisant leur paix. Et aussi par le duc Charles leur en fust osté vn touchant la creation de leurs loix, pour vne offense qu'ils luy feirent, luy estant en ladite ville, le premier iour qu'il y entra comme duc. I'en ay parlé ci deuant, parquoy ie m'en tay. Toutes ces raisons donnerent hardiment audit maistre Oliuier, barbier du Roy (comme i'ay dir) de poursuyure son ceuure, & parla à aucuns qu'il pensoit qu'ils luy deussent prester l'oreille à faire ce qu'il desiroit, & offroit leur faire rendre leurs priuileges qu'ils auoyent perdus, par le Roy, & autres choses: mais il ne fut point en leur hostel de ville, pour en parler en public. Car il vouloit premierement voir, ce qu'il pourroit faire avec ceste ieune princesse: touresfois il sceut quelque chose. Le dessusdit maistre Oliuier, quand il eust esté quelques iours à Gand, on luy manda qu'il vint dire sa charge, lequel y vint en la presence de ladite princesse, & estoit ledit Oliuier trop mieux vestu qu'il ne luy appartenoit. Il bailla ses lettres de creance. Ladite damoiselle estoit en sa chaire, & le duc de

Cleues

Cleues, à costé d'elle, & l'euesque du Lyège, & plusieurs autres grands personnaiges, & grand nombre de gens. Elle leust la lettre de creance, & fust ordonné audit maistre Oliuier de dire sa creance. Lequel respondit qu'il n'auoit charge sinon de parler à elle à part. On luy dist que ce n'estoit pas la coustume, & par especial à ceste ieune damoiselle, qui estoit à marier: Il continua de dire qu'il ne diroit autre chose sinon à elle. On luy dist lors que on luy feroit bien dire, & eust peur: Et croy qu'à l'heure qu'il vint à presenter ladite lettre de creance, il n'auoit point encores pensé à ce qu'il deuoit dire. Car aussi ce n'estoit point sa charge principale, comme vous avez ouï. Ainsi se departit pour ceste fois ledit Oliuier sans dire autre chose. Aucuns de conseil le prirent à derision tant à cause de son petit estat que des termes qu'il tenoit, & par special ceux de Gand. Car il estoit natif d'un petit village aupres de ladite ville de Gand, & luy furent faits aucuns tours de moquerie. Et puis soudainement s'enfuit de ladite ville: car il fust aduertie que sil ne l'eust fait, il estoit en peril d'estre ietté en la riuiere, & le croy ainsi. Ledit maistre

Oliuier se faisoit appeler comte de Meul-

*Oliuier  
barbier  
du Roy  
fut moc-  
qué.*

H

Ianc qui est vne petite ville pres Paris, dont il estoit capitaine. Il s'enfuit à Tournay à son parlement de Gand: laquelle ville estoit neutre en ce quartier là, & estoit fort affectionnee au Roy: car elle est sienne, & luy paye six mille liures Parisis l'an. Et au demourant elle vit en liberté, & y sont recueus toutes gens, & est belle ville, & tresforte, comme chacun en ce quartier le sçait bien. Les gens d'eglise & bourgeois de la ville ont tout leur vaillant & reuenu en Hainaut & en Flandres: car elle touche à tous les deux pays dessusdits. Et pour ceste cause ils auoyent tousiours accoustumé de donner par les anciennes guerres du Roy Charles septiesme, & du duc Philippe de Bourgogne, dix mille liures l'an audit duc, & autant leur en ay veu donner au duc Charles de Bourgogne: mais pour ceste heure qu'y entra ledit maistre Oliuier elle ne payoit rien, & estoit en grand' aise & repos.

*Comment les Flamens firent desconfits deuant  
Tournay, là où mourut le duc de Gueldres  
qui auoit si mal traité  
son pere.*

C H A P. C I X.

Combien

**C**ombien que la charge qu'auoit ledit maistre Oliuier fut grãde pour luy, si n'en fust il point tant blasme que ceux qui la luy baillèrent. L'exploit en fust tel qu'il deuoit, mais encores il mōstra vertu & sens en ce qu'il feist. Car luy cognoissant que ladite ville de Tournay estoit si prochaine des deux parts, dont ie parle, que plus ne pourroit, & biẽ aisee pour y faire grãd dommage, pourueu qu'il y peust mettre les gens d'armes que le Roy auoit pres de là, à quoy pour rien ceux de la ville ne se fussent consentis: car iamais ils ne se mōstrerēt d'un parti ne d'autre: mais neutres entre les deux princes. Pour les raisons dessusdites ledit maistre Oliuier manda secrettement à mōseigneur de Moüi, dont le fils estoit baillif de ladite ville: mais il ne s'y tenoit point, qu'il amena sa compagnie qu'il auoit à saint Quentin, avec les autres gens d'armes qui estoient en ce quartier là, lequel vint à l'heure nommee à la porte, où il trouua ledit maistre Oliuier, accompagné de trente ou quarante hommes, lequel eust bien le hardiement de faire ouuir la barriere, demi par amour, demi par force, & meist les gens d'armes dedās, dont le peu-

*Exploit  
de bar-  
dieste du  
barbier  
Oliuier.*

ple fut assez content, mais les gouverneurs de la ville non: desquels il enuoya sept ou huit à Paris, qui n'en sont partis tant que le Roy à vescu. Apres ces gens d'armes, y entrèrent d'autres qui firent merueilleux dommages es deux parts desdites, comme d'auoir bruslé maints beaux villages, & maintes belles censures plus au dommage des habitans de Tournay, que d'autres pour les raisons que i'ay dits. Et tant en firent que les Flamens vindrent, & tirerent le duc de Gueldres hors de prison, que le duc Charles y auoit mis pour en faire leur chef. Et vindrent deuant ladite ville de Tournay, où ils firent peu de sejour: car ils s'en retournerent en grand desordre & fuite, & perdirent beaucoup de gens. Et entre les autres y mourut le duc de Gueldres, qui se meit à la queue pour vouloir aider à soustenir le foix. Mais il fust mal suyui, & y mourut: dont pceda c'est honneur au Roy, par ledit maistre Oliuier, & recurent les ennemis du Roy grand dommage. Vn bien plus sage & plus grand personnage que luy, eust bien failli à conduire c'est œuure. I'ay assez parlé de la charge qui fust donnée par ce sage Roy à ce personnage inutile à la conduite de si grande

grande matiere. Et semble bien que Dieu auoit troublé le sens de nostre Roy en cest endroit: (car cōme i'ay dit) s'il n'eust cuidé son œuure estre trop aisee à mettre à fin, & il eust vn petit laissé de la passion & vengeance, qu'il auoit cōtre ceste maison de Bourgogne, sans point de faure il tint auourd' huy ceste seigneurie sous arbitrage.

*Comment la cité d'Arras fust mise en l'obeyssance du Roy, par le moyen de monseigneur des Cordes appelé Philippe de Creneœur.*

## CHAP. CIII.



Pres que ledit seigneur eust receu Peronne, qui luy fut baillée par messire Guillaume Bische, homme de fort petit estat, natif de Moulins Engibert en Nyuernois, qui auoit esté enrichi, & esleué en autorité par ledit duc Charles de Bourgogne, lequel luy auoit baillé ceste place entre les mains, pource que sa maison appelle Cleri estoit aupres de là, laquelle ledit messire Guillaume Bische auoit acquise, & y auoit fait vn fort chasteau & beau. Ledit seigneur receu audit lieu, aucuns ambassadeurs de la partie de ladite damoiselle

de Bourgogne, ou estoient tous les plus grâds & principaux personnages dont elle se pouuoit aider, qui n'estoit point trop sage ment fait de venir tât ensemble, mais leurs desolations estoient si grandes & leur peur, qu'ils ne scauoient ne que dire ne que faire. Les dessusdits estoient leur chancelier appelé messire Guillaume Hugoner tres notable personnage & sage, & auoit eu grand credit avec ce duc Charles, & en auoit eu grands biens. Le seigneur d'Himbercourt y estoit aussi, dont assez a esté parlé en ces memoires. Et n'ay point souuenance d'auoir veu plus sage gentilhomme, ne mieux adextre pour conduire grandes matieres. Il y auoit le seigneur de la Vere, grand seigneur en Zelâde, le seigneur de Cripture, & plusieurs autres tât nobles, que gens d'eglise, & des bonnes villes: nostre Roy auant les auoir ouïs tant en general que chacun à part, meist grâd peine à gaigner chacun d'eux, & en eust humbles paroles & reuerentes, cōme de gens estant en crainte, toutefois ceux qui auoyent leurs terres en lieu ou ils s'attendoyēt que le Roy n'allast point, ils ne se voulurēt en rien obliger au Roy, si non en faisant le mariage de monseigneur le Dauphin son fils à ladite da-

*La sage-  
se du sei-  
gneur de  
Himber-  
court.*

moiselle: Ledit chancelier, & ledit seigneur d'Himbercourt qui auoit esté nourri en tresgrande & longue autorité, & qui desiroyent y continuer, & auoyent leurs biens aux limites du Roy, l'vn en la duché de Bourgogne, l'autre en Picardie, comme Amiens, prestoyēt l'oreille au Roy à ces offres, & y dōnerent quelque consentement de le seruir, en faisant ce mariage, de tous points se retirer sous luy, ledit mariage accompli. Et combien que le chemin fust le meilleur pour le Roy, toutefois il ne luy estoit point agreable & se mescontentoit d'eux, que deslors il n'y demouroyēt. Mais il ne leur en feist point de semblant: car il sen vouloit aider en ce qu'il pourroit. Ià auoit ledit seigneur bone intelligence, avec monseigneur des Cordes, & fut conseillé & aduisé de luy, qui estoit chef & maistre dedans ladite ville d'Arras, qu'ils luy feissent faire ouuerture par ledit seigneur des Cordes, de la cité d'Arras: car lors il y auoit murailles ou fossez entre la ville, & la cité, & portes fermans contre ladite cité. Et maintenât est à l'opposite: car la cité ferme cōtre la ville. Apres plusieurs remonstrances faites ausdits ambassadeurs & que ce seroit pour le mieux, & que plus

aïssément on viendroit à paix, en faisant cest obeïssance, ils sy consentirent. Et principalement lesdits chancelier, & le seigneur d'Imbercourt, & baillerét lettres de descharge, audit seigneur des Cordes, & le contentement de bailler la dite cité d'Arras, ce qu'il feit volontiers. Et incontinent que le Roy fut dedans il feit faire des bouleuers de terre contre la porte & autres endroits pres de la ville. Et par cest appointment monseigneur des Cordes se tira hors de la ville & feit saillir ses gens de guerre estans avec luy, & s'en alla chacun à son plaisir, & print chacun tel parti qu'il luy pleust. Ledit seigneur des Cordes, soy tenât pour deschargé, du seruice de sa maïtresse, par ce contentement qu'auoyent baillé lesdits ambassadeurs, il se delibera de faire le sermēt au Roy, & de venir son seruiteur, cōsiderant que son nom & ses armes estoient deçà la riuere de Sōme pres de Beauuais: car il auoit nom messire Philippe de Creuecœur. Et aussi ses terres, q̄ la maison de Bourgongne auoit occupees sur ladite riuere de Somme dont aïcz ay parlé vians les ducs Philippe & Charles, reuenoyent sans difficulté au Roy par les cōditions du traité d'Arras. Par lesquels fu-

rent

rent baïlles au duc Philippe pour luy, & ses hoirs massés seulement: & le duc Charles ne laissa que ceste fille dont i'ay parlé. Et par ainsi ledit messire Philippe de Creuecœur deuenoit homme du Roy sans difficulté: parquoy n'eust sceu mesprendre à se mettre au seruice du Roy, sinon qu'il eust fait serment de nouveau à ladite damoiselle, & en luy rendant ce qu'il tenoit du sien. Il s'en est parlé, & parlera en diuerses façons, parquoy m'en rapporte à ce qui en est. Bien ie sçay qu'il auoit esté nourri & accru, & mis en ce grand estat, par le duc Charles: & que sa mere auoit nourri ladite damoiselle de Bourgongne: & qu'il estoit gouverneur de Picardie, seneschal de Ponthieu, capitaine de Contray, gouverneur de Peronne, Mondidier & Roye, capitaine de Boulogne, & de Hesdin, de par le duc Charles, quād il mourut. Et encores de present il les tient de par le Roy, en la forme & maniere que le Roy nostre maïstre les luy bailla.

*Comment Hesdin, & Boulogne furent reu-  
niss en l'obeïssance du Roy.*

**A** Pres que le Roy eust fait en la cité d'Arras, comme dit est, il se partit de là, & alla mettre le siege deuant Hesdin, ou il mena ledit seigneur des Cordes, lequel auoit tenu la place, comme dit est, il n'y auoit que trois iours. & encores y estoient ses gens qui monstrerent la vouloir bien tenir pour ladite damoiselle, disans luy auoir fait le sermēt & tira l'artillerie quelques iours, ils ouïrent parler leur maître. A la verité ceux de dehors & de dedans s'entendoient bien, & ainsi ladite place fust rendue au Roy, lequel s'en alla deuant Boulongne, où il fust fait tout ainsi, ils tindrent par aduenture quelque iour d'auantage. Toutefois ceste habilité estoit dangereuse, sil y eust eu gens au pays. Et le Roy qui depuis le me compta, l'entendit bien, car il y auoit gens dedans Boulongne, qui cognoissoient bien ce cas, & trauailloyent d'y mettre des gens s'ils eussent peu finer à temps, & la deffendre à bon escient, ce pendant que le Roy seiournoit deuant Boulongne qui fust peu d'espace, comme de cinq ou six iours: ceux d'Arras se tindrent pour deceuz, de ce voir ainsi enclos d'un costé & d'autre, où il y auoit largement gens d'armes

*Mutinerie de ceux de Arras.*

d'armes & grand nombre d'artillerie: & trauailloyent pour trouuer gens pour garnir leur ville, & en escriuient aux villes voisines, comme à l'Isle & Douay: audit lieu de Douay y auoit quelque peu de gens de cheual, & entre les autres y estoit le seigneur de Vergi, & autres dont il ne me souuiert, & estoient de ceux qui estoient reuenus de ceste bataille de Nanci, lesquels se delibererent de soy venir mettre en ceste ville d'Arras & feirent amas de ce qu'ils peurent, comme de deux ou trois cens cheuaux que bons que mauuais, & cinq ou six cens hommes de pied. Ceux de Douay qui en ce temps là estoient encores vn petit orgueilleux, les presserent de partir en plein midi, voulsissent ils ou non, qui fut vne grande folie pour eux, & aussi mal leur en print: car le pays delà Arras est plein comme la main, & y a enuiron cinq lieues & s'ils eussent attendu la nuit, ils eussent executé leur entreprinse, comme ils entendoient faire. Comme ils furent en chemin, ceux qui estoient demorez en la cité, comme le seigneur du Lude, Jean du Fou, les gens du mareschal de Loheac furent aduertis de leur venue & delibererent de plustost leur en aller au deuant,

& mettre tout à l'aduéture, que de les laisser entrer en la ville : car il leur sembloit qu'ils ne sçauoyent deffendre la cité, s'ils y entroyent. L'entreprinse de ceux que ie di, estoit bien perilleuse: mais ils l'exécuterent hardiment & bien, & destrouferent ceste bande qui estoit partie de Doitay, & furent quasi tous morts ou prins, & entre les autres fust prins le seigneur de Vergi. Le Roy arriua le lendemain, qui eust grande ioye de ceste desconfiture, & feit mettre tous les prisonniers en sa main, & plusieurs feit mourir de ces gens de pied, esperant despouuanter si petit de gens de guerre qu'il y auoit en ce quartier. Et feist le Roy long temps garder monseigneur de Vergi, lequel ne voulust faire le serment au Roy, pour chose du monde: si estoit il en estroitte garde & bien enfermé. A la fin fust conßeillé de sa mere, & apres qu'il eust esté vn an en prison ou plus, il feit le bon plaisir du Roy, dont il feit que sage. Le Roy luy restitua toutes ses terres & toutes celles qu'il quereloit, & le feit possesseur de plus de dix mil liures de rente, & autres beaux estats. Ceux qui eschapperent de ceste detrouffe, qui estoient peu, s'en entrerent en la ville. Le Roy fist approcher

*Prinse  
du sire  
de Vergi.*

son

son artillerie, & tirer, laquelle estoit puissante & en grand nombre. La batterie fust grande, & furent tous espouuantez: car ils n'auoyent comme plus de gens de guerre dedans, monseigneur des Cordes y auoit bonne intelligence. Et aussi incontinent que la cité fut rendue au Roy, la ville ne luy pouuoit eschapper: parquoy ils feirent vne composition en rendant la ville, laquelle fust assez mal tenue, dont ledit seigneur du Lude eust partie de la coulpe, & feit lon mourir plusieurs bourgeois & autres, & beaucoup de gens de bien, présent ledit seigneur du Lude & maistre Guillaume de Cerisay, qui y eurent grand profit, car ledit seigneur du Lude me dit en ce temps, qu'il y auoit gaigné vingts mil escus, & deux pannes de martres. Et feirent ceux de la ville vn prest au Roy de soixante mil escus, qui estoit beaucoup, & trop pour eux. Toutefois ie croy que depuis ils furent rendus: car ceux de Cambray en presterent quarante mil, qui depuis pour certain leur furent rendus: parquoy ie croy qu'aussi furent les autres.

*Comment ceux de la ville de Gand firent mourir plusieurs gens de leur loy, quand il sceurent la mort du anc Charles.*

**P**OUR l'heure de ce siege d'Arras, madamoiselle de Bourgongne estoit à Gād entre les mains de ses gēs tresderaisonnables, dōt perte luy ensuyuit, & profit au roy car nul ne perd, que quelqu'un n'y gaigne. Quand ils sçeuvent la mort du duc Charles, il leur sembla qu'ils estoient eschappez, & prindrent tous ceux de leur loy, qui estoient vingt & six, & la pluspart, ou tous ferrent mourir, & prindrent leur couleur, qu'ils auoyent fait le iour de deuant decapiter vn homme, & nonobstant qu'il l'eust bien desferui, si n'en auoyent ils aucun pouuoir comme ils disoyent: car leur pouuoir estoit expiré par les trespas dudit duc qui les auoit crees ault gouuernement. Ils ferrent mourir aussi plusieurs bons personnages qui auoyent esté amis du duc, dont il y en auoit aucuns, qui de mon temps & moy present anoyent aidé à desmouuoir ledit duc Charles, lequel vouloit destruire grande partie de ladite ville de Gand. Ils contraignirent ladite damoiselle à cōfermer leurs anciens priuileges qui leur auoyent esté ostez par la paix de Gand, qui fut faite par le duc Philippe, & autres par le duc Charles. Lesdits priuileges ne leur seruoient que de noise avec

avec leur prince, & aussi leur principale inclination est de desirer leur prince estre foible, & n'en aiment nuls depuis qu'ils sont seigneurs. Mais tresnaturellement les aiment quand ils sont en enfance, & qu'ils viennent à la seigneurie, comme ils auoyent fait ceste damoiselle, qu'ils auoyent soigneusement gardee & aimee iusques lors. Item il est bon à entendre, que si à l'heure que ledit duc mourut les gens de Gand n'eussent fait aucun trouble, & eussent voulu taseher à garder le pays, soudainement ils eussent pourueu à mettre gens dedans Arras, & par aduerture à Peronne. Mais il ne pensoyent lors qu'à ce trouble: toutesfois le Roy estant deuant ladite ville d'Arras, vindrent deuers luy aucuns ambassadeurs de par les trois estats des pays de ladite damoiselle: car ils tenoyent à Gand certains deputez desdits trois estats: mais ceux de Gand faisoient le tout à leur plaisir, pource qu'ils tenoyent ladite damoiselle entre leurs mains. Le Roy les ouït, & entre autres choses ils dirent que les choses que ils auoyent proposees, qui estoient tendans à fin de paix, procedoyent du vouloir de ladite damoiselle, laquelle en toutes choses estoit de soy conduire par le

vouloir & conseil des trois estats de son pays, & requeroÿent que le Roy se voulist deporter de la guerre qu'il faisoit tant en Bourgongne qu'en Arthois, & qu'on print iournee pour pouuoir amiablement pacifier, & que cependant fut donnee surceance de guerre. Le Roy se trouua ià comme au dessus, & encores il cuidoit que les choses vinssent mieux à son plaisir qu'elles ne firent: car il estoit bien informé, que les gens de guerre estoient morts & deffaits par tout, & beaucoup destournez du costé de ladite damoiselle, & par especial monseigneur des Cordes, dont il faisoit grande estime, & non sans cause: car de long temps il n'eust par force, ce que par intelligence il feist par son moyen, peu de iours auant, comme auez oiii. Et pourtant il estima peu leurs requestes & demandes. Et aussi il estoit bien informé, & sentoit bien que si ces gens de Gand estoÿent en estat, qu'ils troubleroyent toute leur cōpagnie, & ne sçauroyent donner aucun ordre à conduire la guerre cōtre luy: car nul homme de sens, ne qui eust eu autorité auez leurs princes passez, n'estoit appelé en rien, touchât leurs affaires: mais estoit persecuté & en grand danger de mort. Et par especial ils auoyent en grande

grande haine les Bourguignons, pour la grande autorité qu'ils auoyent eu au tēps passé. Et d'auantage le Roy cognoissoit bien (lequel en telles choses voyoit aussi bien que nul homme de son royaume) ce que lesdits Gantois faisoÿent à leur seigneur de tout temps, & desiroÿent le veoir appetissé, pourueu qu'ils n'en sentissent rien en leurs pays. Et pource il aduisa, que s'ils estoient prest à foy diuiser, qu'il les y mettroit encores plus auant: car ceux à qui ils auoyent à faire, n'estoyent que bestes & gens de ville la pluspart: & par especial en ces choses subtiles, dont ledit seigneur se sçauoit bien aider, & faisoit ce qu'il deuoit pour vaincre, & mener à fin son entreprinse. Le Roy s'arresta sur la parole: que ces ambassadeurs auoyent dite, qui estoit que leur princesse ne feroit riē, sans la delibération & conseil des trois estats de son pays, en leurs disant, qu'ils estoÿent mal informez du vouloir d'elle & d'aucuns particuliers. Car il estoit seur qu'elle entendoit conduire ses affaires par gens particuliers, qui ne desiroÿent point la paix, & qu'eux se trouueroÿent desaduouez, dont lesdits ambassadeurs se trouueroÿent fort troublez. Et comme mal accoustumez de besongner en si grandes matieres, respon-

dirent chaudement qu'ils estoient bien seurs de ce qu'ils disoyent, & qu'ils monsteroient leurs instructiōs quand besoin seroit. On leur respondit qu'on leur monsteroit lettres quand il plairoit au Roy, escrites de telle main, qu'il les croyoyent, qui disoyēt que ladite damoiselle, ne vouloit conduire ses affaires que par quatre personnes. Ils repliquerent encores, qu'ils estoient bien seurs du contraire. Et lors le Roy leur feist monstrier vne lettres, que le chancelier de Bourgongne, & le seigneur d'Himbercourt auoyent apportee à l'autre fois qu'ils auoyent esté à Perōne, lesquelles estoient escrites partie de la main de ladite damoiselle, & partie de la main de la duchesse de Bourgongne doüairiere, femme du duc Charles, & sœur du Roy Edoüard d'Angleterre; & partie de la main du seigneur de Rauastain frere du duc de Cleues, & prochain parent de ladite damoiselle. Ainsi estoit ceste lettre escrite de trois mains, toutes fois elle ne parloit qu'au nom de ladite damoiselle: mais il estoit ainsi fait, pour y adiouster plus grāde foy. Le contenu de ladite lettre estoit creance sur ledit chancelier & Himbercourt: & d'auantage ladite damoiselle declaroit que son intention

*Lettres  
escrites  
de trois  
mains.*

tion estoit, que toutes les affaires seroyēt conduites par quatre personnes, qui estoient ladite doüairiere sa belle mere, ledit seigneur de Rauastain, & les deüssusdits chancelier & Himbercourt. Et supplioit au Roy, que ce qu'il luy plairoit faire conduire enuers elle, il passast par leurs mains & qu'il luy pleust s'en adresser à eux, & non à nuls autres, n'en auoir communication.

*Comment ceux de la ville de Gand cercherent occasion  
& moyen de faire mourir le chancelier de Bourgongne, & le seigneur de Himbercourt, qui  
estoyent si notables personnages.*

## CHAP. CVI.



Vand ces Ganthois & autres deputez eurent veu ceste lettre, ils en furent fort marris, & ceux qui communiquoyent avec eux, les y aidoyent bien. Finablement ladite lettre leur fust baillée, & n'eurent autre depeſche qui fust de grande substance, & il ne leur en chailloit gueres: car ils ne pensoyent qu'à leurs diuisions & à faire vn monde neuf, & ne regardoyēt point à plus loin, combien que la perte d'Ar-

ras leur deuoit bié plus toucher au cœur : mais c'estoyent gens qui n'auoyent point esté nourris en grandes matieres, & gens de ville la pluspart (comme i'ay dit.) Ils se mirèrent à chemin droit à Gand où ils trouuerent ladite damoiselle, avec laquelle estoit le duc de Cleues son prochain parent, & de la maison de par sa mere, lequel estoit ancien. Il auoit esté nourri en ceste maison de Bourgongne, & de tout temps en auoit eu six mille florins de Rhin de pension, parquoy outre le parentage il y venoit aucunesfois comme seruiteur l'euesque du Liege, & plusieurs autres grâds personnages y estoient, pour accompagner ladite damoiselle, & pour leurs affaires particulieres. Car l'euesque dessusdit estoit venu pour faire quitter à son pays trente mille florins ou enuiron qu'ils payoyent au duc Charles par appointement fait entre luy & eux, apres les guerres qu'ils auoyent eues ensemble, dont i'ay parlé ci deuant. Toutes lesquelles guerres auoyent esté pour la querelle & affaire dudit euesque. Et pource il n'auoit point grand besoin de ceste poursuite, & les deuoit desirer estre pourses : car il ne prenoit rien en son pays qu'un petit de domaine, au regard de la grandeur

deur & richesse du pays & son spirituel. Ledit euesque estoit frere de ces ducs de Bourbon, Iean & Pierre, qui de present regnent, homme d'assez bonne chere & de plaisir, peu cognoissant ce qui luy estoit bon ou contraire. Se retira à luy mesfire Guillaume de la Marche, vn beau chevalier & vaillant, trescruel, & fort mal conditionné, qui tousiours auoit esté son ennemi, & de la maison de Bourgongne en faueur des Liegeois. Ladite damoiselle de Bourgongne luy donna quinze mille florins de Rhin, en la faueur dudit euesque du Liege, & de luy, & aussi pour le conduire. Mais tost apres il se tourna contre elle, & contre son maistre ledit euesque, à qui il estoit. Il auoit entrepris de faire son fils euesque par force en faueur du Roy : & depuis il desconfist ledit euesque en vne bataille, & le tua de sa main; & le feist ietter en la riuiere, lequel y demoura trois iours. Ledit duc de Cleues y estoit esperant de faire le mariage de son fils ainsé avec ladite damoiselle, qui luy sembloit chose sortable pour beaucoup de raisons, & croy qu'il se fust fait, si le personnage eust esté conditionné au gré d'elle & de ses seruiteurs : car il estoit de ceste propre maison, & en te-

*Nature de l'euesque du Liege pour lors*

*La mort dudit euesque.*

noit sa duché, & auoit esté nourri leans. Et par aduerture que la veuë & cognoissance qu'on auoit de luy, luy feist ce dommage. Pour reuenir à mon propos, ces deputez arriuerent à Gand, & y fut le conseil paré, & ceste damoiselle mise en son siege, & ses seruiteurs à l'enuiron d'elle pour ouïr leur rapport, & commencerent à dire la charge qu'ils auoyent d'elle, & toucherent principalement le point qui seruoit à ce qu'il vouloyent faire, & dirent comment ils alleguerent au Roy que ladite damoiselle estoit deliberee de tous points se conduire par le conseil des trois estats, & qu'il leur auoit respondu, qu'il estoit bien seur du contraire, à quoy ils auoyent persisté: parquoy ledit seigneur offrit de monstrier lettres de ladite damoiselle, laquelle soudainement meüë & courroucée dist sur le champ le contraire, cuidant estre seure que ladite lettre n'eüst esté veuë. Et incontinent ce luy qui parloit, qui estoit le pensionnaire de Gand ou de Brucelle, tira de son sein ladite lettre deuant tout le monde, & luy bailla. Il monstra bien, qu'il estoit homme tresmauuais, & de peu d'honneur de faire ceste honte à ceste ieune damoiselle, à qui vn si vilain tour n'appartenoit pas

*Rapport  
des ambassadeurs de Gand.*

*Vn tour  
peu honneste  
cōtre la  
damoiselle  
de Bourgoigne.*

pas estre fait: car si elle auoit fait quelque erreur, le chastienement ne luy appartenoit point en public. Il ne faut pas demander si elle eüst grande honte: car à chacun elle auoit dit le contraire. Ladite douïairiere, & le seigneur de Rauastain, le chancelier, & le seigneur d'Himbercourt estoient presens. On auoit tenu paroles à ce duc de Cleues, & autres, de ce mariage, qui tous furent courroucez, & commença lors leur diuision grande, & commencerent à se declarer. Ledit duc de Cleues auoit tousiours iusques alors eu esperance, que ledit seigneur d'Himbercourt tiendroit pour luy à ce mariage, lequel se tint pour desçu voyant ceste lettre, & luy en a esté tousiours ennemi depuis. Ledit euesque du Liege ne l'aimoit point aussi, pour les choses passées au Liege, dont ledit seigneur d'Himbercourt auoit eu le gouuernement, ne messire Guillaume de la Marche qui estoit avec luy, le comte de saint Paul fils du connestable de France (dont i'ay parlé) haysoyent ledit seigneur d'Himbercourt, & le chancelier pource qu'ils liuerent son pere à Peronne entre les mains des seruiteurs du Roy, comme auez par plusieurs fois ouï au long par ci deuant.

Ceux de Gand les auoyent en grâde hairne aussi, sans nulle offence qu'ils leur eussent faite: mais seulement pour la grande autorité ou ils les auoyent veuz. Et seulement ils le valloyent autant que personages qui ait regné en leur temps, ne deçà ne delà: & auoyent esté bons & loyaux seruiteurs pour leur maistre. Finablement la nuit dont la lettre auoit esté monstree le matin, les dessusdits chancelier & seigneur d'Himbercourt, furent prins par lesdits Ganthois, nonobstant qu'ils en eussent assez d'aduertissement: mais ils ne sceurent fuir à leur malheureuse fortune, comme il aduient à plusieurs autres. Je croy bien, que leurs ennemis que i'ay nommez aiderent bien à ceste prinse, & avec eux fut prins messire Guillaume de Clugni euesque de Therouienne, qui depuis est mort euesque de Poitiers, & tous furent mis ensemble. Ceux de Gand tindrent vn peu de forme de procez, ce qu'ils n'ont point accoustumé en leur vengeance. Et ordonnerent gens de leur loy pour les interroguer, avec vn de ceux de la Marche, ennemi mortel du seigneur d'Himbercourt.

*Comment*

*Comment ceux de Gand firent decapiter le chancelier de Bourgogne, & le seigneur d'Himbercourt, contre le vouloir de la comtesse de Flandres leur princeesse.*

CHAP. CVII.



V commencement ils leur demanderent pourquoy ils auoyent fait bailler par monseigneur des Cordes la cité d'Arras: mais peu sy arresterent, combien qu'en autre faute ne les eussent sceu trouuer: mais leur passion ne leur tiroit pas de là: car il ne leur chaloit de prime face de voir leur prince affoibli d'vne telle ville, ne leur sens ne leur cognoissance n'estoyent pas suffisantes pour cognoistre le preiudice qui leur en pouuoit aduenir par le laps du temps. Et se vindrent arrester sur deux points. L'vn sur certains dons, qu'ils disoyent que par eux auoyent esté prins, & par especial pour vn procez, qu'auoyent n'agueres gaigné par leur sentence prononcee par ledit chancelier contre vn particulier, dont les deux dessusdits auoyent prins vn don de la ville de Gand, & à tout ce que touchoit ceste matiere de corruption, respLes causes pour quoy les Ganthois pondirent tresbien. Et à ce point particulier là ou ceux de Gand disoyent, qu'ils

*feirent mourir deux grands person- nages,*  
 auoyent vendu iustice & prins argent de eux pour leur adiuger leur procez, respon- dirent qu'ils auoyent gaigné ledit procez, pource que leur matiere estoit bonne, & qu'au regard de l'argent qu'ils auoyent prins, ils ne l'auoyent point demandé ne fait demander. Mais vray est, que quand on leur presenta, ils le prirent. Le secôd point de leur charge ou farrestement, c'est-  
 estoit que les dessusdits Ganthois disoyêt qu'en plusieurs points durant le temps qu'en auoyent esté avec le feu duc Char- les leur maistre, en son absence estans ses lieutenans, ils auoyent fait plusieurs choses contre les priuileges contre ladite ville & statuts d'icelle, & que tout homme qui faisoit contre le priuilege de Gand, deuoit mourir. En cela n'y auoit aucun fonde-  
 mēt cōtre les dessusdits: car eux n'estoyêt leurs subiets, ne de leur ville, & si n'eussêt sçeu rompre leurs priuileges. Et si ledit duc ou son pere leur auoit osté aucuns de leurs priuileges, sçauoit esté par ap-  
 pointemēt avec eux apres plusieurs guer- res & diuisions. Mais les autres qui leur auoyent esté laissez, qui sont plus grands que ne leur est besoin pour leur profit, ils leur auoyent esté bien obseruez. Nonob-  
 stant les excuses de ces deux bons & nota-  
 bles

bles personages sur les deux charges des-  
 susdites: car la principale (dont i'ay parlé au commencement de ce propos) ils n'en parloyent point. Les escheuins de la ville de Gand, les condamnerent à mourir en leur hostel de ville, & en leur presence. Et sous couleur de l'infraction de leurs pri-  
 uileges, & qu'ils auoyent prins argent ap- pres leur auoir adiugé le procez dont est fait mention ci dessus. Ces deux sei-  
 gneurs dessusdits oyans ceste cruelle sen- tence, furent bien esbahis comme raison estoit. Et n'y voyoyent aucun remede, pource qu'ils estoient entre leurs mains. Toutestois ils appellerent deuant le Roy  
 en sa court de parlement, esperans que cela pour le moins pourroit donner quel-  
 que delay à leur mort, & que cependant leurs amis les pourroyent aider à sauuer les vies. Parauant ladite sentence ils les auoyent fait gehenner sans nul ordre de iustice, & ne dura leur procez point plus de six iours: & nonobstant ladite appel-  
 lation, incontinent qu'ils les eurent con- damnez, ils ne leur donnerent que trois heures de temps pour les cōfesser & pen-  
 ser à leurs affaires. Et le terme passé, ils les menerent sur le marché, sur vn es-  
 chaffaut. Madamoiselle de Bourgon-

*Appel en par- lement par mes- sive de Himber- court & le chan- celier.*

gne, qui depuis a esté duchesse d'Aultriche : sçachant ceste condamnation, s'en alla en l'hostel de la ville, leur faire requeste & supplication pour les dessusdits mais rien ni vallur. Et de là elle s'en alla sur le marché, ou tout le peuple estoit assemblé & en armes, & veid les deux dessusdits sur les eschaffauts. Ladite damoiselle estoit en son habit de dueil, & n'auoit qu'un couurechef sur sa teste, qui estoit humble, stable & simple, & pour leur faire pitié par raison. Et là supplia au peuple les larmes aux yeux, & toute descheuelee, qu'il leur pleust auoir pitié de ses deux seruiteurs, & les luy vouloir rendre. Vne grande partie de ce peuple vouloit que son plaisir fust fait, & que ils ne mourussent point. Autres vouloyent au contraire, & baissèrent les piques les vns contre les autres : mais ceux qui vouloyent la mort se trouuerent les plus forts. Et finalement crioyent à ceux qui estoient sur les eschaffauts qu'ils les expediaissent, & incontinent ils eurent tous deux les testes trenchées, & s'en retourna ceste poure damoiselle en cest estat en sa maison bien dolente & desconfortee, car c'estoyent les principaux personages, ou elle auoit mis la fiance.

Après

Après que ces gens de Gand eurent fait cest exploit, ils departirent d'auec elle. M<sup>o</sup>seigneur de Rauastain & la douairiere femme du duc Charles, pource qu'ils estoient signez en sa lettre, que lefdits seigneurs d'Himbercourt & chancelier dessus nommez, auoyent porté au Roy, & qu'ils auoyent baillée, comme vous auiez sçeu. Et prindrent de tous points l'autorité & la maistrise de ceste poure & ieune princeesse : car ainsi se pouuoit elle bien appeler, non point seulement pour la perte qui deslors luy estoit aduenue detant de grosses villes qu'elle auoit perdues, qui luy estoit grosse perte, veu la force enquoy elles estoient. Car de grace, amitié, ou appointment elle y pouuoit auoir encores quelque esperance: mais à se trouuer entre les mains des vrais & anciés persecuteurs de sa maison luy estoit bien malheur, & en leurs faits & choses generales y a tousiours eu plus de folie que de malice. Et aussi se sont tousiours grosses gens de mestier le plus souuent qui y ont le crédit & l'autorité, qui n'ont aucune cognoissance des grandes choses, ne de celles qui appartiennent à gouverner un estat. Leur malice ne gùt qu'en deux choses. L'une est que par

*Requie-  
ste de la  
damoi-  
selle de  
Bourgō-  
gne pour  
ses deux  
person-  
nages.*

*Ceux de  
Gand  
prindrēt  
l'autorité  
de  
Bourgō-  
gne.*

*Enquoy  
gust la  
malice  
de ceux  
de Gand.*

toutes voyes ils desirerent affoiblir & diminuer leur prince. L'autre, que quand ils ont fait quelque mal ou grand erreur & qu'ils se voyent les plus foibles, iamais gens ne cercherent leur appointement en plus grande humilité qu'ils font, ni ne donnerent plus grands dons. Et si sçauent mieux trouuer les personnes à qui il faut qu'ils s'adressent pour conduire leur accord, que nulle autre ville que l'aye iamais cognü. Cependant que le Roy mettoit en sa main les villes & les places, dessusdites és marches de Picardie, son armee estoit en Bourgongne dont estoit chef, quand à la monstre, le prince d'Orengé, qui encores regne au iourd'huy, natif & subiet de la comté de Bourgongne: mais assez nouvellement estoit devenu ennemi du duc Charles, pour la deuxiesme fois. Ainsi le Roy s'en aida pource qu'il estoit grand seigneur tant en la comté qu'en la duché de Bourgongne, & aussi bien apparent & aimé. Monseigneur de Cran estoit lieutenant du Roy, & auoit la charge de l'armee, & estoit celuy à qui le Roy en auoit fiance. Et aussi il estoit sage homme & seur pour son maistre, mais il estoit vn peu trop hayssant son profit. Ledit seigneur de

Cran

Cran quād il approcha de Bourgongne, il enuoya ledit prince d'Orengé & autres deuant à Dyion leur faire remonstrances necessaires, & demander obeissance pour le Roy: lesquels besongnerent si bien, & principalement par le moyen du prince d'Orengé, que ladite ville de Dyion, & tous autres de la duché de Bourgongne se meirent en l'obeissance du Roy, & plusieurs de la comté. Aufonne & quelques autres chasteaux tindrent pour la damoiselle dessusdite. Audit prince d'Orengé furent promis de beaux estats, & d'auantage de luy mettre entre ses mains toutes les places qui estoient en ladite comté de Bourgongne, qui estoient de la succession du prince de Orengé son grand pere, & dont il auoit question contre messeigneurs de Chaimergnon ses oncles, lesquels il disoit estre fauorisez par ledit duc Charles: car le debat auoit esté plaidoyé deuant luy par plusieurs fois en grande solemnité. Et ledit duc estoit fort accompagné de clerks, & donna vn appointement cōtre lesdits princes, aumoins comme il disoit, pour laquelle cause il laissa le seruire dudit duc, & vint par deuers le Roy. Nonobstant ceste dite promesse, quand ledit seigneur de Cran se trouua

*Redu-  
tion de  
la ville  
de Dyion  
& plu-  
sieurs  
autres.*

possesseur des choses dessusdites, & qu'il auoit entre ses mains les meilleures places que deult auoir ledit prince, qui estoient de ceste succession, il ne les voulut point bailler audit prince d'Oronge, pour nulle requeste qu'il luy sceut faire. Si luy escriuit le Roy par plusieurs fois, lequel connoissoit bien que ledit seigneur de Cran tenoit de mauuais termes audit prince d'Oronge: mais il craignoit à desplaire audit seigneur de Cran, qui auoit toute la charge du pays. Et ne cuidoit point que ledit prince eust cœur ne façon de faire rebeller ledit pays de Bourgogne comme il feit, au moins vne grande partie. Mais pour ceste heure laisseray ce propos iusques en vn autre lieu. Apres que ceux de Gand eurent prins le gouvernement par force de ladite damoiselle de Bourgogne, & fait mourir les deux qu'auiez ouï, & qu'ils eurent enuoyé ceux que bon leur sembla, ils commencerent en tous endroits à oster & mettre gens à leur poste, & par especial chasserent & pillerēt tous ceux qui mieux auoyent serui ceste maison de Bourgogne indiffereniment, sans regarder ceux qui en aucune chose le pourroyent auoir desserui. Et entre toutes gens ils prindrent inimitié contre les Bour-

Bourguignons & les bannirent tous, & prindrent aussi grāde peine pour les faire venir seruiteurs & subiets du Roy, cōme faisoit le Roy propre, qui les sollicitoit par belles & sages paroles, & remōstrances, & par grands dons & promesses, & aussi par force qu'il auoit tresgrande en leur pays. Pour commencer à faire cas de nouuelleté, ils meirent hors de prison le duc de Gueldres, qui par long temps par le Roy Charles y auoit esté tenu, pour les causes qu'auiez entendus ci deuant: & le firent chef d'vne armee qu'ils firent de leur eux mesmes: c'est assauoir de Bruges, Gand, & Ypre: & l'enuoyerent deuant Tournay mettre le feu aux faux bourgs, qui estoit bien peu d'vtilité pour la querelle de leur seigneur. Plus luy eust serui & à eux aussi, deux cens hommes ou dix mille francs contant, pour en entretenir d'autres qui estoient dedans Arras, quand le siege y alla, pourueu qu'ils fussent venus à temps propie, que dix telles armees que ceste la, qui estoit de douze ou quatre mille hommes, & la payerēt tresbien. Car elle ne pouoit rien profiter, que de brusler vn petit nombre de maisons, en lieu dont il ne challoit gueres au Roy: car il n'y leue tailles n'y aides: mais leur co-

*Les Gã-  
thois cō-  
tre Tour-  
nay.  
Grande  
ville de  
petite  
vtilité.*

gnoissance n'alloit point iusques là. Et ne puis penser comment Dieu à tant preferué ceste ville, dont tant de maux sont aduenus, & qui est si peu d'utilité pour le pays, & chose publique d'iceluy: & encores beaucoup moins pour le prince. Et n'est pas comme Bruges, qui est vn lieu de grand recueil de marchandise, & grande assemblée de nations estranges, ou par aventure se despesche plus de marchandise qu'en nulle autre ville d'Europe. Et seroit dommage irreparable qu'elle fust destruite. Au fort, il me semble que Dieu n'a crée aucune chose en ce monde, hommes ni bestes, à qui il n'ait fait quelque chose à foy contraire, pour le tenir en crainte & en humilité. Et ainsi ceste ville de Gand est bien située là où elle est: car ce sont les pays de la Chrestienté plus adonnez à tous les plaisirs, en quoy l'homme est enclin, & plusieurs pompes & delices: ils y sont bons Chrestiens, & y est Dieu bien serui & honoré. Et n'est pas ceste maison de Bourgongne seule, à qui Dieu ait donné quelque aiguillon. Car au royaume de France à donné pour opposite les Anglois: & aux Anglois, les Escossois: Au royaume d'Espagne, Portugal: Je ne vueil point dire Grenade; car

ceux

ceux la sont ennemis de la foy. Toutefois iusques ici ledit pays de Grenade à donné grands troubles au pays de Castille. Aux princes d'Italie, dont la plupart possèdent leurs terres sans tiltres, s'il ne leur est donné au ciel, & de là ne pouuons sinon deuiner lesquels dominent cruellement & violentement sur leurs peuples qu'à leurs deniers: Dieu leur à donné pour opposite les villes de Communauté, qui sont audit pays d'Italie, comme Venise, Floréce, Genes: quelquesfois Boulongne, Senes, Luques, & autres: lesquelles en plusieurs choses sont aux seigneurs, & les seigneurs à elles, & chacun à l'œil que son compagnon ne s'accroisse. Et pour en parler en particulier, à la maison d'Arragon à donné la maison d'Anjou pour opposite. Et à ceux de la vicomté de Millā, la maison d'Orleans. Et combien que ceux de dehors soyent foibles, ceux qui sont subiets encores, parfois ils en ont doute. Aux Venitiés ces seigneurs d'Italie (cōme j'ay dit) & d'auantage Florentins. Aufdits Florétins, ceux de Senes, leurs voisins, & Genneuois: Aux Genneuois, le mauuais gouuernement, & leur faute de foy, les vns enuers les autres: & gisent leurs partialitez en ligues, comme

Fourgonze, Adorne, & Oric, & autres.  
Ceci est tant veu, qu'on en a sçeu allez.

*Comment les Suyffes d'un trespetit nombre qu'ils  
estoyent, sont grandement multipliez  
pour le iourd'huy.*

CHAP. CVIII.

**P**our Allemaigne vous auez, & de tout temps la maison d'Austriche & Bauieres contraires, & en particulier, ceux de Bauieres contre l'un à l'autre. La maison d'Austriche en particulier, & les Suyffes, & ne fust le commencement de leur diuision qu'un village appelé Suyffe, qui ne scauroit faire six cens hommes, dont les autres portent le nom: qui se sont tant multipliez, que deux des meilleures villes que eust ladite maison d'Austriche en sont, comme Surich, Fribourg, & ont gaigné de grâdes batailles, esquelles ont tué des ducs d'Austriche. Maintes autres partialitez y a en ceste Allemaigne, comé ceux de Cleues, contre ceux de Gueldres: les ducs de Gueldres, contre les ducs de Juliers. Ces Ostrelins, qui sont situez tant auât en ce North contre le Roy de Danemarck. Et pour parler d'Allemaigne en gene-

general, y a tant de fortes places, & tant de gens enclins à mal faire, & à piller & desrober, & qui vsent de ces deffiances, pour petite occasion: car vn homme qui n'aura que luy & son varlet, deffiera vne grosse cité: & vn duc, pour mieux pouuoir desrober, avec le port de quelque petit chasteau, ou rocher, où il sera à retrait, où il aura vingt ou trente mil hommes à cheual, qui courront le deffier à la requeste. Ces gens ici ne sont gueres punis des princes d'Allemaigne: car ils s'en veulent seruir quand ils en ont affaire: les villes quand ils les peuuent tenir, les punissent cruellement, & aucunes fois ont bien assiegé de tels chasteaux, & abbattu: & aussi tiennent lesdites villes ordinairement des gens d'armes payez & gagez. Ainsi semble que ces princes, & villes d'Allemaigne, viuent comme le di, faisant charrier droit les vns les autres, & qu'il est necessaire qu'ain si soit, & pareillement par tout le monde. Je n'ay parlé que d'Europe: car ie ne me suis point informé des autres pays, comme d'Asie, d'Affrique. Mais bien oyons dire, qu'ils ont guerres & diuisions comme nous, & encores plus mecaniquement: car j'ay sçeu en ceste praticque plusieurs lieux, où ils se ven-

*Côdition  
des Al-  
lemani.*

dent les vns aux autres, aux Chrétiens. Et appert par les Portugalois, qui maints esclaves en ont eu, & ont tous les iours. Et par ce moyen ie doute que ne le de-  
 nons point trop reprocher aux Sarrazins, & qu'il y a des parties en Chrestienté qui en font autant : mais ils sont situez sur le pouuoir du Turc, ou fort voisins, comme en aucune partie de la Grece. Il pourroit donc sembler que ces deux diuisions fussent necessaires par le monde, & que ces aiguillons & choses opposites que Dieu à donné à chacun estat, & quasi à chacune personne (dont i'ay parlé dessus) qu'ils soyent necessaires, aussi soit de prime face. Je parle comme homme non lettré, & ne vueil tenir opinion que celle que de-  
 uons tenir : il me semble ainsi, & principalement par la bestialité de plusieurs princes, & aussi par la mauuaitié d'aucuns qui ont sens assez & experience: mais ils en veulent mal vsfer, car vn prince ou homme de quelque estat qu'il soit, ayant force & autorité, là où il demeure & par dessus les autres, s'il est bien lettré, & qu'il ait veu ou leu, cela l'amendera ou empirera. Car les mauuais empiront de beaucoup sçauoir, & les autres en amendent. Mais toutesfois il est à croire, que le  
 sçauoir

*Dieu a baillé à plusieurs abusés leur contraire pour aiguillon. Tres notable sensence.*

sçauoir amende plustost vn homme, que l'empirer : & n'y eust il que la honte de cognoistre son mal, si est ce assez pour le garder de mal faire, au moins d'en faire moins. Et s'il est bon, si voudra il s'indredene ne vouloir faire nul tort à personne : & en ay veu plusieurs experiences entre les grands personnages, & que le sçauoir les à retirez de bien mauuais propos. Et souuent est aussi bien la crainte de la punition de Dieu, dont ils ont plus grande cognoissance que les gens ignorans, qui n'ont ne veu ne leu. Je vueil donc dire que ceux qui se cognoissent, & sont mal sages par faute d'auoir esté bien nourris, & que leur complexion paradu-  
 uenture y aide, ils n'ont point de cognoissance iusques là où s'estend le pouuoir & seigneurie que Dieu leur a donné sur leurs subiets: car ils ne l'ont leu ni entendu par ceux qui le sçauent : & si aucuns en y a qui bien le sçauent, si ne le veulent ils point dire, de peur de leur desplaire : & si aucun leur en vouloit faire quelques bonnes remonstrances, nul ne le voudra soutenir, & au mieux venir le tiendront à fol, & paradu-  
 uenture sera prins au plus mauuais sens pour luy. Faut donc conclurre que la raison naturelle, ne nostre

*Dit di-  
gne de  
memoi-  
re.*

gens, ne la crainte de Dieu, ne l'amour de nostre prochain, ne nous garde point de estre violens les vns contre les autres, ne de retenir l'autruy, ou de luy oster le sien par toutes voyes qui nous sont possibles. Et si les grands tiennent villes ou chasteaux de leurs parés ou voisins, pour nulles de ces raisons ne les veulent rendre: & apres qu'une fois ils ont leur couleur, & fondé leurs raisons pourquoy les detiennent, chacun des leur loüe leur langage, au moins des prochains, & ceux qui veulent estre en bien d'eux. Des foibles qui ont diuision, ie n'en parle point: car ils ont superieur, qui aucunefois fait raison aux parties, au moins celuy qui aura bonne cause, & la pourchassera bien & deffendra largement, à longueur de temps aura raison si la court (c'est à entendre le prince en son autorité sous lequel il vit) n'est contre luy. Ainsi doit estre vray semblable que Dieu est quasi efforcé & contraint, ou bien semons de monstrier plusieurs signes, & de nous battre de plusieurs verges par nostre bestialité, & nostre mauuaitié, que ie croy mieux: mais la grande bestialité des princes, & aussi leur grande ignorance, est bien dangereuse, & bien à craindre: car  
Dieu

Dieu depart le mal, & le bien des seigneurs. Et doncques si vn prince qui est grand & fort, & à grand nombre de gens d'armes, par l'autorité desquels il a grands deniers, à volonté pour les payer, & pour despandre en toutes choses volontaires, & sans grande necessité de la chose publique, & que de celle ne veut rien diminuer, & que chacun n'entend qu'à luy complaire, touchant faire remonstrance, qu'on acquiert son indignation, & si n'y gaigne lon pas rien. Qui y pourra doncques mettre remede, si le bon Dieu ne l'y met? Dieu ne parle plus aux gens, ni n'est plus de Prophetes, qui parlent par sa bouche: car sa foy est assez ample & estendue, & toute notoire à ceux qui la veulent bien entendre & sçauoir. Et ne sera pas nulle excuse pour ignorance, au moins de ceux qui ont eu espace de temps de viure, & qui ont eu sens naturel. Comment donc eschapperont les hommes qui sont forts, & qui tiennent leurs seigneuries dressées, & en tel ordre; ou qui par force enleuent à leur plaisir, parquoy main- tiennent leur obeissance: & tiennent ce qui est sous eux en grande subiection; & le moindre commandement qu'ils font, est tousiours sur peine de la vie. Les

*Qui li-  
sez, notez  
ces beaux  
diss.*

vns punissent sous ombre de iustice, & ont gens de ce mestier qui sont prests à leur complaire, qui d'un peché veniel, en font un peché mortel: s'il n'y a matiere, ils trouuent bien les façons de dissimuler à ouïr les parties, & les tesmoins, pour tenir la personne, & destruire en despen- se: & attendant tousiours pour veoir si nul ne se veut point plaindre de celuy qui est detenu. Si ceste voye ne leur est assez seure & bonne pour venir à leur in- tention, ils en ont d'autres plus soudai- nes, & disent qu'il estoit bien necessaire pour donner exemple, & font les cas tels qu'il veulent, & que bon leur semble. A autres qui tiennent d'eux qui sont un peu forts, procedent par la voye de fait à leur dire. Tu desobeis, ou fais contre l'hommage que tu me dois, & y procedt par force à luy oster le sien, si faire le peu- uent, au moins il ne tient point à eux, & le font viure en grande tribulation. Celuy qui leur est voisin, si il est fort & aspre ils le laissent viure: mais si il est foible, il ne sçait ou se mettre. Ils diront que il a soustenu leurs ennemis, où ils vou- dront faire viure leurs gens d'armes en son pays, ou acheteront querelles, ou trouueront occasion de le destruire, ou soustien-

*Premier  
en me-  
moire  
ses sen-  
tences.*

soustiendront son voisin contre luy, & luy prestent gens. De leurs subiets desap- pointeront ceux qui bien auront serui leurs predecesseurs, pour faire gens neufs, pource qu'ils mettent trop à mourir, ils broüilleront les gens d'eglise, sur le fait de leurs benefices: afin que pour le moins ils en tirent recompense, pour enrichir quelqu'vns à l'appetit, le plus de fois de ceux qui ne l'ont point desserui en des- honneur & diffame, qui en aucun temps peut beaucoup. Aux nobles donnent tra- uail & despenſe sans cause, sous couleur de leurs guerres: princes à volonte, sans aduis ne considerer de leurs estats, & de eux qui deussent appeler, auant que les commencer, car se sont ceux qui y ont employé leurs personnes, & leurs biens: pourquoy ils en deussent bien sçauoir, auant que lon les commençast. De leurs peuples à la pluspart ne leur laissent rien: & apres auoir payé tailles trop plus gran- des qu'ils ne deussent, encores ils ne don- nent aucun ordre, sur la forme de viure de leurs gens d'armes, lesquels sans cesse sont par pays, sans rien payer, faisant des autres maux infinis, (ainsi que chacun sçait:) car ils ne se contentent point de la vie dont ils sont payez. D'auantage bat-

*Experit  
ce le mō-  
stre.*

rent les poures gens, & outragent. & contraignent d'aller chercher pain, vin, & viure dehors: & si le bon homme, à femme ou fille, qui soit belle: il fera que sage de la bié garder. Toutefois puis qu'il y a payement, il seroit bien aisé à y mettre ordre: & que les gens d'armes fussent payez de deux mois, en deux mois, pour le pl<sup>s</sup> tard: ainsi n'auroyent point d'excuse de faire les maux qu'ils font, sous couleur de n'estre point payez: car l'argent est leué, & vient au bout de l'an. Je di ceci pour nostre royaume, qui est plus oppressé & persecuté de ce cas que nul autre royaume, ne nulle autre seigneurie que ie cognoisse, & ne scauroit nul y mettre le remede qu'un sage Roy. Les autres pays voisins ont autre punition.

*On s'attent à Dieu.*

*Ainsi les escriuēt ceux qui parlent de choses publiques.*

**D**oncques pour continuer mon propos n'y a Roy ne seigneur sur terre qui ait pouuoir outre son domaine, de mettre vn denier sur ses subiets sans octroy & consentement de ceux qui le doyent payer, sinō par tyrannie ou violence. On pourroit respondre qu'il y a des faisons qu'il ne faut pas attēdre l'assemblée, & que la chose seroit trop lōgue à cōmēcer la guerre, & à l'entreprendre, ne se faut point

point tāt halter, & a lon assez de temps. Et si vous di que les rois & princes en sont tant plus forts, quand ils s'entretiennent du conseil de leurs subiets, & en sont plus craints de leurs ennemis. Et quand ce viēt à deffendre, on void venir ceste nuée de loin, & specialement quand c'est d'estrangers: & à cela ne doyent les subiets rien plaindre ne refuser, & ne scauroit aduenir si soudain que l'on ne puisse bien appeler quelqu'un: & personnages tels q'on puisse dire. Il n'est point fait sans cause, & en cela n'vser point d'affection n'y entretenir vne petite guerre à volenté & sans propos pour auoir cause de leuer argent. Je scaÿ bien qu'il faut argent pour deffendre les frontieres, & les enuironz garder quand il n'est point de guerre pour n'estre surpris, & le tout faire modérément: & à toutes ces choses sert le sens d'un sage prince, car s'il est bon, il cognoist qui est Dieu, & qui est le monde, en ce qu'il doit & peut faire & laisser: car selon mon aduis contre toutes les choses du monde, le lieu dont i'ay cognoissance ou la chose publique est mieuz traitée, où il y a moins de violence sur le peuple, où il y a moins d'edifices abbatuz, n'y de demolis pour guerre, c'est Angleterre, & tō-

*Dequoy sert le sage prince*

bent le fort & le malheur sur ceux là qui font la guerre.

*Comment le Roy est mieuz serui & secouru de ses subiets, que nul autre prince du monde.*

CHAP. CIX.

**N**ostre Roy est le seigneur du monde, qui le moins à cause d'vser de ce mot de dire: l'ay priuilege de leuer sur mes subiets ce qui me plaist: car ne luy ni autrene l'a, & ne luy font nul honneur ceux qui ainsi le dient pour le faire estimer plus grand: mais le font hayr & craindre aux voisins, qui pour rien ne voudroyent estre sans telle seigneurie, & mesmes aucuns du royaume s'en passeroient bien qui en tiennent, mais si nostre Roy, ou ceux qui le veulent louer & agrandir, disoyent: l'ay des subiets si būs & loyaux, qui ne me refusent chose que ie leur sçache demander, & suis plus crainct, obey, & serui de mes subiets, que nul autre prince qui vint sur la terre, & qui plus patiemment endurent tous maux, & aussi toutes rudesses, & à qui moins il souuient de leurs dommages passez: il me semble que cela luy seroit grand los, & ie di la verité, non pas dire,

Ic

Je prens ce que ie vueil, & en ay priuileges: Il me les faut bien garder. Le Roy Charles le Quint ne le disoit point, aussi ne l'ay ie point oüi dire à leurs seruiteurs à qui il sembloit qu'ils faisoient bien la besongne, mais selon mō aduis il mesprenoyent enuers leur seigneur, & ne le disoyent que pour faire les bons varlets, & aussi qu'ils ne sçauoyent qu'ils disoyent. Et pour parler de l'experience de la bonté des François, ne faut alleguer de nostre temps que les trois estats tenus à Tours apres le decez de nostre bon maistre le Roy Loys onzième (à qui Dieu face pardon) qui fut l'an mille quatre cens quatre vingts & trois. Lon pouuoit estimer lors que ceste bonne assemblee estoit dangereuse, & disoyent aucuns de petite condition, & de petite vertu: & ont dit par plusieurs fois depuis, que cest crime de leze maiesté, que de parler d'assemblees & estats, & que c'est pour diminuer l'authorité du Roy, & sont ceux qui commettent crime enuers Dieu; & le Roy, & la chose publique: mais seruoient ces paroles, & seruent à ceux qui sont en autorité & credit sans rien l'auoir merité, & qui ne sont propices d'y estre, & n'ont accoustumé que de flageoller en l'oreille, &

*Comment  
offense  
ceux qui  
empes-  
chent les  
estats.*

parler des choses de peu de valeur, & craignent les grâdes assemblees de peur qu'ils ne soyent cogneus, où que leurs œuvres ne soyent blasmees. Lors que ie di, chacun estimoit le royaume bié attenué tant des grans que des moyens, & que des petits, pource qu'ils auoyent porté, & souffert vingt ans ou plus, de grandes & horribles tailles, qui ne furent iamais si grandes à trois millions de francs pres, i'entens à leuer tous les ans. Car iamais le roy Charles septiesme ne leua plus de dixhuit cens mille frâcs par an. Et le Roy Loys son fils en leuoit à l'heure de son trespas quarante & sept cens mille francs sans l'artillerie, & autres choses semblables. Et seurement c'estoit compassion de veoir où sçauoir la poureté du peuple: mais vn bien auoit en luy nostre bon maistre, il ne mettoit rien en tresor. Il prenoit tout & despendoit tout, & fait tant de grands edifices à la fortification & defense des villes & places de son royaume, & plus que tous les autres rois qui ont esté deuant luy. Il donna beaucoup aux eglises: en aucunes choses eust mieux valu moins: car il prenoit des poures pour le donner à ceux qui n'en auoyent aucun besoin. Au fort, en nul n'a mesure parfaite en ce monde.

Combien  
leuoit le  
Roy  
Charles  
sur Fran  
ce.

Notes  
scc.

Comment

Comment au Roy Charles huitiesme furent bailléz  
& establis douze notables personages  
pour son conseil.

CHAP. CX.

**E**N ce royaume tât foible & tant oppressé en mainte sorte, apres la mort de nostre Roy, il y eust diuision du peuple contre celuy qui regne. Les princes & les subiets se meirent en armes contre leur ieune Roy, & en voulurēt faire vn autre. Ils luy voulurent oster son autorité, & le voulurēt brider qu'il ne peust vser d'autorité de Roy. Et comment le pouuoient ils faire? Certes non. Si en y a il eu d'assez glorieux pour dire qu'oui. Toutefois ils feirent l'opposite de tout ce que ie demande: car tous viadrent deuers luy, tant les princes & les seigneurs, que ceux des bonnes villes: tous le recogneurent pour le Roy, & luy feirent serment & hommage. Et feirēt les princes & seigneurs leur foy humblement les genoux à terre, en baillant par requeste ce qu'ils demandoient, dresserēt conseil, où ils feirent cōpagnie de douze qui y furent nommez, deors le Roy commandoit qui nauoit que treize ans, à la relation de cedit conseil. A ladite af-

semblee des estats dessusdits, furent faites aucunes requestes & remonstrances en la presence du Roy & de son conseil, en grâde humilité pour le bien du royaume, remettant tousiours tout au bon plaisir du Roy, & de sondit cōseil. Luy octroyerent ce qu'on leur vouloit demander, & ce qu'on leur monstra par escrit estre necessaire pour le fait du Roy, sans rien dire à l'encontre. Et estoit la somme demandee de deux millions cinq cens mille frâcs qui estoit assez au cœur saoul, & plus trop que peu sans autres affaires. Et supplierēt lesdits estats, qu'au bout de deux ans ils fussent rassemblez, & que si le Roy n'auoit assez d'argent, qu'ils luy en bailleroient à son plaisir, & que s'il auoit guerres, ou quelqu'un qui le voulsist offenser, ils luy mettroyēt leurs personnes & leurs biens, sans rien luy refuser de ce qui seroit besoin. Estoit ce sur tels subiets que le Roy doit alleguer priuileges de pouuoir prendre à son plaisir, que si liberallement luy donnent? Ne seroit il pas plus iuste enuers Dieu & le mōde de leuer par ceste forme, que par volonte desordonnee? car nul prince ne le peut autrement leuer que par autruy, comme dit est, si ce n'est par tyrannie, & qu'il soit excommunié.

*La bonité du peuple de France.*

*Prince ne doit dire qu'il peut prē-*

nié. Mais il en est bien d'assez bestes pour ne scauoir, ce qu'il peut faire ou laisser en cest endroit. Aussi bien il y a des peuples qui offensent contre leur seigneur, & ne luy obeissent pas, ni ne le secourent en ses necessitez, mais en lieu de luy aider, quand ce vient es affaires, ils le mesprisent, & se mettent en rebellio & desobeissance contre luy, en commettant & venant contre le serment de fidelité qu'ils ont fait.

*dire à son plaisir.*

*Comment la pluspart des maux que nous souffrons viennent par faute de foy.*

CHAP. CXI.

**L**A ou sont nouveaux rois & princes (i'entens d'eux ou de leurs gouuerneurs, & pour les peuples ceux qui ont les preeminences & maistrises sur eux) les plus grands maux viennent volontiers des plus forts, car les foibles ne cherchent que patience. Ici ie comprends les femmes comme les hommes quelque fois, & en aucuns lieux qui ont autorité ou maistrise, ou pour l'amour de leurs maris, ou pour auoir admiration de leurs affaires, ou que leurs seigneurs viennent de par elles. Et si ie voulois parler des

moyens estats de ce monde; & des petits ce propos continueroit trop; & me suffir alleguer les grands: car c'est par ceulz là où lon cognoist la puissance de Dieu; & sa iustice: car pour deux cens mille meschets aduenus à vn poure homme, on ne s'en aduise, car on attribue tout à la pource, ou à auoir esté mal pensé, ou s'il s'est noyé ou rompu le col, pource qu'il estoit seul, à grande peine en veut on ouïr parler. Quand il meschet à vne grande cité, on ne dist pas ainsi: mais encores n'en parle on point tant que des princes. Il faut doncques dire, pourquoy la puissance de Dieu se montre plus grande contre les princes & les grands, que contre les petits: c'est que les petits & les pources trouuent assez qui les punissent quand ils font le pourquoy, & encores sont assez souuent punis sans auoir rien fait, soit pour donner exemple aux autres, ou pour auoir leurs biens, ou par aduventure, par la faueur du iuge, & aucune fois l'ont bien desserui, & faut bien que iustice se face: mais des grands princes & des grandes princesses, de leurs grands gouverneurs, & des conseillers des princesses villes desordonnées, & desobeissans à leur seigneur, & de leurs gouverneurs, qui s'informera de leur

Questio.

Les  
grands  
quand au  
monde  
sont im-  
punitis.

leur vice? L'information faite, qui l'apportera au iuge? qui fera le iuge qui en prendra la cognoissance, & qui en fera la punition? Le di des mauuais, & n'entens point des bõs: mais il en est peu. Et quelles sont les causes pourquoy ils mettent à eux & tous autres, tous ces cas dont i'ay parlé ici dessus, & d'autres dont ie me suis teu pour brefueté, sans auoir consideration de la puissance diuine, & de sa iustice? En ce cas, ie di que c'est faute de foy, dont il me semble que procedent tous les maux qui sont par le monde: & par especial, les maux qu'ont partie de ceulz qui se plaignent d'estre greuez & foulez d'autruy, & des plus forts. Car le poure homme qui aura vraye foy & bone, quel qu'il soit, & qui croyroit fermement les peines d'enfer estre telles que veritables elles sont: qui aussi craindroit auoir prins de Fautruy à tort, & q son pere ou son grand pere & luy possedaist, soyent duchez, comtez, villes, ou chasteaux, meubles ou propre, vn estang, vn moulin, chacun en sa qualité, & que il creust fermement comme le deuons croire, ie n'entreray iamais en paradis; si ie ne fay satisfaction, & si ie ne rends ce que i'ay de tel. Il ne seroit estre croyable qu'il y eust prince ou prin-

Noter  
tous.

cesse au monde, ni autre qui voulist  
 retenir de son subiet, ne de son voisin, ne  
 qui voulist faire mourir nul à tort, ne le  
 tenir en prison, ni oster aux vns pour do-  
 ner aux autres; ne les enrichir, qui est le  
 plus cruel mestier qu'ils facent, ne procu-  
 rer choses deshonneſte contre ſes parens  
 & ſeruiteurs pour leurs plaisirs, comme  
 pour femme ou cas ſemblable (par ma foy  
 non) où il n'est pas croyable. S'ils auoyent  
 donc ferme foy, & qu'ils creuſſent ce que  
 Dieu & l'eglise nous commande ſur pei-  
 ne de damnation, cognoiſſans les iours  
 eſtre ſi brieſs, les peines d'enfer eſtre ſi  
 horribles, & ſans nulle ſin, ne remiſſion  
 pour les dânez, ils ne feroient pas ce qu'ils  
 font. Il faut donc conclurre que tous les  
 maux viennent de faute de foy. Et pout  
 exēple, quād vn Roy, ou vn prince eſt pri-  
 ſonnier, & qu'il a peur de mourir en pri-  
 ſon, a il rien ſi cher au mōde qu'il ne bail-  
 laſt pour ſortir: il baille le ſien, & celuy de  
 ſes ſubiets. Comme vous auez veu du  
 Roy Iean de France prins par le prince de  
 Galles à la bataille de Poitiers, qui paya  
 trois millions de francs, & bailla tout  
 Aquitaine, au moins ce qu'il en tenoit, &  
 aſſez d'autres citez, villes & places, &  
 comme le tiers du royaume, & meſt le  
 royau-

royaume en ſi grande poureté qu'il y a-  
 uoit par long temps monnoye comme de  
 cuir qui auoit vn petit clou d'argent. Et  
 tout ceci bailla le Roy Iean, & ſon ſils le  
 Roy Charles le ſage, pour la deliurance  
 dudit Roy Iean, & quand ils n'euffent riē  
 voulu bailler, ſi ne l'euffent point les An-  
 glois fait mourir. Mais tout au pis aller  
 il l'euffent mis en priſon: & quand ain-  
 ſi eult eſté qu'il l'euffent fait mourir, ſi  
 n'eult ce eſté le payement ſemblable à la  
 millieſme partie de la moindre peine d'en-  
 fer. Pourquoi doncques bailloit il tout  
 ce que i'ay dit, & deſtruiſoit ſes enfans, &  
 ſubiets de ſon royaume, ſinon pource  
 qu'il croyoit ce qu'il voyoit, & qu'il ſça-  
 uoit bien qu'autrement ne ſeroit deliuré.  
 Mais il eſt à croire que par aduenture en  
 commettant le cas pourquoy ceſte puni-  
 tion luy aduint, & à ſes enfans, & à ſes  
 ſubiets, il n'auoit point ferme foy & créa-  
 ce de l'offence qu'il commettoit contre  
 Dieu & ſon commandement. Or n'eſt il  
 prince, ou peu, que ſ'il tient vne ville de ſō  
 voisin, que pour crainte de Dieu la vou-  
 liſt bailler, n'y pour euitter les peines d'en-  
 fer. Et le Roy Iean bailla ſi grandes  
 choſes pour deliurer ſadite perſonne de  
 priſon.

*Les prin-  
 ces ſont  
 plus pour  
 foy que  
 pour le  
 bien pu-  
 blic ou  
 pour  
 crainte  
 de Dieu.*

*Les grãds  
fouillent  
le peuple  
sans cõ-  
passion.*

**I**'Ay donc demandé en vn article prece-  
dent qui fera information des grãds,  
& qui l'apportera au iuge? & qui sera le  
iuge qui punira les mauuais? L'informa-  
tion sera la plainte & clameurs du peuple  
qu'ils fouillent & oppressent en tant de  
manieres, sans en auoir compassion ne pi-  
tié. Les douloureuses lamentations des  
veufes & orphelins, dont ils auront fait  
mourir les maris & peres, dont ont souf-  
fert ceux qui demourent apres eux. Et ge-  
neralement tous ceux qu'ils auront perse-  
cutez, tant en leurs personnes qu'en leurs  
biens. Ceci sera informatiõ à leurs grãds  
cris pour plaintes & piteuses larmes, &  
les presenteront deuant nostre Seigneur  
qui sera le vray iuge qui par aduerture ne  
voudra attendre à les punir, en l'autre mô-  
de: mais les punira en cestui ci. Dont  
faut entendre qu'ils seront punis pour  
n'auoir rien voulu croire, & pource qu'ils  
n'auront eu ferme foy & creance es com-  
mandemens de Dieu. Ainsi faut dire  
qu'il est force que Dieu monstre de tels  
points & de tels signes, qu'eux & tout  
le monde croiront que les punitions leur  
aduient pour leurs mauuaises crean-  
ces & offenses: & que Dieu monstre con-  
tre eux sa force & sa vertu & iustice, car  
nul

*Digne  
de me-  
moire.*

nul autre n'en a le pouuoir. De prime fa-  
ce pour les punitions de Dieu, ne se font  
point corrigez de quelque grandeur que  
elles soyent, & à trait de temps. Mais nul  
n'en aduient à nul prince, ou ceux qui ont  
gouuernement sur les affaires, ou sur ceux  
qui gouuernent vne grande commu-  
nauté, que l'issüë n'en soit bien grande  
& bien dangereuse pour les subiets. Je  
n'appelle point de leurs males fortunes,  
dont les subiets se sentent, comme de  
tomber sus d'un cheual, se rompre vno  
iambe, & puis s'en guarir avec vne fieure  
bien aspre, mais ce leur est propice, & en  
sont plus sages.

**L**es males aduertes sont, quand <sup>Comme</sup>  
Dieu est tant offensé qu'il ne le veut <sup>fait le</sup>  
plus endurer, mais veut monstre sa force <sup>mauuais</sup>  
& sa diuine iustice: premierement leur <sup>conseil</sup>  
diminuer le sens, qui est grande playe <sup>des prin-</sup>  
pour ceux à qui il touche, il trouble la <sup>ces.</sup>  
maison: le prince tombe en telle indigna-  
tion enuers nostre Seigneur, qu'il fuit les  
conseils, & compagnies des sages, & en  
esleue de tous neufs mal sages, mal raison-  
nables, & violents, qui luy complaisent à  
ce qu'il dit: sil faut imposer vn denier, ils  
disent deux: sil menace vn homme, ils

disent qu'il le faut pendre: & de toutes autres choses le semblable: & que sur tout il se face craindre, & qu'il se montre fier & courageux, & ce font esperant qu'ils seront craints par ce moyen, comme si autorité estoit leur heritage. Ceux qu'il aura appelez à ce conseil, & aura chassés & deboutez ceux, qui par longues années auoyent serui & qui ont accointance & amitié en sa terre, sont mal contents à l'occasion des autres nouueaux gouuerneurs. Et par aduerture qu'ad on les voudroit tant presser, qu'ils seroyent contrains à se deffendre, ou de fuir vers quelque voisin paraduerture ennemi & malvueillant de celui qui les chasse. Et ainsi par diuision de ceux de dedans le pays, y entreroient ceux de dehors. Est il nulle playe ne persecution si grande, que guerre entre les amis & ceux qui se cognoissent: ne nulle haine si horrible des ennemis estrangers, quand le dedans se deffend aisément, & qu'ils n'ont nulles intelligences ni accointance aux ennemis du royaume? Cuidez vous qu'un prince mal sage follement accompagné, cognoisse venir ceste malle fortune de loin que d'auoir diuision entre les siens, ne qu'il pense que cela luy puisse nuire, ne qu'il vienne de

*Un prince mal sage & follement accompagné.*

Dieu?

Dieu: il ne s'en trouue point pis disné ne pis couché, ne moins de cheuaux ne moins de robbes, mais beaucoup mieux accompagné: car il tire les gens de leur poureté, & depart les despoüilles & les estats de ceux qu'il aura chassés, & du sien pourra croistre sa renommée. A l'heure qu'il n'y pensera la main de Dieu luy fera soudre un ennemi, dont paraduerture iamais il ne se fust aduisé. Lors luy naistront les pensées & les suspicions de ceux qu'il aura offensez, & aura crainte d'asléz de personnes, qui ne luy veüent aucun mal faire: il n'aura point refuge à Dieu, mais preparera sa force. Auons nous point veu de nostre temps tels exemples ici pres de nous? Nous auons veu le Roy Edouard d'Angleterre le quart, mort depuis peu de temps, chef de la maison Dyorth. A il point deffait la lignee de Lenclastre, sous qui son pere & luy auoyent long temps vescu, & fait hommage au Roy Henry septiesme Roy de Angleterre de ceste dite lignee? depuis le tint ledit Edouard par longues années en prison, au chasteau de Londres, ville capitale dudit royaume d'Angleterre, & puis finalement l'ont fait mourir.

*Noter bien.*

Comment les rois d'Angleterre à cause des diuisions qu'ils ont eu avec leurs princes & filz, iets sont tombez en grosses calamitez.

CHAP. CXII.

**A**Vons nous pas veu le comte de Waruic chef & principal gouverneur de tous les faits du defusdit Edoüard ? lequel a fait mourir tous ses amis, & par especial les ducs de Sôbreflet, & à la fin deuenir ennemi du Roy Edoüard son maistre, donner sa fille au prince de Galles fils du Roy Henry, & vouloir mettre sus ceste lignee de Lenclastre passer avec luy en Angleterre estre desconfit en bataille, & morts ses freres & parens avec luy, semblablement plusieurs seigneurs d'Angleterre, qui vn tēps fust qu'ils faisoient mourir leurs ennemis. Apres les enfans de ceux là se reuengeoyent quād le temps tournoit pour eux, & faisoient mourir les autres. Il est à penser que telle playe ne vient que par la diuine iustice: mais (comme i'ay dit ailleurs) ceste grace a ce royaume d'Angleterre par dessus les autres royaumes, que le pays ne le peuple ne s'en destruit point, ni ne bruissent, ni ne demolissent.

Bonne  
consu-  
me des  
Anglois

les edifices, & tourne la fortune sur les gens de guerre, & par especial sur les nobles, contre lesquels ils sont trop enuieux. Aussi rien n'est fait en ce monde que par eux. Apres que le Roy Edoüard a esté au dessus de ses affaires de son royaume & du nostre, il auoit cinquante mille escus l'an, rédus en son chasteau de Londres: & qu'il estoit tant comble de richesses que plus u'en pouuoit, tout soudainement il est mort, & comme par melencolie du mariage de nostre Roy (qui regne à present) avec madame Marguerite fille du duc d'Autriche, & tantost apres qu'il en eust des nouvelles, il print la maladie, car lors se tint à deceu du mariage de la fille qu'il faisoit appeler madame la Dauphine. Et si luy fust rompu, la pension qu'il prenoit de nous qu'il appeloit tribut: mais ce n'estoit ne l'vn ne l'autre, & l'ay declaré dessus. Le Roy Edoüard laissa à sa femme deux beaux fils, l'vn appelé le prince de Galles, l'autre le duc Dyorth, & deux filles. Le duc de Clocestre son frere, qui print le gouuernement de son neveu le prince de Galles, lequel pouuoit auoir dix ans, & luy feit hommage comme à son Roy, & l'emmena à Londres fainnant le vouloir couronner, & pour ti-

La mort  
du Roy  
Edouard  
Anglois

rer l'autre fils de la franchise de Londres où il estoit avec la mère qui auoit quelques suspection. Fin de compte, par le moyen d'un euesque de Bas, lequel auoit esté autrefois conseiller du Roy Edouïard, puis le desappointa, & le tint en prison, & print argent de sa deliurance. Cestuy euesque meïst en auant à ce duc de Cloestre, que ledit Roy Edouïard estoit fort amoureux d'une dame d'Angleterre, & luy promit de l'espouser pourueu qu'il couchast avec elle, elle sy consentit & dist cest euesque qu'il les auoit espouzez, & n'y auoit que luy & eux deux. Il estoit homme de court & ne le descouurit pas, & aida à faire taire la dame, & demoura ainsi ceste chose, & depuis espousa ledit Roy Edouïard, la fille d'un cheualier d'Angleterre, appelé monseigneur de Riuières, femme veufue qui auoit deux fils, & aussi par amourettes. A ceste heure dont ie parle, cest euesque de Bas descouurit ceste matiere à ce duc de Cloestre, qui luy aida bien à executer son mauuais vouloir, & feist mourir ces deux nepeux, & se feist appeler Roy Richard. Les deux filles feist déclarer bastardes en plein parlement, & leur feist oster les hermines, & feist mourir tous les bons seruiteurs

*Grande cruauté du duc de Cloestre.*

teurs de son feu frere, au moins ceux que il peut prendre. Ceste cruauté n'alla pas loin: car luy estant en plus grand orgueil que ne fust cent ans auoit Roy de Angleterre, & auoit fait mourir le duc de Boucquignan, & tenoit grande armee prestee, Dieu luy sourdit un ennemi, qui n'auoit nulle force, c'estoit le comte de Richemont prisonnier en Bretagne, au iourd'huy Roy d'Angleterre, de la lignee de Lenclastre, mais non pas le prochain de la couronne, quelque chose que l'on die au moins que i'entende. Lequel m'a autrefois compté, peu auant qu'il partist de ce royaume, que depuis l'aage de cinq ans auoit esté gardé & caché comme fugitif en prison, comme auoit esté quinze ans ou enuiron prisonnier en Bretagne du duc François premier mort. Esquelles mains il vint par tempeste de mer, cuidant fuir en France, & le comte Penbroc son oncle avec luy, i'estois pour lors deuers ledit duc: Quand ils furent prins, ledit duc les traita doucement pour prisonniers, & au trespas du Roy Edouïard, ledit duc François luy bailla assez largement gens & nauires, & avecques l'intelligence dudit duc de Boucquignan, qui pour telle occasion mou-

*Le duc de Bretagne aida au Roy de Angleterre.*

rut, l'enuoya pour descendre en Angleterre. Il eust grand tourment & vent contraire, & retourna à Dieppe, & de là par terre en Bretagne. Quand il fust retourné en Bretagne, il doubta le duc de Despence, car il auoit quelques cinq cens Anglois, & si craignoit que ledit duc ne l'accordast avec le Roy Richard à son dommage, & aussi en le pratiquant de deça: parquoy s'en vint, & sa bande sans dire a dieu audit duc.

*Comment le comte de Richemont fut fait Roy d'Angleterre par le moyen & aide du Roy Charles huitiesme, & le Roy Richard occis.*

CHAP. CXIII.

**D**Eu de temps apres, on luy paya trois ou quatre mille hommes pour le passage seulement; & fust baillé par le Roy qui est do present, & à ceux qui estoient avec luy vne bonne somme d'argent, & quelques pieces d'artillerie; qui fust conduite avec les nauires de Normandie, pour descendre en Galles, dont il estoit. Ce Roy Richard marcha au deuat de luy, le seigneur Destinlay, vn cheualier d'Angleterre, maître de la mere dudit comte de Richemont luy

*Les rois Anglois de present furent mis par l'ayde de France.*

luy amena bien vingt & six mille hommes, ils eurent la bataille & fust occis sur le cháp: Ledit Roy Richard & ledit comte de Richemont couronné Roy d'Angleterre sur ledit champ. De la couronne dudit Roy Richard diriez vous que cest ceci, fortune? c'est vray iugement de Dieu. Encores pour mieux le cognoistre, tâtoft apres qu'il eust fait ce cruel meurtre, il perdit sa femme: aucuns disent qu'il l'a feist mourir, il n'auoit qu'un fils, lequel incotinent mourut. Ce propos dont ie parle, eust mieux serui plus en arriere, ou ie parleray du trespas dudit roy Edouard, car il estoit encores vif au temps, dont parle ce chapitre: mais ie l'ay fait pour cōtinuer le propos de mon incident. Semblablement auons veu depuis peu de temps muer la couronne d'Espaigne, depuis le trespas du Roy Dom Thierry dernier mort: lequel auoit pour femme, la sœur du Roy de Portugal dernier trespasé, de laquelle faillit vne belle fille: toutefois elle n'a point suc cédé, & a esté priuee de la courone, sous couleur d'adultere commis par sa mere. *Mutatio du royan*  
Et si n'est pas la chose passée sans debat *me d'Es-*  
& grand' guerre. Car le Roy de Portugal *paigre.*  
a voulu soustenir sa niepce, & plusieurs autres seigneurs du royaume avec luy;

toutefois la sœur du Roy Henry fust mar-  
rice avec le fils du Roy Dom Jean d'Ar-  
ragon, & à obtenu le royaume & possédé,  
& ainsi ce iugement & ce partage c'est  
fait au ciel, ou il s'en fait assez d'autres.

*Calami-  
tes du  
royaume  
d'Escoffe*

Vous avez veu depuis peu de temps le  
Roy d'Escoffe & son fils de l'age de treize  
ou quatorze ans en bataille l'un contre  
l'autre, le fils sa part obtint, & rendit le  
Roy mort en la place, il auoit fait mourir  
son frere, & plusieurs autres cas luy es-  
toyent exposez, comme la mort de sa sœur,  
& autres. Vous avez aussi veu la duché de

*Cas exe-  
crable  
du duc  
de Guel-  
dres.*

Gueldres, & oüi l'ingratitude du duc der-  
nier mort cōtre son pere. Assez de pareils  
cas pourrez oüir, qui aisément doyent  
estre cogneus, pour deuiner les punitions  
& tous les maux seront commencez par  
rapport, & puis par diuisions desquelles  
se font sources de guerres, de laquelle

*Notex  
pour con-  
sulsion.*

vient mortalité & famine. Et tous ces  
maux procedent de faute de foy, & faut  
doncques cognoistre (veula mauuaistié  
des hommes, & par especial des grands  
qui ne se cognoissent, & qui ne croient  
point qu'il soit vn Dieu: qu'il est neces-  
sité que chacun seigneur & prince ait son  
contraire pour le tenir en crainte & hu-  
milité, ou autrement nul ne pourroit vi-  
ure

ure soubs eux, ni aupres d'eux.

**I**L est doncques temps que ie retourne  
à ma principale matiere, & continuer  
le propos de ces memoires faits à vostre  
requeste, (monseigneur l'archeuesque de  
Vienne.) Apres que ce duc de Gueldres  
fust venu deuant Tournay, il feist mettre  
les feux iusques aux faux bourgs. Il ya-  
uoit dedás trois ou quatre cens hommes  
d'armes qui faillirent sur la queuë à leur  
retraite. Et incontinet ce peuple se meist  
à fuir. Le duc de Gueldres, qui estoit vn  
tresuaillant prince, tourna pour cuider  
donner chemin à ses gens de se retirer, il  
fust mal suyui, & fust porté par terre &  
tué, & assez bon nombre de ce peuple. Et  
se trouua bien peu de gens du Roy à faire  
cest exploit. Et l'ost des Flamens avec  
ceste perte se retira, car il n'y eust qu'une  
bande deffaire d'entre eux. Madamoiselle  
de Bourgongne, comme lon dit, eust  
tresgrande ioye de ceste aduenture, &  
ceux qui l'aimoyent. Car lon dit pour cer-  
tain, que lesdits Ganthois estoient deli-  
berer de la faire espouser par force audit  
duc de Gueldres, car de son consentemēt  
ne l'eussent sceu faire pour plusieurs rai-  
sons, comme vous l'avez entendu de luy

*Deffai-  
des Gan-  
thois.*

par ci deuant.

Ceux qui verront ces memoires pour le temps aduenir, & qui entendront les choses & affaires de ce royaume, & des voisins (mieux que moy) se pourroyent esbahir, que depuis la mort du duc Charles de Bourgogne iusques icy, ou il y a distance de pres d'un an, que ie n'ay fait nulle mention des Anglois, & comme ils pouuoient souffrir, que le Roy meist en ses mains les villes si voisines d'eux, comme Arras, Boulongne, Hesdin & plusieurs chasteaux. Et estre logez deuant saint Omer par plusieurs iours. La cause si estoit que les siens, & vertus de nostre Roy precedoyent celuy du Roy Edouard d'Angleterre qui pour lors regnoit, combien que ledit Roy Edouard estoit prince tresuallant, & qui auoit gaigné en Angleterre huit ou neuf batailles, esquelles tousiours il auoit esté à pied qui estoit chose de grande loüange pour luy. Mais ce fust en differens & diuers iours, il ne falloit point que le sens du Roy d'Angleterre ne son labour trouuast, car la bataille passée, il estoit maistre iusques à vn autre temps. Car incontinent qu'un discord se mouuoit en Angleterre, en dix iours

iours au moins l'un ou l'autre estoit au dessus. Et nos affaires de deça ne sont point ainsi: car il falloit avec l'exploict de la guerre, que nostre Roy entendist en plusieurs lieux de son royaume, & aux voisins, par especial entendist entre tous ses autres affaires à contenter ledit Roy d'Angleterre, ou à l'entretenir par ambassadeurs, presens & belles paroles, afin qu'il ne s'empeschast point de nos affaires. Car ledit seigneur scauoit bien, qu'à routes heures, les Anglois, tant nobles, que commune, & gens d'eglise sont enclins à la guerre contre ce royaume, tant sous couleur de leurs querelles qu'ils y pretendoyent à auoir, que pour l'esperance d'y gaigner: pource que Dieu a permis à leurs predecesseurs gaigner en ce royaume plusieurs grandes batailles, & y auoir longue possession, tant en Normandie qu'en Guyenne qu'ils auoyent possédé trois cens cinquante ans à l'heure que le Roy Charles septiesme le gaigna le premier coup, comme j'ay dit ailleurs. Pourquoy ils emporterét de grandes despoüilles & richesses en Angleterre, tant des princes & seigneurs de France, qu'ils auoyent eu leurs prisonniers, & en grand nombre comme des villes & places qu'ils

*Les grâ-  
des affai-  
res du  
Roy  
Loys.*

auoyent prins audit royaume, & esperoyent encores de faire. Mais à grand peine leur fust aduenue telle aduerture du temps du Roy nostre maistre: car il n'eust iamais hazardé son royaume iusques là, que de foy mettre à pied, ne toute la nobleste dudit royaume, pour les combatre comme lon feist à Agincourt, & yeust bien procedé plus sagement si là fust venu, comme auez peu veoir par la maniere qu'il sen despescha, à la venue du Roy Edouard. Ainsi le dit seigneur voyoit bien qu'il falloit qu'il sentretint avec ledit Roy d'Angleterre & avec ses prochains, lesquels il sentoit enclins à entretenir la paix, & à prendre de ses biens, pourquoy payoit bien la pension de cinquante mil escus, qu'il leur redroit à Londres, & l'appelerent tribut. Et à ses prochains seruiteurs en payoit quelques seize mil. C'est à sçauoir au chancelier, aux maistres des roolles, qui pour ceste heure est chancelier, au grand chambellam le seigneur de Astingues, homme de grand sens & vertu, & de grande autorité vers son maistre, & non sans cause: car il l'auoit bien & loyaument serui. Thomas de Montgomeri, au seigneur de Hauart, qui depuis a esté avec ce mauuais Roy Richard duc

duc de Molle, au grand escuyer appelé maistre Cheue troiiesme chalangier, au Marquis fils de la roine d'Angleterre du precedent mariage, & de tresgrands dons à tous ceux qui venoyent deuers luy, encores qu'ils vinsent avec commissiōs ruiueuses, si les despeschoit il avec si bones paroles, & avec si beaux presens, qu'ils sen alloient bien contents de luy: & encores qu'aucuns cogneussent bien, qu'il le feist pour gagner temps, & faire son fait en ceste guerre qu'il auoit commēce: si le dissimuloient ils pour le profit qu'ils en auoyent.

*Comment le Roy prudemment taschoit à entretenir les seruiteurs du Roy d'Angleterre par dons qu'il leur faisoit.*

CHAP. CXIII.

 Tous ceux ci, auoit fait des dōs outre leurs pensions, & suis leur qu'à ce monseigneur de Hauart, outre sa pēsiō, on luy donna en moins de deux ans, en argent, & vaisselle, vingt & quatre mil escus: Et au chambellam, le seigneur d'Astingues donna pour vn coup, mille marcs d'argent en vaisselle. Et de tous ces personnages ici, se trou-

uerent les quittances en la chambre des comptes à Paris, sauf dudit seigneur d'Angleterre, & n'y en a qu'un, pourquoy c'est vne grande office. Cedit chambellam se feist prier à se faire pensionnaire du Roy, & i'en fus cause. Car ie le scy ami du duc Charles de Bourgogne pour le temps que i'estois à luy, lequel luy donna mil escus l'an de pension, & l'auois dit au Roy : auquel il pleust semblablement que fusse moyen de le faire faire ami & son seruiteur, car le tēps passé luy auoit esté tousiours grand ennemi du temps dudit duc Charles, & encores depuis en faueur de la damoiselle de Bourgogne : & ne tenoit point à luy vn temps qu'Angleterre ne luy aidast à faire la guerre contre le Roy de France. Ainsi ie commençay ceste amitié par lettres, & luy donna le Roy deux mille escus de pension qui estoit le double de ce que luy donnoit ledit duc de Bourgogne. Et enuoya le Roy par deuers luy Pierre Cleret vn sien maistre d'hostel, & luy en chargea fort luy en prendre quittance, afin que pour le temps aduenir il se veist & cogneust comme le grand chambellam, chancelier, & admiral, grand escuyer d'Angleterre, & plusieurs autres eussent

eussent esté pensionnaires du Roy de France. Ledit Pierre Cleret estoit tres sage homme, & eust communication bien priuee avec ledit chambellam, en sa chambre à Lōdres seul à seul, & apres luy auoir dit les paroles qui estoient necessaires à dire de par le Roy, il luy presenta ces deux mil escus en or, car en autre espee ne donnoit iamais argent aux gens estranges. Quand ledit chambellam eust receu cest argent, ledit Pierre Cleret luy supplia que pour acquit, il luy en signast vne quittance. Ledit chambellam en feist difficulté. Lors luy requist derechef ledit Cleret, qu'il luy baillast seulement vne lettre de trois lignes adressant au Roy, contenant comme il les auoit receus pour son acquit, enuers le Roy son maistre : & qu'il ne pensast qu'il les eust emblez, & que ledit seigneur estoit suspectiōneux. Ledit chambellam, voyant que ledit Cleret ne luy demandoit que raison, respondit, monseigneur le maistre, ce que vous dites est bien raisonnable : mais ce don vient du bon plaisir du Roy vostre maistre, & non pas à ma requeste : s'il vous plaist que ie les prenne, vous les mettrez ici dedans ma manche, & n'en aurez autre lettre ne tesmoin : car ie ne veuil point que pour moy

on die, que le grād chambellam d'Angle-  
terre ait estē pētionnaire du Roy de Frā-  
ce, ne que mes quittances soyent trouuees  
en sa chambre des comptes. Ledit Cleret  
se tint à tant, & luy laissa son argent, &  
vint faire son rapport au Roy, qui fust biē  
courroucé, qu'il n'auoit apporté ladite  
quittance: mais il en loüa & estima ledit  
chambellam, & plus que tous les autres  
seruiteurs du Roy d'Angleterre. Et quit-  
tans fut tousiours payé ledit chambel-  
lam, sans bailler quittance.

*Comment le Roy Edouard d'Angleterre estoit pressé  
par ses subiects de descendre en France, pour ai-  
der à la damoiselle de Bourgogne.*

CHAP. CXV.

**L**N ceste maniere viuoit nostre  
Roy avec ces Anglois, toutef-  
fois souuent le Roy d'Angleter-  
re estoit requis & pressé du co-  
sté de ceste ieune princesse, pour auoir ai-  
de: & tātost enuoyoit ledit Roy d'Angle-  
terre deuers le Roy, luy faire remonstnan-  
ces sur ceste matiere, & le presser de paix,  
ou au moins de refus. Car ceux d'Angle-  
terre qui se trouuoient à son conseil, par  
especial à leur parlement, qui est comme  
trois

trois estats, & s'y trouuerēt plusieurs per-  
sonnages, qui y venoyent de loin, & n'a-  
uoyent point de pension cōme les autres.  
Ceux la vouloyent fort, & encores la cō-  
mune, que ledit Roy d'Angleterre aidast à  
bon escient à ladite damoiselle: & disoyēt  
que du costé de deça qu'on les trompoit,  
& qu'on n'acheuoit point le mariage,  
qu'il se pouuoit veoir: car au traité fait à  
Picquigni entre les deux rois, y auoit estē  
iuré & promis, que dedans l'an, deuoit  
enuoyer querir la fille du roy d'Angleter-  
re, qui iā auoit fait intituler madame la  
Daulphine, & que le terme estoit passé de  
beaucoup. Quelque remōstrance que ses  
subiects luy feissent, il n'y vouloit enten-  
dre, & y auoit plusieurs raisons. C'estoit  
vn hōme pesant que ce Roy d'Angleter-  
re, & qui fort aimoit ses plaisirs, & n'eust  
sceu porter la peine de la guerre de deça,  
& se voyoit assailli de grandes aduerfitez.  
D'autre part, l'auarice de ces cinquante  
mille escus, rendus tous les ans en son  
chateau de Londres, luy amoliffoyent le  
cœur. Et aussi quand ses ambassadeurs ve-  
noyent, on leur faisoit toute bonne che-  
re, & leur dōnoit on tant de beaux dons,  
qu'ils en partoyent bien contens. Et iā-  
mais ne leur estoit respōse, pour tousiours

*Le parle-  
ment de  
Angle-*

*terre,  
font les  
trois  
Estats.*

gagner temps: mais leur disoit on, qu'en peu de iours le Roy enuoyeroit deuers le Roy leur maistre, de forts bons personnages, qui leur doneroient telle feureté des choses, dont ils estoient en doubte, qu'ils s'en tiendroyent bien contentez.

*Comment le Roy Edouard d'Angleterre & sa femme, auoyent grand desir de marier leur fille au Dauphin de France, qui fust le Roy Charles huitiesme.*

CHAP. CXVI.

 Insi quand ces ambassadeurs estoient partis, trois sepmaines ou vn mois apres, aucunefois moins, qui n'estoit point petit terme en tel cas. Le Roy renuoyoit tousiours personages, qui n'y auoyent point esté le voyage precedent, afin que si ceux là auoyent fait quelque ouerture, dõt le fait ne s'en fust point ensuyui, que les derniers n'en sceussent que respõdre. Et ainsi ceux qui estoient enuoyez, mettoient peine touteffois de donner telle feureté en Frâce audit Roy d'Angleterre, qu'il auoit encores patience sans se mouuoir. Car il auoit tant de desir de ce mariage, & la roine sa femme, que cela, avec les autres

*Prudẽce du roy Loys en ses affaires.*

raisons que i'ay dites, luy faisoient dissimuler ce que partie de son cõseil disoyet, estre au grand preiudice de son royaume, & craignoit la rompure dudit mariage pour la mocquerie que ià s'en faisoit en Angleterre, & par especial de ceux qui y desiroient la noise & difference. Pour yn peu esclarcir ceste matiere, le Roy nostre maistre n'eust iamais vouloir d'accomplir ce mariage: car l'aage des deux n'estoyent point sortables. Car la fille qui de present est roine d'Angleterre estoit trop plus vieille q̃ monseigneur le Dauphin, qui de present est nostre Roy. Ainsi sur ces dissimulations, vn mois ou deux de terme gaigné en allant & venât, estoit rompu à son ennemi vne saison de luy mal faire. Car sans doubte, si ce n'eust esté l'esperãce dudit mariage, le Roy d'Angleterre n'eust iamais souffert prẽdre les places si pres de luy, sans mettre peine de les deffendre, & si d'entree il se fust declaré pour ladite damoiselle de Bourgongne: & par ainsi le Roy qui craignoit mettre les choses en doubte & en aduenture, n'eust point de tant affoibli ceste maison de Bourgongne comme il a. Je ne di ces choses principalement, que pour donner à entendre comme les choses de ce mode

se sont conduites, & pour s'en aider ou pour s'en garder, qui pourra seruir à ceux qui ont ces grâdes choses en main, & qui verront ces memoires: car combien que leur sens soit grand, vn peu d'aduertissement sert aucuncfois. Il est vray, que si madamoiselle de Bourgogne, eust voulu entendre au mariage de monseigneur de Riuieres, frere de la royne d'Angleterre, on l'eust secourue avec bon nôbre de gés: mais c'estoit vn mariage bien mal sortable, car ce n'estoit qu'un petit comte, & elle, la plus grâde heritiere qui fust de son temps. Plusieurs marchez se menerét entre le Roy de Frâce & le Roy d'Angleterre. Et entre les autres, luy offroit le Roy, que s'il se vouloit ioindre avecques luy, & venir en personne en vn quartier du pays de ladite damoiselle, & en prédre sa part. Ledit seigneur consentoit, que le dit Roy d'Angleterre eust le pays de Flandres, & qu'il le tint sans hommage, & le pays de Brabant: & luy offroit le Roy conquerir à ses despens les quatre grosses villes de Brabant, & les mettre en la possession du Roy d'Angleterre. Et d'auantage, de luy payer dix mille Anglois pour quatre mois, afin que plus aisément il portast les mises de l'armee, & luy prestoit vn grand

nom-

nombre d'artillerie, & gens, & charroy pour les conduire, & s'en aider, & que le Roy d'Angleterre feist la conqueste de Flandres, tandis que le dit seigneur les empescheroit ailleurs. Le roy d'Angleterre respondit, que ces villes de Flandres estoyét fortes & grandes, & vn pays mal aisé à garder quâd il l'auroit conquis, & semblablement celuy de Brabant: & que les Anglois n'auoyent point fort ceste guerre agreable, à cause des frequentations de leurs marchandises: mais qu'il pleust au Roy, puis qu'il luy plaisoit faire part de sa conqueste, luy bailler quelques places, de celles que iâ auoit conquises en ceste Picardie, comme Boulongne & autres, & qu'en ce faisant il se declaroit pour luy. Et enuoyeroit gens à son seruice en les payant. Ainsi comme ay dit, alloient & venoyent ces marchez pour tousiours gagner tēps, & s'affloiblissoit ladite damoiselle de Bourgogne. Car de ce peu de gens de guerre qui luy estoyent demeurez apres la mort de son pere, plusieurs se trouuerent du parti du Roy. Et par especial, apres que monseigneur des Cordes s'y fut mis, qui plusieurs en amena avec luy. Les autres se tournoyét par necessité, pource qu'ils estoyét

fituez ou demeurans pres des villes, ou dedans celles qui estoient ià en l'obeissance dudit seigneur, & aussi pour auoir de ses biens : car nul autre prince n'en departist si largement à ses seruiteurs comme luy : d'auantage les troubles des bandes croissoient chacun iour en ces grandes villes, & par especial à Gād, qu'il dotoit tant comme auez ouï. Enuiron de ladite damoiselle de Bourgongne, estoit parlé de plusieurs mariages pour elle, disant, qu'il luy falloit mary pour defendre le demeurât de ce qu'elle auoit, ou espouser monseigneur le Daulphin, afin que tout luy demeurast en paix. Aucuns desiroyēt fort ce mariage, & par especial elle, auant que ces lettres qu'auoyent portees lesdits seigneurs d'Himbercourt & chancelier fussent baillees. Autres alleguoyent la ieunesse dudit monseigneur le Daulphin, qui n'estoit que de neuf ans ou enuiron, & alleguoyent ce mariage d'Angleterre, & taschoyent pour le fils du duc de Cleues : autres, pour le fils de l'empereur Maximilian, à present Roy des Romains. Ladite damoiselle auoit conceuë haine contre le Roy, à cause de cesdites lettres, qui luy sembloit auoir esté occasion de la mort de ces deux bons person-

nages

nages dessus nōmez, & de la hôte qu'elle receut, quand publiquement luy furent baillees deuant tant de gens, comme auez ouï : & cela auoit donné hardiesse aux Ganthois, de luy auoir tant chassé de seruiteurs, & separé la belle mere, & le seigneur de Rauastain d'auec elle : & mis ses femmes en si grāde crainte, qu'elles n'eussent osé recevoir vnes lettres sans le monstrier, n'y parler alors à leur maistresse. Et se commença à eslongner d'elle l'euesque du Liege, qui estoit fils de Bourbon, qui desiroit faire le mariage dudit monseigneur le Daulphin, lequel eust esté biē propice, & grand honneur pour ladite damoiselle, n'eust esté la grande ieunesse dudit monseigneur le Daulphin, toutesfois le regard dudit euesque n'estoit point iusques là : si se retira au Liege, & chacun s'en deporta. Il eust esté bien difficile de cōduire ceste matiere de tous les deux costez, & croy que ceux qui s'en fussent meslez, n'y eussent point eu grand honneur en la fin, & ainsi chacun s'en teust. Et se tint quelque conseil sur ceste matiere, où se trouua madame de Heluin premiere dame de ladite damoiselle, laquelle dit (comme me fut rapporté) que ils auoyent besoin d'un homme, & non

N

pas d'vn enfant, disant que sa maistresse estoit femme pour porter vn enfant, & que de cela le pays auoit besoin. A ceste opinion se tindrent. Aucuns blasmerent ladite dame n'auoir si franchement parlé, autres l'en louierēt, disans, qu'elle ne parloit que de mariage, & de ce qui estoit necessaire au pays. Ainsi il ne fust plus nouvelles que de trouuer cest homme: & croy veritablement, que si le Roy eust voulu qu'elle eust espousé monseigneur d'Angoulesme qui est de present, qu'elle l'eust fait, tāt desiroit demeurer allié de la maison de France. Or Dieu voulut dresser vn autre mariage, & par aduenture ne scauons pas encores pourquoy, sinon que nous voyons par ce qui est passé, que de ce mariage qui fut fait, sont sorties plusieurs grandes guerres, tant delà que de ça, que si elle eust espousé mondit seigneur d'Angoulesme, le pays de Flandres & de Brabant n'eussent pas porté si grandes persecutions. Le duc de Cleues estoit à Gand avec ladite damoiselle, qui cerchoit fort amis leans pour cuidoer conduire le mariage de son fils, avec ladite damoiselle, laquelle n'y estoit pas encline, & ne luy plaisoyent point les conditions dudit fils de Cleues, n'y à ceux qui estoient

*La damoiselle de Bourgongne demandoit le parti de France.*

estoyent aupres d'elle. Ainsi d'aucuns commencerent à pratiquer le mariage du fils de l'empereur, à présent Roy des Romains: dont autrefois auoyent esté paroles entre l'empereur & le duc Charles, & la chose accordée entre eux deux: Si auoit l'empereur vne lettre faite de la main de ladite damoiselle, du commandement de son pere, & vn anneau où il y auoit vn diamant. Et contenoit ladite lettre, comment en ensuyuant le bon plaisir de son seigneur & pere, elle promettoit au duc d'Autriche, fils dudit empereur, accomplir le mariage pour parlé, en la maniere & selon le bon plaisir de son dit seigneur & pere.

*Contens des lettres de mademoiselle de Bourgongne.*

*Comment le mariage fut conclu d'entre le duc Maximilian, & la damoiselle de Bourgongne, contre le vouloir du duc de Cleues.*

## C H A P. C X V I I.

**L**'Empereur enuoya certains ambassadeurs deuers ladite damoiselle, laquelle estoit à Gand. Et apres que lesdits ambassadeurs furent arriuez à Bruxelles, il leur fut escrit, qu'ils attendissent là encores, & qu'on enuoyeroit deuers eux. Et cela feist

le duc de Cleues, qui ne desiroit point leur venue, & taschoit à les faire retourner mal contens. Mais lesdits ambassadeurs, qui ià auoyent intelligence en la maison de ladite damoiselle, & par especial à la duchesse de Bourgongne douairiere, laquelle estoit dehors (comme auez ouï) & separee de ladite damoiselle, à cause de ces lettres: laquelle les aduertist, comme me fut dit, qu'ils passassent outre, nonobstant leurs lettres, & aussi manda ce qu'ils deuroyent faire, quand ils seroyent à Gád & comme ladite damoiselle estoit bien disposee à leur intention, & plusieurs d'entour elle. A ce conseil se tindrent ces ambassadeurs de l'empereur, & tirent tout droit à Gand, nonobstant ce que leur auoit esté mandé, dont ledit duc de Cleues en fut fort mal content: toutefois il ne scauoit point la volonté des dames. Il fust aduisé en leur conseil, qu'ad ils auroyent dit leur creance, que ladite damoiselle leur diroit, que ils fussent les tresbien venus, & qu'elle mettroit en conseil ce qu'ils luy auoyent dit, & puis leur feroit response, & qu'elle ne diroit rien plus auant. Et ainsi le conclud ladite damoiselle. Les ambassadeurs dessusdits presenterent leurs lettres quand il

il leur fut ordonné, & dirent leur creance, qui estoit comme le mariage dessusdit auoit esté conclu, entre l'empereur & le duc de Bourgongne son pere, & du sçeu & consentement d'elle, comme apparoissoit par lettres escrites de sa main: lesquelles ils monstrerent, & aussi le diamant qu'ils disoyent auoir esté enuoyé & donné en signe de mariage, & requeroyent bien fort lesdits ambassadeurs de par leur maistre, qu'il pleust à ladite damoiselle accomplir ledit mariage, en ensuyuant le vouloir & promesse de son dit seigneur & pere, & pour la sommer de declarer denât les presens, si elle auoit escrit ladite lettre ou non, & si elle auoit vouloir d'entretenir sa promesse. A ces paroles & sans demander conseil, respondit ladite damoiselle, qu'elle auoit escrit lesdites lettres par le vouloir & commandement de son seigneur & pere, & enuoyé ledit diamant, & qu'elle aduoioit le contenu. Lesdits ambassadeurs la remercierent bien fort, & retournerent ioyeux en leurs logis. Le duc de Cleues fut fort mal content de ceste response, qui estoit opposite de ce qui auoit esté conclu au conseil, & remonstra fort à ladite damoiselle, qu'elle auoit mal parlé. A quoy elle

respondit, qu'autrement elle ne le pouvoit faire, & que c'estoit chose promise, & qu'elle n'y pouvoit aller à l'encontre. Veüs ces paroles, & qu'il cogneust bien qu'il y en auoit plusieurs leans de l'opinion de ladite damoiselle, il se delibera peu de iours apres, de se retirer en son pays, & de se separer de la poursuite.

*Le mariage de la damoiselle de Bourgogne.*

Ainsi se paracheua ce mariage: car ce duc Maximilian vint à Colongne, où aucuns des seruiteurs de ladite damoiselle allerent au deuant de luy. Et croy bien que ils le trouuerent mal fourni d'argent, & luy en porterent: car son pere estoit le plus parfaitement chiche homme, que prince ni autre qui ait esté de nostre téps. Le dessusdit fils de l'empereur fut amené à Gand, accompagné de sept ou huit cens cheuaux, & fut acheué ledit mariage, qui de prime face ne porta point grande autorité aux subiets de ladite damoiselle: car en lieu d'apporter argent, il leur en falloit. Leur nombre n'estoit point suffisant à vne telle puissance que celle du Roy, & ne s'accordoyent pas fort leurs conditions avec celles des subiets de ceste maison de Bourgogne, lesquels auoyent vesçu sous princes riches, qui tenoyent leurs estats, & tenoyent hono-

honorable maison & pompeuse, tant en meuble qu'en seruice de table, habillemens pour les personnes & seruiteurs. Les Allenians sont fort au contraire, car ils sont rudes, & viuent rudement. Et ne fay nulle doubte, qu'avec grand & sage conseil, & encores ayás la grace de Dieu, fust faite ceste loy & ordonnâce en France, queles filles n'heriteroyent point au dit royaume, pour euiter qu'il ne fust en la main de prince de nation estráge, & d'estrangers: car à grande peine les François l'eussent peu souffrir, & aussi ne font point les autres nations: & à la longue, n'en est nulles des grandes, dont le pays à la fin ne demeure aux payzáns. Et le pourrez voir en France, où les Anglois ont eu des seigneuries puis quarante ans: & pour ceste heure n'ont plus que Calais & deux petits chasteaux qui leur coustent beaucoup à garder. Le demeurant ont perdu beaucoup plus legierement, qu'ils ne le conquerent, & ont plus perdu en vn iour, qu'ils ne gaignerent en vn an. Et aussi par ce royaume de Naples, & par l'isle de Sicile, & autres provinces que les François ont possédées par longues années: & pour toutes enseignes, n'y est memoire d'eux, que pour les sepul-

*Loy de France.*

tures de leurs predecesseurs. Et encorés que l'on endurast du prince de pays estrange, qui seroit en petite compagnie bien reiglee, & luy sage, si peut on bien aisément faire de grand nombre de gens: car il ameine avec luy grand monde pour quelque occasion de guerre, s'il en a aux subiets, tant pour diuersité des mœurs & conditiōs, que pour les violēces: & qu'ils n'ont l'amour au pays comme ceux qui en sont nez: & sur tout, quand ils veulent auoir les offices & benefices, & les grands maniemens du pays. Aussi à bien faire, vn prince doit estre bien sage, quand il va en pays estrange, pour accorder toutes les villes, & si vn prince n'est doué de ceste vertu sur toutes les autres, qui vient de la grace de Dieu sculement, quelque autre bien que l'on en sçeuft dire, rien n'est estimé: & s'il vit aage d'homme, il aura de grands troubles & affaires, & tous ceux qui viuront sous luy. Et par especial, quand il viendra sur sa vicillesse, & que les hommes & seruiteurs n'y auront nulle esperance d'amendement.

*Au royaume de France les filles n'heritent point à la couronne.*

CHAP. CXVIII.

A l'heu-

**A** L'heure que fut acheué le mariage dessusdit, leurs affaires n'en amendoyent gueres, car ils estoient ieunes tous deux.

Ledit duc Maximilian n'auoit cognoissance de rien, tant pour sa ieunesse, que pour estre en pays estrange: & aussi auoit esté mal nourri, au moins pour auoir cognoissance de grâdes choses. Et si n'auoit point de gens pour faire de grand effet, & alloit ce pays en grand trouble, & a esté iusques ici & est apparent de faire. Et est bien grand inconuenient à vn pays, comme i'ay dit, quand il faut qu'il quiere seigneur de pays estrange. Et feist Dieu grâde grace au royaume de France de ceste ordonnance ( dont i'ay parlé dessus ) que les filles n'heritent point, vn petit en peut accroistre: mais à vn grand homme comme cestui ci n'en peut venir que tout inconuenient. Peu de iours apres ce mariage, se perdit ce pays d'Arthois, où en le traitant me suffit de ne faillir point à la substance, & si ie faux aux termes, comme vn mois plus ou moins, les liseurs m'excusent s'il leur plaist. Le fait du Roy amendoit tousiours: car il n'alloit nulle part tout au long de l'Hiuer, s'il n'auoit quelque trefue, ou quelque ou-

uerture d'appointement, qui ne se pou-  
uoit accorder: car ils n'estoyent point rai-  
sonnables, & pource leur duroit la guerre.  
Ce duc Maximilian & madamoiselle de  
Bourgongne, eurent vn fils le premier an,  
c'est l'archiduc Philippe qui regne de pre-  
sent. Le second an, eurent vne fille, qui de  
present est nostre roine, appelee Margue-  
rite. Le tiers an vn fils, appelé François,  
ou nom du duc François de Bretagne. Le  
quart an, elle mourut d'vne cheute de che-  
ual, ou d'vne sieure: mais vray est qu'elle  
cheut. Aucuns disent qu'elle estoit grosse,  
ce fust grand dommage pour les siens: car  
elle estoit tresbonne dame & liberale,  
& bien aimée de ses subiets, & luy por-  
toyent plus de reuerence & de crainte que  
à son mari. Aussi elle estoit dame du pays,  
elle aimoit fort son dit mari, & estoit da-  
me de bonne renommee, laquelle mort  
aduint l'an mille quatre cens quatre  
vingts & deux. En Hainaut le Roy tenoit  
la ville de Quesnoy le comte, & celle de  
Bouchain, lesquelles il rendit, dont au-  
cuns s'esbahirēt, veu qu'il ne cherchoit nul  
appointement, & qu'il monstroït vou-  
loir prendre le tout sans rien laisser en  
ceste maison: & croy bien que s'il eust  
peu tout departir & donner à son aise &  
de tous

*La mort  
de la da-  
moiselle  
de Bour-  
gongne.*

*Les vil-  
les que  
rendit le  
Roy Loys*

de tous points la destruire; qu'il l'eust  
fait: mais ce qui le meut à rendre ces pla-  
ces en Hainaut, furent deux choses qu'il  
ne dist pas. La premiere, qu'il disoit qu'il  
luy sembloit qu'un Roy aime plus pla-  
ces de force & de vertu en son roya-  
me, où il est oingt & sacré, qu'il ne fait  
dehors de son royaume: & aussi qu'en-  
tre les rois de France & empereurs y a  
grands sermens & confederations de ne  
entreprendre rien l'un sur l'autre, & ces  
places (dont j'ay parlé) sont situees en  
l'empire. Et furent restituees l'an mille  
quatre cens soixante & huit. Pour ceste  
semblable rendit Cambray, ou la meit en  
main neutre, content de la perdre. Et aussi  
ils auoyent mis le Roy dedans la ville en  
seureté.

*Comment le prince d'Orange defendoit la maison  
de Bourgongne, comme lieutenant d'icelle  
maison contre les François.*

## C H A P. C X I X.

**L**N Bourgogne se faisoit la guer-  
re tousiours, & n'en pouuoit le  
Roy auoir le bout, pource que  
les Allemans faisoient quelque  
peu de faueur au prince d'Orange, lieute-

nant pour les fufdits, pour son argét, non point pour la faueur du duc Maximilian. Car iamais ne se trouua pour luy audit pays, au moins pour le temps de lors, dont ie parle : mais estoient compagnons de guerre, de ceste ligue de Suyffes, qui alloient à leur aduventure : car ils ne sont point amis, ne biē vucillans de la maison d'Auftriche: bien peu de secours eust ledit pays, mais qu'il y eust payement. Et nul ne le pouuoit mieux faire, que le duc Sigifmond d'Auftriche, oncle dudit duc Maximilian, qui auoit ses terres aupres. Et par especial le comte de Ferrette, qui l'auoit peu d'annees deuant vendue cent mille francs de Rhin au duc Charles de Bourgongne, & puis l'auoit reprinse sans rendre l'argent, & la tient encores auourd'huy à ce tiltre : il n'y eust iamais en luy grand sens ne grand hōneur, & bien souuent il aduient qu'en tels amis se trouue peu d'aide: & est des princes, dōt i'ay parlé ailleurs, qui ne veulent scauoir de leurs affaires, sinon ce qui plaist à leurs seruiteurs leur en dire, & sont tousiours payez à la vieillesse, comme cestuy ci dont ie fay mention. Ses seruiteurs luy ont fait tenir durant ces guerres tel parti qu'ils ont voulu, & quasi tousiours a tenu le parti

parti du Roy nostre maistre, contre son nepueu : à la fin a voulu donner son heritage, qui est bien grand, en maison estrange, & l'oster à la siēne: car il n'eust iamais nuls enfans, & si a esté marié deux fois. Et en la fin, depuis trois mois en ça, par autre bande de ses seruiteurs, a transporté toute sa seigneurie, & dés à present à son dit nepueu ce duc Maximilian, dont i'ay parlé, à present Roy des Romains, & retint seulement vne pension, comme la tierce partie, sans y auoir autorité ne puissance : & plusieurs fois s'en est repenti, ce m'a on dit : & s'il n'est vray ce que l'on m'a dit, il est à croire : & telle est la fin des princes qui veulent viure bestialement. Et ce qui me les fait tant blasmer, c'est la grande charge & grande office que Dieu leur a donné en ce monde. Ceux qui sont

*Digne de memoire.*

insensez on ne leur doit rien reprocher, mais ceux qui ont bon sens, & sont de leurs personnes bien disposez, & n'employent point le temps à autre chose qu'à faire les fols & a estre oisifs, on ne les doit point plaindre quand mal leur aduient, mais ceux qui departent le temps vne fois en sens & en conseil, autrefois en festes & en plaisirs. Ceux là sont biē à louer, & les subiets bien heureux d'auoir

tel prince. Ceste guerre de Bourgongne dura assez longuement pour les raisons de ces petites faueurs d'Allemands, toutesfois la force du Roy leur estoit trop grande. L'argent failloit aux Bourguignons, gens se trouuerent par places par intelligences. Vn coup le seigneur de Crá assiegea la ville de Dolle, chef de la comté de Bourgongne, il estoit lieutenant pour le Roy, il n'auoit point grands gens & les mesprisoit: aussi mal luy en print. Car par vne faille que feirent ceux de dedans, il se trouua tressoudainement assailli, & perdit vne partie de son artillerie, & des gens quelque peu, qui luy fait honte & charge enuers le Roy, lequel estoit marri de ceste aduenture & commença à diuiser & à mettre autres gouuerneurs en Bourgongne, tant pour ce cas que pour les grandes pilleries qu'il auoit faites audit pays, & qu'à la verité elles estoient excellentes. Toutefois auant que d'estre desappointed de ceste charge, il eust quelque aduantage sur vne bande de Bourguignons, ou fust prins le seigneur de Chaiteau guyon, le plus grand seigneur de Bourgongne.

*Le seigneur de Crá osté de Bourgongne pour ses pilleries.*

*Comment Charles d'Amboise seigneur de Chaumont fust establi gouuerneur de Champagne, & gaigna la duché de Bourgongne en peu de temps.*

## C H A P. C X X.



Comment i'ay commencé à dire le Roy delibera pour les raisons dessusdites de faire gouuerneur nouveau en Bourgongne sans en rien toucher au profit des biens faits dudit seigneur de Cran fors de gens d'armes qu'il luy osta, excepté six hommes d'armes & douze archiers qu'il luy laissa pour l'accompagner. Ledit seigneur de Cran estoit homme fort gras & assez content, & sen alla en sa maison où il estoit bien appointé. Le Roy ordonna en son lieu messire Charles d'Amboise seigneur de Chaumont, tresuaillant homme & sage, & diligent. Et comença ledit seigneur à pratiquer de vouloir retirer tous les Allemands qui luy faisoient la guerre en Bourgongne, non point tant pour sen seruir que pour plus aisément conquerir le reste du pays, de le mettre en sa soude: & enuoya deuers les Suysses, qu'il appelloit messeigneurs des Lignes, & leur offroit de grands & beaux partis. Premie-

rement vingt mille francs l'an qu'il donnoit au profit des villes qui sont quatre Berne, Lucerne, Surich, & croy que Fribourg y auoit part & leurs trois quâtons qui sont villages enuiron leurs montagnes: Suysses, de qui ils portent tous le nom. Soleure, Oudreal, & aussi y auoyét part. Item vingt mille francs l'an qu'il donnoit aux particuliers, & aux personnes dequoy il faidoit & seruoit en ces marches. Et là il se fait leur bourgeois, & aussi leur premier allié, & en voulut lettres. A ce point feirent aucune difficulté, pource que de tous temps le duc de Sauoye estoit le premier allié. Toutefois ils consentirent à ses demandes, & aussi de bailler six milles hommes continuellement en son seruice, en les payant à quatre florins & demi d'Allemaigne le mois: & y a tousiours esté ce nombre iusques au trespas dudit seigneur. Vn pauure Roy n'eust sçeu faire ce tour, & le tour luy tourna à bien grand profit. Et croy qu'à la fin sera leur dommage: car ils ont tant accoustumé l'argent dont ils auoyent bien petite cognoissance, auparauant, & spécialement de monoye d'or, qu'ils ont esté fort prests à se diuiser entr'eux, autrement on ne leur sçauroit nuire, tât sont leurs terres après

& po-

& poures, & eux bons combattans, aisez à courre sus. Apres que ces traitez furent faits, & aussi que tous les Allemans qui estoient en Bourgongne, furent retirez au seruice & gages du Roy, la puissance des Bourguignons fust de tous points rompuë. Et pour abbreger ceste matiere, apres plusieurs neufues choses faites par le gouverneur monseigneur de Chaumont, il assiegea Rochefort, vn chasteau pres Dolle, qui estoit à messire Claude de Vaudre il, le print par composition, & apres il assiegea Dolle, dont son predecesseur en l'office auoit esté expelé (comme i'ay dit) & fust prinse d'assaut. On dit *La prinse de Dolle* qu'aucuns Allemans de ses nouueaux re-<sup>se de Dolle</sup> duits cuiderent entrer pour la deffendre, mais en leur compagnie se meirent tant de franc archiers sans entendre la malice, mais seulement pour gagner: que quand ils furent dedans, tous se prendrēt à piller, & fust la ville bruslee & destruite. Peu de temps apres ceste prinse il assiegea Aufsonne ville tressorte: mais il y auoit bonne intelligence dedans: & escriuoyēt au Roy pour les offices, pour aucuns qu'ils nommoient auant que mettre le siege ce que volontiers leur fust accordé. Combien que ie ne fusse point sur le lieu

ou ces choses se faisoient, si lesçeu jeparce qu'on rapportoit au Roy, & par lettres qu'on luy escriuoit, lesquelles ie voyois bien souuent pour en faire les responses, par le commandement du Roy. Audit Auflonne auoit peu de gens, & estoient les chefs accordez avec ledit gouverneur qui au bout de cinq ou six iours fust rendu. Ainsi ne resta plus rien à prendre en Bourgongne que trois ou quatre chasteaux, rochers, comme Ieu, & autres, & auoit l'obeïssance de Bezançon, qui est ville Imperiale, & ne doit rien au comte de Bourgongne ou peu: mais pource que elle est enclauée audit pays, elle complaisoit au prince dudit pays. Ledit gouverneur y entra pour le Roy, & puis en sailloit, & ils feirent tel deuoir qu'ils auoyent accoustumé de faire aux autres princes qui auoyent possédé Bourgongne. Ainsi toute Bourgongne fust conquise ou ledit gouverneur feist bonne diligence, & aussi le Roy le sollicitoit fort, & craignoit que ledit gouverneur ne voulsist auoir quelque place desobeïssante audit pays, afin que l'on eust plus à faire à luy, & aussi afin que le Roy ne le renuoyast point de là, pour s'en seruir ailleurs: car le pays de Bourgongne est fertile, & il en faisoit  
comme

comme sil eust esté sien. Et ledit seigneur de Cran, dont i'ay parlé, & luy gouverneur de Chaumont tous deux y feirent bien leurs besongnes. Vn peu demoura le pays en paix sous le gouvernement dudit seigneur de Chaumont. Toutefois quelques places s'y rebellerent apres, comme Beaune, Verdun, & autres: & estois lors present & m'y auoit enuoyé le Roy, avec les pensionnaires de sa maison, & fust la premiere fois qu'il bailla chef audit pensionnaires: & depuis a esté accoustumée ceste façon iusques à ceste heure, lesquelles places furent reprises par le sens & conduite dudit gouverneur, & par la faute du sens de ses ennemis. A cela voit on la difference des hommes qui vient de grace de Dieu: car il donne les plus sages à la part qu'il veut soustenir, ou le sens de les choisir à celuy qui en a l'autorité & la mōstre: & à fait iusques ici, que toutes choses il a voulu soustenir nos rois, tāt à celuy trespassé nostre bon maistre, comme cestui ci. Ceux qui prirent ces places estoient gens assez: combien que promptement ne se vindrent mettre dedans les places, qui s'estoyent rebelles pour eux: mais donnerent temps audit gouverneur de faire son amas, pour

faire deuoir : car ils ne ſçauoyent aſſez de ſon eſtat, veu l'amour que le pays leur portoit : pource ils ſe deuoient mettre dans Beaune, qui eſtoit forte ville, & ſi la pouuoient bien garder, & les autres non. Le iour que ledit gouuerneur ſe meſt aux champs, pour aller deuant vne meſchante petite ville, appellee Verdun, bien informé de leur eſtat, eux y entrèrent, cuidans aller en Beaune : & eſtoient tant de cheual que de pied, ſix cens hommes eſleus Allemans, & de la comté de Ferrette, conduits par aucuns ſages gentiſhombres de Bourgongne : dont Simon de Quinchi en eſtoit vn. Ils ſ'arreſtoient à l'heure qu'ils pouuoient bien paſſer, & ſe mettre audit Beaune, qui n'eſt point eſté prenable ſur eux, ſi vne fois ils y euſſent entré : faute de conſeil les feit ſejourner vne nuit trop, ou ils furēt aſſiegez & prins d'aſſaut & apres auoir aſſiegeé Beaune, fuſt toſt recouuert. Oncques puis n'eurent yigneur les ennemis en Bourgongne. Pour lors i'eſtois en Bourgongne avec les pensionnaires du Roy, comme i'ay dit, & ledit ſeigneur m'en feit partir pour quelque lettre qu'on luy eſcriuit, que i'eſpaignois aucuns bourgeois de Dyion touchant le logis des genſd'armes, cela avec quelque autre

autre petite ſuſpectiō, fuſt cauſe de m'enuoyer treſſoudainement à Florence : Ie obeïs comme raiſon eſtoit, & partis dès que ie euz lettres.

*Comment en la ville de Florence ſe fiſt vne groſſe ſcisme entre les ſeigneurs de la ville dont pluſieurs furent pendus, & les aucuns tuez en la grande eglise.*

## CHAP. CXXII.

**L**E different pourquoy m'enuoyoit, eſtoit pour le debat des deux grandes lignees fort renommées pour ce temps. L'une eſtoit celle de Medicis, l'autre de Pacis. Leſquels ayans le port du pape, & du Roy Ferrand de Naples, cuidèrent faire tuer Laurens de Medicis, & toute ſa ſequelle. Toutefois quant à luy ils faillirent : mais tuerent ſon frere Iulien de Medicis en la grande eglise de Florence, & vn appelé Feuguinet, noble, qui ſe meit deuant Iulien : & eſtoit ſeruiteur de la maiſon de Medicis. Ledit Laurens fuſt fort bleſſé, & ſe retira au reueſtiaire de l'eglise, dont les portes ſont de cuyure que ſon pere auoit fait faire. Vn ſeruiteur qu'il auoit fait deliurer de priſon deux iours deuant, luy

seruit bien à ce besoin, & receut plusieurs playes pour luy. Et fust fait ce cas à l'heure qu'on chantoit la grand messe, & auoyent pour leurs signes, pour tuer ce qui estoit ordonné, à l'heure que le prestre chantoit la grande messe, & disoit le Sanctus. Il en aduint autrement que ceux qui auoyent entrepris ne pensoyent, car cuidas auoir tout gaigné, aucuns d'entr'eux monterent au palais pour cuider tuer les seigneurs qui y estoient, qui changent de trois mois en trois mois. Et sôt quelques neuf, qui ont l'administration de la cité: mais les entrepreneurs dessusdits se trouuerent mal suyuis, & en montant les degrez dudit palais, quelqu'un leur ferma vn huis apres eux: & quand ils se trouuerent en haut, ils ne se trouuerēt que quatre ou cinq tous espouuantez, & ne sceuerent que dire. Et ce voyans les seigneurs qui estoient en haut, & les seruiteurs qui estoient avec eux, lesquels par les fenestres veirent l'esmeute de la ville, & auoyent desia ouï messire Jacques de Pacis, & autres emmi la place deuant ledit palais, lesquels crioient, liberta liberta, & peuple & peuple, qui estoient mots pour cuider esmouuoir le peuple à leur partie; ce que le peuple ne voulut faire: mais de ce

se con-

se contenoit. Parquoy senfuit de ladite place, ledit de Pacis & ses compagnons, comme confus de leur entreprinse. Voyant ces choses, ces maistres & gouuerneurs de la ville dont i'ay parlé, qui estoient en ce palais, prindrent en ceste propre instance ces cinq ou six qui estoient môtez, dont i'ay parlé, mal accompagnez & mal suyuis, en intention de tuer les gouuerneurs, pour pouoir commander par la cité, lesquels ils feirent incontinent pendre & estrangler aux croisees dudit palais. Entre lesquels fust pendu l'Archeuesque de Pyse. Lesquels gouuerneurs voyans toute la ville se declarer pour eux, & pour la part de Medicis, escriuiirent incontinent aux passages que lon print tout homme que l'on trouueroit fuyant, & qu'on leur amenast. Ledit messire Jacques de Pacis fust prins sur la propre heure, & vn autre de par le pape Sixte, qui auoit charge de gens d'armes sous le comte Hieronime, lequel estoit de ceste entreprinse. Incontinent fust pendu ledit de Pacis avec les autres ausdites fenestres. L'autre seruiteur du pape eust la teste tranchee, & plusieurs prins en la ville, lesquels furent pendus à la chaude, dont Fracisque de Pacis en fust vn. Et me sem-

*Tumulte & sedition à Florence.*

*L'archeuesque de Pyse pendu & plusieurs autres.*

ble bien qu'en tout estoient quatorze grands personages pendus, & aucuns menus seruiteurs tuez par la ville. Peu de iours apres ce cas adueni, i'arriuai audit lieu de Florence de par le Roy, & ne tarday gueres depuis que partis de Bourgongne à y estre: car ie ne seiournay que deux ou trois iours avec madame de Sauoye qui estoit sœur de nostre Roy & me fit bien bon recueil, & de là allay à Milan, où pareillement seiournay deux ou trois iours, pour leur demander des gens d'armes pour secourir lesdits Florentins, lesquels estoient alliez pour lors: ce que liberallement ils accorderent, tant à la requeste du Roy, que pour faire leur deuoir: & deslors fournirent trois cens hommes d'armes, & depuis en enuoyerent encores d'autres. Et pour conclusion de ceste matiere, le pape enuoya excommunier les Florentins ce cas incontinent adueni, & fait marcher l'armee quand & quand, tant de luy que du Roy de Naples. Laquelle armee estoit belle & grosse, & grand nombre de gens de bien, ils meirēt le siege deuant la Castellennie pres de Senes, & la prindrent, & plusieurs autres: & fut grande aduenture, que de tous points lesdits Florentins ne furent destruits: car ils

*Le danger ou fut la ville de Florence.*

ils auoyent esté long temps sans guerre, & ne cognoissoyent leur peril. Laurens de Medicis qui estoit leur chef en la cité, estoit ieune, & gouuerné de ieunes gens. On sarrestoit fort à son opinion propre. Ils auoyent peu de chefs & leur armee trespetite.

*Comment l'auteur receuff, pour & au nom du Roy l'hommage de la duché de Genes en la ville de Milan.*

## C H A P. C X X I I I.

**P**our le pape & le duc Ferrand estoient chefs le duc d'Vrbain grand & sage homme, & bon capitaine. Aussi y estoient le seigneur Robert d'Armienne, & le seigneur de Constance, de Pezelle, & plusieurs autres les deux fils du Roy: c'est à sçauoir le duc de Calabre, & le seigneur Dom Ferrer, qui tous vivent encores, & grand nombre de grands gés de bien. Ainsi prenoyēt toutes les places qu'ils assiegeoyēt: mais non pas si promptement qu'on feroit ici, car ils ne sçauoyent point bien la maniere de prendre places, ne de les deffendre: mais de tenir vn camp, & d'y mettre bou ordre, tant aux viures qu'autres cho-

les qui sont necessaires pour tenir les champs ils le sçauent mieux que nous. La faueur du Roy luy feist quelque chose, mais non pas tant que i'eusse voulu: car ie n'auois armee pour les aider: mais seulement auois mon train. Je demouray audit lieu de Floréce vn an, ou en leurs territoires, & bien traité d'eux, & à leurs despés: & mieux le dernier iour que le premier, & puis le Roy me manda m'en retourner. Et en passant à Milan, ie receu dudit duc de Milan (qui est appelé Iean de Gallia-  
*Roy*  
*Leys pour*  
*la cité de*  
*Genes.*  
 ce) l'hommage de la duché de Gênes, au moins madame sa mere, qui me feist hommage pour luy au nom du Roy: & delà vint vers le Roy nostre maistre, qui me feist bonne chere & bon recueil, & m'en-  
 tremis de ses affaires plus que n'auois fait iamais, moy couchant avec luy, combien que ie n'en fusse pas digne & qu'il en auoit assez d'autres plus idoines, mais il estoit sage que lon ne pouuoit faillir avec luy: mais qu'on luy obeïst à ce qu'il commandoit sans rien y adiouster. Je trouuay vn peu le Roy nostre maistre enuieilli, & cōmençoit à se disposer à maladie, toutefois il n'y parust point si tost, & conduisoit toutes ses choses par grād sens, & encores luy duroit la guerre de Picardie, laquelle

elle il auoit tressfort à cœur. Le duc d'Autriche de present Roy des Romains, ayās pour ceste annee les Flamens à son commandement vint assieger Therouienne. Et mon seigneur des Cordes tenant pour le Roy en Picardie, amassa toute l'armee que le Roy auoit audit pays, & en toutes les frontieres, & huit mille franc archiers, & l'alla secourir.

*Le siege*  
*à Therouenne.*

*La iournee de Guinegaste entre le Roy*  
*& Maximilian.*

CHAP. CXXIII.

**T**antost apres que le duc d'Autriche le sentit approcher il leua son siege & luy alla au deuat, & se rencōtrèrent en vn lieu appelé Guinegaste. Ledit duc auoit grand nombre de peuple dudit pays de Flandres iusques à vingt mille ou plus, & aussi quelque peu d'Allemans, & quelque autres trois cens Anglois, que menoit messire Thomas Abrugau cheualier d'Angleterre qui auoit serui le duc Charles de Bourgogne. Les gēs de cheual du Roy qui estoient en grād nōbre beaucoup plus que les autres rōpirent les gens de cheual du duc, & les chasserent iusques à Aire, & Philippe

mōseigneur de Ranaftain qui les menoit. Le duc le ioignit aupres de ses gens de pied. Le Roy auoit en ceste armet bien onze cens hōmes d'armes d'ordonnance: tous ne chasserēt point, mais mōseigneur des Cordes qui estoit le chef, & monseigneur de Torci avec luy. Combien que ce fut fait vaillamment, si n'appartient il point au chef de chasser de l'aduantgarde, & arriergarde. Aucūs se retirerēt sous couleur d'aller garder leurs places; & les autres fuirent à bon escient. Les gens de pied dudit duc, ne fuirent point, si en furent ils en quelq̄ branfle, mais ils auoyent avec eux, deux cens gentilhommes de bonne estoffe à pied, qui les conduisoient. Et estoient de ce nombre monseigneur de Romont, fils de la maison de Sanoie, & le comte de Nansiau, & plusieurs autres qui encores vivent. La vertu de ceux là feist tenir bō à ce peuple, qui fust merueille, veu qu'ils veirent fuir les gens de cheual: les franc archiers qui estoient pour le Roy, se meirent à piller le charroy dudit duc, & de ceux qui suynoient; comme viuandiers & autres. Sur eux saillirent quelque peu de gens de pied dudit duc, & en tuerent quelque nombre. De la part dudit duc, il y eust plus de perte que de la

nostre,

nostre, & des gens prins & morts: mais le camp luy demoura. Et croy bien que sil eust eu conseil de retourner deuant Therouenne, qu'il n'eust trouué ame dedans, & autāt en Arras. Il ne l'osa entreprendre, qui fut à son dommage: mais en tel cas on n'est pas tousiours aduertit du plus necessaire, & aussi il auoit des craintes de son costé. Je ne parle de ce propos que par ouïr dire, car ie n'y estois pas: mais pour continuer ma matiere m'en a fallu dire quelque chose.

*Comment le Roy s'efforçoit mettre police sur la prolixité des procez, & qu'on n'y fist que d'un poix & d'une mesure.*

## C H A P. C X X V.

**L**Estois avec le Roy, quand les nouvelles luy en vindrēt, & en fut trefdolēt, car il n'auoit point accoustumé de perdre: mais estoit si heureux en tous ses faits, qu'il sembloit que toutes choses allassent à sō plaisir, mais aussi son sens luy aidoit biē à luy faire venir c'est heur, car il ne mettoit rien en hazard, & ne vouloit pour riē chercher les batailles: & ceci n'est aduenü de son commandement. Il faisoit ses armées si

*Le grāt sens du roy Loys.*

grosses qu'il se trouuoit peu de gens pour les combatre, & bien garni d'artillerie, & mieux que iamais Roy de France, & aussi essayoit de soudainement prendre les places, & par especial celles qu'il sentoit mal fermées, & quand il les auoit, il y mettoit tant de gens & d'artillerie, q̄ c'estoit chose impossible de les prendre sur luy, & s'il y auoit dedàs quelque forte place, vn capitaine qui eust pouuoir de la bailler pour argēt, & qu'il voulsist pratiquer avec luy, il pouuoit estre seur qu'il auoit trouuē marchāt, & ne l'eust on sçeu espouuanter à luy demander grāde somme: car liberallement l'accordoit. Il eust effroy de prime face de ceste bataille, cuidāt qu'on ne luy eust dit la verité, & qu'elle fut de tous points perdue, car il sçauoit biē que si elle eust esté perdue, qu'il auoit perdu tout ce qu'il auoit conquis sur ceste maison de Bourgōgne, & le demourant en grād hazard: toutesfois quand il sçeuſt la verité il eust patience, & delibera d'y dōner ordre en façon qu'on n'entrepreniroit plus telles choses sans son sçeu. Et fust contēt de monseigneur des Cordes. De ceste heure, là le Roy delibera de traiter paix avec le duc d'Autriche, mais qu'il la peust faire de tous points à son aduantage, & qu'en

la

la faisant il bridast si bien ledit duc par le moyē de ses subiets propres, qu'il cognoissoit enclins à ce qu'il cerchoit, qu'il n'eust iamais pouuoir de luy mal faire. Ainsi desiroit de tout son cœur de pouuoir mettre vne grande police en ce royaume, & principalement sur la longueur des procez, & en ce passage vint brider ceste court de parlement, non point diminuer leurs nombres de leur autorité, mais il auoit plusieurs choses au cœur, dont il les essayoit. Aussi desiroit fort qu'en ce royaume, on vſast d'vne coustume, d'vn poix, d'vne mesure, & que toutes ces coustumes fussent mises en François en vn beau liure, pour euer la cautelle & la pillerie des aduocats, qui est si grande en ce royaume, que nulle autre est semblable. Et les nobles d'iceluy la doyuent cognoistre, & si Dieu luy eust donné la grace de viure cinq ou six ans sans estre trop pressé de maladie, il eust fait beaucoup de biens à son royaume, aussi les auoit il fort oppressez, & plus que iamais Roy ne feist: mais par l'authorité & remontrances, lon ne luy a sçeu faire le soulager, & falloit qu'il vint de luy comme lors eust fait, si Dieu l'eust voulu preferuer de maladie: & pource fait bon bien faire tandis qu'on a loisir, & que

Dieu donne fanté, & entendement aux hommes.

*Comment le Roy fist fortifier la cité d'Arras, contre la ville, tant de murailles que de fossés pour la rendre obeïssante à ladite cité.*

CHAP. CXXVI.

**L'**Appointement que le Roy desiroit faire, le duc d'Autriche & sa femme, & leurs pays: c'estoit par la main des Gantois de traiter le mariage de môseigneur le Daulphin son fils, à present Roy, avec la fille desdits duc & duchesse, & par ce moyen luy laissast les comtez de Boulongne, Auxerrois, Mascunnois & Charolois, & il leur rendroit Arthois, restituât la cité d'Arras en l'estat qu'il l'auoit mise, car de la ville ce n'estoit plus riē, veu la closture de la cité: car auât que le Roy print Arras, la ville le cloyoit contre la cité, & y auoit grands fossez, & grâdes murailles entre deux: ainsi la cité estoit biē close, tenue du Roy par l'euesque, mais les seigneurs de ceste maison de Bourgogne ont tousiours (au moins puis cent ans en ça) fait euesque tel qu'il leur à pleu, & aussi capitaine de la cité, & le Roy

Roy feist l'opposite pour augmēter sō auctorité, & feist abbatre lesdites murailles & le faire à rebours: car la cité cloyoit contre la ville à grands fossez entre les deux. Et par ainsi il ne donnoit rien: car la ville auourd'huy faut qu'elle obeïsse à la cité. De la duché de Bourgogne, & de la comté d'Arthois & des villes assises & situées sur la riuiere de Somme, des Chastellenies de Perōne, Roye, & Mondidier ne faisoÿt aucune mentiō: & se menoyēt ces marchez, & y prestoyent ceux de Gād l'oreille, & estoient fort rudes audit duc & à la duchesse sa femme: & aucuns autres des grâdes villes de Flandres & Brabant, qui estoient assez enclins à leur volonté, & par especial Brucelles, qui estoit tât riche que merucilles, veu que les ducs Philippe & Charles de Bourgogne y auoyent tousiours demouré, & à present la tenoyent encores lesdits ducs & duchesse d'Autriche: mais les aisēs & plaisirs qu'ils auoyent eu soubz les seigneurs desdits, leur auoyent fait mesconnoistre Dieu, & leur seigneur, & cerchoyent quelque male fortune, qui depuis leur est aduenue comme auez veu.

Comment le Roy commença à devenir malade, & de  
decliner, luy estant pres de Chinon, là où il  
perdit la parole.

CHAP. CXXVII.

**D**Vrant ce temps, qui estoit l'an  
quatre cens soixante & dixneuf,  
au mois de Mars, estoient tres-  
ues entre les deslufdits, & vou-  
loit le Roy paix, & par especial en ce quar-  
tier, d'ot ie parle: mais ce fut de tous points  
à son aduantge, comme i'ay dit. Il com-  
mençoit à vieillir & deuenoit malade. Et  
luy estant aux Forges pres Chinon, à son  
disner luy vint comme vne persecution,  
& perdit la parole. Il fut leué de table, &  
tenu pres du feu, & les fenestres closes. Et  
cōbien qu'il s'en voulist approcher, l'on  
l'en garda, & fut l'an mille quatre cens  
octante, au mois de Mars, que ceste mala-  
die luy print. Il perdit de tous points la  
parole, & toute cognoissance & memoire  
Et sur l'heure y arriuaistes, vous mō sei-  
gneur de Vienne, qui pour lors estiez son  
medecin, & luy fut baillé vn chistere; &  
ouuert les fenestres, & baillé air, & incon-  
tinent quelque peu de parole luy vint; &  
du sens, & mōta à cheual, & retourna aux  
Forges: car ce mal luy print en vne petite  
par-

parroisse, à vn quart de lieuë de là où il  
estoit allé ouïr messe. Ledit seigneur fut  
bien pensé, & faisoit des signes de ce qu'il  
falloit dire. Entre les autres choses demā-  
da l'official de Tours pour se confesser,  
& feist signe que l'on me mandast: car i'e-  
stois allé à Argenton, qui est à dix lieuës  
de là. Quad i'arriuai, ie le trouuai à  
table, & estoit avec luy maistre Jean Fu-  
mee, qui autrefois auoit esté medecin du  
feu Roy Charles, & à ceste heure, dont ie  
parle, maistre des requestes; & vn autre  
medecin appelé maistre Claude. Il en-  
tendoit peu de ce qu'on luy disoit, mais  
de douleur il n'en sentoit point. Il me  
feist signe que ie couchasse en la cham-  
bre, il ne formoit gueres de mots. Ie  
le serui par l'espace de quatre iours à la  
table, & à l'entour de sa personne; com-  
me varlet de chābre que ie tenois à grand  
honneur, & y estois bien tenu. Au bout  
de deux iours, la parole luy commença  
à reuenir & le sens, & luy sembloit q̄ per-  
sonne ne l'entendoit si bien que moy: par-  
quoy vouloit que tousiours ie fusse au-  
pres de luy; & se confessa audit official,  
moy present: car autrement ne se fussent  
entēdus. Il n'auoit point grandes paroles  
à dire: car il s'estoit confessé peu de iours

Quand les rois de France veul-  
ent venir des escrouelles, ils se cōfessent, & luy n'y fail-  
loit vne fois la sepmaine : si les autres ne  
le font, ils sont trefinal : car tousiours ya  
largement malades. Comme il se trouua  
vn peu amendé, il commença à s'enque-  
rir qui estoient ceux qui l'auoyent tenu  
par force. Il luy fust dit, & incontinent les  
chassa tous de sa maison. A aucuns leur  
osta leurs offices, & oncques puis ne les  
veist. Aux autres, comme monseigneur de  
Segre, & Gilbert de Graslay, seigneur de  
Champeroux, ne leur osta rien, mais les  
renuoya. Beaucoup furent esbahis de ce-  
ste fantaisie, blasimans ce cas, disans qu'ils  
l'auoyent fait pour le mieux, & disoyent  
vray : mais les imaginations des princes  
sont diuerses, & ne les peuuent pas enten-  
dre tous ceux qui se meslent d'en parler.  
Il n'estoit adoncques rien dont il eust si  
grande crainte, que de perdre son autho-  
rité qu'il auoit bien grande, & qu'on ne  
luy desobeist en quelque chose que ce  
fust. D'autre part, il sçauoit que le Roy  
Charles son pere, quand il print la mala-  
die dont il mourut, il entra en imagina-  
tion qu'on le vouloit empoisonner à la  
requette de son fils, & sy meist si auant  
qu'il

Imagi-  
nation  
que prit  
le Roy  
Charles.

qu'il ne voulust plus manger, parquoy  
fut aduisé par le conseil des medecins, &  
ses plus grands & especiaux seruiteurs,  
que on le feroit manger par force : & ainsi  
fut fait par grande delibération & ordre  
des personnes qui le seruoient, & luy fust  
mis des coulis en la bouche : & puis apres  
ceste force, ledit Roy Charles mourut.  
Ledit Roy Loys, qui de tout temps auoit  
beaucoup blasimé ceste façon, print tant  
à cœur que merueilles, ce qu'ainsi on l'a-  
uoit tenu par force, & en faisoit plus de  
semblant qu'il ne luy tenoit au cœur : car  
le principal fait de ceste matiere qui le  
mouuoit, estoit de peur que lon le voulsist  
maistriser en toutes autres choses, comme  
en expedition de ses affaires & matieres,  
soubz couleur de dire que son sens ne fust  
pas bon ne suffisant.

*Comment le Roy par le conseil du seigneur des Cordes  
seist faire vn camp qu'il seist asscoir pres le  
pont de l'Arche pour l'esjazer, ce qui  
coûta beaucoup.*

CHAP. CXXVIII.



Quand il eust fait cest appointe-  
ment à ceux dont i'ay parlé, il  
s'enquist de l'expedition du con-  
seil, & des despeschés qu'on auoit

faites en dix ou douze iours qu'il auoit esté malade dont auoyent la charge, l'uesque d'Albi, son frere le gouuerneur de Bourgongne, le mareschal de Gie, le seigneur du Lude: car ceux la se trouuerent à l'heure que son mal luy print, & estoient tous logez sous sa chambre en deux petites chambrettes. qu'il y auoit, & vouloit voir les lettres & choses qui estoient arriuees, & qui arriuoient chacune heure. Lon luy monstroit les principales, & ie les lisois. Il faisoit semblant de les entendre, & les prenoit en sa main, & faisoit semblant de les lire, combien qu'il n'eust aucune cognoissance & disoit quelque mot, & faisoit signes des respones qu'il vouloit que fussent faites. Nous faisions peu d'expedition attendans la fin de ceste maladie: car il estoit maistre, avec lequel il falloit charier droit. Ceste maladie luy dura bien enuiron quinze iours, & se reuint quant au sens & à la parole, en son premier estat: mais il demoura tresfoible, & en grande suspicion de retourner en cest inconuenient. Car naturellement il estoit enclin à ne vouloir bien souuent croire le conseil des medecins. Tantost apres qu'il se trouua bien à son aise, il deliura ce cardinal Baluë qu'il auoit tenu qua-

nu quatorze ans prisonnier, & mainte-  
fois en auoit esté requis du siege apo-  
stolique & d'ailleurs, & s'en feist absou-  
dre, d'un bref enuoyé par nostre saint pe-  
re le pape à sa requeste. Quand ce mal luy  
print, ceux qui pour lors estoient à luy le  
tindrent pour mort, & ordonnerent plu-  
sieurs mandemens pour rompre vne tres-  
excessiue taille & cruelle, que nouvelle-  
ment il auoit mise sus, par le conseil de  
monseigneur des Cordes son lieutenant  
en Picardie, pour entretenir dix mille  
hommes de pied tousiours prests, & deux  
mille cinq cens pionniers, & s'appeloient  
ces gens ici les gens du camp, & ordonna  
avec eux quinze cens hommes d'armes  
de son ordonnance, pour descendre à pied  
quand il seroit besoin, & si fait faire grand  
nombre de chariots pour les clore, & des  
tentes & pauillons, & prenoit ceci sur  
l'ost du duc de Bourgongne, & coustoit  
ce camp quinze mille francs l'an. Quand  
il fust prest, il l'alla voir mettre aupres du  
pont de l'Arche en Normandie en vne  
ualee qui y est, & y estoient les six mille  
Suysses dont i'ay parlé: & ce nombre  
iamais que ceste fois ne le veid, & s'en re-  
tourna à Tours, auquel lieu luy reprint  
la maladie, & derechef perdit la parole,

*Deliu-  
ce du car-  
dinal  
Baluë.*

& fust quelque deux heures qu'on n'auoit  
 doit qu'il fust mort, & estoit en vne gale-  
 rie couché sur vne paillasse, & plusieurs a-  
 uec luy. Monseigneur de Bouchage &  
 moy le voüasmes à monseigneur saint  
 Claude, & tous les autres qui estoient  
 presens le vouierent aussi incontinent, la  
 parole luy reuint, & sur l'heure alla par la  
 maison tressoible. Et fust la seconde ma-  
 ladie l'an mille quatre cens quatre vingts  
 & vn, & alloit par pays comme deuant.  
 Et alla chez moy à Argenton, là où il fust  
 vn mois fort malade, & là entreprint le  
 voyage de saint Claude, où il auoit esté  
 voüé comme auez oüi. Il m'auoit enuoyé  
 en Sauoye, comme il partit de Tours, cō-  
 tre les seigneurs de la chambre Myolant  
 & de Bresse, & les aidoit en secret, pour-  
 ce qu'ils auoyēt prins le seigneur de Lins  
 du Daulphiné, lequel il auoit mis au  
 gouvernement du duc Philebert son nep-  
 ueu, & enuoya apres moy grand force de  
 gens d'armes que ie menay à Mascon, cō-  
 tre monseigneur de Bresse: touteffois luy  
 & moy nous accordasmes en secret, & y  
 prins ledit seigneur de la Chambre con-  
 ché avec ledit duc à Thurin en Piedmont  
 où il estoit, & me le feist sçauoir, & incontin-  
 ent ié fey retirer les gens d'armes: car  
 il ame-

il amena le duc de Sauoye à Grenoble,  
 où monseigneur le mareschal de Bour-  
 gogne, marquis de Rothelin, & moy l'al-  
 lasmes receuoir. Le Roy me manda ve-  
 nir vers luy à Beauieu en Beauiorlois, &  
 fus esbahi de le voir tant maigre & def-  
 fait, & m'esbahissois comment il pou-  
 uoit aller par pays, mais son grand cœur  
 le portoit. Audit lieu de Beauieu il re-  
 ceut lettres comme la duchesse d'Autri-  
 che estoit morte d'vne cheute de cheual,  
 car elle chetauchoit vn haubin ardent,  
 il la feit cheoir, & tomba sur vne grande  
 piece de bois. Aucuns disent que ce ne  
 fust point de la cheute, mais d'vne sieure.  
 Quoy qu'il en soit, elle mourut peu apres  
 ladite cheute, & fust vn tresgrand dom-  
 mage pour ses subiets & amis: car onc-  
 ques puis n'eurent bien ne paix: car ce peu-  
 ple & autres villes l'auoyent en plus grand  
 reuerence que le mari, à cause qu'elle estoit  
 dame du pays. Et fust l'an mille quatre cens  
 quatre vingts & deux. Ledit seigneur me  
 cōpta ces nouuelles & en tresgrande ioye  
 & aussi que les deux enfans estoient de-  
 mourez en la garde des Gâthois, lesquels  
 il cognoissoit enclins à noïse & diuision  
 contre ceste maison de Bourgongne, &  
 luy sembloit auoir trouué l'heure, pourca

que le duc d'Austriche estoit ieune, & pource qu'il auoit encores pere, & guerre par tout, & estoit estrangier: parquoy auoit moins de faueur à la verité, & mal accompagné: car l'empereur son pere estoit trop extremement chiche.

*Comment le Roy commença à traiter le mariage d'entre son fils le Roy Charles & Marguerite de Flandres, par le moyen des Gantois.*

CHAP. CXXIX.

**D**Es l'heure commença le Roy à pratiquer les gouverneurs de Gand, par monseigneur des Cordes, & traiter le mariage de monseigneur le Daulphin, & de la fille dudit duc à present nostre royne, appelée Marguerite. Et s'adressoit on du tout à vn pensionnaire de ladite ville appelé Guillaume Riue, sage homme & malicieux, & à vn autre appelé Coupe No- le, cleric des escheuins, qui estoit chauffetier, ayant grand credit avec ledit peuple. Car gens de telle taille, ils l'ont quand ils sont ainsi desordonnez. Le Roy sen retourna à Tours, & s'enfermoit fort, & tant que peu de gens le voyoyent, & en- tra

tra en merueilleuse suspicion de tout le monde, & auoit peur que lon ne luy ostant ou diminuast son autorité, il recula de luy toutes gens qu'il auoit accoustumé, & les plus prochains qu'il eust iamais, sans rien leur oster, & allèrent en leurs offices & charges ou en leurs maisons: mais ceci ne dura gueres, car il ne vesquit point longuement. Et fit de bien estranges choses, dont ceux qui le voyoyent le tenoyent à estre diminué de sens: mais ne le cognoissoyent point. Quant à estre suspectiōneux, tous les grands princes le sont, & par especial les sages, & ceux qui ont eu beaucoup d'ennemis, & offensé plusieurs, comme auoit fait cestui ci. Et d'auantage il scauoit bien n'estre point aimé de grands personnaiges de ce royaume, ne de beaucoup de menus, & si auoit plus chargé le peuple que iamais Roy ne feist, combien qu'il eust bon vouloir de le descharger, comme i'ay dit ailleurs: mais il deuoit commencer plus tost. Le Roy Charles septiesme fust le premier par le moyen de plusieurs sages & bons cheualiers qu'il auoit, qui luy auoyent aidé & serui à sa conqueste de Normandie & de Guyenne que les Anglois tenoyent: qui gaigna & commença ce point qui est

*Ce Roy Loys fait charges le peuple.*

*Quand comença l'imposition de tailles.*

d'imposition de tailles à son plaisir, sans le consentement des estats de son royaume, & pour lors y auoit grandes matieres, tant pour garnir le pays conquis, que pour departir les gens des compagnies qui pilloient le royaume. Et à ceci se consentirent les seigneurs de France, pour certaines pensions qui leur furent promises, pour les deniers qu'on auoit leuez en leurs terres. Si ce Roy eust tousiours veceu, & ceux qui lors estoient avec luy en son conseil, il l'eust fort aduancé à ceste heure : mais à ce qui est aduenu à ceste heure depuis, & aduiendra, il chargea fort son ame & celle de ses successeurs : & meit vne cruelle & dangereuse playe sur son royaume qui longuement seignera & vne terrible bande de gens d'armes de soualde, qu'il institua à la guise des seigneurs d'Italie. Ledit Roy Charles septiesme leuoit à l'heure de son trespas dixhuit cens mille francs en toutes choses sur son royaume, & tenoit environ dixsept cens hommes d'armes d'ordonnances pour tous gens d'armes. Et ceux là en bonne iustice à la garde des prouinces de son royaume, qui de long temps auant sa mort ne cheuaucherent par le royaume, qui estoit grand repos au peu-

*Vn grand de playe furent ses tailles & charge de conscience.*

ple :

ple : & à l'heure du trespas du Roy nostre maistre, il leuoit quarante sept cens mille francs : d'hommes d'armes, quelque quatre ou cinq mille gens de pied, tant pour le temps que des mortes payes, plus de vingt cinq mille. Ainsi ne se faut esbahir s'il auoit plusieurs pensees & imaginations, & s'il pensoit de n'estre point bien voulu. S'il auoit grand tort à vne chose, il auoit esperance de plusieurs de ceux qu'il auoit nourris & qui auoyent receu biens de luy : de ceux là eust il trouué vn grand nombre, qui pour la mort, ne luy eussent fait faute. Premier, n'y entroit gueres de gens dedans le Plessis du parc, qui estoit le lieu où il se tenoit, exceptez gens domestiques. Et les archiers, dont auoit quatre cens, qui en bon nombre faisoient tous les iours le guet, & se pourmenoyent par la place, & gardoyent la porte : nul seigneur ne grand personnage ne logeoit dedas, n'y entroit gueres compagnie de grands seigneurs, n'y venoit nul que monseigneur de Beauieu, de present duc de Bourbon, qui estoit son gendre. Tout à l'environ de la place dudit Plessis, il feit faire vn treillis de gros barreaux de fer, & planter dedans la muraille des broches de fer, ayas plusieurs poin-

*Crainte  
ou vi-  
noit le  
Roy Loys*

tes, comme à l'entree où on eüst peu en-  
trer audit Pleſſis. Auſſi feiſt faire quatre  
moyneaux de fer bien eſpais, & lieu par  
où on pouuoit bien tirer à ſon aife, & eſ-  
toit choſe bien triomphante. Et à la fin  
meiſt quarante arbaleſtriers, qui iour &  
nuit eſtoyent en ces foſſez, & auoyent  
commiſſion de tirer à tout homme qui  
approcheroit de nuit, iuſques à ce que la  
porte fuſt ouuerte le matin. Il luy ſem-  
bloit d'auantage, que ſes ſubiets eſtoyent  
vn peu chatouilleux à entreprendre au-  
thorité, quand ils en verroyent le temps.  
A la verité il fuſt quelques paroles entre  
aucuns d'entrer en ce Pleſſis, & deſpeſcher  
les choſes ſelō leur aduis, pource que riē  
ne ſe deſpeſchoit: mais ne l'oſerent entre-  
prendre, dont ils feirent ſagement: car il y  
auoit biē pourueu. Il changeoit ſouuēt de  
varlet de chābre, & de toutes autres gens  
diſans, que la nature ſ'eſhoiūt en choſes  
nouuelles. Pour compagnie tenoit leans  
vn homme ou deux aupres de luy, gens  
de petite condition, & aſſez mal renom-  
mez, & à qui il pouuoit bien ſembler. ſils  
eſtoyent ſages, qu'incontinent qu'il ſe-  
roit mort, ils ſeroient deſappointez de  
toutes choſes, pour le mieux qui leur en  
ſçauroit venir, & ainſi en aduint. Ceux  
là ne

là ne luy rapportoyent riens de quelque  
choſe qu'on luy eſcriuit, ne mandatt, de  
quelque affaire que ce fuſt, ſ'il ne tou-  
choit à la preſeruation de l'eſtat, & deſ-  
ſence du royaume: car du tout il ne luy  
chaloit que d'eſtre en trefue ou en paix  
auec chacun. A ſon medecin dōnoit tous  
les mois dix mille eſcus, qui en cinq mois  
en receut cinquante quatre mille eſcus.  
De terres donna grāde quantité aux egli-  
ſes: mais ce don de terres n'a point tenu,  
auſſi ſils en auoyent trop.

*Donpre-  
digne &  
exceſſif.*

*Comment le Roy feſt venir à Tours de Calabre  
le ſaint homme, dont ſont venus les ſre-  
res minimas, ou les bons hom-  
mes en France.*

C H A P. C X X X.

**E**Ntre les hommes renommez  
de deuotion, il enuoya querir  
vn homme en Calabre, appelé  
frere Rōbert le Roy, on l'appel-  
loit le ſaint homme pour ſa tres ſainte  
vie: en l'honneur duquel le Roy de pre-  
ſent feiſt faire vn monaſtere au Pleſſis du  
parc, en recompence de la chappelle pres  
du Pleſſis, au bout du pont: Ledit hermi-  
te en l'aage de douze ans, ſeſtoit mis

soubs vn roch, où il estoit demeuré iusques en l'aage de quarante trois ans ou enuirō, iusques à l'heure que le Roy l'en-uooya querir par vn sien maistre d'hostel, en la cōpagnie du prince de Tharente fils du Roy de Naples: car il ne vouloit partir sans cōgē du pape, ne de son Roy: quel sens c'estoit à ceste simple personne, lequel auoit fait deux eglises aux pays des Maures. Iamais n'auoit mágé, ni a encores depuis qu'il se meit en ceste estroite vie, ne chair, ne poisson, nocufs, ne lactage, ne nulle gresse. Et ne pense iamais auoir veu homme viuant de si sainte vie, ou il semblaist mieux, que le saint esprit parlaist par sa bouche: car il n'estoit clerc ne lettré, & n'appuint iamais rien: vray est que la langue italienne luy aidoit. Ledit hermite passa par Naples, honoré, & visité autant qu'un grand legat apostolique, tant du Roy que de ses enfans, & parloit avec eux comme vn hōme nourri en court. De là passa par Rome, & fust visité de tous les cardinaux, & eust audience avec le pape par trois fois seul à seul: & fust assis aupres de luy en belle chaire, l'espace de trois ou quatre heures, à chacune fois qu'il y estoit. Grand honneur fust à vn si petit homme respondre si sagement, que

que chacun s'en esbahissoit, & luy accorda nostre saint pere, faire vn ordre appelé les hermites saint François. De là vint par deuers le Roy, honoré comme s'il eust esté pape, se mettant à genoux deuant luy, afin qu'il luy pleust faire allonger sa vie: il respondit ce que sage homme deuoit respondre. Je l'ay maintesfois ouï parler deuant le Roy qui est de present, où estoient tous les grands du royaume, & encores puis deux mois: mais il sembloit qu'il fust inspiré de Dieu, des choses qu'il disoit & remōstroit: car autrement n'eust sçeu parler des choses dont il parloit: il est encores vif, parquoy se pourroit bien changer, on en micux, ou en pis, parquoy m'en tay. Aucuns se mocquoyent de la venue de cest hermite, qu'ils appelloient saint homme: mais ils n'estoyent point informez des pensees de ce tressage Roy, n'y n'auoyent veu les choses qui luy donnoient l'occasion. Nostre Roy estoit en ce Plessis, avec peu de gens, sauf les archiers, & en ces suspensions, dont i'ay parlé, mais il y auoit pourueu: car il ne laissoit nuls hommes, ni en la ville, ni aux champs, dont il eust suspension, mais par archiers les en faisoit aller & conduire: de nulle matiere on ne luy parloit que

*Le grand  
desir de  
vivre  
qu'auoit  
le Roy.*

des grandes qui luy touchoyent. Il sembloit mieux à le veoir, homme mort que viu, tant estoit maigre, ne iamais homme ne l'eust creu. Il se vestoit richement, & plus que iamais n'auoit accoustumé par auant, & ne portoit que robes de satin cramoisî, fourrees de bonnes martres, & en donnoit à ceux qu'il vouloit sans demander: car nul ne luy eust osé demâder, ne parler de rien. Il faisoit d'aspres punitions, pour estre craint, & de peur de perdre obeïssance: car ainsi le me dist: il renuoyoit officiers, & castoit gens d'armes: rōgnoit pēsiōs, & ostoit de tous points: & me dist peu de iours auant, qu'il passoit temps à faire & deffaïre gens. Et faisoit plus parler de luy parmi le monde, que ne feïst iamais Roy: & le faisoit de peur que on ne le tint pour mort, comme l'ay dit: peu le veirent, que quand ils ouïrent parler des œures qu'il faisoit, chacun auoit doute, & ne pouuoient à peine croire qu'il fust malade. Hors le royaume auoit gens de tous costez, en Angleterre pour entretenir ce mariage, & les payoit bien de ce qu'il leur deuoit, tant le Roy Edoüard que les particuliers: en Espagne, toutes paroles d'amitié & d'entretènement, & présens par tout de tous costez.

Il fai-

Il faisoit acheter vn bon cheual, ou vne bonne mulle: mais en pays où il vouloit qu'on le cuidast sien: car ce n'estoit point en ce royaume. Des chiens en enuoyoit querir par tout, en Espagne, des allans, des petites leurettes en Bretaigne, leuriers, espaigneux, & les achetoit cher: en Vallence, de petits chiens velus, qu'il faisoit acheter beaucoup plus cher que les gens ne les vouloyent vendre. En Sicile il enuoyoit querir quelque mulle, & spécialement à quelque officier du pays, & la payoit au double. A Naples des cheuaux, & bestes estranges de tous costez, *Bestes de lieux estranges.* comme en Barbarie, vne espeece de petits liōs, qui ne sont point plus grâds que petits renards, & les appelloit Adits. Au pays de Dānemarc & de Surie, enuoya querir deux sortes de bestes, les vnes s'appelloyēt belles, & sont de corsage de cerfs, grandes cōme buffles, les cornes courtes & grosses. Les autres s'appellēt Regiers, qui sont de corsage & couleur de Dains, sauf qu'el les ont les cornes beaucoup plus grâdes: car i'ay veu Regiers porter corps pour auoir six cornes. De chacune de ces bestes, dōna aux marchans quatre mil cinq cens florins d'Allemaigne. Quand toutes ces choses estoyēt amenees, n'en tenoit com-

pte. & la pluspart des fois n'en parloit point à ceux qui les amenoynt: & en effect il faisoit tant de choses semblables, qu'il estoit plus craint de ses voisins, que de ses subiets, qu'il n'auoit iamais esté.

*Comment le Roy d'Angleterre auoit grand desir que sa fille se mariât au Daulphin de France.*

CHAP. CXXXI.

**P**our retourner au principal de nostre propos, & à la principale conclusion de tous ces memoires & de to<sup>9</sup> ces affaires des peronnages qui viuc yēt du temps qu'ils ont esté faits, faut venir à la conclusion du traité de mariage fait entre le Roy qui est de present, loys monseigneur le Daulphin, & de la fille du duc & duchesse d'Autriche, par la main des Gantois, au grand desplaisir du Roy Edouard d'Angleterre: qui lors se tint pour de ceu, de l'esperance du mariage, de sa fille avecques monseigneur le Daulphin, de present Roy de France, lequel mariage luy & la roine sa femme, auoyēt plus de siré que toutes les choses du monde, & iamais n'auoyent voulu croire homme, qui les eust aduertis, au con-

contraire, fussent leurs subiets ou autres: car le conseil d'Angleterre, luy auoit fait plusieurs remonstrances, à l'heure que le Roy conqueroit la Picardie, qui estoit pres de Calais: & luy disoit que quand il auroit conquis cela, qu'il pourroit bien essayer de conquerir Calais & Guynes. Autant luy en disoyent les ambassadeurs, qui continuellement estoient en Angleterre, de par les ducs & duchesse d'Autriche, & les Bretōs & autres. Et de tout ce il n'en croyoit rien, dont luy en print bien, mais ie croy qu'il ne luy procedoit point tant d'ignorance, comme il faisoit d'auarice: & de ne perdre point cinquante mil escus que le Roy luy donnoit, ni aussi ne laisser ses aises ne ses plaisirs, où il estoit fort addonné. Sur le fait de ce mariage, se tint vne iournee à Halots en Flandres, & y estoit le duc d'Autriche, à present Roy des Romains, & gens deputez par les trois Estats de Flandres, Brabant, & autres terres appartenantes audit duc, & à ses enfans. Là firent les Gantois plusieurs choses contre le vouloir dudit duc, comme de bannir gens, <sup>Comment le duc estoit trahi</sup> & puis luy <sup>se par les Gantois.</sup> oster aucuns d'aupres son fils: & puis luy dirent le vouloir qu'ils auoyent, que ce mariage dōt l'ay parlé, se feist pour auoir

paix, & luy feirent accorder, vousist il ou non. Il estoit fort ieune, mal pourueu de grands gens : car le tout en ceste maison de Bourgogne estoit mort (comme i'ay dit) à Tournay, ou peu s'en falloit: i'enten des grâds personages, qui l'eussent sceu conseiller, ni aider de son costé : il estoit venu fort mal accompagné, & puis pour auoir perdu sa femme, qui estoit princesse du pays dessusdit, il n'osoit parler si audacieusement qu'il auoit fait autrefois. Et pour abbreger ce propos, le Roy en fust aduertit par le seigneur des Cordes, & en fust tresioyeux, & fust prins le iour, de luy amener la fille à Hesdin. Peu de iours auant, & l'an mil quatre cens quatre vingts & vn, auoit esté baillée Aïre audit seigneur des Cordes, par le seigneur de Croy du pays d'Arthois, pour vne somme d'argēt, lequel la tenoit pour le duc d'Austriche, & pour le seigneur de Beures son capitaine, ville tressorte, assise en Arthois, qui aida bien aux Flamens à auancer l'œuvre, car elle est à l'entree de leur pays : & combien qu'ils vousissent la diminution de leur prince, si n'eussent ils point voulu à leurs frontieres le Roy si trespres d'eux. Apres que ces choses furent accordees, comme i'ay dit, vindrent

deuers

deuers le Roy les ambassadeurs de Flandres & Brabant: mais tout descendoit de ceux de Gand, à cause de leur force, & qu'ils auoyēt leurs enfans en leurs mains & aussi les premiers prests à commencer lanoise. Aussi y vindrent aucuns grands cheualiers pour le Roy des Romains, ieunes comme luy, & mal conseillez, pour la pacification de leur pays. Messire Iean de Burgues en estoit l'un, & messire Baudouin de Sauoye l'autre, & quelques secretaïres. Le Roy estoit ià fort bas, & à grand'peine se vouloit il laisser veoir, & feist grande difficulté de iurer les traitez faits en ceste matiere: mais c'estoit pour n'estre point veu, touteffois il les iura. Ils luy estoient aduantageux, car il auoit plusieurs fois voulu le mariage, & ne vouloit que la comté d'Arthois ou celle de Bourgogne l'une des deux. Et messieurs de Gand, ainsi les appelloyent ils, les luy feirent bailler tous deux, & celles de Masçonnois, de Charolois, & de Auxerrois, & s'ils luy eussent peu faire bailler celles de Hainaut, & de Namur: & tous les subiets de ceste maison, qui sont de la langue Françoisie: ils l'eussent volontiers fait pour affoiblir leur dit seigneur.

*Comment madame Marguerite de Flandres fust  
amenee en grandes pompes en France pour estre  
mariee avec le Dauphin de France.*

## CHAP. CXXXII.

**L**E Roy nostre maistre qui estoit bien sage, entendoit bien que c'estoit que de Flandres, & qu'un comte dudit pays de Flandres, sans auoir ledit pays d'Arthois, qui est assise entre le Roy de France & eux, leur estoit comme vne bride, car dudit pays d'Arthois il s'en tiroit de bonnes gens de guerre, pour les chastier quand ils feroient les fols. Et pource en ostant audit comte de Flandres ledit pays d'Arthois, il le laissoit le plus poure seigneur du monde, & sans auoir obeissance, sinon au plaisir de ceux de Gand, dont j'ay parle ci dessus. Apres que ceste ambassade fust retournee, ladite fille fust amenee à Heddin entre les mains de monseigneur des Cordes: & fust l'an mil quatre cés, & quatre vingts & trois. Et amena madame de Rauastain, fille bastarde de feu le duc Philippe de Bourgogne, & la receurent monseigneur & madame de Bourbô, qui sont de present Le seigneur d'Albret, & autres pour le Roy, & l'amenerent à Amboise,

ou

ou estoit monseigneur le Dauphin. Si le duc d'Autriche l'eust peu oster à ceux qui l'amenerent, il l'eust volontiers fait auant qu'elle sortist de sa terre. Mais ceux de Gand l'auoyent bien accompagnée, & aussi il auoit commencè à perdre toute obeissance, & se retournerent beaucoup de gens avec ceux de Gand, pource qu'ils tenoyent le fils entre leurs mains, & ostoient & mettoient avec luy tel qu'il leur plaisoit, & entre les autres se tenoit le seigneur de Rauastain frere du duc de Cleues principal gouverneur dudit enfant appelé le duc Philippe, qui vit encores attendr grand succcession, si Dieu luy preste vie. Quiconques eust ioye de ce mariage, il desplaisoit au Roy d'Angleterre amèrement: car il le tint à grande honte & moquerie, & se doubtoit bien auoir perdu sa pension, que le Roy luy donnoit au tribut qu'appelloyent les Anglois, & si se doubta que le mespris ne luy en fust grand en Angleterre, & qu'il fust cause de rebellion contre luy: & par especial pource que auoit voulu croire conseil, & si voyoit le Roy en grand souci & pres de luy. Et en print le dueil si grand que dès ce qu'il en sceut des nouvelles, il tomba malade, dont bien tost apres il mourust. Aucuns

dient d'un caterre. Quoy qu'il en soit on dit que la douleur qu'il eust dudit mariage, fut cause de la maladie dont il mourut en briebs iours. C'est grande faute à vn prince d'estimer son opinion meilleure que de plusieurs, & cela leur donne aucunesfois de tresgrandes douleurs & pertes qui ne se peuuent recouurer. Et fut le trespas l'an mille quatre cens quatre vingts & deux au mois d'Auril. Tantost apres que le Roy Edoüard fust mort, le Roy nostre maistre en fust aduerti, & n'en feist nulle ioye ne nul semblant quand il le sceust : & peu de iours apres receut lettres du duc de Clocestre, qui s'estoit fait Roy d'Angleterre, & se signoit Richard lequel auoit fait mourir les deux fils du Roy Edoüard sō frere, lequel Roy Richard requeroit l'amitié du Roy, & croy bien qu'il eust voulu r'auoir ceste pension: mais le Roy ne voulut respōdre à ces lettres, n'oüir le message, & l'estima trescruel & mauuais : car apres le trespas du Roy Edoüard, ledit duc de Clocestre auoit fait hommage à son nepueu, cōme à son Roy & souuerain seigneur: & incōtinent apres commist ce cas, & en plein parlement d'Angleterre furent desgrades deux filles du roy Edoüard, & decla-

rees bastardes soubz couleur qu'il prouuz par vn euesque de Bas en Angleterre, qui autrefois auoit eu grand credit avec le Roy Edoüard, & puis le desappointa & tint en prison, & le rençonna d'une somme d'argent, lequel euesque disoit: que ledit Edoüard auoit promis foy de mariage à vne dame d'Angleterre qu'il nommoit, pource qu'il en estoit amoureux pour en auoir son plaisir, & en auoit fait la promesse entre les mains dudit euesque, & sur ceste promesse coucha avec elle: & ne le faisoit que pour la tromperie, toutesfois tels ieux sont bien dangereux, tesmoins telles enseignes. J'ay veu beaucoup de gens de court, que par vne bonne aduventure qu'il leur eust pleu en tel cas, ils ne l'eussent point perdue par faute de promettre. Ce mauuais euesque garda ceste vengeance en son cœur par aduerture vingt ans, mais il luy en mescheust, car il auoit vn fils qu'il aimoit moult fort, à qui le roy Richard vouloit faire de grās biens, & luy faire espouser la mere des deux filles desgrades de leur dignité, laquelle de present est royne d'Angleterre, & à deux tresbeaux enfans. Lequel fils estoit en vn nauire de guerre par le commandement du roy Richard son maistre,

& fut prins à ceste Normandie, & de par le debat de ceux qui le prindrent, fust amené en parlement, & mis au petit châtelet à Paris, & y fust tant qu'il y mourust de faim & pourté. Ledit Roy Richard ne le porta pas fort loing: car contre luy esleua Dieu vn ennemi, & tout à l'instant qu'il n'auoit ne croix, ne pille, ne nul droit à la couronne d'Angleterre, n'estimé riés, fors que de sa personne estoit honneste, & auoit beaucoup souffert, car la pluspart de sa vie auoit esté prisonnier: & mesmement en Bretagne, es mains du duc François, qui l'auoit bien traité pour prisonnier del'aage de vingt & huit ans, lequel auoit quelque trois mille hommes, prins en la duché de Normandie, & des plus meschans que lon peult trouuer, passèrent en Galles ou se vint ioindre son beau pere le seigneur d'Estrinlay, avec bien vingt & six mille Anglois. Au bout de trois ou quatre iours se rencontra avec ce cruel Roy Richard, lequel fut tué sur le champ, & cestuy ci couronné, qui auourd'huy regne.

*Comment le pape Sixte enuoya au Roy le corporal sur lequel chantoit messe monsigneur S. Pierre, & plusieurs autres reliques, pour luy faire reuouurer la santé.*

**A**lleurs ay parlé de ceste matiere: mais il seruoit encores d'en parler ici, & par especial comme Dieu a payé cōtant en nostre temps telles cruautez sans attendre, maints autres en a esté audit temps, qui les sçauroit toutes compter. Ce mariage donques de Flandres fut accompli, que le Roy auoit fort désiré, & tenoit les Flamens à sa poste. Bretagne à qui il portoit grande haine, estoit en paix avec luy: mais il les tenoit en grande crainte pour le grand nombre de gens d'armes, qu'il tenoit logez à leurs frontieres. Espagne estoit en repos avec luy, & ne desiroyent le Roy ne la royne siuon qu'amitié, & il les tenoit en doubte & despense, à cause du pays de Roussillon qu'il tenoit de la maison d'Arragon qui luy auoit esté baillé par le Roy Ieā d'Arragon pere du Roy de Castille qui regné de present. Et par aucunes conditiōs qui encores ne sont vuidecs. Touchant la puissance d'Italie ils le veuoyent bien auoir pour ami, & auoyent quelque consideration avec luy, & souuent ils enuoyoyent leurs ambassades es Allemaings.

*Roussillon  
& Arragon au  
Roy par  
au à  
luy fait.*

Auec ce les Suyffes, cōme subiets des rois d'Escoffe, de Portugal & les alliez parties de Nauarre faisoient ce qu'il vouloit. Ses subiets trembloient deuant luy. Ce qu'il commandoit estoit incontinent accompli, sans nulle difficulté n'excusatiō, touchant les choses que lon pensoit necessaires pour sa fanté de tous les costez du monde luy estoient enuoyees. Le pape Sixte dernier mort, estoit informé que pour sa deuotion, le Roy desiroit auoir le corporal sur quoy chantoit monseigneur saint Pierre, tantost luy enuoya avec plusieurs reliques, lesquelles luy furent enuoyees. La sainte ampolle, qui est aupres de Reims, qui iamais n'auoit esté remuee de son lieu, luy fust apportee iusques en la chambre au Pleffis, & estoit sur son buffet à l'heure de sa mort, & auoit intention d'en prendre semblable vnction, qu'il en auoit à son sacre, combien que beaucoup de gens cuidoyent qu'il s'en voulsist oindre tout le corps, ce qui n'est pas vray semblable. Car ladite sainte ampolle est fort petite, & n'y a pas grande maniere dedans. Je la vois à l'heure dont ie parle, & aussi quand ledit seigneur fut mis en terre, à nostre dame de Cleri. Le Turc qui regne auourd' huy, luy enuoya vne

ambassade iusques à Reims en Prouence: mais ledit seigneur ne la voulut point ouïr, ne qu'elle vint plus auant. Ledit ambassadeur luy apporta vn grand roole de reliques, lesquelles estoient encores en Constantinoble, entre les mains dudit Turc, lesquelles choses il offroit au roy aume avec grandes sommes d'argent, pourueu que ledit seigneur voulsist bien faire garder le frere dudit Turc, lequel estoit en ce royaume entre les mains de ceux de Rhodes, & à present est à Rome és mains du pape. Par toutes les choses dessusdites, lon peut cognoistre le sens & grandeur de nostre Roy, & comme il estoit estimé & honoré par le monde, & comme les choses qui sont spirituelles de deuotion & de religion, estoient employees pour luy allonger sa vie, aussi bien que les choses temporelles: toutefois le tout n'y scist rien, & falloit qu'il passast par là où les autres sont passez. Vne grace luy feist Dieu: car comme il l'auoit crée, plus sage, plus liberal, plus vertueux en toutes choses, q̄ les princes qui regnoyent avec luy & de son temps, & qui estoient de ses ennemis voisins, avec ce qu'il les passa en toutes choses, aussi les passa il en longueur de vie: mais ce ne fut de guerres.

*Les reliques qui furent enuoyees au Roy.*

*Le frere du Turc.*

Car le duc de Bourgongne Charles, la duchesse sa fille, le Roy Edoüard, & le duc Galliache de Milan, Roy Iean d'Ar- ragon, tous ceux la estoient morts peu d'annees par deuant luy & de la duchesse d'Austriche, & du Roy Edoüard, & luy n'y eust comme rien à dire. En tous y auoit du bien & du mal, car ils estoient hommes: mais sans vsfer de flatterie, en luy auoit trop plus de choses appartenan- tes à office de Roy & de prince, qu'en nul des autres, ie les ay presque tous veus, parquoy ie ne deuine point.

*Comment le Roy Loys onzieme feist venir vers luy Charles son fils peu auant sa mort, & com- manda qu'il ne muast ou changeast aucuns deses offices.*

## CHAP. CXXXIII.



N cest an quatre cens quatre vingts & deux, voulut le Roy veoir monseigneur le Daulphin son fils, lequel n'auoit veu de plusieurs annees: car il craignoit qu'il fust veu de guerres de gens, tant pour la santé de l'enfant, que de peur que l'on ne le tirast hors de là, & que sous ombre de luy, quelque assemblee ne se feist en son royaume.

royaume: car ainsi auoit il esté fait de luy, contre le Roy Charles septiesme son pere, à l'heure qu'il n'auoit qu'onze ans par aucuns seigneurs du royaume, & s'appel- la ceste guerre la Praguerie: mais elle ne dura gueres, & ne fust qu'un debat de court. Entre toutes choses il recommanda son fils le Daulphin à aucuns seruiteurs, & luy cōmanda expressément de ne chā- ger aucuns officiers, luy alleguant que quand le Roy Charles septiesme son pere alla à Dieu, & que luy il vint à la courōne desappointa les bons & notables cheua- liers du royaume, & qui auoyent aidé à seruir son dit pere à conquerir Normadie, & Guyenne: & chassé les Anglois hors du royaume, & à le remettre en paix & bon ordre: car ainsi le trouua & bien riche, dōt il luy en estoit mal prius: car il en eust la guerre appellee le bien public, dont i'ay parlé ailleurs, qui cuida estre cause de luy oster la couronne. Bien tost apres que le Roy eut parlé à monseigneur le Daul- phin son fils, & acheuè ce mariage dont i'ay parlé, luy print la maladie dont il par- tit de ce monde par vn Lundi, & dura ius- ques au Samedi ensuyuant penultième: d'Aoust mille quatre cés quatre vingts & trois. Et estoit presēt à la fin de sa maladie

*La mala  
die dont  
le Roy  
Loys  
mourut.*

parquoy en veul dire quelque chose. Tā-  
tost apres que le mal luy print, il perdit la  
parole, comme autrefois auoit fait, com-  
bien qu'aparauant auoit esté tant mala-  
de, qu'à grande peine pouuoit il mettre  
la main iusques à la bouche, & estoit tant  
maigre & defait qu'il faisoit pitie à tout  
ceux qui le voyoyent. Il appella le sei-  
gneur de Beauieu, mari de sa fille à pre-  
sent duc de Bourbon, & luy comman-  
da aller au Roy sondit fils, qui estoit à  
Amboise, & luy commanda qu'aucunes  
gens n'en approchassent. Et luy dist plu-  
sieurs bonnes choses & fort notables. Et  
si en tout ledit seigneur eust obserué son  
commandement ou a tout le moins en  
partie, car il eust quelque commandemēt  
moult fort extraordinaire, & qui n'estoit  
de tenir: mais si generalité eust eu lieu, &  
les eust gardez, ie croy que c'eust esté le  
profit du royaume & le sien particulier,  
veüs les choses aduenüs depuis. Apres  
enuoya le chancelier, & toute sa sequel-  
le porter les seaux au Roy son fils, luy en-  
uoya aussi partie des archiers de sa garde,  
& capitaines: & de sa venerie & faucon-  
nerie, & toute autre chose. Et a tous ceux  
qui alloient vers Amboise, deuers le Roy  
son fils, leur prioit le seruir bien, & par  
tous

tous luy mandoit quelque chose, & par  
Estienne de Vests, varlet de chambre, &  
l'auoit desia fait nostre Roy baillif de  
Meaux. La parole iamais ne luy faillit de-  
puis qu'elle luy fut reuenue, ne le sens, ne  
iamais ne l'eust si bonne: car incessam-  
ment se vuidoit, qu'il luy ostoit toute la  
fumee de la teste, iamais en toute sa mala-  
die ne se plaignoit comme font toutes  
sortes de gens, quand ils sentent mal: au  
moins moy suis de ceste nature, & en ay  
veu plusieurs autres. Et aussi on dit que  
le plaindre allegé la douleur: incessam-  
ment disoit quelque chose de sens. Et du-  
ra sa maladie (comme i'ay dit) depuis le  
Lundi iusques au Samedi au soir. Pource  
ie veul faire comparaison des maux &  
douleurs qu'il a fait souffrir à plusieurs,  
& ceux qu'il a souffert auant mourir, pour  
ce que i'ay esperance qu'ils l'auront mené  
en Paradis, & que ce aura esté partie  
de son purgatoire. Et si n'ont esté si grans  
comme ceux qu'il a fait souffrir à plu-  
sieurs, aussi auoit il autres & plus grans  
offices en ce monde, qu'ils n'auoyent, &  
si iamais n'auoit souffert de sa personne:  
mais tant a esté obeï, qu'il sembloit pres-  
que que toute l'Europe fust pour luy  
porter obeïssance. Parquoy ce petit qu'il

souffroit contre sa nature & accoustu-  
 mance, luy estoit plus gries à porter. Tous-  
 iours auoit esperance en ce bon hermite  
 qui estoit au Plessis (dont i'ay parlé) qu'il  
 auoit fait venir de Calabre. Et incessam-  
 ment enuoyoit deuers luy, disant qu'il  
 luy allongeroit bien sa vie: car nonob-  
 stant toutes les ordonnances, luy reuint  
 le cœur, & auoit bien esperance d'eschap-  
 per, & si ainsi fust aduenü, il eust bien de-  
 parti l'assemblee qu'il auoit enuoyee à  
 Amboise, à ce nouveau Roy. Et pour ce-  
 ste esperance qu'il auoit audit hermite,  
 fut aduisé par certains Theologiens &  
 autres, qu'on luy declareroit qu'en son  
 fait n'auoit plus d'esperance qu'à la mis-  
 corde de Dieu, & qu'à ces paroles se  
 trouueroit present son medecin maistre  
 Iaques Coctier, en qui il auoit esperan-  
 ce, & à qui chacun mois il donnoit dix  
 mille escus, esperant qu'il luy allongeroit  
 sa vie, afin que de tous points il pensast  
 à sa conscience, & qu'il laissast toutes au-  
 tres pensees, ce qui fust fait: & tout ainsi  
 que deux grands personnages auoit fait  
 mourir de son temps, de l'vn fait consci-  
 ce à son trespas, & de l'autre non. Ce fut  
 du duc de Nemours, & du comte de saint  
 Paul, ausquel fust signifiee la mort par

*Les gai-  
 ges du  
 medecin  
 du Roy  
 Loys.*

com-

commisaires deputez à ce faire, lesquels  
 commisaires en brief mots declarerent  
 leur sentence, & baillerēt confesseur pour  
 disposer de leurs cōsciences en peu d'heu-  
 re, qu'ils leurs baillerent à ce faire, tout  
 ainsi signifient à nostre Roy les dessus-  
 dits sa mort en briefues paroles & ru-  
 des, disans: Sire il faut que nous nous ac-  
 quitons, n'ayez plus d'esperance en ce S.  
 homme, n'en autre chose: car seurement  
 il est fait de vous, & pource pensez à vo-  
 stre conscience: car il n'y a nul remede; &  
 chacun dist quelque mot assez brief, aus-  
 quel il respondit. I'ay esperance que  
 Dieu m'aidera, & par adventure ie ne suis  
 pas si malade comme vous pensez. Quel-  
 le douleur luy fust d'ouïr ceste nouvelle:  
 car oncques homme ne craignist plus la  
 mort, ne feist tant de choses pour y cui-  
 der mettre remede comme luy: & auoit  
 tout le temps de sa vie à ses seruiteurs  
 & à moy comme a d'autres dit, que si on  
 le voyoit en ceste necessité de mort, que  
 lon luy dist fors tant seulement parlez peu,  
 & qu'on l'esmeut seulement à soy con-  
 fesser, sans luy prononcer ce cruel mot de  
 la mort: car il luy sembloit n'auoir pas  
 cœur pour ouïr vne si cruelle sentence.  
 Toutefois il endura vertueusement, &

R 3

toutes autres choses iusques à la mort, & plus que nul homme que iamais i'aye veu mourir. A son fils qu'il appela Roy, manda plusieurs choses, & se cōfessa tres-bien, & dist plusieurs oraisons seruans au propos selon les sacremens qu'il prenoit, lesquels luy mesmes demanda. Et comme i'ay dit, il parloit aussi sec, comme si iamais n'eust esté malade, & parloit de toutes choses, qui pouuoët seruir au Roy sō fils, & dist entre autres choses, que le seigneur des Cordes ne bougeast d'avec son dit fils de six mois, & qu'on le priaist ne mener, nulle pratique sur Calais ni ailleurs, disāt qu'il estoit conuiu à conduire telles entreprinſes, & à bonne intention pour le Roy & pour le royaume, mais qu'elles estoient dāgereuses, & par especial celle de Calais, de peur d'esmouuoir les Anglois & vouloit sur toutes choses qu'apres son trespas il tint le royaume en paix cinq ou six ans, ce que iamais n'auoit peu souffrir en sa vie. Et à la verité le royaume en auoit bon besoin: car combien qu'il fust grand & estendu, si estoit il bien maigre & poure, & par especial pour les passages des gens d'armes qui se remuoient d'un pays en autre. Il ordonna qu'on ne priaist pas debat en Bretagne, & qu'on laissast

viure

viure le duc François en paix, & sans luy donner doubtes ne craintes, & à trestous les voisins semblablement de tout ce royaume, afin que le Roy & le royaume peussent demourer en paix iusques à ce que le Roy fust grand, & en aage pour en disposer à son plaisir.

*Comment le Roy Loys onzieme peu auant sa mort  
si deffioit & auoit toutes gens en suspen-  
sion, mesmement son fils,  
sille, & gendre.*

## C H A P. C X X X V.

**P**ource qu'en vn autre article precedent i'ay commencé à faire comparaison des maux qu'il auoit fait souffrir à aucuns, & à plusieurs qui viuoient soubs luy, & en son obeïſſance, dont auāt mourir il auoit souffert les semblables. Et s'ils n'estoyent si grands ne si lōgs (comme i'ay dit audit article) si estoyent ils bien grands veu sa nature, qui plus demandoit obeïſſance que nul autre en son temps, & qui plus l'auoit eüe, parquoy vn petit mot de responce cōtre son vouloir luy estoit vne biē grande punition de l'endurer: i'ay parlé comment discrettement luy fust signifiée

la mort : mais quelque cinq ou six mois deuant auoit suspicion de tous hommes. Et specialemēt de tous ceux qui estoient dignes d'auoir autorité. Il auoit crainte de son fils, & le faisoit estroitement garder, ne nul homme le voyoit ne parloit à luy, sinon par son commandement: il auoit doubte à la fin de sa fille & de son gendre à present duc de Bourbon, & vouloit sçauoir qu'elles gens entroyent au Plessis quant & eux. A la fin rompit vn conseil, que le duc de Bourbon son gendre tenoit leans par son commandement. A l'heure que sondit gendre, & le comte de Dunois reuindrēt de remener l'ambassade, qui estoit venu aux nopces du Roy son fils & de la roine à Amboise, & qu'il ne retournerent au Plessis, & entrerent beaucoup de gens avec eux. Ledit seigneur qui fort faisoit garder les portes & la galerie qui regardoit en la court dudit Plessis, fist appeler vn de ses capitaines des gardes, & luy commanda aller taster aux gens des seigneurs dessusdits, voir s'ils n'auoyent point de brigandines sous leurs robes, & qu'il se fust cōme en se deuisant à eux, sans trop en faire de semblant. Or regardez s'il auoit fait beaucoup viure de gens en suspen-

*Sentence notable.*

*cion*

sion & crainte sous luy, s'il en estoit biē payé. Et de quelles gens il pouuoit auoir seureté, puis de son fils, fille & gendre, il auoit suspicion. Le ne dis point pour luy seulement : mais pour tous autres seigneurs qui desirēt estre craints, iamais ne se sentent de la reuēche iusques à la vieillesse : car pour la penitence ils craignent tout homme. Et qu'elle douleur estoit au Roy d'auoir ceste peur, & ces passions ? Il auoit son medecin appelé maistre Iaques Coctier, à qui en cinq mois il dōna cinquante quatre mille escus contans, qui estoit à la raison de dix mille escus pour le mois, & l'euesché d'Amiens pour son nepueu, & autres offices & terres pour luy, & pour ses amis. Ledit medecin luy estoit si tresfrude, que lon ne diroit point à vn varlet les outrages & rudes paroles qu'il luy disoit, & si le craignoit ledit seigneur tant, qu'il ne l'eust osé enuoyer hors d'avec luy, & si s'en plaignoit à ceux à qui il en parloit : mais il ne l'eust osé changer, comme il faisoit tous autres seruiteurs, pource que ledit medecin luy disoit audacieusement : Je sçay bien qu'un matin vous m'enuoyerez comment vous faites d'autres : mais par vn grand serment qu'il iuroit vous

*Donatiō du Roy Loys.*

*Grande audace entreprenoit ce medecin sur le Roy.*

ni viurez point huit iours apres, ce mot  
l'espouuantoit fort, & tant qu'apres ne  
le faisoit que flater & luy donner: qui luy  
estoit vn grand purgatoire en ce monde,  
veu la grande obeïssance qu'il auoit eue  
de tant de gens de bien, & de grands  
hommes.

*Comment le Roy Loys onzieme feist faire plusieurs  
cages de fer, dont en l'une fust mis l'Autheur  
de ce liure l'espace de huit mois.*

CHAP. CXXXVI.

**L** est vray qu'il auoit fait de ri-  
goureuses prisons, comme cages  
de fer & d'autres de bois, cou-  
uertes de pates de fer par le de-  
hors & par le dedans, avec terribles fer-  
mures de huit pieds de large, de la hau-  
teur d'un homme, & vn pied plus. Le pre-  
mier qui les deuisa fust l'euesque de Ver-  
dun, qui en la premiere qui fust faite, fust  
mis incontinent, & y a couché quatorze  
ans. Plusieurs depuis l'ont maudit, & moy  
aussi qui en ay tasté soubs le Roy de pre-  
sent huit mois. Autrefois auoit fait faire  
à des Allemans, des fers trespesans & ter-  
ribles pour mettre aux pieds. Et y estoit  
vn anneau pour mettre au pied fort mal  
aisé

aisé à ouvrir, cōme à vn carquant, la chaî-  
ne grosse & pesante: & vne grosse boulle  
de fer au bout beaucoup plus pesante que  
n'estoit de raison, & les appeloit on les  
fillettes du Roy. Toutefois ie les ay veus  
à beaucoup de gens de bien prisonniers  
les auoir aux pieds, qui depuis en fōt fail-  
lis à grand honneur, & qui depuis ont eu  
degrāds biens de luy, & entre les autres,  
vn fils de monseigneur de la Grutire de  
Flādres prins en bataille, lequel ledit sei-  
gneur maria & fist son chambellam & se-  
neschal d'Anjou, & luy bailla cent lances.  
Aussi au seigneur de Piennes prisonnier  
de guerre, & le seigneur du Vergier, tous  
deux ont eu gens d'armes de luy: & ont  
osté les chambellans, & de son fils, & au-  
tres gros estats, & autant monseigneur  
de Rochefort frere du conestable, & à  
vn appelé Roquebertin du pays de Ca-  
thelongne seulement prisonnier de guer-  
re, à qui il feist de grands biens, & à plu-  
sieurs autres, qui seroyent trop longs à  
nommer, & de diuerses contrees. Or ceci  
n'est pas de nostre matiere principale:  
mais faut reuenir à dire comme de son  
temps furent trouuees si mauuaises & di-  
uerses prisons, & comment auant mourir  
il se trouua ensemble, és plus grandes pri-

sons, & aussi plus grande peur il eust, que ceux qu'il auoit tenus. Laquelle chose ie tiens à tresgrande grace pour luy, & pour partie de son purgatoire. Et l'ay dit ici pour monstrer qu'il n'est nul homme de quelque dignité qu'il soit, qui ne souffre ou en secret, ou en public, & par especial ceux qui font souffrir les autres. Ledit seigneur vers la fin de ses iours, feist clore tout à l'entour de sa maison du Plessis les tours, de gros barreaux de fer, en forme de grosses grilles: & aux quatre coings de sa maison quatre moyneaux de fer, bons, grands, & espais. Lesdites grilles estoient contre leur mur du costé de la place, de l'autre part du fossé: car il estoit à fons de cuue, & y feist mettre plusieurs broches de fer massonnées au dedans le mur, qui auoyent chacune trois ou quatre pointes, & les feist mettre fort pres l'vne de l'autre. Et d'auantage ordonna dix arbalestriers dedás lesdits fossés, pour tirer à ceux qui approcheroient auât que la porte fust ouuerte, & entendoit qu'ils couchassent ausdits fossés, & se retirassét ausdits moyneaux de fer. Il entendoit bien que ceste fortification ne suffisoit pas contre grand nombre de gens, ne contre vne armee: mais de cela n'auoit point de peur:

mais

mais le faisoit à ce que quelque seigneur ou plusieurs ne feissent vn entreprinse, de prendre la place de nuit par amour, & demi par force: avec quelque peu d'intelligence, & ceux la prinssent l'authorité, & le feissent viure comme homme sans sens & indigne de gouverner. La porte du Plessis ne s'ouuroit qu'il ne fust huit heures de matin, ni ne baissoit le pont iusques à ladite heure, & lors y entroyent les officiers & capitaines des gardes, & ne estoient les portiers ordinaires. Et puis ordonnoyent leur guet d'archiers tant a la porte que parmi la court, comme en vne place de frontiere estroitement gardée, & n'y entroit nul que par le guichet & qu'il ne fust du sceu du Roy, excepté quelque maistre d'hostel & gens de ceste sorte, qui n'alloyent point deuers luy. Est-il doneques possible de tenir vn Roy pour le garder plus honnestemét & en estroite prison que luy mesme se tenoit? Les cages ou il auoit tenu les autres, auoyent quelques huit pieds en carré: & luy qui estoit si grand Roy auoit vne petite court de chasteaux à se pourmener, encores n'y venoit il gueres: mais se tenoit en la galerie sans partir de là, sinon que par les chambres, & alloit à la messe sans passer

*Le Roy  
Loys se  
tenoit en  
prison.*

par ladite court. Voudroit lon dire que ce Roy ne souffrit pas aussi bien que les autres qui ainsi s'enfermoit & qui estoit ainsi en peur de ses affaires & de tous ses prochains parens? tellement qu'il changeoit & muoit de iour en iour ses seruiteurs qu'il auoit nourris, & qui ne tenoyent bien ni honneur, que de luy, & toutefois en nul d'eux ne fesoit fier: & il s'enchainoit ainsi de si estranges chaines & clostures. Et si le lieu estoit plus grand que d'une prison commune, aussi estoit il plus grand que prisonniers communs. On pourroit dire que d'autres ont esté plus suspicionneux que luy, mais ce n'a pas esté de nostre temps ne par aduventure homme si sage que luy, ne qui eust si bons subiets: & auoyent ceux la par aduventure esté cruels & tirans, mais cestuy ci il n'a fait mal à nul qui ne luy eust fait quelque offensé. Je n'ay point dit ce que dessus est dit, pour seulement parler des suspicions de nostre Roy: mais pour dire que la patience qu'il a portee en ses passions, à esté semblable à celle qu'il a fait porter aux autres: ie repute à punition ce que nostre Seigneur luy a donné en ce monde, pour en auoir moins en l'autre: tant és choses dont i'ay parié, comme en ses ma-

ladies

ladies bien grandes & douloureuses pour luy, & qu'il craignoit beaucoup auant que elles luy aduinssent: & aussi afin que ceux qui viendroyent apres luy, fussent vn peu plus piteux du peuple, & moins aspres à punir qu'il n'auoit esté: cōbien que ne luy vueil pas dōner charge, ne dire auoir veu meilleur prince, & si pressoit ses subiets. Toutefois il n'eust point souffert qu'un autre l'eust fait, ne priué ni estrāge. Apres tant de peur, & suspicions, & douleurs, nostre Seigneur feist miracle sur luy, & le guerit tant de l'ame que du corps, comme tousiours à accoustumé en faisant ses miracles, car il l'osta de ce miserable monde, en grande santé de sens & d'entendēmēt, & bonne memoire: ayant reçeu tous ses sacremēs, sans souffrir aucun mal, ne douleur, q̄ lon cogneust: mais tousiours parlant iusques à vne patenostre auant la mort, en ordonnāt de sa sepulture: & nommoit ceux qu'il vouloit qu'ils l'accompagnassēt par chemin, & disoit qu'il n'esperoit à mourir qu'au Samedi, & nostre dame luy procura ceste grace, en qui tousiours auoit eu fiance, & grande deuotion & priere: & tour ainsi luy aduint, car il deceda le Samedi penultieme iour d'Aouust l'an mil quatre cēs quatre vingts & trois

*La mort  
du Roy  
Loys xi.*

à huit heures du soir, audit lieu du Plessis, où il auoit prins la maladie le Lundi de deuant. Nostre seigneur ait son ame, & la vueille auoir receuë en son royaume de Paradis.

**P**eu d'esperance doyuent auoir les poures & menues gens au fait de ce monde puis que si grand Roy y a tant souffert & trauaillé, & puis laissé tout: & n'a peu trouuer vne seule heure poureslongner sa mort, quelque diligence qu'il y ait sçeu faire. Je l'ay cogneu, & ay esté son seruiteur à la fleur de son aage, & en ses grandes prosperitez: mais ie ne le vey oncques sans peine & sans souci. Pour tous plaisirs il aimoit la chasse, & les oiseaux en leurs saisons: mais il n'y prenoit point tant de plaisir comme aux chiens. Des dames il ne s'en est point meslé tant

*Le Roy  
Voy me  
ua son  
aage en  
chasteté.* que i'ay esté avec luy: car à l'heure de son arriuee luy mourust vn fils, dont il eust si grand dueil, & feist lors vn vœu à Dieu en ma presence, de iamais ne toucher à femme, qu'à la roine sa femme. Et combien qu'ainsi le deuoit faire selon l'ordonnance de l'eglise, si fust ce grand chose en veoir tant à son commandement de perseuerer en ceste promesse, veu encores que

que la roine ne estoit point de celles ou deuoit prendre grand plaisir: mais au demourât fort bonne dame. Encores en ceste chasse auoit quasi autant d'ennuy que de plaisir: car il prenoit grâde peine pourtant qu'il couroit les cerfs à force, & se leuoit fort matin, & alloit aucunesfois loin, & ne laissoit point cela pour nul temps qu'il feist: & ainsi s'en retournoit aucunesfois bien las, & quasi tousiours courroucé à quelqu'un, car c'est matiere qui n'est pas conduite tousiours au plaisir de ceux qui la conduisent: toutefois il se cognoissoit mieux que nul homme qui ait regné de son temps selon l'opinion de chacun. Ceste chasse estoit sans cesse, longue par les villages, iusques à ce qu'il venoit quelques nouvelles de la voye de fait, car quasi tous les Estez il y auoit quelque chose entre le duc Charles de Bourgongne & luy, & l'Hiuer ils faisoient trefucs, aussi il eust plusieurs affaires pour ceste comté de Roussillon contre le Roy Iean d'Arragon pere du Roy d'Espagne, qui regne de present: cōbien qu'ils fussent fort poures, & troublez avec leurs subiets, comme ceux de Barcelonne & autres, & que le fils n'eust rien: mais attendoit la succession du Roy

Dom Federic de Castille, frere de la femme, laquelle depuis luy est aduenue: tou-  
 reffois il luy faisoit grande resistance, car  
 ils auoyent les cœurs des subiets dudit  
 pays de Roussillō, lequel cousta fort cher  
 au Roy & au royaume, car il y mourust:  
 & si perdist maint homme de bien, &  
 despendit grand argent, car ceste guerre  
 dura longuement. En ceci le plaisir qu'ils  
 prenoyent estoit peu de temps en l'an, &  
 estoit en grand trauail de sa personne, cō-  
 me i'ay dit. Le temps qu'il reposoit, sō en-  
 tendement trauailloit: car il auoit affai-  
 res en moult de lieux, & se fust aussi volō-  
 tiers empesché des affaires de son voisin,  
 comme des siennes, & meist gés en leurs  
 maisons, & departir les autoritez d'icelles.  
 Quand il auoit la guerre, il desiroit paix  
 ou trefucs, quand il auoit paix ou trefucs,  
 à grande peine les pouuoit il endurer, de  
 maintes menues choses de son royaume  
 se mesloit, dont il se fust bien passé, mais  
 sa complection estoit telle, & ainsi viuoit.  
 Aussi sa memoire estoit si grande qu'il se-  
 tenoit toutes choses, & cognoissoit tout  
 le monde, & tout le pays à l'entour de luy.  
 A la verité il sembloit mieux pour secour-  
 rir vn monde qu'un royaume. Je ne parle  
 point de grande ieunesse, car ien estoit  
 point

*La guerre  
de  
Roussil-  
lon.*

point avec luy, mais auant l'aage d'onze  
 ans par aucuns seigneurs, & autres du  
 royaume, il fust embrouillé cōtre le Roy  
 Charles septiesme sō pere, en vne guerre  
 qui peu dura, appelee la Praguerie. Quād  
 il fust homme, il fust marié à vne fille de  
 Escosse à son desplaisir, & tāt qu'elle ves-  
 quit, il y eust regret. Et apres sa mort pour  
 les bandes & brouillis de la maison du  
 Roy son pere, il se retira au Daulphiné  
 qui estoit sien, ou beaucoup de gens de  
 bien le suyirent, & plus qu'il n'eu peust  
 nourrir. Luy estant en Daulphiné il feist  
 le mariage avec la fille dudit duc de Sa-  
 uoye, & tost apres il eust debat avec son  
 beau pere, & se feirent tresapres guerres.  
 Le Roy Charles son pere voyant son fils  
 trop accompagné de gens de pied, & de  
 gens d'armes à son gré, delibera d'y aller  
 en personne en grand nombre de gens, &  
 de l'en mettre dehors; & se meist en che-  
 min, & eust peine d'en retirer plusieurs,  
 en leur commātant comme à ses subiets,  
 & sur les peines accoustumees se retirer  
 deuers luy, à quoy plusieurs obeissoyent  
 au grand desplaisir du roy nostre maistre.  
 lequel voyant le courroux de son pere,  
 nonobstāt qu'il fust fort, se delibera par-  
 tir de là & luy laisser le pays; & s'en alla

*La vie  
des Roy  
Loys des  
sa ieu-  
nesse.*

par la Bourgongne avec peu de gens, deuers le duc Philippe de Bourgongne, lequel à grand honte le recueillit, & luy departit de ses biens, & à ses principaux seruiteurs, comme le comte de Commynes, le seigneur de Montauban & autres, par forme de pension par chacun an, & feist durant le temps qu'il y fust dons à ses seruiteurs. Toutefois à la despense qu'il faisoit de tât d'gens qu'il auoit, l'argent luy failloit souuent, qui luy estoit grande peine & souci, & luy en falloit chercher ou emprunter, ou ses gens l'eussent laissé, qui est grande angoisse à vn prince qui ne l'a point accoustumé. Et par ainsi n'estoit point sans peine en ceste maisõ de Bourgongne, & luy falloit entretenir le prince & ses principaux gouuerneurs, de peur qu'on ne sennuyast de luy a y estre tant, car il y fust six ans: & incessammét le Roy son pere enuoyoit ambassadeurs pour l'en mettre hors, ou qu'il fust enuoyé. Et en cela vo<sup>us</sup> pouuez pèser qu'il n'estoit point oisif, & sans grandes pensees & souci.

*Comment le Roy Loys onzième n'eust iamais que souci, & trauail d'esprit: & semblablement le duc Charles de Bourgongne.*



R en quel temps donc pourroit on dire qu'il eust ioye ne plaisir à voir toutes les choses dessusdites? Je croy que depuis l'enfance & ignorance, qu'il n'eust depuis que tout mal & trauail iusques à la mort. Je croy que si tous les bons iours qu'il a eu en sa vie esquels il a eu plus de ioye, & de plaisir que de trauail & d'ennuy, estoÿt bien nombrez, qu'il s'en trouueroit bien vingt de peine & de trauail, contre vn de plaisir & d'aïse. Il vesquit enuiron soixante & vn an, toutefois il auoit tousiours imagination, de ne passer point soixante ans, & disoit que puis long temps Roy de France ne les passa. Aucuns veulent dire puis le Grand: toutefois le Roy nostre maistre fust bien auant au soixante & vnième. Le duc Charles de Bourgongne qu'elle aïse, ne quel plaisir scauroit on dire qu'il eust en plus grande que nostre Roy, dont i'ay parlé: Il est vray que en sa ieunesse il eust moult de souci: car il n'entreprint rié qu'il n'eust enuiron vingt & deux ans, & iusques là vesquist sain, & sans trouble. Alors commença se troubler avec les gouuerneurs de sõ pere, lesquels son dit pere soustint: pourquoy le fils l'ab-

*Laiennesse du Roy Loys*

lenta de sa presence, & s'en alla tenir en Hollande, où il fust bié recueilli, & print intelligence avec ceux de Gand, aucunes fois y venoit son pere, il n'auoit rien: mais ce pays de Hollande estoit fort riche, & luy faisoit de grands dons: & plusieurs grosses villes d'autre pays pour l'esperance qu'ils auoyent d'acquiescer sa grace, pour le temps aduenir, qui est courstume generale, que tousiours on complait plus aux gens, de qui on espere la puissance. & au thorité accroistre pour le temps aduenir, que lon ne fait pour celuy qui est ià en tel degré, qu'il ne peult monter plus haut, & y est l'amour plus grande par especialentre le peuple: & est pourquoy le duc Philippe disoit de son fils, qu'ad on luy disoit que les Gantois l'aimoyent tant, & que il les scauoit si bié conduire: à quoy il respondit qu'ils aimoyent bien tousiours leur seigneur à venir, mais depuis qu'il estoit seigneur, ils le haïssoyent. Et ce proverbe fust veritable, car oncques puis que le duc Charles fust seigneur, ils ne l'aimèrent, & luy monstrent bien, comme j'ay dit ailleurs: & aussi de son costé ne les aimoit point, mais à ce qui est descendu de luy, ils ont fait des dommages, qu'ils neussent sçeu faire à luy.

*Proverbe des Gantois.*

*Comment*

*Comment du temps du Roy Edouard d'Angleterre, & les partialitez & diuisions d'entre les princes, commencerent & durerent vingtiesf ans.*

CHAP. CXXXVIII.

**P**our cōtinuer mon propos, depuis que le duc Charles entreprint la guerre pour les terres de Picardie, que nostre maistre auoit rachetees de son pere le duc Philippe, & qu'il se fust mis avec les autres seigneurs du royaume en ceste guerre du bié public, quel aise eust il depuis? Il eust tousiours travail sans nul plaisir, & de sa personne & de l'entēdement: car la gloire luy monta au cœur, & l'esmeut de cōquérir tout ce qui luy estoit bien seant. Tous les Estez tenoit les champs en grād peril de sa personne, & prenoit tout le soin & la cure de l'ost, & n'en auoit pas encores assez à son gré. Il se leuoit le premier, & se couchoit le dernier, comme le plus pouure de l'ost. S'il se reposoit aucun Hiuer, il faisoit ses diligences de trouuer argent: à chacun iour il besongnoit dès six heures au matin: ce luy estoit grād plaisir, & prenoit grand peine à recueillir & à ouïr grand nombre d'ambassadeurs, & en ce

travail & misere fina les iours, & fust tué des Suyffes deuant Nanci, comme auez veu deuant. Et ne pourroit lon dire qu'il eust iamais eu bõ iour, depuis qu'il comença à entreprendre de se faire plus grand, iusques à son trespas qu'il acquist & eust en ce labour. Quel besoin en auoit il, luy qui estoit si riche, & auoit tant de belles villes & seigneuries en sõ obeïssance: où il eust esté si aisé sil eust voulu. Apres faut parler du Roy Edoüard de Angleterre, que ià estoit tresgrand Roy & puissant. En sa grande ieunesse il veid son pere le duc Dyorth desconfit & mort en bataille, & avec luy le pere du comte d'Waruic: ledit comte d'Waruic gouuernoit le Roy, dont ie parle, en sa ieunesse, & conduisoit les affaires. A la verité dire, il le feist Roy, & fut cause de defaire son Roy Henry, qui plusieurs ans auoit regné en Angleterre, lequel (selon mon iugement & selon le monde) estoit vray Roy. Mais de telles causes, comme de royaumes & grandes seigneuries, nostre Seigneur les tient en sa main & en dispose, car tout vient de luy. La cause pourquoy le comte d'Waruic seruoit la maison Dyorth, contre le Roy Henry de L'enclastre, c'estoit pour vne bande ou

partia-

partialité qui estoit en la maison dudit Roy Henry, qui n'estoit gueres sage, & la roine sa femme, laquelle estoit de la maison d'Anjon, fille du Roy René de Sicile: print la partialité du duc de Sombreffet, contre le comte d'Waruic. Car tous auoyét tenu ledit Roy Henry, & son grãd pere pour Roy. Ladite dame eust mieue fait beaucoup de faire office de iuge ou de mediateur entre les parties, que de dire: ie soustiendray ceste part comme il a apparu. Car ils eurent maintes batailles en Angleterre, & en dura la guerre vingt & neuf ans: & fin de compte, le tout y mourut quasi d'vne part & d'autre. Et pour parler des bandes & partialitez, elles sont tresperilleuses, & mesmement quant aux nobles, enclins à les nourrir & entretenir. Et si lon dit que par là ils *Peril des partialitez* scauront des nouvelles, & tiendront les deux parties en crainte.

Iem'accorderay assez qu'un ieune Roy le feist entre les dames, il auroit du passe-temps & du plaisir assez, & scauroit des nouvelles d'entr'elles. Mais nourrir les partialitez entre les hommes, cõme princes & gës de vertus & de courage: il n'est rien plus d'agereux, c'est allumer vn grãd feu en sa maison, car tantost l'un dira: Le

Roy est cōtre nous, & puis pensera de se fortifier, & de s'acointer de ses ennemis. Au fort, les bandes d'Orleans & Bourgogne, les en doyuent auoir fait sages. La guerre en dura soixāte & douze ans. Les Anglois meslez parmi, qui cuiderent passer le tour du royaume.

*Les bandes d'Orleans.*

*Comment le Roy Lancelot de Hongrie fust empoisonné par vne femme, en luy donnant à manger d'une pumme.*

CHAP. CXXXIX.

**A** Reuenir à nostre Roy Edouard, il estoit fort icune & beau prince entre les beaux du monde. A l'heure qu'il fut de tous points au dessus de ses affaires, il ne cōpleut qu'à son plaisir aux dames, festes banquetz, & aux chasses: & suis d'opinion, que ce tēps luy dura vn seize ans ou enuiron, iusques à ce que le different dudit cōtre d'Waruic & de luy, commença. Et combien que ledit Roy fust jetté hors du royaume, si ne dura ledit debat gueres, car il retourna & obtint la victoire, & apres print ses plaisirs plus que deuant. Il ne craignoit personne, & se feist fort grād & plein, & en fleur d'age, luy vindrent à ronger ses

excez.

excez, & mourut assez soudainement (comme i'ay dit) d'vne apoplexie, & perdist sa lignee, & le royaume apres luy, comme i'ay oüi: quant aux enfans masculins, en nostre temps ont regné deux vaillans & sages princes. Le Roy de Hongrie, qui estoit fils du tresuailant cheualier blanc de Vallagnie, gentilhomme: mais de grand sens & vertu, qui longuement gouerna ce royaume de Hōgrie, & eust maintes belles victoires contre les Turcs, qui sont voisins dudit royaume, à cause des seigneuries qu'ils ont vsurpees en Grece & Esclauonic: & tost apres son decez, vint en aage d'homme le Roy Lancelot, à qui le royaume appartenoit avec Behaine & la Poullainie. Cestuy la se trouua conseilé par aucuns (comme lon dit) de prendre les deux fils dudit cheualier blanc, disant que leur pere auoit prins trop de maistrises & de seigneuries audit royaume durant son enfance: & que les enfans qui estoient bons personages, pourroyent bien vouloir faire comme luy. Parquoy conclud ledit Roy Lancelot de les faire prendre tous deux, ce qu'il feist, & incontēt feist mourir l'aîné, & Mathias mettre en prison à Bonde principale ville de Hōgrie, mais

il n'y fust gueres. Et peut estre que nostre Seigneur eust agreables les seruices de son pere, car tost apres ledit Roy Lancelot fust empoisonné à Pregne en Behaigne, par vne femme de bonne maison, & en ay veu le frere, de laquelle il estoit amoureux, & elle de luy, comme mal contente de ce qu'il se marioit en France, avec la fille du Roy Charles septiesme, qui s'appelle de present la princesse de Vienne, qui estoit contre ce qu'il auoit promis: elle l'empoisonna en vn baing, en luy donnant à manger d'une pomme; & meist la poison au manche du cousteau. Incontinent que fut mort ledit Roy Lancelot, les barons de Hongrie s'assemblerent audit Bonde, pour faire election de Roy selon leur vsage & priuilege qu'ils ont d'eslire, quand leur Roy meurt sans enfans. Et estans là, en bonne diuision entr'eux pour ceste dignité, suruint en la ville, la vesue dudit cheualier blanc, & mere dudit Matthias, bien fort accompagnée: car elle estoit riche femme d'argent contant, que son mari auoit laissé: parquoy elle auoit peu faire grâds amans soudainement. Et croy bien qu'elle auoit bone intelligence en ceste cōpagnie, & en la ville: veu le credit que son mari auoit  
cu

eu audit royaume, elle tira en la prison, & meist son fils dehors: partie des barons & prelatz qui estoient là assemblez pour faire leur Roy, tous s'enfuyrent de peur: les autres creerent ledit Matthias Roy, lequel a regné audit royaume en grand prosperité, & autant loué & prisé que nul Roy qui ait regné long temps a, & plus en aucunes choses. Il a esté des plus vaillans hommes qui ayent regné de son temps, & gaigné de grandes batailles contre les Turcs de son temps, sans endommager son royaume: mais il l'a augmenté, tant de leur costé qu'en Behaigne, dōt il tenoit la pluspart. Aussi en Valagnie dont il estoit, & en l'Esclauonie: du costé d'Allemaigne print la pluspart d'Autriche sur l'empereur Federic qui vit encores, & l'a possedee iusques à la mort qui fut en la ville de Vienne, chef du pays de Autriche, en cest an mille quatre cens nonante & vn. Il estoit Roy qui gouuernoit aussi sagement ses affaires en temps de paix, comme en temps de guerre. Sur la fin de ses iours, & se voyant sans crainte d'ennemis, il est deuenu fort pompeux & triomphāt Roy en sa maison, & fist grâds amas de beaux meubles, & bagues, & vaisselles pour parer sa maïso: toutes cho-

ses despeschoit de soy, ou par son commandement. Il se faisoit fort craindre, car il deuint cruel, & puis tōba en griesue maladie incurable, en assez ieune aage, comme de vingt & huit ans ou enuiron. Il est mort ayant en toute sa vie labeur & travail, & trop plus que plusieurs.

*Comment le Turc estant en l'aage de vingt & trois ans, conquesta l'empire de Constantinoble, dont fut grande honte à tous les chrestiens.*

CHAP. CXL.

**L**E Turc que deuât ay nommé, à esté sage & vaillant prince, plus vsant de sens & de cautelle, que de vaillâce & hardiesse. Vray est que son pere le laissa bien grand, & fust vaillant prince, & vint à Varpoli, qui vaut à dire d'Adrien. Celuy dont ie parle, print en l'aage de vingt & trois ans Constantinoble, qui vaut à dire cité de Cōstantin: ie l'ay veu peint de cest aage: & sembloit bien qu'il fust homme de grand esprit. Ce fust vne grande honte à tous les chrestiens de la laisser perdre, il l'a print d'assaut, & fust tué à la bresche l'empereur de l'Orient, que nous appelons Cōstantinoble, & maints autres hommes de bien:

*La prinse de Cōstantinoble.*

bien: maintes femmes efforcees de grādes & nobles maisons, nulle cruauté ne demeura à estre faite: ce fut son premier exploit, il a continué à faire ces grādes choses, & tant que i'ouï vne fois dire à vn ambassadeur Venitien, deuât le duc Charles de Bourgogne, qu'il auoit conquis deux empires, quatre royaumes & deux cens citez. Il vouloit dire de l'empire de Constantinoble, & de celuy de Trapezonde, les royaumes de la Brezanne, la Sutie, & Armenie: ie ne sçay s'il prenoit la Morce pour vn. Il a conquis maintes belles isles de mer en cest archipel, où est ladite Morce: les Venitiens y tenoyent encores deux places. Aussi l'isle de Negrepoint & de Mechelin, & aussi a conquis presque toute l'Albanie & Esclauouue. Et si les conquestes ont esté grandes sur les chrestiens, aussi ont elles esté sur ceux de sa loy propre, & y a destruit maint grand seigneur. La pluspart de ses œuures, il les conduisoit de luy & de son sens, si faisoit nostre Roy, & aussi le Roy de Hongrie. Et ont esté les trois plus grands hommes qui ayent regné depuis cent ans, mais l'honneur & forme de viure de nostre Roy, & les bons termes qu'il tenoit aux gens priuez & gens estrāges, à esté tout autre;

& meilleure q̄ des deux autres, aussi estoit Roy treschrestien. Quant aux plaisirs du monde, ce Turc en a prins son saoul, & y a esté grande partie de son temps, & eust encores fait plus de maux qu'il n'a, sil n'y fust occupé. En nul vice de la chair ne failloit, ne d'estre gourmand outre mesure. Aussi les maladies luy sont venues tost, & selō la vie: car il luy print en fleur d'une iambe, comme i'ay ouï dire à ceux qui l'ont veu. Et luy venoit au commencement de l'Esté qu'elle grossissoit, comme vn homme par le corps, & n'y auoit nulle ouerture, & puis cela s'en alloit, ne iamais chirurgien ne sceust entendre que c'estoit: mais bien disoit on que la gourmandise y aidoit bien, & pouuoit estre quelque punition de Dieu. Et ce qu'il se laissoit si peu veoir, & se tenoit ainsi clos en son chariot, estoit afin qu'on ne le cogneust si deffait, & qu'à celle occasion ne l'eussent tant à mespris. Il estoit de l'aage de cinquante deux ans ou enuiron: il mourut assez soudainement, toutesfois il feist testament, lequel i'ay veu, & feist conscience d'vn impos que nouvellement il auoit mis sur ses subiets, & ledit testament est vray. Or regardez que doit faire vn prince chrestien, qui n'auoit autorité fon-

dee en raison, de rien imposer sans le con-  
gé de son peuple.

*Conclusion de l'Auteur.*

**Q**R vous voyez la mort de tant de grands hommes en si peu de tēps qui tant ont trauaillé pour s'accroistre, & pour auoir la gloire, & tant ont souffert de passions & de peines, & abregé leur vie, & par aduerture leurs ames en pourront souffrir. En ceci ne parle point dudit Turc: car ie tien ce point pour vuidé, qu'il est logé avec ses predecesseurs. Et de nostre Roy i'ay esperance (cōme i'ay dit) que nostre Seigneur en ait misericorde de luy, & aussi aura il des autres, s'il luy plaist. Mais à parler naturellement comme homme qui n'a grad sans naturel ni acquis, mais quelque peu d'experience: n'eust il point mieux valu & à tous autres princes & hommes de moyen estat, qui ont vescu soubs ceux qui regnent, eslire le moyen chemin en ces choses: c'est à scauoir, moins se foudrier, & moins se trauailler, & entreprendre moins de choses: plus craindre d'offenser Dieu, & à persecuter le peuple, & ses voisins. & par tant de voyes cruelles que i'ay assez

*Le Turc  
feist con-  
science  
d'impo-  
ser sur  
son pays.*

declarees par ci deuant, & prendre des aises & plaisirs honnestes? Leurs vies en seroyēt plus lōgues, les maladies en viendroyent plus tard, & leur mort en seroit plus regrettee, & de plus de gens, & moins desiree, & auroyent moyen de ne doubter la mort. Pourroit on veoir de plus beaux exemples pour cognoistre que c'est peu de chose, que de l'homme, & que ceste vie est miserable & briefue: & que ce n'est rī de des grands & des petits, incontinēt qu'ils sont morts, que tout homme a le corps en horreur & vitupere: & qu'il faut que l'ame sur l'heure qu'elle se separe d'eux, que elle aille recevoir son iugemēt. Et à la verité en l'instant que l'ame est separee du corps, la sentence en est donnee de Dieu, selon les œuures & merites du corps:

laquelle sentence s'appelle le iugement particulier.

FIN.

*Exhortatio de la vie de l'homme.*



CY COMMENCENT

LES CRONIQVES ABREGES du Roy Charles huitiesme de ce nom, que Dieu absoluē, cōtenās à la verité ses faits & gestes, son allee & retour du royaume de Naples, mises par escrit, par feu de bonne memoire, messire Philippes de Cōmines, cheualier, seigneur d'Argēton, & chambellan ordinaire du dit seigneur.

*De ceux qui induirent le ieune Roy Charles huitiesme d'aller à Naples, & des choses qui furent faites quatre ans deuant, comme du duc de Lorraine, qui demanda la duché de Bar, & la duché de Prouence au Roy, lequel duc fust appellé des Ne-poli-sains en Roy, & de la rebellion dudit royaume, contre leur Roy Ferrand.*

CHAP. I.

**P**our continuer les memoires de par moy Philippes de Cōmines, encommencees des faits & gestes du feu Roy Loys on

neral, & eux deux furent cause de ladite entreprinse, d'ôt peu de gens les loüoyent, & plusieurs les blasmoÿt: car toutes choses necessaires à vne si grande entreprinse leur defailloyent. Car le Roy estoit tresieune, foible personne, plein de bon vouloir, peu accompagné de sages gens, ne de bons chefs, nul argent contant. Car auant q̄ partir, ils emprunterēt cent mille francs de la banque de Soly à Gennes, à gros interest, pour cēt, de foire en foire, & en plusieurs autres lieux, comme ie diray apres. Ils n'auoyent ne tentes ne paviillons, & si commencerent en Hiuer à entrer en Lombardie, vne chose auoyent ils bonne, c'estoit vne gaillarde compagnie pleine de ieunes gentilshōmes, en peu d'obeissance: ainsi faut conclurre que ce voyage fust conduit de Dieu, tant à l'aller qu'au retourner: car le sens des conducteurs que j'ay dit, n'y seruit de gueres. Toutesfois ils pouoyent bien dire qu'ils furent cause de donner grand honneur, & grande gloire à leur maistre. Estans le Roy dont ie parle, en l'aage de son couronnement, qui fust de quatorze ou quinze ans, vint vers luy le duc de Lorraine, demander la duché de Bar, que le Roy Loys onzieme tenoit, & la comté de Prouence, que

CRO. DV ROY CHARLES VIII.

zieme, q̄ Dieu absoluë: maintenant vous vueil dire comme il aduint que le Roy Charles huitiesme son fils, entreprint son voyage d'Italie, auquel ie fus. Et partit ledit seigneur de Vienne qui est au Dauphiné, le vingt & troisieme iour de Aouſt, l'an mille quatre cens nonante & trois. Et de retour dudit voyage en son royaume, enuiron le mois d'Octobre nonante & cinq: auant l'entreprinse duquel voyage, il eust mainte disputation, sçauoir s'il iroit ou non. Car l'entreprinse sembloit à toutes gens sages & experimenterz, tresdangereuse: & n'y eust que luy seul qui la trouuaſt bonne, & vn appelé Estienne de Vests, natif de Languedoc, homme de petite lignee, qui iamais n'auoit veu n'y entendu nulle chose au fait de la guerre: vn autre s'en estoit meslé iusques là, à qui le cœur faillit, homme de fiance, appelé le general Brissonnet, qui depuis à cause dudit voyage, a eu de grāds biens en l'eglise, comme cardinal, & beaucoup de benefices: l'autre auoit iā acquis beaucoup d'heritages, & estoit seneschal de Beaucaire, & president des comptes à Paris, & auoit serui ledit Roy en son enfance tresbien, de varlez de chambre, & cestuy la y attira ledit general,

Mille  
quatre  
cēs qua-  
tre vīgts  
& trā  
xe.

Voyage  
du Roy  
à Na-  
ples.

CRO. DV ROY CHARLES VIII.  
 le Roy Charles d'Anjou son cousin germain, laissa audit Roy Loys onzième par son trespas & testament : car il mourut sans enfans. Le duc de Lorraine vouloit dire sienne, par ce qu'il estoit fils de la fille du Roy René de Sicile, duc d'Anjou, & comte de Prouence : & disoit que le Roy René luy auoit fait tort, & que le Roy Charles huitième, dont ie parle, n'estoit que son nepueu, fils de sa sœur, & sœur du comte du Maine. Et l'autre disoit que Prouence ne pouuoit aller à fille par leurs testamens. En effet, Bar fust rendu, où le Roy ne demandoit qu'une somme d'argir, & pour auoir grande faueur & grands amis, & par especial le duc Iean de Bourbon qui estoit vieil, & vouloit espouser sa sœur : & eust estat du Roy, & cent lances de charge, & luy fust baillé trente & six mille francs, pour quatre années, pendant ledit temps se cognoistroit du droit de ladite comté. Et estoit à ceste deliberation & conclusion : car i'estois de ce conseil qui auoit esté lors créé, tant par les prochains parens du Roy, que par les trois estats du royaume. Estienne de Vests dont i'ay parlé, qui ià auoit acquis quelque chose en Prouence, & feist dire par le Roy ainsi ieune qu'il estoit

lors, sa sœur la duchesse de Bourbon presente, à monseigneur de Comminges, du Lau & moy, que nous tinssions la main qu'il ne perdit point ceste comté de Prouence : & fust auant l'appointement dont i'ay parlé, car ces deux estoient du conseil. Auant les quatre ans passez, se trouuerent quelques gens de Prouence, qui vindrent mettre en auant certains testamens du Roy Charles premier, frere de S. Loys, & autres rois de Sicile, qui estoit de la maison de France, & autres raisons disans, q non point seulement la comté de Prouence appartenoit audit Roy : mais le royaume de Sicile, & autres choses possedees par la maison d'Anjou, & que ledit duc de Lorraine n'y auoit rien. Toutefois aucuns vouloyent dire autrement, & s'adressoyét tous ceux là audit Estienne de Vests, qui nourrissoit son maistre en ce langage, & que le Roy Charles dernier mort, comte de Prouence, fils de Charles d'Anjou, cõre du Maine, & nepueu du Roy René, luy auoit laissé par son testament : car le Roy René l'institua en son lieu auant que mourir, & le prefera deuant ledit duc de Lorraine, qui estoit fils de sa fille. Et cela à cause desdits testamens faits par ce Charles pre-

La duché  
de Bar  
fust rendu  
au  
duc de  
Lorraine

mier, & sa femme comtesse de Prouence, disans, que le royaume & comté de Prouence ne pouoyent estre separez, n'aller à fille, tant qu'il y eust fils de la lignee, & semblable testament feirent les premiers venans apres eux, qui fust Charles le second, audit royaume. En ce temps dedites quatre annees, ceux qui gouuernoient ledit Roy, qui estoient le duc & duchesse de Bourbon, & vn chambellam appelé le seigneur de Grauille, & autres chambellans, qui en ce temps eurent grand regne: appellerent en court en authorité & à credit ledit duc de Lorraine, pour en auoir port & aide, car il estoit homme hardi, & plus qu'hōme de court. Et leur sembloit qu'ils s'en deschargeroient biē quand il seroit temps: comme ils feirent quand ils se sentirēt assez forts, & que la force du duc d'Orleans, & de plusieurs autres, dont auez ouï parler, fut diminuee. Aussi ne peurent ils plus tenir ledit duc de Lorraine, les quatre ans passez, sans luy bailler ladite comté, ou l'asseurer à certain temps, & par escrit, & tousiours payer les trente six mille francs: enquoy ne se peurent accorder, & à ceste cause il partit tresmal content d'eux de la court. Quatre ou cinq mois auant son

parte-

partement de court, luy aduint vne bonne ouuerture s'il l'eust sçeu entendre: tout le royaume de Naples se rebella contre le Roy Ferrand, pour la grande tyrannie de luy & de ses enfans, & se donnerent tous les barōs & les trois parts du royaume à l'eglise. Toutefois ledit Roy Ferrand, qui fust secouru des Florentins, les pressoit fort: & par ce le pape & lesdits seigneurs du royaume, qui estoient rebelles, manderent ledit duc de Lorraine pour s'en faire Roy, & long temps attendirent les galeres à Genes, & le cardinal de saint Pierre ad vincula, cependant qu'il estoit en ces broüillis de court, & sus son departemēt: & auoit avecques luy gens de tous les seigneurs du royaume, qui le pressoyent de partir. Fin de compte, le Roy & son conseil mōstroient en tout & par tout, de se vouloir aider de luy, & luy fust promis soixante mille francs, dont il en eust vingt mille: le reste perdit, & luy fust consenti mener les cent lances qu'il auoit du Roy, & enuoyer ambassades par tout en sa faueur. Toutefois le Roy estoit ià de dix ans ou plus, nourri de ceux que i'ay nommez: qui luy disoyent nouvellement, que ledit royaume de Naples luy deuoit appartenir: ie le

*Rebellio  
des Neapolitains  
contre  
leur Roy*

*Le pape  
& Neapolitains  
manderent le  
duc de  
Lorraine  
pour estre  
leur  
Roy à  
Naples.*

di volontiers, par ce que souuent petite gens en menoyent grande noise, & aussi par aucuns de ses ambassadeurs qui alloyent à Rome, Florence, Gennes, & ailleurs pour ledit duc de Lorraine, comme i'ay sçeu par aucuns d'entr'eux & par ledit duc propre: qui vint passer par Moulins où lors me tenois pour les differens de court, avec ledit duc Iean de Bourbon: ià son entreprinse estoit demie perduë pour la longue attente: & allay au deuant de luy, combien que ne luy fusse tenu: car il m'auoit aidé à chasser de la court, avec rudes paroles, il me feist la plus grande chere du monde, soy doulant de ceux qui demeuroyent au gouvernement. Il fust deux iours avecques le duc Iean de Bourbon, & puis tira vers Lyon.

*Comment le prince de Salerne vint en France, & des mutations qui en ce temps vindrent en la duché de Milan, par la negligence de madame Bonne de Saoye, mere & tutrice du duc son fils Iean Galeace. Laquelle fust desposée de ladite tutelle & gouvernement par Ludonic, qui en print l'administration.*

**E**N somme ses amis estoient si las & si foulez pour l'auoir tant attendu, que le pape auoit appointé, & les barons qui sus la seureté dudit appointement allerent à Naples, ou tous furent prins combien que le pape, les Venitiens, & le Roy d'Espaigne, & les Florentins, s'estoyent obligez de faire tenir ledit appointement, & eussent iuré & promis leur seureté: le prince de Salerne eschappa qui vint par deça, & ne voulut point estre compris audit appointement, cognoissant ledit Ferrand. Ledit duc de Lorraine s'en alla bien honteux en son pays. N'oncques puis n'eust autorité vers le Roy, & perdit ses gens d'armes, & les trente six mille francs qu'il auoit pour Prouence: & iusques à ceste heure qui est l'an mille quatre cens quatre vingts dixsept, & est encores en cest estat. Ledit prince de Salerne vint à Venise, parce qu'il y auoit grande accointance: & avecques luy trois de ses nepueux enfans du prince de Bezimian, ou demanderent conseil (comme m'a dit ledit prince) à la seigneurie, ou il leur plaisoit mieux qu'ils tirassent, ou vers ledit duc de Lorraine: ou deuers le Roy de France ou d'Espaigne, il me dit qu'ils luy respondirent

*L'an mille quatre cens quatre vingts dixsept.*

que le duc de Lorraine estoit vn homme mort, & qu'il ne les scauroit resoudre. Le Roy d'Espaigne seroit trop grãd fil auoit le royaume avec l'isle de Sicile, & les autres choses qu'il auoit en ce gouffre de Venise: & qu'il estoit puissant par mer: mais qu'il luy conseilloit aller en France, & qu'avec les rois de France qui auoyent esté audit royaume, ils auoyent en bonne amitié & bon voisin, & croy qu'ils ne pensoyent point que ce qui en aduintrapres d'eust aduenir: ainsi vindrent ces barons dessusdits en France, & furent bien recueillis: mais pourement traitez de biens. Ils feirent grande poursuite enuiron deux ans, & du tout s'adressoyent à Estienne de Vests, lors seneschal de Beaucaire, & chambellam du Roy: vn iour viuoyent en esperance, autre en contrariété, & faisoient diligence en Italie, & par especial à Milan, ou auoit pour duc de Galeace, non pas le grand qui est enterré aux chartreux de Paue: mais celuy estoit fils du duc de Galeace & de la duchesse bonne, fille de Sauoye, qui estoit de petit sens: elle eust la tutelle de ses enfans, & l'ay veü en grande autorité estant vesue conduite par vn appelé messire Cico secretaire, nourri de long temps en ce-

en ceste maison, qui auoit chassé tous les freres du duc Galeace & cousines pour la seureté de ladite dame & ses enfans: entre les autres vn appelé le seigneur Ludouic, qui depuis fust duc de Milan, qu'elle rappela depuis estant son ennemi & en guerre contre elle. Et le seigneur Robert de saint Seurin, vaillant capitaine, que pareillement auoit chassé ledit Cico. Pour conclusion par le moyen d'vn ieune homme qui trechoit deuant elle natif de Ferrare, de petite lignee, appelé Anthoine Thesin, elle les rappela par sottise, cuidant qu'ils ne feissent nul mal audit Cico, & ainsi l'auoyent iuré & promis: le tiers iour apres le prindrent & le passerent dedans vne pipe, le trauers de la ville de Milan: car il estoit allié par mariage avec aucuns des vicomtes: & *Ludouic chassé fust rap- pelé à Milan.* veut on dire que s'il eust esté en la ville, qu'ils ne l'eussent osé prendre: & si vouloit le seigneur Ludouic, que le seigneur Robert de saint Seurin qui venoit, le rencontra en cest estat, qui haïssoit à merueilles ledit Cico: & fust amené à Paue en prison au chasteau, ou depuis il mourut. Ils meirent ladite dame en fort grand honneur (ce luy sembloit) & luy complaisoyent: & eux tenoyent le conseil sans

*La duchesse de Milan chassée du gouvernement de ses enfans.*

luy dire, sinon ce que leur plaisoit: & plus grand plaisir ne luy pouuoient ils faire, que de ne luy parler de rien. Aceste, Anthoine Thesin luy laissoient donner ce qu'elle vouloit, & la logeoit près de sa chambre, & la portoit à cheval derrière luy par la ville, & estoient encores toutes festes & dâses leans: mais il ne dura gueres. par aduétude demi an. Elle feist beaucoup de bien audit Thesin, & les bougettes des courriers s'addressoyent à luy: & y souldit grande enuie avec le bon vouloir que le seigneur Ludouic, oncle des deux enfans auoit de ce faire seigneur comme il feist apres: vn matin luy ostèrent ses deux fils, & les meirent au donjon, qu'ils appelloyent la Roque: & à ce faccorderent ledit seigneur Ludouic, le seigneur Robert de saint Seurin, vn apelé de Pelleuoisin, qui gouuernoit la personne dudit ieune duc, & le capitaine de la Roque, qui iamais depuis la mort du duc Galeace n'en estoit serui, ne feist de long temps apres iusques à ce qu'il fust prins par tromperie dudit seigneur Ludouic, & par la folie de son maistre, qui tenoit de la condition de la mere, & n'estoyt gueres sages. Apres ces enfans mis en ladite Roque par les des-

suisdits,

suisdits, ils meirent la main sur le tresor, qui estoit en ce temps le plus grand de la chrestienté, & luy en feirent rendre compte, & en fust fait trois clefs, dont elle en eust l'vne: mais oncques puis n'y toucha. Ils l'a feirent renoncer à la tutelle, & fust créé tuteur le seigneur Ludouic. Et d'auantage escriuirent en plusieurs lieux, & par especial en France, lettres que ie uey à grande honte, en la chargeant de c'est Anthoine Thesin, & autre chose audit Thesin ne fust meffait: mais fust enuoyé, & le sauua ledit seigneur Robert, & aussi ses biens. En ceste Roque n'entroyent point ces deux grands hommes, comme ils vouloyent. Car le capitaine y auoit son frere, & bien cent cinquante hommes à gages, & faisoit garder la porte quand ils entroyent, & n'y mettoyent iamais qu'vn homme ou deux avec eux, & dura ceci fort longuement. Cependant souldit grand differenc entre ledit seigneur Robert de saint Seurin, comme il est bien de coustume. Car deux gros ne se peuuent endurer, & demoura le Preau seigneur de Ludouic, & l'autre sen alla au seruice des Venitiens. Toutefois puis apres, il reuint deux de ses enfans au seruice dudit seigneur Ludouic,

& de l'estat de Milan, qui fust messire Galleas, & ledit comte Gaialce, aucuns dient du sçeu dudit pere, les autres disent que non. Mais comment que ce fust, ledit seigneur Ludouic les print en bien grand amour, & s'en est fort bien serui, & fait encores auouid'huy. Et faut entendre que leur pere, le seigneur Robert de saint Seurin, estoit de la maisõ de saint Seurin, failli d'une fille bastarde: mais ils ne font point grande difference au pays d'Italie d'un enfant bastard à un legitime. Je dis ceci, par ce qu'ils aiderent à conduire nostre entreprinse du pays d'Italie, tant en faueur du prince de Salerne, dont i'ay parlé, qui est chef de ladite maison de S. Seurin, & pour autres causes que ie diray ci apres.

*Comment par subtil moyen Ludouic mit en ses mains le duc son frere, & ses nepeux, & print autorité de faire monnoye, ou son image estoit grance, avec celle du duc son nepeu, & des alliances qu'il feist pour bien paruenir à son desir.*

## C H A P. III.

**L**edit seigneur Ludouic comença tost à monstrier de fort vouloir garder sõ autorité, & feist faire monnoye ou le duc estoit empraint

empraint d'un costé, & luy de l'autre: qui faisoit murmurer beaucoup de gens. Ledit duc fust marié avec la fille du duc de Calabre, qui depuis fust Roy Alphonse, apres la mort de sõndit pere, le Roy Ferrad Roy de Naples. Ladite fille estoit fort courageuse, & eust volõtiers donné credit à son mari si elle eust peu: mais il n'estoit pas gueres sage, & reueloit ce qu'elle luy disoit: auili fust lõg temps en grande authorité, le capitaine de ceste Roque de Milan, qui iamais ne faillit de dedans. Et si commença à engendrer des soupçons, & quand l'un fils faillit, l'autre demouroit dedas. Pour abreger ce propos enuiron un an ou deux auãt qu'allassions en Italie, ledit seigneur Ludouic venant de dehors avec ledit duc pour luy faire hommage, l'amena pour descendre en ladite Roque, comme ils auoyent de coustume. Le capitaine venoit sus le pont leuis, & gens à l'entour de luy pour baiser la main audit duc, cõme est leur coustume. Ceste fois estoit le duc hors du pont: & fust contraint ledit capitaine de passer un pas par aduerture ou deux, tant que ces deux enfans de saint Seurin le faisoient, & autres qui estoient à l'entour de eux. Ceux de dedans leuerent le pont, &

ledit Ludouic feist allumer vn bout de bougie, iurant qu'il leur feroit trancher la teste, fils ne rendoyent la place auant la chandelle brussee, ce qu'ils feirent. Et pourueut bien ladite place & seurement pour luy, & parlant tousiours au nom dudit duc. Et feist vn procez à ce bon homme, disant qu'il auoit voulu bailler la place à l'empereur, & feist arrester aucuns Allemas disant qu'ils traitoyent ce marché: & puis les laissa aller, & feist decapiter vn sien secretaire, le chargeant d'auoir guidé ceste œuure, & vn autre qui disoit qu'il en auoit fait lesdits messages. Ledit capitaine long temps il tint prisonnier, à la fin le laissa aller, en disant que madame Bône, auoit vne fois gagné vn frere dudit capitaine, pour le tuer en entrant en ladite Roque, & que ledit capitaine l'en auoit gardé. Parquoy à ceste heure, luy sauuoit la vie. Toutefois ie croy que sil eust esté coupable d'un tel cas, que d'auoir voulu bailler le chasteau de Milan à l'empereur, auquel il pourroit pretendre droit comme empereur, & aussi comme duc d'Austriche (car ceste maison y querelle quelque chose) il ne luy eust point pardonné. Aussi c'eust esté vn grand mouuement en Italie, car tout l'estat de Milan se fust

se fust tourné en vn iour, par ce que du temps des empereurs ils ne payoyent que demis ducats pour feu, & maintenât sont fort cruellement traitees eglises, nobles & peuple, en vraye tyrannie.

*La duché de Milan en valeur d'icelle.*

CH A P. IIIII.

**S**E sentant le seigneur Ludouic saisi de ce chasteau: & la force, & gens d'armes de ceste maison sous sa main, pensa de tirer outre, car qui à Milan, il a son gouuernement, & toute la seigneurie: car es principaux de toute la seigneurie y demeurent, & ceux qui ont la garde & gouuernement des autres places en sont. Et de ce que contient ceste duché, ie ne veis iamais plus belle piece de terre, ne de plus grande valeur. Car quand le seigneur se contenteroit de cinq cens mil ducats par l'an, les subiets ne seroyent que trop riches, & viuroit ledit seigneur en seureté, mais il en leue six cens cinquante mille, ou sept cens mille, qui est merueilleuse tyrannie, aussi le peuple ne demande que mutation enuers leur dit seigneur. Parquoy voyant ce que dit est, ce seigneur

*Sentëce.* Ludouic si prest d'acheuer son desir, & qu'il estoit marié avec la fille du duc de Ferrare, dont il auoit plusieurs enfans, il mettoit peine de gagner amis tant en ladite duché que hors d'Italie. Et premierement s'allia des Venitiens, à la preservation de leurs estats: desquels il estoit grand ami, au preiudice de son beau pere: à qui les Venitiens auoyent osté peu parauant, vn petit pays appelé Polésan, qui est tout enuironné d'eau, & abondant à merueilles en tous biens: & le tiennent les Venitiés iusques à demie lieuë de Ferrare, & à deux bonnes petites villes que j'ay veüs. C'est à sçauoir Roigne & Labadie: & se perdit lors qu'il faisoit la guerre aux Venitiens, que luy seul esmeust, & vint depuis le duc de Calabre Alphonse, du viuât de Ferrand son pere: le seigneur Ludouic pour Milan: les Florentins, le pape, & Boulongne. Toutefois estans les Venitiens presque au desous, au moins ayäs le pire, & fort minez d'argët & plusieurs autres places perduës. Et appointa ledit seigneur Ludouic à l'hõneur & profit des Venitiens, & reuint vn chacun au sië, fors ce poure duc de Ferrare, qui auoit encommencé ladite guerre, à la requeste de luy, & dudit Roy Ferrand, dont ledit duc

duc auoit espousé la fille, & fallu qu'il laissast ausdits Venitiens Polésan qu'encores tiënt. Et disoit on que le seigneur Ludouic en eust soixâte mil ducats. Toutefois ie ne sçay sil fust vray: mais j'ay veu ledit duc de Ferrare en ceste creance. Vray est que pour lors il n'auoit pas espousé la fille: & ainsi estoit contenue ceste amitié entre luy, & les Venitiens.

*Comment Ludouic tenant en ses mains le duc & la duché de Milan, doubtant qu'Alphonse de Naples, pere de la femme du ieune duc son nepueu ne luy empeschast, par ambassades persuada au Roy Charles huitiesme, de conquerre le royaume de Naples contre Ferrand, & ledit Alphonse son fils.*

CHAP. V.

**N**VI seruiteur ne parent, du duc Jean Galleace de Milan, ne donnoit empeschemët au seigneur Ludouic à prédre la duché pour luy, que la femme dudit duc, qui estoit ieune & sage, & fille du duc Alphõse de Calabre, que par deuant j'ay nommé, fils aîné du Roy Ferrand de Naples. Et en l'an mil quatre cens quatre vingts & treize, commença ledit seigneur Ludouic à en-

**ERGO. DV ROY CHARLES VIII.**  
uoyer deuers le Roy Charles huitiesme  
de present regnant, pour le pratiquer de  
venir en Italie à conquerir ledit royaume  
de Naples, pour destruire & affoler ceux  
qui le possedoyent que i'ay nommez: Car  
estant ceux là en force & vertu, ledit Lu-  
douic n'eust osé entreprendre ce qu'il feist  
depuis: Car en ce temps là estoient fort  
riches ledit Roy Ferrand, Roy de Sicile &  
son fils Alphonse, & fort experimétez au  
mestier de la guerre, & estimez de grand  
cœur: combié que le contraire se veid de-  
puis, & ledit seigneur Ludouic estoit hô-  
me tressage, mais fort craintif, & bié sim-  
ple quand il auoit peur. I'en parle comme  
celuy que i'ay cogneu, & beaucoup de cho-  
ses traictées avec luy, & homme sans foy,  
s'il veoit son profit pour la rompre, & ain-  
si comme dit est, l'an mil quatre cés qua-  
tre vingts & treize: commença à faire len-  
tir à ce ieune Roy Charles huitiesme, dés  
vingt & deux ans, des fumees & gloires  
d'Italie: luy remonstrant comme dit est, le  
droit qu'il auoit en ce tresbeau royaume  
de Naples, qu'il luy scauroit bien blason-  
ner & louer, & s'adressoit de toutes cho-  
ses à cest Estiéne de Vests, deuenu senes-  
chal de Beaucaire, & enrichi, mais non  
point encores à son gré: & au general  
Briffon-

**PAR PHILIP. DE COM. 337**  
Briffonnet, homme riche & bien entendu  
en finance, grand ami lors du seneschal  
de Beaucaire, auquel il faisoit conseiller  
audit Briffonnet de se faire prestre, & que  
il le feroit cardinal: à l'autre touchoit d'v-  
ne duché. Et pour commencer à condui-  
re toutes ces choses ledit seigneur Ludouic  
enuoya à grande ambassade deuers le  
Roy à Paris audit an, dont estoit chef le  
comte de Gaiafse, fils aîné dudit Robert  
de S. Seurin, dont i'ay parlé, lequel trouua  
à Paris le prince de Salerne, dont il estoit  
cousin, comme dessus i'ay dit, car celuy là  
estoit chef de la maison de S. Seurin, & es-  
toit en France, chassé dudit Roy Ferrand,  
comme auez entendu parauant, & pour-  
chassoit ladite entreprinse de Naples: avec  
ledit comte Gaiafse, estoit le côte Char-  
les de Ville, joyeuse, & messire Galeas vi-  
comte Milannois, tous deux estoÿt fort  
bié accoustrez, & accompagnez: leurs pa-  
roles en public, n'estoyent que visitations  
& paroles assez generales: & estoit la pre-  
miere ambassade grâde, qu'il eut enuoyee  
deuers ledit seigneur, il auoit bien en-  
uoyé parauant vn secretaire, pour traiter  
que le duc de Milan son nepueu fust re-  
ceu à hōmage de Gennes par procureur,  
ce qui fust, & contre raison: mais bien luy

pouuoit le Roy faire ceste grace, que de commettre quelqu'vn à le receuoir : car luy estant en la tutelle de sa mere, ie l'ay receu en son chasteau de Milan, moy estant ambassadeur de par le feu Roy Loys onzième de ce nom, ayant la charge expresse de ce faire, mais lors Gennes estoit hors de leurs mains, & la tenoit messire Baptiste de Campefourgouffe : maintenant, ie di que le seigneur Ludouic l'auoit recouert : & donna à aucuns chambellans du Roy huit mille ducats, pour auoir ladite inuestiture, lesquels feirent grand tort à leur maistre, car ils eussent peu parauant auoir Gennes pour le Roy fils eussent voulu. Si argent ils deuoient prendre pour ladite inuestiture ils en deuoient demander plus, car le duc Gaiaf-ce en paya vne fois au Roy Loys mon maistre cinquante mille ducats, desquels i'en eu trente mille escus contant en don dudit Roy Loys (à qui Dieu face pardon) toutefois ils disoyent auoir prins lesdits huit mille ducats, du consentement du Roy. Et ledit Estienne de Vests, seneschal de Beaucaire, estoit l'vn qui en print : & croy biẽ qu'il le faisoit pour mieux entretenir ledit seigneur Ludouic pour ceste entreprinse ou il tẽdoit. Estans à Paris les

ambassa-

ambassadeurs dont i'ay parlé en ce chapitre, & parlé en general : parla à part avec le Roy ledit comte de Gaiaf-ce, qui estoit en grand credit à Milan. Et encores plus son frere messire Galeas de saint Seurin : & par especial sur le fait des gens d'armes, & commença à offrir au Roy grands ser-uices & aides, tant de gens que d'argent, car ià pouuoit son maistre disposer de l'estat de Milan, comme s'il eust esté sien : & faisoit la chose aisée à conduire, & peu de iours apres print congé du Roy, & messire Galeas vicomte, & s'en allerent. Et le comte Charles de Ville joyeuse demeura pour auancer l'œuure, lequel incontinent se vestist à la mode Françoisẽ, & feist de tresgrandes diligences, & commencerent plusieurs à entendre à ceste matiere. Le Roy enuoya en Italie vn nommé Peron de Basche, nourri en la maison d'Anjou au duc Iean de Calabre affectionné à ladite entreprinse, qui fut vers le pape Innocent, Venitiens, & Florentins. Ces pratiques, allees, & venuës, durerent sept ou huit mois ou enuiron, & se parloir de ladite entreprinse entre eux qui le sçauoyẽt en plusieurs façons, mais nul ne croyoit que le Roy y deust aller en personne.

*Comment le Roy Charles huitiesme, delaisa madame Marguerite fille du Roy des Romains, & espousa la fille du duc François de Bretagne, par la pratique du prince d'Orenge, qui l'auoit espou-  
sée pour le Roy des Romains.*

CHAP. VI.

**P**Endât ce delay que ie di: se tra-  
ta paix à Senlis entre le Roy &  
l'archeduc d'Austriche, heritier  
de ceste maison de Bourgogne.  
Et cōbien que ià y eust trefues, si suruint  
il cas de mal vueilance: car le Roy laissa  
la fille du Roy des Romains, sœur dudit  
archeduc, laquelle estoit bien ieune: &  
print pour femme la fille du duc François  
de Bretagne, pour auoir la duché de Bre-  
tagne paisible: laquelle il possèdoit pres-  
que toute à l'heure dudit traité: fors la  
ville de Renes, & la fille qui estoit dedâs:  
laquelle estoit conduite soubz la main du  
prince d'Orenge son oncle, qui auoit fait  
le mariage avec le Roy des Romains, &  
espousé par procureur en l'eglise publi-  
quement, & fut le tout enuiron l'an mille  
quatre cens nonâte & deux, dudit arche-  
duc & en sa faueur. Grande ambassade  
vint de par l'empereur Federic, voulant  
se faire mediateur dudit accord, aussi y en-  
uoya

*L'an mil  
quatre  
cēs qua-  
tre vingz  
& dou-  
ze.*

uoya le Roy des Romains. Sēblablement  
y enuoya le comte Palatin & les Suyffes,  
pour moyenner & pacifier: car il sembloit  
à tous que grâde question en deuoit four-  
dre, & que le Roy des Romains estoit  
fort iniurié, & qu'on luy ostoit celle  
qu'il tenoit pour sa femme: & luy rendoit  
on la fille, qui plusieurs annees auoit esté  
royne de France. Fin de compte, la chose  
termina en paix: car chacun estoit las de  
guerre, & par especial les subiets du duc  
Philippe qui auoyent tant souffert, tant  
par la guerre du Roy, que pour leurs diui-  
sions particulieres, qu'il n'en pouuoient  
plus. Et se feist vne paix de quatre ans  
seulement, pour auoir repos, & leur fille  
qu'on faisoit difficulté de leur rendre, au-  
moins aucuns qui estoient à l'entour du  
Roy, & de ladite fille. Et à ladite paix me  
trouuay present, & aussi les deputez, qui  
estoyent, monseigneur le duc Pierre de  
Bourbon, le prince d'Orenge, monsei-  
gneur des Cordes, & plusieurs autres  
personnages, & fust promis rendre audit  
duc Philippe, ce que le Roy tenoit de la  
comté d'Arthois, cōme il auoit esté pro-  
mis en traitant ledit mariage, qui fut l'an  
mille quatre cens ostante & deux, que  
sil ne l'accomplissoit que les terres qu'on

donnoit à ladite fille en mariage, retour-  
neroyent avec elle, ou au duc Philippe:  
mais ià d'emblee auoyent prins ceux du-  
dit Archeduc, Arras & saint Omer: ainsi  
ne restoit à rendre que Hesdin, Aire, &  
Bethune, dont dès l'heure leur fut baillé  
le reuenu & seigneurie, & y meirent offi-  
ciers. Et le Roy retenoit les chasteaux &  
y pouuoit mettre garnisons iusques au  
bout de quatre ans, qui finirent à la saint  
Iean, & l'an mille quatre cens octante &  
huit. Et lors deuoit rendre le Roy à mon-  
dit seigneur l'Archeduc. Et ainsi fut pro-  
mis & iuré.

Si lefdits mariages furent ainsi chan-  
gez selon l'ordonnance de l'eglise ou non,  
ie m'en rapporte à ce qui en est: mais plu-  
sieurs docteurs en Theologie m'ont dit  
que non, & plusieurs m'ont dit qu'ouï:  
mais quelque chose qu'il en soit, toutes  
les dames ont eu quelque malheur en  
leurs enfans. La nostre à eu trois fils de  
rang, & en quatre annees: l'vn a vescu  
pres de trois ans, & puis mourust, & les  
autres deux aussi decedez. Madame Mar-  
guerite d'Austriche à esté mariee au prin-  
ce de Castille fils seul des Roy & royne de  
Castille, & de plusieurs autres royaumes:  
lequel prince mourut au premier an qu'il  
fut

fut marié, qui fut l'an mille quatre cens  
nonante & sept. Ladite dame demoura  
grosse, laquelle accoucha d'vn fils, tout  
incontinét apres la mort de son mary, qui  
amis en grande douleur les Roy & royne  
de Castille, & tout leur royaume.

*L'an mil  
quatre  
cens qua-  
tre vints  
& dix  
sept.*

Le Roy des Romains s'est marié incon-  
tinent apres ces meditations, dont i'ay  
parlé avec la fille du duc Galeas de Milan  
sœur du duc Iean Galeas, dont a esté par-  
lé, & s'est fait ce mariage par la main du  
seigneur Ludouic. Le mariage a fort des-  
pleu aux princes de l'empire, & a plu-  
sieurs amis du Roy des Romains, pour  
n'estre de maison si noble, comme il leur  
sembloit qu'il leur appartenoit. Car du  
costé des Vicontes, dont s'appellent ceux  
qui regnent à Milan, y a peu de noblesse,  
& moins du costé de Sphorce, dont estoit  
fils le duc Francisque de Milan. Car il  
estoit fils d'vn condonnier d'vne petite  
ville appelee Contignollee, mais il fut  
homme tressumptueux & encores plus le  
fils, lequel se feist duc de Milan moyennât  
la faueur de sa femme bastarde du duc Phi-  
lippe Marie, & la conquesta & posseda,  
non point cōme tirant, mais comme vray  
& bon prince: & estoit bien a'estimer sa  
vertu & bonté, aux plus nobles princes.

qui ayent regné de son temps. Je di toutes choses pour monstrier ce qui sest ensuyui, de la mutation de ces mariages. Et ne scay qu'il en pourra encores aduenir.

*Comment les Venitiens refuserent au Roy Charles de luy donner confort & aide en son voyage de Naples, & de leur response dissimulee, & friuoles raisons, & de l'appareil dudit Roy pour aller audis voyage.*

## C H A P. V I I.

**P**Our reuenir à nostre matiere principale, vous auez entendu comme le comte de Galiace, & autres ambassadeurs, sont partis d'avec le Roy de Paris, & comment plusieurs pratiques se menoyent par Italie, & commēt nostre Roy tout ieune qu'il estoit, l'auoit fort à cœur: mais à nul ne sen descouuroit encores, fors à ces deux. Aux Venitiens fut requis de par le Roy, qu'ils luy voulsissent donner aide & conseil en ladite entreprinse, lesquels feirent response qu'il fust le tresbien venu: mais qu'ils ne luy pourroyent faire aide pour la suspicion du Turc, combien qu'ils fussent en paix avec luy, & que de conseiller à vn sage Roy, & qui auoit si bon conseil, ce seroit trop

trop grande presumption à eux, mais que plustost luy aideroyent que de luy faire ennuy. Or notez qu'ils cuidoyent bien sagement parler, & aussi faisoient ils. Car pour auourd'huy, ie croy leurs affaires plus sagement conseillees, que de prince ne de communauté qui soit au monde: mais Dieu veut tousiours que lon cognoisse q̄ les iugemens, ne les sens des hommes ne seruent de rien, là ou luy plaist mettre la main. Il disposa l'affaire autrement qu'ils ne cuidoyent: car ils ne croyoyent point que le Roy y allast en personne, & si n'auoyent nulle peur du Turc qui regnoit, qui estoit de petite valeur, mais il leur sembloit qu'ils se vengeroient de ceste maison d'Arragon, qu'ils auoyent en grande haine, tāt le pere que le fils: disoyent qu'ils auoyent fait venir le Turc à Stutecci: i entens le pere de cestuy Turc, qui conquist Constantinoble, appelé Mahumet Octo- uian, qui feist plusieurs autres grands dommages ausdits Venitiens. Du duc de Calabre Alphonse, ils disoyent plusieurs autres choses: entre les autres, qu'il auoit esté cause de la guerre qu'esmeut contre eux le duc de Ferrare: qui merueilleusement leur cousta, & cuiderent estre destruits de ladite guerre: dont i'ay dit quelque mot, &

disoyent aussi que le duc de Calabre auoit enuoyé hommes expres à Venise, pour empoisonner les citernes, au moins celles ou ils pourroyent ioinde. Car plusieurs sont fermées à clef: audit lieu n'y sent d'autre eau, car ils sont de tous points assis en la mer: & est l'eau trèsbonne, & en ay beu huit mois pour vn voyage seul: & y ay esté vne autrefois depuis en la saison, dont ie parle: mais leur principale raison ne venoit point de là: mais pource que les dessusdits les gardoyent d'accroître à leur pouuoir, tant en Italie, comme en Grece. Car des deux costez auoyent les yeux ouverts, toutesfois ils auoyent nouuellement conqsté le royaume de Cypre, & sans nul tiltre: pour toutes ces haines sembloit audits Venitiens, que c'estoit leur grand profit que la guerre fust entre le Roy & ladite maison d'Arragon: esperant qu'il prendroit si prompte conclusion qu'elle print, & que ce ne seroit les destruire, & qu'au pis venir, l'un parti, ou l'autre, leur doneroit quelques villes en pointe, qui est du costé de leur gouffre pour les auoir à leur aide, & ainsi en est aduenu: mais il a peu failli qu'ils ne soyent mescontez, & puis leur sembloit bien qu'on

qu'on ne les pourroit charger d'auoir fait venir le Roy en Italie, veu qu'ils ne luy en auoyent donné conseil n'y aide, comme apparoissoit par la responce qu'ils auoyét faite à Peron de Basche.

En ceste annee mille quatre cens no- *L'an mil quatre cents no-*  
nante & trois tira le Roy vers Lyon, pour *nante & trois.*  
entendre à ses affaires, non point qu'on cuidast qu'il passast les monts: & là vint pour luy messire Galeas frere au comte de Gaialce de saint Seurin, dont a esté parlé, fort bien accompagné de par le seigneur Ludouic, dont il estoit lieutenant & principal seruiteur: & amena grand nombre de beaux & de bons cheuaux, & apporta du harnois pour courir à la iouste, & y courust fort bien, car il estoit ieune & gentil cheualier: le Roy luy feist grand honneur & bonne chere, & luy donna son ordre, & puis s'en retourna en Italie: & demoura tousiours le comte de Ville joyeuse ambassadeur, pour auancer l'allee, & se commença à apprester vne tresgrosse armee à Gennes, & y estoit pour le Roy, le seigneur Duré, grand escuyer de France, & autres: à la fin le Roy alla à Vienne en Daulphiné, enuiron le commencement d'Aoult audit an: & là venoyét chacun iour les nobles de Gènes

où fut enuoyé le duc Loys d'Orleans, de present regnant Roy, homme ieune, & beau personnage, mais aimant son plaisir: de luy a esté assez parlé en ces memoires: & cuidoit on lors qu'il deust conduire l'armee par mer, pour descendre au royaume de Naples, par l'aide & conseil des princes, qui en estoient chassés: & que les nommez, qui estoient les princes de Salerne, & de Vesignaue, furent prests iusques a quatorze nauires Geneuois: plusieurs galleres & gallions, & y estoit obeï le Roy en ce cas, cōme à Paris: car ladite cité estoit sous l'estat de Milan, que gouernoit le seigneur Ludouic, & n'auoit compediteur leans, que la femme du duc son nepueu, que i'ay nommee, fille du Roy Alphonse: car en ce temps mourust son pere le Roy Ferrand: mais le pouuoir en ladite dame estoit bien petit, veu qu'on voyoit le Roy prest à passer, ou d'enuoyer, & son mari peu sage, qui disoit tout ce qu'elle disoit à son oncle, qui auoit ià fait noyer quelque messenger qu'elle auoit enuoyé vers son pere. La despense de nauire estoit fort grande: & suis d'aduis qu'elle cousta trois cens mille francs, & ne seruiſt de rien, & y alla tout l'argent contant que le Roy peult fin-

ner de ses finances: Car comme i'ay dit il n'estoit pourueu ne de sens ne d'argent, n'y autre chose necessaire à telle entreprinſe, & si en vint bien moyennant la grace de Dieu, qui clerement le donna ainsi à cognoistre. Je ne vueil point dire que le Roy ne fust sage de son aage: mais il n'auoit que vingt & deux ans, & ne faisoit que saillir du nid. Ceux qui le cōduisoient en ce cas que i'ay nommez, Estienne de Vests, senechal de Beaucaire, & le general Brissonnet, de present cardinal de saint Malo, estoient deux hommes de petit estat, & qui de nulle chose n'auoyent eu experience, mais de tant monstra nostre Seigneur mieux sa puissance: car nos ennemis estoient tenus tressages & experimentez au fait de la guerre: riches & pourueus de sages hommes, & bons capitaines, & en possession du royaume. Et quoy que vucille dire le Roy Alphonse de nouveau couronné par le pape Alexandre, natif d'Arragon, qui tenoit en son part les Florentins, & bonne intelligēce au Turc, il auoit vn fils gētil personnage, nommé Dom Ferrand, de l'aage de vingt deux ou vingt & trois ans, aussi portant le harnois, & bien aimé dudit royaume, & vn frere appelé Dom Federic de-

puis Roy apres Ferrand deuant nostre homme bien sage, qui conduisoit leur armee de mer, lequel auoit esté nourri par deça long temps. Duquel vous monseigneur de Vienne, m'auiez maintesfois asseuré par Astrologie qu'il seroit Roy. Et me promist deslois quatre mille liures de rente audit royaume, si ainsi luy aduenoit: & a esté vingt ans, deuant que le cas aduint.

*Comment le voyage de Naples fust moult de fois debattu & mis en dispute entre les princes & seigneurs du royaume de France, auant que le Roy Charles partist pour y aller. Et des emprunts que ledit Roy fist à sa banque aux marchans & aux princesses qui engagerent leurs bagues pour ledit voyage.*

CHAP. VIII.

 R pour continuer, le Roy mua de propos à force d'estre pressé du duc de Milan par lettres, & par ce comte Charles de Villeoyeuse son ambassadeur: & aussi des deux que i'ay nommez. Toutefois le sens faillit audit general, voyant que tout homme sage & raisonnable blasmoit le voyage de par delà par plusieurs raisons:

& estre là au mois d'Aoust sans argent, & toutes autres choses necessaires, & demoura la foy audit seneschal seul dont i'ay appelé: & feist le Roy mauuais visage audit general trois ou quatre iours, puis il se remit en train. Si mourust à l'heure vn seruiteur dudit seneschal (comme lon disoit) de peste: parquoy il n'osoit aller autour du Roy, dont il estoit bien troublé: car nul ne sollicitoit le cas. Monseigneur de Bourbon & madame estoient là cerchans rompre ledit voyage à leur pouuoir, & leur en tenoit propos ledit general, & vn iour estoit l'allee rompue, & l'autre renouuelee: à la fin le Roy se delibera de partir, ie montay à cheual des premiers, esperant passer les monts à moindre compagnie: toutefois ie fus remandé, disant que tout estoit rompu, & ce iour furent empruntez cinquante mille ducats d'un marchand de Milan: mais le seigneur de Ludouic les bailla moyennant pleiges, & cautions qui s'obligerent vers ledit marchand, & y fus pour ma part pour six mille ducats, & autres pour le reste, & n'y auoit nul interest. Au parauant on auoit emprunté de la bāque de Soly de Gennes, cent mille francs, qui cousterēt en quatre mois quatorze mille.

francs d'intereft: mais aucuns disoyēt que des nommez auoyent part à cest argent & au profit. Et pour conclusion, le Roy partift de Vienne le vingt & troisieme iour d'Aouſt mille quatre cēs quatre vingts & treize, & tira droit vers Aſt. A Suze vint vers luy meſſire Galeas de S. Seurin en poſte, delà alla le Roy à Turin, & emprunta les bagues de madame de Sauoye, fille du feu marquis le ſeigneur Guillaume de Montferrat veſue du duc Charles de Sauoye, & les meſt en gage pour douze mil le ducats: & peu de iours apres fuſt à Caſar, vers la marquiſe de Montferrat, dame ieune & ſage, veſue du marquis de Montferrat: elle eſtoit fille du Roy de Serme. Le Turc auoit cōquis ſon pays: & l'empereur de qui elle eſtoit parente l'auoit mariee là, qui l'auoit paraduēture recueillie: elle preſta auſſi ſes bagues, qui auſſi furent engagees pour douze mille ducats. Et pouuez voir quel cōmencement de guerre c'eſtoit, ſi Dieu n'eust guidé l'œuure.

*Comment le ſeigneur Ludouic avec ſa femme bien accompagnē vint au deuant du Roy à la comté d'Aſt, & des armées de France, tant par terre que par mer, & du renom & richesses de la maiſon de Medici.*

**P**Ar aucuns iours ſe tint le Roy en Aſt ceſte annee là, tous les vins d'Italie eſtoyent aigres, ce que nos gēs ne trouuoyēt point bon, ne l'air qui eſtoit ſi chaut. Là vint le ſeigneur Ludouic & ſa femme, fort bien accompagnez, & y fuſt deux iours, & puis ſe retira à Non, vn chateau qui eſt de la duché de Milan, à vne lieuē d'Aſt, & chacun iour le conſeil alloit vers luy. Le Roy Alphonſe auoit deux armées par pays, l'une en la Romaine vers Ferrare, que conduiſoit ſon fils, & avec luy le ſeigneur Virgile Vrſin, le comte de Pethilhanne, le ſeigneur Iean Iacques de Treuoul, qui pour ceſte heure eſt des noſtres. Et contre eux, eſtoit pour le Roy monſeigneur de Aubigny vn bon & ſage cheualier, avec quelques deux cens hommes d'armes, du moins y auoit cinq cens hommes d'armes Italiens aux deſpens du Roy, que conduiſoit le comte de Gaiaſce, qu'aſſez avec oūi nommer, qui y eſtoit pour le ſeigneur Ludouic, & n'eſtoyent point ſans peur, que ceſte bande ne fuſt rompue car nous ſullions retourner, & ſil euſt eu ſes ennemis ſur les bras, qui auoyent grande intelligence en ceſte duché de Milan. L'autre armée eſtoit par mer que con-

*L'as mil  
le quatre  
cens qua-  
tre vingts  
& treize*

duisoit Dom. Federic frere dudit Alpho-  
se: & estoit à Ligorne & à Pise, car les Flo-  
rentins tenoyent encores pour eux, & a-  
uoient certain nombre de galeres, & es-  
toit avec luy messire Breto d'Auslique,  
& autres Geneuois: au moyen desquels  
ils esperoyent faire tourner la ville de Ge-  
nes & peu faillit qu'ils ne le feissent à l'Es-  
pecie, & a Rappello pres de Gennes, ou ils  
meirent en terre quelque mille hommes  
& de leurs partisans, & de fait eussent fait  
ce qu'ils vouloyent, si tost n'eussent esté  
assaillis. Mais ce iour ou le lendemain, y  
arriua le duc d'Orleans avec quelques na-  
uires & bon nombre de galeres, & vne  
grosse Galiace qui estoit mienne que pa-  
tronisoit vn appelé messire Albert Mely,  
sur laquelle y estoit ledit duc & les princ-  
paux: en ladite Galiace auoit grãde artil-  
lerie & grosses pieces. Car elle estoit puis-  
sante, & s'approcha si pres de terre, que  
l'artillerie desconfit presque les ennemis,  
qui iamais n'en auoyent veu de sembla-  
ble, & estoit chose nouvelle en Italie, &  
descendirent en terre ceux qui estoient  
aufdits nauires, & par la terre venoyent  
de Gennes ou estoit l'armee vn nombre  
de Suysses, que menoit le baillif de Dyion  
& aussi y auoit des gens du duc de Milan,  
que

que conduisoit le frere dudit Breto, ap-  
pelé messire Iean Loys d'Auslique &  
messire Iean Adorne, lesquels ne furent  
point aux coups: mais feirét bien leur de-  
uoir, & garderent certain past en effet de  
ce que nos gens disnerent, les ennemis fu-  
rent deffaits, & en fut: cent ou six vingts  
en mourut, & huit ou dix prisonniers, en-  
tre les autres vn appelé le Fourgoufin,  
fils du cardinal de Gennes, ceux qui es-  
chapperent furent tous mis en chemise  
par les gens du duc de Milan, & autre mal  
ne leur feirent, & est de coustume. Le vey  
toutes les lettres, qui en vindrent tant au  
Roy, qu'au duc de Milan, & ainsi fust ce-  
ste armee de mer reboutee, qui depuis ne  
si apparut si pres. Au retour les Geneuois  
se cuidoient esmonuoir, & tuerent aucuns  
Allemans en la ville, & en fust tué aucuns  
des leurs: mais tout fust appaisé. Il faut  
dire quelque mot des Florentins, qui n'a-  
uoient enuoyé vers le Roy auant qu'il  
partist de France deux fois, pour dissimu-  
ler avec luy: l'vne fois ne trouuay à be-  
songner avec ceux qui vindrent en la cõ-  
pagnie dudit seneschal & general: & y  
estoyent l'euesque d'Arese, & vn nommé  
Pierre Sonderin: on leur demanda seule-  
mēt qu'ils baillassent passage, & cent hõ-

**CRO. DV ROY CHARLES VIII.**  
mes à la solde d'Italie, qui n'estoit que dix mille ducats pour vn an. Eux parlans par le commandement de Pierre de Medicis, hōme ieune & peu sage, fils de Laurens de Medicis, qui estoit mort : & auoit esté des plus sages hommes de son temps, & conduisoit ceste cité presque comme seigneur, & auoit fait le fils : car à leur maison auoit ainsi vescu la vie de deux hōmes parauant, qui estoient Pierre pere dudit Laurens, & Cosme de Medicis, qui fust le chef de ceste maison, & là commença hōme digne d'estre nommé entre les tresgrands : & en son cas qui estoit de marchandise, estoit la plus grande maison que ie croy, qui iamais ait esté au monde : car leurs seruiteurs ont eu tant de credit sous couleur de ce nom de Medicis, que ce seroit merueilles à croire : ce que i'en ay veu en Flandres & en Angleterre. I'en ay veu vn appelé Guerard Quāese, presque estre occasion de soustenir le Roy Edoüard, le quart en son estat, estant guerre en son royaume d'Angleterre : fournir par fois audit Roy plus de six vingts mille escus, où il feist peu de profit pour son maistre, toutefois il recouura ses pieces à la longue. Vn autre ay veu, nommé & appelé Thomas

*Louange  
de la mai-  
son de  
Medicis  
à Florēce*

Portu-

Portunay, autre pleige entre ledit Roy Edoüard, & le duc Charles de Bourgogne, pour cinquante mille escus, & vne autrestois en vn lieu pour quatre vingts mille. Ie ne le louie point, les marchans d'ainsi le faire : mais ie louie bien à vn prince de tenir bons termes aux marchans, & leur tenir verité : car ils ne sçauent à quelle heure ils en pourront auoir besoin : car quelquefois peu d'argent fait grand seruice. Il semble que ceste lignee vint à faillir, comme on fait aux royaumes & empires : & l'autorité des predecesseurs nuisoit à ce Pierre de Medicis, combien que celle de Cosme, qui auoit esté le premier, fust douce & amiable : & telle qu'estoit necessaire à vne ville de liberté. Laurens pere de Pierre, dont nous parlons à ceste heure, pour le different dont a esté parlé en aucun endroit de ce liure, qu'il eust contre ceux de Pise, & autres : dont plusieurs furent pendus : & en ce temps là auoit prins vingt hommes pour se garder, par commandement & congé de la seigneurie, laquelle commandoit ce qu'il vouloit : toutefois moderément gouernoit à ceste grande autorité. Car (comme i'ay dit) il estoit des plus sages en son temps : mais le fils cui-

doit que cela luy fust deu par raison, & se faisoit craindre, moyennât ceste garde: & faisoit des violences de nuit, & des batteries lourdement de leurs deniers communs: si auoit fait le pere, mais si sagement, qu'ils en estoient presque contens. A la seconde fois enuoya ledit Pierre à Lyon, vn appelé Pierre Cappon, & autres: & disoit pour excuse, comme ià auoit fait, que le Roy Loys onzième leur auoit commandé à Florence, se mettre en ligue avec le Roy Ferrand, du temps du duc Iean d'Anjou, & laissoit son alliance: disans, que puis par le commandement du Roy auoyent prins ladite alliance de la maison d'Arragon: mais que si le Roy venoit iusques là, qu'ils luy feroient des seruices, & ne cuidoyent point qu'il y allast, non plus que les Venitiens, en toutes les deux ambassades, & y auoit tousiours quelqu'vn ennemi dudit Medicis: & par especial ceste fois ledit Pierre Cappon, qui maintesfois aduertissoit ce qu'on deuoit faire pour tourner la cité de Florence, contre ledit Pierre, & faisoit sa charge plus aigre qu'elle n'estoit: & aussi conseilloit qu'on bannist tous Florentins du royaume, & ainsi fust fait. Ceci ie di pour mieux vous faire entendre ce qui

ce qui aduint apres. Car le Roy demoura en grande inimitié contre ledit Pierre. Ledit seneschal & general auoyent grande intelligence avec les ennemis en ladite cité, & par especial avec ce Cappon, & deux cousins germaines dudit Pierre, & de son nom propre.

*Comment Ludouic estant avec le Roy, incessamment le sollicitoit de poursuyure son voyage de Naples, luy promettant aide. Et comment le Roy enuoya messire Philippe de Commines à Venise en ambassade, & le Roy passant par Pauie visita ledit duc de Milan, malade, qui estoit gardé dedans le chasteau.*

## C H A P. X.

**L**'Ay dit ce qui aduint à Rapalo par mer, Don Federic se retira à Pise, & à Ligorne, & depuis ne recueillit les gens de pied qu'il auoit mis à terre, & s'ennuyèrent fort les Florentins de luy, comme plus enclins & de tout temps à la maison de France, qu'à celle d'Arragon, & l'armee qui estoit en la Romaine, combié qu'elle fust la plus foible: toutefois leur cas prosperoit, & commencerét peu à peu à recueillir Dom Ferrand duc de Calabre. Et le Roy se meit en

**ERO. DV ROY CHARLES VIII.**  
opinion de passer outre, sollicité du seigneur Ludouic, & des autres que l'ay nommez, & luy dist le seigneur Ludouic à son arriuee: Sire, ne craignez point ceste entreprinse: en Italie à trois puissances que nous tenons grandes, dont vous auez l'une qui est Milan, l'autre ne bouge qui sont Venitiens, ainsi n'auz à faire qu'à celle de Naples, & plusieurs de vos predecesseurs nous ont battus, que nous eussions tous ensemble: quand vous me voudrez croire, ie vous aideray à faire plus grand que ne fust iamais Charlemagne, & nous chasserons ce Turc hors de cest empire de Constantinoble aisément, quand vous auez ce royaume de Naples, & disoit vray du Turc qui regne: mais que toutes choses eussent esté bien disposées de nostre costé. Ainsi se meist le Roy à ordonner de son affaire, selon le vouloir & conduite dudit seigneur Ludouic: dont aucuns des nostres eurent enuie, & fust quelque chambellam, & quelque autre, sans propos, car on ne se pouoit passer de luy, & estoit pour complaire à monseigneur d'Orleans, qui pretendoit en la duché de Milan. Et sur tout ce general, car ià s'estimoit grand, & y auoit quelque enuie entre le senechal & luy.

Et

**PAR PHILIP. DE COM. 349**

Et dist ledit Ludouic quelque mot au Roy & à luy pour le faire demeurer: qui mouuoit ledit general à parler contre luy, & disoit qu'il tromperoit la compagnie: mais il estoit mieux seant qu'il s'en fust teu. Mais iamais n'entra, & ne vint en credit en chose d'estar, & ne si cognoissoit, & si estoit homme legier en parole, mais bien affectionné à son maistre: toutesfois il fust conclu d'enuoyer plusieurs hommes en ambassade, & moy entre les autres à Venise. Je demeuray à partir aucuns iours, par ce que le Roy fust malade de petite verole, & en peril de mort: par ce que la fieure se mesla parmi: mais elle ne dura que six ou sept iours, & me mis à chemin ailleurs, & laissay le Roy en Ast, & croyez fermement qu'il ne passa point outre. L'allay en six iours à Venise avec mulets & train: car le chemin estoit le plus beau du monde, & craignois bien à partir, doubtât que le Roy retournaist: mais nostre Seigneur en auoit autrement disposé, & tira droit à Paue. Et passa par Gassal, vers ceste marquise qui estoit bonne pour nous, & bonne dame: grande ennemie du seigneur Ludouic, & luy la haysoit aussi: apres que le Roy fust arriué à Paue, commença auoir quelque

peu de soupçon: car on vouloit qu'il logeast en la ville, & nō point au chasteau: & il y vouloit loger, & y logea, & fust réforcé le guet ceste nuit: gens me dirent qui estoient pres dudit seigneur, qu'il y auoit danger, dont s'elbahist le seigneur Ludouic, & en parla au Roy, demandant sil se soupçonnoit de luy: la façō y estoit telle des deux costez, que la nuit n'y pouuoit gueres durer. Mais de nostre costé, parlions plus qu'eux: non point le Roy, mais ceux qui estoient prochains parens de luy. En ce chasteau de Paue estoit le duc de Milan, dont à esté parlé deuant, appelé Ieā Galeas, & sa femme fille du roy Alphonse, bien piteuse: car son mari estoit là malade, & tenu en ce chasteau comme en garde, & son fils, qui encores vit pour le present, & vne fille ou deux, & auoit l'enfant lors quelque cinq ans: nul ne veid le duc, mais bien l'enfant. I'y passay trois ans auant le Roy, mais il n'y eust remede de le voir: & disoit on qu'il estoit fort malade, touteffois le Roy parla à luy: car il estoit son cousin germain, & m'a compté ledit seigneur leurs paroles, qui ne furent que generales. Car il ne vouloit en rien desplaire audit Ludouic, touteffois me dit il qu'il l'eust volontiers aduerti.

A celle

A celle heure propre se ietta à genoux la dite duchesse deuant ledit Ludouic, luy priant qu'il eust pitié de son pere & frere. Il luy respondit qu'il ne se pouuoit faire, mais elle auoit meilleur besoin de prier pour son mari & pour elle, qui estoit encores belle dame & ieune.

*Comment le ieune duc Jean Galeas mourut à Paue, delaisant vn fils de sa femme, fille d'Alphonse Roy de Naples, que ses parens ne peurent secourir: empesché par les François, que Ludouic auoit sollicité pour ceste cause, d'usurper la duché de Milan. Et du peuple d'Italie qui ne desiroit que mutatiōs, & des simulatiōs des Florentins contre Pierre de Medicis.*

## CHAP. XI.

**D**E là tira le Roy à Plaisance, auquel lieu eust nouvelles ledit Ludouic, que son nepueu le duc de Milan se mouroit: il print congé du Roy pour y aller, & luy pria le Roy qu'il retournaist, & il le promit. Auāt qu'il fust à Paue, ledit duc mourust: & incontinent comme en poste alla à Milan: ie vey ces nouvelles par la lettre de l'ambassadeur Venitien, qui estoit avec luy, qui escriuoit à Venise, & aduertissoit qu'il le vouloit faire duc: & à la verité dire, il en

Y

desplaisoit au duc & seigneurie de Venise, & me demanderent si le Roy tiendroit point pour l'enfant : & combien que la chose fust raisonnable, ie leur mis en doute, veu l'affaire que le Roy auoit dudit Ludouic : Fin de compte, il feist recevoir pour seigneur, & fust la conclusion cōme plusieurs disoyent. Parquoy il nous auoit fait passer les Monts, & le chargeāt de la mort de son nepueu, dont les parens & amis en Italic, se mettoyent en chemin pour luy oster le gouvernement, & l'eussent fait aisément, si n'eust esté l'allée du Roy: car iā estoyent en la Romanie, comme auez oüi. Mais le comte de Gaiaſce, & monseigneur d'Aubigni les faisoient reculer, car ledit seigneur d'Aubigni estoit en force de cent cinquante, ou de deux cens hommes d'armes François, & d'un nombre de Suyſſes : & se reuloit ledit Dom Ferrand vers leurs amis, & estoÿt demie iournee ou enuiron deuant nos gens, & tirerent deuers Sorli, dont estoit dame vne bastarde de Milan, veſue du comte Hieronime, qui auoit esté nepueu du pape Sixte: on diſoit qu'elle tenoit leur parti, mais nos gens prindrent vne petite place d'assaut, qui ne fust battue que demi iour, parquoy elle se tourna avec le bon

vou-

vouloir qu'elle en auoit : & de tous costez le peuple d'Italie commença à prendre cœur, desirant nouuelletez : car ils voyoyent la chose qu'ils n'auoyent point veu de leur temps. Car ils n'entendoyent point le fait de l'artillerie, & en France n'auoit iamais si bien esté entendu, & se tira ledit Dom Ferrand vers Susanne, approchant du royaume, vne bonne cité qui est au pape, en la marche d'Ancone: mais le peuple leur destrouſſoit leurs ſonniers & bagues, quand ils les trouuoient à part: car par toute Italic ne desiroyent qu'à rebeller : si du costé du Roy les affaires se fuſſent bien conduits & en ordre, sans pillerie, mais tout se faisoit au contraire, dont i'ay eu grand dueil, pour l'honneur & bonne renommee que pouuoit acquerir en ce voyage la nation Françoisse: car le peuple nous adouïoit comme ſaints, estimant en nous toute foy & bonté: mais ce propos ne leur dura gueres, tant pour nostre desordre & pillerie, qu'aussi les ennemis pressoyent le peuple en tous quartiers, nous chargeās de prendre femmes à force, & l'argent, & autres biens, où nous le pouuions trouuer. De plus grands cas ne nous pouuoient ils charger en Italic, car ils ſont ialoux &

Y 2

auaritieux plus qu'autres. Quât aux femmes ils mentoyent, mais du demourant il en estoit quelque chose. Or i'ay laissé le Roy à Plaisance, selon mon propos, où il feist faire seruire solempnel à son cousin germain le duc de Milan: & si croy qu'il ne sçauoit gueres autre chose que faire: veu que le duc de Milan nouveau, estoit parti de luy, & m'ont dit ceux qui le deuoyent sçauoir, que la compagnie estoit en grand vouloir de retourner, pour doubte, & se sentoient mal pourueus: car d'aucuns qui auoyent premier loüé le voyage, le blasmoient: côme le grand escuyer, le seigneur d'Ursé, combien qu'il n'y fust point: mais estoit malade à Genes, il escriuit vne lettre donnant grande soupçon, disant auoir esté aduerti: mais comme i'ay dit en d'autres endroits, Dieu monstrois conduire l'entreprinse. Et eust le Roy soudaines nouvelles que le duc de Milan retourneroit, & aussi quelque sentement de Florence, pour les inimitiez que ie vous ay dit, qui estoient contre Pierre de Medicis: qui viuoit comme s'il eust esté seigneur dont estoient ses plus prochains parens, & beaucoup d'autres gens de bien, comme tous ces Cappons, ceux de Fodorni, ceux de Nerli, & pres-

que

que toute la cité enuieux. Pour laquelle cause ledit seigneur partist, & tira aux terres des Florentins pour les faire declarer pour luy: ou pour prendre de leurs villes qui estoient foibles pour sy pouuoir loger pour l'Hiuer qui ià estoit encommencé, & se tournerent plusieurs petites places: & aussi la cité de Luques ennemie des Florentins, & feirent tout plaisir & seruire au Roy. Et auoit tousiours esté le conseil du duc de Milan à deux fins, qu'on ne passast point plus auât de la saison: & aussi qu'il esperoit auoir Pise, qui est bonne & grande cité, Ceresanne, & Petresancto, les deux auoyent esté aux Geneuois gueres de temps: & conquis sur les Florentins du temps de Laurens de Medicis.

*Comment le Roy assiegea le chastell de Sarzanne, & des Florentins ambassadeurs enuers luy. Et comme Pierre de Medicis bien legierement accorda au Roy les places de la seigneurie de Florence, dont apres il fust banni. Et le duc de Milan Ludovic, qui s'en retourna mal content du Roy. Et de l'entree du Roy à Pise, & de la liberte en quoy ils furent restituez.*

**L**E Roy print son chemin par Pretreime qui est au duc de Milan : & alla assieger Sarzanne tressfort chasteau, & le meilleur qu'eussent les Florentins, mal pourueu pour la grande diuision. Et aussi à la verité dire, les Florentins mal voulus estoient contre la maison de France. De laquelle ils ont esté de tous temps vrais seruiteurs & artisans, tant pour les affaires qu'ils ont en France pour la marchandise, que pour estre de la part de Guelse, & si la place eust esté bien pourueüe, l'armee du Roy eust esté rompue: car c'est vn pays sterile & entre montaignes, & n'y auoit nuls viures, & aussi les neiges estoient grandes, il ne fust que trois iours deuant, & y arriua le duc de Milan auant la composition, & passa par Pontresme, ou de ses gens de la ville & garnison, eurent vn grand debat avec nos Allemans, que conduisoit vn appelé Busser, & furent tuez aucuns Allemans, & combien que ie ne fusse present à ces choses, si le m'ont compté le Roy, le duc & autres, & de ce debat vint depuis grand inconuenient comme vous orrez apres: pratique se meust à Florence, & deputerent gens pour enuoyer deuers le Roy iusques à quinze ou seize, disant

*Le chasteau Sarzanne, montaignes.*

tant en la cité, qu'ils ne vouloyent demourer en ce grad peril d'estre en la haine du Roy, & du duc de Milan, qui tousiours auoit son ambassade à Florence, & consentit Pierre de Medicis ceste allee. Aussi n'y eust il sceu remedier aux termes en quoy les affaires estoient. Car ils eussent esté destruits, veu la petite provision qu'ils auoyent. Et si ne sçauoyent que c'estoit de guerre, apres qu'ils furent arriuez offrirent de recueillir le Roy à Florence, & autres partis, & ne leur chaloit à la pluspart, sinon qu'on alast là pour occasion de chasser Pierre de Medicis, & se sentoient auoir bonne intelligence avec ceux qui conduisoient lors les affaires du Roy, que plusieurs fois ay nommez. D'autre part, pratiquoit ledit Pierre par la main d'un sien seruiteur appelé Laurens Spireli, qui gouernoit sa banque à Lyon, homme de bien en son estat, & assez nourri en France. Mais des choses de nostre court ne pouuoit auoir cognoissance: n'a grand peine ceux qui y estoient nourris, tant y auoit de mutatiõs, & pratiquoit avec ceux qui auoyent l'autorité, c'estoit monseigneur de Bresse, qui depuis a esté duc de Sauoye, & monseigneur de Myolens, qui estoit cham-

bellam du Roy. Tost apres les autres, vindrent aucuns de la cité avec luy, pour faire response des choses qu'on leur auoit requises : & se voyoyent perdus en la cité, s'ils ne faisoient ce que le Roy vouloit, duquel ils cuidoyent gaigner la bonne grace, & faire quelque chose plus que les autres. A son arriuee furent enuoyez au deuant de luy monseigneur de Piennes, natif du pays de Flandres, & chambellam du Roy nostre sire: & le general Brissonnet, qui a esté ici nommé. Ils parlerent audit Pierre de Medicis, d'auoir l'obeissance de la place de Sarzanne, ce qu'incontinent il feist: ils luy requirent d'auantage qu'il feist prestre au Roy Pise, Licourne, Petresainte, LibreFACTO: lequel le tout accorda, sans parler à ses compagnons, qui scauoient bien que le Roy deuoit estre dedans Pise pour se rafraichir, mais ils n'entendoyent point qu'il retint les places. Or festoit mis leur estat & leur grande force entre nos mains. Ceux qui traitoyent avec ledit Pierre m'ont compté, & à plusieurs l'ont dit en se railant & mocquant de luy, qu'ils estoient esbahis comme si tost accorda si grande chose, & à quoy ils ne s'attendoyent point. Et pour conclusion le Roy entra dedans Pise,

Pise, & les dessusdits retournerent à Florence, & feist Pierre, habiller le logis du Roy en sa maison, qui est la plus belle maison de Citadin, ou marchât que i'ay iamais veüe, la mieux pourueüe que de nul homme qui fust au monde de son estat.

Or faut il dire quelque mot du duc de Milan, qui ià eust voulu le Roy hors d'Italie, & auoit fait, & vouloit encores faire son profit, pour auoir les places qu'il auoit conquises, & pressa fort le Roy pour auoir Sarzanne & Petresainte, qu'il disoit appartenir aux Geneuois, & presta au Roy lors tréte mille ducats, & me l'a dit, & à plusieurs autres, depuis qu'on luy promist de les luy bailler, & merueilleusement mal content se partit du Roy, pour le re-

*Indoie  
s'en re-  
tourna  
mal con-  
sent du  
Roy.*

de s'en retourner: mais oncques puis le Roy ne le veid: mais il laissa messire Galeas de saint Seurin avec le Roy, & entendoit qu'il fust en tous conseils avec le comte Charles de Villeioyuse, dont a esté parlé. Estant le Roy dedans Pise, ledit messire Galeas, conduit de son maistre, feist venir en son logis des principaux bourgeois de la ville, & leur conseilla se rebeller contre les Florentins, & requerir

au Roy qui les meist en liberté, esperant que par ce moyen ladite cité de Pise tomberoit en la main du duc de Milan, ou autrefois auoit esté du tēps du duc Jean Galeas, le premier de ce nom, en la maison de Milan, vn grand & mauuais tirât, mais honorable. Toutefois son corps est aux chartreux à Pauie, pres du parc plus haut que le grand autel, & le mont monstré les chartreux, aumoins ses os, & y monte on par vne eschelle, lesquels sentoient comme la nature ordonne, & vn natif de Bourges le m'appella saint, & ie luy demanday en l'oreille, pourquoy il l'appelloit saint, & qu'il pouuoit veoir peintes à l'entour de luy, les armes de plusieurs citez qu'il auoit vsurpees, ou il n'auoit nul droit, & luy & son cheual estoient plus hauts que l'autel, & taillez de pierre de son corps sous le pied dudit cheual. Il me respondit bas : Nous appellons, dist il, en ce pays ici saints tous ceux qui nous font du bié. Et il feist ceste belle eglise des chartreux, qui à la verité est la plus belle que i'aye iamais veüe, & toute de beau marbre.

Et pour continuer, ledit messire Galeas auoit enuie de se faire grand, & croy qu'ainsi l'entendoit le duc de Milan de qui

qui il auoit espousé la fille bastarde, & monstroit le vouloir aduanager, comme s'il eust esté son fils, car il n'auoit encores nuls enfans d'age, lefdits Pisans cruellement traitez des Florentins, & qui les tenoyent comme esclaves, car ils les auoyent conquis, il y auoit quelque cent ans, qui fut l'an que les Venitiens conquièrent l'adoüe, qui fust leur premier commencement en terre ferme, & ces deux citez estoient presque d'vne façon, car elles auoyent esté anciennnes ennemies de ceux qui les possedoyent, & de bien longues annees auant qu'estre conquises : & presque esgales en force, & à ceste cause tindrent conseil lefdits Pisans, & se voyans conseillez de si grand homme, & desirant leur liberté, vindrent crier au Roy en allant à la messe en grand nombre de hommes & de femmes. Liberté, liberté, & luy supplians les larmes aux yeux qu'il l'a leur donnast, & vn maistre des requestes allant deuant luy, ou faisant l'office, qui estoit vn conseiller au parlemēt du Dauphiné, appelé Rabor ou pour promesse, ou pour n'entēdre ce qu'ils demadoyent, dist au Roy, que c'estoit chose piteuse, & qu'il leur deuoit octroyer, & que iamais gens ne furent si durement traitez : & le

*Les Pisans se rendirent au Roy.*

Roy, (qui n'entendoit pas bien que ce mot valoit) & qui par raison ne leur pouuoit donner liberté, car la cité n'estoit point sienne: mais seulement y estoit receu par amitié & à son grand besoin, & qui commençoit de nouveau à cognoistre les pitiez d'Italie, & du traitement que les princes & communautéz font à leurs subiets, respondit qu'il estoit content: & ce conseiller dont i'ay parlé leur dist, & ce peuple commença incontinent à crier Noel, & vont au bout de leur pont de la riuere d'Arne, qui est vn beau pont, & ietterent à terre vn grand Lyon qui estoit sur vn pillier de marbre, qu'ils appelloyent Maior, & representant la seigneurie de Florence, & l'emporterent à la riuere, & feist faire dessus le pillier vn Roy de France, vne espee au poing qui tenoit sous le pied de son cheual, ce Maior, qui est vn Lyon, & depuis le Roy des Romains y est entré.

Ils ont fait du Roy, comme ils auoyent fait du Lyon. Et est la nature de ce peuple d'Italie, d'ainsi complaire aux plus forts: mais ceux là estoient, & sont si mal traitez, qu'on les doibt excuser. Le Roy se partit de là, car il y seiourna peu, & tira vers Florence, & là on luy remonstra

monstra le tort qu'il auoit fait ausdits Florentins, & que c'estoit contre sa promesse d'auoir donné liberté au Pisans: ceux qu'il commist à respondre de ceste matiere excusant la chose, disant qu'il ne l'auoit point entendu, & entendoit vn autre appointment, dont ie parleray: mais qu'vn peu i'aye dit la conclusion de Pierre de Medicis, & aussi de l'entree du Roy en ladite cité de Florence: & comme il laissa garnison dedans la cité de Pise, & autres places qu'on luy auoit prestees. Ledit Pierre apres auoir fait bailler au Roy les places, dont i'ay parlé, dont il en y auoit aucuns qui estoient consentans, la cité pensant que le Roy ne les tint point, aussi des ce qu'il partiroit de Pise la leur rendroit, ou il n'auoit affaire que trois ou quatre iours. Bien croy que s'il y eust voulu passer son Hiuer, qu'ils eussent consenti: mais combié que Pise leur estoit beaucoup plus grâde chose que Florence propre, sauf le corps & les meubles. Ledit Pierre arriué à Florence, combien que tout homme luy feist mauuais visage, & non sans cause: car il les auoit desfaisis de toute leur force & puissance, & de tout ce qu'ils auoyent conquis en cent ans, & sembloit que leur cœur sentist leurs maux

qui depuis leur sont aduenus, & tant pour ceste cause que ie croy la principale, combien qu'ils ne l'auoyent iamais dit, & pour haine qu'ils luy portoyent, que i'ay déclaré : & pour retourner en liberté, dont ils se cuidoyent forclos, & sans auoir memoire des biés faits de Cosme & de Laurens de Medicis, ses predecesseurs delibérerent de chasser de la ville ledit Pierre de Medicis.

*Comment Pierre de Medicis fust dechassé & en petit estat, de la ville de Florence, & s'en alla à Venise, & fut sa maison & tous ses biens pillés, & le Roy entra à Florence.*

## C H A P. X I I I.

**L**edit Pierre de Medicis sans le sçauoir, mais bien estoit en doute, va vers le palais, pour parler de l'arriuee du Roy, qui encores estoit à trois mille pres, & auoit sa garde accoustumee avec luy, & vint heurter à la porte dudit palais, laquelle luy fust refusée par vn de ceux de Nerli, qui estoient plusieurs freres que i'ay bien cognus, & le peretrefriche, disant qu'il y entreroit luy seul sil vouloit, ou autrement non. Et estoit

estoit armé celuy qui faisoit ce refus. Incontinent retourna ledit Pierre à la maison, & l'armaluy & ses seruiteurs, & feist aduertir vn appelé Paule Vrsin, qui estoit à la solde des Florentins : car ledit Pierre de par sa mere estoit des Vrsins, & tousiours le pere & luy en auoyent entretins aucuns de la maison à leur solde, & delibérer de resister aux Partisans de la ville, mais tantost on ouït crier Liberté, Liberté, & vint le peuple en armes, & ainsi partist ledit Pierre de la ville, comme bien conseillé dudit Paul Vrsin, qui fut vne pitteuse departie pour luy : car en puissance & en biens, il auoit esté quasi esgal aux grands princes, & luy & tous ses predecesseurs, depuis Cosme de Midicis qui fut le chef, & ce iour se meist à luy courre sus fortune, & perdist honneur & biens : l'estois à Venise, & par l'ambassadeur Florentin estant là, ie sçeu ces nouvelles qui bien me despleurent : car i'auois aimé le pere, & sil m'eust voulu croire, il ne luy fust point ainsi mescheu : car sur l'heure que i'arriuai à Venise, ie luy escriui & offri l'appointer, car i'en auois le pouuoir de bouche du seneschal de Beaucaire, & general : & en eust esté content le Roy pour auoir passage, ou à pis venir, d'auoir Ligorne

entre ses mains: & faire toutes choses que Pierre eust sçeu demander: mais il respōdit comme par moquerie: par le moyen du sire Pierre, que i'ay nommé ailleurs, le dit ambassadeur porta le lendemain lettre à la seigneurie, contenant comment auoit esté chassé, par ce qu'il se vouloit faire seigneur de la ville, par le moyen de la maison d'Arragon, & des Vrsins, & assez autres charges, qui n'estoyent point vrayes. Mais telles sont les aduentures du monde, que celuy qui fuit & perd, ne trouue point seulement qui le chasse: ains ses amis se tournent ses ennemis, comme feist ceste ambassade nostre. Paul Anthoine Soderin, qui estoit des sages hommes qui fussent point en Italie. Le iour auant m'auoit parlé dudit Pierre, comme s'il fust sō seigneur naturel: & à ceste heure le declara son ennemi, par commandement de la seigneurie, mais de foy ne faisoit aucune declaration: le iour apres ie sçeu comment ledit Pierre venoit à Venise, & cōme le Roy estoit entré en grande triomphe à Florence, & mandoyent audit ambassadeur, qu'il print congé de ladite seigneurie, qu'il s'en retournast, & qu'il falloit qu'ils n'aigassent avec ce vêt & veis la lettre, car il me la mōstra: & s'en

partit

partit deux iours apres. Vint ledit Pierre en pourpoint, ou avec la robbe d'un varlet, & en grande doute le receurent à Venise, tant ils craignoient à desplaire au Roy. Toutefois ils ne pouoyent refuser par raison, & desiroient bien sentir de moy que le Roy en disoit, & demoura deux iours hors la ville. Je desirois grandement à luy aider, & n'auois eu nulle lettre du Roy contre luy, & dis que ie croyois sa fuite auoir esté pour crainte du peuple, & non point de celle du Roy: ainsi il vint, & l'allay veoir le lendemain qu'il eust esté parler à la seigneurie, qui le feirent bien loger, & luy permirēt porter armes par la ville, & à quinze ou vingts seruiteurs qu'il auoit: c'est à sçauoir espees, & luy feirent tresgrand honneur. Combien que Cosme, dont i'ay parlé, les garda autrefois d'auoir Milan: mais nonobstant cela, ils l'eurent en remēbrance pour l'honneur de sa maison, qui auoit esté en si grand triomphe & renommee par toute la chrestienté. Quand ie le veis, il me sembla bien qu'il n'estoit point homme pour respondre, il me compta au long sa fortune, & à mon pouuoir le reconfortay. Entre autres choses me compta comme il auoit perdu le tout, & entre ses autres

Z

malheurs d'un sien facteur qu'il auoit enuoyé pour auoir des draps pour son frere & luy, pour cent ducats seulement, & ils luy furent refusez. Tost apres il eust nouvelles par le moyen de monseigneur de Bresse depuis duc de Sauoye, & luy escriuioit le Roy aller deuers luy: mais ià estoit ledit seigneur parti de Florence comme ie disois: à ceste heure vn peu m'a fallu parler de ce Pierre de Medicis, qui estoit grande chose veu son estat & autorité, car soixante ans auoit duré ceste autorité, si grande que plus ne pouuoit. Le Roy entra le lendemain en la cité de Florence, & luy auoit ledit Pierre fait appareiller sa maison, & ià estoit le seigneur de Balassat pour faire ledit logis, lequel quand il sceust la fuite dudit Pierre de Medicis, il se print à piller tout ce qu'il trouua en ladite maison, disant que leur banque à Lyon, luy deuoit grande somme d'argent, & entre autres choses il print vne Licorne entiere qui valoit six ou sept mille ducats, & deux grandes pieces d'une autre, & plusieurs autres biens. D'autres feirent comme luy. Et vne autre maison de la ville auoit retiré tout ce qu'il auoit vaillant, le peuple pillà tout. La seigneurie eust partie des plus riches

bagues,

bagues, & vingt & deux mille ducats cõtans, qu'il auoit à son banc en la ville, & plusieurs beaux pots d'agate, & tant de beaux camoyaux bien taillez que merueilles, qu'autrefois i'auois veu, & bien trois mille medales d'or & d'argent, bien la pesanteur de quarante liures, & croy qu'il n'y auoit point autant de belles medales en Italie: ce qu'il perdit ce iour en la cité, valoit cent mille escus & plus. Or estant le Roy en la cité de Florence comme dit est, se feist vn traité avec eux, & croy qu'ils le feirent de bon cœur, ils donnerent au Roy six vingts mille ducats, dont ils en payerent cinquante mille constant, & du reste en deux payemens assez brefs, & presterent au Roy toutes les places dont i'ay parlé, & changerent leurs armes qui estoient la fleur du lis rouge, & en prendrent de celles que le Roy portoit, lequel les print en la protection & garde, & leur promist & iura sur l'autel saint Jean, de leur rendre leurs places quatre mois apres qu'il seroit dedans Naples, ou plustost s'il retournoit en France: mais la chose print autre train, dont sera parlé ci apres.

*Comment le Roy partist de Florence, & fust receu  
en grand honneur à Sennes, & vint à Vi-  
terbe, & au chasteau de Brachane  
& terre des Vrsins.*

## C H A P. X I I I.

**L**E Roy s'arresta peu à Florence & tira vers Sennes, ou il fust bien receu, & de là à Viterbe, ou les ennemis auoyent intention de venir loger, & le feist fortifier pour combattre s'ils y voyoyent leur aduantage, & aussi le me disoit l'ambassadeur du Roy Alphonse, & celui du pape, qui estoient à Venise, car Dō Ferrand s'estoit retiré vers Rome: & à la verité ie m'attendois que le Roy Alphonse y vint en personne, veu qu'il estoit estimé de grand cœur, & qu'il laissa son fils dedans le royaume de Naples: & me sembloit propice pour eux, car il eust eu en son royaume les terres du pape, & ses places & terres des Vrsins à son dos, mais ie fus tout esbahi que les lettres me vindrēt du Roy, comme il estoit en la ville de Viterbe, & puis vn commandeur luy bailla le chasteau & le tout, par le moyen du cardinal Petri ad vincula, qui en estoit gouverneur, & les Coulonnois. Lors me sembla que Dieu vouloit mettre fin à ceste besongne, &

me

me repentis qu'auois escrit au Roy & commandeur de prendre vn bon appointment, car on luy en offroit assez, Digne pendant & Monteflascon luy furent rendus auant Viterbe, & toutes les places d'alentour, comme fus aduertit par lettres du Roy, & celles de ladite seigneurie, qui de iour en iour estoient aduertis, de ce qui suruenoit par leurs ambassadeurs: & m'en monstrent plusieurs lettres, ou le me faisoient dire par vn de leurs secretaires & de là tirale Roy à Rome, & puis aux terres des Vrsins, qui toutes luy furent rendues par le seigneur Charles Vrsin, disant auoir ce commandement de son pere, lequel estoit seruiteur soudoyen du Roy Alphonse, disant que d'autāt que Dom Ferrand seroit alloüé, & en la terre de l'eglise, qu'il luy tiendrait compagnie & non plus. Ainsi viuent en Italie, & les seigneurs, & les capitaines en ont sans celle pratiqué avec les ennemis, & grande peur d'estre des plus foibles, & fust receu ledit seigneur dedans Brachane principale place dudit seigneur Virgile, qui estoit belle, forte & bien garnie de viures, & ay bien fort oüi estimer au Roy ladite place, & le recueil que lon luy feist, car son armee estoit en necessité & extremité de viures, & tant

que plus ne pouuoit : & qu'il consideroit bien quantesfois ceste armee se cuida rompre depuis qu'il arriua à Vienne au Dauphiné, & comme elle se reuenoit, & par quelles ouuertures. Bref, on disoit que Dieu la conduisoit.

*Comment le Roy enuoya le cardinal Petri ad vincula qui fust depuis appelé pape Iule, & des partialitez de Rome, des Ursins, & Coulonnois.*

C H A P. X V.

**D**E Brachane enuoya le Roy le cardinal saint Pierre ad vincula à Hostie, dont il estoit euesque, & est lieu de grande importâce, & le tenoyét les Coulonnois, qui l'auoyét pris sur le pape, & les gens du pape l'auoyent osté audit cardinal n'y auoit guerres, la place estoit tresfoible : mais long temps depuis tint Rome en grande subiection & avec ledit cardinal, lequel estoit grand ami des Coulonnois, qui estoient nostres par le moyen du cardinal de Saouye frere du duc de Milan & vice chancelier, aussi en haine des Ursins, dont tousiours sont, & ont esté contraires : & est toute la terre de l'eglise troublee pour ceste par-

te partialité comme nous disions. Luce & Grandmont, ou en Holande, Honc, & Caballan, & quand ne seroit la terre de l'eglise, seroit la plus heureuse habitation pour les subiets, qui soit en tout le monde : car ils ne payét ne tailles, ne gueres autres choses, & seroyent tousiours bien conduits, car tousiours les papes sont sages & bien conseillez : mais souuét en auoyent de grands & cruels meurtres & pilleries : depuis quatre ans en aués veu beaucoup, tant des vns que des autres, car depuis les Coulonnois, ont esté contre nous à leur grand tort, car ils auoyent vingt mille ducats de rente, & plus audit royaume de Naples en belle seigneurie, cōme en la cite de Taille, coulé & autres, que parauant tenoyét les Ursins, & toutes autres choses qu'ils auoyét sçeu demâder, tant en gens d'armes qu'en pensions : ce qu'ils feirent, ils le feirent par vraye desloyauté, & sans nulle occasiō : & faut entēdre, que de toute ancienneté ils estoient partisans de la maison d'Arragon, & autres ennemis de France : pource qu'ils estoient Gibellins, & les Ursins partisans de France comme les Florentins, pour estre de la part de Guelle. Auecques ledit cardinal de saint Pierre ad vincula à Hostie, fut enuoyé

Peron de la Basche maistre d'hostel du Roy, qui trois iours auparauant auoit apporté audit seigneur vingt mille ducats par mer, & estoit descendu à Plombin: & estoit de l'argent presté par le duc de Milan, & estoit demouré en l'armee de mer qui estoit petite le prince de Salerne, & vn appelé le seigneur de Sernon en Prouence, que la fortune mena en Donserque, leur nauire fort gastee, & meirent tant à se r'abiller qu'ils ne seruirent de rien, & si cousta largement ladite armee de mer, & trouuerent le Roy dedans Naples. Audit Hostie auoit avec ledit cardinal bien cinq cens hommes d'armes, & deux mille Suysès, & y estoit le comte de Ligny, cousin germain du Roy de par mere, le seigneur d'Alegre & autres: & là cuidoyent passer le Tymbre pour aller enclorre le Dom Ferrand, qui estoit dedans Rome avec la faueur & aide des Coulonnois: dont estoient chefs de la maison pour lors Prospere & Fabrice, & Coulonne, & le cardinal Coulonne à qui le Roy paya deux mille hommes à pied, par la main dudit Basche, qu'ils auoyent assemblez à leur plaisir, & faisoient leur assemblee à Sannefonne qui est à eux.

*Comment*

*Comment le pape meist de nuit Ferrand fils du Roy de Naples à Rome, & des mouuemens des parties de costé & d'autre.*

## C H A P. XVI.

**L** faut entendre que ici viennét plusieurs propos à vn coup, & de chacū faut dire quelque chose. Auant que le Roy eust Viterbe, il auoit enuoyé le seigneur de la Triouille son chambellā: & le president de la Gannay qui auoit son seau: & le general Bedaut à Rome: cuidant traiter avec le pape qui tousiours pratiquoit comme est la coustume en Italie. Eux estans là, le pape meit de nuit en la cité Dom Ferrand & toute sa puissance, & furent nos gens arrestez: mais petit nombre, le iour propre les despescha le pape: mais il tint prisonnier le cardinal d'Escaigne vice chācellier & frere du duc de Milan, & Prospere Coulonne: aucuns dient que ce fust de leur vouloir, & de toutes ces nouvelles s'eū incontinent lettres du Roy, & la seigneurie encores plus amplement de leurs gens: & tout ceci fait auant que le Roy entraist dedans Viterbe: car nulle part ne sarrestoit que deux iours en vn lieu, & aduenoyent les choses mieux qu'il n'eust

ſceu penſer, auſſi le maïſtre des ſeigneurs ſ'en meſloit, & chacun le cognoiſſoit. Ceſte armee qui eſtoit en Hoſtie ne ſeruoit de rien, pour le mauuais tẽps: & auſſi faut entendre que les gens qu'auoit mené monſieur d'Aubigni eſtoient retournez & luy auſſi, & n'en auoit plus de charge: & ſi auoit on donné congé aux Italiẽs qui auoyent eſté avec luy en la Romanie, que auoit mené le ſeigneur Rodolph de Mantoüe: le ſeigneur Galliot de la Mirãdole, Fereaffe frere du ſeigneur Galeas de ſaint Seurin qui furent bien payez, & eſtoient enuiron cinq cens armez, que le Roy payoit, & comme avec ouï, au partir de Viterbe alla à Naples, que tenoit le ſeigneur d'Efcaigne: & n'eſt rien plus vray qu'à l'heure que nos gens eſtoient dedãs Hoſtie, qu'il tombaſt plus de vingt braſſees de mur de la ville de Rome, par là où on deuoit entrer.

*Comment le Roy entra à Rome en armes, & le ieune Ferrand, duc de Calabre partiſt de nuit de Rome, & ſe retira à Naples, & comment Alphonſe Roy de Naples eſpouuanté de la venue du Roy, laiſſa le royaume & ſeiſt couronner ſon fils Ferrand, & ſ'enſuit en Sicile, ou il mourut.*

**L**E pape voyant ſi ſoudainement venir ce ieune Roy avec ceſte fortune, content qu'il entre dedans Rome, auſſi ne l'en euſt il ſceu garder, requiert lettre d'aſſurance qu'il euſt pour Dom Ferrãd, duc de Calabre, & ieul ſils du Roy Alphonſe, lequel de nuit ſe retira à Naples. & le cõduit iuſques à la porte le cardinal d'Efcaigne. Et le Roy entra dedãs Rome en armes, cõme ayant autorité de faire par tout à ſon bon plaisir: & luy vindrent au deuant pluſieurs cardinaux & les gouuerneurs & ſenateurs de la ville, & logea au palais S. Marc, qui eſt le cartier des Couſonois ſes amis & ſeruiteurs pour lors: & le pape ſe retira au chaſteau S. Ange. Eſtoit il poſſible de croire que le Roy Alphonſe ſi orgueilleux, nourri à la guerre, & ſon ſils, & tous ces Vrĩns qui ont ſi grande part à Rome, n'oſaſſent demourer en la citẽ, qui voyoyent & ſentoient que le duc de Milan branſloit, & les Venitiens & ſe pratiqouit vne ligue qui euſt eſté cõclue, ſi quelque reſiſtence euſt eſté faite à Viterbe ou à Rome, comme i'eſtois bien aſſeuré, pourueu qu'ils euſſent peu arreſter le Roy aucuns iours. Au fort il falloit que Dieu monſtraſt que toutes ces cho-

CRO. DV ROY CHARLES VIII.  
fes passoyent le sens & cognoissance des  
hommes. Et si faut bien noter qu'ainsi  
comme les murs de la ville estoient tom-  
bez, aussi tomba bien quinze brasses,  
dés auant murs du chasteau saint Ange,  
comme m'ont compté plusieurs, & entre  
autres deux cardinaux qui y estoient. Ici  
faut vn peu parler du Roy Alphonse: Si  
tost que le duc de Calabre, appelé le ieune  
Ferrand, dont ià plusieurs fois à esté  
parlé, fust retourné à Naples, Ferrand pe-  
re du Roy Alphonse, iugant n'estre di-  
gne d'estre Roy, pour les maux qu'il auoit  
fait, tât en toutes cruantez contre les per-  
sonnes de plusieurs princes & barons,  
qu'il auoit prins sur la seureté de son pere  
& de luy, & bien iusques au nombre de  
vingt & quatre, & les feist tous mourir si  
tost que son pere fust mort, qui les auoit  
gardez quelque temps depuis la guerre  
qu'ils auoyent eu contre luy. Et aussi deux  
autres que le pere auoit prins sur la seure-  
té, dont l'vn estoit le prince de Rosane,  
l'autre le duc de Cesse, homme de grande  
autorité: ledit duc de Rosane auoit eu à  
esponse & à femé la sœur dudit Roy Fer-  
rand, & en auoit vn tresbeau fils pour mi-  
eux l'asseurer. Car ledit prince & seigneur  
luy auoit bien voulu faire vne grande tra-

hison,

PAR PHILIP. DE COM. 364

hison, & auoit bien desserui toute puni-  
tion, si l'n'eust prins assurance, venant  
deuers luy à son mandement, & le meist  
en merueilleuse & puante prison. Et puis  
le fils venu en l'aage de quinze à seize  
ans: & y auoit demouré ledit pere vingt  
quatre ou vingt cinq ans ou enuiron, à  
l'heure que ledit Roy Alphonse est venu  
à nostre Roy. Et lors feist mener tous ses  
prisonniers à Iselle vne petite ille aupres  
de la ville de Naples, dont vous orrez par-  
ler, & là les feist tous assommer. Quel-  
qu'vn en retint au chasteau de Naples,  
comme le fils dudit seigneur de Rosane,  
& le noble comte de Polxe: & me suis fort  
bien enquis comment on les feist mourir  
sicruellement: car plusieurs les cuidoyent  
encores en vie, quand le Roy entra en la  
bonne ville & cité de Naples. Et m'a esté  
dit par leurs principaux seruiteurs, que  
par vn More dudit pays d'Affrique, les  
feist assommer villainement & horrible-  
ment. Lequel incontinent apres son com-  
mandement s'en alla audit pays de Bar-  
barie: afin qu'il n'en fust point de nou-  
uelles sans espargner ces vieux princes  
aagez de trente quatre ou trente cinq ans  
ou enuiron. Nul hōme n'a esté plus cruel  
que luy, ne plus mauuais, ne plus vicieux,

& plus infet, ne plus gourmand que luy. Le pere estoit plus dangereux, car nul ne se cognoissoit en luy n'en son courroux: car en faisant bonne chere, il prenoit & trahissoit les gens, cōme le comte Iaques qu'il print & feist mourir villainement & horriblement, estant ambassadeur deuers luy, de par le duc Francisque de Milan, duquel il auoit eu à femme & espouse sa fille bastarde. Mais il fust consentant de ces: car tous deux le craignoient pour sa cruauté & sequelle qu'il auoit en Italie des Brasiques, & estoit fils de Nicole Peseuy, & ain si (comme dit est) print tous les autres, & iamais en luy n'y auoit grace ne misericorde, comme m'ont compté de ses prochains parens, & iamais n'auoit eu aucune pitié ne compassion de son poure peuple. Quand aux derniers, il faisoit toute la marchandise du royaume, iusques à bailler les pourceaux à garder au peuple, & les falloit engresser, pour mieus les vendre: se ils mouroyent, falloit qu'ils payassent aux lieux ou croist l'huile d'olue, comme en Pouille: ils l'achetoient presque à leur plaisir, & semblablement le froment, & auant qu'il fust meur, & le vendoyent le plus cher qu'ils pouuoient. Et si ladite marchandise s'ab-

baissoit

baissoit de pris, contraignoient le peuple de le prendre. Et par le temps qu'ils vouloyent vendre, nul ne pouuoit vendre qu'eux. Si vn seigneur, ou bien vn baron estoit bō mesnager, ou cuidoit esparagner quelque bonne chose, il luy demandoient à emprunter, & il leur falloit bailler par force, & leurs ostoyēt les races des cheuaux, dont ils ont plusieurs, & les prenoient pour eux, & les faisoient gouverner en leurs mains & en si grand nombre, tant de cheuaux, iumens, que poulains, qu'on les estimoit à beaucoup de milliers, & les auoyent presté plusieurs lieux aux pasturages des seigneurs, & autres ou ils auoyent grand dommage. Tous deux ont prins à forces plusieurs femmes: aux choses ecclesiastiques ne gardoyent nulle reuerence n'obeissance. Ils vendoyent euefchez, cōme celle de Tharète que vendit le pere treize mil ducats à vn Iuis, pour bailler à son fils qu'il disoit chrestien: bailloit abbayes à vn fauconnier, & à plusieurs pour leurs enfans, disant: Vous entretendrez tant d'oiseaux, & les nicherez à vos despens, & tiendrez tant de gés à vos despens. Le fils ne feist iamais Quaresme, ne semblāt qu'il en fust: maintes années fust sans se confesser, ne receuoir nostre Sci-

gneur, & redépteur Iesus Christ. Et pour conclusion, il n'est possible de pis faire qu'ils ont fait tous deux. Et aucuns ont voulu dire le ieune Roy Ferrand eust esté le pire, cōbien qu'il estoit humble & gracieux quād il mourust. Mais aussi il estoit en necessité: or pourroit sembler aux lecteurs, que ie disse toutes ces choses pour quelque haine particuliere que i'aurois à eux. Mais par ma foy non fay: mais ie le di pour continuer mes memoires, on se peut veoir dès le premier commencement de l'entreprinse de ce voyage, ce qui estoit chose impossible aux gens qui le cuidoyēt si il ne fut venu de Dieu seul, qui vouloit faire son commislaire de ce ieune Roy bon, si pourement pourueu & conduit pour chasser rois si sages si riches & si experimentez, & qui auoyent tant de personages sages à qui la deffense du royaume touchoit, tant alliez & soustenus: & qui voyoyent ce fait sur eux de si loin, que iamais n'y sceurent pourueoir ne resister en nul lieu: car hors le chasteau de Naples n'y eust aucun qui empeschast le Roy Charles huitiesime vn iour naturel. Et comme à dit le pape Alexandre qui regne, les François y sont venus avec les cerperons de bois, & de la croye en la main

des

des Fourriers pour marquer leurs logis sans autre peine. Et sont appelez les esperōs de bois, par ce que pour ceste heure les ieunes gens de ce royaume quād ils vont par la ville, leur page met vne petite broche dedans le soulier, ou pantoufle, & sont sus les mulles, brāslans les iambes: & peu de fois ont prins les harnoiss, nos gens en faisant ce voyage. Et ne meist le Roy depuis Ait à entrer dedans Naples, que quatre mois dixneuf iours. Vn ambassadeur y en eust mis vne partie. Pourquoy conclu ce propos, disant apres l'auoir oūi dire à plusieurs bons hommes de religion, & de sainte vie, & à mainte autre sorte de gens, qui est la voix de nostre Seigneur Iesus Christ que la voix du peuple, & que nostre Seigneur Iesus Christ les vouloit punir visiblement, & que chacun le cogneust: & pour donner exemple à tous rois & princes de bien viure, & selon les commandemens. Car ces seigneurs de la maison d'Arragon, dont ie parle, perdirēt honneur & royaume, & grandes richesses & meubles de toute nature, si departis qu'à grande peine seait on qu'ils sont deuenus: puis perdirent les corps trois en vn an, ou peu d'auātage. Mais i'espere que les ames n'ont point esté perduës. Car le

Aa

Roy Ferrād qui estoit fils bastard du grād Alphonse, fust sage Roy & honorable, & tout bon, & porta grande passion ledit Ferrand en son cœur, de veoir venir sur luy ceste armee, & qu'il n'y pouuoit remedier, & voyoit que luy & son fils auoyent mal vesçu, & estoient treshays. Car il estoit tressage Roy. Et se trouua vn liure comme n'ont certifié des plus prochains de luy escrit, en deffaisant vne chapelle, & auoit dessus. La verité avec son conseil secret. Et veut lon dire qu'il contenoit tout le mal qui luy est aduenü & n'estoyent que trois à le veoir, & puis le ietta au feu. Vne autre passion auoit, que Alphonse son fils, ne Ferrand fils de son fils ne vouloyent croire ceste venue, & parloyent en grandes menaces du Roy, & en grand mepris, disans qu'ils viendroyēt au deuant de luy, iusques aux Monts, & il en fust aucun qui prioit à Dieu, qu'il ne vint iamais Roy de France en Italie: Et qu'il y auoit veu seulement vn poure homme de la maison d'Anjou, qui luy auoit fait souffrir beaucoup de peine, qui fust le duc Iean, fils du Roy René. Ferrand trouailla fort pour vn sien ambassadeur, nommé messire Cauillo Pendolphe, de faire demourer le Roy auant qu'il partist

de

de Vienne, luy offrant se faire tributaire de cinquante mille ducats l'an, & tenir le royaume de luy à foy & hommage. Et se voyant qu'il ne pouuoit pas paruenir à aucune paix, ni appaiser l'estat de la ville de Milan, luy print vne maladie de quoy il mourust, & en ses douleurs eust confession, & comme i'espere repentance de ses pechez. Le fils Alphonse qui auoit esté terrible & cruel, ayant fait le mestier de la guerre, auāt que le Roy partist de ladite ville de Rome, renonça à sa couronne: entra en telle peur, que toutes les nuits ne cessoit de crier qu'il oyoit les François, & que les arbres & les pierres crioient France, & iamais n'eust hardiesse de partir de Naples. Mais au retour que feist son fils de Rome, le meist en possession du royaume de Naples, & le feist couronner, & cheuaucher par ladite ville de Naples, accompagné des plus grands qui y estoient: comme le Dom. Federic son frere, & le cardinal de Genes, & ledit nouveau Roy au milieu, & accompagné des ambassadeurs qui y estoient, & faire toutes lesdites solemnitez qui sont requises. Et luy se meist en fuite, & sen alla en Sicile avec la roine sa belle mere, qui estoit sœur du Roy

*Le tres-  
pas de  
Dō-Ferrād  
Roy  
de Na-  
ples.*

Ferrand de Castille, qui encores vit: à qui appartient ledit royaume de Sicile, eust vne place qu'elle auoit, qui fust grande nouvelle par le monde, & par especial à Venise, où il estoit. Les vns disoyent qu'il alloit au Turc: autres disoyent, que c'estoit pour donner faueur à son fils, qui n'estoit point hay au royaume: mais mō aduis fut tousiours, que ce fust par vraye lâcheté, car iamais homme cruel ne fust hardi: & ainsi se void par toutes histoires, & ainsi se desespera Neron, & plusieurs autres & si grande enuie eust de fuir, que il dist à sa belle mere, comme m'ont compté ceux qui estoient à luy, le iour qu'elle partit, que si elle ne partoît, qu'il l'a laisseroit. Et elle luy respondit, qu'il l'attendist encores trois iours, afin qu'elle eust esté en son royaume vn an entier. Et il disoit qu'il ne l'a laisseroit aller, il se jetteroit par les fenestres, disant: N'oyez vous point comme vn chacun crie France? & ainsi se meirent aux galees. Il emporta de toutes sortes de vins qu'il auoit plus aimé, que autre chose, & de toutes sortes de grânes pour faire iardins, sans donner nul ordre à ses meubles, ni à ses biens: car la plui part demeura au chasteau de Naples: quelques bagues emporta, & quelque peu d'argent,

&amp; al-

& allerēt en Sicile audit lieu. Et puis alla à Messine, où il appela & mena avec luy plusieurs gens de religion, voïans de n'estre iamais au monde. Et entre les autres il aimoit fort ceux du mont d'Oliuet, qui sont vestus de blanc, lesquels le m'ont cōpté à Venise, là où est le corps sainte Helene en leur monastere, & se meist à mener la plus sainte vie du monde, & seruir Dieu à toutes les heures du iour & de la nuit, avec les filis religieux, cōme ils font en leurs couuents, & là faisoit grandes ieunesses, abstinences, & aumosnes. Et puis luy aduint vne grande maladie de l'escoriation & de grauelle: & me dirent n'en auoir iamais veu homme si persecuté, & portoit tout en patience, & deliberant vser sa vie en vn monastere à Valence la grande, & là se vestit de religion: mais il fust tant surprins de maladie, qu'il vesquist peu, & mourut: & selon la grande repentance, il est à esperer que son ame est glorieuse en Paradis. Son fils demoura peu apres, & mourut de fieure & flux, & croy qu'ils sont mieux qu'ils n'estoyent en ce mōde, & me semble qu'en moins de deux ans ils furent cinq rois, portans couronne à Naples: les trois qu'en ay nommez, & le Roy Charles de France, huitiesme:

CRO. DV ROY CHARLES VIII.  
Dom Federic, fils dudit Alphonse, qui de  
present regne.

*Comment apres que le ieune Ferrand fust couron-  
né Roy de Naples, alla scior son camp à saint  
Germain, pour resister contre la venue du  
Roy, & durant que le Roy estoit à  
Rome, y eust grandes murmures  
& complaints contre le  
Pape pour le desposer,  
& faire nouvelle  
election.*

CHAP. XVIII.

 T pour esclaircir le tout, faut  
dire cōme dès ce que le Roy  
Ferrand fust couronné, il de-  
uint comme vn homme tout  
neuf: & luy sembla que tou-  
tes haines & offiēces estoient oubliées,  
par la fuite de son pere: & assembla tout  
ce qu'il peust de gens, tant de cheual que  
aussi de pied, & vint à saint Germain, qui  
est l'entree du royaume: & qui est lieu bié  
fort & aisé à deffendre, & aussi par où les  
François sont passez deux autres fois, &  
là meist son camp, & garnist fort bien la  
ville. Le lieu est aussi deffendu d'vne peti-  
te riuiera, qui quelquefois se passe bien à  
gué, & quelquefois non: aussi se deffend  
par

PAR PHILIP. DE COM. 369  
par la montaigne qui est dessus. Et lors  
reuint le cœur aux amis dudit Ferrand.  
Le Roy estoit encores à Rome, où il se-  
journa bien enuiron vingt iours, où plu-  
sieurs choses se traitoyent. Auec luy esto-  
yent bien dixhuit cardinaux, & d'autres  
qui venoyent de costé & d'autre: & y es-  
toit ledit d'Escaigne, & monseigneur le  
vice chancelier, & frere du duc de Milan,  
& Petri ad vincula, qui estoient grands  
ennemis du pape, & ennemis l'vn de  
l'autre: celuy de Guesé, saint Denis, saint  
Seurin, Sabilli, Coulongne, & autres:  
tous vouloyēt faire election nouuelle, &  
qu'au pape fust fait procez, lequel estoit  
audit chasteau. Deux fois fust l'artillerie  
toute prestee, comme m'ont dit des plus  
grands: mais tousiours le Roy par sa bō-  
té y resista. Le lieu n'est pas deffensible,  
car la motte est de main d'homme faite,  
& petite: & alleguoyent bien que ces  
murs estoient tombez par miracle, & le  
chargeoyent d'auoir achete ceste sainte  
dignité, & disoyent vray: mais ledit d'Es-  
caigne en auoit esté le principal marchât,  
qui auoit tout guidé, & en eust grand ar-  
gent: & les meubles qui estoient dedans,  
& son office de vice chancelier, & plu-  
sieurs places du patrimoine, car eux deux

CRO. DV ROY CHARLES VIII.  
estoyent à l'enuiel vn de l'autre à qui se-  
roit pape: tout estoit ie croy qu'ils eussent  
consenti tous deux d'en faire vn nouveau  
au plaisir du Roy, & encores d'en faire  
vn François, & ne sçauois dire, si le Roy  
faisoit bien ou mal. Tout estoit ie croy à mô  
iugement qu'il feist mieux d'appointer,  
car il estoit jeune, & mal accompagné  
pour conduire vne si grande ceuvre, que  
reformer l'eglise, cōbien qu'il eust le pou-  
uoir, mais qu'il l'eust sçeu faire: ie croy que  
toutes gens de cognoissance & raison,  
l'eussent tenu à vne bonne, grande & tres-  
sainte besongne: mais il y faudroit grand  
mystere, tout estoit le vouloir du Roy es-  
toit bon, & est encores en ce cas, s'il y es-  
toit aidé.

*Comment le Roy feist appointement au pape, qui ne  
du a gueres: & apres se partist de Rome pour aller  
à Naples, où au chemin print plusieurs chasteaux  
par force. Parquoy le ieune Roy Ferrand aia-  
 donna saint Germain, & s'enfuit, dont la  
pluspart du royaume se soumbist  
à l'obeyssance du Roy.*

CHAP. XIX.

**L**E Roy appointa avec le pape  
vn appointement qui ne pou-  
uoit durer: car il estoit violent  
en aucun point, & fust grande  
couleur

couleur de faire vne ligue, dont apres sera  
parlé. Par cestuy appointement, deuoit  
estre paix entre le pape & ses cardinaux,  
& autres deuoient estre payez du droit  
de leur chapeau, absens comme presens: il  
deuoit prester au Roy quatre places, Ter-  
rassue, Ciuita, Veche, bailla Viterbe que  
tenoit le Roy: Polette ne bailla point, cō-  
bien qu'il l'eust promise: & se deuoient  
rēdre au pape, comme le Roy partiroit de  
Naples, & ainsi le feist, combien que le  
pape l'eust trompé: il bailla au roy par ce-  
stuy appointement le frere du Turc, dont  
il auoit soixante mille ducats dudit Turc  
l'an, & le tenoit en grande crainte: pro-  
mettoit de ne mettre aucun legat en lieu  
ne place de l'eglise, sans le contentement  
du Roy: & y auoit autres articles qui tou-  
choyent le consistoire, & bailloit son fils  
en hostage, le cardinal de Valence, qui al-  
loit avec ledit seigneur pour legat, & luy  
feist le Roy l'obedienco filiale en toute  
humilité que Roy sçauroit faire: Et luy  
feist le pape deux cardinaux, le general  
Briffonnet, qui ià estoit euesque de saint  
Malo, qui a esté souuent appelé general:  
& l'autre euesque du Mans, de la maison  
de Luxembourg, qui estoit par deça. Ces  
choses faites, partist le Roy de Rome en

grande amitié avec le pape ce sembloit; mais huit cardinaux partirent de Rome mal contés dudit appointment: dont les six estoient de la sequelle dudit vice chancelier, & saint Pierre ad vincula: combien qu'on croyoit que d'Escaigne faisoit ceste feinte, & qu'au cœur estoit content du pape: mais son frere n'estoit point encore déclaré cõtre nous, & alla le Roy à Ianne sãne, & de là à Belistre, d'où s'enfuit le cardinal de Valence. Le lendemain le Roy print Chastel portin d'assaut, & fust tué ce qui estoit dedans, qui estoit à Iaques Coincte, qui auoit prins l'argent du Roy, & puis s'estoit tourné. Car les comtes sont partisans des Vrsins, & puis à Valementon, qui est des Coulonnois: & puis de là s'en alla loger à quatre mille du mont saint Iean, vne forte place, laquelle fust batue sept ou huit heures. & puis fust prinse d'assaut, & tuerent tout ce qui estoit dedans, ou la pluspart: & estoit au marquis de Pescaire, terre d'eglise, & y estoit toute l'armee iointe ensemble. Et de là tira le Roy vers saint Germain, & y pouuoit auoir seize mille ou enuiron, là où le Roy Ferrãd nouveau couronné estoit en camp (comme i'ay dit ailleurs) avec tout ce qu'il pouuoit auoir

finé de gens. Et estoit le dernier remede, & le lieu pour combattre ou iamais: car c'estoit l'entree du royaume, & le lieu le plus auantageux, tant pour le ruisseau, que pour la montaigne. Et si y enuoya gens avec, pour garder & defendre le pas du Chancelle à six mille de saint Germain, qui est vn pas de montaignes: auant que le Roy fust à saint Germain, s'en alla le Roy Ferrand en grand desordre, & abandonna la ville & passage. Mõseigneur de Guy si auoit en ce iour, la charge de l'aduantage. Monseigneur de Rieux estoit allé à ce pas de Chancelle, qui aussi l'abandonnerent: & entra ledit Roy audit saint Germain. Le Roy Ferrand tira droit à Capouë, où ils luy refuserent l'entree à ses gens d'armes: mais ils laisserent entrer sa personne avec peu de gens: mais il n'y arresta point, & leur pria de tenir bon pour luy, & que le lendemain reuiendrait: & de là alla à Naples, doubtant la rebellion qui aduint. Tous ses gens, ou la pluspart, le deuoyent attendre à Capouë, mais quand il vint le lendemain, il trouua tout parti. Et estoient allez à Nole, le seigneur Virgile, Vrsin, & son cousin, le comte de Petilane, où ils furent prins, & tout leurs gens, par les nostres. Ils vou-

loyent maintenir qu'ils auoyét sauf conduit, & qu'on leur faisoit tort, & estoit vray: mais ils n'estoyent encores en leurs mains: toutefois ils ne payerent riens, mais ils eurent grande perte, & leur fut fait tort. De saint Germain alla le Roy à Mingamer, & à Triague, & logea à Calin deux mille de Capouie: & de là ceux de Capouie vindrent composer, & y entra le Roy, & toute l'armee: & de Capouie alla le lendemain à Venise, mi chemin de Capouie & de Naples, à cinq mil de l'un & de l'autre. Et là vindrent ceux de Naples, & composerent, en assurant leurs priuileges anciens: & y enuoya le Roy deuant, le mareschal de Gye, le seneschal de Beaucaire, le president de Gannay, qui tenoit le seau, & des secretaires. Le Roy Ferrand voyant ces choses, le peuple & nobles, en armes rebelles contre luy, qui à sa venue luy pillerent son escuyerie, qui estoit grâde: monta en galere, & alla en Sicile, qui est vne isle à dix huit mille de Naples. Et fust receu le Roy à grande ioye & solemnité dedans la ville de Naples: & tout le monde luy vint au deuant, & ceux qui plus estoient obligez en la maison d'Arragon, les premiers, comme tous ceux de la maison de Ca-

raffe, qui tenoyent de ladite maison d'Arragon, quarante mille ducats de reuenue, qu'en heritages, & qu'en benefices. Car les rois y peurent bien donner leur domaine, & si donnent bien celuy des autres. Et ne croy point qu'il y en ait trois en tout le royaume, que ce qu'ils possèdent ne soit de la couronne ou d'autrui. La mais peuple ne monstra tant d'affection à Roy ni a nation, comme ils monstrerent au Roy: & pensoyent estre tous hors de tyrannie, & se prenoyent eux mesmes: car en Calabre tout tourna, où fust enuoyé monseigneur d'Aubigni, & Peron de Basche avec luy, sans gen'd'armes: toute la Bouffe tourna d'elle mesme, & commença la ville, laquelle a tousiours esté bone Françoisise, tout se tourna en Pouille, sauf le chasteau de Brandis, qui est fort & bien gardé. Et Gallipoli, qui aussi fust gardé: autrement le peuple fust tourné, & en Calabre tint trois places, la Mentie, la Turpie, Encrenes. Engenines leuerent les bannieres du Roy, mais par ce qu'il les donna à monseigneur de Perfi, & ne les voulut recevoir au domaine, leuerēt les bannieres d'Arragon: aussi demeura à Arragonnois le chasteau de Reiges, mais tout ce qu'il tint, ne fust que par

faute d'y enuoyer. Tharente se bailla, ville & chasteau, & tous d'eux mesmes: car il n'alla pas assez de gens en Pouille, pour garder vn chasteau. Le Roy Otrôte, Monopoli, Traue, Manfredon, Berle, & tout, excepté ce que ie nomme, ils venoyent trois iournees au deuant nos gens des citez pour se rendre: & tous enuoyèrent à Naples, & y vindrent tous les princes & seigneurs du royaume pour faire hommage, excepté le marquis de Pescaire: mais ses freres & nepueux y vindrent: le comte d'Are & marquis d'Asquelaf furent en Sicile, par ce que le Roy donna leur terre à monseigneur d'Aubigni, & là se trouua le prince de Salerne, reuenu de nauire, & n'auoit de rien serui son cousin le prince de Belignan, & ses freres le duc de Malfe, le duc de Grauenne, le vieil duc de Sore, qui pieça auoit vendu sa duché au cardinal de saint Pierre ad vincula, & la possede encores son frere de present le comte de Moutoyes, le comte de Fondis, le comte de Tripaude, le comte de Selanne, qui estoit allé avec le Roy, banni de long temps: le comte de Troye, ieune, nourri en France estoit d'Escosse, le comte de Popole, que lon trouua prisonnier à Naples, le ieune prince de Bosanne, qui

auoit

auoit esté deliuré, dont a esté parlé: long temps auoit esté prisonnier avec le pere, qui l'auoit esté trente quatre ans: & alla ce ieune avec Dom Ferrād, le marquis de Guefrom, tous les Cabidrosques: le comte de Matelon, le comte de Merillane, qu'eux & les leurs auoyēt tousiours gouuerné la maison d'Arragon. Et generalement tous ceux du royaume, exceptez ces trois que ie vous ay nommez.

*Comme le Roy Charles fust couronné Roy de Naples, apres qu'il eust mis en sa subiection toutes les fortes places dudit royaume, & des enuirs, excepté quatre ou cinq chasteaux, dont apres il en eust grand donmage: & de l'esperance de Grece contre le Turc, & comment les François par oisiveté & volupté, deuiendrent nonchalans.*

## C H A P. X X.

**V**and le Roy Ferrād s'enfuit de Naples, il laissa au chasteau le marquis de Pescaire, & aucuns Allemans. Et luy, alla vers son pere pour auoir aide en Sicile. Dom Federic tint la mer avec quelque peu de galeres, & vint deux fois parler au Roy à seureté, luy requerant que quelque portion du royaume peust demourer à son

nepueu, avec nom de Roy, & à luy le sien, & celuy de sa femme: son cas n'estoit point grande chose, car il auoit eu petit partage. Le Roy luy offrit des biens en France, pour luy & son dit nepueu. Et croy que il leur eust donné vne bonne & grande duché: mais ils ne la voulurent accepter, aussi ils n'eussent tenu aucun appointement qu'on leur eust sçeu faire, demourans dedans le royaume, quand ils eussent peu veoir leur aduantage. Deuant le chasteau de Naples fust mis l'artillerie, qui tira, & n'y auoit plus que les Allemans, & estoit parti le dit marquis de Pescara: & qui eust enuoyé quatre canons iusques en l'isle, on l'eust prins: & de là retourna le mal, si eust on eu toutes les autres places qu'ils tenoyent, qui n'estoyent que quatre ou cinq: mais toute meist à faire bonne chere, & iustes, & festes, & entrèrent en tant de gloire, qu'il ne sembloit point aux nostres, que les Italiens fussent hommes. Et fust le Roy couronné, & estoit logé en Caponaue, & quelquefois alloit au mont Imperial. Aux subiects feist de grâdes graces, & leur rabbatit de leurs charges: & croy bien que le peuple de foy ne se fust point tourné, combien qu'il soit muable, qui eust contenté

enté quelque peu de nobles: mais ils ne estoient recueillis de nul, & leur faisoit on des rudesses aux portes, & les mieux traitez furent ceux de la maison de Caraffe, vrais Arragonnois: encores leur osta on quelque chose. A nul ne fust laissé office ni estat, mais pis traitez les Angeuins que les Arragonnois, & à ceux du comte Marilano fust donné vn mandement, dont on chargea le president Gannay d'auoir prins argent, & le seneschal fait nouveau du duc de Nole, & grand chambellam du royaume: par ce maudit, chacun fust maintenu en la possession, & forclos les Angeuins de retourner au leur si non par procez: & ceux qui y estoient entrez d'eux mesmes, comme le comte de Selanno, en baillant la main forte pour les en ietter. Tous estats & offices furent donnez aux François à deux ou trois. Tous les viures qui estoient au chasteau de Naples quand il fust prins, qui estoient fort grands, dont le Roy eust cognoissance, il les donna à ceux qui le demandoient. En ces entrefaites, se rendit le chasteau par pratique des Allemans, qui en eurent vn monde de biens qui estoient dedans. Et aussi fust prins le chasteau de Loef, par batterie. Et par ceste conclusion se

peut voir, que ceux qui auoyent conduit ceste grande œuvre, ne l'auoyent point fait d'eux, mais fust vraye œuvre de Dieu, comme chacun le veid: mais ces grandes fautes que ie dis estoient œuvres d'hommes accueillies de gloire, qu'ine cognoissoyent d'où ce bien & honneur leur venoit. Et y procederent selon leur nature & experience, & se vint changer la fortune aulli promptement, & aulli visiblement, comme lon void le iour en Hollande, ou en Auuergne, où les iours d'Esté sont plus longs qu'ailleurs: & tant que quand le iour faut au soir, qu'en vne meisme instance ou peu apres, comme d'vn quart d'heure, on void derechef naistre le iour à venir: & ainsi vit tout sage homme: en aulli peu d'espace change ceste bonne & glorieuse aduventure, dont tant fussent aduenus de biens & d'honneurs à toute la chrestienté, si elle eust esté recognue de celuy d'où elle venoit: car le Turc eust esté aulli aisé à troubler qu'auoit esté le Roy Alphonse: car il est encores vif, & homme de nulle valeur. Et eust le Roy son frere entre les mains, qui vesquist peu de iours apres la fuite du cardinal de Valence: & disoit on que il fust baillé empoisonné, qui estoit l'homme

du monde, qu'il craignoit le plus. Et tant de milliers de Chrestiens estoient si prests à se rebeller, qu'on ne sçauroit penser. Car d'Otrante iusques à la Valonne n'y a que soixante mille: & de Valonne en Constantinoble, y a enuiron dixhuit iournees de marchans, comme me conterent ceux qui souuent faisoient le chemin, & n'y a aucunes places fortes entredeux, au moins que deux ou trois: le reste est abbatu, & tous ces pays sont Albannois, Esclauons, & Grecs. & fort peuplez, qui sentoyét des nouvelles du Roy par leurs amis, qui estoient à Venise, en Pouille, à qui aulli ils escriuoient & n'auoyent que Messias pour se rebeller: & y fust enuoyé vn archeuesque de Duras de par le Roy, qui estoit Albannois: mais il parla à tant de gens que merucilles, prests à tourner, qui sont enfans & nepueux de plusieurs seigneurs & gens de biens de ses marches, comme Descandelbec, vn fils de l'empereur de Constantinoble, des nepueux du seigneur Constantin, qui de present gouuerne Montferrat, & sont nepueux ou cousins du Roy de Serme de Tampferis, plus de cinq mille fussent tourne: & encores ce fust prins Senterly, & sçauoit par intelligence, par la main du seigneur

Constantin, qui plusieurs iours fust caché à Venise avec moy. Car de son patrimoine luy appartient la Macedone & Thesale, qui fust patrimoine d'Alexandrie. Et la Valonne en est, Senteri & Croye en sont pres : & de son temps son pere ou son oncle les engagea aux Venitiens, qui perdirent Croye. Senteri baillerent au Turc en faisant paix. Et fust ledit seigneur Constantin à trois lieues pres, & si fust executee l'entreprinse, ne fust que ledit archeuesque de Duras demourast à Venise aucuns iours, & apres ledit seigneur Constantin, & tous les iours ie les pressois de partir: car il me sembloit homme legier en parole, & disoit qu'il seroit quelque chose dont il seroit parlé. Et de mal aduventure le iour que les Venitiens sçurent la mort du frere du Turc, que le pape auoit baillé entre les mains du Roy: ils delibererent de le faire sçauoir au Turc, par vn de leurs secretaires, & commanderent qu'aucune nauire ne passast la nuit entre les deux chasteaux, qui sont l'entree du gouffre de Venise: & y feirent faire guet, car ils ne se doubtoient que de petites nauires, comme grips, dont il y en auoit assez plusieurs au port d'Albanie, & de leurs isles de Grece.

Car

Car celuy qui eust porté ces nouuelles. eust eu bon present. Ainsi ce poure archeuesque ceste propre nuit voulut bien tost partir pour aller à ceste entreprinse du seigneur Constantin qui l'attendoit, & aussi portoit force espees, boucliers & iauelines, pour bailler à ceux avec qui il auoit intelligence, car ils n'en ont point. Et en passant entre les deux chasteaux, il fust prins & mis en l'vn desdits chasteaux, & les seruiteurs, & le nauire passa outre par congé. Il fust trouué de plusieurs lettres, qui descouurit bien le cas, & m'a dit ledit seigneur Constantin, que les Venitiens enuoyerent aduertir les gens du Turc aux places voisines, & le Turc propre, & n'eust esté le grip qui passa outre dont le patron estoit Albanois, qui l'aduertit, il l'eust prins: & s'enfuit en Pouille par mer.

*Comment messire Philippe de Commines seigneur d'Argenton, estant à Venise en ambassade pour le Roy, contempla mort l'estat des Venitiens, de leur sapience & gouuernement, en rascopie & escriit choses dignes de memoire, comme appert icy dessous.*

**R** est il temps que ie die quelque chose des Venitiens, & pourquoy i'y estois allé, car le Roy estoit à Naples au dessus de ses affaires: mon allée fust d'Ast, pour les remercier des bonnes responces qu'ils auoyent faites à deux ambassadeurs du Roy, & pour les entretenir en son amour fil n'estoit possible: car voyant leur force, leur sens & leur conduite, ils le pouuoÿent aisément troubler, & nuls autres en Italie. Le duc de Milan qui m'aida à despescher & escriuit à son ambassadeur qui estoit là resident, car tousiours y en auoit vn qui me tint compagnie, & adressa: & auoit sondit ambassadeur cent ducats le mois de la seigneurie, & son logis bien accoustré & trois barques, qui ne luy coustoyent rien le mener par la ville: celui de Venise en a autant à Milan, sauf les barques: car on y va à cheual: & à Venise par eau, ie passay en allant par leurs citez: comme Bresse, Veronne, Vincenne & Padoüe, & autres lieux: par tout me fust fait grand honneur, pour l'honneur de celui qui m'enuoyoit, & venoyent grand nombre de gens au deuant de moy, avec leur protestat ou capitaine: ils ne faillirent point tous deux, mais le second ve-

noit

noit iusques à la porte: par le dedans ils me conduisoÿent iusques à l'hostellerie, & commandoyent à l'hoste qu'abondamment ie fusse traité, & me faisoÿent deffrayer avec toutes honorables paroles: mais qui conteroit bien ce qu'il faut donner aux tabourins & aux trompettes, il n'y a gueres de gain à ce deffray, mais le traitement est honorable. Ce iour que j'entray à Venise, vindrent au deuant de moy, iusques à la Chafousme, qui est à cinq mille de Venise, & là on laissa le basteau en quoy on est venu de Padoüe, au long d'une riuere, & se met en petites barques bien nettes, & couuertes de tapisserie, & beaux tapis velus dedans pour se seoir dessus, & iusques là vient la mer, & n'y a point de plus prochaine terre, pour arriuer à Venise: mais la mer y est fort platte, si l'on ne fait tourmente, & à ceste cause que elle est ainsi platte, il se prend grand nombre de poisson, & de toutes sortes, & fus bien esmerueillé de voir l'assiette de ceste cité, & de voir tant de clochers, & de monastères, & si grand maisonnement, & tout en l'eau, & le peuple n'auoit autre forme d'aller qu'en ces barques, dont ie croy qu'il s'en fineroit trente mille: mais

elles sont fort petites. Environ ladite cité y a bien septante monasteres à moins de demie lieuë Françoisë, à le prendre en rondeur, qui tous sont en isle, tant d'hommes que de femmes, fort beaux & riches: tant d'edifices que de paremens, & ont fort beaux jardins, sans comprendre ceux qui sont dedans la ville, ou sont les quatre ordres des mendiens, bien soixante & douze parroiss & mainte confrairie, & est chose estrange de voir si belles & si grandes eglises fondees en là mer. Audit lieu de la Chafoufine vindrent au deuant de moy vingt cinq gentilshommes bien & richement habillez, & de beaux draps de soye & escarlatte: & là me dirent que ie fusle le bien venu: & me conduirent iusques pres la ville en vne eglise de saint André, ou derechef trouuay autant d'autres gentilshommes, & avec eux les ambassadeurs du duc de Milan: & de Ferrare: & là aussi me firent vne autre harangue: & puis me meirent en d'autres basseaux qu'ils appellent plats: & sont beaucoup plus grands que les autres: & y en auoit deux couuerts de Satin cramoisi, & le bas tapissé, & lieu pour seoir quarante personnes: & chacun me feist seoir au milieu, & me menerent au long de la grande

grande ruë, qu'ils appellent le Canal grand, & est bien large: les galleres y passent à trauers, & y ay veu nauire de quatre cens tonneaux plus pres des maisons: & est la plus belle ruë que ie croy qui soit en tout le monde, & la mieux maisonnee, & va le long de ladite ville, les maisons sont fort grandes & hautes & de bonne pierre, & les anciennes toutes peintes, les autres faites depuis cent ans toutes ont le deuant de marbre blanc, qui leur vient d'Istrie à cent mille de là: & encore mainte grande piece de porphire & de serpentine sur le deuant: au dedans ont pour le moins pour la pluspart deux chambres, qui ont les planchez dorez, riches manteaux de cheminee de marbre taillez, les chalits des lits dorez, & les auteuans peints & dorez, & fort bien meublées dedans, c'est la plus triõphante cité que i'ay iamais veüe, & qui plus fait d'honneur à ambassadeurs & estrangers, & qui plus sagement se gouuerne, & ou le seruice de Dieu est le plus solempnellement fait: & encores qu'il y peust bien auoir d'autres fautes, si croy ie que Dieu les en aide, & pour la reuerence qu'ils portent au seruice de l'eglise. En ceste compagnie de cinquante gentilshommes me conduirent

*Il louë  
fort la  
cité de  
Venise.*

iufques à saint George, qui est vne abbaye de moynes noirs reformez, ou ie fus logé, le lendemain me vindrent querir & mener à la seigneurie, ou presentay mes lettres au duc qui preside en tous leurs conseils, honoré comme vn Roy, & s'adressoyent à luy toutes lettres, mais il ne peut gueres de luy seul, toutelfois cestuy ci à de l'authorité beaucoup, & plus que n'eust iamais prince qu'ils eussent: aussi il y a desia douze ans qu'il est duc, & l'ay trouué homme de bien, sage & bien experimenté aux choses d'Italie, & douce & amiable personne: pour ce iour ne dis autre chose, & me feist on voir trois ou quatre chambres: les planchez richement dorez & les lits & auteuant, & est beau & riche le palais de ce qu'il contient tout de marbre bien taillé & tout le deuant, & le bort des pierres dorees en la largeur d'un pouce par aduventure, & y a audit palais quatre belles salles richement dorees, & fort grand logis, mais la court est petite: de la chambre du duc il peut oïr la messe au grand autel de la chapelle S. Marc, qui est la plus belle & riche chapelle du monde, pour n'auoir que nom de chapelle, toute faite de Musaiçq en tous endroits, encore se vantent ils

tent ils d'en auoir trouué l'art. Et en font besoigner au mestier, & l'ay veu: en ceste chapelle est leur tresor dont lon parle, qui sont choses ordonnees pour parer l'eglise. Il y a douze ou quatorze gros ballais, ie n'en ay veu aucun si gros. Il y en a deux, l'un passe sept cens, & l'autre huit cens carras, mais ils ne sont point nets, il en y a douze autres de pierre de cuirasse d'or, le deuant & les bors bien garnis de pierrerie tresfort bone, & douze couronnes d'or, dont anciennement se paroyent douze femmes, qu'il appelloyent roines à certaines festes de l'an, & alloyent par ces isles & eglises: elles furent desrobees, & la plupart des femmes de la cité, par larrons qui venoyent d'Istrie ou de Friole, qui est pres d'eux, qui festoyent cachez derriere les isles: mais les maris allerent apres & les recouurerent, & meirent ces choses à saint Marc, & fonderent vne chapelle au lieu ou la seigneurie va tous les ans au iour qu'ils eurent ceste victoire, & est bien grande richesse pour parer l'eglise, avec maintes autres choses d'or, qui y sont: & pour la suite d'amatieste, d'aguarre, & vn bien petit d'esmeralde: mais ce n'est point grand tresor pour estimer, comme lon fait or ou argent

*Letre  
for de  
Venise  
& de  
quelle  
matiere.*

contant. Et aussi ils n'en tiennent nullement en tresor. Et aussi m'a dit le duc deuant la seigneurie, que cest peine capitale parmi eux de dire qu'il faille faire tresor, & croy bien qu'ils ont raison, pour doubte des diuisions d'entr'eux. Apres me firent monstrier leur tresor, qui est vn archenal ou ils trouuerent les galeres: & sont toutes choses qui sont necessaires pour l'armee de mer, qui est la plus belle chose qui soit en tout le demourant du monde auourd'huy: mais autrefois a esté la mieux ordonnee pour ce cas: en effet ie y seiournay bien huit mois, deffrayé de toutes choses, & tous autres ambassadeurs qui estoient là. Et vous di bien que ie les ay cogneus si sages, & tant enclins d'accroistre leur seigneurie, que sil n'y est pourueu tost, que tous leurs voisins en maudiront l'heure. Car ils ont plus entendu la façon d'eux deffendre & garder en la maison, depuis que le Roy y a esté, que iamais: car encores sont en guerre avec luy. Et si se sont bien osez eslargir, comme d'auoir prins en Pouille sept ou huit citez en gage, mais ie ne scay quand ils les rendront: & quand le Roy vint en Italie ils ne pouuoient croire que lon print ainsi les places n'en si peu

*La policedes Vénitiens pour viure sensurement.*

de temps. Car ce n'est point leur façon, & ont fait, & ont maintes places fortes depuis, & autres en Italie. Ils ne sont point pour l'accroistre en haste, comme firent les Romains, car leurs personnes ne sont point de telle vertu, & si ne va nul d'entre eux à la guerre de terre ferme, comme faisoient les Romains, si ne sont leurs procureurs & payeurs, qui accompagnent leur capitaine, & le conseillent & pouruoient du tout. Mais toute la guerre de mer est conduite par leurs gentilshommes en chef, & capitaines de galeres & nauires, & par autres leurs subiets, mais vn autre bien ils ont en lieu d'y aller en personne, aux lieux des armes par terre. C'est qu'il ne se fait nuls hommes de tel cœur ne de telle vertu, pour auoir seigneurie: comme ils auoyent à Rome. Et par ce n'ont ils nulles questions ciuiles en la cité, qui est la plus grande prudence que ie leur vois, & y ont merueilleusement bien pourueu, & en maintes manieres, car ils n'ont point de tribut de peuple, comme auoyent les Romains, qui furent en partie cause de leur desertion, car le peuple n'y a credit, ne n'y est appelé en rien, & tous offices sont aux gentilshommes, sauf les secretares: ceux là ne sont point gentilshom-

mes, aussi la pluspart de leur peuple est-  
tranger. Et si ont bien cognoissance par  
Titus Liuius des fautes que feirent les  
Romains : car ils en ont l'histoire, & s'en  
font les os en leur palais de Padoüe. Et  
par ces raisons & maintes autres que i'ay  
cogneuës en eux, ie dis encores vne au-  
trefois qu'ils sont en voye d'estre bien  
grands seigneurs pour l'aduenir.

*Comment le seigneur d'Argenton racompte les charges  
de sa legation en la ville de Venise, & des propos  
que luy tindrēt les Venitiens, & des ambassa-  
deurs qui vindrent à Venise pour faire ali-  
liance, & ligue contre le Roy.*

## C H A P. X X I I.

 R faut dire quelle fust ma  
charge, qui fust cause des  
bonnes respones qu'ils auoyent  
faites à deux seruiteurs du Roy qui auoyent  
esté vers eux. Et qu'à leur  
fiance il tiraist hardimēt auāt en ceste en-  
treprinse, & ce fust auāt qu'il partist de la  
ville de Ast. Aussi leur remontray les lon-  
gues & anciennes alliances qu'ils auoyēt  
esté entre les rois de France & eux. Et  
d'auantage leur offris Brandis, & la ville  
d'Otrante

d'Otrante par condition, qu'en leur bail-  
lant mieux en Grece, qu'ils fussent tenus  
les rendre. Ils me tindrent les meilleures  
paroles du monde du Roy, & de toutes  
ses affaires. Car ils ne croyoyent point  
qu'il allast gueres loin de l'offre que ie  
leur feis. Et ils me feirent dire qu'ils es-  
toyent ses amis & seruiteurs, & qu'ils  
ne vouloyent point qu'il achetast leur  
amour. Aussi le Roy ne tenoit point les  
places. Et que s'ils vouloyent, ils se met-  
troient bien en guerre, ce qu'ils ne vou-  
loyent point faire. Et puis il y auoit am-  
bassade de Naples, les suppliant tous les  
iours & leur offrant ce qu'ils vouldroyent,  
& confessoit le Roy Alphonse (qui lors  
regnoit) auoir failli vers eux, & leur re-  
monstroit le peril que ce leur seroit, si le  
Roy venoit au dessus de son entreprinse.  
Le Turc de l'autre costé leur enuoya in-  
continent ambassadeur que ie veis plu-  
sieurs fois, qui à la requeste du pape les  
menaçoit qu'ils se declarassent contre le  
Roy, & à chacun faisoient bone respon-  
se. Mais ils n'auoyent au commencement  
nulle crainte de nous, & ne s'en faisoient  
que rire. Et aussi le duc de Milan leur fai-  
soit dire par son ambassadeur, qu'ils ne se  
souciaissent point, & qu'il sçauoit bien la

façon de renuoyer le Roy, sans ce qu'il tint rien en Italie, & autant en auoit mandé à Pierre de Medicis qui le m'a dit. Mais quand ils veirent, & le duc de Milan aussi que le Roy auoit les places des Florentins entre ses mains, & par especial Pise, ils commencerent à auoir peur, & parloyent de la façon de le garder de passer plus auant. Mais leurs conseils estoient longs, & cependant le Roy tiroit auant: & gens alloient & venoient des vns aux autres: le Roy d'Espagne commençoit aussi à auoir peur pour les isles de Sicile & de Sardine: le Roy des Romains commença aussi à estre enuieux & luy faisoit ou peur de la couronne Imperiale, disant que le Roy la vouloit prendre & en auoit requis le pape, qui n'estoit point vray. Et pour ces doubtés, ces deux rois enuoyerent grosses ambassades à Venise, moy estant là (comme dit est) quand y enuoya le Roy des Romains, car il estoit voisin. L'ueuesque de Trente estoit le principal, deux cheualiers & vn docteur, ausquels fust fait grand honneur & reuerence, & leurs logis bien accoustrez, comme à moy & & dix ducats pour iour, pour leurs despés & leurs cheuaux deffrayez, qui estoient demourez à Treuis. Incontinent vint vn treshon-

treshonneur cheualier d'Espagne, bien accompagné & bien vestu, qui aussi fust fort honoré & deffrayé. Le duc de Milan outre l'ambassadeur qu'il y auoit, y enuoya l'ueuesque de Cosme, & maistre Francisco Pernaardin vicomte: & commencerent secretement & de nuit encommencerent ensemble, & premiers par leurs secretaires, & n'osoient encores en public se declarer contre le Roy, par especial le duc de Milan, & les Venitiens qui encores ne sçauoyent si la ligue dont estoit question se concludroit, & me vindrent veoir ceux de Milan, & m'apporterent lettres de leur maistre. Et me dirent que leur venue estoit par ce que les Venitiens auoyent enuoyé deux ambassadeurs à la ville de Milan, & ils auoyent de coutume de n'y en laisser qu'un, aussi ne feirent ils à la fin: mais ceci estoit mensonge & tromperie, & toute deception: car tout cela estoit assemblée pour faire ligue contre le bon Roy: mais tant de villes ne se peuvent accorder en vn peu de temps. Apres me demanderent si ie sçauois point qu'estoit venu faire d'est ambassadeur d'Espagne, & celuy du Roy des Romains, afin qu'ils en peussent aduertir leur maistre. Or estois ià aduertit & de

*Opinions  
d'ambas  
sadeurs  
contre le  
Roy de  
France.*

plusieurs lieux, tant de seruiteurs, d'ambassadeur qu'autrement, que celuy d'Espagne estoit passé par Milan desguisé, & que les Allemans conduisoient tous par ledit duc. Et aussi sçauois bien qu'à toute heure l'ambassadeur de Naples bailloit des paquets de lettres qui venoyét de Naples. Car tout ceci estoit auât que le Roy partit de Florence, & despendoit quelque chose pour en estre aduertí, & en auois de bons moyens, & si sçauois ià le commencement de leurs articles: mais non point accordez: car Venitiens sont fort longs à telles conclusions, & pour ces raisons & voyant la ligue si approchee, ne voulus plus faire de l'ignorant, & respondi audit ambassadeur de Milan, que puis qu'il me tenoyent termes si estranges, que ie leur voudrois monstrer, que le Roy ne vouloit point perdre l'amitié du duc de Milan, s'il y pouuoit remedier, & moy comme seruiteur m'en voulois acquiter, & excuser des mauuais rapports qu'on pourroit auoir fais audit duc leur maître, & que ie croyoyois estre mal informé, & qu'il deuoit bien penser auant que perdre la cognoissance de tel seruiteur, come il auoit fait au Roy, & que nos rois de France ne furent iamais ingrats, & que

*Les Venitiens  
font logs  
à conciu-  
re.*

pour

pour quelque parole qui pouuoit auoir esté dite, ne se deuoit point departir l'amour de deux, qui tât estoit seante à chacune desdites parties, & les prioys qu'ils me voussissent dire toutes leurs doleâces, pour aduertir le Roy auant qu'ils feissent autre chose: ils me iurerent tous, & feirent grands sermens qu'ils n'en auoyent nul vouloir. Toutefois ils mentoyent, & estoient venus pour traiter ladite ligue. Le lendemain allay à la seigneurie leur parler de ceste ligue, & dire ce qu'il me sembloit seruir au cas. Et entre autres choses ie leur di que en alliance qu'il auoyent eu avec le feu Roy Loys son pere, ils ne pouuoient soustenir les ennemis l'un de l'autre, & qu'ils ne pouuoient faire ceste ligue dont lon parloit, que ce ne fust aller contre leur promesse. Ils me feirent retirer: & puis quand ie reuins me dist le duc, que ie ne deuois point croire tout ce que lon disoit par ladite ville: car chacun y estoit en liberté, & pouuoit chacun dire ce que il vouloit: toutefois qu'ils n'auoyent iamais pensé faire ligue contre le Roy, ne iamais oüi parler. Mais au contraire que ils disoyent faire ligue contre le Roy, & ces autres deux rois & toute Italie, & qu'elle fust contre ledit Turc, & que cha-

CRO. DV ROY CHARLES VIII.  
cun porteroit sa part de sa despense. Et sil  
y auoit aucun en Italie, qui ne voulust  
payer ce qui seroit aduisé, que le Roy &  
eux l'y contraindroyent par force, & vou-  
loyent faire vn tresbon appointement,  
que le Roy print vne somme d'argent  
contant, & qu'eux l'aduaceroient & tien-  
droyent les places de Pouille en gage,  
comme font à ceste heure, & le royaume  
seroit recogneu de luy, du consentement  
du pape, & par certaine somme de deniers  
l'an, & que le Roy y tiendroic trois pla-  
ces; & pleust à Dieu que le Roy y eust vou-  
lu entendre lors. Le leur di n'oser entrer  
en cest appointement, leur priant ne se  
haster point de conclure ligue, que de tout  
aduertiroy le Roy, leur priant comme  
i'auois fait aux autres, me dire leurs do-  
leances, & qu'ils ne les tinssent point cō-  
me faisoient ceux de Milan: ils se douleu-  
rēt des places que le Roy tenoit du pape,  
& encores plus de celles qu'il tenoit des  
Florentins, & par especial de Pise, disant  
que le Roy auoit mādē par escrit en plu-  
sieurs lieux, & à eux mesmes, qu'il ne vou-  
loit en Italie que le royaume de Naples,  
& aller contre le Turc, & monstroic à ce-  
ste heure d'en vouloir prēdre tout ce qu'il  
pourroit en Italie, & ne demander rien au  
Turc.

PAR PHILIP. DE COM. 384  
Turc. Et disoyent encores, que monsei-  
gneur d'Orleans, qui estoit demouré en  
Ast, faisoit crainte au duc de Milan, & que  
ses seruiteurs vsoyent de grandes mena-  
ces. Toutefois qu'ils n'en faisoient rien  
de nouveau, que ie n'eusse response du  
Roy, que le temps de l'autre ne fust passé,  
& me monstroient plus d'honneur que  
le duc de Milan. De tout i'aduerti le Roy,  
& eus maigre respōse. Et deslors s'assem-  
bloyent chacun iour, veu qu'ils sçauoyent  
que l'entreprinse estoit descouuerte, & en  
ce temps estoit le Roy encores à Floren-  
ce, & sil eust troué resistance à Viterbe  
comme ils euidoyent, ils eussent enuoyé  
des gens à Rome, encores si le Roy Fer-  
rand fust demouré dedās, & n'eussent ia-  
mais pensé qu'il eust deu abādonner Ro-  
me. Et quand ils la veirent abandonnee,  
commencerent à auoir peur. Toutefois  
les ambassadeurs des deux rois les pres-  
soyent fort de conclure: ou vouloyent de-  
partir, que iā auoyent esté quatre mois:  
chacun iour alloient à la seigneurie, ie  
faisois le mieux que ie pouuois.

*Comment les Venitiens furent desplaisans de la  
prise du chasteau de Naples parquoy bien-  
tost conclurent alliance & ligue  
contre le Roy.*

**V**Oyant les Venitiens tout cela abandonné, & aduertis que le Roy estoit dedás la ville de Naples. ils m'enuoyerent querir, & me dirent ces nouuelles, monstrans estre ioyeux, touttefois ils disoyent que ledit chasteau estoit bien fort garni, & voyoyent bien qu'ils auoyent bonne & seure esperance qu'il tint, & consentirent que l'ambassadeur de Naples leuast gens d'armes à Venise pour enuoyer à Brandis: & estoient sur la conclusion de leur ligue, quand les ambassadeurs leur escriuirent que le chasteau estoit rendu. Et lors ils m'enuoyerent querir derechef à vn matin: & le trouuay en grand nombre, comme de cinquante ou soixante, en la chambre d'vn prince, qui estoit malade de la colique: & il me compta ces nouuelles de visage ioyeux: mais nul en la compagnie ne se sçauoyent feindre si bien, cōme luy: les vns estoient assis sur vn marchepied des bancs, & auoyent la tēte appuyee entre leurs mains, les autres d'vne autre forte, tous demōstrans auoir grande tristesse au cœur: & croy que quand les nouuelles vindrent à Rome, de la bataille perdue à

Canne

Canne contre Hannibal. Les Senateurs qui estoient demourez, n'estoyent pas plus esbahis ne plus espouuantez qu'ils estoient: car vn seul ne feist semblant de me regarder, n'y ne me dist vn mot que luy, & les regardois à grande merueille. Le duc demanda si le Roy leur tiendroit tout ce que tousiours leur auoit mādē, & que leur auoir dit, ie les assurey fort que oui, & ouuir les voyes pour demourer en bonne paix, & m'offrois fort à fournir, esperāt les oster de souspeçon, & puis me departi. Leur ligue n'estoit encores ne faite ne rompue, & vouloyent partir les Allemans mal contens. Le duc de Milan se faisoit encores prier de ie ne sçay quel article. Touthois il manda à ses gēs qu'ils passassent tost, & en effet conclurent la ligue. Et durant que ceci se demenoit, i'auois sans cesse aduertit le Roy du tout, le pressant de conclure, ou de demourer au royaume, ou se pourueoir de plus de gēs de pied, & d'argent: & de bonne heure se mettre en chemin pour se retirer, & laisser les principales places bien gardees, auant qu'ils fussent tous assemblez: & que aussi aduertissent mōseigneur d'Orleans qui estoit en Ast avec les gens de sa maison seulement: car sa compagnie estoit avec le

Roy, l'asseurant qu'incontinēt luy iroyēt courre sus : & aussi qu'il eust a rescrire à monseigneur de Bourbon, qui estoit demouré lieutenant pour le Roy en France, d'enuoyer gens en haste en Ast, pour le garder. Si ceste place estoit perdue, nul secours ne pouuoit venir au Roy de France : & qu'ils aduertissent aussi la marquise de Montferrat, qui estoit bonne Françoisse, & ennemie du duc de Milan, afin que elle aidast à monseigneur d'Orleans de gens s'il en atoit à faire : car Ast perdules marquifat de Montferrat & Salutes estoient perdus. La ligue fust conclue vn soir bien tard. Le matin me māda la seigneurie, plus matin qu'ils n'auoyēt de coutume. Comme ie fus arriué, & estre assis, me dist le duc, qu'en l'honneur de la sainte Trinité ils auoyent conclue ligue avec nostre saint pere le pape, les rois des Romains & de Castille, & le duc de Milan, & trois fins : la premiere pour defendre la Chrestienté contre le Turc : la seconde à la defense d'Italie : la tierce à la preservation de leurs estats, & que ie le feisse sçauoir au Roy : Et estoient assemblez en grand nombre, comme de cent ou plus, & auoyent lès testes hautes, & faisoient assez bonne chere, & n'auoyent point conte-

contenances semblables à celles qu'ils auoyent le iour qu'ils me dirent la prise du chasteau de Naples : me dirent aussi qu'ils auoyēt escrit à leurs ambassadeurs qui estoient deuers le Roy, qu'ils s'en vinssent, & qu'ils prinssent congé : l'un auoit nom messire Dominique Loridan, l'autre messire Dominique Tremissan : i'auois le cœur ferré, & estois en grande doute de la personne du Roy, & de toute sa compagnie, & cuidois leur cas plus prest qu'il n'estoit, & aussi faisoient ils eux, & doubtois qu'ils eussent des Allemans pres, & si cela y eust esté, iamais le Roy ne fust sailli d'Italie : ie me deliberay ne dire point trop de paroles en ce courroux, toutefois ils me tirerēt vn peu aux champs. Leurs fey responcé que dès le soir auant, ie l'auois escrit au Roy & plusieurs fois, & que luy aussi m'en auoit escrit, qui en estoit aduertit de Rome, & de Milan. Ils me feirent tous estrange visage de ce que ie disois l'auoir escrit le soir au Roy : car il n'est nulles gens au monde si souspçonneux, ne qui tiennent leurs conseils si secrets, & par souspçon seulement confinent souuent des gens, & à ceste cause leur disois : outre leur di l'auoir aussi escrit à monseigneur d'Orleans, & à

mōseigneur de Bourbon, afin qu'ils pourueussent Ast. Et le desirois, esperant que cela donneroit quelque delay d'aller deuant Ast: car s'ils eussent esté aussi prest comme ils se vantoyent & cuidoyent, ils l'eussent prins sans remede: car il estoit & fut mal pourueu de long temps apres. Ils se prindrent à me dire qu'il n'y auoit rien cōtre le Roy: mais pour se garder de luy, & qu'ils ne vouloyent point qu'il abusast ainsi le monde de paroles, de dire qu'il ne vouloit que le royaume, & puis aller contre le Turc, & qu'il monstrois tout le contraire, & vouloit destruire le duc de Milan & Florence, & tenir les terres de l'eglise. A quoy ie respondi, que les rois de France auoyent augmenté l'eglise, & accreue, & deffendue, & que cestuy ci feroit plustost le semblable que de rien leur oster: mais que de toutes ces raisons n'estoyent point celles qui les mouuoient: mais qu'ils auoyent enuie de troubler Italie, & faire leur profit, & que ie croyois qu'aussi feroient ils, & prindrent cela à mal, ce me dist Ion. Mais il se void parce qu'ils ont eu Pouille en gage du Roy Ferrand pour luy aider cōtre nous, que ie disois vray, ie me voulois leuer pour me retirer, ils me feirent rasseoir, & me demanda

da le duc, si ie ne voulois faire nulle ouuerture de paix, parce que le iour de deuant i'en auois parlé: mais c'estoit par condition qu'ils voulussent attendre à conclure la ligue de quinze iours, afin d'enuoyer deuers le Roy, & auoir responce. Apres ces choses dites, ie me retiray à mōlogis, & ils manderent les ambassadeurs l'un apres l'autre: & au saillir de leur cōseil ie rencontray celuy de Naples qui auoit vne belle robbe neufue, & faisoit bonne chere, & auoit cause: car c'estoyent grâdes nouuelles pour luy. A l'apres, disnee tous les ambassadeurs de la ligue se trouuerent ensemble en barque, qui est l'esbat de Venise, chacun va selon les gens qu'il à, & aux despens de la seigneurie: & pouuoiet estre quarante barques, qui toutes auoyent pendeaux aux armes de leurs maistres: & vey toute ceste compagnie passer par deuant mes fenestres, & y auoit force menestriers: & ceux de Milan, aumoins l'un d'iceux qui m'auoit tenu compagnie beaucoup de fois, faisoit bien contenance ne me cognoistre plus: & fus trois iours sans aller par la ville ne mes gens, combien que iamais ne me fust dit en la ville ni à homme, pas vne seule malle gracieuse parole. Le soir feirent vne merueilleuse

*Les feux  
de ioye à  
Venise  
de la li-  
gue faite  
contre le  
Roy.*

feste de feux, sus les clochiers forcefal-  
 lors allumez sus les maisons de ces am-  
 bassadeurs, & artillerie qui tiroit. Et sus  
 sus la barque couuerte au long des riu-  
 pour voir la feste enuiron dix heures de  
 nuit, & par especial denant les maisons  
 des ambassadeurs, ou se faisoient banquets  
 & grâdes cheres. Ce iour là n'estoit point  
 encores la publication, ne grande feste:  
 car le pape auoit mädé qu'il vouloit qu'on  
 attendist encores aucuns iours pour la  
 faire à Pasques fleuries, qu'ils appellent le  
 Dimanche de l'oliue, & vouloit que cha-  
 cun prince ou elle seroit publicë, & les  
 ambassadeurs qui y seroyent portassent  
 vn rameau d'oliuier en la main, & la dis-  
 sent ligue de paix & alliance: & qu'à ce  
 iour elle fust publicë en Espagne & Alle-  
 maigne. A Venise feirent vn chemin de  
 bois haut de terre, comme ils font le iour  
 du Sacre bien rendu, qui prenoit du palais  
 iusques au bout de la place saint Marc, &  
 apres la messe, que chanta l'ambassadeur  
 du pape, & qui a tout homme donna ab-  
 solution de peine & de coulpe, qui seroit  
 à la publication, ils allerent en proces-  
 sion par ledit chemin la seigneurie &  
 ambassadeurs tous bien vestus, & plu-  
 sieurs auoyent robes de veloux cramois  
 que

que la seigneurie auoit dōnees. Aumoins  
 les Allemans & tous leurs seruiteurs rob-  
 bes neufues, mais elles estoient bië cour-  
 tes. Au retour de la procession se mon-  
 strerent grand nombre de misteres & de  
 personages, premier Italie, & apres tous  
 ces rois & princes, & royne d'Espagne:  
 & au retour à vne pierre de porphire, ou  
 on fait les publications, feirent publier  
 ladite ligue: & y auoit vn ambassadeur  
 du Turc present à vne fenestre caché, &  
 estoit despesché, sauf qu'ils vouloyent  
 qu'il veid ladite feste, & la nuit vint par-  
 ler à moy par le moyen d'vn Grec, & fust  
 bien quatre heures en ma chambre, &  
 auoit moult grande enuie que son mai-  
 stre fust nostre ami, ie fus inuité à ceste  
 feste par deux fois: mais ie m'excusay, &  
 demouray en la ville enuiron vn mois de-  
 puis, aussi bien traité que deuant, & puis  
 m'en parti mandé du Roy, & de leur con-  
 gë conduit en bonne seurte à leurs des-  
 pens iusques à Ferrare. Le duc me vint  
 au deuant, & deux iours me feist bonne  
 chere: & deffraya, & autant, messire Jean  
 de Bentiuole à Boulongne: & de là m'en-  
 uoyerent les Florentins querir, & allay à  
 Florence pour attendre le Roy, duquel ie  
 retourneray à parler.

*Comment le Roy Charles voulant retourner en France, laissa le royaume de Naples mal pourueu de gens & de viures, & autres choses necessaires.*

## C H A P. X X I I.

**P**Our mieux continuer mes memoires, & vous informer, me faut retourner à parler du Roy, qui depuis qu'il entra à Naples iusques à ce qu'il en partist, ne pensa qu'à passer temps, & d'autres à prendre & à profiter. Mais son aage l'excusoit, mais nul n'escauoit excuser les autres de leur faute: car le Roy de toutes choses les croyoit: & s'ils luy eussent sçeu dire qu'il eust bien pourueu trois ou quatre chasteaux audit pays, il tint encores le royaume ou seulement Naples, dont il auoit donné les viures (comme i'ay dit) & celuy de Gayette: mais en gardant celuy de Naples, i'amaïs la ville ne fut reuoltée: il tira tous les gens d'armes à l'entour de luy, depuis la conclusiõ de la ligue, & ordonna cinq cens hommes d'armes François, & deux mille cinq cens Suysses, & quelque peu de gens de pied François pour la garde du royaume, & avec le reste il delibera de s'en retourner en

en France par le chemin qu'il estoit venu: & la ligue se preparoit à l'engarder. Le Roy d'Espaigne auoit enuoyé quelque cheuaux en Sicile: mais peu de gés dessus. Toutefois auât que le Roy partist, ils en auoyét ià garni Rege en Calabre, qui est prest de Sicile, & plusieurs fois i'auois escrit au Roy qu'ils deuoyent là descendre: car l'ambassadeur de Naples le m'auoit dit, cuidant que ià y fussent. Et si le Roy y eust enuoyé d'heure, il eust prins le chasteau, car le peuple de la ville tenoit pour luy. Aussi vindrét gens de Sicile à la Marie, & à la Turpie, par faute d'y enuoyer, & Otrante en Pouille, qui auoyent leué les bannieres du Roy veu la ligue, & qu'ils estoient situez pres de Brandis & Qualipoli, & qu'ils ne pouoyent finer de gens: ils leuerent les bannieres de Arragon, & Dom Federic qui estoit à Brandis la fournit. Et incontinet par tout le royaume cõmencerent à muer leur pefee, & se print à changer la fortune, que deux mois deuant auoit esté au contraire tant pour voir ceste ligue, que pour le parlement du Roy. Et la poure prouisiõ que on laissoit plus en chef qu'en nombre de soule. Pour chef y demoura mōseigneur de Montpésier de la maison de Bourbon

bon cheualier & hardi: mais peu sage. H  
 bon se leuoit qu'il ne fust midi, & à Cala-  
 bre laissa monseigneur d'Aubigni de na-  
 tion d'Escosse bon cheualier & sage, bon  
 & honorable qui fust grand connectable  
 du royaume, & luy donna le Roy comme  
 i'ay dit, la comté d'Arran & le marquisat  
 d'Aquilaste. Il laissa au commencement  
 le sénéchal de Beaucaire, appelé Estien-  
 ne de Vests, capitaine de Gayete, fait duc  
 de Nole & autres seigneuries, grand châ-  
 bellam, & passoyent tous les deniers du  
 royaume par sa main, & auoit celuy plus  
 de faix qu'il ne pouuoit ne n'eust sceu  
 porter. Bien affectionné estoit à la garde  
 dudit royaume. Il laissa monseigneur  
 Dom Julien Lorrain, & le feist duc de  
 monseigneur saint Angele, qui a fait mer-  
 ueilles de se bien gouverner. A Manfre-  
 donnie laissa messire Gabriel de Monfau-  
 con, homme que le Roy estimoit fort, &  
 à tous donna grosses terres, celuy là sy  
 conduisoit tresmal, & la bailla au bout  
 de quatre iours par faute de viures, & il  
 l'auoit trouuee bien garnie, & estoit en  
 lieu abondant de bleds: plusieurs vendi-  
 rent tout ce qu'ils trouuerent aux cha-  
 steaux, & dit lon que cestuy pour garde  
 laissa à Guillaume de Ville-neufue, que

ces varlets vindrent à Dom Federic, qui  
 long temps le tint en galere à Tharente:  
 laissa George d'Esuilli qui sy gouerna  
 tresbien, & y mourut de peste, & à teau  
 ceste cité là pour le Roy, iusques à ce que  
 la famine l'ait fait tourner, en laquelle de-  
 moura le baillif de Victri qui bien con-  
 duisit, & messire Gracien des Guerres, qui  
 fort bien s'est conduit en la Bresse: tout  
 demoura mal fourni d'argent, & les assi-  
 gnoit lon sur le royaume & tous les de-  
 niers failloyent. Le Roy laissa bié appoin-  
 ter les princes de Salerne & de Besignen  
 qui l'ont bien serui tant qu'ils ont peu, &  
 aussi les Coulonois de tout ce qu'ils sceu-  
 rent demander, & leur laissa plus de tren-  
 te places pour eux & les leurs, s'ils euf-  
 sent voulu tenir pour luy comme ils de-  
 uoyent, & qu'ils auoyent iuré, ils luy euf-  
 sent fait grand seruice & leur honneur &  
 profit: car ie croy qu'ils ne furent de cent  
 ans à si grand honneur: mais auant son  
 partement ils commencerent à pratiquer  
 & aussi ils estoient ses seruiteurs à cause  
 de Milan: car naturellement ils estoient  
 du parti Gibelains, mais cela ne leur de-  
 uoit point faire fausser leur foy estans si  
 grandement traitez, encores feist le Roy  
 plus pour eux: car il amena soubz garde

& d'ami, prisonniers le seigneur Virgile Vrsin, & le comte Pertilane, aussi des Vrsins, & contre raison leurs ennemis. Car combien qu'eussent esté prius si scauoit bien le Roy, & aussi l'entendoit, qu'il y auoit faulx conduit & le monstroit bien. Car il ne les vouloit mener sinon iusques en Ast, & puis les renuoyer, & le faisoit à la requeste des Coulonnois: & auant qu'il y fust, lesdits Coulonnois furent tourneez contre luy, & les premiers, sans alleguer nulle cause.

*Comment le Roy se partit de Naples & repassa par Rome dont le pape s'enfuit à Obriete. Et comment monseigneur d'Argenton reuint à Venise pour le Roy, & des deliberations de rendre aux Florentins leurs places & des predications dignes de memoires de Hieronime de Florence.*

## C H A P. X X V.

**A** Pres que le Roy eust ordonné de son affaire, comme il entendoit se meist en chemin avecce qu'il auoit de gens, que l'estime neuf cens hommes d'armes au moins en ce comprins sa maison, deux mille cinq cens Suysses, & croy bien sept mille hommes payez en tout, & y pouuoit bié auoir mille cinq cens hommes de deffense, suyuant

uant le train de la court cōme seruiteurs: le comte de Petillane (qui les auoit mieux compré que moy) disoit qu'en tout en auoit neuf mille, & le me dit depuis nostre bataille, dont sera parlé. Le Roy print son chemin vers la ville de Rome, dont le pape par auant vouloit partir, & venir à Padoüe sous le pouuoir des Venitiens, & y fust son logis fait. Depuis le cœur leur mua, & y enuoyerent quelques gens, & le duc de Milan y enuoya, & combien que ils ne fussent à temps si n'osa attendre le pape nonobstant que le Roy ne luy eust fait que tout honneur & seruice, & luy auoit enuoyé ambassadeur pour le prier d'attendre: mais il se retira à Obriete, & de là à Perouffe, & laissa les cardinaux à Rome, qui recueilloient le Roy, lequel n'y arresta point, & ne fust fait desplaisir à nul, & m'escriuit d'aller à luy vers Sene ou ie le trouuay, ou me feist par sa bonté bon recueil, & me demanda en riant si les Venitiens enuoyoyent au deuant de luy: car toute sa compagnie estoient ieunes gens, & ne croyoyent point qu'il fust autres gens, qui portassent armes. Le luy di que la seigneurie m'auoit dit au departir deuant vn de ses secretaires appelé Iourdain, qu'eux & le duc de Milan m'attroyer

quarante mille hommes en vn camp, non point pour l'assaillir, mais pour se deffendre brauement. Et me feirent dire le iour que ie parti d'eux, par vn de leurs prouisseurs, qui venoit contre nous, que leurs gens ne passeroient point vne riuere pres de Parme, & me semble qu'elle a nom Olie, qui est en leur terre, sinon qu'il assaillit le duc de Milan, & prinsmes enseignes ensemble ledit prouisseur & moy, de pouuoir enuoyer l'vn vers l'autre sil en estoit besoin pour traiter quelque bon appointment & ne voulus rien rompre, car ie ne scauois ce qui pourroit suruenir à mon maistre, & estoit present à ces paroles vn appelé messire Loys Marcel, qui gouuernoit pour ceste annee là, les Mots viere, qui est comme vn tresorier & l'auoyent enuoyé pour me conduire: aussi y estoient les gens du marquis de Mantouie qui luy promettoient luy porter argent, mais ils n'ouïrent point ces paroles de ceux là ou autres. Je portay au Roy par escrit le nombre de leurs gens de cheual, de pied & Estradiots, & qui auoyent les charges: peu de gens d'entour du Roy croyoyent ce que ie disois. Estant ledit seigneur à Senes le pressay de partir dès ce qu'il y

eust

eust esté deux iours, & les cheuaux reposez, car ses ennemis n'estoyent point encores ensemble, & ne craignoyent sinon qu'il vint des Allemans, car le Roy des Romains en assembloit largement, & vouloit fort tirer argent contant: quelle chose que ie disse, le Roy meist deux matieres en conseil qui furent briefues: l'vne scauoir si on deuoit rendre aux Florentins leurs places, & prendre trente mille ducats qu'ils deuoient encores de leur don, & septante mille qu'ils offroyent prester, & seruir le Roy à son passage, avec trois cens hommes d'armes soubz la charge de messire Francisque Sico, vaillant cheualier & à qui le Roy se fioit, & de deux mille hommes de pied: ie fus d'opinion que le Roy le deuoit faire, & de autres aussi, & seulement retenir Ligorne iusques à ce qu'il fust en Ast. Il eust bien payé ses gens & encores luy fust demouré de l'argent pour fortraire des gens de ses ennemis, & puis les aller chercher: Toutefois cela n'eust point de lieu, & l'empeschoit monseigneur de Ligny, qui estoit homme ieune, & cousin germain du Roy, & ne scauoit point bien pour quelle raison, sinon pour pitié des paisans: l'autre conseil fust que ledit mon-

seigneur de Ligny faisoit mettre en auant par vn appelé Gauchier de Tinteuille & vne part de ceux de Senes qui vouloyent monseigneur de Ligny pour seigneur, car la ville est de tout temps en partialité, & se gouerne plus follement que ville d'Italie, il m'en fust demandé le premier, ie di qu'il me sembloit que le Roy deuoit tirer à son chemin, & ne s'amuser à ces folles offres. qui ne sçauoyent durer vne sepmaine, aussi que c'estoit ville d'empire, qui seroit mis l'empire contre nous. Chacun fut de cest aduis, toutefois on feist autrement, & le prindrēt ceux de Senes pour leur capitaine, & luy promirent certaine somme d'argent l'an, dont il n'eust riens, & ceci amusa le Roy six ou sept iours, & luy monstrerent les dames, & y laissa le Roy bien trois cens hommes, & s'affoiblit de tant, & de là tira à Pise, passant par Pese bon chasteau Florentin, & ceux qu'on laissa à Seues, furent chassés auant vn mois de là. I'ay oublié à dire, que moy estant arriué à Florence, allant au deuant du Roy, allay visiter vn frere prescheur, appelé frere Hieronyme, demourant à vn couuent reformé, homme de sainte vie, comme on disoit, qui quinze ans auoit demouré audit lieu : & estoit

estoit avec moy vn maistre de l'hostel du Roy, appelé Iean François, sage homme: & la cause fust, par ce qu'il auoit tousiours presché en grande faueur du Roy: & sa parole auoit gardé les Florentins de tourner contre nous, car iamais prescheur n'eust tāt de credit en cité. Il auoit tousiours asseuré la venuë du Roy, & quelque chose qu'on dist, il n'escriuit au contraire: disant, qu'il estoit enuoyé de Dieu, pour chastier les tyrans d'Italie, & que rien ne pouuoit resister ne se deffendre contre luy, auoit dit aussi qu'il viendroīt à Pise, & qu'il y entreroit, & que ce iour mourroit l'estat de Florence. Et ainsi aduint, car Pierre de Medicis fut chassé ce iour: & maintes autres choses auoit preschees auāt quelles aduinssent, comme de la mort de Laurens de Medicis. Et aussi disoit publiquement l'auoir par reuelation, preschoit que l'estat de l'eglise seroit reformée à l'espee: cela n'est pas encores aduenu, mais il en fust bien pres, & encores le maintient. Plusieurs le blasmoient de ce qu'il disoit, que Dieu luy auoit reuelé, autres y adiousterent foy: de ma part ie le repute bon homme: aussi luy demanday si le Roy pourroit passer sans peril de sa personne, veu la grande assemblee que

CRO. DV ROY CHARLES VIII.  
faisoyent les Venitiens : de laquelle il sca-  
uoit mieux à parler que moy, qui en ve-  
noit : me respondit qu'il auroit affaire en  
chemin, mais que l'honneur luy en de-  
moureroit, & n'eust il que cent hommes  
en sa compagnie, & que Dieu qui l'auoit  
conduit au venir, le conduiroit encores à  
son retour : mais pour ne s'estre bien ac-  
quité à la reformation de l'eglise comme  
deuoit, & pour auoir souffert que ses gens  
pillassent & desrobassent ainsi le peu-  
ple, aussi bien ceux de son parti, & luy  
ouurirent les portes sans cōtrainte, com-  
me les ennemis, que Dieu auoit donné  
vne sentence contre luy. Et bref auroit vn  
coup de fouët, mais que ie luy disse, que  
sil vouloit auoir pitié du peuple, & deli-  
berer en soy garder ses gens de mal faire,  
& les punir quand ils le feroient, comme  
son office le requiert : que Dieu reuoque-  
roit sa sentence, ou la diminueroit : qu'il  
ne pensast point estre excusé pour dire,  
ie ne fay nul mal : & me dit que luy mes-  
me iroit au deuant du Roy, & luy diroit :  
& ainsi le feit, & parla de la restitution des  
places des Florentins : il me cheut en pen-  
sée la mort de monseigneur le Daulphin,  
car ie ne vey autre chose, que le Roy print  
à cœur. Mais ie di encores ceci, afin que  
mieux

PAR PHILIP. DE COM. 394  
mieux on entende que tout cedit voyage  
fust vray mistere de Dieu.

*Comment les Pisans prièrent le Roy qu'ils ne fussent  
remis à la subiection des Florentins, & com-  
ment monseigneur d'Orleans print  
la cité de Nanarre.*

CHAP. XXVI.

omme i'ay dit, le Roy estoit en-  
tré à Pise. Et alors les Pisans ho-  
mes & femmes, prièrent à leurs  
hostes, que pour Dieu ils tin-  
sent la main enuers le Roy, qu'ils ne fuf-  
sent remis sous la tyrannie des Floren-  
tins, qui à la verité les traitoyent fort  
mal : mais ainsi sont maintes autres citez  
en Italie, qui sont subiettes à autres : puis  
Pise & Florence auoyent esté trois cens  
ans ennemis, auant que Florentins la cō-  
quistent, & ses paroles en larme faisoyent  
pitié à nos gens : & oublièrent les promes-  
ses & sermens que le Roy auoit faites sus  
l'autel S. Iean à Florence, & toutes sortes  
de gens sen mesloyent, iusques aux ar-  
chiers & aux Suysses : & menaçoÿt ceux  
qu'ils pensoyent qui vouloyent que le  
Roy tint sa promesse, comme le cardinal  
S. Malo : l'ouï vn archier qui le menaça,

lequel ailleurs i'ay appelé general de Languedoc. Aussi en eust qui dirent grosses paroles au mareschal de Gye. Le president Gannay fust plus de trois iours qu'il n'osoit coucher à son logis. Et sur tous tenoit la main à ceci le comte de Ligny : & venoyent lesdits Pisans à grands pleurs deuers le Roy, & faisoient pitié à chacun, qui par raison les eust peu aider. Vn iour après dîner, s'assemblerent quarante ou cinquante gentilhommes de sa maison, portans leurs haches au col, & vindrent trouuer le Roy en vne chambre iouïant aux tables, avec monseigneur de Piennes, & vn varlet de chambre ou deux, & plus n'estoyent. Et porta la parole vn des enfans de Sallezard l'aîné, en faueur des Pisans, chargeant aucun de ceux que ie nommois, ou tous disoyent, qu'ils le trahiroient, & bien vertueusement les renuoya le Roy, mais autre chose n'en fust oncques depuis. Bien six ou sept iours perdit le Roy son temps à la ville de Pise, & puis mua la garnison : & meist en la citadelle vn appelé Entragues, homme de bien, mal conditionné, seruiteur du duc d'Orleans, & le luy adressa monseigneur de Ligny : Et y fust laissé des gens de pied de Berry. Ledit seigneur d'Entragues,

gues, feist tant qu'il eust encores entre ses mains Petresancto, & croy qu'il en baille l'argent, & vne autre place auprès appelée Mortron : il en eust vne autre appelée Librefacto, pres de la ville de Luques. Le chasteau de la ville de Carrefanne, qui estoit tressfort, fust mis par le moyen dudit comte monseigneur de Ligny, entre les mains d'vn bastard de Rouffi, seruiteur dudit comte : vn autre appelé Cersauelle, entre les propres mains d'vn de ses autres seruiteurs. Et laissa le Roy de France beaucoup de gens ausdites places : & si n'en aura iamais tant affaire. Et refusa l'aide des Florentins, & offre dōt i'ay parlé : & demourerent cōme gens desespererez, & si auoit sceu des deuât qu'il parust de Senes, comme le duc d'Orleans auoit prins la cité de Nauarre sus le duc de Milan. Parquoy le Roy veoit estre certain que les Venitiens se declaroyent, veu que de par eux luy auoit esté dit, que s'il faisoit guerre audit duc de Milan, qu'ils luy donneroyent toute aide, à cause de la ligue nouvellement faite, & auoyent leurs gens prests, & en grand nombre. Et faut entendre que quand la ligue fust conclue, que le duc de Milan cuidoit prendre Ast, & n'y pensoit trouuer personne.

Mais mes lettres dont i'ay parlé, auoyent bien aidé à aduancer aux gens que le duc de Bourbon y enuoya, & les premiers qui y vindrent furent enuiron quarante lancés, de la cōpagnie du mareschal de Gye, qui estoient demourez en Frâce. Et ceux là y vindrent bien appoint, & cinq cent hommes de pied, qu'y enuoya le marquis de Saluces. Ceci arreستا les gens du duc de Milan qui menoit messire Galeas de saint Scurin: & se logerent à Nom, qui est vn chasteau que le duc de Milan a à deux mille d'Ast. Peu apres arriuerent trois cens cinquante hommes d'armes: & des gentilhommes du Daulphiné, & quelques deux mille Suysses, & des francs archiers dudit Daulphiné: & estoient en tout bien sept mille cinq cens hommes payez, qui meiront beaucoup à venir, & ne seruirent de rien à l'intention pour laquelle ils auoyent esté mèdez, qui estoit pour venir secourir le Roy: car en lieu de secourir le Roy, il les fallust aller secourir. Et auoit esté eserit à monseigneur d'Orléans & aux capitaines, qu'ils n'entreprinsissent rien cōtre le duc de Milan, mais seulement entendissent à garder Ast, & à venir au deuant du Roy, iusques sus la riuere du Thefin, pour luy

aider

aider à passer. Car il n'auoit aucune autre riuere qui l'empeschast. Et faut entendre que ledit duc d'Orléans n'estoit point passé Ast, & luy auoit le Roy laissé. Toutefois nonobstant ce que le Roy luy auoit eserit, luy vint ceste pratique si frande, que de luy bailler ceste cité de Nauarre, qui est à dix lieuës de Milan. Et y fust receu à grande ioye, tant des Guelphes que des Guibelins, & luy aida bien à conduire ceste ceuvre, la marquise de Montferrat. Le chasteau tint deux iours ou trois, mais si cependant il fust allé ou enuoyé deuant Milan, où il auoit pratiqué assez, eust esté receu bien à plus grande ioye qu'il ne fust oncques à son chasteau de Blois, comme le m'ont compté des plus grands de la duché, & pouoit faire sans danger les trois iours premiers, par ce que les gens du duc de Milan estoient encores à Nom pres d'Ast: quand Nauarre fust prins, qui ne vindrent de quatre iours apres: mais peut estre qu'il ne croyoit point les nouuelles qu'il en auoit.

*Comment le Roy Charles depuis son partement de la ville de Senes, passa par moult de dangereux passages, & en peril de luy, & de ses gens, & des faits du duc d'Orléans estoit à Nauarre.*

**D**E Senes, le Roy estoit venu à Pise, comme auez veu & entendu, & ce qu'il feist: & de Pise vint à Luques, où il fust bié receu de ceux de la ville, & y seiourna deux iours, & puis vint à Petresancto, que tenoit Entragues, ne craignant rien ses ennemis, ne ceux à qui ils donoyent le credit. Et trouua de merueilleux pays de montaignes, entre Luques & ledit lieu, & aisé à deffendre à gens de pied. Mais encores n'estoyt ensemble nos ennemis, & pres dudit Petresancto, est le pas de la Seiere d'un costé & le Roc taillé, de l'autre costé marais de mer bien profonds. Et faut passer par vne chaussee, comme celle d'un estang: & estoit le pas qui fust depuis Pise iulques à Pontreine, que ie craignois le plus, & dont i'auois plus ouï parler. Car vne charette ietee au trauers, & deux bonnes pieces d'artillerie, nous eussent gardé d'y passer, sans y trouuer remede, avec gens en bien petit nombre. De Petresancto alla le Roy à Seuresauue, où fust mis en auant par le cardinal de saint Pierre ad vincula, de faire rebeller Gennes, & d'y enuoyer force gens, Et fust mise la ma-  
tierre

tiere en conseil, & y estoit en la compagnie beaucoup de gens de bien capitaines, où fust conclu par tous, qu'on n'y entendroit point: car si le Roy gaignoit la bataille, Gennes se viendroit incontinent presenter d'elle mesme, & fil perdoit, il n'en auroit que faire. Et fust le premier coup que i'ouï parler que l'on creust que il y deust auoir bataille. Et fust fait rapport au Roy de ceste deliberation, mais nonobstant cela, il y enuoya monseigneur de Bresse, depuis duc de Sauoye: le seigneur de Beaumont de Polignac, mon beau frere, & le seigneur d'Ambeiou de la maison d'Amboise, avec six vingts homes d'armes, & cinq cens arbalestriers venus tous frais de France par mer. Et ie mesbahi comment il est possible qu'un si ieune Roy n'auoit quelques bons seruiteurs, qui luy ofassent auoir dit le peril en quoy il se mettoit. De moy il me sembloit qu'il ne me croyoit point du tout. Nous auons vne petite armee de mer qui venoit de Naples, & y estoit monseigneur de Miolens, gouuerneur du Dauphiné: & vn Estienne de Neues de Montpellier, & estoient en tout enuiron huit galeres, & vindrent à Lesperie, & à Rapalo, où ils furent deffaits, & l'heure

dont ie parle au lieu propre, où nos gens auoyent deffait ceux du Roy Alphonse au commencement du voyage, & par ceux propre qui auoyent esté des nostres à l'autre bataille, qui estoient messire Iean Loys de Flico, & messire Iean Adorne, & fust tout mué à Gennes, il eust mieux valu que tout eust esté avec nous, & encores estoit ce peu: monseigneur de Bresse, & ce cardinal allerent loger aux faux bourgs de Gennes, cuidant que leur partialité se deust leuer en la ville pour eux, mais le duc de Milan y auoit pourueu. Et les Adornes qui gouvernoyent, & messire Iean Loys de Flico, qui est vn sage cheualier, furent en grand peril d'estre deffaits comme ceux de mer, veu le petit nombre qu'ils estoient. Et ne tint sinon à la part qui gouvernoit à Gennes, qui n'oloit sortir de la ville, de peur que les Fourgoules ne se leuassent, & leur fermassent les portes. Et eurent nos gens grande peine à eux en venir vers Ast. Et ne furent point à vne bataille que le Roy eust, où ils eussent esté bien seans: de Serfaue vint le Roy vers Pontreme, car il estoit force d'y passer. Et est l'entree des montagnes. La ville & chasteau estoient assis en fort bon pays, & sil y eust eu bon

&amp;

& grand nombre de gens, elle n'eust point esté prinse. Mais il sembloit bien qu'il fust vray ce que frere Hieronime m'auoit dit, que Dieu le conduisoit par la main, iusques à ce qu'il fust en seureté, car il sembloit que ses ennemis fussent auueglez, & abestis qu'ils ne deffendoient ce pas. Il y auoit trois ou quatre cens hommes de pied dedans. Le Roy y enuoya son aduantgarde, que menoit le mareschal de Gye, & avec luy estoit messire Iean Iaqués de Treuoul, qu'il auoit recueilli du seruice du Roy Ferrand quand il s'enfuit de Naples, gentilhomme de Milan, bien apparenté, bon capitaine, & grand homme de bien, grand ennemi de ce duc de Milan, & chassé par luy à Naples. Et par le moyen de luy fust incontinent rendue ladite place sans tirer, & s'en allerent les gens qui estoient dedans: mais vn grand inconuenient y suruint: car il aduint aux Suysses comme la derniere fois que le duc de Milan y vint. Il y eust vn debat entre ceux de la ville, & aucuns Allemans, com-

*Inburna-  
nité des  
Alle-  
mans  
aux ha-  
bitans  
de Pon-  
trume.*

me i'ay dit. Desquels fust bien tué quarante, & pour reuanche, Nonobstant la composition, tuerent tous les hommes, pillerent la ville, & y mirent le feu, & bruslerent les viures, & toutes autres

choses, & plus de dix d'entr'eux mesmes, qui estoient yures, & n'y sceust ledit mareschal de Gye mettre remede: aussi assiegerent le chasteau pour prendre ceux qui estoient dedans, qui estoient seruiteurs dudit messire Jean Iaques de Treuoul, & les y auoit mis quand les autres partirent, & fallust que le Roy enuoyast vers eux pour le faire departir. Et fust vn bien grand dommage de la destruction de ceste place, tant pour la honte, qu'à cause des grands viures qui y estoient, dont nous auions ià grande faute, combien que le peuple ne fust en rien contre nous, fors à l'entour, pour le mal que leur faisoit. Mais si le Roy eust voulu entendre aux ouuertures que faisoit messire Jean Iaques de Treuoul, plusieurs places & gentilhommes se fussent tourneez, car il vouloit que le Roy feist hausser par tout la banniere du petit fils, que le seigneur Ludouic tenoit entre les mains, qui estoit fils du duc dernier mort à Pauie, & dont auez par plusieurs fois oüi parler deuant, appelé Jean Galeas. Mais le Roy ne voulust point l'amour de monseigneur d'Orleans, qui pretendoit droit, & pretend à ladite duché. Et passa le Roy outre Pontreme: & alla loger en vne

petite

petite vallee ou il n'y auoit point dix maisons, & n'en sçay point le nom, & y demoura cinq iours, & n'en sçauois dire la raison, à tresgrande famine, & à trente mille de nostre aduãtgarde, qui estoit deuant montaignes treshautes & tres apres à l'entour, & ou oncques homme ne passa l'artillerie grosse, comme sont canons & grosses couleurines qui lors y passerent: le duc Galeasse y passa quatre faucons de telle grosseur qu'ils pesoient par aduerture cinq cens liures, ou moins, dont le peuple du pays faisoit grand cas, durant ce iour que ie dis. Or faut parler du duc d'Orleans, quand il eust prins le chasteau de Nouarre, il perdit temps aucuns iours & puis tira vers Vigefue: deux petites villes qui sont aupres enuoyereut vers luy pour le mettre dedans: mais il fust sagement conseillè de non les recueillir. Mais ceux de Pauie y enuoyereut par deux fois la deuoit il y entendre, il se trouua en bataille deuant ladite ville de Vigefue, ou estoit l'armee du duc de Milan toute: & la conduisoient les enfans de saint Seurin, que tant de fois ay nommez, la ville ne vaut point saint Martin de Candè, qui n'est rien: & y fust peu de temps apres que le duc de Milan y estoit: & tous les

chefs qui y estoient, & monstrent les lieux où tous deux estoient en bataille rasibus de la ville & dedans: & si le duc eust marché cent pas, ils passoyent outre la riuere du Thezin, où ils auoyent fait vn grand pont sus basteaux, & estoient sur le bord: & veis deffaire vn bouleuent de terre, qu'ils auoyent fait de l'autre part de la riuere pour defendre le passage, & vouloyent abandonner ladite ville & chasteau, qui leur eust esté grande perte: & est le lieu du monde où le duc de Milan se tient le plus, & la plus belle demeure pour chasses & voleries, en toutes sortes, que ie sçache en nul lieu. Il sembla par aduecture à monsieur d'Orleans qu'ils estoient en lieu fort, & qu'il auoit assez fait. Et se retira en vn lieu appelé Treceas: dont le seigneur du lieu parla peu de iours apres à moy, qui auoit charge du duc de Milan. Audit Treceas enuoyerent vers ledit duc d'Orleans des principaux de Milan pour le mettre dedans: & offriront leurs enfans en hostage, & l'eussent fait aisément: car des hommes de grande autorité estoient leans, qui sçauoyent ceci, & le m'ont compté, disans que le duc de Milan n'eust sçeu trouuer assez de gens pour se laisser assieger dedans le chasteau

beau de Milan, & que nobles, & peuple vouloyent la destruction de ceste maison de Sphorce. Aussi m'a compté le duc d'Orleans & ses gens, ses pratiques dont i'ay parlé, qui ne si fioit point bien, & auoyét faure d'hômes qui les entendissent mieux qu'eux: & puis ces capitaines n'estoyent point vnis.

*Comment à l'aide des Allemans, la grosse artillerie du Roy fut passée par les montaignes hautes & inaccessibles, dont plusieurs furent moult esbahis.*

## CHAP. XXVIII.



L'ost du duc de Milan se ioignit quelque deux mille Allemans, que le Roy des Romains enuoyoit, & bien mille hommes à cheual Allemans qu'amenoit messire Federic Capelare, natif de la comté de Ferrette, qui feist croistre le cœur à messire Galeas & aux autres, & allerent aupres de Treceas presenter la bataille au duc d'Orleans, & ne luy fust point conseil de combattre, combien que sa bande valust mieux que l'autre, & peut estre que les capitaines ne vouloyét hazarder ceste compagnie, craignant que s'ils la perdoient, que ce ne fust

la perdition du Roy: dont ils ne scauoient nouvelles, car les chemins estoient gardez. Et si retira toute ceste compagnie dedans Nouarre, donnant tresmauuis ordre au fait de leurs viures, tant à garder ceux qu'ils auoyent, qu'à en mettre dedas la ville: dont assez pouuoient receuoir à l'entour sans argent, & dōt depuis ils eurent grande faute. Et se logerēt leurs ennemis à demie lieuë d'eux. Le laisse à parler du Roy comme il fust en ceste vallee deça Pontreme par cinq iours en grande famine sans nul besoin. Vn tour honorable feirent nos Allemans: ceux qui auoyent ceste grande faute audit Pontreme, & auoyent peur que le Roy les en hayst à jamais, se vindrent d'eux mesmes offrir à passer l'artillerie en merueilleux chemin de montaignes. Ainsi les puis ie appeler pour estre hautes & droites, & ou il n'y a point de chemin. Et ay veu toutes les principales montaignes d'Italie & d'Espaigne, mais trop aisément l'eussent fait passer les Monts, & feirēt ceste offre par condition que le Roy leur pardonast, ce qu'il feist. Et y auoit quatorze pieces de grosse artillerie & puissante, au partir de ladite vallee cōmençoit on à monter par vn chemin fort droit, & vey des mulets

y pas-

y passer à tresgrande peine. Ces Allemans se couployent deux à deux de bōnes cordes, & sy mettoient cent ou deux cens à la fois. Et quand ceux là estoient là, il sy en mettoit d'autres. Nonobstant cela y estoient les cheuaux de l'artillerie, & toutes gens qui auoyent train de la maison du Roy prestoyent chacun vn cheual pour cuider passer plustost: mais si n'eussent esté les Allemans, les cheuaux ne l'eussent iamais passé. Et à dire la verité, ils ne passerent point l'artillerie: mais s'ils ne fussent, la compagnie n'eust ame passé. Aussi ils furent bien aidez: car ils auoyent aussi bon besoin, & aussi grand vouloir de passer que les autres. Ils feirēt beaucoup de choses mal faites: mais le bien passoit le mal. Le plus fort n'estoit point de monter: car incontinent apres on trouuoit vne vallee, car le chemin est tel, que la nature l'a fait, & n'y a rien adoubé. Et falloit mettre les cheuaux à tirer contremont, & aussi les hommes, & estoit de plus grande peine sans comparaison que le monter, & à toute heure il falloit le charpentier ou les mareschaux: tomboit quelque piece qu'on auoit grande peine à radresser. Plusieurs eussent esté d'aduis de rompre toute la grosse artille-

rie pour passer plustost: mais le Roy pour rien ni vouloit consentir. Le mareschal de Gye pressoit le Roy de se haster, qui estoit à trente mille de nous, & meismes trois iours à le ioindre. Et si auoit les ennemis logez deuant luy en beau camp, au moins a demie lieuë pres, qui en eussent eu bon marché s'ils l'eussent assailli. Et apres il fut logé à Fournoüe, qui vaut à dire vn trou nouveau, qui est le pied de la montaigne, & l'entree de la pleine, bon village pour garder qu'ils ne nous vinssent assaillir en la montaigne: mais nous auions meilleure garde que luy. Car Dieu meist autre pensee au cœur de nos ennemis: car leur auarice fust si grande, qu'ils nous vouloyent attendre au plein pays, afin que rien n'eschappast: car il leur sembloit que des montaignes en hors on eust peu fuir vers Pise, & en ces places des Florentins, mais ils erroient: car nous estions trop loin. Et aussi quand on les eust attendus au ioindre, ils eussent bien autant chassé qu'on eust sçeu fuir: & si sçauoyent mieus les chemins que nous.

*Comment les gens du mareschal de Gye explorans le pays, firent repousser par les Estradiots, estans en l'armee des Venitiens, & quelles gens sont les Estradiots.*

**E**Ncores iusques ici n'est point commencee la guerre de nostre costé: mais le mareschal de Gye manda au Roy comme il auoit passé ces montaignes, & comme il enuoya quarante cheuaux courir deuant l'ost des ennemis, pour sçauoir des nouvelles: lesquels furent bien recueillis des Estradiots, & tuerent vn gentilhomme appelé le Bœuf, & luy couperent la teste; qu'ils pendirēt à la banerole d'une lance, & la porterent à leur prouidateur pour en auoir vn ducat. Estradiots sont gës comme genetaires, vestus à pied & à cheual comme les Turcs, sauf la teste où ils ne portent ceste toille, qu'ils appellent Toliban: & sont dures gens, & couchent dehors tout l'an, & leurs cheuaux. Ils estoient tous Grecs venus des places que les Venitiens y ont: les vns de Naples, de Romanie en la Moree, autres d'Albanie deuers Duras: & sont leurs cheuaux bös, & tous de Turquie. Les Venitiens s'en seruent fort, & sy sient. Ie les auois tous veu descendre à Venise, & faire leurs mōstres en vne isle ou est l'abbaye de saint Nicolas, & estoient bien quinze cens, &

font vaillans hommes, & qui fort trauail-  
lent vn ost quād ils s'y mettēt. Les Estradiots chasserent comme i'ay dit iusques  
au logis dudit mareschal ou estoient lo-  
gez les Allemans : & en tuèrent trois ou  
quatre, & enporterent les testes, & telle  
estoit leur coustume: car ayans Venitiens  
guerre contre le Turc, pere de cestuy ci  
appelé Mahumet Otthoman, il ne vou-  
loit point que ses gens prinrent nuls pri-  
sonniers, & leur donnoit vn ducat pour  
teste, & les Venitiens faisoient le sembla-  
ble, & croy bien qu'ils vouloyent espou-  
uanter la compagnie, comme ils feirent.  
Mais lesdits Estradiots se trouuerent bié  
espouuâtez aussi de l'artillerie: car vn fau-  
con tira vn coup qui tua vn de leurs che-  
uaux, qu'incontinent les feit retirer, car  
ils ne l'auoyent point accoustumé, & en  
se retirant prirent vn capitaine de nos  
Allemans, qui estoit monté à cheual pour  
veoir s'ils se retireroient, & eust vn coup  
de lance au trauers du corps, car il estoit  
desarmé: il estoit fort sage & fust mené  
par deuant le marquis de Mantoüe, qui  
est le capitaine general des Venitiens: &  
y estoit son oncle le seigneur Rodolphe  
de Mantoüe, & le comte de Gaiaſce qui  
estoit chef pour le duc de Milan, & cog-  
nois-

gnoissoit bien ledit capitaine. Et faut en-  
tendre que tout leur ost estoit aux châps,  
au moins tout ce qui estoit ensemble: car  
tout n'estoit point encores venu, & y a-  
uoit huit iours qu'ils estoient là faisant  
leur assemblee. Et eust eu le Roy beau se  
retirer en France sans peril, si n'eussent  
esté les longs seiours sans propos, dont  
vous auez ouï parler: mais nostre Sei-  
gneur en auoit autrement ordonné.

*Comment le mareschal de Gye conducteur de l'aduante-  
garde du Roy se retira sur vne montaigne luy es ses  
gens, attendât que le Roy fust arriué pres de luy,  
doubiant les ennemis qui l'attendoyent.*

C H A P. X X X.

**L**edit mareschal craignât d'estre  
assailli, monta la montaigne, &  
pouuoit auoir enuiron huit  
vingts hommes d'armes, cōme  
disoit lors, & huit cens Allemans & non  
plus, & de nous ne pouuoit il estre se-  
couru: car nous n'y arriuâmes d'vn iour  
& demi apres, à caufe de ceste artillerie:  
& logea le Roy aux maisons de deux pe-  
tits marquis en chemin. Estant l'aduante-  
garde montee la montaigne pour atten-  
dre ceux qui ils voyoyent aux champs, qui

estoyent assez loing, n'estoyent sans sou-  
ci. Toutefois Dieu qui tousiours vou-  
loit sauuer la compagnie, osta le sens aux  
ennemis. Et fur interrogué nostre Alle-  
mant par le comte de Gaiafce, qui menoit  
ladite armee, & present aduãtgarde, il luy  
demanda encores le nombre de nos gens  
d'armes. Car il cognoissoit tout mieux  
que nous mesmes: car il auoit esté des no-  
stres toute la saison. L'Allemant feist la  
compagnie forte, & dist trois cens hom-  
mes d'armes, & quinze cens Suyffes: &  
ledit comte luy respondit qu'il mentoit,  
& qu'en toute l'armee n'auoit que trois  
mille Suyffes: parquoy n'en eussent point  
enuoyé la moitié là, & fust enuoyé pri-  
sonnier au pavillon du marquis de Man-  
toüe, & parlerent entr'eux d'assaillir le-  
dit mareschal. Et creust ledit marquis le  
nombre qu'auoit dit l'Allemant, disant  
qu'ils n'auoyent point de gens de pied si  
bons comme nos Allemans: & aussi que  
tous leurs gens n'estoyent point arriuez.  
Et qu'on leur faisoit grand tort de cõbat-  
tre sans eux: & sil y auoit quelque rebut  
la seigneurie s'en pourroit courroucer, &  
qu'il les valloit mieux attendre à la plei-  
ne, & que par ailleurs ne pouuoient ils  
passer que deuãt eux. Et estoyent les deux  
pro-

prouiseurs de son aduis, contre l'opinion  
desquels ils n'eussent osé combattre. Au-  
tres disoyent qu'en rompant ceste auant-  
garde le Roy estoit prins: toutesfois aisé-  
ment tout accorda d'attendre la compa-  
gnie en la pleine: & leur sembloit bien  
que rien n'en pouuoit eschapper. Et ay  
sceu ceci par ceux mesmes que i'ay nom-  
mez, & en auons deuisé ensemble ledit  
mareschal de Gye & moy avec eux, de-  
puis nous trouuans ensemble. Et ainsi  
se retirerent en leur ost, estans assurez  
que le lendemain ou enuiron, le Roy se-  
roit passé la montaigne, & logé en ce vil-  
lage appelé Fournoüe. Et cependant ar-  
riua tout le reste de leurs gens: & si ne  
pouuions passer que deuant eux, tant es-  
toit le lieu contraintr. Au descendre de  
la montaigne, on veit le plein pays de la  
Lombardie, qui est des beaux & bons du  
monde, & des plus abondans: & combien  
qu'il se die pleins, si est il mal aisé à che-  
uaucher. Car il est tout fossoyé cõme est  
Flandres, ou encores plus: mais il est bien  
meilleur & plus fertile, tant en bons fro-  
mens qu'en bons fruits, & ne seiournent  
iamais leurs terres, & nous faisoit grand  
bien à le veoir pour la grande faim & pei-  
ne qu'on auoit enduré en chemin, depuis

le departement de Luques. Mais l'artillerie donna vn merueilleux trauail à descēdre; tant y estoit le chemin droit & malaisé, il y auoit au chāp des ennemis grand nōbre de tentes & pauillons: & sembloit bien estre grand, aussi estoit il. Et tindrent Venitiens ce qu'ils auoyent mandé au Roy par moy, ou ils disoyent, que eux & le duc de Milan mettroyēt quarante mille hommes en vn camp: car fils n'y estoient, il ne s'en falloit gueres, & estoient bien trente cinq mille prenans paye. Mais de cinq les quatre estoient de S. Marc, & y auoit bien deux milles cinq cens hommes d'armes bardez, ayant chacun vn arbalestrier a cheual, ou autre homme en habillement avec eux, faisant le nombre de quatre cheuaux pour hommes d'armes. Ils auoyent qu'en Estradiots qu'en autres cheuaux legiers, cinq mille, le reste en gens de pied, & logez en lieu fort bien remparé, & bien garni d'artillerie.

*Comment le Roy & son armee en petit nombre arriuerent au lieu de Fournoué pres du camp de ses ennemis en moult bel ordre, & deliberez de le deffaire, & de le prendre.*

**L**E Roy descendit enuiron midi de la mōtagne, & se logea audit village de Fournoué, & fust le cinquiesme iour de Iuillet l'an mille quatre cēs nonante & cinq, par <sup>L'an mil</sup> vn Dimenche: audit logis y auoit grande <sup>le qua-</sup> quantité de farines & de vins & de viures <sup>tre cens</sup> pour cheuaux. Le peuple nous faisoit par <sup>nonante</sup> tout bonne chere: aussi nul homme de biē <sup>& cinq.</sup> ne leur faisoit mal. Et apportoyent des viures comme pain petit & bien noir, & le vendoyent cher, & au vin les trois parts d'eau, & feirent plaisir à l'armee, i'en feis acheter que ie laissay deuant moy: car on auoit grād souspeçon qu'ils eussent laissē lās les viures pour empoisonner l'ost, & n'y toucha l'on point de prime face. Et se tuerēt deux Suysses à force de boire, ou prendrent froid & moururent en vne caue: qui meist les gens en plus grand souspeçon: mais auant qu'il fust minuit les cheuaux commencerent les premiers, & puis les gens, & se tint lon bien aise. Et en ce cas faut parler à l'honneur des Italiens. Car nous n'auons point trouué qu'ils ayent vñe de nulles poisons: & s'ils l'eussent voulu faire, à grande peine s'en fust lon sçeu garder en ce voyage. Nous arriuasmes comme auez oüi en vn Dimenche à midi,

& maint homme de bien y mangé vn morceau de pain, là où le Roy descendit & beut: & croy que gueres n'y auoit pour celle heure, veu qu'on n'osoit encores manger de ceux du lieu. Incontinent apres disner vindrent courir aucuns Estradiots iusques dedans l'ost & feirent vne grande allarme: & nos gens ne les cognoissoyent point encores, & toute l'armee saillit aux champs en merueilleusement bon ordre, & en trois batailles aduant garde, bataille & arriere garde, & n'y auoit point vn iect de boule d'vne bataille à autre, & bien aisément se fussent secourus l'vne l'autre ce ne fust rien: & on se retira au logis. Nous auions des tentes & paillions en petit nombre & s'y tendoit nostre logis en approchant d'eux. Parquoy ne falloit que vingt Estradiots pour nous faire vne allarme, & ils ne bougerent du bout de nostre logis. Car il y auoit du bois & venoyent à couuert: & estions en vallee entre deux petits coustaux, & en ladite vallee couroit vne riuiere q̄ lon passoit bien à pied, sinon quād elle croissoit en ce pays là. Et aussi elle ne dure gueres, & l'appellerét torrent. Toute ladite vallee estoit grauier & pierres grosses, & estoit mal aisée pour cheuaux. Et estoit

estoit ladite vallee d'environ vn quart de lieuë de large, & en l'vn des coustaux qui estoit celuy de la main droite, estoient logez nos ennemis & estions contraints de passer vis à vis deux (la riuiere entre deux) & pour auoir demie lieuë iusques à leur ost, & y auoit bien vn autre chemin à monter le coustaü à gauche. Car nous estions logez de leur costé: mais il eust semblé qu'on se fust reculé. d'environ deux iours, deuant on m'auoit parlé que i'allasse parler à eux, car la crainte commençoit à venir aux plus sages, & qu'avec moy ie menasse quelqu'vn pour bien nombrer & cognoistre de leur affaire. Cela n'entreprenois ie point volontiers, & aussi que sans saut cōduit ie n'y pouuois aller: mais respondis auoir prins bonne intelligence avecques les prouiseurs en mon parlement de Venise, & au soir que i'arriuy à Padoüe que ie croy qu'ils parleroyent bien à moy en chemin des deux ostz. Et ainsi si ie m'offrois d'aller vers eux, ie leur donnerois trop de cœur, & qu'on l'auoit dit trop tard. Ce Dimenche dont ie parle, i'escrui aux prouiseurs: l'vn s'appeloit messire Luques Pisan, l'autre messire Marquinot Trauisan, & leur priois qu'asseureté l'vn vint à parler à moy &

qu'aussi m'auoit il esté offert au partir de Padoüe, comme a esté dit deuant. Ils me feirent responce qu'ils l'eussent fait volontiers si n'eust esté la guerre encommencee contre le duc de Milan: mais que nonobstant que l'vn des deux selon qu'ils aduiseroyent, se trouueroyent en quelque lieu en mi chemin, & euz ceste responce le Dimenche au soir, nul ne l'estima de ceux qui auoyent le credit. Je craignois à trop entreprendre & qu'on tint la coura-dise si i'en pressois trop, & laissay ainsi la chose pour le soir combien que i'eusse volontiers aidé à tirer le Roy & sa compagnie de là, si i'eusse peu sans peril: environ minuit me dist le cardinal de S. Malo qui venoit de parler au Roy, & mon paillon estoit pres du sien, que le Roy partiroit au matin, & iroit passer & au long d'eux & faire donner quelque coup de canon en leur ost pour faire la guerre, & puis passer outre sans arrester, & croy bien que scaüoit esté l'aduis du cardinal propre, comme d'homme qui scauroit peu parler de tel cas, & qui n'es'y connoissoit, & aussi il appartenoit bien que le Roy eust assemblé de plus sages hommes & capitaines pour se conseiller d'vn tel affaire. Mais ie veis faire assemblee plu-

plusieurs fois en ce voyage, dont on feist le contraire des conclusions qui y furent prinsees. Je dis au cardinal que si on s'approchoit si pres de tirer en leur ost, il n'estoit possible qu'il ne faillist des gens à l'escarmouche que iamais ne se pourroyét retirer d'vn costé ne d'autre sans venir à la bataille: & aussi que ce seroit au cōtraire de ce que i'auois commencé: & me desplaust bien qu'il falloist prendre ce train, mais mes affaires auoyent esté tels au commencement du regne de ce Roy que ie n'osois fort m'entremettre, afin de ne me faire point ennemi de ceux à qui il dōnoit autorité qui estoit si grande quand il s'y mettoit que beaucoup trop, ceste nuit eusmes encores deux grandes allarmes, le tout pour n'auoir mis ordre contre les Estradiots, comme on deuoit, & cōme lon à accoustumé de faire contre cheuaux legers. Car vingt hommes d'armes des nostres avec leurs archiers en arresteroyent tousiours deux cens. Mais la chose estoit encores fort nouvelle, & s'y feist ceste nuit merueilleuse pluye, esclar, & tonnerre, & si grand qu'on ne scauroit dire plus, & sembloit que le ciel & la terre fondissent, ou que cela signifiait quelque grand inconuenient aduenir. Aussi nous

estions au pied de ces grandes montagnes, & en pays chaud, & en Esté: & combien que ce fust chose naturelle, si estoit ce chose espouuantable, que d'estre en ce peril, & voir tant de gens au deuant, & n'y auoir nul remede de passer, que par combattre, & voir si petite compagnie: car que bons que mauuais hommes pour combattre n'y auoit point plus de neuf mille hommes, dont ie compte deux mille pour la sequelle & seruiteurs des gens de bien de l'ost, ie ne compte point pages ne varlets de sommiers ne telles gens. Le Lundi matin enuiron sept heures sixiesme iour de Iuillet l'an mille quatre cens nonante & cinq, monta le noble Roy à cheual & me feist appeler par plusieurs fois, ie vins à luy, & le trouuay armé de toutes pieces, & monté sus le plus beau cheual que i'aye veu de mon temps appelé Sauoye: plusieurs disoyent qu'il estoit cheual de Bresse: le duc Charles de Sauoye luy auoit donné, & estoit noir, & n'auoit qu'un œil, & estoit moyen cheual de bonne grâce pour celuy qui estoit monté dessus. Et sembloit que ce ieune homme fust tout autre que sa nature ne porroit ne sa taille, ne sa complexion. Car il estoit fort craintif à parler encores aujourd'huy, aussi auoit il

esté

esté nourri en grosse crainte & avec petite personne, & ce cheual le monstroit grand, & auoit le visage bon, & bonne couleur, & la parole audacieuse & sage, & sembloit bien & m'en souuiert que frere Hieronime m'auoit dit vray, que Dieu le conduisoit par la main: & qu'il auroit bien affaire au chemin: mais que l'honneur luy en demoureroit, & me dit le Roy, que ses gens vouloyent parlementer que ie parlasse, & par ce que le cardinal estoit presét les nomma. Et le mareschal de Gye qui estoit mal paisible, & estoit à cause d'un différent qui auoit esté entre le comte de Narbonne & de Guyse, qui quelquefois auoit mené des bandes, & chacun disoit qu'à luy appartenoit de mener l'aduanguard: ie luy di. Sire ie le feray volontiers: Mais ie ne vey iamais deux si grosses compagnies si pres l'une de l'autre, qui se départissent sans combattre.

*Comment le Roy Charles trouua l'armee de ses ennemis en la bataille de Fournoué, qui l'attendoient en moult bel ordre, & du commencement de l'assaut & de la bataille.*

**T**outel'armee faillit en ceste greue, & en bataille & pres l'vn de l'autre comme le iour de deuant: mais à voir la puissance, me sembloit trop petite au pris de celle que i'auois veu à Charles de Bourgogne, & au Roy son pere, & sur ladite greue nous tirasmes à part ledit cardinal & moy, & nommasmes vnes lettres aux deux prouiseurs dessusdits, qu'escriuit monseigneur Robert vn secretaire que le Roy y auoit de qui il se fioit, disant le cardinal, qu'à son office & estat appartenoit de procurer paix & aussi à moy, comme celuy qui de nouueau venoit de Venise ambassadeur, & que ie pouuois encore estre mediateur, leur signifiant le Roy ne vouloir que passer son chemin: & qu'il ne vouloit faire dommage à nul, & par ce s'ils vouloyent venir à parler meier comme il auoit esté entrepris le iour de deuant, que nous estions contents, & nous emploirions en tout bien: là estoient escarniouches de tous costez & comme nous tirions pas à pas nostre chemin à passer deuant eux, la riuere entredeux, comme i'ay dit, y pouuoit auoir vn quart de lieuë de nous à eux: qui tous estoient en ordre en leur ost. Car c'est leur coustume qu'ils sont tous

iours

iours leur camp si grand, que tous y peuuent estre en bataille & en ordre. Ils enuoyent vne partie de leurs Estradiots, & arbalestriers à cheual, & aucuns hommes d'armes qui vindrēt du long du chemin assez couuerts entrer au village dont nous partions, & là passer ceste petite riuere, pour venir assaillir nostre chariage, qui estoit assez grand. Et croy qu'il passoit six mille sommiers, que mulets, que cheuaux, qu'asnes: & auoyent ordonné leur bataille si tresbien, que mieux on ne scauroit dire, & plusieurs iours deuant & en facon qu'ils se floyent en leur grand nombre, ils assailloyent le Roy & son armee tout à l'enuiron, & en maniere que vn seul hōme n'en eust sceu eschapper, si nous eussions esté rompus, veu le pays ou nous estios: car ceux que i'ay nommez vindrent sur nostre bagage, à costé gauche vint le marquis de Mantouë, & son oncle le seigneur Rodolphe, le côte Bernardin d'Almouton, & toute la fleur de leur ost en nombre de six cens hommes d'armes, comme ils me compterent: depuis se vindrent ietter en la greue droit à nostre queue tous les hommes d'armes bardez, bien empanachez: belles bourdonnasses, tresbien accompagnez d'arbalestriers à

Ff 4

cheual, d'Estradiots; & de gens de bien vis à vis du mareschal de Gye. Et de nostre aduantage, se vint mettre le comte de Gaiaſce enuiron quatre cens hommes d'armes accompagnez comme dessus, & grand nombre de gens de pied avec luy, vn autre compagnie de quelque deux cens hommes d'armes que conduisoit le fils de messire Iean de Bentiuole de Boulongne, homme ieune, qui iamais n'auoit rien veu & auoyent aussi bon besoin de chefs que nous, & cestuy la deuoit donner sus l'aduantgarde, apres ledit comte de Gaiaſce: & semblablement y auoit vn pareille compagnie apres le marquis de Mantouë, & pour semblable occasion, que menoit vn appelé messire Anthoine d'Vrbain, bastard du feu duc d'Vrbain, & en leur ost demourerent deux grosses compagnies. Ceci i'ay sçeu par eux mesmes: car dès le lendemain il parloyent: & le vey à l'œil, & ne voulurent point les Venitiens estrader à vn coup, ne desgaruir leur ost. Toutefois il leur eust mieueux vally mettre tout aux champs, puis qu'ils commençoient. Je laisse vn peu ce propos pour dire que deuant nostre lettre qu'auions enuoyee, le cardinal & moy par vne trompette, elle fust receuë par les prouiseurs & com-

me ils

me ils l'eurent leuë, commença à tirer le premier coup nostre artillerie, qui encores n'auoit tiré, & incontinent tira la leur qui n'estoit si bonne. Lesdits prouiseurs renuoyerent incontinent nostre trompette, & le marquis vne des siennes, & manderent qu'ils estoient contés de parler: mais qu'on feist cesser l'artillerie, & aussi qu'ils seroyent cesser la leur. I'estois pour lors loin du Roy, qui alloit & venoit, renuoya les deux trompettes dire qu'il seroit tout cesser. Et manda au maistre de l'artillerie ne tirer plus, & tout cessa des deux costez vn peu, & puis soudainement eux tirerent vn coup, & la nostre recommença plus que deuant, & approchant trois pieces d'artillerie, & quand nos deux trompettes arriuerent, ils priindrent la nostre & l'enuoyerent en la tente du marquis, & delibererent de combattre. Et dist le comte de Gaiaſce (si me dirent les presens) qu'il n'estoit point temps de parler, & que nous estions demi vaincus, & l'vn des prouiseurs sy accorda qui le m'a compté, & l'autre non, & le marquis sy accorda, & son oncle qui estoit bon & sage y contredit de toute sa puissance, lequel nous aimoit, & a regret estoit contre nous, & à la fin tout s'accorda.

Or faut entendre que le Roy auoit mis tout son effort à son aduâtgarde, ou pouuoit auoir trois cens cinquante hommes d'armes, & trois mille Suyffes, qui estoit l'esperance de l'ost, & feist le Roy mettre à pied avec eux trois cens archiers de sa garde, qui luy fust grande perte, & aucuns arbalestriers à cheual des deux cens qu'il auoit de sa garde: d'autres gens de pied y auoit peu: mais ce qui y estoit y fust mis, & y estoit à pied avec les Allemans Engelibert, monseigneur de Cleues frere du duc de Cleues, Lornay & le baillif de Digeon, chef des Allemans, & deuant eux l'artillerie. Ici feirent bien besoin ceux qu'on auoit laissé aux terres des Florentins, & enuoyez à Gennes contre l'opiniõ de tous: ceste aduântgarde auoit ià marché aussi auant que leur ost, & cuidoit on qu'ils deussent commencer, & nos deux autres batailles n'estoyent point si pres, ne bien pour sayder comme ils estoyent le iour de deuant. Et parce que le marquis festoit ià ietté sus la greue & passé la riuere de nostre costé, & iustement estoit à nostre dos quelque quart de lieuë derriere l'arriere garde. Et venoyent le petit pas bien ferrez à merueilles, il les faisoit fort beau ycoir, le Roy fust contrainct de

tourner

tourner le dos à son aduântgarde, & le visage vers ses ennemis, & s'approcher de son arriere garde & reculer de l'aduântgarde & festois lors avec monseigneur le cardinal, attendant responce, & luy di que ie voyois bié qu'il n'estoit plus temps de s'y amuser, & m'en allay là ou estoit le Roy, & parti d'aupres des Suyffes, & perdi en allant vn page, qui estoit mon cousin germain, & aussi vn varlet de chambre, & vn laquais, qui me suyuoient d'vn petit loin, & ne les vey point tuer. Je ne cu point fait cent pas, que le bruit commença de là où ie venois, au moins vn peu derriere, c'estoyent les Estradiots qui estoient parmi le bagage, & au logis du Roy, où il y auoit trois ou quatre maisons. Et y tuerent ou bleferent quatre ou cinq hommes, le reste eschappa, ils tuerent bié cent varlets de sommiers, & meirent le chariage en grand desordre. Comme l'arriuois là où estoit le Roy, ie le trouuay où il faisoit des cheualiers, & les ennemis estoient ià fort pres de luy, & le feist on cesser. Et oüi le bastard de Bourbõ Mathieu, & Philippe du Moulin, simple gentilhomme, qui appellerent le Roy disans, passez lire, passez: & le feirent venir deuant la bataille & son enseigne, & ne voyoyent

nuls hommes plus pres des ennemis que luy, excepté ce bastard de Bourbon, & n'y auoit point vn quart d'heure que i'estois arriué, estoient les ennemis à cent pas. Bien est vray la prophetie de frere Hieronime, que Dieu le conduisoit par la main. Son arriere garde estoit à main dextre, le plus pres de luy Robinet de Framexelles, qui menoit les gens du duc d'Orleans, environ quatre vingts lances, & le sieur de la Tremouille enuiron quarante, & les cent archiers Escossois y estoient aussi. Le me tournay du costé gauche, le comte de Foix estoit chef de ceste arriere garde.

*Comment le Roy Charles assaillist ses ennemis, & les mist en fuite iusques à tant que le comte de Pailane s'enfuyt du camp du Roy aux Venitiens, qui aussi s'uyoyent, & les rassembla.*

## C H A P. XXXIII.

omme i'ay dit, vn quart d'heure apres que fus arriué, le Roy estant ainsi pres d'eux, les ennemis ietterent les lances en l'arest: & se meirent vn peu au galots. Et les archiers Escossois choquerét presque aussi tost l'vn comme l'autre, & le Roy cōme eux. Leurs Estradiots, veirent fuir mulets  
& cof-

& coffres, ils allerent celle part, sans suyure leurs hommes d'armes, qui ne se trouuerent point accompagnez, car mille cinq cés cheuaux legiers se fussent meslez parmi tous, avec leurs cimenterres au poing, sont terribles espees, veu le petit nombre, nous estions desconfits sans remede: Dieu nous donna cest aide, & tout aussi tost comme les coups furent passez, les Italiens se meirent tous à la fuite, & leurs gens de pied se ietterent au costé, la pluspart à ceste propre instance qu'ils donnerent sus nous, dōna ce comte de Gaiafcesus l'aduant garde: mais il ne ioignirent point si pres. Car quand vint l'heure de coucher les lances, ils eurent peur & se rompirent d'eux mesmes, quinze ou vingt en prindrent là les Allemans, par les bandes qu'ils tuerent, le reste fust mal chassé: car le mareschal de Gye mettoit grande peine à tenir sa compagnie ensemble: car il voyoit encores grande compagnie assés pres de luy. Toutefois quelques vns en chasserent, & partie de ces fuyans venoyét le chemin ou nous auions combattu le long de la greue les espees au poing: car les lances estoient iettees. Or nous faut sçauoir que ceux qui assaillirent le Roy se meirent incontinent à la fuite, & furent

merueilleusement & viuement chasser, car tout alla apres : les vns prindrent le chemin du village dont estions partis, les autres prenoyent le plus court en leur ost, & tout chassa: excepté le Roy qui demoura avec peu de gens, & se meist en grand peril pour ne venir quand & nous. L'un des premiers hommes qui fust tué, ce fust le seigneur Rodolphe de Mantoüe, oncle dudit marquis, qui deuoit mander à ce messire Anthoine d'Urbain, quand il seroit temps qu'il marchast, & cuidoyent que la chose deust durer comme font leurs faits d'armes d'Italie. Et de cela s'est excusé ledit messire Anthoine : mais ie croy qu'il ne veid nuls signes pour le faire venir. Nous auions grande sequelle de varlets & de seruiteurs, qui tous estoyent à l'environ de ces hommes d'armes Italiens, & tuerent la plupart : presque tous auoyent des haches à couper bois en la main, dequoy ils faisoient nos logis, dont ils rompirent les visieres des armes, & leur en donnoyent de grands coups sus les testes, car bien mal aisez estoyent à tuer, tant estoyent fort armez, & ne veis tuer nul ou il n'y eust trois ou quatre hommes à l'environ, & aussi les longues especes qu'auoyent

nos archiers & seruiteurs, firent vn grand exploit. Le Roy demoura vn peu au lieu ou l'on l'auoit assailli, disant ne uoloir point chasser, n'y aussi tirer à l'auantgarde qui sembloit estre reculee, il auoit ordonné sept ou huit gentilshommes ieunes pour estre pres de luy. Il estoit bien eschappé au premier choc, veir qu'il estoit des premiers, car ce bastard de Bourbon fust prins à moins de vingt pas de luy, & emmené en l'ost des ennemis. Or setrouua le Roy en ce lieu que ie di, en si petite compagnie, qu'il n'auoit point de toutes gens que vn varlet de chambre appelé Anthoine des Ambus, petit homme & mal armé, & estoyent les autres vn peu espars : comme me compta le Roy dès le soir deuant eux mesmes, qui en deuoient auoir grande honte de l'auoir ainsi laissé. Toutefois ils arriuerent encores à heure ou environ : car vne bande petite de quelques hommes d'armes desrompus, qui venoyent au long de la greue, qu'ils voyoyent toute nette de gens, vindrent assaillir le Roy & ce varlet de chambre, ledit seigneur auoit le meilleur cheual pour luy du monde, & se remuoit & se deffendoit, & arriua sur l'heure quelque nombre de ses

*Le danger ou  
fust le  
Roy a  
Four-  
nouë.*

autres gens, qui n'estoyent gueres loin de luy, & lors se meirent les Italiens à prendre la fuite. Et lors le Roy creust conseil & tira à l'aduantgarde, qui iamais n'estoit bougee, & au Roy vint bien à point, mais si elle fust marchee cent pas, tout l'ost des ennemis se fust mis en fuite. Les vns disent qu'elle le deuoit faire, les autres disent que non. Nostre bande qui chassa, alla iusques bien pres du bout de leur ost, tirant iusques vers Fournouë, & ne veis oncques recevoir coup à homme des nostres, qu'à Iulien Bourgneuf, que ie vey cheoir mort d'un coup que luy donna vn Italien en passant, aussi il estoit mal armé: & là on s'arresta, disant, allons au Roy. Et à ceste voix s'arresta tout, pour donner haleine aux cheuaux qui estoient bien las, car ils auoyent longuement couru, & par mauuais chemin, & par pays de cailloux. Aupres de nous passa vne compagnie de fuyans de quelque trente hommes d'armes, à qui on ne demanda rien, & estions en doute. Si tost que les cheuaux eurent vn peu repris leur haleine, nous meismes au chemin pour aller au Roy, qui ne scauions où il estoit, & allâmes le grand trot: & n'enfmes gueres allé que le veismes de loin, & feismes descēdre

de les varlets, & amasser les lances par le camp, dont il y en auoit assez, par especial de bourdonnastres qui ne valoyent gueres: & estoient creuses & moult legieres, qui ne pesoient point vne iaueline, mais bien peintes. Et fustmes mieux fournis de lances que le matin, & tirâmes droit au Roy, & en chemin trouuâmes vn nombre de gens de pied des leurs, qui trauesoyent le camp, & estoient de ceux qui festoyent cachez aux coustaux, qui auoyent emmené le marquis sus le Roy. Plusieurs en furent tuez, les autres eschapperent, & traueserent la riuier, & ne s'y amusa on point fort. Plusieurs fois auoit esté crié par aucuns des nostres en combattant, souuienne vous de Guynegaste. C'estoit pour vne bataille perdue du tēps du Roy Loys onzieme en la Picardie contre le Roy des Romains, pour foy estre mis à piller le bagage. Mais il n'y en eust rien prins ne pillé: leurs Estradiots prirent des sommiers ce qu'ils voulurent, mais ils n'en emmenerent que cinquante cinq. Tous les meilleurs & mieux couverts, comme ceux du Roy, & de tous ses chambellans, & vn varlet de chambre du Roy appelé Gabriel, qui auoit esté quelques sur luy, qui lōg temps auoit esté aux

rois, & conduisoit lesdits princes, parce que ledit Roy y estoit. Grand nombre de autres coffres y furent perdus & iettez, & desrobbez par les nostres mesmes: mais les ennemis n'eurent que ce que ie di. En nostre ost y eust grande sequelle de paillardards & paillardes à pied, qui faisoient le dommage des morts, tant d'un costé que d'autre. Je croy en dire pres de la verité, & bien informé des deux costez: no<sup>s</sup> perdismes Iulien Bourgneuf, le capitaine de la porte du Roy, d'un gentilhomme de vingt escus. Des archiers Escossois en mourut neuf, d'autres hommes à cheual: de ceste aduanguarda enuiron vingt, à l'entour des sommiers soixante ou quatre vingts varlets des sommiers. Et eux perdirent trois cens cinquante hommes d'armes morts en la place: & iamais nul ne fut prins prisonnier, ce que par aduerture iamais n'aduint en bataille. D'Estradiots en mourut peu, car ils se meirent au pillage, & en tout y mourut trois mille cinq cens hommes, comme plusieurs des plus grands de leur costé m'ont compté, autres m'ont dit plus. Mais il mourut de gens de bien, & en vey vn roulierusques, à dix huit bons personnages, entre lesquels en y auoit quatre ou cinq du nom

de

de Gonzague, qui est le nom du marquis, qui y perdit bien soixante gentilhommes de ses terres, & à tout ceci ne s'y trouua vn homme à pied, c'est grande chose auoir esté tué tant de gens de coup de main: car ie ne croy point que l'artillerie des deux costez tuast dix hommes. & ne dura point le combat vn quart d'heure: car dès qu'ils eurent rompu, on iette les lances, tout fuit: la chassé dura enuiron trois quarts d'heure: leurs batailles d'Italien ont point accoustumé d'estre telles, car ils combattent esquadre apres esquadre, & dure quelque fois tout le iour, sans que l'un l'autre gaigne. La fuite de leur costé fust grande, & furent bien trois cens hommes d'armes, & la plupart de leurs Estradiots: les vns fuirent à Rege qui est bien loin de là, les autres à Parme, où y pouuoit bien auoir huit lieues. Et à l'heure que la bataille fust ainsi meslee, le matin fut d'avec nous le comte de Petillane, & le seigneur Virgile Vrūn: mais cestuy là n'alla qu'en vne maison d'un gentilhomme, & estoit là sur la foy. Mais bien est vray qu'on leur faisoit fort grand outrage: ledit comte alla droit aux ennemis. Il estoit homme bien fort cogneu des gens d'armes, car tousiours auoit

eu charge tant des Florétins que du Roy Ferrand, & se print à crier, Petillane, Petillane: & alla apres ceux qui furent plus de trois lieues, criant que tout estoit feux, & qu'ils vinssent au gain, & en ramena la pluspart, & les assoura: & ce n'eust il esté, tout sen fust fuy. Et ce leur estoit petit reconfort, & d'un tel homme parti d'auec nous, & meist auant le soir de nous assaillir, mais ils n'y voulurent entendre. Depuis le m'a compté, aussi le me compta le marquis de Mantouie, disant que cefuy luy qui meist ce parti en auant: mais à dire la verité, si n'eust gardé ledit comte, ils fussent tous fuis la nuit.

*Comment le Roy Charles apres la fuite des ennemis, tint conseil pour sçauoir son iroit encores apres eux ou non.*

CHAP. XXXIIII.

omme tout fust assemblé apres du Roy, on voyoit encores hors de leur ost, grand nombre d'hommes d'armes en bataille, & sen voyoit les testes seulement, & les lances: & aussi des gens de pied, & y auoyent tousiours esté: mais il y auoit plus de chemin qu'il ne sembloit, & eust fallu re-  
passer

passer la riuere qui estoit creuë, & croissoit d'heure en heure. Car tout le iour auoit tonné & esclairé, & pleu merueilleusement. Et par especial, en combattant & chassant: le Roy meist en conseil fil deuoit chasser contre ceux là ou non: avec luy auoit trois cheualiers Italiens, l'un est messire Jean Iaques de Treuoul, qui encores vit, & se gouuerna bien ce iour: l'autre auoit nom messire Francisque Ceco, tresuailant cheualier, souldoyé des Florentins, homme de soixante & douze ans: l'autre messire Camille Viteli, luy & trois de ses freres, estoient à la solde du Roy, & y vindrent de Cympta de Castelle iusques vers Serzanne pour estre à ceste bataille, sans estre mandez, où il y a un grand chemin, & quand il veid qu'il ne pouoit attraindre le Roy avec sa compagnie, ledit Camille vint seul: ces deux furent de opinion que lon marchast contre ceux que lon voyoit encores. Les François à qui on demanda, ne furent point de cest aduis: mais disoyent qu'on auoit assez fait, & qu'il se falloit loger. Ledit messire Francisque Ceco, soustint son opinion, monstrant gens qui alloient & venoyent au long d'un grand chemin, qui alloit à Parme, qui estoit la plus prochaine ville de

leur retraite: & alleguoit que c'estoyent fuyans, ou qui en reuenoyent, & à ce que sçeuſmes depuis, il diſoit vray: & à ſa parole & contenance eſtoit hardi & ſage cheualier, & qui euſt marché des premiers. Tous fuyoyent, & tous les chefs le m'ont confeſſé, & quelqu'un deuant le duc de Milan, qui euſt eſté la plus grande victoire qui ait eſté depuis dix ans, & la plus profitable: car qui en euſt bié ſçeu vſer & faire ſon profit, & ſagement ſy conduire, & bien traiter le peuple: huit iours apres le duc de Milan n'eſt eu au mieux venir pour luy, que le chaſteau de Milan à l'heure que ſes ſubiets auoyent à ſe tourner: & tout ainſi en fuſt il allé des Venitiens, & n'eſt point eſté beſoin de ſe ſoucier de Naples: car Venitiens n'euffent ſçeu ou recouurer gens hors Veniſe, Breſſe, & Cremonne, qui n'eſt qu'une petite ville, & tout le reſte euſſent perdu en Italie: mais Dieu nous auoit fait ce que me dit frere Hieronime, l'honneur nous eſtoit demouré: car veu le peu de ſens &

*L'an mil  
le quatre  
cens qua-  
tre vingts  
et dix-  
sept.* ordre qui eſtoit parmi nous, rant de bien ne nous eſtoit point deu, car nous n'en euſſions ſçeu vſer pour lors: mais ie croy que ſi à ceſte heure, qui eſt l'an mille quatre cens quatre vingts dixſept, ſi vn tel

bien

bien aduenoit au Roy, il en ſçauroit mieux ordonner. Eſtans en ce propos la nuit ſ'approche, & ceſte compagnie qui eſtoit deuant nous ſe retira en leur camp, & nous de l'autre coſté nous allames logger à vn quart de lieuë de là, où auoit eſté la bataille: & deſcêdit le Roy en vne cenſe ou metairie pourement edificee, mais il ſetrouua nombre infini de bleds en gerbe, dont tout l'oſt ſe ſentift: aucunes autres maiſonnettes y auoit apres, qui peu ſeruirent, car chacun ſe logea comme il peuſt, ſans faire nul quartier: ie ſçay bien que ie couchay en vne vigne bien empreſſé ſus la terre, ſans autre aduantage, & ſans manteau: car le Roy auoit emprunté le mien le matin, & mes ſommiers eſtoyent aſſez loin, & eſtoit trop tard pour les chercher: qui euſt dequoy, feiſt collation, mais bien peu en auoyent, ſi ce n'eſtoit quelque lopin de pain prins au ſein d'un varlet: ie vey le Roy en ſa chambre, où il y auoit des gens bieſſez, comme le ſeneſchal de Lyon, & autres qu'il faiſoit habiller, & faiſoit bonne there, & ſe tenoit chacun à bon marchant, & n'eſtions point tant en gloire comme peu auant la bataille, par ce que nous voyons les ennemis bien pres de nous. Ceſte nuit

feirent nos Allemans le guet tous, & leur donna le Roy trois cens escus, & le feirét bon, & sonnoient bien leurs tabourins. Le lendemain au matin me delibéray de continuer encores nostre pratique d'appointement, tousiours desirant le passage du Roy en seureté: mais à peine peu ie trouuer trompette, qui voulust aller en l'ost des ennemis, à cause qu'auoyent esté tuez en la bataille neuf de leurs trompettes, qui n'auoyent point esté cogneus, & eux en auoyent prius vn des nostres: & si tuerent vn que i'ay nommé, que le Roy auoit enuoyé auant que la bataille commençast: touteffois vn y alla, & porta vn fauf conduit du Roy, & m'en rapporterent vn pour parlementer à mi chemin des deux osts, qui me sembloit mal aisé à faire: mais ie ne voulois rien rompre ne faire difficile. Le Roy nomma le cardinal de S. Malo, & le seigneur de Gye mareschal de France, le seigneur de Piennes son chambellam, & moy, en leur compagnie. Et eux nommerent le marquis de Mantouie, capitaine general de la seigneurie, le comte de Gaiaſce, qui plusieurs fois a esté nommé en ces memoires, & n'agueres estoit des nostres: & estoit des capitaines des gens du duc de Milan, & messire

Lu-

Luques Pisan, & messire marquis Treuſin prouiseurs de ladite seigneurie de Venise, & marchions lors si pres d'eux que nous les voyons, & n'estoyét qu'eux quatre sur la greue: car la riuere couroit entre nous & eux, qui estoit bien creuë depuis le iour precedent: & n'y auoit rien hors leur ost, ni aussi de nostre costé n'y auoit rien plus que nous & nostre guet, qui estoit à l'endroit. On leur enuoya vn heraut, ſçauoir s'ils vouldroyét point passer la riuere. Comme i'ay dit, ie trouuay bien difficile que nous puissions assembler, & pensois bien que chacun y feroit des doubtes: & eux le mōstrerent, qui respondirent, qu'il auoit esté dit que le parlement se faisoit enmi chemin des deux osts: & auoyent fait plus de la moitié du chemin, & qu'ils ne passeroient point la riuere, & qu'ils estoient tous les chefs de l'ost, & qu'ils ne se vouloyent point mettre en peril.

*Comment le Roy & les ennemis qui estoient rassemblez, s'accorderent d'enuoyer d'un costé & d'autre gens deputer, pour parlementer ensemble, mais nuls desdits deputer ne vouldrent passer la riuere sinon le seigneur d'Argenson, qui s'en retourna sans rien faire.*

**L**Es nostres feirēt doubt de leur costé, qui aussi estriuoient de leurs personnes : & me dirent que i'y allasse, sans me dire que i'y auois à faire ni dire : ie di que ie n'y rois point seul, & que ie voulois vn tel-moin : & pourtant vint avec moy vn appelé Robertet, secretaire du Roy, & vn mien seruiteur, & vn heraut : & ainsi passay la riuere, & me sembloit que si ie ne faisois rien, qu'aumoins ie m'acquitterois vers eux, qui estoient assemblez par mon moyen. Et quand ie fus arriué pres eux, ie leur remonstray qu'ils n'estoyent point venus iusques à mi chemin, comme ils auoyent dit : & que pour le moins ils vinssent iusques sus le bord de la riuere, & me sembloit que s'ils estoient si pres, que ils ne departiroient point sans parler. Ils me dirent que la riuere estoit trop large, & couroit fort, parquoy ils ne sentoient point à parler, & ne sçeuant faire, qu'ils voulussent venir plus auant, & me dirent que ie feisse quelque ouuerture : ie n'auois aucune commissiō, & leur di que seul ne leur dirois autre chose, mais que s'ils vouloyēt rien ouuir, que

que i'en ferois le rapport au Roy, & nous estant en ce propos vint vn de nos heraux, qui me dit, que ces seigneurs dessusdits s'en alloient, & que i'ouurisse ce que ie voudrois : ce que ie ne voulu point faire, car ils sçauoyent du vouloir du Roy plus que moy, tant pour en estre plus prochains, que pour auoir parlé à luy en l'oreille en nostre parlement : mais de son affaire presente, i'en sçauois autant qu'eux pour lors. Le marquis de Mantouie me commença fort à parler de la bataille, & me demanda si le Roy l'eust fait tuer, si eust esté prins : ie luy di que non, mais vous eust fait bonne chere, car le Roy auoit cause de l'aimer, car il luy faisoit acquerir grand honneur en l'assaillant. Lors il me recommanda les prisonniers, & par especial son oncle le seigneur Rodolphe, & le cuidoit viuif : mais ie sçauois bien le contraire : i'asseurois que tous les prisonniers seroyent bien traitez, & luy recommanday le bastard de Bourbon qu'il tenoit : les prisonniers estoient bien aisez à penser, car il n'en y auoit point : ce qui n'aduint par aduerture iamais en bataille, comme i'ay dit. Et y auoit perdu ledit marquis plusieurs de ses parens, & iusques à sept ou huit, & en toute sa com-

pagnie bien fix vingts hommes d'armes. Et apres les deuises, ie prins congé d'eux disant, qu'auant la nuit ie retournerois, & feismes trefues iusques à la nuit. Apres q'ie fus retourné, là estoit le Roy, & ledit secretaire avec moy, ils me demanderent des nouvelles. Et se meist le Roy en conseil en vne poure chambre, & ne se conclud rien, que chacun regardoit son compaignon. Le Roy parloit en l'oreille au cardinal, & puis me dit que ie retournaffe veoir qu'ils voudroyent dire. Or l'entreprinse du parler venoit de moy, parquoy estoit vray semblable qu'ils vouloyent que ie commençasse à parler. Et puis me dit le cardinal que ie ne conclusse rien: ie n'auois garde de rien repliquer, ne rompre mon allee: car i'esperois bien ne gaster rien, & pour le moins veoir quelque chose des contenancez de nos ennemis, qui sans doute estoient plus espouuantez que nous, & paraduecture eussent peu ouuir quelques paroles qui eussent peu porter seureté aux deux parties, & me mey en chemin: mais là approchoit la nuit quand l'arriuy sus le bord de la riuere, & là me vint vne de leurs trompettes, qui me dit, que ces quatre, dont i'ay parlé, me mandoyent, que ie ne vinste

point

point pour ce iour: combien que leur guet estoit assis des Estradiots, qui ne cognoissoyent personne, & qu'il y pourroit auoir danger pour moy: mais vouloit demorer ladite trompette la nuit pour moy guider: ie le reuoyay, disant, que le matin enuiron huit heures, ie serois sus le bord de ladite riuere, & que là il m'attendist, ou s'il y auoit quelque mutation, que ie leur reuoyerois vn heraut. Car ie ne voulois qu'il cogneust ceste nuit rien de nostre cas, & si ne scauois qu'elle conclusion le Roy prendroit: car ie vey des conseils en l'oreille, qui me faisoient doubter, & retourney dire ces choses audit seigneur. Chacun souppa de ce qu'il auoit, & se coucha sur la terre: & tost apres minuit me trouuay en la chambre dudit seigneur: ses chambellans estoient là en estat de monter à cheual, & me dirent que le Roy deliberoit de tirer en diligence iusques en Ast, & aux terres de la marquise de Montferrat, & me parlerent de demorer derriere, pour tenir le parlement, dont ie m'excusay: disant, que ne me voulois point faire tuer à mō escient, & que ie ne serois point des derniers à cheual.

*Comment le Roy se partit, & son armee, bien main,  
pour tixer en Ast, & aux terres de la marquise  
de Montserrat: de laquelle partie des en-  
nemis ne s'apperceurent que  
iusques à midi.*

## C H A P. X X X V I.

**A**ntoist le Roy s'esueilla, & ouït la messe, & puis mōta à cheual. Vne heure deuant le iour, vne trōpette sonna, faites hō guet: mais autre chose ne fust sonnē à se desloger, & croy aussi qu'il n'en estoit aucun besoin: touttesfois c'estoit donnē effroy à l'armee, au moins aux gens de cognoissance, & puis tournions le dos à nos ennemis, & prenions le chemin de sauueté, qui est chose bien espouuantable pour vn ost, & y auoit biē mauuaise saillic au partir du logis, cōme chemin creux, & bois, & si nous tardismes: car il n'y auoit point de guide pour nous garder, & ouï comme on demanda la guide à ceux qui conduisoient les enseignes, & à celuy qui faisoit l'office de grād escuyer, mais chacun respōdit, ie n'en ay point. Notez qu'il ne falloit point de guide, car Dieu seul auoit guidē la cōpagnie au venir, & en ensuyuant ce que m'auoit dit frere Hieronime, nous vouloit encores conduire au

retour:

retour: car il n'estoit point à croire que vn tel Roy cheuauchast de nuit sans guide, là où il en pouuoit assez finer: encores monstra nostre Seigneur plus grād signe de nous vouloir preferuer: car les ennemis ne s'apperceurent point de nostre partement, qu'il ne fust midi: attendant tousiours ce parlement que i'auois entrepris, & puis la riuere creust si tresgrande, qu'il fust quatre heures apres midi auant que nul homme s'osast aduancer d'y passer pour nous suyure. Et alors y passa le comte de Gaisce, avec deux cens cheuaux legers Italiēs, en grād peril, pour la force de l'eau: & en passant il sy noya vn homme ou deux, comme depuis il m'a comptē & cheminalmes par chemin bossu, & bois: & falloit aller à la file par ce chemin, six mille ou enuiron, & apres trouuasmes vne grande plaine, où à estoit nostre aduant garde, artillerie, & bagage, qui estoit fort grand: qui de loin sembloit vne grosse bande, & en eufmes effroy de prime face, à cause de l'enseigne blanche, & carree de messire Iean Iacques de Treuoul, pareille de celle qu'auoit porté à la bataille le marquis de Mantouie, & ladite aduant garde eust doubte de nostre arrieregar, de,

qu'ils voyoyent venir de loin hors du chemin, pour venir le plus court. Et se meist chacun en estat de combattre, mais cest effroy dura peu: car cheuaucheurs vindrent de tous costez, & se recognerent incontinent: & de là allasmes repaistre au bourg saint Denis, où lon cria vne allarme faite à propos, pour en tirer les Allemans, de peur qu'ils ne pillassent la ville, & allasmes coucher à Florensoles: le second iour, coucher pres Plaisance, & passasmes la riuere de Terabra: mais il demoura de l'autre part deux cens lances, nos Suysles, & toute l'artillerie excepté six pieces, que le Roy menoit: & cela feist le Roy, pour estre mieux logé, & plus au large: car ladite riuere par ordinaire, est petite, & par especial en ceste saison de lors. Toutefois environ dix heures de nuit, ladite riuere creust si fort, qu'il n'y auoit nul homme qui y eust sçeu passer à pied ni à cheual, ne l'vne compagnie n'eust sçeu secourir l'autre: qui fust chose de grande doute pour auoir les ennemis pres, & certes lon toute la nuit pour trouuer le remede d'vn costé & d'autre: mais il n'y en auoit point iusques à ce qu'elle vint d'elle meisme, qui fust enuiron cinq heures

res du matin. Et lors on tendit des cordes d'vn bout iusques à l'autre, pour aider à passer les gens de pied, qui estoient en l'eau iusques au dessus de l'estomach. Et tost apres passerent les gens de cheual & artillerie, mais ce fust vne soudaine & perilleuse aduventure, consideré le lieu où nous estions, & les ennemis aupres de nous: c'est assauoir la garnison de Plaisance, & le comte de Gaiafca, qui y estoit entré: car aucuns de ladite ville pratiquoyent d'y mettre le Roy, mais ils vouloyent que ce fust sous tiltre d'vn petit fils demouré de Iean de Galeace dernier duc, qui n'agueres estoit mort, comme auez oüi. Et quand le Roy eust voulu entendre à ceste pratique, plusieurs villes & autres personnes y eussent entendu par le moyen dudit messire Iean Iacques de Treuoul: mais ledit seigneur ne voulut point faire ce desplaisir au duc de Orleans son cousin, qui ià estoit dedans Nouarre, comme auez veu. Et à dire verité, de l'autre costé, il ne desiroit point fort de voir sondit conseil si grand, & luy suffisoit de passer, & laisser aller ce different comme il pourroit. Le troisieme iour apres le parlement du lieu où auoit esté la bataille, alla le Roy disner au

chastel S. Jean, & coucha en vn bois: se quatriesme disna auât Guyere, & coucha à pont Curon: le cinquiesme iour coucha pres Tourtone, & passa la riuere appellee Schirme, que Ferrasse defendoit: car les gens qui estoient sous la charge, estoient à Tourtone, pour le duc Milan: & aduerti qu'il fust par ceux qui faisoient le logis du Roy, que ledit seigneur ne vouloit que passer, se retira en la ville: & manda qu'il bailleroit des viures tant que l'on voudroit, & ainsi le feist, car toutel'armee passa rasibus de la porte dudit Tourtone. Et vint ledit Ferrasse au deuant du Roy, armé: mais il n'auoit que deux personnes avec luy, & s'excusa fort au Roy, qu'il ne le logeoit en la ville, & feist mettre force viures hors ladite ville, dont tout l'ost fut bien fourni, & au soir vint au coucher du Roy: & faut entendre qu'il estoit de ceste maison de S. Seurin, & frere de ce comte de Gaiafse, & de messire Galeas, & auoit esté peu de temps deuant à la solde du Roy en la Romanie, comme il a esté dit ailleurs: & de là vint le Roy à Nice de la Paille, qui est du marquifat de Montferat, que nous desirions bien trouuer pour estre en pays d'amis, & en seureté: car ses

cheuaux

cheuaux legers que mettoit le comte de Gaiafse, estoient sans cesser à nostre queue, & les premiers iours nous firent grand ennui, & auions peu de gens à cheual, qui se voulassent mettre derriere: car plus approchions du lieu de seureté, & moins monstroyent les nostres, qu'ils eussent vouloir de combattre: & aussi dit lon que c'est la nature d'entre nous François, & l'ont escrit les Italiens en leurs histories, disans, qu'au venir de François, ils sont plus qu'hommes, mais qu'à leur retraite, sont moins que femmes. Et ie le croy du premier point, que veritablement ce sont les plus rudes gens à rencontrer qui soyent en tout le monde: i'enten les gens de cheual, mais à la retraite d'vne entreprinse, toutes gens du monde ont moins cœur, qu'au partir de leurs mains.

*Comment les Allemans estoient à la queue de l'armee, & auoyent haquebutes à repousser les croix: mis qui suyuoyent l'ost du Roy.*

## C H A P. XXXVII.



Insi pour continuer ce present propos, nostre queue estoit defendue de trois cens Allemans, qui auoyent moult largement de

Hh 2

couleurines, & leur portoit on beaucoup de haquebutes à cheual: & ceux la faisoient bien retirer les Estradiots, qui n'estoyent point grand nombre, & le grand ost qui nous auoit combattu venoit tout comme il pouuoit: mais pour estre partis vn iour apres nous, & pour leurs cheuaux bardez ne nous sçeurét ioindre, & ne perdirent iamais vn homme au chemin, & ne fist ledit ost iamais à vn mille pres de nous. Et quand ils veirent qu'ils ne nous pouuoient ioindre, & peut estre aussi qu'ils n'en auoyent point grâde enuie: ils tirerent deuant Nouarre, où estoyent les gens du duc de Milan, & des leurs comme auez oüi ci-deuant: mais s'ils nous eussent peu ataindre pres de nostre retraite, peut estre qu'ils en eussent eu meilleur marché qu'il n'eurent à la ville de Fournoüe. J'ay dit en plusieurs lieux côme i'auois dit & monstré, que Dieu le createur nous auoit guidé en ce present voyage: mais encores me fert il à dire ici, car depuis le iour de ladite bataille iusques audit lieu, les logis furent mal departis: mais logeoit chacun comme il pouuoit. De viures nous auions grande necessité, toutestois quelque peu en apportoyent ceux du pays, qui aisément nous eussent empoisonnez s'ils eussent

eussent voulu, tant en leurs viures, vins, que d'eaux qui en vn moment estoyent taries, & les puy aussi: ie ne vey que petites fontaines, mais ils n'y eussent point sailli, s'ils y eussent voulu essayer: mais il est de croire que nostre Sauueur & Redempteur Iesus Christ leur ostoit leur vouloir, & y estoit la soif si grande, qu'un monde de gent de pied beuuoient aux fossez de ces petites villetes ou nous passions. Nous faisons grandes traites & longues, & beuions eau orde, & non courante. Et pour boire se fourroyent dedans iusques à la ceinture: car nous suyoit grand peuple qui n'estoyent point gens de guerre, & vn bien grand nombre de somniers. Encores touchant ce logis ie ne vey iamais vn debat: le Roy partoit auant le iour, & ne sçeuirent oncques qu'il y eust guidé, & touchoit iusques à midi là où il repassoit, & chacun prenoit place, & falloit apporter les viures des cheuaux entre les bras & que chacun feist repaître son cheual, & sçay bien que ie l'ay fait deux fois, & fus deux iours sans manger que pain bien meschant, & si estois de ceux qui auoyent moins de necessité. D'une chose faut louer ceste armee, c'est que iamais ie n'ouïs homme soy plaindre de necessité

qu'il eust, & si fust le plus penible voyage que ie vey oncques iamais en ma vie, & si en ay veu avec le duc Charles de Bourgogne de bien apres : nous n'allions point plus fort que ces grosses pieces d'artillerie ou souuent y auoit à besongner à leurs affaires, & grande faute de cheuaux : mais à toute heure qu'il estoit besoin s'en recouroit en l'ost par les gens de bien qui volentiers le bailloient, & ne se perdit vne seule pierre n'y vne liure de poudre. Et croy que iamais homme ne veid passer artillerie de telle grosseur ne de telle diligence par les lieux ou passa ceste ci: en ay parlé du desordre qui estoit tant à nostre logis qu'aux autres choses, ce ne fust pas par faute qu'il n'y eust des gens de bien experimetez en l'ost, mais le sort voulut q̄ ceux là auoyent le moins de credit: le Roy estoit ieune & volontaire cōme ailleurs est dit. Et pour conclure l'article, semble que nostre Seigneur Iesus Christ ait voulu que toute la gloire du voyage ait esté attribuee à luy.

*Comment le Roy Charles feist tant qu'il arriva en la ville d'Ast où il fust aduertit que monseigneur d'Orleans estoit assiegé à Nouarre des deux ostz, & des navires du Roy & armée de mer, qui ne peurent secourir les chasteaux de Naples.*

**L**E septiesme iour depuis le parlement du lieu ou auoit esté la bataille, partismes de Nice de la Paille, & logeasmes en champ tous ensemble assez pres d'Alexandrie: & fust fait gros guet la nuit, & du matin deuant le iour partismes & allasmes en Ast: c'est assauoir la personne du Roy, & les gens de sa maison, les gens d'armes demourerent pres de là en camp: & trouuasmes la ville d'Ast bien garnie de tous viures qui feirent grand bien & secours à toute la compagnie qui en auoit bon besoin, par ce que ladite armee auoit enduré grāde faim & soif & grand trauail, & chaleur & tresgrande faute de dormir, & les habillēm̄s tous gastez & rompus. Si tost que le Roy fust arriué en Ast, & sus l'heure auant que dormir i'enuoyay vn gentilhomme, nommé Philippe de la Couldre, qui autrefois m'auoit serui, qui pour lors estoit au duc d'Orleans à Nouarre, là où il estoit assiegé de ses ennemis, comme auez peu entendre. Le siege n'estoit pas encore si contraint qu'on ne peust aller & saillir dehors, par ce qu'ils ne taschoyent sinon de l'affamer: & luy manday par

ledit gentilhomme, que plusieurs traittez se menoyent avec le duc de Milan, de par le Roy nostre sire: dont l'en menois vn par la main du duc de Ferrare, & que pour ceste cause nre sembloit qu'il sen deuoit venir deuers le Roy, en assurant bien ceux qui laisseroit dedans, de bref y retourner, ou les venir secourir: lesquels estoient en nombre de sept mille cinq cens hommes de folde, de la plus belle compagnie, qu'on scauroit dire touchant le nombre, tant de François que Suysses. Apres que le Roy eust seiourné vn iour audit Ast, il fust aduertit tant par le duc de Orleans que par autres, commét les deux osts estoient assemblez deuant Nouarre. Et desiroit ledit duc d'Orleans estre secouru, par ce que les viures appetissoient là où il auoit cité donné mauuais ordre au commencement: car il y en auoit assez aux villes d'alentour, & par especial bleds: & si la prouision eust esté faite de bonne heure & bien promenee, iamais n'eussent eu la ville: mais en fussent saillis à leur honneur, & les ennemis à grande honte, s'ils eussent peu tenir encore vn mois. Apres que le Roy eust seiourné quelque peu de iours audit Ast, il sen alla à Thurin, & au departir que ledit sei-

gneur

neur feist d'Ast, il despescha vn maistre hostel nommé Peron de Basche, pour faire vn armee de mer, pour aller secourir les chasteaux de Naples, qui encores tenoyent: ce qu'il feist & meist sus ladite armee monseigneur d'Arban, chef & lieutenant d'icelle armee, & alla iusques vers la cité de Puce, ou il fut à vne veüe des ennemis, là où vne fortune de temps le garda d'approcher, & feirent peu de fruit, pource que ledit d'Arban retourna à Ligorne, là où la pluspart de ses gens s'enfuirent en terre, & laisserent les nauires vuides: & l'armee des ennemis sen vint au port de Bougen, pres Plambin, là où elle fust bien deux mois sans partir, & si les gens de nostre armee fussent allez legierement secourir lesdits chasteaux, parce que le port de Bougé est de nature que lon n'en peut sailtir que d'vn vent, lequel regne peu souuēt en Hiuer, ledit d'Arban estoit vaillant homme, & experimenté en armee de mer. En ce mesme temps le Roy estant arriué à Thurin, se menoyent plusieurs traittez entre le Roy, & le duc de Milan: & sen empeschoit la duchesse de Sauoye qui estoit fille de M<sup>o</sup> ferrat, vesue & mere d'vn petit duc qui estoit lors par autres: mais seu traitoyent encores, ie

m'en meslois aussi : & le desiroient bien ceux de la ligue, c'est à sçauoir les chefs qui estoient au camp deuant Nouarre que ie m'en meslasse, & m'enuoyerent vn saul conduit : mais comme les enuieux sont entre gens de court, le cardinal que tant ay nommé, rompit que ie ne m'en meslasse point : & vouloit que la pratique de madame de Sauoye sortist avec son effet, que conduisoit son hoste le thresaurier de Sauoye, homme sage & bon seruiteur pour sa maistresse.

*Comment apres le parlement du Roy Charles huitiesme du royaume de Naples, nos gens furent si fort atte-nuez de viures, qu'ils furent contrains rendre les fortes places dudit royaume, & finalement le tout abandonner, exceptez quelques chasteaux. Et comment le duc de Orleans estant à Nouarre, fust plus estroitement assiegé par ce que les viures luy desfaillirent.*

## C H A P. XXXIX.

**L**ong temps traina ceste matiere, & pour ceste cause fust enuoyé le baillif de Dyion aux Suysses ambassadeurs pour en leuer iusques à cinq mille. Peu auant ay parlé comme l'armee de mer

de mer faite à Nice pour venir secourir les chasteaux de Naples : ce qui ne se peut faire, pour les raisons dessusdites. Incontinent monseigneur de Montpencier, & autres gens de bien, qui estoient dedans lesdits chasteaux, voyant ledit inconuenient, prindrent parti & saillirent dudit chasteau, & par l'armee qui lors estoit pres desdits chasteaux, & les laisserét fournis en nombre suffisant, pour les garder selon les viures qui estoient si estroits que plus n'en pouoyent, & partit avec deux mille cinq cens homes, & laisserent pour chef Ognas, & deux autres gens de bien. Et alla ledit seigneur de Montpencier, le prince de Tharente, seneschal de Beaucaire, & autres qui estoient à Tharente. Et voulut dire le Roy Ferrad qu'ils auoyent rompu l'appointement, & qu'il pouoit faire mourir les ostages qu'ils auoyent baillé peu de iours auant, qui estoient le seigneur d'Alegre, vn appelé de la Marche d'Ardaïne, & le seigneur de la chappelle d'Anjou, vn appelé Roquebartin Gatelan, & vn appelé Genly. Et faut entendre qu'environ trois mois par auant, ledit Roy Ferrand estoit entré dedans Naples par intelligence, & mauuais ordre des nostres, qui estoient bien

informez de tout, & n'y sceurent mettre remede. Je parlerois bien plus auant de ce propos, mais ie n'en puis parler que par l'auoir ouï dire aux principaux: & ne tiens point volontiers long procez des choses, ou ie n'ay point esté present. Mais estant ledit Roy Ferrand dedans la ville de Naples, ouït dire que le Roy estoit mort à la bataille de Fournoüe: & fust certifié à nos gens qui estoient au chasteau, par les lettres & mensonges que mandoit le duc de Milan, qu'ainsi estoit, & y adiousterent foy, & sy fierent les Coulonnois qui se tournerent incontinent cõtre nous, avec le bon vouloir qu'ils auoyét d'estre tousiours des plus forts: car ils estoient bien tenus au Roy, comme il est dit ailleurs, & pour seldits mensonges, & principalement que nos gens se voyans retraits en grand nombre dedans le chasteau, & pou de viures, & auoyét perdu tous leurs cheuaux, & autres biens qu'ils auoyent dedans la ville: cõposèrent le sixiesme d'Octobre, mille cinq cens nonante & cinq, & auoyent ià esté enuironnez trois mois quatorze iours: apres partirent comme dit est, & promirent que s'ils n'estoyent secourus dedans certain nõbre de iours, qu'ils sen iroyent en Prouence, & laisse-  
royent

L'an mil  
495.

royent les chasteaux, sans plus faire de guerre, ne par mer, ne par terre, audit royaume, & baillerent les ostages susdits. Toutefois selon l'edit du Roy Ferrand, ils rompirent l'appointement à l'heure qu'ils partirent sans congé. Les nostres disoyent le contraire: mais lesdits ostages furent en grãd danger, & y auoit cause, & croy que nos gens seirent sagement de partir, quelque appointement qu'il y eust: mais ils eussent mieufait de bailler les chasteaux audit iour, & retiré leurs ostages: car aussi bien ne tindrent ils que vingt iours apres, à faute de viures, & qu'ils n'auoyent aucune esperance de secours. Et fust la totale perte du royaume que ledit chasteau de Naples. Estant le Roy à Thurin, comme i'ay dit, & à Quiers, ou quelque fois alloit par son esbar, attendoit nouuelles des Allemans qu'il auoit enuoyez querir, & aussi essayoit sil pourroit reduire le duc de Milan, dont il en auoit grand vouloir: & ne luy chaloit point trop du fait du duc d'Orleans, qui commençoit à estre pressé, à cause de la necessité des viures: & escriuoit chacun iour pour auoir secours, & aussi estoient approchez les ennemis de plus pres qu'ils n'auoyent esté, & estoit

**L**Es nostres feirēt doubt de leur costé, qui aussi estruiuoient de leurs personnes: & me dirent que i'y allasse, sans me dire que i'y auois à faire ni dire: ie di que ie n'y-rois point seul, & que ie voulois vntes-moin: & pourtant vint avec moy vn appelé Robertet, secretaire du Roy, & vn mien seruiteur, & vn heraut: & ainsi passay la riuiere, & me sembloit que si ie ne faisois rien, qu'aumoins ie m'acquitterois vers eux, qui estoient assemblez par mon moyeu. Et quand ie fus arriué pres eux, ie leur remonstray qu'ils n'estoyent point venus iusques à mi chemin, comme ils auoyent dit: & que pour le moins ils vinssent iusques sus le bord de la riuiere, & me sembloit que s'ils estoient si pres, que ils ne departiroyent point sans parler. Ils me dirent que la riuiere estoit trop large, & couroit fort, parquoy ils ne sentendoyent point à parler, & ne sçeu-tant faire, qu'ils voulussent venir plus auant, & me dirent que ie feisse quelque ouuerture: ie n'auois aucune commissiō, & leur di que seul ne leur dirois autre chose, mais que s'ils vouloyēt rien ouuir, que

que i'en ferois le rapport au Roy, & nous estant en ce propos vint vn de nos he-taux, qui me dit, que ces seigneurs des-susdits s'en alloient, & que i'ouurisse ce que ie voudrois: ce que ie ne voulu point faire, car ils sçauoyent du vouloir du Roy plus que moy, tant pour en estre plus prochains, que pour auoir parlé à luy en l'oc-casie en nostre parlement: mais de son affaire presente, i'en sçauois autant qu'eux pour lors. Le marquis de Mantoue me commença fort à parler de la bataille, & me demanda si le Roy l'eust fait tuer, si l'eust esté prins: ie luy di que non, mais vous eust fait bonne chere, car le Roy auoit cause de l'aimer, car il luy faisoit ac-querir grand honneur en l'assaillant. Lors il me recommanda les prisonniers, & par especial son oncle le seigneur Rodol-phe, & le cuidoit vif: mais ie sçauois bien le contraire: i'asserois que tous les pri-sonniers seroyent bien traitez, & luy re-commanday le bastard de Bourbon qu'il tenoit: les prisonniers estoient bien aisez à penser, car il n'en y auoit point: ce qui n'aduint par aduventure iamais en batail-le, comme i'ay dit. Et y auoit perdu ledit marquis plusieurs de ses parens, & ius-ques à sept ou huit, & en toute sa com-

Aucuns furent prins, autres entrerent, autres eschapperent de grande peine, & n'est possible de croire en quelle destresse estoit ceste compagnie de Nouarre, car chacun iour on mouroit de faim. Les deux parts estoient malades, & venoit de piteuses lettres en chiffre, & en grande difficulté: tousiours on leur donnoit reconfort, & tout ce estoit abus. Mais ceux qui menoyent l'affaire du Roy differoyent la bataille, & ne consideroyent point que nul la vouloit qu'eux: car tous les grands chefs, comme le prince d'Orenge qui estoit de nouveau arriué, à qui le Roy donnoit grand credit aux affaires de la guerre: & tous autres chefs de guerre, cerchoyent vne honneste issuë par appointment, veu que l'Hiuer approchoit qu'il n'y auoit point d'argent, & que le nombre des François estoit petit, & plusieurs malades, & s'en alloient chacun iour sans congé: & d'autres à qui le Roy donnoit congé. Mais tous les sages ne pouuoient garder ceux dont j'ay parlé, demander au duc d'Orleans qui ne bougeast, lesquels se meirent en grand peril, & se fioyent sus le nombre des Allemans, dont nous asseuroit le baillif de Digcon, auquel aucuns auoyent mandé qu'il ame-

nast

nast ce qu'il pourroit, & estoit vne compagnie mal vnée, & chacun disoit & escriuoit ce qu'il vouloit.

*Comment le duc d'Orleans fust assiegé dedans la ville de Nouarre, & en extreme necessité des viures, attendant le secours du Roy Charles qui demouroit beaucoup à venir, à cause de la longue alternation de son conseil, & delibération, & de la mort de la marquise de Montferrat.*

## C H A P. X L.



Eux qui ne vouloyét point d'accord, ne qu'on se trouuast ensembable pour en parler, disoit que le Roy ne deuoit point commencer: mais deuoit laisser parler ses ennemis, qui aussi disoyent ne vouloir commencer les premiers: & tousiours s'aduançoit le temps en la destresse de ceux de Nouarre, & ne parloyent plus leurs lettres, que de ceux qui mouroyét de faim chacun iour, & que plus ne pouuoient tenir que dix iours, & puis huit, & telle heure les veis à trois: mais auant passerent les termes que ils auoyent baillé: Bref on n'auoit veu de long temps si grosses necessitez, & cent ans auant que fussions nez, ne souffrirent gens si grande faim, comme ils souffrirét

leans. Et estant les choses en ce train, mourut la marquise de Montferrat, & y eust quelques diuisions leās, pour le gouvernement que demandoit le marquis de Saluces, & d'autre part le seigneur Constantin, oncle de la feuë marquise, qui estoit Grec, & elle Grecque, & fille du Roy de Sonie, tous deux destruits par le Turc: ledit seigneur Constantin s'estoit mis fort au chasteau de Casal, & en auoit les deux fils en ses mains, dont le plus grand, n'auoit que neuf ans du feu marquis, & de ceste sage & belle dame, qui estoit morte en l'aage de vingt & neuf ans, & grande pertisanne des François: autres particuliers, taschoyēt encores audit gouvernement, & estoit en grande question sur le Roy, pour ceux qui les soustenoyēt: ledit seigneur m'ordonna y aller, pour accorder ceste question à la seureté des enfans, & au gré de la pluspart du pays, doubtant que le different ne leur feist appeler le duc de Milan: & le seigneur de ceste maison, nous estoit bien seant.

Il me desplaisoit fort de partir que ie ne meisse en train de reprendre ceste paix & veu les maux qu'ay dit, & approcher l'Hiuer: & doubtois que ces prelatz ne fussent causé de ramener le Roy à la bataille, qui estoit

estoit mal fourni, s'il ne venoit force estrangers, comme Suysses: encores s'ils venoyent si forts comme lon disoit, il n'y auoit que danger pour le Roy de se mettre en leurs mains, & estoient les ennemis fort puissans, & logez en lieu fort de situation, & bien fortifiez: confidez ces choses, m'aduenturay de dire au Roy, qu'il me sembloit qu'il vouloit mettre sa personne, & estat en grand hazard pour peu d'occasion: il luy deuoit souuenir que il auoit esté en grand peril à Fournoüe: mais là auoit esté contraint, & ici n'y auoit aucune cōtrainte, & ne deuoit point laisser prendre quelque honneste appointment, pour ces paroles qu'on disoit que il ne deuoit point commencer, & que s'il vouloit ie le ferois bien parler, en sorte que l'honneur des deux costez y seroit bien gardé. Il me respondit que ie parlasse à monseigneur le cardinal, ce que ie fey: mais il me faisoit d'estranges responses, & desiroit la bataille, & tenoit la victoire seure à son dire, & disoit que lon luy auoit promis dix mille ducats de rente, pour vn fils, par le duc d'Orleans, s'il auoit ceste duché de Milan. Le lendemain, ie vins prendre congé du Roy pour m'en aller à Casal, & y auoit enuiron

journee & demie, ie rencontray monsieur de la Trimouille, à qui ie cōtay cest affaire, parce qu'il estoit des prochains du Roy, demandant si encores luy en deuois parler, il me reconfirma qu'oüi, car chacun desiroit de se retirer. Le Roy estoit en vn iardin, ie reprins les paroles dessusdites deuant le cardinal, qui dist que luy qui estoit homme d'eglise deuoit cōmencer: ie luy di que s'il ne commençoit, que ie commencerois: car il me sembloit bien que le Roy n'en feroit point mari, ne ses plus prochains, & ainsi parti, & au departir di à monseigneur le prince d'Orange, qui auoit la principale charge de l'ost, que si ie commençois rien, que ie luy adresserois: & allay à Casal, où iefus bien recueilli par tous ceux de ceste maison, & les trouuay la pluspart régez avec le seigneur Constantin, & sembloit à tous que c'estoit plus grande seureté pour les enfans: car il ne pouoit venir à la succession, & le marquis de Saluces y preëdoit droit. Iefey plusieurs iours assembler tant nobles que de gens d'eglise & des villes, & à leur requeste où de la pluspart, declaray que le Roy vouloit que ledit seigneur Cōstantin demeurast en son gouuernement: car veu la force du Roy de là

delà les Monts, & l'affection que le pays porte à la maison de France, ils ne pouoyent contredire au vouloir du Roy. Enuiron le troiesime iour que i'eus esté là, vint leans vn maistre d'hostel du marquis de Mantoüe, capitaine general des Venitiens, qui comme parent enuoyoit faire doleance, de la mort de ladite marquise. Et cestuy là & moy entraimes en paroles d'appointer ses deux osts sans combattre: car les choses sy disposoyent, & estoit logé le Roy en camp, pres Versailles: mais à la verité dire, il ne passa seulement que la riuere, & logea en son ost fort mal fourni de tentes & de pauillons, car ils en auoyent peu porté: & encores ceux là estoyét perdus, & ià estoit le lieu moite, pource que l'Hiuer approchoit, & est pays bas. Ledit seigneur n'y logea que vne nuit, & se retira le lendemain en la ville, mais le prince d'Orange, & comte de Foix, & de Vendosme, y print vn mal de flux, dont il en mourut, qui fust vn fort grād dommage, car il estoit beau personnage, ieune, & fort sage: & y estoit venu en poste, par ce qu'il estoit bruit qu'il y deuoit auoir bataille, car il n'auoit point fait le voyage en Italie avec le Roy: ceux ci y demourerent, le mareschal de Gye,

CRO. DV ROY CHARLES VIII.  
& plusieurs autres capitaines, mais la principale force estoit des Allemans, lesquels auoyent fait le voyage avec le Roy: car mal volontiers y demouroyent les François estans si pres de la ville, & plusieurs estoyent malades, & plusieurs partis, les vns avec cōgé, les autres sans cōgé dudit ost, iusques à mourir, & y auoit dix mille Italiques grosses, qui valent bié six lieuës Françoises, fort pays & mol, comme au pays de Flandres, à cause des fosses, qui sont au long des chemins, de l'vn costé & de l'autre: fort profonds, & beaucoup plus que ceux de Flandres. En l'Hiuer les fanges y sont fort grandes, & l'Esté la poudre: entre nostre dit ost & Nouarre y auoit vne petite place appelee Bourg, à vne lieuë de nous, que nous tentions, & eux en tenoyent vn autre, qu'on appelloit Camarian, qui estoit à vne lieuë de leur ost, & ià estoyent les cauës bien grandes à aller d'vn ost à l'autre. Comme i'ay commencé à dire, ce maistre d'hostel du marquis de Mantoüe, qui estoit venu à Casal, & moy, continuasmes nos paroles, & disoit les raisõs pourquoy son maistre deuoit euitter ceste bataille, & qu'il auoit veu le peril en quoy il auoit esté à la premiere, & qu'il combattoit par gens qui

nc

PAR PHILIP. DE COM. 433  
ne l'accoustrerēt iamais pour seruice qu'il leur feist, & qu'il deuoit entreprendre l'appointement: & moy, que ie luy aiderois de nostre costé, il me respondit que son maistre le voudroit: mais il faudra, comme autrefois m'auoit esté mandé, que nous parlissios les premiers, veu que leur ligue dont estoit le pape, le Roy des Romains, & d'Espaigne, & le duc de Milan, estoit plus grandes choses que le Roy: & luy disois que c'estoit folie de mettre ceste ceremonie, & que le Roy deuoit aller deuant qui estoit là en personne: & que les autres n'y auoyēt que leur lieutenant: & que moy & luy (comme mediateurs) commencerions s'il vouloit, mais que ie fusse seur que son maistre continuast, & tint: & cōclusines que i'y enuoyerois vne trompette en leur ost le lendemain, & escrirois aux deux prouidateurs Venitiens, l'vn appelé messire Luques Pisan, l'autre messire Marquisot Treuisan, qui sont offices deputez, pour conseillear leurs capitaines, & pourueoir aux affaires de leur ost.

*Comment il y eust plusieurs allees & venues tant du costé du Roy, que des ennemis, pour cuider traiter appointement, afin de sauuer le duc d'Orleans de la ville de Nouarre, ou il estoit assiégé.*

**E**N ensuyuant ce que nous auions conclu, ie leur escriui la substance de ce q' i' auois dit audit maistre d'hostel, & auois occasion de continuer l'office de bon mediateur, car ainsi l'auois conclu au partir de Venise, & aussi le Roy l'auoit bien agreable, & si me sembloit necessaire, car il se trouue tousiours assez de gens pour troubler vn affaire, mais il s'en trouue peu qui ayent affection & le vouloir ensemble d'accorder si grand different, ne qui voussissent endurer tant de paroles, qui se disent de ceux qui traitent telles affaires : car en tels grands osts il y a maintes differentes opinions : Lesdits prouidateurs furent ioyeux de ces nouvelles, & m'escriuirent que tost me seroyent responce : & par leurs postes le seroyent assauoir a Venise : tost eurent responce, & vint en l'ost du Roy vn comte qui estoit de Ferrare, lequel y auoit gens, car son fils ainsné y estoit a folde du duc de Milan, & cestuy là en estoit : & auoit ledit duc de Ferrare vn autre fils avec le Roy : ledit comte auoit nom le comte Albertin, & vint veoir messire Iean Iaques de Treuoul, sous couleur

leur du fils qu'il auoit avec ledit messire Iean Iaques, & s'adressa au prince d'Orange, ainsi qu'il auoit esté conclu entre ce maistre d'hostel, dont i'ay parlé, & moy : disant auoir commission du marquis de Mantoüe & des prouidateurs, & autres capitaines estans en leur ost, de demander sauf conduit pour ledit marquis & autres, iusques à cinquante cheuaux, à se trouuer à parler avec tels personnages qu'il plairoit au Roy ordonner : & ceux là cognoissoyent bien que c'estoit raison qu'ils vissent deuers le Roy ou les siens les premiers, & aussi qu'ils luy vouloyent bien faire cest honneur : & puis demanda congé de parler au Roy à part, ce qu'il feist, & à part le conseille de n'en faire rien, disant que cest ost estoit en grande peur, & que de brief destogeroit : & par ces paroles il monstroit assez vouloit rompre cest accord, & non point le faire n'y aider, combien que sa charge publique fust telle qu'auetz ouï : & fut present à ces paroles ledit messire Iean Iaques de Treuoul, grand ennemi du duc de Milan, & volontiers eust rompu ladite paix, & sur tout le maistre dudit comte messire Albertin : le duc de Ferrare y desiroit fort la guerre, pour la grande

ininitié qu'il auoit aux Venitiens à cause de plusieurs terres qu'ils tenoyent de luy, comme le Polesan, & plusieurs autres, & estoit venu en l'ost du dessufdit duc de Milan qui auoit sa fille pour femme. Et dès ce que le Roy eust ouï parler ledit comte, il me feist appeler, & eust en conseil fil bailleroit ce sauf conduit ou non. Ceux qui vouloyent rompre la paix, comme messire Jean Iaques, & autres, qui parloyent en faueur du duc d'Orleans (ce leur sembloit) monstroyent vouloir la bataille: mais ils estoient gens d'eglise, & ne s'y fussent point trouuez: disoyent estre bien assurez que les ennemis deslogeroient, & qu'ils mouroyent de faim, autres disoyent autres raisons, & l'estois de ceux là que plustost nous aurions faim, qu'eux qui estoient en leur pays, si auoyent la puissance trop grande pour s'enfuir, & ne se laisser destruire, & que ces paroles venoyent de gens qui vouloyent qu'on se hazardast, & combattist pour les querelles: toutesfois pour abreger le sauf conduit, fut accordé & enuoyé, & dit que le lendemain à deux heures apres midi, ledit prince d'Orenge, le mareschal de Gye, le seigneur de Piennes, & moy en leur compagnie, nous trouuerions entre Bourg

& Camarian: pres d'une tour ou il faisoient le guet, & que là parlerions ensemble, & nous y trouuâmes bien accompagnez de gens d'armes: ledit marquis & vn Venitien qui auoit la charge de leurs Estradiots y vindrent, & vserent d'honnestes paroles, disans que de leur part ils desiroient la paix: & fut conclud que pour parler plus à loisir ils viendroient le lendemain quelques gens des leurs en l'ost, & que le Roy apres enuoyoit des siens aux leurs, & ainsi ce feist: & le lendemain deuers nous messire Franciscot Bernardin, vicomte pour le duc de Milan, & vn secretaire du marquis de Mantouie, & nous trouuâmes avec eux ceux que i'ay nommez, & le cardinal de saint Malo: & entraâmes en la pratique de la paix, & demandoient Nouarre, en laquelle cité estoit assiegé le duc d'Orleans: aussi demandions Gennes, disant que c'estoit fief de Roy, & que ledit duc de Milan l'auoit confisqué: eux s'excusoient, disans n'auoir rien entrepris cõtre le Roy que pour se defendre, & que ledit duc d'Orleans leur auoit prinse ladite cité de Nouarre, & commença la guerre avec les gens du Roy, & qu'ils croyoient que leurs maistres ne feroient rien de ce que

demandions : mais que toute autre chose vouldroyét faire pour complaire au Roy: ils furent là deux iours , & puis retournerent en leur ost où nous allasmes , ledit marschal de Gye, monseigneur de Piennes & moy, tousiours sur la demande de ceste cité , & bien eussions nous esté contents que Nouarre se fut mis en la main des gés du Roy des Romains, qui estoýét en leur ost , dont estoýent chefs messire Georges de Pierre Planne , & messire Federic Capelare , & vn nommé messire Hance : car nous ne le pouuions secourir que par la bataille que nous ne desirions point : & le disions parce que la duché de Milan est tenue en fief de l'empereur : & pour honnestement s'en descharger , plusieurs allees & venues sy feirent de nous en leur ost , & des leurs aux nostres sans conclusion : mais ie demourois tousiours au giste en leur ost : car tel estoit le uoloir du Roy qui ne vouloit rien rompre. Finablement y retournasmes, & d'auantage y vint le president de Ganni, pour porter la parole en Latin , & vn appelé monseigneur de Moruillier baillif d'Amiens: car iusques alors i'auois parlé en mauuais Italien, & estoýét à coucher nos articles. Et estoit nostre façon de proceder, que

si tost que nous estions arriuez au logis dudit duc, il venoit au deuant de nous, & la duchesse iusques au bout d'une galerie, & nous mettions tous deuant luy à l'entree en sa chambre, ou nous trouuions deux grands rangs de chaires l'un deuant l'autre, & bien pres l'un de l'autre, ils se seoyent de l'un des costez, & nous aussi de l'autre : premier estoit assis de son costé vn pour le Roy des Romains, l'ambassadeur d'Espagne, le marquis de Mantoüe, les deux prouidateurs Venitiens, vn ambassadeur Venitien, & puis le duc de Milan sa femme, & le dernier l'ambassadeur de Ferrare, & de leur costé ne parloit nul que ledit duc, & du nostre vn : mais nostre cōdition n'est point de parler si posément comme ils font, car nous parlions quelque fois deux ou trois ensemble, & ledit duc disoit, ho, vn, à vn.

Venant à coucher les articles, tout ce qui s'accordoit estoit escrit incontinent par vn secretaire des nostres, & aussi par vn de leur costé, & au departir le lisoýent les deux secretaires, l'un en Italien, & l'autre en François, & quād on se rassembloit aussi afin de voir si on y auoit point rien mué, & aussi pour nous abreger : & est bonne forme pour expedier grand af-

faire. Ce traité dura environ quinze iours & plus : mais dès le premier iour que commençames à traiter, fust accordé que monseigneur d'Orleans pourroit partir de là, & feismes vne trefue ce iour qui continua iour apres l'autre iusques à la paix : & pour seureté dudit duc, se mist en ostage le marquis de Mantoïe entre les mains du comte de Foix, qui tresuolontiers le feist, & plus pour faire plaisir, que pour crainte : & premierement nous feirent iurer que nous procederions à bon escient au traité de paix, & que nous ne le faisons point pour deliurer ledit duc d'Orleans seulement.

*Comment le duc d'Orleans & sa compagnie furent deliurez par appointment de la dure calamité de Nouarre ou ils estoient assiegez. Et de la descente des Suysses pour secourir le Roy & monseigneur d'Orleans.*

CHAP. XLII.

**L**E mareschal de Gye alla à ladite place avec d'autres du duc de Milan, & feist partir ledit duc d'Orleans seulement à petite compagnie, qui a grande ioye en sail- lit. Ils estoient tant pressez ceux de ladite place de faim, & de maladie, qu'il fallut que

que ledit mareschal laissast son nepueu appelé monseigneur de Romefort en ostage, promettant à ceux de dedans qu'ils partiroient tous dedans trois iours. Vous uez bien entendu comme parauant le baillif de Digeon auoit esté enuoyé de uers les Suysses par tous leurs costez pour assembler iusques à cinq mille hommes, qui à l'heure du parlement du duc d'Orleans de la place de Nouarre n'estoyent encores venus : car s'ils eussent esté venus, sans nulle doubte à mon aduis on eust combattu, & combien que lon fust bien seur qu'il en venoit plus largement que le nombre, qu'on demandoit, si n'estoit il possible d'attendre pour l'extremes famine qui estoit en ladite place: ou il mourut bien deux mille hommes, que de faim que de maladie, & le reste estoit si maigre qu'ils sembloient mieux morts que vifs, & croy que iamais hommes n'endurerent plus de faim que ne voudrois alleguer le siege de Hierusalem, & si Dieu les eust faits si iages que de vouloir mettre les bleds dedans qui estoient à l'environ de la ville, quand au premier ils la prindrent ils ne fussent iamais venus en cest inconuenient, & se fussent leurs ennemis leuez à leur grande honte. Trois iours ou quatre

apres le partement dudit duc d'Orleans dudit Nouarre fust accordé des deux costez, que tous les gens de guerre pourroyent assaillir, & furent ordōnez le marquis de Mantouë, & meſſire Galeas de S. Seurin, chef de l'armee tant des Venitiens que du duc de Milan, pour les conduire en ſeureté, ce qu'ils feirent & demoura la place entre les mains de ceux de la ville, qui feirent serment de n'y mettre ni François ni Italiens, iusques à ce que le tout fust conclu, & demourerent trente hommes au chasteau, à qui le duc de Milan laissoit auoir viures pour leur argent, ce qui leur en falloit pour chacun iour ſeulement, & ne croyoit on iamais ſans auoir veu la poureté de perſonnes qui en failloyent. Bien peu de cheuaux en faillit, car tout estoit mangé, & n'y auoit point ſix cens hommes qui se ſçeuſſent peu deffendre, combien qu'il en faillit bien cinq mille cinq cens: largement en demouroit par les chemins à qui les ennemis propres faisoient de l'aide, ie ſçay bien que l'en ſauuay bien cinquante pour vn eſcu apres du petit chasteau que les ennemis tenoyent, appelé Camarian, qui estoient couchez en vn iardin à qui on dōna de la ſoupe, & n'en mourut qu'vn: ſus le chemin

*De la peur des gens affamees qui ſortirent de Nouarre.*

min en mourut enuiron quatre, car il y auoit dix mille de Nouarre à Verſay, ou ils alloient. Le Roy vſa de quelque charité vers ceux qui arriuerent audit Verſay, & ordonna huit cens francs pour les departir en auſmones, & auſſi des payemens de leurs gages, & furent payez les morts & les viſs, & auſſi des Suyſſes dont il estoit bien mort quatre cens: mais quelque bien qu'on leur ſçeuſt faire il mourut biē trois cens hōmes audit Verſay, les vns par trop manger, les autres par maladie, & largement ſus les fumiers de la ville. Enuiron ee temps que tout fust dehors exceptez trente hommes qu'on auoit laiffé au chasteau dont chacun iour en faillit quelqu'un, arriuerent les Suyſſes en nombre de huit ou dix mille hommes en noſtre oſt, où y en auoit quelque deux mille qui auoyent ſerui le voyage de Naples.

Tous les autres demourerent auprès de Verſay enuiron à dix mille, & ne fust point conſeillé le Roy de laiffier ioindre ces deux bandes où estoient vingt & deux mille, & croy q'iamais ne se trouuerent de gés de leur pays enſemble, & ſelon l'opiniō des gens qui le cognoifſoyent, il demoura peu de gés cōbattans en leur pays

& vindrent la pluspart malgré qu'on en eust, & fallut deffendre l'entree du pays de Piedmont pour n'en laisser plus passer, où les fèmes & les enfans y fuffét venus.

On pourroit demander si ceste venue procedoit de grande amour, veu que le feu Roy Loys leur auoit fait beaucoup de biens, & les auoit aidé à eux mettre en la gloire du monde, & à la reputation. Vray est qu'aucuns vieux auoyent amour au Roy Loys onzième, & vint beaucoup de capitaines qui auoyent soixante & douze ans passez, qui auoyent esté capitaines contre le duc Charles de Bourgogne: mais la principale cause estoit auarice, & leurs grandes pouretes: car à la verité, tout ce qu'ils auoyent de gens combattans y vindrent. Tant de beaux hommes y auoit que ie ne vey iamais si belle compagnie, & me sembloit chose impossible de les auoir sçeu desconfire, qui ne les eust prins par faim, par froid, où par autre necessité.

Or faut venir au principal point de ce traité, le duc d'Orleans qui ià auoit esté huit ou dix iours à son aise & qui estoit accompagné de toutes sortes de gés, & à qui il sembloit bien qu'aucuns auoyent parlé de ce que tant de gens comme il

auoit

auoit dedans Nouarre avec luy s'estoyent laissez mener à ceste necessité, parloit fort de la bataille, & vn ou deux avec luy monseigneur de Ligni, & l'archeuesque de Rouen qui se mesloient de ces besognes: & deux où trois menus personages, forgerent aucuns Snyffes qui venoyent s'offrir à combattre, & n'alleguoyent aucune raison: car aussi le duc d'Orleans n'auoit plus en place que trente hommes au chasteau ou il n'auoit plus d'occasion de combattre: car le Roy ne pretendoit aucune querelle, & ne vouloit cōbattre, que pour sauuer la personne du duc & de ses seruiteurs: les ennemis estoient bien forts & estoit impossible de les prendre dedans leur ost, tant estoient bien clos & fermez de fossiez pleins d'eau & l'assiette propre, & n'auoyt à se defféde que de nous: car de ceux de la ville n'auoyent ils plus de crainte, ils estoient bien deux mille huit cens hommes d'armes bardez, & cinq mille cheuaux legers, onze mille cinq cens Allemans, menez par bons chefs, cōme de messire Georges de Pietre Planne, messire Federic Capelare, messire Hance, & autre grand nombre de gens de pied, & sembloit bien parler par volonté, de dire, qu'on les deust prendre

leans, ne qu'ils deussent fuir. Vne autre plus grande doubte y auoit, que si tous les Suyffes se trouuoient ensemble, qu'ils ne prinssent le Roy & tous les hōmes riches de sa compagnie, qui estoit bien foible au pris d'eux : & qu'ils ne les menassent en leur pays, & quelques apparēces i'en vey, comme verrez par la cōclusion de la paix.

*Comment la paix fust conclue entre le Roy & le duc d'Orleans d'un costé, & les ennemis de l'autre costé: & des conditions & articles qui furent contenus en ladite paix.*

## C H A P. X L I I I.

**E**stant toutes ces questions parmi nous, & que ledit duc d'Orleās en print debat avec le prince d'Orenge, iusques à le desinētir, nous retournerasmes ledit mareschal, le seigneur de Gennes, le president de Gannay, le seigneur Moruillier, le vidame de Chartres, & moy, en l'ost des ennemis: & conclusmes vne paix, croyans bien aux signes que voyons, qu'elle ne tiendroir point: mais nous auions necessité de la faire, pour maintes raisons qu'auz entēduēs, & pour la saison d'Hiuier, qui nous y contraignoit: & aussi par faute d'argent, & pour nous departir honorablement,

avec

avec vne honorable paix par escrit, qui se pourroit enuoyer par tout, comme elle fust: & ainsi l'auoit conclu le Roy en vn grand conseil, present le duc d'Orleans: la substance estoit que le duc de Milan seruiroit le Roy de Gennes, contre tout le monde: & en ce faisant il seroit equipper deux nauires à ses despens pour aller secourir le chasteau de Naples, qui encores tenoit: & l'annee apres de trois, & de sa personne seruiroit le Roy derechef à l'entreprinse du royaume, au cas que le Roy y retournaist, & donneroit passage aux gens du Roy: & en cas que les Venitiens n'acceptassent la paix dedans deux mois, & qu'ils voulussent soustenir la maison d'Arragon, il deuoit soustenir le Roy cōtre eux: moyennant que tout ce que le Roy prendroit de leurs terres, luy seroyēt bailliez, & employeroit sa personne & subiets, & quittoit au Roy quatre vingts mille ducats, de cent vingt quatre mille qu'il luy auoit presté en ce voyage, que le Roy auoit, & deuoit bailler deux ostages de Gennes pour seureté, & fust mis le chastelet entre les mains du duc de Ferrare, comme neutre pour deux annees entieres, & payoit ledit duc de Milan la moitié de la garde qui estoit audit chastelet, & le

ERO. DV ROY CHARLES VIII.  
Roy l'autre, en cas que le duc de Milan feist rien de Gennes contre le Roy: ledit duc de Ferrare pouuoit bailler ledit chastelet au Roy, & il deuoit bailler deux autres ostages de villes qu'il bailla:& aussi eussent fait ceux de Gennes, si le Roy n'eust esté si hastif de partir: mais de ce qu'il vint, il s'excusa. Dés ce que nous feusmes retournez de faire iurer ceste paix au duc de Milan, & que les Venitiens eurent prins terme de deux mois de l'accepter ou non: car plus auant ne se voulurent mettre, ledit seigneur iura aussi ladite paix, & dés le lendemain delibera de partir, comme celuy qui auoit tresgrande enuie de retourner en France, & aussi auoit toute sa compagnie: mais la nuit les Suysses qui estoient en nostre ost, se meirent en plusieurs conseils chacun avec ceux de son canton, & sonnerent les tabourins: & tindrent leur rang, qui est la forme de conseil, & ces choses que ie di me compta Lornay, qui estoit vn chef d'entr'eux, & tousiours a esté, & qui entend bien la langue, & estoit couché en l'ost, & vint aduertir le Roy. Les vns disoyent qu'ils prinssent le Roy, & toute sa compagnie, c'est à sçauoir les riches. D'autres ne l'y consentoyent

PAR PHILIP. DE COM. 441  
sentoyent point, mais bien qu'on luy demandast le payement de trois mois, disant qu'ainfi leur auoit esté promis par le Roy son pere, que toutes les fois qu'ils sortiroient de leurs pays avecques leurs bannieres, que tel payement deuoient auoir: autres vouloyent que l'on ne priast que les plus principaux sans toucher au Roy, & se disposerent de le executer, & auoyent ià moult largement de gens dedans la ville: mais auant qu'ils eussent conclud, le Roy partist, & tira vers Thurin, vne ville du marquis de Montferrat: toutefois ils auoyent moult fort grand tort, car il ne leur auoit point esté promis qu'vn mois de payement: aussi ne seruirent point. Pour fin de compte, on appointa avec eux: mais auant ils prindrent ledit baillif de Digeon, & Lornay: mais ce furent ceux qui auoyent esté à Naples, & qui tousiours auoyent esté leurs chefs, pour auoir vn payement de quinze iours pour eux en aller, mais les autres furent payez de trois mois: & monta bien le tout cinq cés mille francs: ils se fierent en pleges & en ostages, & ceci aduint des François propres, qui leur meirent cela en auant: car vn de leurs capitaines en vint aduertir le prince

d'Orége, qui le dist au Roy, & c'estoit par despit de ceste paix. Si tost que le Roy fust arriué à Thurin, enuoya vers le duc de Milan ledit mareschal de Gannay & moy afin qu'il voulust venir vers ledit seigneur, pour parler à luy: & luy distmes plusieurs raisons pour le faire venir, & que ce-la seroit la vraye confirmation de la paix: il nous dist plusieurs raisons au contraire, & s'excusa sus aucunes paroles que monseigneur de Ligny auoit dites, qu'on le deuoit prendre quand il fust deuers le Roy à Paule: & d'autres paroles qu'auoit dites le cardinal, qui auoit tout le credit avec le Roy: il est bien vray que plusieurs folles paroles auoyent esté dites, de qui que ce fust, ie ne sçay: mais pour lors le Roy auoit enuie d'estre son ami: il estoit en lieu appelé Bolie, il vouloit bien parler vne barriere entre deux, & vne riuere: quand le Roy eust sçeu ceste response, il tira à Quiers, ou il n'arresta qu'une nuit ou deux: & print son chemin pour passer les Môts, & me renuoya à Venise, & d'autres à Gennes, pour armer ces deux nauires que ledit duc deuoit prester: mais de tout ne feist rien, & leur laissa faire grande despense & grand apprest, & puis les garda de partir: mais au contraire il en enuoya

enuoya deux contre nous, en lieu de tenir promesse.

*Comment le Roy renuoya le seigneur d'Argenton à Venise pour les conditions de la paix, lesquelles refuserent, & des tromperies du duc de Milan.*

CHAP. XLIIII.

**M**A charge estoit à Venise, sçauoir s'ils vouldroyent ceste paix, & passer trois articles: le premier rendre Monopoli qu'ils auoyent prins sur nous: l'autre de retirer le marquis de Mantouë, & autres qu'ils auoyent au royaume de Naples, au seruice du Roy Ferrand: la tierce, qu'ils declarassent que le Roy Ferrand n'estoit de la ligue que ils auoyent faite de nouveau, où estoit nommé seulement le pape, le Roy des Romains, le Roy d'Espagne, & le duc de Milan: & quand l'arriuai audit lieu de Venise, ils me recueillirent honorablement, mais non point tant qu'ils auoyent fait au premier coup: aussi nous estions en paix, ie di ma charge au duc de Venise, & il me dit que ie fusse le tresbien venu, & que de bref il me feroit response, & qu'il se conseileroit avec son Senat. Par trois

iours ils feirent processions generalles, & grandes aumosnes, & sermons publiques: priant nostre Seigneur qu'il leur donnast grace de prendre bon conseil, & me fust dit que souuent le font en cas semblable. Et à la verité ce me semble la plus reuerente cité que i'aye iamais veüe aux choses ecclesiastiques, & qui ont leurs eglises mieux parees & accoustrees, & en cela ie les tiés assez esgaux aux Romains: & croy que la grandeur de leur seigneurie vient de là, qui est digne d'augmenter plus que d'appetisser. Pour conclusion, de mon affaire i'attendi quinze iours auant qu'auoir response, qui fust de refus de toutes mes demandes, disant, n'auoir aucune guerre avec le Roy: & que ce qu'ils auoyent fait, estoit pour aider à leur allié le duc de Milan, que le Roy vouloit destruire: & feirent parler à part avec moy le duc, qui m'offrist bon appointment, qui fust que le Roy Ferrand feroit hommage au Roy, du royaume de Naples, & du consentement du pape: & qu'il payeroit cinquante mille ducats l'an, de cens, & quelque somme contant: & qu'ils pretendoient & entendoient moyennant ce prest, auoir entre leurs mains les places qu'ils ont en la Pouille: comme Brandis,

dis, Otrante, Tranne, & autres: & aussi bailleroit ledit Dom Ferrand, ou laisseroit au Roy quelque places au quartier de la Pouille pour seureté, & vouloyent dire Tharente, que le Roy tenoit encores, & en eust baillé vne ou deux d'auantage: & s'offroyent de les bailler de ce costé, par ce que c'estoit le plus loin de nous, & en lieu pour seruir contre le Turc: dont le Roy auoit fort parlé quand il entra en Italie, disant qu'à ceste fin il faisoit ceste entreprinse: & pour en estre plus pres, qui fust vne tresmeschante inuention: car c'estoit mensonge, & l'on ne scauroit celer à Dieu les penrees: outre m'offroit ledit duc de Venise, que si ledit Roy vouloit entreprendre contre le Turc, qu'il auroit assez de places en ce que ie di, & que toute Italie y contribueroit, & que le Roy des Romains feroit la guerre de son costé aussi, & que le Roy & eux tiendroyent toute Italie, & qu'aucun ne contrediroit à ce qu'ils en ordonneroyent: & que pour leur part seruiroyent le Roy avec cent galeres à leurs despens, & de cinq mille cheuaux par terre. Je prins congé dudit duc & seigneurie, disant que i'en ferois le rapport au Roy: ie reuins à Milan à Nigefue, où estoit

vn maistre d'hostel du Roy, appelé Rigault d'Orelles, ambassadeur pour le Roy. Ledit duc vint au deuant de moy, feignant chasser: car ils sont ainsi honorables aux ambassadeurs: il me feist loger en son chasteau en tresgrand honneur. Le luy suppliy de pouuoir parler à luy à part, il dit qu'il le feroit: mais il monstrois signe de ne le chercher point. Et le voulois presser de ces nauires qu'il nous auoit promis, par ce traité de Versay, qui estoient en estat de partir. Et encorcs tenoyent ledit chasteau de Naples: & il feignoit de ne les bailler. Et estoit à Genes pour le Roy, Perou Desbaucher son maistre d'hostel, & Estiéne de Neues, qui soudainement m'escriuirent dès ce qu'ils sceurent ma venue là, se doulans de la tromperie du duc de Milan, qui feignoit de leur bailler les nauires. Et au contraire, en auoit enuoyé deux contre nous: vn iour respondit le gouverneur de Genes, qu'il ne souffriroit point que lescdites nauires fussent armez des François, & qu'en chacun n'en meneroit que vingt cinq. Et maintes autres excuses de ceste sorte, dissimulant & attendât les nouvelles que ledit chasteau de Naples fust rendu, ou ledit duc scauoit bien qu'il

ny auoit viures que pour vn mois ou auiron. Et l'armee qui se faisoit en Provence, n'estoit point suffisante pour faire ledit secours sans lescdites deux nauires: car les ennemis auoyent deuant ledit chasteau grosse armee de mer, tant de eux que des Venitiens & du Roy d'Espaigne. Trois iours ie fus avec ledit duc: l'vn iour il meist en conseil se courrouçât, que ie ne trouuois pas bonne la response qu'il faisoit touchant lescdites nauires, & disoit que par le traité de Versay, il auoit bien promis de seruir avec deux nauires, mais qu'il n'auoit point promis de laisser monter aucuns François dessus. A quoy ie respondi que ceste excuse me sembloit bien maigre: & que si d'adventure il me prestoit vne bonne mule pour passer les Monts, que feroit il pour moy de la me faire mener, & que ie n'en eusse que la venue, sans pouuoir monter dessus? Apres long debat, il me retira en vne galene à part: là luy monstray la peine que d'autres & moy auions prins pour ce traité de Versay, & le peril en quoy il nous mettoit d'aller ainsi au contraire, & faire ainsi perdre au Roy ses chasteaux, qui estoit la totale perdition du royaume de Naples, qui feroit haine perpe-

uelle entre le Roy & luy. Et luy offris la principauté de Tharente, avec la duché de Bar, car il la tenoit: luy disois le peril en quoy il se mettoit, & toute Italie: de vouloir consentir que les Venitiens eussent ces places en la Pouille. Il confessoit que ie disois de tout verité, par especial des Venitiens: mais pour toute conclusion il me dit, qu'il ne pourroit pas trouuer avecques le Roy aucune seurte ne fiance. Apres ces deuises, ie prins congé dudit duc de Milan, lequel me conduist vne lieuë: & au partir aduisa vne plus belle mensonge. Ainsi on doit parler des princes, & luy sembloit bien que ie m'en allois bien melancholique. Ce fust, qu'il me dist soudainement, comme vn homme qui change de propos, qu'il me vouloit monstrier vn tour d'ami, afin que le Roy eust occasion de me faire bonne chere, & que le lendemain il seroit partir messire Galeas, qui estoit le tout quand il nommoit cestuy là, pour aller faire partir lesdites nauires, & ioindre avec nostre armee. Et que s'il vouloit faire seruice au Roy, que de luy sauuer son chasteau de Naples, & qu'en ce faisant il luy sauueroit le royaume de Naples: il disoit vray, s'il l'eust fait: & que

quand

quand elles seroyent parties, il m'escriroit de sa main, afin que par moy le Roy eust des nouvelles le premier, & qu'il veid que ie luy aurois fait ce seruice, & que le courrier me ioindroit auant que ie fusse à Lyon. Et en ceste bonne esperance partis, & me mis à passer les Monts, & n'ouïs venir poste derriere moy, que ie ne cuidasses que ce ne fust celuy qui me deuoit apporter les lettres dessusdites, combien que i'en faisois quelque doubte, cognoissant l'homme. Et vins iusques à Chamberi, ou ie trouuay monseigneur de Sauoye, qui me feist tresbonne chere, & me retint vn iour. Et puis ie vins à Lyon, sans ce que mon courrier vint du tout faire mon rapport au Roy: qui lors estoit attendant à faire bonne chere, & iouster. Et d'autre chose ne luy chaloit. Ceux qui auoyent esté courroucez de la paix de Versay, furent fort ioyeux de la tromperie que nous auoit fait le duc de Milan, & en creust leur autorité. Et me lauèrent bien la teste, comme on a accoustumé faire aux cours des princes en semblable cas. I'estois bien iré & marri: & ie comptay au Roy, & monstray par escrit l'offre que les Venitiens luy faisoient, qu'auetz entendu deuant, dont il ne feist

aucune estime: & moins encores le cardinal de saint Malo, qui estoit celuy qui conduisoit tout. Toutesfois i'en parlay aussi vne autrefois. Et me sembloit qu'il eust bien mieux valu accepter ceste offre que de perdre le tout: & aussi ie ne vois point gens pour conduire telle entreprinse, & ne appeloient aucun qui leur peult aider, ou le moins souuent qu'ils pouuoient. Le Roy l'eust bien voulu, mais il estoit fort craintif de desplaire à ceux à qui il donnoit le credit: & par especial à ceux qui menoyent ses finances, comme ledit cardinal ses freres & parens. Et est belle exemple pour les princes: car il faut que ils prennent la peine de conduire eux mesmes leurs affaires pour le moins, & quelque fois en appeler d'autres, selon les matieres, & les tenir presque esgaulx: car fil en y a vn plus grand, les autres le craignent, comme feist le Roy Charles huitiesme, & à fait iusques ici, qui tousiours en a eu vn: cestuy là est le Roy & le seigneur quant à l'effet, & se trouue le maistre mal serui, comme il a fait de ces gouverneurs qui ont tresbien fait leurs besongnes, & mal les siennes. Et en cesté moins estimé.

*Comment*

*Comment le Roy estant retourné en France, meist en oubli ceux qui estoient demourés à Naples, & furent long temps sans recevoir lettres, nouvelles, & secours: & vnoyés en grande perplexité iusques au desespoir. Et comment monseigneur le Dauphin mourust, dont le Roy & la royne menerent grand deuil.*

## C H A P. XLV.

**M** On retour à Lyon fust l'an mil- L'an mil-  
le quatre cens quatre vingts & 495.  
quinze, le dernier iour de Decembre: auquel lieu estoit ià arriué le Roy avec son armee, & auoit esté dehors audit voyage vingt & deux mois. Et tenoyent encores audit royaume de Naples monseigneur de Montpensier lieutenant du Roy, & à Salerne avec le prince du lieu, & monseigneur d'Aubigni en Calabre, ou presque tousiours il auoit esté malade: mais bien & grandement y auoit serui: & messire Gracié des guerres estoit en la Bresse, Dom Julien au mont saint Ange, & George de d'Esuli à Tharente: mais le tout tât poure, que lon ne le scauroit penser. Estans abandonnez, sans à grande peine vne nouvelle ou lettres, & celles qu'ils auoyent n'estoyent que men songes, & promesses sans effet. Car comme dit est, de foy le Roy ne faisoit rien, &

qui les eust fournis des sommes d'argent à heure dont à despèdu six fois le double, iamais n'eussent perdu le royaume. Et finalement vindrent quarante mille ducats seulement, qui leur furent enuoyez quand tout fut perdu, pour part de leur folde d'un an. Et y a plus que s'ils fussent arriuez vn mois plustost, les maux & hōtes qui leur aduindrent, comme entendez ne leur fussent pas aduenus ne les diuisions, & tout par faute que le maistre n'expedioit rien de luy, ni escoutoit les gens qui en venoyent, & ses seruiteurs qui s'en mesloyent, estoient peu experimentez & paresseux, & croy que quelqu'un auoit intelligence avec le pape, & sembloit que Dieu laissast de tous points, à faire la grace au Roy qu'il luy auoit faite à l'aller. Apres que le Roy eust seiourné à Lyon deux mois ou enuiron, luy vindrent nouvelles comme monseigneur le Daulphin son seul fils estoit en peril de mort, & trois iours apres luy vindrent nouvelles qu'il estoit trespaslé. Ledit seigneur en eust dueil, comme la raison le veut: mais peu luy dura le dueil, & la royne de France duchesse de Bretagne appelee Anne, en mena aussi grand dueil, qu'il n'est possible que femme peut faire, & longuement luy

luy dura ce dueil, & croy qu'outre la mort naturelle que les meres ont accoustumé d'auoir de la perte de leurs enfans, que le cœur luy iugeoit quelque grand dommage à venir au Roy son mari: dura peu ce dueil (comme dit est) & la voulut reconforter de faire danser deuant elle, & y vindrent aucuns ieunes gentilshommes, que le Roy feist venir pour danser: & entre les autres y estoit le duc d'Orleans, qui pouoit bien auoir trente quatre ans, car il sembloit bien qu'il eust grand ioye de ladite mort, à cause qu'il estoit le plus prochain de la couronne apres le Roy, & furent long temps apres sans parler ensēble pour ceste cause. Ledit Daulphin auoit enuiron trois ans, bel enfant & audacieux en paroles, & ne craignoit point les choses que les autres enfans ont accoustumé de craindre, & vous di que pour ces raisons le pere en passa aisément son dueil, ayant desia doubte, que si tost que c'est enfant fut grand, qu'il continuât ces conditions, il ne luy diminuast l'autorité & puissance: car ledit Roy ne fut iamais que petit homme de corps, & peu entendu: mais estoit si bon qu'il n'est possible de veoir meilleure creature. Or entendez qu'elles sont les miseres des grands

rois & princes qui ont peur de leurs propres enfans. Le Roy Loys onzième son pere, en auoit eu peur, qui fust si sage & vertueux : mais bien sagement y pourueut : car en l'age de quatorze ans il le laissa Roy. Ledit Roy Loys auoit fait peur à son pere le Roy Charles septiesme, car il se trouua en armes, & en assemblée contre luy, avec aucuns seigneurs & cheualiers de ce royaume, en matiere de broiillis de court, & de gouuernement : & le m'a maintes fois compré ledit Roy Loys onzième, qui auoit enuiron l'age de treize ans : mais cela ne dura point.

Mais depuis qu'il fut homme, il eut grande diuision avec ledit Charles septiesme son pere, & se retira au Daulphiné, & de là en Flâdres, laissant ledit pays du Daulphiné audit Roy son pere. Et est parlé de ce propos au commencement de ces memoires, touchant le regne du Roy Loys onzième. Aucune creature n'est exempte de passion ; & tous mangent leur pain en peine & en douleur : nostre Seigneur leur promist dès ce qu'il feist l'homme, & loyaument l'a tenu à toutes gens : mais les peines & labeurs sont différentes, & celles de l'entendement les plus grandes, & celles du corps sont les moindres, cel-

les des sages sont tout d'une façon, & celles des fols d'une autre aussi : mais trop plus de douleur & passion porte le fol que le sage, combien qu'à plusieurs semble le contraire, & si ont moins de reconfort les poures gens qui traouillent & labourét pour nourrir eux & leurs enfans, & payent la taille & les subsides à leurs seigneurs deuroyent viure en grand desconfort, si les grands princes & seigneurs n'auoyent que tous plaisirs en ce monde, & eux traouail & misere : mais la chose va bien autrement : car si ie me voulois mettre à escrire les passions que j'ay veu porter aux grands, tant hommes que femmes depuis trente ans seulement, j'en ferois vn gros liure : ie n'entends point de ceux qui sont des conditions de ceux qui sont nommez au liure de Bocace : mais j'entens ceux & celles qu'on void en toute riche santé & prosperité, & ceux qui ne les pratiquoyent point de si pres comme moy, les reputoyent estre bien heureux, & si ay veu maintes fois leurs desplaisirs & douleurs, estre fondez en si peu de raison, qu'à grâde peine l'eussent voulu croire les gens qui ne les hantoyent point, & la pluspart estoient fondez en souspeçons & rapports, qui est vne mala-

**CRO. DV ROY CHARLES VIII.**  
 die cachée, qui regne aux maisons des  
 grands princes, dont maint mal aduient,  
 tant à leurs personnes, qu'à leurs serui-  
 teurs & subiets: & s'en abregent tant leur  
 vie, qu'à grâde peine fest veu aucun Roy  
 en France depuis Charlemaigne, auoir  
 passé soixante ans pour ceste suspicion.  
 Quand le Roy Loys onzième vint & ap-  
 procha du terme, estant malade de ceste  
 maladie se iugeoit desia mort. Son pere  
 Charles septième qui tant auoit fait de  
 belles choses en France estant malade, se  
 meist en fantasie qu'on le vouloit empoi-  
 sonner: parquoy il ne voulut iamais mar-  
 ger. Autres soupçons eust le Roy Char-  
 les sixième, qui deuint fol, & tout par  
 rapport, qui doit estre reputé à grande  
 faute aux princes qu'ils ne les aduerent  
 ou font aduerer, quand ce sont choses qui  
 leur touchent, encores que ne fussent de  
 trop grande importâce: car par ce moyen  
 ils n'en auoyent point si souuent, & fau-  
 droit aux personnes l'un deuant l'autre,  
 à entens de l'accusateur & de l'accusé, &  
 par ce moyen ne se feroit aucun rapport  
 s'il n'estoit veritable: mais il en y a de si  
 bestes, qu'ils promettent & iurent n'en  
 dire rien: & par ce moyen ils emportent  
 aucunes fois ces angoisses, dont ie parle,  
 & si

& si hayent le plus souuent les meilleurs,  
 & les plus loyaux seruiteurs qu'ils ayent,  
 & leur font des dommages à l'appetit &  
 rapport de plusieurs méchans, & par ce  
 moyen font de grands torts, & de grands  
 griefs à leurs subiets.

*Letres pas de monsieur le Dauphin, seul fils du Roy  
 Charles huitième, qui fut enuiron le commencement  
 de l'an mille quatre cens quatre vingts & seize, qui  
 luy fut la plus grande perte que iamais luy fist ad-  
 uenue, ne qui luy peust aduenir: car iamais n'a plus  
 eu enfans qui ait viscu. Ce mal ne vint point seul, car  
 en propre temps luy vindrent nouvelles que le cha-  
 teau de Naples estoit rendu par ceux que monsei-  
 gneur de Montpencier y auoit laissez par faueur: &  
 aussi pour auoir les ostages que ledit seigneur de  
 Montpencier auoit baillez, qui estoient monsieur  
 d'Alepoc, un des enfans de la Marche d'Ardaïne,  
 & un appelé de la Chapelle de Loudonnois, & un  
 appelé Jean Roquebertin Castelhan, & recuindrent  
 par mer ceux qui estoient audis chasteau.*

CHAP. XLVI.



Ne autre honte & dommage  
 luy aduint, qu'un appelé Entra-  
 gues, qui tenoit la Citadelle de  
 Pise, qui estoit le fort, & qui te-  
 noit ceste cité en subiection, fut baillee  
 par ledit Entragues aux Pisans, qui estoit  
 allé contre le serment du Roy, qui deux

fois iura aux Florentins de leur rendre ladite Citadelle & autres places, comme Sarezane, & Seresanelle, Pietresancte, Librefacto, & Mortion, que les Florentins auoyent presté audit seigneur à son grád besoin & necessité, à son arriuce en Italie. & donné six vingts mille ducats, dont il n'en restoit que trente mille à payer. En quelque autre endroit en a esté parlé: mais toutes ces places furent vendues. Les Geneuois acheterent Sarezane & Seresanelle, & leur vendit vn bastard de S. Paul. Pietresancte vendit encores ledit Entragues aux Luçois, & Librefacto aux Venitiens: le tout à la grande honte du Roy & de ses subiets, & dommage & consommation de la perte du royaume de Naples. Le premier serment (comme dit est ailleurs) que le Roy feit de la restitution desdites places fust à Florence sur le grand autel de la grande eglise de S. Iean. Le second fust en Ast, quand il fut retourné luy pr. sterent les Florentins trente mille ducats contant audit seigneur qui auoit eu bien grand besoin, par la condition que si Pise se rendoit que le Roy ne payeroit rien de ladite somme, & seroyét rendus les gages & bagues qu'on leur bailloit, & si deuoient prester audit seigneur

gneur encore les soixante mille ducats, & faire payer contant au royaume de Naples, à ceux qui encores estoyent là pour le Roy, & tenir audit royaume trois cens hommes d'armes continuellement à leurs despens, au seruice dudit seigneur iusques à la fin de l'entreprinse. Et pour ceste mauuaistté dite, rien ne se feist de ces choses, & fallut rendre lesdits trente mille ducats que les Florentins auoyent presté: & tout ce dommage par faute d'obeissance, & pour rapports en l'oreille: car aucuns des plus pres de luy donnerent cœur audit Entragues d'ainfi le faire. En ce mesme temps deux mois plus ou moins au commencement de ceste annee mille quatre cens quatre vingts & seizé, voyant monseigneur de Montpencier, & le seigneur Virgile Vrsin, messire Camille Vitelli, & autres capitaines François, que tout estoit ainsi perdu, ils se meirent aux champs & prindrent quelques petites places: & la leur vint au deuant le Roy Ferrand, fils du Roy Alphonse, qui estoit vouié de religion, & avec ledit marquis de Mantoüe, frere de la femme dudit Montpencier, & capitaine general des Venitiens qui trouuerent logé ledit de Montpencier à vne ville appelee Lestelle,

lieu aduantageux pour auoir viures en vn haut, & fortifierent leurs logis comme ceux qui craignoient la bataille: car ledit Roy Ferrand & ses gens auoyent tousiours esté battus en tous lieux. Et ledit marquis en venant à Fournoije, ou nous auions combattu, & auoyent les Venitiens engagé six places en la Pouille de grande importance, comme Brandis, Tranne, Calipoli, Tranne, Monopoli & autres: trouuerent aussi qu'ils auoyent prins sur nous qui valoit peu, & prestèrent quelque somme d'argent audit Roy Ferrand, & conterent le seruice de leurs gens d'armes qu'ils auoyent audit royaume, & tiennent lesdites places pour deux cens mille ducats: & puis veulent compter la despenſe de les garder. Et croy que leur intention n'est point de les rendre: car ils ne l'ont point de couſtume quand elles leur sont bien ſeantes, comme sont ceux ci qui sont de leur costé du Gouffre de Venise, & par ce moyen sont vrais seigneurs du Gouffre: qui est vne chose que ils desirent, & me semble que dudit Otrante, qui est le bour du Gouffre, y a neuf cens mille iusques à Venise. Le pape y a eu autres places entre deux: mais il faut que tout paye gabelle à Venise, qui

qui veut nager par ledit Gouffre: & est grande chose à eux d'auoir acquises ces places, que beaucoup de gens n'entendoient & en tirerent grands bleds & huiles, qui leur sont deux choses bien ſeantes. Audit lieu dont ie parle, suruint question entre les nostres, tant pour les viures qui commencerent à diminuer, que pour faute d'argent: car il estoit deu aux gens d'armes vn an & demi & plus, & auoyent enduré grandes pouretes: aux Allemans estoit aussi deu largement, mais non tant: car tout l'argent que monseigneur de Montpencier pouuoit finer au royaume, c'estoit pour eux, touteſſois il leur estoit deu vn an plus: ils auoyent pillé plusieurs petites villes dont ils estoient enrichis. Si les quarante mille ducats qu'il leur auoit promis enuoyer, eussent esté prests ou lon eust ſçeu qu'ils eussent esté à Florence, le debat qui y aduint n'y fut point aduenu: mais tout estoit sans espoir, m'ont dit plusieurs des chefs: si nos gens eussent esté d'accord pour combattre, il leur sembloit qu'ils eussent gagné la bataille: & quand ils l'eussent perdue, ils n'eussent point perdu les gens qu'ils perdirent en faisant vn si vilain accord qu'ils feirēt à Montpécier, & ledit Virgile

Vrsin qui estoient les deux chefs vouloyent la bataille, & ceux là sont morts en prison, & ne leur fut point obserué ledit appointment. Ces deux que ie di chargerent monseigneur de Perci, vn ieune cheualier d'Auergne d'auoir esté cause que l'on ne combattist, & qu'il estoit vn mauuais cheualier, & peu obeïssant à son chef. Il y auoit deux sortes d'Allemans en c'est ost, il y pouitoit auoir quinze cens Suyffes, qui y auoyent esté dès ce que le Roy y alla. Ceux là le seruïrent loyaument iusques à la mort, & tant que plus on ne scauroit dire: il en y auoit d'autres, que nous appellons communémēt Lansquenets, qui vaut autant à dire comme compagnons du pays, & ceux là hayent naturellement les Suyffes: ils sont de tous pays, comme de dessus le Rhin du pays Souane, il y en auoit du pays de Vaux en Senouie, & du pays de Gueldres: tout ceci montoit sept ou huit cens hommes, qu'on y auoit enuoyé nouvellement avec payement de deux mois, qui estoit mangé: & quand ils arriuerent là, ils ne trouuerent autre payement. Ceux ci se voyans en ce peril, ils ne nous porterent point l'amour que font les Suyffes: ils pratiquerent & se tournerent du costé dudit

audit Dom Ferrand: & pour ceste cause, & pour la diuision des chefs, nos gens firent vn villain appointment avec ledit Dom Ferrand, qui bien iura de le tenir, car ledit marquis de Mantouie voulust bien assureur la personne de son beau frere monseigneur de Montpencier. Par ledit accord ils se redirent tous en la main de leurs ennemis & leur baillerent toute l'artillerie du Roy, & leur promirent faire rendre toutes les places que le Roy auoit audit royaume, tant en Calabre ou estoit monseigneur d'Aubigni, que Gayette, & Tharente en la Brusie, ou estoit messire Gracien de Guyenne, & par ce moyen ledit Roy Ferrand les deuoit enuoyer en Piedmont par mer leurs bagues saues. Lesquelles ne valloyent gueres: ledit Roy Ferrand les feist tous mener à Naples, & estoient cinq ou six mille personnes, ou plus. Si deshonnesté appointment n'a esté fait de nostre temps, & n'en ay leu de semblable, fors celuy qui fust fait par deux conseillers Romains (comme dit Titus Liuius), avec les Sanoisiens, qu'on veut dire que sont ceux de l'ancienneté ainsi appellez lors les Furques Candines, qui est certain pays de montaignes. Lequel appointment les

Romains ne voulurent tenir, & renuoyèrent prisonniers les deux conseillers aux ennemis, & lors quand nos gens eussent combattu, & perdu la bataille, ils n'eussent point perdu tant de morts: les deux parts des nostres y moururent par famine ou peste dedás les nauires en l'isle de Prusse, ou ils furent enuoyez depuis par ledit Roy Ferrand: & mesmes y mourust monseigneur de Montpencier, aucuns disent de poison, & autres de fiebures ce que ie croy mieux, & ne croy point que de tout ce nombre il en reuint iamais quinze cens personnes: car des Suysses qui estoient bien treize cens il n'en reuint point plus de trois cens cinquante qui estoient tous malades, lesquels doyuent estre louiez de loyauté: car iamais ne voulurent prendre le parti du Roy Ferrand, & auant endurer la mort, comme plusieurs feirent audir lieu de Prusse tant de chaleur & de maladie comme de faim: car on les tint en ces nauires par long temps en si grande extremité de viures qu'il n'est possible de croire. Ie vey reuenir ceux qui en reuindrent, par especial les Suysses qui rapporterent toutes leurs enseignes, & monstroyent bien à leurs visages qu'ils auoyent beaucoup souff-

suffert, & tous estoient malades & quand ils partirent des nauires pour vn peu prendre l'air, on leur haussoit les pieds. Ledit seigneur Virgile s'en pouuoit bien aller en ses terres par ledit appointment, & son fils, & tous les Italiens qui seruoient le Roy: touteffois ils le retindrent & son dit fils legitime aussi, car il n'en auoit que vn bien, auoit vn bastard homme de bien appelé le seigneur Carlo: plusieurs Italiés de leur cōpagnie le destrousserent en s'en allant: si ceste mal aduéture ne fust tombee que sus ceux qui auoyent fait ledit appointment on ne les deuroit point pleindre: tost apres que ledit Roy Ferrand eust receu cest honneur dont i'ay parlé dessus, & que de nouueau auoit esté marié avec la fille de son grand pere le Roy Ferrand qu'il auoit de la sœur du Roy de Castille de present regnant: & si estoit sœur du Roy Alphonse son propre pere, qui estoit fille de treize ou quatorze ans, il print vne fiebure continue dont en peu de iours mourust, & vint la possession du royaume au Roy Federic, qui de present le tient, oncle dudit Ferrand. Ce me semble horreur de parler d'vn tel mariage, dont en ont fait là plusieurs en ceste maison de fresche memoire, comme depuis

trente ans en ça, & fust ladite mort bien tolt apres ledit appointment qui fust fait à Estelle, l'an mille quatre cens quatre vingts & seize, & s'excusoient ledit Dom Ferrand & ledit Dom Federic depuis qu'il fust Roy, sur ce que monseigneur de Montpencier ne faisoit point rendre ledites places qu'il auoit promis en faisant ledit traité: & Gayette & autres n'estoyent point pour lors en sa main, combien qu'il fust lieutenant du Roy, aussi n'estoyent point tenus ceux qui tenoyent les places pour le Roy de les rendre par son commandement, combien que le Roy n'y eust pas grandement perdu: car elles coustoyent beaucoup depuis à garder & auitailler: & si se perdirent les viures que on y enuoyoit par plusieurs fois, & ne pense mentir: car i'estois present à voir despulcher par trois ou quatre fois ceux qui allerent pour auitailler & secourir les chasteaux de Naples vn coup, & apres iusques à trois pour auitailler Gayette: mais ces quatre voyages qui y furent enuoyez, cousterent plus de trois cens mille francs: & si furent tous voyages perdus.

*Comment*

*Comment quelques alliances se pratiquerent entre le Roy & aucuns seigneurs d'Italie, tant pour Naples que pour de s' charger le duc de Milan, qui auoit trompé & deceu le Roy. Et fust le duc d'Orleans ordonné pour chef de l'armee, lequel n'y voulust entendre pour le temps, & fust l'entreprins rompue, aussi vne autre entreprinse contre Genes mal consultee qui eust semblable fin.*

## C H A P. XLVII.

**D**epuis le retour du Roy dudit voyage de Naples cōme dit est, il se tint à Lyon long tēps à faire re tournois & ioustes, desirant tousiours ne perdre point ces places dont i'ay parlé, & ne luy challoit qu'il luy coustast: mais aucune peine ne vouloit prendre pour entendre à son affaire: pratiques luy venoyent assez d'Italie & de grandes & seures pour le royaume de France qui est fort de gens & largemēt blēds en Prouence & Languedoc, & autres pays pour y enuoyer argent: mais à vn autre prince quē le Roy de France, seroit tousiours se mettre à l'hospital, de vouloir entēdre au seruice des Italiens & à leurs entreprinSES & secours: car tousiours y mettra ce qu'il aura, & n'acheuera point: car ceux ne seruent point sans argēt, & aussi ils ne pourroyent si n'estoit vn duc de M<sup>on</sup>, ou vnē

des seigneuries : mais vn pource capitaine  
encores qu'il ait bonne affection de seruir  
vn prince de la maison de France qui pre-  
tédroit au royaume, ou vn autre qui pre-  
tédroit droit à la duché de Milan, quelque  
loyauté qu'il en tint ne sçauoit demâder  
en Italie que la partialité, si ne vous sçau-  
roit il seruir gueres longuement apres le  
payement failli: car ses gens le laissoient,  
& le capitaine auoit perdu son vaillant:  
car la pluspart n'ont rien que le credit que  
leur donnent leurs gens d'armes, lesquels  
sont payez de leur capitaine, & l'vn se fait  
payer de celuy qu'il sert. Mais pour sa-  
uoir qu'elles ont esté ces pratiques que  
i'ay dit, si grandes furent qu'auant que  
Gayette fust perdue, encores depuis deux  
ans apres le retour du Roy, & que le duc  
de Milan ne tenoit choses qu'il eust pro-  
mises, qui ne faisoit point tout cela par  
tromperie ne maluillance, mais partie de  
crainte: car il craignoit que si le Roy es-  
toit si grand, qu'il ne le deffist. Apres  
il estimoit aussi le Roy estre de peu de  
tenue & seureté. Il fust entrepris finable-  
ment que le duc d'Orleans iroit en Ast,  
auec vn nombre de gens bon & grand, &  
le vey prest à partir, & tout son train par-  
tit: nous estions assurez du duc de Ferrar-

re, auec cinq cens homes d'armes, & deux  
mille hommes de pied, combien qu'il fust  
beau pere du duc de Milan, mais pour  
foster du peril ou il voyoit d'estre entre  
les Venitiens, & le duc, car pieça comme  
a esté autressois veu dessus. Lesdits Veni-  
tiens luy auoyent osté le Purlesin, & ne  
demandoyent que sa destruction, il eust  
preferé la seureté & de ses enfans à l'ami-  
tié de son gendre, & par aduerture luy  
sembloit que ledit duc s'appointeroit  
auecques le Roy quand il se verroit en  
ceste crainte. Et par sa main le marquis  
de Mantoüe qui n'agueres estoit capitai-  
ne des Venitiens, & encores estoit, mais  
en suspicion d'eux, & luy mal content  
d'eux, seiournoit auecques son beau pere  
le duc de Ferrare, auec trois cens hommes  
d'armes: & si auoit pour femme, & enco-  
res à la sœur de la duchesse de Milã, & fil-  
le du duc de Ferrare. Messire Iean Ben-  
tiuolle qui gouerne Boulongne, & est  
comme seigneur y eust fourni cent cin-  
quante hommes d'armes & deux de ses  
fils qui auoyent gens d'armes, & de bon-  
nes gens de pied: & si est assis au lieu où  
il pouoit bien seruir contre le duc de  
Milan. Florentins qui se verroyent de-  
struits si par quelque grand inconuenient

ne se refoudoyent de peur d'estre des-  
 saisis de Pise & autres places dont il a  
 esté parlé, fournissoyent huit cens hom-  
 mes d'armes & cinq mille de pied, & cela  
 à leurs despens, & auoyent prouision de  
 leurs payemens pour six mois. Les Vr-  
 fins & aussi le Perfet de Rome, frere du  
 cardinal de saint Pierre ad vincula, dont  
 plusieurs fois a esté parlé, car ils estoyent  
 à la solde du Roy; eussent bien amené  
 mille hommes d'armes: mais entendez  
 que la suite de leurs homes d'armes n'est  
 pas telle que celle des nostres qui ont ar-  
 chiers: mais la solde est assez pareille, car  
 vn homme d'armes bien payé, couste cent  
 ducats l'an: & nous faut le double pour  
 les archiers. Ces gens soldoyez falloit  
 bien payer: mais aux Florentins, rien au  
 duc de Ferrare, & au marquis de Mantouë  
 & Bentiuole, ils parloyent seulement de  
 leurs despens, car ils pretendoyent gain  
 de terres: aux despens du duc de Milan se  
 fust trouué soudainement assailli de ce  
 qu'eust mené le duc d'Orleans, & de tous  
 ceux que i'ay nommez, ceux qui se suf-  
 sent sçeu deffendre qu'il n'eust esté disant  
 ou qu'il n'eust esté contraint de se tour-  
 ner du costé du Roy contre les Venitiens  
 à moins de quatre vingt mille escus, &  
 eust

eust tenu tous ces Italiens aux champs  
 long temps. Et de fait le duc de Milan, le  
 royaume de Naples se recouroit de soy-  
 mesme. La faute d'esproouuer ceste belle  
 aduerture vint de ce que ledit duc d'Or-  
 leans, cōbien qu'on entendoit qu'il deust  
 partir du soir au matin, par ce qu'il auoit  
 enuoyé deuant toutes choses qui seruoÿt  
 à sa personne, & ne restoit que luy à partir  
 & l'armee prestee & payee. Car en Ast auoit  
 huit cens hommes d'armes François,  
 & bien six mille homes de pied dont y en  
 auoit quatre cens Suÿsses: ledit duc d'Or-  
 leans mua de propos & requist au Roy  
 par deux fois qu'il luy pleust mettre ceste  
 matiere au conseil, qui fust fait par deux  
 fois, & m'y trouuay present à toutes les  
 deux fois, & fust cōciud sans vne voix au  
 contraire: & si y auoit tousiours dix ou  
 douze personnes pour le moins, qui di-  
 soyent qu'il y deuoit aller, veu qu'on auoit  
 asseuré tous les amis en Italie, qui  
 dessus sont nommez, lesquels ià auoyent  
 fait de grosses despenses, & se tenoyent  
 prests: lors le duc d'Orleans, qui estoit  
 de quelqu'un conseilé, ou fuyoit son  
 partement, par ce qu'il voyoit le Roy as-  
 sez mal disposé de sa santé, dont il deuoit  
 estre propre heritier sil venoit à mourir,

qu'il ne partiroit point pour y aller, pour la propre querelle: mais tres-volontiers iroit comme lieutenant du Roy & par son commandement. Et ainsi fina ce conseil: le lendemain & plusieurs autres iours apres, presserent fort les ambassadeurs Florentins, & plusieurs autres le Roy, pour faire partir ledit duc d'Orleans: mais le Roy respondit qu'il ne l'enuoyeroit iamais à la guerre par force. Parquoy ce voyage fust ainsi rompu, & en desplaisoit au Roy qui en auoit fait grande despense, & auoit grande esperance de se venger du duc de Milan, veu lesdites nouvelles qu'il pouuoit auoir eues, en heure desdites intelligences, qu'auoit messire Iean Iaques de Treuoul, qui estoit lieutenant general pour le Roy: & le duc d'Orleans qui est natif de ceux de Milan, & fort aimé & apparenté en ladite ville de Milan, où il auoit largement gens, qui auoyent bonne intelligence avec luy, tant de ses parens comme d'autres: faillist ceste entreprinse & suruint tost vne autre voye: deux ou trois à vn coup de Gennes qui sont enclins à toutes mutations, l'vne s'adresse à messire Baptiste de Campesfourgouse qui estoit vn grand chef entre ces partialitez de Gennes: mais il en estoit banni,

banni, & n'y pouuoit sa partialité rien, ne ceux d'Orléans qui sont gentilhommes, ceux de Fourgouse non, & sont lesdits d'Orléans partissans desdits Fourgouse: & ne peuuent estre ducs, à cause qu'ils sont gentilhommes: car vn gentilhomme ne le peut estre. Et ledit messire Baptiste l'auoit esté n'y auoit guerres, & auoit esté trompé par son oncle le cardinal de Gennes. Et cestuy là auoit mis la seigneurie de Gennes en la main du duc de Milan, il n'y a pas encores fort long tēps: & gouuernoit à Gennes les Ardonnes, qui aussi ne sont point gentilhommes: mais souuent ont esté ducs de Gennes, aidez des Pinales qui sont aussi gentilhommes. Aussi les nobles sont biē vn duc à Gennes: mais ils ne le peuuent estre. Ledit messire Baptiste esperoit mettre en armes sa partialité, tant en la cité, qu'aux chāps, & que la seigneurie seroit au Roy, & que luy & les siens gouverneroyent & chasseroyēt les autres dehors: & plusieurs de Saouonne s'estoyent adressez au cardinal saint Pierre ad vincula, alleurans de luy pouuoir bailler ladite ville de Saouonne, esperans estre en liberté: car elle est soubz la ville de Gennes, & payent les gabelles. Qui eust peu auoir ce lieu, Gennes

eust esté fort à destroit, veu que le Roy tient le pays de Prouence, & que Sauoye est à son commandement. Et pour toutes ces nouvelles, manda le Roy à messire Iean Iaques de Treuoul, qu'il feist espaulle audit messire Baptiste de Campesfourgoufe, & presta des gens pour le conduire iusques aupres de Gennes, pour veoir si partialité se pourroit leuer. D'autre costé fust empressé du cardinal S. Pierre ad vincula, qui feist tant que le Roy escriuiit aussi audit messire Iaques, qu'il enuoyast des gens avec ledit cardinal, pour le conduire iusques à Sauonne, & le luy mandoit de bouche par le seigneur de Seruon de Prouence, bon ami dudit cardinal, & treshardi parleur: Ledit Roy mandoit audit messire Iean Iaques, qu'il se meist en lieu où il peult faire espaulle aux deux bandes, & qu'il n'entreprint rien sus le duc de Milan, ne contre la paix qu'on auoit faite la saison de deuant avecques ledit duc, comme lon a bien peu veoir ailleurs. Or estoient commandemens bien differens, ainsi se despeschent les affaires des grands princes quād ils ne sont point presens, & qu'ils sont soudain à commander lettres, & expedier gés sans bien ouïr, debattre deuant les expéditions de gros

affai-

affaires. Or entendez que c'est que demandoit ledit messire Baptiste de Câpesfourgoufe, & ce que cerchoit ledit cardinal, estoit chose impossible de fournir à deux à vn coup: car aller iusques aux murs de Gennes sans grand nombre de gens ne se pouuoit faire, car il y a grand peuple dedans, hardis, bien armez, & vaillans gens. Au cardinal l'armee estoit departie en trois: car il falloit qu'il en demourast audit messire Iean Iaques. Et si arriuerent à Gennes, & à Sauonne beaucoup de gens que le duc de Milan auoit enuoyez, & les Venitiens qui tous auoyent bien grande peur, que Gennes ne se tournast, & aussi auoit Dom Federic & le pape. Or messire Iea Iaques auoit eu vne tierce entreprise en son cœur, qui eust voulu tout droit tirer contre le duc de Milan, & laisser les autres entreprises: & qui l'eust laissé faire, il eust fait grandes choses, & commença: car sous couleur d'escrire au Roy, que il ne pouuoit garder de dommage, ceux qui couroyent à Gennes où à Sauonne, il s'en alla mettre sur le grand chemin, par où l'on pouuoit venir d'Alexandrie vers Gennes: Car d'ailleurs que par ce chemin ne pouuoit le duc de Milan enuoyer gens, pour courir sus aux nostres. Et print ledit

messire Iean Iaques trois ou quatre petites villes qui luy ouurirent, & il desiroit ne faire point de guerre audit duc pour cela, veu qu'il estoit necessaire qu'il s'y meist: aussi le Roy n'entendoit point faire guerre audit duc, pour auoir Gennes ou Sauõne: s'il eust peu, disant, qu'ils sont tenus de luy, & qu'ils auoyent forfait. Pour satisfaire au cardinal, ledit messire Iean Iaques luy bailla partie de l'armee pour aller à Sauonne: il trouua la place garnie, & son entreprinse rompuë, & s'en reuint, & en bailla d'autres audit messire Baptiste pour aller à Gennes, qui asseuroit fort de ne faillir point. Quand il eut fait trois ou quatre lieues, ceux qui alloient en sa compagnie entrerent en aucunes doubttes de luy, tant Allemans que François: toutefois c'estoit à tort: mais leur compagnie qui n'estoit pas grande, se fust mise en dâger d'y aller, si sa partialité ne se fust leuee, & aussi faillirent toutes ces entreprinse: & estoit ià fort le duc de Milan, qui auoit esté en grâd peril, qui eust laissé faire le seigneur Iean Iaques: & luy estoient venus beaucoup de gens des Venitiens. Nostre armee se retira, & donna bon congé aux gés de pied, & furent laissées ces petites villes qu'on auoit prinsees,

& ces-

& cessa la guerre à peu de profit pour le Roy: car fort grand argent y estoit despensé. Depuis le commencement de l'an mil quatre cens nonante & six: que ià le Roy estoit deçà les Môts, trois ou quatre mois auoit iusques en l'an mil quatre cens nonante & huit, ne feist le Roy autre chose en Italie, & me trouuay tout ce temps avec luy, & estois present à la pluspart des choses: & alloit le Roy de Lyon à Moulins, & de Moulins à Tours, & par tout faisoit des tournois, & des ioustes, & ne pensoit à autres choses. Ceux qui auoyent plus de credit à l'entour de luy, estoient tant diuisez que plus ne le pouuoÿt. Les vns vouloyent que l'entreprinse d'Italie cõtinuast, c'estoyt les cardinaux, & voyât leur profit & autorité en la continuant & passoit tout par eux. D'autre costé estoit l'admiral, qui auoit eu toute l'autorité avec le ieune Roy auant ce voyage. Cestuy là vouloit que ces entreprinsees demourassent de tous points, & y voyoit son profit, & s'attendoit à sa premiere autorité, & les autres la perdre, & ainsi passerent les choses vn an & demi, ou enuiron: alloient ambassadeurs deuers le Roy, & René de Castille, car fort desiroit le Roy appaiser ce bout qui estoit en guerre,

& estoient forts par mer & par terre, cōbié que par la terre feissent peu d'exploit, par mer auoyent fort aidé au Roy Ferrand & Federic. Car le pays de Sicile est voisin au royaume de Naples, d'une lieue & demie, à l'endroit de Rege en Calabre: & aucuns veulent dire qu'autrefois fust toute terre, mais que la mer a fait ceste ouuerture qu'on appelle de present le Fars de Messine: & en Sicile dont le Roy & roine de Castille estoient grands seigneurs, viennent grands secours à Naples, tant de Carnelles qu'ils auoyent enuoyé d'Espaigne, que de gens. Et en Sicile mesmes trouua quelque nombre de hommes d'armes qui estoient passez en Calabre, avec vne quantité de Genestaires, & faisoient la guerre à ceux qui estoient là pour le Roy. Leurs nauires estoient sans cesse avec ceux qui estoient de la ligue, ainsi que quand tout estoit assemblé le Roy estoit beaucoup trop foible par mer.

*Comment le Roy de Castille apres la reduction volontairement faite par le Roy Charles de la comté de Roussillon, qui estoit engagée de trois cens mil escus, se tourna contre luy, & s'adjoignist à la ligue qui fust conclue à Venise.*

**R** Ar ailleurs feist le roy de Castille le dōmage au Roy, grand nombre de gens de cheual entrerent en Languedoc, & y feirent du pillage, & coucherent audit pays, & en fust plusieurs qui furent sur ledit pays, trois ou quatre iours, autre exploit ne feirent ils: mais monseigneur de S. André de Bourbonnois estoit à ceste frontiere pour monseigneur le duc de Bourbon, gouuerneur de Languedoc, celuy là entreprint de prédre Sausses, vne petite ville qui estoit en Roussillon: car de là ils faisoient la guerre au Roy deux ans deuant. Et leur auoit le Roy rendu ledit pays de Roussillon, ou estoit assis le pays de Papi-gnam, & ceste petite ville est du pays: l'entreprinse est grande par ce qu'il y auoit largement gens selon le lieu, & des gentilhommes de la maison du Roy de Castille mesme, & leur armee au camp logee à vne lieue pres, qui estoit plus grosse que la nostre. Toutefois ledit seigneur de S. André conduisoit son entreprinse si sagement & si secrettement, qu'en dix heures il print ladite place, comme ie vey par asaut, & y mourut trente ou quarante gentilhommes d'estime Espaignols: entre les autres le fils de l'archueuesque de saint

Iaques, & trois ou quatre cens autres hommes, lesquels ne s'attendoient point que si tost on les deust prendre: car ils n'entendoient point quel exploit faisoit nostre artillerie, qui à la verité passe toutes les artilleries du monde. Voila tout l'exploit qui fust fait entre ces deux rois: mais ce fust hôte & descri au Roy de Castille, veu que son armee estoit si grosse: mais quand nostre Seigneur veut commencer à punir les gens, il leur aduient volontiers de telles petites douleurs au commencement: car il en aduint de bien plus grandes audit Roy & roine tost apres, & si sert il à nous: grand tort auoyent lesdits Roy & roine, d'ainsi feste parierez enuers le Roy. Apres ceste grande honte que leur auoit fait de leur auoir rendu lesdits pays de Roussillon, qui tant auoit cousté à reparer & garder à son pere, lequel auoit bien engagé pour trois mille escus, qu'il leur quitta. Et feirent tout ceci, afin qu'ils ne l'empeschassent point à la conqueste, qu'il esperoit faire dudit royaume de Naples: & refeirent les anciennes alliances de Castille, qui est de Roy à Roy, & de royaume à royaume, homme à homme de leurs subiects, où ils promirent de ne l'empeschier point

point à ladite conqueste, & ne mariet aucunes de leurs filles en ladite maison de Naples, d'Angleterre, ne de Flandres. Et ceste estroite offre de mariage vint de leur costé, & en feit l'ouuerture vn cordelier appelé frere Jean de Mauleon, de parla roine de Castille: & dés qu'ils virent la guerre commencee, & le Roy à Rome, ils enuoyerent leurs ambassadeurs par tout, pour faire alliances contre le Roy, & mesmes à Venise, où i'estois: & là se feit la ligue (dont i'ay tant parlé) du pape, Roy des Romains, eux, la seigneurie de Venise, & le duc de Milan: & incontinent commencerent la guerre au Roy, disant, que telle obligation n'estoit point de tenir, c'est assauoir de ne pouuoir marier leurs filles à ces rois, dont i'ay parlé, dont ils en auoyent quatre, & vn fils: & d'eux mesmes estoit venue ceste aduerture, comme auez veu. Or pour retourner à mon propos, & que toutes ces guerres de Italie estoyent faillies, & que le Roy ne tenoit plus que Gayette audit royaume de Naples: car encores la tenoit il quand les pratiques de paix commencerent entre lesdits rois, mais tost apres fut perdu. Et aussi ne se faisoit plus aucunes guerres du costé de Roussillon, mais gar,

doit chacun le sien : ils enuoyerent vn gentilhomme, & des religieus de Montferrat : car toutes leurs œures ont fait mener & conduire par telles gens, ou par hypocrisie, ou afin de moins despandre. Car ce frere Iean de Mauleon cordelier, dont a esté parlé, mena le traité de faire rēdre Roussillon. Ces ambafladeurs dont i'ay parlé, prièrent au Roy d'entree qu'il luy pleust iamais n'auoir souuenance du tort que lesdits Roy & royneluy tenoyēt, par ce que Castille est de son costé : aussi elle auoit la principale autorité. C'a esté vn fort honorable mariage, que les leurs apres comprenoyent vne trefue, y comprenant toute leur ligue, & que le Roy demourast en possession de Gayette, & autres pieces qu'il auoit auidit royaume de Naples, & qu'il les pourroit auitaillet à son plaisir, durant la trefue, & que lon print vne iournee, où se trouueroyent ambafladeurs de toutes les ligues, pour traiter paix qui voudroit. Et apres vouldoyent continuer lesdits rois en leur conquēte ou entreprinse sur les Maures : & passer la mer qui est entre Grenade & Affrique, dont la terre du Roy de Fesse leur estoit la plus prochaine : toutesfois aucuns ont voulu dire que leur vuloir n'estoit

n'estoit point, & qu'ils se contentoyent de ce qu'ils auoyent fait, qui est d'auoir conquis le royaume de Grenade, qui à la verité a esté vne belle & grande conquēte, & la plus belle qui ait esté de nostre tēps, & que iamais leurs predecesseurs ne sceurent faire, & vouldrois pour l'amour d'eux que iamais n'eussent entēdu à autre chose, & tenu à nostre Roy, ce qu'ils luy auoyent promis.

*Comment Gayette fust perdue par les François,  
& des simulacions du Roy de Castille  
enuers le Roy de France.*

CHAP. XLIX.

**L**E Roy enuoya avec ces deux ambafladeurs le seigneur de Clerieux du Daulphiné : & tafchoit le Roy de faire paix ou trefue avec eux, sans y comprendre la ligue : mais toutesfois s'il eust accepté leur dite offre, il eust sauué Gayette, qui estoit bien assez suffisant pour recouurer le royaume de Naples, veu les amis que le Roy y auoit. Quand ledit de Clerieux reuint, il apporta pratique nouuelles, & là estoit perdue Gayette auant qu'il fust en Castille : ceste nouvelle ouuerture fut, que le

Roy & eux retournaissent en leur premiere amitié & ancienne, & qu'eux deux à butin entreprinsissent toute la conqueste d'Italie, & à communs despens, & que les deux rois fussent ensemble: mais premierement vouloyent la tresue generale, où toute la ligue fust comprise, & qu'une iournee se tint en Piedmont, où chacun pourroit enuoyer ambassadeurs: car honnestement ils se vouloyent departir de ladite ligue. Toute ouuerture à mon aduis, & ainsi qu'on m'a depuis donné à entendre, n'estoit que dissimulatio & pour gagner temps, & pour laisser reposer ce Roy Ferrād, qui encores viuoit, & Dom Federic nouvellement entré en ce royaume. Toutefois ils eussent bien voulu ledit royaume leur: car ils auoyent meilleur droit que ceux qui l'ont possédé. Mais la maison d'Anjou, dont le Roy a le droit d'y aller deuant, mais la nature dont il est, & les gens qui y habitent, il me semble qu'il a esté celuy qui le peut posseder, car ils ne veulent que mutation. Depuis y retourna ledit seigneur de Clerieux, & va appelé Michel de Grammont, sur aucunes ouuertures: ledit de Clerieux portoit quelque peu d'affection à ceste maison d'Arragon, & esperoit auoir le mar-

quisat

quisat de Cotron, qui est en Calabre, que ledit Roy d'Espagne tient de ceste conqueste derniere, que ses gens feirent audit pays de Calabre: & ledit de Clerieux le pretend sien, & est homme bon, & qui aisément croit, & par especial tels personnages: à la deuxiesme fois qu'il reuint, il amena vn ambassadeur desdits rois, & rapporta ledit de Clerieux qu'il se cōtenteroit d'auoir ce qui est le plus prochain de Sicile, pour ledit droit qu'ils pretendoient audit royaume de Naples, qui est Calabre, & que le Roy print le reste: & qu'en personne viendroit ledit Roy de Castille en ladite conqueste, & payeroit autant de la despense de l'armee comme le Roy: & ià tenoit & tiēt quatre ou cinq places fortes en Calabre, dont Cotron est l'une, qui est cité bonne & forte. Je fus present au rapport, & a plusieurs sembla que ce n'estoit qu'abus, & qu'il falloit lā enuoyer quelqu'un bien entendu, & qu'il ioignist ceste pratique de plus pres: parquoy fut ioint avec les premiers, le seigneur de Bouchage homme bien sage, & qui auoit eu grād credit avec le roy Loys onzième, & encores de present avec le Roy Charles, fils dudit feu Roy Loys. L'ambassadeur q̄ ledit de Clerieux auoit

CRO. DV ROY CHARLES VIII.  
amené, ne voulut iamais cōfermer ce que  
ledit de Clerieux disoit : mais disoit qu'il  
croyoit que ledit de Clerieux ne le disoit  
pas, si ces seigneurs ne luy eussent dit, qui  
confermoit l'abusion : & aucun ne pou-  
uoit croire que le Roy de Castille y vint  
en personne, qu'il voulsist ou luy pleust  
autant de despèdre que le Roy. Apres que  
ledit seigneur de Bouchage, & le seigneur  
de Clerieux, & Michel de Grammont, &  
autres furent venus deuers lefdits rois &  
royne de Castille : ils les feirent loger en  
vn lieu où personne ne communiquoit  
avec eux, & auoyēt gens qui y prenoyent  
garde : & lefdits Roy & royne parlerent  
avec eux par trois fois : mais quād ce vint  
que ledit du Bouchage leur dist ce qu'au-  
oit rapporté ledit de Clerieux, & ledit  
Michel de Grammont : ils feirent respon-  
se qu'ils auoyent bien parlé par forme de  
deuis, mais non point autrement : & que  
tres volontiers se mesleroyent de ladite  
paix, & de la faire à l'honneur du Roy, &  
à son profit. Ledit de Clerieux fut bien  
mal content de ceste response, & nō sans  
cause : & soustint deuant eux, present le-  
dit seigneur du Bouchage, qu'ainsi luy  
auoyent dit. Lors fut conclud par ledit  
seigneur du Bouchage & ses compai-  
gnons,

PAR PHILIP. DE COM. 464  
gnons, vne trefue à deux mois de desdit,  
sans y comprendre la ligue : mais ils com-  
prenoyent ceux qui auoyēt espousé leurs  
filles, & les peres de leurs gendres, c'estoit  
le Roy des Romains & d'Angleterre : car  
le prince des Galles estoit bien ieune, &  
en ont encores vne à marier, car ils auoy-  
ent quatre filles, & l'aînée estoit vesue,  
& auoit espousé le fils du Roy de Portu-  
gal dernier trespasé, lequel se rompit le  
col deuant elle en passant vne carriere, sus  
vn genet, trois mois apres qu'il l'eust es-  
pousee.

*Comment le prince de Castille, mari de madame Mar-  
guerite mourut, dont elle mena se grand ducil, qu'elle  
accoucha d'un enfant qui n'eust point de vie: Et  
le fils du Roy de Portugal, qui auoit espousé  
la fille du Roy de Castille se rompit  
le col de dessus vn genet. Et des  
aduerses fortunes desdits  
princes d'Espagne.*

CHAP. L.



I tost que fust arriué ledit  
du Bouchage, & eust fait  
son rapport, cogneust le  
Roy qu'il auoit bien fait  
d'y auoir enuoyé ledit du  
Bouchage, & qu'au moins il estoit assuré

CRO. DV ROY CHARLES VIII.  
de ce dont il estoit en doute, & luy sem-  
bloit bien que ledit Clerieux auoit creu  
trop de leger: outre luy dit ledit du Bou-  
chage qu'autre chose n'auoit peu faire  
que ladite trefue, & qu'il estoit au choix  
du Roy de l'arrester ou refuser: le Roy  
l'arresta, & aussi elle estoit bonne, veu que  
c'estoit separation de ceste ligue, qui tant  
l'auoit destourbé en ses affaires, & qu'au-  
cune maniere n'auoit sceu trouuer de la  
departir, si auoit il par toutes voyes es-  
sayé: encores luy dit ledit du Bouchage,  
qu'apres luy venoyent ambassadeurs de-  
uers le Roy, & que lesdits Roy & royne  
luy auoyent dit à son partement qu'ils au-  
royent pouuoir de cōclure vne bien bon-  
ne paix: & aussi ledit du Bouchage qu'il  
auoit laissé malade le prince de Castille  
leur seul fils. Dix ou douze iours apres  
l'arriuee dudit du Bouchage & ses com-  
pagnons, vint lettres audit du Bouchage  
d'vn des herauts du Roy, qu'il auoit laissé  
là pour cōduire ladite ambassade qui de-  
uoit venir: & disoyent ces lettres qu'il ne  
sebahist point, si lesdits ambassadeurs  
estoyēt retardez par aucuns iours, car c'e-  
stoit pour le trespas du prince de Castille  
(car ain si les appellēt) dont les rois & roy-  
ne faisoient si merueilleux ducil, qu'on ne

sc̄auroit

PAR PHILIP. DE COM. 465  
sc̄auroit croire: & par especial la royne, de  
qui on esperoit aussi tost la mort que la  
vie. Et à la verité ie n'ouï iamais parler de  
plus grand ducil que celuy qui en a esté  
fait par tous leurs royaumes: car toutes  
gens de mestier ont cessé quarante iours,  
comme leurs ambassadeurs me dirent de-  
puis: tout homme vestu de noir de ces  
gros bureaux, & les nobles, & les gens de  
bien chargeoyent leurs mulets, couuerts  
iusques aux genoux dudit drap, & ne leur  
paroissoit que les yeux: & bannieres noi-  
res estoient par tout sur les portes des  
villes. Madame Marguerite fille du Roy  
des Romains, & sœur de monsieur l'ar-  
chiduc d'Austriche, femme dudit prince,  
sçeuft ceste douloureuse nouvelle en ce-  
ste maison, qui tant auoit receu de gloire  
& d'honneur: qui plus possedoit de ter-  
re, que ne fait iamais prince en la Chre-  
stienté, venant de succession: & puis a-  
uoit faite ceste belle conqueste de Grena-  
de, & fait partir le Roy d'Italie, & failli  
à son entreprinse, qu'ils estimoyent à  
grande chose, tant honoré par tout le  
monde. Le pape leur auoit voulu attri-  
buer le nom de Treschrestien, & l'oster  
au Roy de France, & plusieurs fois leur a-  
uoit escrit ain si au dessus de leurs brefs,

que leur enuoyoit: & par ce qu'aucuns cardinaux contredifoyent à ce tiltre, leur en donna vn autre, en les appelant tref-catholiques, & ainsi leur escrit encores, & est à croire que ce nom leur demoura à Rome: quand ils auoyent mis le royaume en grâde obeïssance & iustice: & sembloit que Dieu & le monde les voulust plus honorer que les autres princes du monde, & si estoient en bonne prosperité de leurs personnes. Encores ne furent ils point quittes d'auoir eu telles douleurs: car leur fille aisnee (que plus ils aimoyent que tout le reste de ce monde apres leur fils, le prince de Castille qu'ils auoyent perdu) qui auoit depuis peu de iours esté espousée avec le Roy de Portugal appelé Emanuel, prince ieune & de nouveau deuenu Roy: & luy estoit aduenue la couronne de Portugal, par le trespas dernier mort: le quel cruellement feist coupper la teste au pere de sa femme, & tua le frere d'elle depuis, & le fils du deliuidit, & le frere aisné d'iceluy, qui de present est Roy de Portugal, qu'il a fait viure en grande peur & crainte, & tua son frere de sa main en disnant avec luy, la femme presente, par enuie de faire Roy vn sien bastard. Depuis ces deux cruautez

vesquist

vesquist en grande peur & suspection: & tost apres ces deux exploits perdit sô seul fils qui se rompit le col en courant dessus vn genet, & passant vne carriere comme i'ay dit. Et fut celuy là qui fut le premier mari de ceste dame que ie di, qui maintenant à espousé le Roy de Portugal qui regne, aussi est retournée deux fois en Portugal, dame sage & honneste (ce dit-on) entre les plus sages dames du monde. Pour continuer des miserables aduentures qui aduindrent en si peu d'espace, ces Roy & royne de Castille, qui si glorieusement & heureusement auoyent vescu iusques enuiron en l'aage qu'ils sont de cinquante ans tous deux (combien que la royne auoit deux ans d'auantage) auoyent donné leur fille à ce Roy de Portugal, pour n'auoir aucun ennemi en Espagne: qu'ils tiennent toute, excepté Nauarre, dôt ils font ce qui leur plaist: & y tiennent quatre des principales places, aussi l'auoyent fait pour pacifier du douaire de ceste dame, & de l'argent baillé: & par ce qu'aucuns seigneurs de Portugal qui furent bannis du pays, quand le Roy mort feist mourir ces deux seigneurs dôt i'ay parlé, & auoyent confisqué leurs biens, & par ce moyen la confiscation

tient de present : combien que les cas d'ot  
ils estoient accusez, estoit de vouloir faire  
celuy qui de present regne Roy de Portugal,  
& les cheualiers sont recompensez en  
Castille du Roy de Castille, & leurs  
terres sont demourees à la royne de Portugal,  
dont ie parle. Or faut entendre que  
il n'est nation au monde que les Espaignols  
hayent tant que les Portugalois, & si  
les mesprisent, & s'en mocquent: par  
quoy il desplairoit bien au Roy dessusdit  
d'auoir baillé leur fille à homme qui ne  
seroit point agreable au royaume de  
Castille, & autres leurs seigneuries : &  
s'ils l'eussent eu à faire, ils ne l'eussent  
iamais fait, qui leur estoit vne autre  
amere douleur, & encores dequoy il  
fallut qu'elle se departit d'eux : toutes  
fois leurs douleurs passees, ils les ont  
menez par toutes les principales citez  
de leurs royaumes, & fait prince, &  
pour fille princesse: & le Roy de  
Portugal pour receuoir, leur estre  
Roy apres leur decez. Et vn peu de  
reconfort leur est venu, c'est que  
ladite dame princesse de Castille &  
royne de Portugal a esté grosse  
d'vn enfant bougeant: mais il leur  
aduient le double de leurs douleurs:  
& croy qu'ils eussent voulu que  
Dieu les eust ostez du monde: car ceste  
dame

dame que tant ils aimoyent & prisoyent,  
mourut en accouchant de son enfant : &  
croy qu'il n'y a pas vn mois, & nous  
sommes en Octobre l'an mille quatre  
cens nonante & huit: mais le fils est  
demouré vif au trauail, duquel elle est  
morte, & a nom comme le pere Emanuel.  
Toutes ces grandes fortunes leur sont  
aduenees en trois mois d'espace : mais  
auant le trespas de ceste dame dont  
ie parle, est aduenue en ce royaume  
vn autre grand dueil & desconfort,  
car le Roy Charles huitiesme de ce  
nom dont i'ay tant parlé, estoit  
trespassé, comme ie diray apres : &  
semble que nostre Seigneur ait regardé  
ces deux maisons de son visage  
rigoureux, & qu'il ne veut point  
que vn royaume se mocque de l'autre :  
car aucune mutation ne peust estre  
en vn royaume, qu'elle ne soit bien  
douloureuse pour la plupart : &  
combien qu'aucuns y gaignent,  
encores il en y a cent fois plus qui  
y perdent, & y faut changer  
mainte coustume & forme de viure  
à celle mutation, car qui plaist à vn  
Roy desplaist à l'autre. Et (comme  
i'ay dit en vn autre endroit) qui  
voudroit bien regarder aux cruelles  
& soudaines punitions que Dieu a  
fait sur les grâds princes depuis  
trente ans en ça,

on y en trouueroit plus que en deux cens auparavant, à comprendre France, Castille, Portugal, Angleterre, le royaume de Naples, Flandres, & Bretagne. Et qui voudroit escrire les cas particuliers que tous l'ay veu, & presque tous les personnages tant hommes que femmes, on en feroit vn grand liure & de grande admiration: & n'y en eust il seulement que ce qui est aduenü depuis dix ans par la puissance de Dieu: deuroit estre bien cogneue & entendue, & sont les coups qu'il donne sur les grands plus cruels & plus pesans, & de plus longue duree, que ne sont ceux qu'il donne sur les petites gens. Finablement me semble qu'à tout bien considerer, qu'ils n'ont gueres d'auantage en ce monde plus que les autres: s'ils veulent bien voir & entendre par eux ce qu'ils voyent aduenir à leurs voisins, & auoir crainte que le semblable ne leur aduienne: car eux ils chastient leurs hommes qui vivent sous eux, & à leur plaisir: & nostre Seigneur dispose d'eux à son vouloir, car autres n'ont ils par dessus eux: est le pays ou royaume bien heureux, quand il y a Roy ou seigneur sage, & qui craint Dieu & ses commandemens. Nous auons peu voir en

peu

peu de paroles, les douleurs qu'ont receues deux grands & puissans royaumes en trois mois d'espace, qui peu parauant estoient si enflammez l'vn contre l'autre, & tant empescher à se retourner, à penser, à se croistre: & n'estoyent rien saouls de ce qu'ils auoyent bien confessé (comme l'ay dit) que tousiours en y a en telles mutations qui ent ont ioye, & qui en amendent: mais encores de prime face leur est celle mort aduenue ainsi soudaine, fort espouuentable.

*Comment le Roy Charles huitiesme mourust  
soudainement en son chasteau  
d'Amboise.*

## C H A P. L I.



E vueil laisser de tous points à parler des choses d'Italie & de Castille, & retourner à parler de nos douleurs & pertes particulieres en France, & aussi de la ioye que peuuent auoir ceux qui y ont du gaing, & parler du soudain trespas de nostre Roy Charles huitiesme de ce nom, lequel estoit en son chasteau d'Amboise, où il auoit entrepris le plus grand edifice, que

commença cent ans Roy, tant au chasteau qu'à la ville. Et se peuuent voir les iouïeurs par où lon monte, à cheual: & par ce qu'il auoit entrepris à la ville, dont les patrons estoient faits de merueilleuse entreprinse, & despenfe, & qui de long temps n'eussent prins fin, & auoit amené de Naples plusieurs ouuriers excellens en plusieurs ouurages, comme tailleurs & peintres, & sembloit bien que ce qu'il entreprenoit estoit entreprinse de Roy ieune, & qui ne pensoit point à la mort: mais esperoit longue vie, car il ioignit ensemble toutes les belles choses dont on luy faisoit feste, en quelque pays qu'elles eussent esté veuës, fust France, Italie, ou Flandres: & si auoit son cœur tousiours de faire & accomplir le retour en Italie, & confessoit bien y auoir fait des fautes largement, & les contoit: & luy sembloit que si vne autrefois il pouuoit retourner, & recouurer ce qu'il auoit perdu, qu'il pouruoyeroit mieux à la garde du pays, qu'il n'auoit fait, parce qu'il auoit de tous costez: & pensoit bien d'y pourueoir, pour recouurer & remettre en son obeïssance le royaume de Naples, & d'y enuoyer quinze cens hommes d'armes Italiens, que deuoit mener le marquis de

Mantoïe, les Vrsins, & les Vitelis, & le Prefet de Rome frere du cardinal de saint Pierre ad Vincula, & monsieur d'Aubigni, qui si bien l'auoit serui en Calabre, s'en alloit à Florence, & ils faisoient la moitié de ceste despenfe pour six mois. On deuoit premierement prendre Pise, ou au moins les petites places d'alentour, & puis tous ensemble entrer au royaume, dont à toutes heures venoyent messagers: le pape Alexandre qui regne de present, estoit en grand pratique de tous points à se renger des siens, comme malcontent des Venitiens, & auoit messager secret que ie conduisi en ladite chambre du Roy nostre sire, peu auant sadite mort. Les Venitiens estoient prests à pratiquer contre Milan, la pratique d'Espagne telle que l'auiez veuë, le Roy des Romains ne desiroit chose en ce monde, tant que son amitié, & qu'eux deux ensemble feissent leurs besongnes en Italie, lequel Roy des Romains appelé Maximilian, estoit grand ennemi des Venitiens, aussi tienent grande chose de la maison d'Autriche, dont il est, & aussi de l'empire.

*Comment le Roy Charles huitiesme auoit delibéré de  
renger ses finances, en sorte qu'il n'eust leué sur  
son peuple plus de quinze cens mille francs  
outre son domaine, & de plusieurs  
belles ordonnances qu'il auoit  
delibéré mettre sus.*

CHAP. LII.

**D**'Auantage auoit mis le Roy de  
nouveau son imagination de  
vouloir viure selon des com-  
mandemens de Dieu, & mettre  
la iustice en bon ordre, & l'eglise aussi: de  
renger ses finances, de sorte qu'il ne le-  
uast sus son peuple, que douze cens mille  
francs, & par forme de taille, outre son  
domaine: qui estoit la somme que les  
trois estats luy auoyent accordé en la vil-  
le de Tours, lors qu'il fust Roy: & vouloit  
ladite somme par oetroy, pour la deffense  
du royaume, & luy, il vouloit viure de  
son domaine, comme anciennement fai-  
soyent les rois. Et il pouoit bien faire,  
car le domaine est bien grand, sil estoit  
bien conduit; compris les gabelles &  
certaines aides, & passé vn million de  
francs. Toutefois c'eust esté vn grand  
soulagement pour le peuple, qui paye au-  
iourd'huy plus de deux millions & demi  
de francs de taille. Il mettoit grande pei-  
ne à

ne à reformer les abus de l'ordre de saint  
Benoiist, & d'autres religiōs: il approchoit  
de luy bonnes gens de religiō, & les oyoit  
parler: il auoit bon vouloir sil eust peu,  
qu'vn euesque n'eust tenu que son eues-  
ché, sil n'eust esté cardinal: & cestuy là  
deux, & qu'ils se fussent allez tenir sur  
leurs benefices, mais ils eussent eu bien  
affaire à renger les gens d'eglise. Il feist  
de grandes aumosnes aux Mendians peu  
de iours auant sa mort; comme m'a com-  
pté son confesseur l'euesque d'Angiers,  
qui estoit notable prelat: il auoit mis sus  
vne audience publique, où il escoutoit  
tout le monde, par especial les poures, &  
luy faisoit de bonnes expeditiōs, & luy  
vey huit iours auant son trespas deux  
bonnes heures, & oncques puis ne le vey:  
& ne se faisoit pas moult fort grandes ex-  
peditiōs à ceste audience, au moins es-  
toit ce tenir les gens en crainte, & par es-  
pecial ses officiers, dont aucuns auoit sus-  
pendus pour pillerie.

*Comment le Roy Charles huitiesme mourust en vn  
poure & miserable lieu au chasteau d'Amboi-  
se, luy estant en propos de iamais n'of-  
fenser Dieu mortellement.*

CHAP. LIII.



Stant le Roy en ceste grande gloire quant au monde, & en son vouloir quât à Dieu, le septiesme iour d'Auril, l'an mille quatre cens quatre vingts dixhuit, veille de Pasques fleuries: il partit de la chambre de la roine Anne de Bretaigne sa femme, & la mena avec luy pour voir iouier à la paume ceux qui iouoyent aux fossez du chasteau, ou il ne l'auoit iamais mené que ceste fois, & entrerent ensemble en vne gallerie qu'on appelloit la gallerie Haquelebac, parce que cestuy Haquelebac l'auoit eue autrefois en garde, & estoit le plus deshonneſte lieu de leans, car tout le monde y piſſoit & estoit rôpue à l'entree, & s'y heurta le Roy du front cõtre l'huis, combien qu'il fust bien petit, & puis regarda long temps les ioueurs, & deuisoit à tout le monde: ie n'estois point presen, mais sondit confesseur l'eueſque d'Angiers & ses prochains chambellans le m'ont compté: car i'en estois parti huit iours auant, & estois allé à ma maison: mais la derniere parole qu'il prononça iamais en deuisant en ſanté, c'estoit qu'il dist qu'il auoit esperâce de ne faire iamais peché mortel né veniel ſ'il pouoit: & en disant ceste parole il cheur à l'enuers, &

perdit

perdit la parole, il ne pouoit estre deux heures apres midi, & demoura là iusques à onze heures de nuit: trois fois luy reuint la parole, mais peu luy dura, comme me compta ledit confesseur, qui deux fois ceste ſepmaine l'auoit confessé, l'vne à cause de ceux qui venoyent vers luy pour le mal des escrouelles. Toute personne entroit en la gallerie qui vouloit, & le trouuoit on couché sus vne poure pailleſſe dont iamais il ne partit, iusques à ce qu'il eust rendu l'ame, & y fust neuf heures: ledit confesseur qui tousiours y fust, me dist que lors que la parole luy reuint à toutes les trois fois il diſoit, mon Dieu & la glorieuſe vierge Marie, môſeigneur S. Claude, monſeigneur S. Blaise me ſoyent en aide: & ainſi departit de ce monde ſi puisſant & ſi grand Roy, & en ſi miserable lieu, qui tât auoit de belles maiſons, & en faiſoit vne ſi belle, & ſi ne ſçeust à ce beſoin finer d'vne poure chambre. Et çõbien ſe peut par ces deux exemples ci deſſus couchez cognoiſtre la puisſance de Dieu estre grande, & que c'est peu de choſe que noſtre miserable vie qui tant nous donne de peine pour les choſes du monde, & que les rois n'y peuuent reſiſter, non plus que les laboureurs. I'ay dit en quelque

endroit de ceste matiere d'Italie, comme vn frere prescheur ou Iacobin n'ayant demouré à Florence, par l'espace de quinze ans, renommé de fort sainte vie, lequel vey & parlay à luy en l'an mille quatre cens quatre vingts & quinze appelé frere Hieronime, qui a dit beaucoup de choses auant qu'elles fussent aduenues, comme i'ay dit ci dessus, & tousiours auoit soustenu q̄ le Roy passeroit les Mōts: & le prescha publiquement, disant l'auoir par reuelation de Dieu, tant de cela qu'autres choses dont il parloit & disoit que le Roy estoit esleu de Dieu pour reformer l'eglise par force. & chastier les tirans. Et à cause de ce qu'il disoit sçauoir les choses par reuelation murmuroyent plusieurs contre luy, & acquist la haine du pape, & de plusieurs de la ville de Florence: sa vie estoit la plus belle du monde, ainsi qu'il se pouuoit voir: & ses sermons prechant contre les vices; & à reduit en icelle cité maintes gens à bien viure comme i'ay dit. En ce temps mille quatre cens quatre vingts dix huit que le Roy Charles est trespassé & fini. Aussi frere Hieronime, à quatre ou cinq iours l'un de l'autre: & vous diray pourquoy ie fais ce compte. Il a tousiours presché publiquement que

le Roy retourneroit derechef en Italie pour accomplir ceste cōmission que Dieu luy auoit donné qui estoit de reformer l'eglise à l'espee, & de chasser les tirans d'Italie, & qu'au cas qu'il ne le feist, Dieu le puniroit cruellement: & tous ses sermons premiers, & ceux de present il les a fait imprimer & se vendent. Ceste menace qu'il faisoit au Roy de dire que Dieu le puniroit cruellement, sil ne retournoit: luy à plusieurs fois escrit ledit Hieronime peu de temps auant son trespass: & ainsi le me dist de bouche ledit Hieronime quand ie parlay à luy, qui fut au retour d'Italie, en me disant que la sentence estoit donnee contre le Roy au ciel, au cas qu'il n'accomplist ce que Dieu luy auoit ordonné, & qu'il ne gardast ses gens de piller.

*Comment le saint homme frere Hieronime  
fust brislé à Florence, par enuie qu'on  
eust sur luy tant du costé du pape,  
que de plusieurs autres  
Florentins & Venetiens.*

**R** environ ledit trespas du Roy, estoient Florentins en grand differenc en la cité les vns attendoyent encorés la venue du Roy, & la desiroyent, sur l'esperance que ledit frere Hieronime leur donnoit, & se consumoyent, & deuenoyent poures à merueilles, à cause de la despense qu'ils soustenoient, pour cuider recouurer Pise, & les autres places qu'ils auoyent baillé au Roy; dont les Venitiens tenoyent Pise. Plusieurs de la cité vouloyent que lon print le parti de la ligue, qu'on abandonnast de tous points le Roy, disans, que ce n'estoyent qu'abusions & folies de sy attendre: & que ledit frere Hieronime n'estoit qu'un heretique & vn paillard, & qu'on le deuoit icter en vn sac en la riuere: mais il estoit tant soustenu en la ville que on ne l'osoit faire. Le pape & le duc de Milan escriuoient souuent contre ledit frere, assurant lesdits Florentins de leur faire rendre la cité de Pise, & autres places, & en delaisant l'amitié du Roy, & qu'ils prinssent ledit frere Hieronime, & qu'ils en feissent punition. Et par cas d'aduenture se feist à l'heure vne seigneurie en Florence, ou il y auoit beaucoup de ses

de ses ennemis: car ladite seigneurie se change & se mue de deux mois en deux mois, & se trouua vn cordelier forgé, qui de luy mesme print debat audit frere Hieronime, l'appellant heretique, & abuseur de peuple, de dire qu'il eust reuelation ne chose semblable, & se offrist de le prouuer iusques au feu: & estoient ces paroles deuant ladite seigneurie.

Ledit frere Hieronime ne se voulut point presenter au feu: mais vn sien compagnon dist qu'il sy mettroit pour luy contre ledit cordelier, & alors vn compagnon dudit cordelier se presenta de l'autre costé, & fust prins iour qu'ils deuoient entrer dedans le feu, & tous deux se presenterent accompagnez de leur religieux au iour nommé: mais le Iacobin apporta le Corpus Domini en sa main: & les cordeliers, & aussi la seigneurie vouloyent qu'il l'ostast: ce qu'il ne voulust point faire. Ainsi s'en retournerent à leur couuent. Et le peuple esmeu par les ennemis dudit frere par commission de ceste seigneurie l'allerent prendre audit couuent, luy troisiésme, & d'entre le geinnerent à merueilles. Le peuple tua le principal homme de la ville, ami dudit frere appelé Francisque Valori.

Le pape luy enuoya pouuoir & commif-  
 fion pour faire le procez. En fin de com-  
 pte, ils les brnflerent tous trois. Les char-  
 ges n'estoyent sinon qu'il mettoit discord  
 en la ville, & que ce qu'il disoit de prophé-  
 tie, il le ſçauoit par ſes amis qui eſtoyent  
 du conſeil. Je ne le veux point accuſer,  
 ni excuſer, car ie ne ſçay ſils ont fait  
 bien ou mal de l'auoir fait mourir: mais  
 il a dit maintes choſes vrayes, que ceux  
 de Florence n'euffent ſçeu luy auoir di-  
 tes: mais touchant le Roy, & des maux  
 qu'il diſt luy deuoir aduenir, luy eſt ad-  
 uenu ce que vous voyez, qui ſçeut pre-  
 mier la mort de ſon fils, puis la ſienne, &  
 ay veu des lettres qu'il eſcriuoit audit  
 ſeigneur.

*Comment les obſeqes & ſunerailles du Roy Charles  
 huitieſme furent ſi ſomp tueuſes qu'elles conſterent  
 quarante cinq mille francs: & du couron-  
 nement du Roy Loys douzieme  
 de ce nom ſon ſucceſſeur.*

C H A P. LV.



Le mal du Roy fut vn catherre  
 ou apoplexie, & eſperoyent les  
 medecins qu'il luy descendroit  
 ſur vn bras, & qu'il en ſeroit  
 perclus:

perclus: mais qu'il n'en mourroit point,  
 touteſſois il'aduint autrement. Il auoit  
 quatre bôs medecins: mais il n'adiouſtoit  
 foy qu'au plus fol, & à celui-là donnoit  
 l'authorité, tant que les autres n'oſoyent  
 parler, qui volontiers l'euffent purgé qua-  
 tre iours auant, car ils voyoyent les occa-  
 ſions de mort qui fut & aduint. Tout  
 homme couroit vers le duc d'Orleans, à  
 qui aduenoit la couronne comme le plus  
 prochain. Mais les chambellams dudit  
 Roy Charles le feirent enſepuelir fort ri-  
 chement & ſur l'heure on commença le  
 ſeruire pour luy, qui duroit iour & nuit:  
 car quand les chanoines auoyent acheué,  
 les cordeliers commençoient, & quand  
 ils auoyent finé, les bons hommes qu'il a-  
 uoit fondez: il demoura huit iours à Am-  
 boiſe, tant en vne grande chambre bien  
 tēdue, qu'en l'eglife. Et toutes autres cho-  
 ſes furent faites plus richement qu'elles  
 ne furent iamais de Roy, & ne bougerent  
 d'aupres du corps tous ſes chambellams,  
 & ſes prochains, & tous ſes officiers. Et  
 dura ce ſeruire & ceſte compagnie, iuf-  
 ques à ce qu'il fut mis en terre qui dura  
 bien l'eſpace d'un mois, & couſta quarate  
 cinq mille francs, comme me dirent les  
 gens des finances. L'arriuay à Amboiſe

deux iours apres son trespas, & allay dir  
mon oraison où estoit le corps, & y fus  
cinq ou six heures, & à la verité on ne veid  
iamais semblable ducil, ne qui tant du-  
rast. Aussi ses prochains comme chambel-  
lans, & dix ou douze gentilshommes qui  
estoyent de sa chambre, estoient mieux  
traitez, & auoyent plus grands estats &  
dons, que iamais Roy ne donna, & trop  
d'auantage la plus humaine & douce pa-  
role d'homme, que iamais fust estoit la  
sienne: car ie croy que iamais à homme,  
ne dist chose qui luy deust desplaire, & à  
meilleure heure ne pouuoit il iamais mou-  
rir, pour demourer en grande renommee  
par histoires, & en regret d'iceux qui l'ont  
serui, & croy que i'ay esté l'homme du  
monde, à qui il à fait plus de rudesse:  
mais cognoissant que ce fust en sa ieu-  
nesse, & qu'il ne venoit point de luy, à luy  
n'en sçeu iamais mauuais gré. Quand ie  
eus couché vne nuit à Amboise, i'allay  
deuers ce Roy nouveau, de qui i'auois  
esté aussi priué que nulle autre person-  
ne, & pour luy auois esté en tous mes  
troubles & pertes. Toutefois pour l'heu-  
re ne luy en souuient point fort, mais sa-  
gement en possession du royaume: car il  
ne mua rien des pensions pour celle an-  
nee,

nee, qui auoit encores six mois à durer: il  
osta peu d'offices, & dist qu'il vouloit ten-  
ir tout homme en son entier & estat, &  
tout cela luy fut bien feant: & le plustost  
qu'il peust, il alla à son couronnement, là  
où ie fus: & pour les pers de France sy  
trouuerent ceux qui s'enfuyent. Le pre-  
mier fut le duc d'Alençon, qui seruoit  
pour le duc de Bourgonne: le deuxief-  
me monseigneur de Bourbon, qui seruoit  
pour le duc de Normandie: le troisieme  
fut le duc de Lorraine, qui seruoit pour le  
duc de Guyenne. Le premier comte Phi-  
lippe monsieur de Rauastain, qui seruoit  
pour le comte de Flandres: le deuxiesme  
Enguillebert, monseigneur de Cleues qui  
seruoit pour le comte de Champagne:  
le troisieme monseigneur de Foix, qui  
seruoit pour le comte de Thoulouze. Et  
fust ledit couronnement à Reims, du  
Roy Loys douzieme, de present regnant  
le vingt & septiesme iour de Mars, l'an  
mil quatre cens quatre vingts & dix huit,  
& le quatrieme de ligne collaterale: les  
deux premiers, ont esté Charles Martel,  
où Pepin son fils, & Huë Capel, tous deux  
maistres du palais: ou gouverneurs des  
rois, qui vsurperent ledit royaume sur  
lesdits rois, & le prindrent pour eux:

le tiers fut le Roy Philippe de Vallois, & le quart le Roy de present. A ces deux derniers venoit le royaume iustement & loyalement. La premiere generation les rois de France, est à prendre à Merouëe: deux rois il y auoit eu en France auât ledit Merouëe: c'est à sçauoir Pharamond, qui fust le premier esleu Roy de France: car les autres auoyent esté appelez ducs, ou rois de Gaule. Lequel Pharamond eust vn fils Claudio: ledit Pharamond fust esleu Roy, l'an quatre cens quarante, & regna deux ans: son fils appelé Claudio en regna dix-huit. Ainsi regnerent ces deux rois, vingt & huit ans: & Merouëe qui vint apres ne estoit point fils dudit Claudio, mais son parent: parquoy sembloit qu'il y eust eu cinq fois mutation en ces lignes royales: toutefois comme i'ay dit, on prend la premiere generation à commencer à Merouëe qui fust Roy l'an quatre cens quarante huit ans qu'il commença, & y a eu au sacre du Roy Loys onzième, mil quarante huit ans, que commença la generation desdits rois de France, & qui le voudra prendre à Pharamond, il y en auroit trente huit & d'auantage, qui seroit mil quatre vingts & six ans, que premier y a eu Roy appelé Roy de France. Depuis Merouëe

Merouëe iusques à Pepin, il y eust trois cens trois ans, qu'auoit duré ladite ligne de Merouëe. Depuis Pepin iusques à Huë Capel, il y a deux cens trente sept ans, qu'a duré ladite vraye ligne de Pepin, & Charlemaigne son fils. Celle de Huë Capel, à duré en vraye ligne trois cens trente neuf ans, & faillit au Roy Philippe de Vallois, & celle dudit Roy Philippe de Vallois, à duré en vraye ligne iusques au trespas du Roy Charles huitiesme, qui fust l'an mil quatre cens quatre vingts & dix-neuf, & cestuy la à esté le dernier de ceste ligne qui à duré cent soixate neuf ans: & y ont regné sept rois, c'est à sçauoir Philippe de Vallois, le Roy Iean, le Roy Charles cinquiesme, le Roy Charles sixiesme, le Roy Charles septiesme, le Roy Loys onzième, & le Roy Charles huitiesme. Fin de la lignee de Philippe de Vallois.

F I N.



## EPISTRE DE

IEAN SLEIDAN A TRES

MAGNANIME PRINCE

*Edouard duc de Sommerfes, com-**te d'Erford, protefteur de**Angleterre, &c.*

*Ce qui est  
principa-  
lement  
requis en  
l'histoire.*



Eux qui font quelques pre-  
faces sur les liures des hi-  
storiographes (prince tres-  
magnanime) ont accoustu-  
mé de reciter plusieurs cho-  
ses en la louâge de l'histoi-  
re: mais puis que Marc Ciceron en a ren-  
du vn si grand & honorable tesmoigna-  
ge, il n'est besoin d'en chercher d'autre. Et  
ioint qu'il n'y a celuy auiourd'huy qui ne  
sache cōbien la cognoissance des histoires  
est plaisante, profitable, & necessaire, ie  
me deporteray d'y inciter d'auantag: à la  
recommander. Or le principal requis en  
icelle est non seulement que rien de faux  
y soit couché: mais aussi qu'on puisse ap-  
percevoir, que l'autheur y ait esté mené  
d'aucune

d'aucune affection: voire & que les con-  
seils & desseins, de ceux qui ont conduit  
les affaires, soyent clairement manifestez.  
Mais on trouuera bien peu de gens qui  
puissent bien & dextrement obseruer ces  
trois points; qui sont touteffois neces-  
saires en vne vraye histoire. Et de fait  
il est requis, pour attendre à ceste perfe-  
ction, que l'hōme soit doué de graces spe-  
ciales, & qu'il ait eu maniemment des affai-  
res, ou biē qu'il ait esté present lors qu'el-  
les se demenoient, ou pour le moins,  
qu'il les ait bien au long entendues de  
quelque autre, qui luy ait racōpté le tout  
de point en point, & à la verité. Quand  
à ceux qui couchent par escrit leurs pro-  
pres actes, comme à fait C. Cesar, il faut  
qu'ils les deduisent d'vne bonne grace,  
s'ils ne veulent se monstrer ridicules à  
tout le monde. Car à grand peine se peut  
il faire, qu'on n'estime d'eux, ou qu'ils se  
louent par trop, ou qu'ils ne rauissent  
malicieusement, ou dissimulent caute-  
leusement la louange deuē à leurs enne-  
mis. Le mesme dāger est aduenu aux Hi-  
storiographes, qui ont esté en la suite  
des empereurs ou chefs de guerre. Car  
si quelque chose a esté demence heureu-  
sement par ceux là, ils desployent les ri-

chesses de leur eloquence, & passe mesure en loüant ce qu'ils ont en affection: se monstrent en cela plustost Orateurs, que Historiographes. Ceux aussi d'autre costé qui ne traitent ne manient eux-mêmes les affaires, mais suyuent en leurs escrits la foy de ceux qui en ont fait le recit, combien qu'on ne les ait pour suspects de parler par affection, si est ce qu'on doubte de la verité de ce qu'ils mettent en auant. Ciceron loüe principalement les cométaires de Cesar, d'autant que par iceux Cesar raconte ce qu'il veut dire, avec vne simplicité naïfue, avecques vne grace plaisante, & sans chercher aucun affecté langage. Car se proposant de mettre luy-mesme par escrit ses actes, aduisa soigneusement de dresser tellement son stile, qu'on n'eust aucune occasion d'estimer ou qu'il se vantast par trop, ou qu'il fust enuieux des loüanges de ceux lesquels il auoit surmontez en fait de guerre. Ce qui doit seruir de patron & formulaire à ceux qui entreprendront d'escrire leurs propres faits & gestes. Quand est de Crispe Saluste, il est bon que ceux l'ensuyuent qui traiteront des actes d'autrui: il n'estoit gueres bon amy à Ciceron: touteffois il n'a laissé pour cela de raconter fidellement

la fin,

la singuliere vertu d'iceluy, l'industrie & diligence qu'il auoit monstree à esteindre le feu de la coniuration qui se faisoit contre la republique de Rome. En relisant, on ne pourroit apperceuoir aucun indice de mal yueillance qu'il portast à Ciceron. Mais il est aisé de veoir, & les liures le monstrent assez, comment bien peu d'historiens ont gardé ceste sobriété, se despoüillant de toute affection. Car encore que ie ne sçonne mot de ceux qui escriuent des choses dont ils n'ont eue nulle cognoissance, & en parlent comme clerçs d'armes, combien trouuera-on d'autres qui en leurs escrits se monstrent preoccupez de passions & prejudices? Et en cest endroit on commet des fautes en diuerses sortes & manieres: lesquelles estant apperceuës, on a bonne raison de ne croire, & ne faire grand' estime de tels escrits. Car combien que mensonge soit tousiours vilain & digne de vituperer, en quoy doit il estre estimé plus intolérable qu'en cela? Je suis bien content de dire ceci, comme en passant, qu'à grand' peine on en trouuera vn seul qui mettant quelque fait en auant, declare les conseils & desseins de ceux dont ils parlent, comme il appartient. De fait aussi,

Ep.

La grace  
de Jules  
Cesar.

Les com-  
mentai-  
res de  
Cesar  
proposez  
pour  
estre imi-  
tez.

Saluste.

il n'y a que ceux qui sont eux mesmes presens aux affaires, qui puissent faire cela heureusement. Ceux ci, di je, peuuent par dessus tous escrire d'vne matiere en perfection : voire moyennant qu'aucciugement, ils se proposent vn but tel qu'il faut, c'est de ne dire rien par faueur ni amitié, haine ou inimitié: mais, qui est le propre d'vn homme de bien, d'estre par tout veritable. Ceux donc qui ont enuie de se faire cognoistre par leurs escrits, ne doyent estre aucunement ambitieux: ains aduiser par tout moyen de rendre le lecteur meilleur & plus sçauant, en quoy bien peu se sont portez comme il seroit à desirer. Or nous pouuons mettre en autre reng Philippe de Commines, comme à la verité il le merite: bien est vray qu'il n'estoit que petitement exercé en la langue Latine: mais au demeurant homme d'vne grande dexterité, & de gentil esprit. Il a descrit les faits des rois de France Loys onzième, & de son fils Charles huitième en langage François & de telle façon, qu'il merite d'estre imité de tous ceux qui desirerent d'auoir honneur escriuans quelque histoire. Il auoit aussi grand moyen de ce faire, d'autant qu'en premier lieu il a serui d'ambassade à l'vn

*Philippe de Commines doit estre imité en histoire.*

& à

& à l'autre Roy, par deuers grâds princes, & a manié la plus grâde part de ses affaires: tellement qu'il n'a eu besoin de s'attendre au recit d'autruy. D'abondant il y auoit aussi vne singuliere sagesse, & merueilleusement bon naturel. Et pour ce que de son temps la France estoit fort troublee, il a bien voulu communiquer ce dont il auoit bonne cognoissance & experience, à ceux qui viendroyent par apres, & auoyent charges aux republicques. Auquels specialement voulant profiter, il a remarqué diligemment les entreprinſes & conseils qui se sont prins és affaires de grande importance, sans auoir esgard ni a faueur ne preiudice de chose qui soit. Car il ne loué, en façon que ce soit ceux de sa partie ou de sa race, ne mesmes les rois, desquels il a esté esleué en grand honneur, sinon au si auant que la verité le porte: le plus souuent monstrant en quoy ils ont failli & contreuenu à leur deuoir. Brief, on le trouuera par tout semblable à soy mesme, entier & veritable comme il appartient, & qui est de bonne grace, il entremesse aussi parmi ses narrations forces belles sentences. Que sil tombe en vn propos entre autres notable, & digne de memoire, il

aduertit le lecteur, & nōmément les ieunes princes d'y aduifer de pres: & se donner garde de ce qui a esté peu honneste & profitable és autres: & monstre tout franchement & honnestement, en somme quel est leur deuoir. Et ne faut penser que i'incite trop sur sa louānge: car la verité est telle, & on cognoistra mieux la grace qui est en luy, lisant son histoire.

*La cause pour-  
quoy Sleidan à traduit en Latin vne partie de l'histoire de Commines.*

Or la cause qui m'a esmeu de le traduire en Latin, & le vous dedier (prince tres illustre) est, que i'ay consideré la grandeur de l'estat & dignité, en laquelle vous estes: combien qu'il soit parlé en son liure de ce qui s'est fait tant seulement en France & Italie: toutefois il est expedient à celuy qui soustient vne telle pesanteur & grandeur d'affaires, de cognoistre ce qui a esté fait non seulement entre ceux de sa nation, mais aussi és pays estranges. Et comme le recit des choses qui approchent de plus pres de nostre temps à plus de force & efficace d'enseigner & donner plaisir, aussi est il certain qu'avec l'excellente nature, dont estes heureusement doiüé, vous aurez par les escrits de Commines cognoissance de choses exquisés & memorables. De tant plus donc ie me suis mis à le vous recommander, que  
peu

peu nous en auons qui le puissent représenter ou imiter. Il y a encores cela qui le vous recomāde, c'est que quand l'occasion se presente en son histoire, il n'a pas celé la splendeur & magnificence de vostre nation: comme on le peut veoir en son autre histoire, que i'ay aussi par ci deuant mise en Latin. Parquoy ie me persuade que quand vous aurez quelque loisir, vous donnerez de tant plus volontiers quelque temps à la lecture de ceste histoire & conseilerez vostre Roy, que entre autres semblables il lise aussi celle ci. Et combien qu'il soit encores petit d'age, toutefois par le moyen de l'ordonnance de son pere, & par vostre bonne conduite & saintes exhortations: ioint son naturel qui est fort admirable, il est ià aduancé en la cognoissance des lettres, pour seruir de miroër & patron de vertu royalle, au temps ou nous sommes. La prudence du Roy Henry estoit au demeurant excellente: mais il en monstra vn iugement singulier de vous auoir choisi, deuant sa mort entre tous autres pour estre comme gardien de son fils, & pour gouverneur & protecteur d'vn roy-aume si florissant, & triomphant en gens de sçauoir, & qui ont la crainte de Dieu,

non seulement en Angleterre, mais aussi ailleurs, recognoissent en cela vne bonté de Dieu, d'auoir si bien touché l'esprit & le cœur du feu Roy. Car de plusieurs qui sont esleuez en honneur & dignité comme vous, il y en a bien peu qui prisent les lettres: & qui pis est, estiment à honneur de n'en tenir compte aucunement. Les autres ne regardans qu'à leur ambition & profit, maintiennent avec obstination leur façon de faire accoustumée. Or encorcs qu'ils voyent plusieurs choses à corriger, & que on ne peut plus ne dissimuler ne souffrir, cependant pource que ils sont totalement adonnez à se faire grans, à amasser richesses, & sauancer aux honneurs, ils ne s'en soucient aucunement. Ce leur est tout vn, que le peuple face, ou cōment il soit enseigné, pourueu qu'ils l'ayent obeissant: & selon leur sagesse mondaine, il leur semble grand folie si on change tant soit peu vn estat present: comme si la souueraine sagesse & felicité consistoit en cela, de commander à gens, qui sont du tout plongez en ignorance brutale des choses nécessaires, & sur tout de leur salut. Et si le royaume d'Angleterre, & le Roy presque enfant d'aage, apres le trespas du pere, homme

*Peu de  
vrais  
gouuer-  
neurs qui  
ayent le  
stat pub-  
lique en  
vraye re-  
commen-  
dation.*

experi-

experimenté & sage, eut rencontré quelque ambitieux & mondain pour gouuerneur, qui n'eust dit que cela fust aduenu d'une iuste vengeance de Dieu? Mais puis que tel a esté, non pas fortuitement, ains par certain iugement establi: qui aime les lettres, & incite son Roy, duquel il a la charge, à toute honnesteté: desirant vne sainte reformation de tant de corruptiōs qui sont auourd'huy, à ce que la gloire de Dieu soit aduancee, & le tout remis en bon ordre: qui est ce qui ne void clairement, que Dieu veut desployer les tresors de sa grace sur vn royaume d'Angleterre?

*Felicité  
d'un  
royume  
d'auoir  
bon gou-  
uernement.*

C'est bien raison doncques, que vous aduisiez de receuoir de la main de Dieu vn tel benefice, avec la recognoissance qu'il merite. Il est vray que vous auez à endurer de terribles orages & tempestes, & vous fait en ceste mer de Republique, vogueur entre des horribles rochers: car le diable ennemi commun des hommes, sescarmouche, & cherche par toutes cautelles & ruses d'empescher: que rien ne luy eschappe, pour retenir tousiours sa dominatiō. Mais si vous perseuerez constamment de gouuerner le peuple avec bō ordre, & crainte de Dieu,

comme il est bien nécessaire: soyez assuré que surmōtant toutes tempestes vous viendrez à bout de tout, & aborderez à bon port sain & sauf. Et en cela il faut (tres noble prince) que vous mettiez toute la peine que pourrez, tout vostre souci, diligence & vigilance. Car comme la charge en laquelle le Roy Henry vous a establi, & apres sa mort la noblesse du royaume vous a confirmé, est tresgrande: aussi est il certain, que Dieu benira toutes vos entreprinſes, si (comme ie m'assure qu'en faites vostre deuoir) vous continuez de plier & fleschir l'esprit tendret du Roy à la crainte de Dieu, & d'auoir pour reCOMMANDÉ le salut du peuple. Vous voyez aussi comment le Seigneur Dieu vous a donné pour aides de grans personnages, qui ont bonne volonté, & peuuent de fait beaucoup vous soulager par leur sçauoir, conseil, feauté, constance & autorité. Desquels pour le present ie me contenteray d'en nommer vn, à sçauoir, l'archeuesque de Cantorbic: lequel a si grand bruit par deça, que les prelatz en quelque lieu qu'ils soyent, fils veulent estre dignes de l'estat, pour lequel ils ont si grand reuenu, le deuroyent proposer pour exemple & mi-

*Admonition notable.*

*L'archeuesque de Cantorbic.*

roër de vertu. Au reste, ie vous supplie tres humblement de prendre de bonne part ceste preface & inscription que ie vous ay faite & presentee. De Straßbourg, en May, mil cinq cens quarante huit.



BREVE DECLARATION  
 d'aucunes choses qui se trouuent  
 difficiles en l'histoire de Philippe de  
 Commines, touchant la guerre  
 d'Italie sous Charles huit-  
 ieisme, fils du Roy Loys  
 onzieme.

JEAN SLEIDAN AV  
 Lecteur. Salut.

Les con-  
 vers de  
 Milan.  
 Les Sfor-  
 ces.

**N**ous exposerons en bref les dif-  
 ficultez qui se trouuent en ce-  
 ste histoire, & premierement  
 touchant des Vicomtes, & mai-  
 son des Sforces, qui ont possedé la du-  
 ché de Milan. Il y a enuiron mille ans,  
 que ceux qu'on appelle maintenant Lom-  
 bars, hangeans de lieu d'habitation, lais-  
 serent la Pannonie, & vindrent faire de-  
 mourance en la contree d'Italie, nom-  
 mee Insubrie, du nom de ceux qui sen  
 sont premierement emparez: lesquels en-  
 uiron deux cens ans apres y estre venus,  
 estans

estans vaincus par Charlemaigne, perdi-  
 rent leur royaume & toute leur cheuâcs.

Le pays doncques estant reduit sous la  
 puissance de l'empire de Rome, eust vn  
 gouuerneur, qui estoit communément ap-  
 pelé Vicomte, & a esté gouverné en ce-  
 ste façon, iusques à ce que du temps de  
 l'empereur Wenceslaus de Milannois  
 fust erigé en duché. Car ledit empereur  
 ayant receu grosse somme d'argent du  
 Vicomte nommé Galeace, qui estoit  
 homme cruel, l'ordonna duc de Milan:  
 à condition toutefois qu'il le vendroit,  
 & en feroit hommage à l'empire de Ro-  
 me. Ce Galeace auoit deux fils, Iean, &  
 Philippe, surnommé de Marie. Iean es-  
 toit si corrompu & de mœurs si peruers,  
 que s'estant fait haïr de tous, finalement  
 fust tué par ses familiers. Et d'autant  
 qu'il n'auoit point d'enfans. Philippe suc-  
 ceda à la duché: lequel estant marié a-  
 uecque Bonne, fille du Roy de France,  
 mourust sans laisser enfans. Or sa sœur  
 Valentine fust mariee avecques Loys duc  
 d'Orleans, fils du Roy de France, Char-  
 les le Quint. Lequel duc fust tué de nuit  
 à Paris en trahison par gens apostez de  
 Iean duc de Bourgogne: & laissa trois  
 fils, Charles, Philippe, & Iean. Charles

Voyez  
 de ceci  
 en l'ab-  
 bregé de  
 Frois-  
 sard.

Le duc  
 d'Orleans  
 tué par  
 le duc de  
 Bourgo-  
 gne à Pa-  
 ris.

eust vn fils, assauoir Loys duc d'Orleans, dont souuent mention est faite en l'histoire de Philippe de Commines : iceluy estant paruenu à la couronne, fut nommé Loys douziesme.

Philippe comte de Vertus mourust sans hoirs. Iean comte d'Angoulesme eust vn fils, assauoir Charles, pere de François, Roy de France, premier de ce nom, qui depuis n'agueres est mort. Ainsi doncques depuis le temps de ceste Valentine, Loys douziesme, & depuis luy les autres rois de France, maintiennent que le Milanois leur appartient.

*La mission des Sforces.*

Or pour venir à parler maintenant de la maison des Sforces, il faut entendre que Philippe Marie troisieme duc de Milan, combien qu'il n'eust pas d'enfans legitimes, si est ce qu'il auoit vne fille bastarde, laquelle fust mariee à François Sforce, dont il est parlé aux Commentaires de Philippe de Commines. Iceluy estant homme vertueux & preux, en faits de guerre, print la duché de Milan, apres la mort de son beau pere. Ce qui luy fust de tant plus facile à faire, pour l'empeschement des guerres mortelles, qui estoient pour lors en France : du costé tant de la Bourgongne que d'Angleterre

se confederées l'vne avec l'autre. Sforce auoit cinq fils, Galeace, Iean, Philippe, Alcaïn, & Loys : duquel ce mesme Aucteur parle fort amplement, & monstre comment il paruint à la duché.

Le Roy de France Loys douziesme, ayant eu victoire contre luy, & fessant emparé de sa duché, l'amena prisonnier en France. Et comme ainsi soit qu'iceluy duc eust deux fils, Maximilian, & François : Maximilian, qui reprint Milan, lors que le pape Iule tourmentoit par guerres la France, fust cause, que François Roy premier de ce nom successeur du Roy Loys douziesme, ayant desployé ses forces contre Milan, & desconfit les Suysses apres de Marignan, le print, & l'enuoya prisonnier en France, où il est mort comme son pere.

Son frere François, apres auoir eu beaucoup d'affaires & fascheries de costé & d'autre : finalement aidé de l'empereur Charles cinquiesme mena long temps guerre cõtre les François, dont l'issue fust telle qu'il gaigna la victoire, & l'entra en la seigneurie de son pere. Il fust donc second de ce nom duc de Milan, & eust à femme la niepce de l'empereur, par sa sœur Isabel. Apres la mort dudit Fran-

*Loys Sforce & Maximilian son fils prisonnier vers l'Espagne.*

*France.*

çois, d'autant qu'il n'auoit laissé aucun enfant, l'empereur retira sous sa puissance toute la Lombardie, & la tient, il y a plus de douze ans. Or il faut que nous parlions du royaume de Naples.

*Du royaume de Naples.* Depuis la mort de l'empereur Federic second, il y a eu continuellement guerre, à raison de ce royaume, entre les Arragonnois & les ducs d'Anjou. En la fin Ieanne royne de Naples, ayant deictté par testament Alphonse Roy d'Arragon, lequel elle auoit parauant adopté, constitua Loys duc d'Anjou son heritier. Tant y a qu'aupres plusieurs incertaines victoires de costé & d'autre, les Arragonnois emporterent la dernière, & vindrent Naples, iusques à ce qu'ils en furent deicttez par le Roy de France, Charles huitiesme, comme Philippe de Commines le raconte. Toutefois ils l'ont depuis reconquise, & la tiennent encores auourd'huy. Mesme le Roy de France, François premier de ce nom, ayant esté prins deuant Paue, entre autres articles, qu'il passa au traité de paix, il quitta tout droit de ce royaume à l'empereur Charles, il y a plus de vingt & deux ans.

*L'origine des*

Les factions des Guelphes & Gibelins eurent leur commencement du temps que

que Federic second estoit empereur, & mesmeurent premierement en la Tuscanie, & de là peu apres s'espandit par toute l'Italie. Les Guelphes sont du costé du pape, & les Gibelins tiennent pour l'empire Romain. L'empereur des Turcs, dont l'Autheur parle, estoit Baiazet, le pere grand de Soliman qui regne maintenant. Il auoit vn frere nommé Zizim son ainsné, lequel ne pouuant porter que Baiazet eust la succession de l'empire (ce qui estoit aduenü par le moyen des Iannizaires) se retira vers le Roy d'Egypte, & ayant obtenu secours, mena guerre contre son frere: mais estant vaincu par deux fois se retira à Rhodes. Baiazet en estant aduertü, enuoya ambassades avec magnifiques presens au grand maistre de l'Ordre, le priant qu'il serrast en prison estroitte son frere: en ce faisant il promettoit non seulement de luy enuoyer quarante mille escus de pension annuelle, mais aussi intermission de la guerre contre les chrestiens. Or afin que Zizim ne trouuast cependant moyen d'eschapper, on l'enuoya finalement en France, & apres fust donné au pape Innocent huitiesme, & mené à Rome. Et quand le Roy Charles huitiesme alla à Naples,

*Guelphes & Gibelins.*

*La guerre de Baiazet contre Zizim.*

Alexandre pape sixiesme de ce nom, se luy  
rendit par certain traité d'accord: mais  
d'autant que Zizim mourust peu apres  
auoir esté liuré au Roy de France, aucuns  
disoyent que ce pape l'auoit fait empoi-  
sonner deuant que le rendre. Et puis que  
nostre Autheur fait mention des Iani-  
zaires, nous en toucherons quelque  
mot.

*La mort  
de Zi-  
zim.*

*Institu-  
tion des  
Ianizai-  
res.*

On dit que le grand Turc a de coustume  
prendre de quatre ans en quatre ans,  
en la Grece & Asie la mineur, des enfans  
des chrestiens: desquels il fait choisir les  
plus beaux & de plus gentil naturel, pour  
les mener en son palais à Constantinoble.  
Quand aux autres, il les espart çà & là, &  
distribue par diuerses contrees de l'Asie,  
pour les exercer au travail des champs, les  
accoustumans à forte nourriture pour les  
adoucir: & par mesme moyen apprennent  
la lague du pays. Puis apres on les fait ve-  
nir à Constantinoble, où ils apprennent  
soubz quelques maistres, diuers artifices.  
De là on les met avec gens de guerre, &  
apres les auoir bien seruis quelque temps,  
ils paruiennent à l'estat de ceux qu'on ap-  
pelle Ianizaires. Cependant qu'ils sont  
entretenus par les champs, les peres de fa-  
milles qui se seruēt d'eux, les nourrissent.

Tou-

Touchant ceux qui sont au palais à Con-  
stantinoble, ils sont nourris aux despens  
de l'empereur des Turcs. Car on dit qu'il  
nourrit tousiours en son palais environ  
cinq cens iuenceaux choisis entre plu-  
sieurs, lesquels ayant fait exercer tant és  
lettres qu'aux armes: quād ils sont venus  
en aage, on les ordonne aux gouverne-  
mens & estats. On dit qu'Amurathes pe-  
re grand dudit Baiazeth ( qui conquist à  
force d'armes la Moree ) fust le premier  
qui institua ceste ordonnance.

L'Autheur du liure fait mention d'un  
homme Grec de nation, nommé Con-  
stantin, qui a gouverné le pays de Mont-  
ferat: mais cela aduint, que les Venitiens  
ayans osté aux Turcs la Moree, auoyent  
basti vne muraille depuis le port de Co-  
rinthe iusques à celuy de Megare, où il y  
a intermission de mer. Mais Mahomet se-  
cond de ce nom, fils d'Amurathes, celuy  
qui depuis print Constantinoble, venant  
là apres auoir liuré bataille, eust la victoi-  
re, & gaigna non seulement ceste contree  
de Grece, mais aussi l'isle d'Euboee, Lem-  
ne, Mitilene, Nerite, Zacinthe, Samo, &  
Croye. Dauantage, il osta la ville de Sco-  
dre à Comnen pere de ce Grec, dont nous  
parlons: il appelle le Roy Charles huitief-

*Pelopon-  
nesus re-  
giō d'A-  
chaie,  
antour-  
d'hy ap-  
pelee la  
Moree.*

me, cousin de Iean de Galeace duc de Milan. Car le Roy Loys onzième auoit eu en mariage Charlotte fille du duc de Sauoye : & Galeace duc de Milan, & pere de Iean, dont nous venons de parler, auoit à femme Bonne, l'autre fille dudit duc de Sauoye.

*Du droit du royaume de Naples.*

René Roy de Sicile, duc d'Anjou, & comte de Prouence, estoit frere de Loys, que Ieanne royne de Naples auoit fait son heritier, comme nous auons desia dit. Or il eust vn seul fils, assauoir Iean duc de Calabre : mais le pere ayant suruescu son fils, ordonna le fils de son frere Charles (qui aussi se nommoit Charles) pour son heritier. Cestuy ci qui mourut sans enfans : ordonna par testament le Roy Loys onzième, pour son heritier. Iceluy René eust aussi vne fille, c'est assauoir la mere de René duc de Lorraine, duquel l'Autheur fait mention au commencement du liure. Il eust pareillement vne sœur, qui fust mere de Loys onzième. Ce René duc de Lorraine est celuy qui estant secouru des Suysses, eust la victoire aupres de Nanci, contre Charles duc de Bourgogne. Le duc de Venise, duquel il louë grandement la vertu, est vn qui se nommoit Augustin Barbaric, & fust le septante

septante septiesme duc de Venise il y en a eu trois entre ledit & celuy qui l'est maintenant : Pierre Lande, assauoir Leonard Loredan, Anthoine Grimani, & André Gritti.

En ce temps là François Gonzague, *Les Marquis de Mantoue.* marquis de Mantoue estoit chef de l'armée Venitienne. Et Hercules Estence estoit duc de Ferrare, Lequel auoit donné en mariage l'vne de ses filles assauoir Elizabeth à ce marquis de Mantoue, & l'autre nommée Beatrix, à Loys Sforce : car l'Autheur les appelle tous deux gendres d'Hercules duc de Ferrare. Son fils *Les ducs de Ferrare.* nommé Alphonse eust vn fils, appelé Hercules, qui maintenant domine a Ferrare, & est gendre de Loys douzième, Roy de France.

Hieronime le Jacobin est cest hom- *Sauana; vola.* me scauant qu'on nomme autrement Sa uanarola : & a composé beaucoup de liures aujourd'huy qui sont encores en lumiere.

Ce qu'il escrit des cheuaux bardez & d'hommes d'armes, il le faut entendre tellement qu'un homme d'armes entre-tienne quatre cheuaux, selon la coustume de France. Ce Cardinal d'Ostie, qu'il nomme souuent, à depuis esté pape Iules se- *Pape Iu les second.* cond. Cosme qui mourut aagé de quatre

*La mai-  
son de  
Medicis*

vingts ans, l'an mille quatre cens soixante & quatre, a esté le premier qui ennoblit la maison de Medicis. Il eust deux fils Pierre & Iean, Pierre eust aussi deux fils, Laurent, & Iulian. Laureur, auquel l'Autheur attribue grâde loüange, laissa trois fils, Pierre, Iean, & Iulien. Iean fust cardinal & depuis pape de Rome, appelé Leon dixiesme, successeur de Iules Virgile Vrsin fust reconcilié au Roy Charles huitiesme apres la reuolte de la maison des Coulonnois: & apres auoir esté detenu quelque temps prisonnier, estant deliuré fust à ses gaiges. Ce que j'ay trouué bon de noter, afin qu'on ne pense que l'Autheur se contredise.

*Virgile  
Vrsin.*

*Touchât  
P. de  
Commis-  
nis.*

Au reste, parlons aussi de l'Autheur, Il estoit Flaman de nation, de grâde maison, ioint de parentage, & amitié avec les principaux du pays. D'auantage, il auoit de grands biens, non seulement en Flandres, mais aussi en Hainaut. Il estoit beau personnage, & de haute stature, & sçauoit parler assez bien l'Italien, l'Allemand, l'Espagnol, mais sur tout le François: il auoit leu diligemment & retenu toutes sortes d'histoires, escrites en langue Françoisé, mais principalement des Romains. Il conuerloir fort avec gens d'estran-

d'estrange nation, desirant par ce moyen d'apprendre d'eux, ce qu'il ne sçauoit point. Et d'autant qu'il auoit en singuliere recommandation de bien employer son temps, on ne l'eust iamais trouué oisif. Sa memoire estoit merueilleuse, voire telle que souuentesfois il dictoit en vn mesme temps à quatre, qui escriuoient sous luy, choses diuerses & conferrantes à la Republique, voire avec telle promptitude & facilité, comme s'il n'eust diuisé que d'vne certaine matiere. Toute sa vie il eût regret, qu'il n'auoit esté dès sa ieunesse instruit en la langue Latine, & souuent deplorait son malheur en cela. Le Roy Loys onziesme l'aimoit fort: dôt aduint que du viuant d'iceluy, il eut tousiours grand credit en France: en la fin il print à femme Helene de la maison de Montforeau, qui est sur les côfins du pays d'Anjou:

*La prom-  
ptitude à  
escrire.*

Après la mort du Roy Loys, il eust beau coup d'affauts. Et d'autant qu'il estoit estrange, l'enuie qu'on luy portoit, augmenta si fort, que ses aduersaires le meirrent en prison à Loches, au pays de Berry ville & chasteau où on mettoit coustumierement prisonniers ceux qui estoient accusez, de leze maiesté. Il fut là traité

*Commis-  
nis en-  
prisonné.*

fort rudement comme luy mesme le recite en ses histoires. Mais cepédant sa femme sollicita si bien qu'on l'amena prisonnier à Paris, où estant venu, vn peu apres fut appelé deuant la cour de parlement.

*Plaidé sa  
cause au  
parlemēt  
à Paris.*

Or il auoit affaire à fortes parties, & à des aduersaires de grande autorité. A cause dequoy voyant qu'à difficulté il ne pouuoit trouuer ne procureur ni aduocat, qui voufist mener la cause, luy mesme la plaida, & ayant l'espace de deux heures deffendu sa cause en plaine audience remonstra si bien son innocence, que finalement il fut absout de ce dont on le chargeoit. Entre autres choses, il incista fort sur les traux & peines qu'il auoit souffrenuës pour le Roy & le royaume: combien le Roy Loys s'estoit monstré enuers luy de bonne volonté & liberalité: qu'il n'auoit rien fait par ambition ou auarice, & que s'il se fust voulu enrichir, il en auoit eu autant grand moyen qu'homme de sa qualité & estat. Il fust prisonnier pres de trois ans, & vn apres sa deliurance eut de sa femme, vne fille nommee Ieanne, qui depuis fust mariee à René, de la maison des ducs de Bretagne, & comte de Pontieure. Ledit René eust d'elle entre autres enfans, vn fils nommé Iean qui

qui a auouid'huy le gouvernement de Bretagne, & est cheualier de l'ordre du Roy: & entre autres bien qu'il à fort grands, il est duc d'Estampes. Le seigneur de Commines aagé d'environ soixante quatre ans, mourut en vne sienne maison nommee Argenton, l'an mil cinq cens dixneuf, le dixseptiesme iour d'Octobre. Et son corps estant de là apporté à Paris, fust enterré aux Augustins. Au temps de sa prosperité il auoit coustumieremēt ceste sentence en la bouche contre les gentilshommes fait neans, celuy qui ne traueille point, qu'il ne mange point. Et aufsi quand il estoit en aduersité, il souloit dire, ie suis venu à la grand' mer, & la tempeste ma nouyé.

On me pourroit ici demander: Mais comment peux tu sçauoir ces choses de Philippe de Commines, toy qui es Allemand. Je vous diray: Matthieu d'Arras, *Matthieu d'Arras,* homme de grande honnesteté & sçauoir, demeurant à Chartres en France, là cogneu familiarement & l'a serui: il a aussi esté precepteur du fils de sa fille, duc d'Estampes, duquel nous auons parlé: Iceluy ayant leu ma version de l'histoire dudit sieur de Commines, qui est de Loys onzième, & Charles duc de Bourgongne,

que i'ay ces annees passees traduite en Latin: & y ayant prins, disoit il, plaisir pour le subiet, en memoire de son maistre, me communiqua ce que dessus, par vn mien ami: & d'autant qu'il me racomptoit les loiianges d'iceluy fort sobrement, de tant plus ay ie estime qu'il le falloit croire. Et ie fus bien ioyeux d'entendre cela mesme que i'auoye souuent oüi dire en France, presque tout ainsi le scauoir plus certainement de celuy qui l'a cogneu plus familiarment. Voila (ami lecteur) ce qu'il me sembloit bon de te communiquer: afin que tu puisses mieux entendre aucunes choses contenues en ces liures ici. Adieu,  
De Strasbourg le 27. de May. 1548.

SOM.



SOMMAIRE DE LA  
VIE DE MESSIRE AN-  
GELO CATHO, ARCHE-  
uesque de Vienne, qui se peut  
adiouster aux Croniques  
de messire Philippe de  
Commines.



Messire Philippe de Commines cheualier, seigneur de Argenton, Auteur du present Liure, qui contient les Memoires de la vie du Roy Loys onzième, que Dieu absoluë, dit par son proëisme, iceux auoir recolligez & cõpilez, à la requeste d'vn archeuesque de Vienne: duquel il a fait souuent mention en plusieurs endroits de seldits Memoires: sans toutefois declarer, n'autrement exprimer, le nom dudit archeuesque, ne quel personnage c'estoit. Et pource que ce ne peut estre aduenu, qu'il n'ait esté homme grand & venerable, digne d'estre mis en plus grande lumiere, il sera ici recité ce qui a esté recueilli & entendu de luy, par le rapport de trois personages

de grande foy, prudēce, & authoritē : l'un  
desquels (qui est decedé) estoit messire Ica  
François de Cardōne, cheualier, seigneur  
de la Foleyne & du Pleffis, de Ver en Bre-  
tagne, conseiller & maistre d'hostel des  
rois Charles huitiesme, Loys douziesme,  
& François premier de ce nom, aussi sou-  
uent \* allegué par ledit seigneur d'Argē-  
ton, en la Cronique qu'il a faite dudit Roy  
Charles : le deuxiesme est Messire Iean  
Briçonnet, cheualier, seigneur du Pleffis  
Rideau, conseiller, & second president  
des comptes à Paris (qui est \* encores vi-  
uant) & le tiers estoit vn gentil homme  
de Naples, partisan de la maison d'Anjou,  
appelé messire Renaldo d'Albianno aus-  
si cheualier, qui a longuement demouré  
en ce royaume, & y est mort du regne du  
Roy François, lesquels ont cogneu, veu &  
frequenté ledit seigneur archeuesque, qui  
de son propre nom & surnom, s'appelloit  
messire Angelo Cattho, & estoit natif de  
Tharente au royaume de Naples, & auoit  
suyui la part de la maison d'Anjou, mes-  
mes les ducs Iean & Nicolas de Calabre,  
ensans & heritiers de ladite maison, qui  
auoyent grand droit audit royaume, &  
desquels mention est aussi faite en plu-  
sieurs endroits desdites memoires, &  
estoit

\* Il se  
pouvoit  
bien abu-  
ser en ce  
lieu : s'no  
que Com-  
mines  
eust escrit  
de Char-  
les huit-  
iesme  
autrecho-  
se que ce  
que nous  
en auons.

\* Les  
deux mots  
suyuans  
sont rayez,  
et y a  
dessus  
decedé  
puis peu  
de tēps.  
d'une au-  
tre main :  
mais il

estoit ledit archeuesque personnage de pouuoit  
bonne vie, grande litterature, modestie, & encores  
tres sçauant es Mathematique. Et pource viure  
que lesdits ducs Iean & Nicolas, preten- quand  
dirent subsecutiuellement au mariage de la ceci fut  
fille vnique du duc Charles de Bourgon-  
gne (qui estoit lors le plus grand mariage  
de la Chrestientē) ils tindrent ledit mes-  
sire Angelo Cattho pres de la personne  
dudit duc, pour conduire de leur part, ledit  
mariage : lequel ne fut accompli ne  
pour l'vne ne pour l'autre : car ils vesqui-  
rent peu, & decederēt bien tost l'vn apres  
l'autre : & apres leur decez, ledit duc co-  
gnoissant les grands sens & vertu dudit  
messire Angelo, le retint en son seruice, &  
luy donna pension. Et estoit pareillement  
au seruice dudit duc ledit seigneur d'Ar-  
genton, avecques lequel il cōtracta gran-  
de amitiē & familiaritē, & pendant qu'il  
fut avecques ledit duc, il luy predist plu-  
sieurs des fortunes bonnes & mauuaises,  
qui luy aduindrent : & mesmes des batail-  
les de Granfon & Morat. Et apres ladite  
bataille de Morat, cognoissant l'obstina-  
tion dudit duc, (& peut estre) les malheurs  
qui estoient à aduenir à luy, & à sa mai-  
son print congé de luy honnestement,  
comme il pouuoit bien faire, sans pour-

\* Nous  
trouuons  
bien au  
liure de  
Commis-  
sions que  
cest ar-  
cheuef-  
que estoit  
Astrolo-  
gue: mais  
le m'es-  
merueil-  
le qu'il  
ne parle  
de chose  
tant me-  
morable

ce estre reproché ou calônié : car il estoit  
estranger & non subiet dudit duc. Et fut  
tost retiré par ledit Roy Loys onziésme:  
duquel il estoit deuenu nouuellemēt sub-  
iet, au moyen que le Roy René, duc d'An-  
jou, & Roy de Naples, & de Sicile: auoit  
institué ledit Roy Loys onziésme, son  
nepueu sôn heritier esdits royaumes, &  
tous ses biens. Et estant au seruice dudit  
Roy Loys ( qui le fait tost archeuesque de  
Vienne) suruint la tierce bataille, donnée  
à Nancy: en laquelle fust tué ledit duc, la  
vigile des rois, l'an mil quatre cens soi-  
xante & seize, & à l'heure que ce donnoit  
ladite bataille, & à l'instât mesme que le-  
dit duc fust tué, ledit Roy \* Loys oyoit la  
messe en l'eglise monsieur saint Martin à  
Tours, distant dudit lieu de Nancy, de dix  
grandes iournees pour le moins, & à la-  
dite messe le seruoit d'Aumosnier, ledit  
archeuesque de Vienne: lequel en bail-  
lant la paix audit seigneur, luy dist ces pa-  
roles. Le Seigneur Dieu vous donne la  
paix & le repos. Vous les auez si vous vou-  
lez. *quia consummatum est*: Vostre ennemi le  
duc de Bourgogne est mort, & vient d'es-  
tre tué, & son armee desconfite. Laquelle  
heure corteé, fust trouuee estre celle en  
laquelle veritablement auoit esté tué le-  
dit

dit duc, & oyât ledit seigneur lesdites pa-  
roles, se bailla grandement, & demanda  
audit archeuesque sil estoit vray ce qu'il  
disoit, & comme il le sçauoit. A quoy ledit  
archeuesque respondit, qu'il le sçauoit  
comme les autres choses, que nostre Sei-  
gneur auoit permis qu'il predist à luy, &  
au feu duc de Bourgogne, & sans plus de  
paroles, ledit seigneur feist vœu à Dieu,  
& à monsieur S. Martin, que si les nouuel-  
les qu'il disoit estoient vrayes ( comme  
de fait elles se trouuerent bien tost apres)  
qu'il feroit faire les treillis de la chaste  
monsieur S. Martin (qui estoit de fer) tout  
d'argent. Lequel vœu ledit seigneur ac-  
complit depuis, & feist faire ledit treillis,  
vallant cent mille fracs, ou peu pres. Sem-  
blablement ledit archeuesque, estant au  
seruice dudit Roy Loys, rencontra vn iour  
bien matin, messire Guillaume Briconnet,  
peré dudit: presidant ci deuant nommé  
(qui depuis fut cardinal, comme sera dit  
ci apres) homme \* grand & honorable &  
de grande prudence & vertu, & pour lors  
estoit general de Languedoc: lequel ge-  
neral estoit mandé par ledit Roy Loys  
onziésme, pour aller deuers luy au Plei-  
sis à Tours. Et ayant ledit archeuesque  
esté quelque temps sans parler & regardé

que ce-  
suy ci,  
sur le pas  
sage de la  
mort du  
Bourgui-  
gnon.  
\* Si cō-  
mises en  
parole vñ  
peu au-  
rement,  
estimer  
aussi que  
celuy qui  
escriuoit

*ceci estoit  
affection-  
né à Bri-  
gonnet:  
car apres  
veru,  
il auoit  
mis  
quelque  
chose  
qu'ait  
voulu  
dire le-  
dit sei-  
gneur  
d'Ar-  
genton  
rayé par  
un autre.* le ciel, & puis apres ledit general, luy dist  
en fin ces paroles. Monsieur le general,  
ie vous ay plusieurs fois dit que le passa-  
ge & frequentation des eaux vous sont  
dangereux, & vous en aduendroient quel-  
que iour vn grand peril, & peut estre la  
mort. Le vien du Pleffis, ou vous allez. Les  
eaux sont grandes au pont sainte Anne,  
& est le pont rompir, & y a vn mauuais  
basteau: Si vous m'en croyez, vous n'yrez  
point. Toutefois ledit general n'en feist  
rien, & ne le creust: dont veritablement  
il fust au plus grand danger du monde de  
estre noyé, & cheut en l'eau, & sans vn  
saule, qu'il empoigna, c'estoit fait de luy,  
& fut ramené en son logis, ou il fut lon-  
guement malade, tant de la peur, que de  
la grande quantité d'eau, qui luy estoit  
entrée par la bouche & par le nez & oreil-  
les. Et depuis ledit archeuesque visita plu-  
sieurs fois ledit general (qui estoit son a-  
my) durant sadite maladie: lequel general  
pour lors estoit marié, & auoit sa femme  
viuante (qui estoit ieune) & auoit quelques  
enfants la nez, entre lesquels estoit ledit  
president, & luy predist deréchet qu'il fe-  
roit quelque iour vn grand personna-  
ge en l'eglise, & bien pres d'estre pape.  
Chose à quoy ledit general n'auoit on-

ques

ques pensé, & n'y auoit aucune apparen-  
ce. Et oyant cela sadite femme ( qui s'ap-  
peloit Raoulette de Beaune, femme de  
grande chasteté, d'honneur & vertu) n'en  
fust trop cõtente: car c'estoit à dire qu'el-  
le s'en iroit la premiere (chose que les fem-  
mes n'aiment pas volontiers) & vesquit  
neantmoins ladite femme long temps  
depuis, & feist plusieurs enfans, & pour  
cette cause, elle & plusieurs autres disoyēt  
souuent que ledit archeuesque ne disoit  
pas tousiours verité. Toutefois en fin  
elle deslogea la premiere, & la suruesquit  
ledit general son mari: lequel se tint lon-  
guement en viduité, sans parler de se fai-  
re homme d'eglise, & apres la mort dudit  
Roy Loys onzième, demoura au seruice  
de Charles huitième, son fils ( auquel il  
auoit esté specialement recommandé par  
ledit Roy Loys son pere) & fust de son  
conseil priué, & bien pres de sa personnes  
& aida & fauorisa grandement l'entre-  
prinse que feist ledit Roy Charles, pour  
la conqueste de Naples, tant pour le bon  
droit qu'il cognoissoit que ledit seigneur  
y auoit, que pour satisfaire aux requestes  
& poursuites du pape Alexandre, & du  
duc de Milan, appelé le seigneur Ludo-  
uic, qui sollicitoyent fort ladite entreprin-

*Il y peut  
bien te-  
nir la*

*main au  
sōmence-  
mēt pour  
donner  
crainte  
aux Ar-  
ragōnois  
rois de  
Naples:  
mais il  
ne fut  
gueres en  
ce propos*

se, plus toutēfois pour la haine mortelle  
& capitale, qu'ils portoyent aux rois de  
Naples Alphons & Ferrand, que pour le  
bien & augmentatiō de l'estat dudit Roy  
Charles chose qu'ils ne declarerent pas  
du commencement de ladite entreprinse,  
audit seigneur n'a ses seruiteurs : & leur  
sembloit bien aduis que quand ils se fe-  
royent aidez dudit seigneur à deffaire  
lesdits rois de Naples, qu'ils le chaffe-  
royent bien aisément de l'Italie, comme  
ils donnerent assez à cognoistre par la li-  
gue qu'ils feirent contre luy avecques les  
Venitiens, & la bataille qu'ils luy donne-  
rent à Fournoüe, si tost qu'il eust fait la-  
dite conqueste. Et audit voyage de Na-  
ples fut avecques ledit Roy Charles ledit  
messire Guillaume Briçonnet (qui y feit  
de grands seruices) & fut fait à Rome,  
homme d'eglise, & euesque de saint Ma-  
lo, & abbé de saint Germain des Prez,  
pres Paris : & depuis fut fait cardinal par  
ledit pape Alexandre, & par apres fut ar-  
cheuesque de Reims & de Narbonne, &  
eust quelque voix à l'election du Papat,  
apres la mort dudit Alexandre, suyuant  
ce que luy auoit predict ledit archeuesque,  
& depuis estant cardinal, durant le regne  
dudit Charles, & celui du Roy Loys  
douzief-

douzième, son successeur, à tenu grand  
lieu & grands estats en ce royaume, iuf-  
ques à estre lieutenant dudit seigneur au  
gouuernemēt de Languedoc. Ledit mes-  
sire Angelo Catho, archeuesque deffus-  
dit, depuis toutes ces choses & plusieurs  
autres, qui ont par luy esté predict-  
tes long temps au parauant  
qu'elles fussent aduenues,  
est decedé, ayant vesçu  
sainement & auste-  
rement, & gist en  
son eglise de  
Vienne.

Rr



T A B L E D E S M A T I E -  
R E S C O N T E N U E S E N C E S T E  
p r e s e n t e h i s t o i r e & C r o n i q u e d u  
R o y L o y s o n z i e s m e , & d u R o y  
C h a r l e s h u i t i e s m e s o n f i l s .

*Et premierement.*

- L**E Prologue de l'Autheur.  
Comment l'Autheur vint au  
seruice du comte de Charolois  
depuis duc de Bourgogne.  
chapitre 1. fol. 1.  
Comment le comte de Charolois parla  
au chancelier de Moruillier, en la presen-  
ce du duc Philippe son pere. cha. 2. fol. 2.  
De là guerre appelee le bien public, su-  
scitee par les seigneurs de France.  
chap. 3. fol. 4.  
Comment la maison de Bourgogne a  
esté long temps en grand renom, & de-  
puis mise en decadence. chap. 4. fol. 6.  
Comment le comte de Charolois vint  
planter son camp deuant Montlheri, &  
de là bataille qui fust faite audit lieu en-

## T A B L E.

- tre le Roy de France & luy. cha. 5. fol. 9.  
 Comment le duc de Bourgogne fust secouru par vn enfant de Paris. cha. 6. fo. 15.  
 Comment le Roy Loys apres la desconfiture faite à Montlheri se retira à Corbeil. chap. 7. fol. 17.  
 Comment apres la bataille du Montlheri, la maison de Bourgogne n'a cessé de decliner iusques à la mort du comte de Charolois. chap. 8. fol. 20.  
 Cōment le comte de Charolois se retira à Estâpes pour se rafreschir. cha. 9. fo. 21.  
 Comment le comte de Charolois & ses alliez prindrent conseil d'aller vers Paris. chap. 10. fol. 25.  
 Comment les Suiffes commencerent à venir en France au seruire du comte de Charolois. chap. 11. fol. 26.  
 Comment le comte de Charolois planta son camp pres Paris. chap. 12. fol. 28.  
 Des infortunes qui aduindrent au royaume d'Angleterre par la diuision des princes dudit pays. chap. 13. fol. 29.  
 Comment maistre Guillaume Charuier fut delegué par ceux de Paris, pour parler avec les deleguez par le comte de Charolois. chap. 14. fol. 30.  
 Comment le Roy Loys pendât le parlement dessusdit arriua à Paris, ch. 15. fo. 31.  
 Com-

## T A B L E.

- Comment l'artillerie du comte de Charolois & celle du Roy tirerēt l'vne à l'encontre de l'autre pres de Charenton. chap. 16. fol. 33.  
 Comment le comte de Charolois feist faire des basteaux, pour passer la riuere de Seine. chap. 17. fol. 35.  
 Comment le Roy Loys estoit humble en parole & en habits, & mettoit peine de gagner vn homme qui luy pouuoit nuire ou seruir. chap. 18. fol. 37.  
 Comment les Bourguignons estans pres Paris attendans la bataille, cuiderent des chardons qu'ils veirent que c'estoyent lances debout. chap. 19. fol. 39.  
 Comment le Roy & le comte de Charolois parlerent ensemble pour cuider moyenner la paix. chap. 20. fol. 41.  
 Comment le duc Charles de Bourgogne desprisoit tout autre conseil que le sien. chap. 21. fol. 43.  
 Cōment les Normans desirerēt d'auoir vn duc en leur pays. ch. 22. fol. 45.  
 Comment le Roy & comte de Charolois parlerent de rechef ensemble pres Conflans. chap. 23. fol. 45.  
 Comment le traité de la paix fut conclud & accordé au chasteau du bois de Vincennes, entre le Roy & le comte de

## T A B L E.

- Charolois, & ses alliez. cha. 24. fol. 48  
 Comment la duché de Normandie fut  
 remise és mains du Roy, nonobstât qu'il  
 l'eust baillée à son frere par le traité de la  
 paix dessusdite. chap. 25 fol. 49  
 Comment le nouveau duc de Norman-  
 die se retira en Bretagne, fort poure &  
 desolé. chap. 26 fol. 51  
 Comment la ville de Dynant au Liege  
 fut prinse, pillée & rafée par le duc de  
 Bourgongne. chap. 27 fol. 53  
 Comment le seigneur d'Himbercourt  
 donna louïable opinion touchant la deli-  
 urance des prisonniers, chap. 28 fol. 58  
 Comment les Liegeois en grand nom-  
 bre furent desconfits par le duc de Bour-  
 gongne. chap. 29 fol. 59  
 Comment ceux de la cité du Liege se  
 rendirent au duc de Bourgongne, à son  
 plaisir sans rien reseruer excepté le feu &  
 le pillage. chap. 30 fol. 61  
 Comment les Liegeois se firent au Liege rei-  
 gneurs assemblees à l'hostel de la  
 ville auant que la vouloir liurer au duc de  
 Bourgongne. chap. 31 fol. 63  
 Comment la cité du Liege fut réduite és  
 mains du duc de Bourgongne par le moyé  
 du seigneur d'Himbercourt. ch. 32. fo. 65  
 Cōment le Roy print deliberation avec  
 le

## T A B L E.

- le duc de Bourgongne d'aller parler à luy  
 à Peronne, & comment le Roy y fut mis  
 en arrest. cha. 33 fol. 70  
 Comment les gens de robbe longue  
 sont bien seans autour du prince quand  
 ils sont bons, & bien dangereux quand  
 ils sont mauuais. chap. 34 fol. 74  
 Comment l'euesque du Liege fut prins  
 par les Liegeois avec le seigneur d'Him-  
 bercourt. chap. 35 fol. 75  
 Comment plusieurs rois & grâds prin-  
 ces se sont veuz l'un l'autre. cha. 36. fo. 78  
 Cōment le Roy se trouua bien empef-  
 ché dedans Peronne entre ses ennemis.  
 chap. 37 fol. 81  
 Cōment le duc de Bourgongne prepa-  
 ra son armee pour aller assaillir les Lie-  
 geois. chap. 38 fol. 84  
 Comment le duc de Bourgongne arri-  
 ua en personne deuant la cité du Liege  
 ville située en pays fertile, & le Roy avec  
 luy. chap. 39 fol. 86  
 Cōment les Liegeois feirent vne mer-  
 ueilleuse faillie sur les gens du duc de  
 Bourgongne. cha. 40 fol. 89  
 Cōment la cité du Liege fust assaillie, prin-  
 se, & pillée, & les eglises aussi. ch. 41. f. 92.  
 Comment le Roy de France se partit  
 d'avec le duc de Bourgongne de la cité

## T A B L E.

du Lyege.chap.42	fol.96
Comment le Roy feist tant enuers son frere qu'il print en partage la duché de Guyenne, & delaisa Brie & Champaigne, ce qui despleut au duc de Bourgongne.chap.43	fol.99
Comment le Roy print vile occasion de faire la guerre au duc de Bourgongne.chap.44	fol.100
Comment le Roy enuoya vn huissier de parlement en la ville de Gand, adiourner le duc de Bourgongne.chap.45	fol.102
Comment la ville d'Amiens fust rendue entre les mains du Roy.chap.46	fol.104
Comment le conestable tafchoit tousiours de mettre en guerre le Roy & le duc de Bourgongne,& la cause pourquoy chap.47	fol.104
Comment le duc de Bourgongne vint assaillir Piqueny & le gaigna, puis tira vers Amiens.chap.48	fol.107
Comment le Roy & le duc de Bourgogne feiret trefues d'un an, ce qui despleut au conestable.chap.49	fol.109
Comment vn duc d'Angleterre qui estoit retiré en Flandres, fut si pauvre qu'il demandoit sa vie de maison en maison.chap.50	fol.111
Comment le duc de Bourgongne feist vne	

## T A B L E.

vne grosse armee par mer aussi bien que par terre contre le Roy.chap.51	fol.115
Comment le Roy Edoüard eust grandes aduersitez, en sorte qu'il fut contraint s'en fuir de son royaume.chap.52	fol.117
Commét vn prince doit auoir en sa compagnie vn sage homme, qui ait loy & auctorité de dire verité.chap.53	fol.120
Comment le comte d'Waruic tira hors de prison le Roy Henri d'Angleterre.chap.54	fol.121
Comment le Roy Edoüard retourna en Angleterre, & y fut receu à grande ioye malgré le comte d'Waruic.ch.55	fol.125
Comment le Roy Edoüard vainquist le prince de Galles, combien qu'il eust plus grosse armee.chap.56	fol.127.
Comment on doit traiter les ambassadeurs des estrangers.cha.57	fol.128
Comment le duc de Bourgongne proposa de tromper le Roy.ch.58	fol.136
Comment le duc de Bourgongne partit de Picardie, & alla planter son siege deuant Beauuais.chap.59	fol.138
Comment le duc de Bourgongne se deslogea de deuant Beauuais, & tira vers Rouen.chap.60	fol.140
Comment & en quelle sorte l'appointement fut fait entre le Roy & le duc de	

T A B L E.

Bretaigne, & de la machination que le Roy & le duc de Bourgongne prindrent contre le comte de saint Paul connestable de France. chap. 61	fol. 141
Cōment vn hōnie ayant grande autorité avec son prince & son seigneur, ne le doit iamais tenir en crainte. cha. 62. f. 147	
Comment le duc de Gueldres commist vn treshorrible cas & inhumanité enuers son propre pere. chap. 63	fol. 148
Comment le duc de Bourgongne avec grosse armee alla mettre le siege deuant Nuz. chap. 64	fol. 151
Comment ceux de la ville de Nuz furēt secourus par les Allemaus & par l'empereur. chap. 65	fol. 154
Comment apres la prinse du Tronquoy les villes de Mondidier, Roye, & Corbie furēt pillées & bruslees. cha. 66	fol. 157
Comment l'empereur racompta aux ambassadeurs du Roy l'exēple d'vn ours. chap. 67	fol. 158
Comment le connestable commença à entrer en suspicion, tāt du costé du Roy que du duc de Bourgongne. chap. 68	fol. 160
Comment le Roy d'Angleterre vint par deça avec grosse puissance pour secourir le duc de Bourgongne contre le Roy.	

T A B L E.

Roy. chap. 69	fol. 161
Comment le Roy d'Angleterre enuoya au Roy lettres de defiance par vn heraut & de la responce que feist le Roy audit heraut. chap. 70.	fol. 164
Comment le duc de Bourgongne apres qu'il fust parti de deuant Nuz, il s'en alla au deuant du Roy d'Angleterre, qui descendoit à Calais. chap. 71	fol. 165
Comment le connestable enuoya lettres de creance au Roy d'Angleterre, & au duc de Bourgongne. chap. 72	fol. 167
Comment le Roy feist vestir vn simple seruiteur d'vne cotte d'armes avec vn esmail, & l'enuoya parler au Roy d'Angleterre. chap. 73	fol. 169
Comment la paix fust traittee entre le Roy & le Roy d'Angleterre moyennant grosse somme de deniers que le Roy promit ausdits Anglois. chap. 74	fol. 172
Comment le Roy de France & le Roy d'Angleterre pour conclurre la paix d'entre eux deux delibererent de parler ensemble. chap. 75	fol. 175
Comment les deux rois arriuerent à Picqueni pour parlementer ensemble. chap. 76	fol. 181
Comment vn pigeon blanc se trouua sur la tente du Roy d'Angleterre au lieu	

## T A B L E.

de Picqueni significateur de la paix qui y  
fust faite. chap. 77 fol. 184.

Comment le Roy d'Angleterre enuoya  
au Roy deux lettres de creance que le  
conestable luy auoit enuoyees.

chap. 78 fol. 186

Comment le Roy d'Angleterre vsa d'v-  
ne bonne subtilité enuers ses subiets a-  
uant que descendre par deça à tout son  
armee. chap. 79 fol. 187

Comment la deliberation fust conclue  
entre le Roy & le duc de Bourgogne,  
d'assiéger & prendre le conestable de-  
dans le chasteau de Han. chap. 80 fol. 188

Comment le Roy fust aduertí que le  
conestable festoit retiré vers le duc de  
Bourgogne. chap. 81 fol. 192

Cóment le conestable estant à Peron-  
ne fust deliuré aux gens du Roy par le  
cōmandement du duc de Bourgogne, &  
fust mené à Paris. chap. 82 fol. 193

Comment le comte de Campobache  
cōspira à la trahison contre le duc de  
Bourgogne son maistre. cha. 83 fol. 197

Comment le duc de Bourgogne se de-  
libera d'aller combattre les Suyffes dont  
malluy en print. chap. 84 fol. 199

Comment le duc de Bourgogne fust  
honteusement, & à sa grande perte chaf-  
sé des

## T A B L E.

se des Suyffes. chap. 85 fol. 200

Comment le Roy René de Sicile se  
trouua avec le Roy à Lyon, & des paro-  
les qu'ils eurent ensemble. chap. 86  
fol. 204

Comment les Suyffes se monstrent  
bien ignorans quand ils eurent gaigné  
les riches ioyaux du duc de Bourgogne  
à Granfon. chap. 87 fol. 206

Comment l'armee du duc de Bourgo-  
gne fust deffaite deuant Morat, & de la  
fuitte dudit duc de Bourgogne.  
chap. 88 fol. 208

Comment la duchesse de Sauoye fust  
amenee vers le duc de Bourgogne, &  
puis se retira vers le Roy au Plessis les  
Tours par subtils moyens. chap. 89  
fol. 209

Comment le Roy se partit de Lyon &  
sen vint à Tours pour receuoir la du-  
chesse de Sauoye. chap. 90 fol. 211

Comment la ville de Nanci fust rendue  
au duc de Lorraine & de la trahison du  
comte de Campobache contre son mai-  
stre le duc de Bourgogne. cha. 91 fol. 215

Comment le Roy de Portugal vint en  
France vers le Roy pour auoir de luy se-  
cours contre le Roy de Castille.  
chap. 92 fol. 221

T A B L E.

Comment le Roy de Portugal se partie de France pour aller à Rome se rendre en quelque religion. chap. 93.	fol. 222
Comment le duc de Lorraine à tout son armee se partit de saint Nicolas pour aller assaillir le duc de Bourgongne. chap. 94	fol. 222
Comment le duc de Bourgongne fust desconfit pres Nanci par ledit duc de Lorraine. chap. 95	fol. 224
Comment la grande felicité de la maison de Bourgongne a duré pres de six vingts ans. chap. 96	fol. 226
Comment le Roy durant le siege de Nanci ordonna des postes en son royaume. chap. 97	fol. 228
Comment le Roy apres la mort du duc de Bourgongne enuoya à diligence vers ceux d'Abbeuille & Arras & autres villes pour eux reduire en son obeïssance. chap. 98	fol. 229
Comment le Roy par la mort du duc de Bourgongne fust au dessus de ses ennemis. chap. 99	fol. 231
Comment le Roy tira vers Peronne, & enuoya son barbier maistre Oliuier vers ceux de Gand. chap. 100	fol. 233
Comment maistre Oliuier barbier du Roy ne feist point bien son profit de ceux	de

T A B L E.

de Gand. chap. 101	fol. 237
Comment les Flamens furent desconfits deuant Tournay là où mourut le duc de Gueldres. chap. 102	fol. 238
Comment la cité d'Arras fust mise en l'obeïssance du Roy par le moyen de mōseigneur des Cordes appelé Philippe de Creuecœur. chap. 103	fol. 240
Comment Hesdin & Boulongne furent reduits en l'obeïssance du Roy. chap. 104	fol. 242
Comment ceux de la ville de Gand feirent mourir plusieurs gens de leur loy. chap. 105	fol. 244
Comment ceux de Gand cercherent occasion & moyen de faire mouoir le chancelier de Bourgongne, & le seigneur d'Himbercourt. chap. 106	fol. 247
Comment ceux de Gand feirent decapiter le chancelier de Bourgongne & le seigneur d'Himbercourt, contre le vouloir de la comtesse de Flandres leur princesse. chap. 107	fol. 250
Cōment les Suysses du trespetit nôbre qu'ils estoient sont grandement multipliez pour le iourd'huy. chap. 108	fol. 255
Comment le Roy est mieux serui & secouru de ses subiets que nul prince du monde. chap. 109	fol. 260

T A B L E.

Comment au Roy Charles huitiesme furent baillez & establis douze notable personages pour son conseil. chap. 110 fol. 26

Que la part des maux que nous souffrons viennent par faute de foy. chap. 111 fol. 27

Comment les rois d'Angleterre à cause des diuisions qu'ils ont eu avec leurs princes & subiets, sont tombez en grosses calamitez. chap. 112 fol. 267

Comment le comte de Richemont fust fait Roy d'Angleterre par l'aide du Roy Charles huitiesme, & le Roy Richard occis. chap. 113 fol. 269

Comment le Roy prudemment taschoit à entretenir les seruiteurs du Roy d'Angleterre par dons qu'il leur faisoit. chap. 114 fol. 273

Comment le Roy Edouïard d'Angleterre estoit pressé par ses subiets de descendre en France pour aider à la damoiselle de Bourgongne. chap. 115 fol. 274

Comment le Roy Edouïard & sa femme auoyent grand desir de marier leur fille au Dauphin de France, qui fust le Roy Charles huitiesme. chap. 116 fol. 275

Comment le mariage fust conclu d'entre le duc Maximilian, & la damoiselle de

T A B L E.

de Bourgongne contre le vouloir du duc de Cleues. chap. 117 fol. 279

Au royaume de France les filles ne heritent point à la couronne. chap. 118 fol. 281

Cóment le prince d'Oronge deffendoit la maison de Bourgongne comme lieutenant d'icelle contre les François. chap. 119 fol. 283

Cóment Charles d'Amboise seigneur de Chaumont fust establi gouverneur de Châpaigne, & gaigna la duché de Bourgongne. chap. 120 fol. 285

Comment en la ville de Florence se feist vne grosse esmeute contre les seigneurs de la ville, dont plusieurs furent pendus & les autres tuez en la grande Eglise. chap. 121 fol. 288

Comment l'Autheur receut pour & au nom du Roy l'hommage de la duché de Gennes en la ville de Milan. chap. 122 fol. 290

La iournee Guynegaste entre le Roy & Maximilian. chap. 124 fol. 291

Comment le Roy s'efforçoit mettre police sur la prolixité des procez, & qu'on v'fast que d'vn poix & d'vne mesure. chap. 125 fol. 292

Comment le Roy feist fortifier la cité

## T A B L E.

- d'Arras contre la ville. chap. 126 fol. 293  
 Comment le Roy commença à deuenir  
 malade & à decliner luy estant pres de  
 Chinō ou il perdit la parole. ch. 127 f. 294  
 Comment le Roy par le conseil du sei-  
 gneur des Cordes feist faire vn camp que  
 il feist asseoir pres du Pont de l'Arche.  
 chap. 128 fol. 296  
 Comment le Roy commença à traiter  
 le mariage d'entre son fils le Roy Char-  
 les & Marguerite de Flandres. chap. 129  
 fol. 298  
 Comment le Roy feist venir à Tours de  
 Calabre le saint homme dont sont venus  
 les freres minimes ou les bons hommes  
 en France. chap. 130 fol. 301  
 Comment le Roy d'Angleterre auoit  
 grand desir que sa fille fust mariee au  
 Daulphin de France. chap. 131 fol. 303  
 Cōment madame Marguerite de Flan-  
 dres fust amenee en Frâce pour estre ma-  
 riee avec le Daulphin de France.  
 chap. 132 fol. 305  
 Comment le pape Sixte entuoya au Roy  
 le corporal sur lequel chatoit messe mon-  
 seigneur S. Pierre, & plusieurs autres reli-  
 ques pour luy faire recouurer sa santé.  
 chap. 133 fol. 307  
 Comment le Roy Loys onzieme feist  
 venir

## T A B L E.

- venir vers luy Charles son fils peu auant  
 sa mort & luy commanda qu'il ne muast  
 ou changeast aucuns de ses officiers.  
 chap. 134 fol. 309  
 Comment le Roy Loys onzieme peu  
 auant sa mort se deffioit & auoit toutes  
 gens en suspection. chap. 135 fol. 313  
 Comment le Roy Loys onzieme feit  
 faire plusieurs cages de fer, dont en l'vne  
 fust mis l'Autheur de ce liure. l'espace de  
 huit mois. chap. 136 fol. 314  
 Comment le Roy Loys onzieme n'eust  
 iamais que souci & trauail en son esprit,  
 & semblablement le duc Charles de Bour-  
 gogne. chap. 137 fol. 319  
 Comment du temps du Roy Edoiard  
 d'Angleterre les partialitez & diuisions  
 d'entre les princes commencerent & du-  
 rerent vingt neuf ans. chap. 138 fol. 321  
 Comment le Roy Lancelot de Hongrie  
 fust empoisonné par vne femme en luy  
 donnant à manger d'vne pomme.  
 chap. 139 fol. 322  
 Comment le Turc estant en l'aage de  
 vingt & trois ans conquesta l'empire de  
 Constantinoble. chap. 140 fol. 324  
 Conclusion de l'Autheur. fol. 326  
 Fin de la table de l'histoire & Croniques du  
 Rey Loys onzieme.  
 Sf 2

**T A B L E D E S M A T I E R E S**  
*contenues en l'histoire & Croniques*  
*du Roy Charles huitiesme,*  
*faite par le seigneur*  
*d'Argenton.*

<b>R</b> emierement, de ceux qui induirent le Roy Charles d'aller à Naples, des choses qui furent faites au parauant audit pays.	
chap. 1	fol. 317
Du prince de Salerne qui vint en France & des mutations de la duché de Milá, & comment Ludouic en print l'administration. chap. 2.	fol. 330
Comment par subtils moyens Ludouic mit en ses mains le duc de Milá son frere & ses nepueux, & des alliances qu'il feist pour paruenir à son desir.	
chap. 3.	fol. 333
De la duché de Milan & valeur d'icelle. chap. 4.	fol. 335
Comment Ludouic tenant le duc & duché de Milan en ses mains persuada au Roy Charles huitiesme de conquerre le royaume de Naples contre le Roy Ferrand. chap. 5	fol. 336
Cóment le Roy Charles huitiesme delaiissa	

T A B L E.

lailia madame Marguerite fille du Roy des Romains, & espousa la fille du duc de Bretagne chap. 6	fol. 338
Comment les Venitiens refuserent au Roy Charles de luy donner aide en son voyage de Naples, & de l'appareil pour ledit voyage par les François. ch. 7	fol. 340
Comment le voyage de Naples fut souuent debattu entre les seigneurs auant que d'y aller, & des emprunts qu'il couint faire pour ledit voyage. chap. 8	fol. 343
Comment le seigneur Ludouic avec sa femme & enfant vint au deuant du Roy, & de la richesse de la maison de Medicis. chap. 9	fol. 344
Comment Ludouic estant avec le Roy le sollicitoit pour faire son voyage de Naples luy promettant ayde, & du voyage du seigneur d'Argenton enuoyé à Venise pour le Roy. chap. 10	fol. 348
Comment le ieune duc Iean Galeas mourut à Pautic, delaiissant vn fils de sa femme fille d'Alphonse Roy de Naples, & des mutations du peuple d'Italie. chap. 11	fol. 350
Comment le Roy assiegea le chasteau de Sarzanne, & des villes des Florentins baillees au Roy par Pierre de Medicis, & du duc de Milan Ludouic, qui s'en retour-	

- na mal content du Roy. chap. 12 fol. 352  
 Comment Pierre de Medicis fut de-  
 chassé de Florence, & fut sa maison &  
 biens pilléz. chap. 13 fol. 356  
 Comment le Roy partist de Florence, &  
 vint à Sennes & Viterbe, & terres des  
 Vrsins. chap. 14 fol. 359  
 Comment le Roy enuoya le cardinal  
 Petri ad vincula, depuis appelé Iule, &  
 des partialitez de Rome entre les Vrsins  
 & Coulonnois. chap. 15 fol. 360  
 Comment le pape meit de nuit Ferrand  
 fils du Roy de Naples à Rome. chap. 16  
 fol. 362  
 Comment le Roy Charles entra à Ro-  
 me en armes, & comment Alphonse Roy  
 de Naples s'enfuisit en Sicile, où il mou-  
 rust. chap. 17 fol. 363  
 Comment le ieune Roy de Naples Fer-  
 rand voulut resister contre le Roy, & des  
 mutations qui furent lors à Rome.  
 chap. 18 fol. 368  
 Comment le Roy feist appointment  
 au pape, lequel ne dura gueres. De là se re-  
 tira à Naples, & de la fuite du ieune  
 Roy de Naples Ferrand, parquoy le roy-  
 aume se soubmit en l'obeissance du Roy.  
 chap. 19 fol. 379  
 Comment le Roy Charles fut couron-  
 né Roy

- né Roy de Naples, & comment les Fran-  
 çois par oisiveté & volupté, deuinrent  
 nonchalans. chap. 20 fol. 373  
 Comment le seigneur d'Argenton es-  
 tant à Venise pour le Roy, contempla la  
 prudence, magnificence, & estat des Ve-  
 nitiens. chap. 21 fol. 376  
 Du recit que fait le seigneur d'Argen-  
 ton de sa legation en la ville de Venise, &  
 des ligues qu'entreprendrent les Italiens  
 contre le Roy. chap. 22 fol. 380  
 Comment les Venitiens furent desplai-  
 sans de la prinse du chasteau de Naples.  
 chap. 23 fol. 384  
 Comment le Roy voulant retourner  
 en France laissa le royaume de Naples  
 mal pourueu de gens & de viures.  
 chap. 24 fol. 388  
 Comment le Roy partist de Naples, &  
 repassa par Rome: de l'estat des Floren-  
 tins & des predications de Frere Hieroni-  
 me de Ferrare. chap. 25 fol. 390  
 Comment les Pisans prièrent le Roy  
 qu'il ne fussent remis à la subiection des  
 Florentins, & de la prinse de Nouarre.  
 chap. 26 fol. 394  
 Comment le Roy Charles depuis son  
 partement de Senes passa de dangereux  
 passages, & du duc d'Orleans citant à

## T A B L E.

Nouarre.chap.27	fol.396
Comment à l'aide des Allemans la grosse artillerie passa les montaignes, dont plusieurs furent esbahis.chap.28	fol.400
Commēt les gens du marechal de Gye furent repoussez par les Estradiors.	fol.401
Comment ledit marechal se retira sur vne montaigne luy & ses gens, attendant que le Roy fust arriué. chap.30	fol.403
Comment le Roy & son armee en petit nombre arriuerent à Fournoüe pres les ennemis, en bon ordre.chap.31	fol.420
Comment le Roy Charles trouua l'armee de ses ennemis en la vallee de Fournoüe, & de la bataille qui y fust faite.	fol.408
Comment le Roy Charles vaillammēt assaillit ses ennemis, & passa outre comme victorieux, & les meist en fuitte, &c.	fol.411
chap.33	
Comment le Roy apres la fuitte des ennemis, tint conseil sçauoir sil iroit apres eux ou non. chap.34	fol.415
Comment les ennemis assemblez s'accorderent d'enuoyer vers le Roy pour parlementer ensemble, dont ils n'en firent rien. chap.35	fol.418
Comment le Roy & son armee se parti-	
rent	

## T A B L E.

rent bien matin pour tirer en Ast, dont les ennemis ne s'approcherent.	fol.420
chap.36	
Comment les Allemans estoient à la queue de l'armee pour repousser les ennemis qui s'uyuoient l'ost du Roy. chap.37	fol.423
Comment le Roy estant arriué en Ast, fut aduertit que monseigneur d'Orleans estoit assiegé à Nouarre, & des gens du Roy qui ne sçeuient, &c. chap.38	fol.425
Comment apres le partement du Roy à Naples, nos gens par faute de viures furent contrains de rendre les fortes places dudit royaume, & des viures qui faillirent à Nouarre au duc d'Orleans.	fol.426
chap.39	
Comment le duc d'Orleans fut assiegé dedans la ville de Nouarre, & en extreme necessité de viures, attendans le secours du Roy Charles: de la mort de la marquise de Montferat. chap.	fol.430
fol.	
Comment il y eust plusieurs allees & venues tant du costé du Roy que des ennemis, pour cuider traiter appointment, afin de sauuer le duc d'Orleans de la ville de Nouarre, où il estoit assiegé. chap.	fol.433
fol.	

Comment le duc d'Orleans & sa compagnie furent deliurez par appointment de la dure calamité de Nouarre, où ils estoient assiegez: & de la descéte des Suyfes pour secourir le Roy & monseigneur d'Orleans. chap. 42 fol. 436

Comment la paix fust conclue entre le Roy & le duc d'Orleans d'un costé, & des ennemis de l'autre costé, & des conditions & articles qui furent contenus en ladite paix. chap. 43 fol. 439

Comment le Roy renuoya le seigneur d'Argenton à Venise pour les conditions de la paix, lesquelles refuserent, & des tromperies du duc de Milan. chap. 44 fol. 442

Comment le Roy estant retourné en France, meit en oubli ceux qui estoient demourez à Naples: & comment monseigneur le Daulphin mourust, dont le Roy & la royne menerent grand dueil. chap. 45 fol. 446

Le trespas de monseigneur le Daulphin seul fils du Roy Charles huitiesme, fut enuiron le comencement de l'an mille quatre cens nonante & six, qui luy fut vne grande perte: ce mal ne vint point seul, car ce propre temps luy vindrent nouvelle. chap. 46 fol. 449

Com-

Comment quelques alliances se pratiquerét entre le Roy, & aucuns seigneurs d'Italie, tant pour Naples, que pour dechasser le duc de Milan, qui auoit trompé & deceu le Roy: & fut le duc d'Orleans ordonné pour chef de l'armee, lequel n'y voulut entendre, &c. chap. 47 fol. 454

Comment le Roy de Castille apres la reduction volontairement faite par le Roy Charles de la comté de Roussillon, qui estoit engagée de trois cens mille escus, se tourna contre luy & se ioignist à la ligue. chap. 48 fol. 460

Comment Gayette fust perdue par les François, & des dissimulations du Roy de Castille enuers le Roy de France. chap. 49 fol. 462

Comment le prince de Castille mari de madame Marguerite mourut, dont elle mena si grand dueil qu'elle accoucha de vn enfant, qui n'eust point de vie, & le fils du Roy de Portugal, qui auoit espousé la fille du Roy de Castille, se rôpit le col de dessus vn genet: & des aduerses fortunes desdits princes d'Espaigne. ch. 50 fol. 464

Comment le Roy Charles huitiesme mourut soudainement en son chasteau d'Amboise. chap. 51 fol. 468

T A B L E.

Comment le Roy Charles huitiesme  
auoit deliberé de reduire ses finances, en  
forte qu'il n'eust leué sur son peuple plus  
de quinze cens mille francs outre son do-  
maine : & de plusieurs belles ordonnan-  
ces qu'il auoit deliberé mettre sus.

chap. 52

fol. 469

Comment le Roy Charles huitiesme  
mourut en vn poure & miserable lieu au  
chasteau d'Amboise, luy estant en propos  
de iamais n'offenser Dieu mortellement.

chap. 53

fol. 470

Comment le saint homme frere Hiero-  
nime fust bruslé à Florence par enuie que  
on eust sur luy tant du costé du pape que  
de plusieurs autres Florentins & Veni-  
tiens. chap. 54

fol. 472

Comment les obseques & funerailles  
du Roy Charles huitiesme furent si som-  
ptueuses qu'elles cousterét quarante cinq  
mille francs, & du couronnement du Roy  
Loys douziesme de ce nom, son succes-  
seur. chap. 55.

fol. 473.

A ROVEN,

De l'Imprimerie de  
Georges Oyselet.



F I N.

